

287

M. P. Mippel - Noé le 14 décembre 1949 -

Monsieur R. P. et cher Camarade du 3<sup>e</sup> chat.  
D'Afrique, permettez-moi, puisque vous êtes  
appelé à fricher une mission à Constantine,  
de vous offrir ce livre.

Le, nous sont restés claqués et ce  
qu'elle étaient et aussi, hélas, les esprits et  
les cœurs.

Respects

et cordialement,

Lequelillet

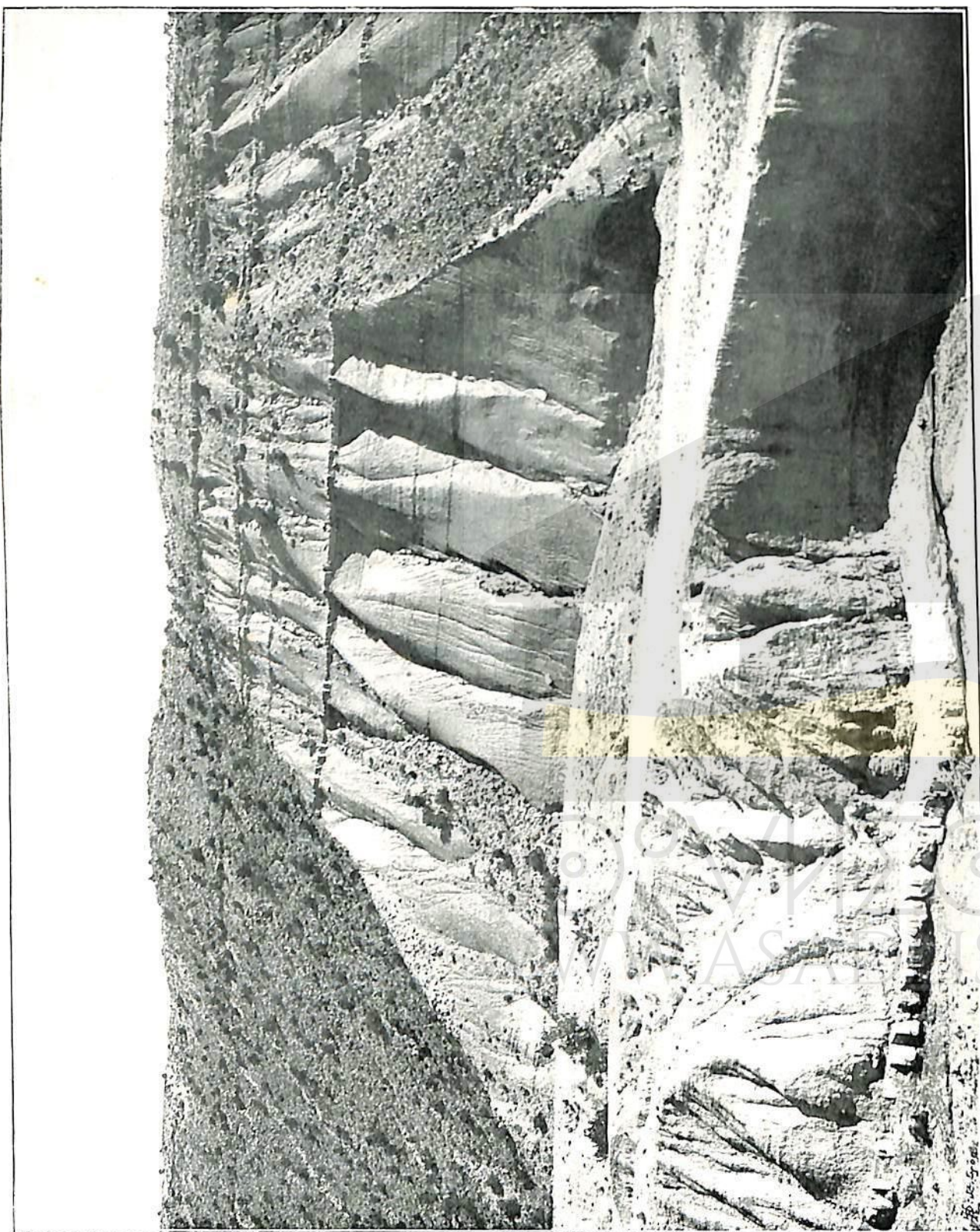
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

à Monsieur Ribet  
Administrateur  
Chef de cabinet du Peuple  
avec mes meilleures amitiés

Je v. Larrey  
L'Amiral & Rouss



WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



EXEMPLE D'ÉROSION DANS L'AURÈS

MONOGRAPHIE

DE

# L'AURÈS

PAR

LE L<sup>t</sup>-COLONEL DE LARTIGUE

DU

3<sup>e</sup> RÉGIMENT DE ZOUAVES

PHOTOGRAPHIES

de MM.

NEURDEIN, Photographe à Paris; FRÉCHON, Photographe à Biskra; BOURGEOIS, Photographe à Constantine; ARRIPE, Administrateur de la commune mixte de l'Aurès; MOREAU, Administrateur-adjoint de la même commune; GUÉNIN, Chef de bataillon, ancien Commandant supérieur du Cercle de Khenchela; De LARTIGUE, L<sup>t</sup>-Colonel au 3<sup>e</sup> Zouaves; FAVIER et LAINÉ, Capitaines au 3<sup>e</sup> Zouaves; BRÉMOND, Capitaine à l'État-Major de la Division; BICHAT et RICHARD, Lieutenants au 3<sup>e</sup> Zouaves, et Sergent ROURE, du 3<sup>e</sup> Zouaves.



CONSTANTINE

IMPRIMERIE A VAPEUR MARLE-AUDRINO

Diplômée d'une Médaille d'Or

1904

*Cette étude est dédiée à M. LE GÉNÉRAL MONNOT, commandant la division de Constantine, et à M. PLANTIÉ, Préfet du département de Constantine.*

*L'auteur leur adresse ses plus vifs remerciements pour les marques d'encouragement qu'ils n'ont cessé de lui prodiguer. Il n'oublie pas non plus M. ARRIPE, Administrateur principal de la commune mixte de l'Aurès, qui a bien voulu lui servir, maintes fois, de collaborateur dans diverses parties de cette monographie.*

°°∇∇Σ°      °□°∇Σ∇  
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

## PRÉFACE

---

L'Aurès est, bien qu'aux portes de Constantine, une région fort peu connue. Les touristes, qui se rendent de Batna à Biskra ou de Batna aux ruines de Timgad, longent ce massif montagneux, le plus élevé de l'Algérie, sans supposer qu'ils négligent de visiter une contrée des plus pittoresques, remplie de sites merveilleux, toute pleine des souvenirs historiques, qu'y soutinrent, par leur indépendance, les populations berbères qui l'habitent encore de nos jours.

J'avais déjà, en 1880, parcouru la vallée de l'Oued-el-Arab (Aurès Oriental), lorsque se présenta pour moi, en 1903, l'occasion de traverser les vallées de l'Oued-Abdi et de l'Oued-el-Abiod, c'est-à-dire l'Aurès Occidental.

Le général Moxxor, commandant la division de Constantine, me donnait, en effet, le commandement d'une petite colonne de manœuvres destinée à opérer dans cette contrée. J'eus l'idée, pour rendre nos opérations intéressantes, de rédiger, à l'usage de mes officiers et de mes sous-officiers, une notice géographique et historique du massif Aurésien, et pour cela je me mis à lire tout ce qui avait été publié sur son compte.

Je fus alors frappé de la quantité de brochures ou d'opuscules décrivant tel ou tel point, telle ou telle vallée, telle ou telle tribu; mais ne trouvai nulle part un aperçu d'ensemble, une histoire ou une géographie complète de l'Aurès. Le travail était nouveau, il me tenta. Il en résulta cette étude qui, préparée avant nos manœuvres et rectifiée au jour le jour, fut terminée à leur retour.

Au cours de cette monographie, l'auteur a fait de larges emprunts à des livres intéressants entre tous et dont les auteurs principaux sont : MM. MASQUERAY, RINN, COPPOLANI, MERCIER, NOELLAT, CAGNAT, VAYSSIÈRE, le Père MESNAGE etc.. Les archives de la division, celles de la préfecture de Constantine, les docu-

ments des affaires indigènes, des communes mixtes, les volumes du Sénatus-Consulte ont été également mis à contribution.

MM. NEURDEIN, photographe à Paris, et FRECHON, photographe à Biskra, ont bien voulu autoriser la publication des belles photographies faites par eux dans cette contrée ; l'administration des eaux et forêts a permis à l'auteur de se servir de quelques-uns des magnifiques clichés lui appartenant et dont l'auteur est M. BOURGEOIS, photographe à Constantine. Enfin, M. ARRIPE, Administrateur de la commune mixte de l'Aurès, et son adjoint M. MOREAU, les capitaines LAINÉ et FAVIER, les lieutenants BICHAT et RICHARD, le sergent ROURE, tous du 3<sup>me</sup> Zouaves, ont fait don pour cette œuvre des jolies vues qu'elle renferme et qui, par leur examen rompent la monotonie de sa lecture.

Puisse ce travail, tel qu'il est présenté aujourd'hui au lecteur, encourager les touristes et mes camarades de l'Armée d'Afrique, à visiter l'Aurès en détail ! Ils ne regretteront ni le temps employé, ni les fatigues inhérentes à une excursion en pays de montagne.

La *Monographie de l'Aurès* est divisée en trois parties :

1<sup>re</sup> PARTIE. — Notice géographique.

2<sup>me</sup> PARTIE. — Notice historique. — Récits des événements de l'histoire générale de l'Algérie auxquels les habitants de l'Aurès ont pris une part active.

3<sup>me</sup> PARTIE. — Histoire particulière de chaque tribu. — Mœurs, Coutumes, Usages, Manière de vivre des habitants.

Constantine, le 1<sup>er</sup> Février 1904.

*Le Lt-Colonel du 3<sup>e</sup> Zouaves,*

R. DE LARTIGUE.

#### ROCHERS TYPIQUES DE L'AURÈS

La porte d'un village

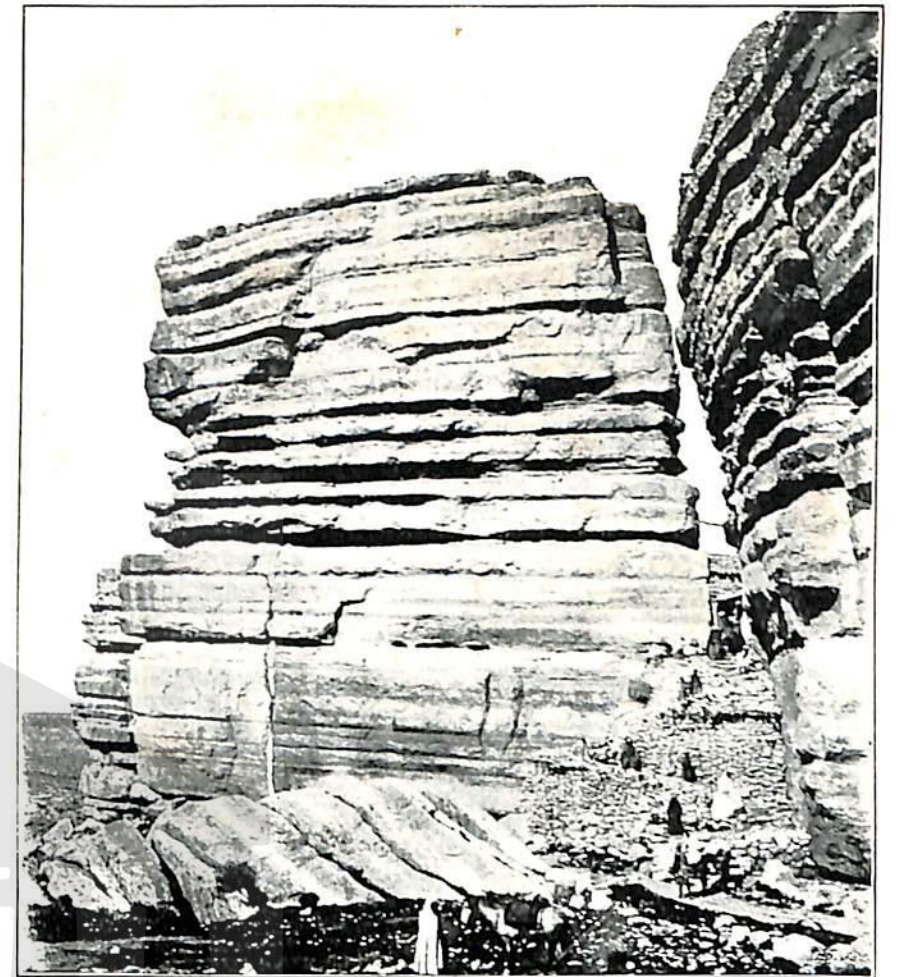
est encastrée dans le soubassement inférieur

de cette masse rocheuse

haute de près de 100 mètres.

Cliché de M. le C<sup>o</sup> Guénin, C<sup>o</sup> supérieur

du cercle de Khenchela.



MURAILLE ROCHÉUSE AU SOMMET D'UNE MONTAGNE

Cliché de M. le C<sup>o</sup> Guénin, C<sup>o</sup> supérieur du cercle de Khenchela.

## INTRODUCTION

---

*Cet ouvrage vient très heureusement combler une lacune, puisqu'il n'existait jusqu'ici aucune étude d'ensemble de la région de l'Aurès, et c'est assurément un fait singulier qu'une contrée aussi originale, aussi curieuse à tant de points de vue, n'ait pas trouvé plus tôt une plume pour la décrire et la faire connaître dans son intégrité. Des comptes-rendus de colonnes, des rapports d'itinéraires, quelques monographies de tribus, voilà en quoi consiste jusqu'à ce jour la bibliographie de l'Aurès.*

*La région est peu visitée ; aucun centre important ne s'y est constitué ; aucune voie carrossable ne la traverse ; la colonisation s'est arrêtée à sa périphérie ; le Génie militaire, lui-même, l'a religieusement respectée, quelque violence qu'il ait dû faire, semble-t-il, aux principes inéluctables de la défense et de l'occupation : il s'est établi sur la circonférence, et ses bastions à Khenchela, Batna, Biskra et Zeribet-el-Oued semblent placés là pour contrôler les relations de la forteresse avec le reste du monde.*

*Faut-il s'étonner, dans ces conditions, si la contrée est relativement peu connue ?*

*Ce massif imposant, surgi entre le Sahara et les Sbakhs, le voyageur, de loin, le considère toujours avec une religieuse curiosité, comme le mur derrière lequel il se passe quelque chose. Sa pensée évoque les traits si bizarres des mœurs et habitudes des habitants, l'indépendance de caractère du Chaouïa, la beauté de ses ruines, l'hospitalité de ses femmes, l'insociabilité farouche de quelques-uns de ses clans (Nara), la dextérité de quelques autres dans la pratique du vol devenu un sport très suivi (Bouzina), etc...*

A ce tableau vient spontanément s'ajouter la perspective des beautés et singularités dont la nature s'est plu à doter la région : Cèdres gigantesques, blanchis, disent les Arabes, par la malédiction céleste, forêts de pins d'Alep ou de chênes ziu, gorges de lauriers roses, habitations souterraines de troglodytes, sources d'eau vive, oasis de verdure, etc...

Le Général commandant la division de Constantine pouvait-il ne pas avoir le désir de connaître ce coin si vanté de son territoire ?

Dès ma prise de commandement, j'eus, en effet, cette idée, et c'est pour la réaliser que je proposai à l'autorité supérieure le massif aurésien comme théâtre d'opérations des manœuvres d'automne de 1903.

M. le lieutenant-colonel de Lartigue, du 3<sup>m</sup>e Zouaves, fut désigné pour prendre le commandement de la colonne de manœuvres que l'exiguïté des crédits alloués réduisit à un bataillon, un escadron et une batterie de montagne.

Au cours du travail de préparation de ces manœuvres, je pus constater combien imprécis et insuffisants étaient les documents existant sur la région. La même observation avait été faite par le colonel commandant la colonne, qui avait aussitôt pris la généreuse résolution de combler cette lacune.

C'est le résultat des études qu'il a faites avant les manœuvres et de reconnaissances exécutées en cours d'opérations, que ce distingué officier supérieur, sur mon conseil, lie aujourd'hui à la publicité. C'est une œuvre d'observation et de coordination.

La réputation de l'Aurès perdra-t-elle à cette mise au point ? Peut-être ! mais qu'importe que des légendes s'effacent si la vérité y trouve mieux son compte ?

Le livre de M. le lieutenant-colonel de Lartigue se recommande par la clarté de l'exposition, l'exactitude des données et la sûreté des jugements portés.

Les matériaux y sont abondants et disposés avec ordre et méthode.

L'auteur a mis au jour une œuvre utile et intéressante ; on ne saurait trop l'en féliciter.

Général MONNOT,

Commandant la division de Constantine.

## PREMIÈRE PARTIE

### GÉOGRAPHIE DE L'AURÈS



# MONOGRAPHIE DE L'AURÈS

---

## PREMIÈRE PARTIE GÉOGRAPHIE DE L'AURÈS

---

### CHAPITRE PREMIER

#### DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE D'ENSEMBLE

On donne le nom général de « *massif de l'Aurès* » au vaste pâté montagneux qui s'étend à l'est de la dépression dans laquelle coule l'oued Kantara, dépression que suivent aussi la route nationale et le chemin de fer de Batna à Biskra.

La signification du mot « *Aurès* » ou « *Aourès* », comme le prononcent les indigènes, n'a pu encore être déterminée ; c'est probablement un nom d'origine berbère, qu'on retrouve donné à d'autres montagnes, notamment au djebel Aourès près de Khenchela. Certains auteurs ont voulu faire dériver ce nom du mot hébreux « *Arzoun* » (cèdre) ; et les immenses forêts de cèdres qui ont couvert autrefois, et couvrent encore, une partie du massif, prêteraient quelque vraisemblance à cette étymologie. On l'écartera cependant, car il n'y a pas apparence que les Israélites aient pénétré le pays avant la conquête des Romains qui appelaient cette contrée « *Mons Aurasius* »<sup>1</sup>.

1. Duveyrier affirme que le mot « *Aourès* » ne doit pas dériver d'une racine sémitique, car il existait longtemps avant l'arrivée des Arabes et rien ne prouve que les Phéniciens de Carthage aient parcouru ces montagnes. Pour lui « *Aourès* » est d'origine berbère, il croit qu'on découvrira la racine de ce mot quand tous les dialectes de cette famille seront suffisamment connus.

L'Aurès est compris dans le quadrilatère Batna, Biskra, Khanga-Sidi-Nadji, Khenchela. Sa longueur, de l'est à l'ouest, est d'environ 100 kilomètres ; sa largeur, du nord au sud, est aussi de 100 kilomètres. Il est précédé au nord d'une série d'avant monts, qui, pour la hauteur, rivalisent avec les sommets principaux de l'Algérie et qui sont habités, tout comme lui, par des populations de race berbère (Chaouïa), tels sont le djebel Guérioun, à l'est d'Aïn-M'lila, le massif du Nif-en-Ser (bec d'aigle), entre la station des Laes et Aïn-M'lila, les monts de Batna, nord-ouest de la ville, dont le plus élevé, le djebel Tougueurt (2,100<sup>m</sup>) est couvert d'une belle forêt de cèdres.

Les limites du massif de l'Aurès proprement dit sont marquées : à l'ouest, par l'oued El-Kantara (le Pont) et la voie romaine de Lambiridis (El-Biar) à Ad Piscinam (Biskra) qui la sépare des monts du Zab ; au sud, par la steppe du chott Melriri et la route de Biskra à Négrine par Zéribet-el-Oued ; à l'est, par l'oued El-Arab qui la sépare du djebel Cherchar (mont des cascades) ou Chéchar (mont des cailloux) et qui est suivi par l'ancienne voie romaine de Badès (Ad Badias) à Khenchela (Mascula) ; au nord, par la steppe de la sebkha Djendeli et de la gueraâ El-Tarf que suit, en longeant parfois les premières pentes du massif aurésien, la route carrossable de Khenchela à Batna.

Au nord et au sud de l'Aurès, se trouvent donc deux dépressions remplies de bassins salins. Celle du nord reçoit les eaux venant du versant septentrional de l'Aurès ; elle est connue sous le nom de plaine des Sbakh ; son altitude moyenne est de 900 mètres<sup>1</sup>. La dépression du sud fait partie de la région des chotts ; toutes les eaux de l'Aurès méridional et central s'écoulent dans le chott

1. On donne le nom de « plaine des Sbakh » aux plateaux de la province de Constantine qui se divisent en plusieurs petits bassins ou sbakh (pluriel de sebkha « étang salé »), séparés par des chaînes de collines dont les cimes émergent seules au-dessus des alluvions lacustres. Ce sont les bassins du chott El-Beïda, du chott Mzouri, de la gueraâ El-Tarf, de la gueraâ El-Gueliff, de la gueraâ Ank-Djemel et de la sebkha Djendeli.

Melriri dont l'altitude est à 30 mètres au-dessous du niveau de la mer.

Tel Procope décrivait ce massif, tel il est encore ; et nous ne pouvons en donner une meilleure description que celle du général Niox (*Géographie militaire de l'Algérie*).

« Ces montagnes, dit le Général, doivent leur formation à deux plissements considérables. L'un, celui du nord de l'Afrique qui a produit, au nord, les escarpes du Kef-Mahmel et du Chélia (2,328<sup>m</sup>), la plus haute cime de l'Algérie. De leurs sommets on domine tout le massif aurésien, et la vue s'étend au nord sur la grande plaine des Sbakh, dont les accidents de terrain n'apparaissent plus que comme des rides insignifiantes.

« L'autre plissement, dont la direction est sensiblement nord-1/4-est, a eu ici une action très puissante. Les plis, serrés comme les fronces d'une étoffe, dessinent de longues arêtes rectilignes, des crêtes étroites, séparées par de profondes vallées parallèles, n'ayant entre elles que des communications difficiles : l'oued El-Kantara, l'oued Abdi, l'oued El-Abiod, l'oued El-Arab, dont les têtes se trouvent dans la muraille septentrionale elle-même. Les eaux ont dû s'écouler en torrents d'une effroyable rapidité à travers les montagnes de l'Aurès. A voir les gigantesques érosions des falaises, on peut même supposer que c'est un océan tout entier dont les flots ont traversé ces montagnes pour aller remplir la mer Saharienne qui s'est asséchée à son tour.

« En général, suivant la loi ordinaire des érosions de l'Algérie, les grands courants diluviens couraient du nord-est au sud-ouest, avec tendance constante à descendre au sud dans le bassin saharien. Ce sont donc les berges de la rive gauche des vallées qui présentent les escarpes les plus nettes ; mais des accidents locaux ont parfois rejeté les eaux sur la berge opposée.

« On peut être tenté de chercher, dans le massif de l'Aurès, une chaîne centrale, un axe de plissement, une dorsale, de chaque côté de laquelle les couches de ter-

rain seraient redressées, comme on l'observe d'une manière si remarquable dans les Pyrénées, par exemple ; par sa position et surtout par l'ancienneté des terrains qui la constituent, la chaîne du Ras-el-Dra, prolongée au sud par le djebel Lazereg, au nord par le djebel Ichmoul, le djebel Chélia et le djebel Amamra, pourrait, à première vue, être prise comme axe de symétrie de l'ensemble du système. Elle est formée de terrains crétacés inférieurs ; le jurassique pointe même dans le Lazereg, tandis que les autres chaînes parallèles appartiennent à des terrains plus récents.

« Il peut, en effet, se faire que le Ras-el-Dra présente la voûte la plus ancienne des terrains plissés et ensuite érodés par les eaux ; mais il ne faudrait pas en conclure à une symétrie et à une régularité de soulèvement, comparables à ceux qui ont servi de types aux systèmes d'Elie de Beaumont, et il ne faut pas perdre de vue que ce sont les érosions qui ont été les agents principaux du modelage du sol de l'Algérie, dont la première ébauche seule est due aux plissements, aux frisures de la pellicule terrestre.

« Dans certaines parties de l'Aurès, des étages de terrains d'une puissance considérable ont été entièrement emportés par les eaux. Ils ont été ensuite pétris, triturés et déposés en masses limoneuses ou en tufs calcaires dans le fond des vallées, qui ont été ainsi comblées, ou bien ils ont formé d'énormes bourrelets au pied méridional des montagnes.

« L'action des eaux, à l'époque moderne, bien faible sans doute si on la compare à leur action prodigieuse dans les âges précédents, continue cependant à s'exercer d'une manière remarquable encore et modifie peu à peu les formes extérieures des terrains. Ici se creuse le lit d'un torrent entre des berges d'argile ayant parfois 20 à 30 mètres de hauteur. Là des buttes d'une centaine de mètres, aux parois verticales, sont restées debout comme des témoins des puissantes dénivellations des siècles passés. Les villages sont accrochés à leurs flancs, et leurs sommets portent les « Guelaâ », c'est-à-dire les « greniers châteaux-



CÈDRES DANS LA NEIGE, NON LOIN DU SOMMET DU CHELIA (2 218 m. d'altitude)  
Cliché de M. Bourgenis, photographie à Constantine, appartenant à l'Administration des Forêts

forts», lieux de sûreté qui servaient de magasins de réserve et de réduits en cas d'attaque. A leur pied, où ne coule plus maintenant, pendant la plus grande partie de l'année, qu'un mince ruisseau, sont les jardins et les cultures.

« En ravinant leurs berges, les grands fleuves de l'époque ancienne en minaient les assises, et il est arrivé que les couches supérieures se sont effondrées ; d'énormes morceaux de montagne sont tombés dans les vallées et leurs squelettes de pierre dessinent des digues, des murailles verticales, des promontoires d'un aspect très pittoresque. Les villages se sont bâtis sur le sommet de ces escarpements pour trouver de meilleures conditions de défense. Il en a été ainsi dans tous les pays ; les hommes n'ont osé habiter les vallées que lorsqu'ils ont eu moins à craindre le pillage et la destruction, et, maintenant encore, insuffisamment rassurés sur leurs mutuelles dispositions, les indigènes n'ont point perdu la coutume de fortifier les lieux élevés. Il y a donc là une certaine ressemblance entre l'Aurès et la Kabylie.

« *Aspect de la contrée.* — La physionomie de l'Aurès est très variable. Lorsqu'on l'aborde par le sud, en venant de Biskra, on traverse d'abord, pendant deux journées de marche, un pays d'une affreuse désolation. Le sentier tantôt serpente entre des falaises d'argile, tantôt s'élève progressivement et péniblement sur une roche glissante de craie blanche, pour redescendre par des escaliers de pierres roulantes ; nulle végétation, ni broussaille, ni gazon. Les villages sont rares ; on les appelle communément des oasis de montagne. En effet, ce sont bien des oasis dans un désert, et rien n'est plus triste que le désert de la montagne, tandis que les immenses horizons et les vastes espaces prêtent un si grand charme aux plaines sahariennes.

« Dans le cœur de l'Aurès, au contraire, les vallées présentent une superbe perspective de cultures de céréales qui se succèdent sans interruption et attestent la richesse et l'intelligente activité des habitants. Les flancs des montagnes ont quelques arbres. Les villages sont serrés.

« Dans le nord enfin, des plateaux fertiles, à plus de 1,000 mètres d'altitude, couverts de neige pendant une partie de l'hiver, rappellent, par leur climat et par leurs productions, certaines contrées du centre de la France. De belles forêts couronnent encore quelques sommets. Elles disparaissent malheureusement chaque jour, non pas détruites par une dévastation inconsciente des hommes, mais mourant naturellement, frappées, disent les Arabes, d'une malédiction céleste. Les pentes du Chéla portaient autrefois des cèdres superbes, quelques-uns seulement ont encore conservé une touffe de branches vertes à leurs cîmes, mais la plupart sont desséchés. Les arbres géants sont encore debout, sans écorce, sans feuillage ; d'autres, violemment renversés par l'ouragan, gisent comme de gigantesques cadavres aux membres tordus. Il en est de tous les âges. Ce ne sont point les ancêtres de la forêt qui sont morts de vieillesse ; au contraire, on dirait qu'ils ont résisté plus longtemps, tandis que chez les autres la sève s'est plus rapidement tarie. Quelle est la cause qui fait périr ces arbres ? On a constaté la disparition graduelle des eaux, l'assèchement des puits et des sources en Algérie, et cela depuis cinquante ans ; mais les neiges de l'hiver couvrent cependant toujours les grandes montagnes de l'Aurès et fourniraient aux forêts une alimentation suffisante. Quoi qu'il en soit, les arbres se retirent peu à peu des pentes inférieures et la destruction gagne successivement les sommets. Ce n'est pas sans mélancolie que l'on traverse ces forêts mourantes. »

## CHAPITRE II

### HYDROGRAPHIE

#### A. — Versant Saharien

Quatre grandes vallées creusent le massif de l'Aurès, ce sont celles de :

- L'OUED EL-KANTARA ;
- L'OUED ABDI, affluent de l'oued El-Kantara ;
- L'OUED EL-ABIOD ;
- L'OUED EL-ARAB.

1<sup>o</sup> *Oued El-Kantara* et son affluent principal *Oued Abdi*.  
L'oued El-Kantara descend du col de Chélala, qu'il ouvre au pied du djebel Touguert, une des plus hautes montagnes de l'Algérie (2,094<sup>m</sup>), située à quelques kilomètres à l'ouest de Batna. Il prend jusqu'aux ruines de Lambiridis (Henchir Lamberidi), le nom de l'oued Chaba ; s'appelle ensuite l'oued El-Ksour et forme alors la limite occidentale de l'Aurès. Sa vallée est suivie par la route et le chemin de fer de Batna à Biskra. Il traverse le territoire de la tribu des Lakdar-Halfaouïa, commune mixte d'Aïn-Touta (source des mûriers), passe à Mac-Mahon, village d'Alsaciens-Lorrains, situé au milieu d'excellentes terres abondamment irriguées par de nombreuses sources. L'oued El-Ksour traverse ensuite le hameau des Tamarins où la colonisation commence à prendre pied. Serrée par la montagne du djebel Gaous, à gauche, la rivière forme un coude vers le nord et traverse le défilé de Tilatou, entre le djebel Tilatou, à droite, et le djebel Gaous, au sud. Ces gorges pittoresques sont un des buts d'excursion des tou-

ristes ; elles renferment une succession de vergers bordés d'immenses lauriers roses et contiennent le village pittoresque de Tilatou dont les habitants, vrais troglodytes, occupent des grottes creusées au flanc des parois rocheuses de la montagne.

Dans ce circuit, l'oued El-Ksour prend le nom d'oued Tilatou ; son cours est abandonné par la route et la voie ferrée, qui, après avoir franchi le col des Juifs (Teniet-El-Youdi), emprunte la vallée de l'oued Guebli (affluent de gauche de l'oued Kantara).

A la sortie des gorges de Tilatou, la rivière prend le nom d'oued Skoum, reçoit à gauche l'oued Guebli, forme avec ce dernier l'oued Kantara et pénètre dans le territoire de la tribu des Saharis.

Avant d'arriver à l'oasis d'El-Kantara, l'oued, la route et la voie ferrée sortent des montagnes par un admirable défilé qui est comme la porte du sud et que les indigènes dénomment « Foum-es-Sahara » (bouche du Sahara). Cette écluse, large d'une quarantaine de mètres au plus, s'ouvre entre deux murailles de rochers ; d'un côté ce sont encore les Hauts-Plateaux, leur climat relativement froid, avec des cultures européennes ; de l'autre c'est le Sahara, avec ses oasis, ses palmiers, ses cultures tropicales. De part et d'autre de cette muraille, longue de 1 kilomètre environ, la température présente des écarts constants de plusieurs degrés. Une voie romaine traversait cette gorge et, à sa partie la plus resserrée, passait, de la rive droite à la rive gauche de l'oued, sur un beau pont de pierres ; de là le nom d'El-Kantara (le pont) donné par les Arabes au défilé et à l'oasis. Le pont a été restauré, comme souvenir archéologique, mais la route moderne, tracée sur la rive gauche, ne l'utilise pas.

Elisée Reclus s'exprime ainsi en parlant de ces gorges : « De tous les sites de l'Algérie, nul n'est plus fameux : là est le contraste le plus net entre le plateau rocheux et l'oasis ; l'Orient se montre soudain par une porte d'or. C'est une croyance établie chez les Arabes, et en partie justifiée par les faits, que les rochers d'El-Kantara arrêtent

à leur sommet tous les nuages du Tell ; la pluie vient y mourir. D'un côté est la région de l'hiver, de l'autre celle de l'été ; en haut est le Tell, en bas le Sahara ; sur un versant la montagne est noire et couleur de pluie, sur l'autre rose et couleur de beau temps. »

Ce qui ajoute au merveilleux du site et en rend l'impression ineffaçable, c'est la belle oasis de 90,000 palmiers que l'on aperçoit brusquement, s'étalant devant soi, à la sortie des gorges. Cette palmeraie est irriguée par les eaux de l'oued amenées par un barrage submersible établi en aval du défilé.

Dans l'oasis sont les villages indigènes de Khrékar, sur la rive gauche de l'oued, de Dahraouïa, sur la rive droite, de Kbour-el-Abbas, au confluent de l'oued Kantara et d'un petit affluent. Ces localités, peuplées ensemble de 3,000 habitants environ, sont entourées par un mur en pisé, assez fort pour résister aux attaques des maraudeurs et flanqué de tours du haut desquelles ils étaient signalés.

El-Kantara est l'ancienne « Calceus Herculis » des Romains, ainsi nommé parce qu'on prétendait que le défilé avait été ouvert par le talon d'Hercule. C'était un poste militaire important. Un corps d'archers originaires de Palmyre en Asie, ainsi que nous le dirons dans la partie historique de cette monographie, y tenait garnison. On rencontre pêle-mêle dans les bâtisses en pisé de l'oasis des fragments de fûts de colonnes, des chapiteaux, des ornements d'architecture, des frises, etc...

Après avoir irrigué les palmiers et cultures d'El-Kantara, l'oued Biskra poursuit sa marche vers le sud ; à 14 kilomètres d'El-Kantara, se trouve le barrage de Ksar-Sidi-el-Hadj qui amène les eaux dans les cultures des riverains.

L'oued fait ensuite un coude vers la gauche, traverse un défilé formé, à droite, par les derniers contreforts du djebel Mekhrizane et le djebel Kroubset, à gauche. Il est abandonné par la route et la voie ferrée qui passent, à 2 kilomètres sur la gauche, à Fontaine-des-Gazelles et à El-Hammam, sur l'emplacement des thermes d'Aquæ Herculis (eau chaude à 36°).

La route, la voie ferrée et l'oued s'étant réunis à nouveau, passent au pied du djebel Gharribou, également appelé djebel Melah (627<sup>m</sup>) ou montagne de sel. Cet immense amas de sel éruptif est exploité superficiellement par les Arabes.

L'oued El-Kantara ouvre ensuite la plaine d'El-Outaya (la grande plaine), qui a porté jadis plus de 100 fermes romaines dont on voit encore les ruines. L'oasis d'El-Outaya est d'origine romaine (ce serait l'ancienne Mésar Felta); placée sur la route de tous les envahisseurs qui se dirigeaient du Sahara vers le Tell, elle a toujours subi le contre-coup des bouleversements qui agitèrent cette région. En 1831, les Ben Ganah détruisirent entièrement l'oasis, et le pays fut abandonné. Un seul palmier s'y trouvait lorsque le duc d'Aumale y passa en 1844. Ce n'est qu'en 1858, que les plantations de palmiers, aujourd'hui existantes, furent créées.

L'oasis d'El-Outaya est peu importante au point de vue de la culture des palmiers; la plus grande partie de l'eau est utilisée pour la culture des céréales qui se fait sur une vaste échelle dans toute la plaine.

L'oued Kantara, à sa sortie d'El-Outaya, prend le nom d'oued Biskra; il passe près de la smalah des spahis dont la superficie est de près de 4,000 hectares d'excellentes terres pour la plupart irrigables, puis à la ferme Dufourg<sup>1</sup>. Une visite dans cette propriété donnera une idée des merveilles qu'on peut réaliser sur ce sol. Au commencement de la conquête, M. Dufourg est venu installer cette exploitation agricole malgré l'insécurité qui régnait dans le pays. Grâce à son travail et à une fermeté extraordinaire, il a transformé la contrée. Là où naguère l'aridité la plus désolante s'offrait aux regards du voyageur se dressent aujourd'hui de magnifiques jardins et, le jour prochain où la smalah des spahis disparaîtra et sera livrée à la colonisa-

1. M. Dufourg est décédé en 1881; il était maire de Biskra, ses deux fils, MM. Alfred et Armand, ont continué l'œuvre de leur père.

tion, plusieurs fermes pourront être créées à l'instar de la ferme Dufourg.

Plusieurs barrages ont été établis sur l'oued à partir d'El-Outaya; ce sont ceux de Aouda, Dufourg, Haniet-ben-Menani, Mekimnat et du Col-des-Chiens appelé El-Mélaga (point de rencontre). C'est à cet endroit que s'opère (rive gauche) la jonction de l'oued Biskra avec son principal affluent, l'oued Abdi.

L'oued El-Kantara et la voie ferrée contournent à l'est les collines du djebel Ben-Ghézal et descendent dans les plaines de Biskra, tandis que la route franchit cette dernière ride des chaînes sahariennes au col de Sfa, du sommet duquel on a réellement la première vue sur le Sahara<sup>1</sup>. Au premier plan sont les vastes jardins de Biskra; puis, de distance en distance, de nombreuses petites oasis, pareilles à des îles au milieu de l'océan, pointent de leur sombre verdure l'immense plaine saharienne.

Biskra est par 36° 47', son altitude est de 111 mètres. (A l'oued Ksour, après avoir quitté les ruines de Lambiridis et atteint la route et la voie ferrée de Batna à Biskra, l'altitude de l'oued est de 1,080<sup>m</sup>.) La température moyenne de l'oasis est de 22° 9' avec des écarts de + 3 degrés en février et de + 46 degrés en juillet. C'est la porte du désert, l'Ad Piscinam des Romains, le centre et la capitale de l'oasis des Zibans et le siège du commandement militaire des nomades du bassin du chott Melrhir. Riante petite ville avec de beaux jardins bien arrosés, sous un ciel toujours pur, Biskra est une des résidences d'hiver les plus agréables de l'Algérie. Aussi la douceur de son climat y attire de nombreux touristes; mais l'été y est brûlant pendant les mois de juillet, d'août et de septembre. Les nomades, qui campent très nombreux dans ses environs, remontent alors sur les plateaux, et il ne reste plus que la

1. On a toujours considéré à tort l'oasis d'El-Kantara comme le commencement du Sahara, car étant donné le système orographique qui se prolonge dans la vallée, la contrée se rattache à la zone Tellienne. Géographiquement parlant, le Sahara ne commence qu'à l'expiration des montagnes, c'est-à-dire au col de Sfa.

garnison, les agents administratifs et quelques commerçants retenus par leur négoce.

La commune civile de plein exercice comprend 900 européens et 7,500 indigènes. La commune militaire, qui s'étend sur près de 2 millions d'hectares, compte 69,000 habitants. L'oasis renferme 180,000 palmiers.

Deux grandes familles rivales se partageaient l'influence sur la population du Cercle de Biskra, la famille des Ben Ganah, et celle des Ben Chenouf. Ben Ganah est seul aujourd'hui à Biskra, le descendant des Ben Chenouf, Ali Bey, a sa résidence à Zoui, au sud-est de Khenchela. (Voir 3<sup>me</sup> partie, note historique sur les grandes familles.)

L'oasis est arrosée par un certain nombre de sources et un barrage installé dans l'oued, qui amène l'eau dans les oasis voisines qui sont : sur la rive droite, les oasis de Biskra, de Beni-Mora, de Corra et, sur la rive gauche, celles d'El-Alia et de Filiache. Ces deux dernières sont situées à quelques kilomètres de Biskra (2 à 3 kilomètres) et ne sont, pour ainsidire, que les faubourgs de la capitale des Zibans. Les oasis voisines de Biskra sont :

— L'oasis de Chetma (18,000 palmiers) est située à 6 kilomètres est de Biskra, irriguée par des sources chaudes nombreuses dont la température est de 35 degrés. C'est grâce à la haute température de ces eaux que Chetma doit la maturité précoce de ses dattes (plusieurs semaines avant celles de Biskra).

— L'oasis de Droh (ou Drauh) qui renferme de nombreux jardins et de belles cultures de henné (4,000 palmiers).

— Celle de Sidi-Khelil, irriguée par cinq sources.

— Celle de Sidi-Okba (66,000 palmiers), célèbre par la mosquée où est enterré le premier conquérant arabe et dont nous reparlerons à la 2<sup>e</sup> partie de cette monographie.

A sa sortie de Biskra, l'oued Biskra se continue privé désormais d'eau. Son lit assez fortement encaissé jusqu'à Saada (à 28 kilomètres de Biskra), se développe un peu en amont de son confluent avec l'oued Djedi. C'est dans cette



BOIS D'OLIVIERS CHEZ LES CHAOUÏAS  
D'après un cliché du C<sup>t</sup> Guénin, C<sup>t</sup> supérieur de Khenchela.



EXEMPLE DE SQUELETTE  
DE MONTAGNE  
dont toutes les terres ont été enlevées  
par les eaux.  
D'après un cliché du C<sup>t</sup> Guénin  
C<sup>t</sup> supérieur de Khenchela



région que s'étendent les Djelfs<sup>1</sup> de Saada, irrigués par l'eau des crues au moyen d'un barrage.

L'oued Biskra va se perdre ensuite dans le chott Melrhir.

Les principaux affluents de gauche de l'oued Kantara sont :

A. L'oued Guebli ou oued Fedhala qui traverse la tribu des Ouled-Fedhala. Il est formé de la réunion de plusieurs torrents dont les plus connus sont : l'oued Bou-Aïoun et l'oued Toufana; il reçoit les eaux du djebel Titouguel et du djebel Ech-Ali (1,819<sup>m</sup>) au nord, du djebel Tafrent, du djebel Belyou, du djebel Touints et du djebel Lakhel à l'est. Il reçoit à gauche : l'oued Larba, ou El-Arba, qui descend du djebel El-Malou (2,091<sup>m</sup>) et, plus bas, l'oued Maafa (tribu des Beni-Maafa) plus connu sous le nom de chabet El-Kébir, son principal affluent. Celui-ci prend naissance dans le djebel Nouasser ou Nouacer. C'est au confluent de cet oued que l'oued Fedhala devient l'oued Guébli.

Les villages principaux sont ceux de Tahment, sur l'oued Fedhala, et de Sgag, sur l'oued Larba, où se trouve une maison forestière et qui est le point terminus d'une route partant de Lambèse; l'oued Larba arrose encore Larba (Ouled-Abdi), Smaïl (Ouled-Fedhala). Sur le chabet El-Kébir sont les villages des Beni-Maafa, Meradsa, Fetatcha et Sidi-Yaya où se trouve le tombeau de Sidi Yaya ben Zekri. Une foire de deux jours très fréquentée s'y tient chaque année à la fin du mois d'août.

Les vallées sus-nommées qui arrosent les territoires des Ouled-Fedhala et des Beni-Maafa sont très boisées. On y trouve les ruines d'un grand nombre de postes romains qui tenaient les défilés de l'Aurès vers les têtes des ravins.

Les principales sources sont celles d'Aïn-Titatouin, Aïn-Talkent (ou Talrent), Aïn-Tafrent, Aïn-Oustili dans les montagnes du centre de ces vallées, Aïoun-Tahanent au

1. On appelle « Djelfs » les terrains qui ne peuvent être arrosés que par l'eau des crues.

bord de l'oued Fedhala et Ras-Aïoun dans les Beni-Maafa.

b. *L'oued Ben-Gatou* qui porte d'abord le nom d'oued Guécha et, près de ses sources, celui d'oued Tarhit ou Taghit. Cette rivière arrose le territoire de la tribu des Beni-Ferah.

Elle sort du djebel Nouacer d'où partent deux chaînes de montagnes qui la limitent ; ce sont, au nord, les Ktefs et, au sud, le djebel Beni-Ferah (djebel Bouss, djebel Lakhal, djebel Maklouf) et djebel Dra-el-Fedj.

L'oued a sa source réelle au bas de l'ancien campement d'été des troupes de Biskra, à la source de Ras-Amar ou Ras-el-Oued (au pied du djebel Lakhal). La rivière, qui a un cours à peu près constant, est alimentée par les sources d'Aïn-Zatout, Aïn-Folka, Aïn-Chekha, Aïn-Ben-Achour.

Les Beni-Ferah, qui comprennent plus de 3,000 personnes, habitent un seul village, situé sur la rive gauche de l'oued. Quelques familles se sont cependant isolées à proximité de leurs jardins, mais dans un rayon ne dépassant pas 1,500 mètres. La déchera des Beni-Ferah constitue une agglomération importante de 550 maisons, près de laquelle se trouve la Kouba de Sidi-Ali. Trois sources servent aux besoins domestiques des habitants, ce sont celles de : Aïn-Guedelli, Aïn-Liana et Aïn-Foughala.

De l'ancien campement des troupes de Biskra, il ne reste que la Maison d'été du Commandant supérieur. Celle-ci est soigneusement entretenue et gardée par la commune mixte d'Aïn-Touta qui en est aujourd'hui propriétaire.

La vallée est très boisée, principalement à sa tête, sur le djebel Ménacer.

c. *L'oued Abdi* est formé de deux sources principales, l'Aïn-Djezira et l'Aïn-Guerza, à l'est et à l'ouest du Teniet-Gabel-Ressas. Elles ouvrent chacune une communication avec le versant de la plaine des Sbakh par les têtes des ravins formant l'oued Taga. Ces sources sont situées non

loin du col d'Aïn-Kafar par lequel passe le chemin de Batna à Médina.

Cette position commande aussi la vallée de Médina et celle de l'oued Abdi.

L'oued Abdi arrose pendant un parcours de 50 kilomètres les territoires de la tribu dont il porte le nom, les Ouled-Abdi. Il passe près des villages de :

— Ouled-Azzouz (rive droite).

— Baali (rive gauche) et Tletz (rive droite) qui sont alimentés par des sources de faible importance.

— Haydous, Teniet-el-Abet, Fedj-el-Kadi (tous trois sur la rive gauche) ; à Teniet-el-Abet existe la zaouïa de Si Mohamed ben Si Belkasssem, mokhadem de l'ordre des Rahmánya. dont l'influence n'est pas à dédaigner. On trouve aussi à Haydous la zaouïa de Si Mohamed ben Si Ahmed Amzian, khouan de l'ordre de Rahmánya. L'altitude de Haydous et de Teniet-el-Abet est de 1,000 mètres. La source d'Haydous est très importante, celle de Teniet-el-Abet est d'un faible débit.

— Hélaoua, Tiskifine (rive gauche) et Médrouna situé assez loin de la même rive. A Hélaoua et à Médrouna résident deux personnages religieux, tous deux mokhadem de l'ordre de Trikat-el-Hobab, qui ont été internés, en 1880, à cause des désordres qu'ils avaient causés ; puis graciés en 1884, ils sont revenus dans leurs villages où ils sont surveillés. Ces localités sont à une altitude moyenne de 900 mètres ; à Médrouna se trouve une source d'un très fort débit.

— Meddour, Nouader, Akhrib, Ghezal tous rive gauche et Chir (rive droite). L'altitude moyenne de ces villages est de 700 mètres. A côté de tous les hameaux de la rive gauche, on trouve de petites sources qui suffisent à alimenter la population en eau potable. Toutes ces déchéras sont construites sur un sol rocheux et très accidenté ; Chir, sur la rive droite est plus accessible, le versant sur lequel cette localité est adossée étant en pente plus douce. A Nouader est le confluent (rive gauche) de

l'oued Taghit qui vient de Taghit-Sidi-bel-Khreïr (mine de mercure).

— Chetma, rive gauche, confluent (rive gauche) de l'oued Nara.

— Menaâ, ou Menah, le village le plus riche de la vallée par ses belles et grandes plantations d'arbres fruitiers; Menaâ est le lieu de la prostitution par excellence; aussi les mœurs de ses habitants sont beaucoup plus dissolues que celles des autres Abdaouis (pluriel de Abdi), qui le sont cependant énormément. Le village est, par ce fait, le rendez-vous de nombreux étrangers qui n'y sont attirés que par la facilité qu'ils y trouvent à se procurer des femmes. C'est à Menaâ qu'existe la mosquée et la zaouïa de la famille des Ben Abbès, dont la création remonte à plusieurs siècles. Le directeur actuel est Si Djilani ben Abbès, mokhadem de l'ordre des Kadrya; Menaâ est à environ 600 mètres d'altitude; la déchéra est au confluent (rive droite) de l'oued Abdi et l'oued Bou-Zina. De nombreuses sources, qui jaillissent dans une gorge située à très peu de distance du village, arrosent abondamment toutes ses terres. Elles ne tarissent jamais. Le commerce de Menaâ est très important. Des caravanes viennent tous les ans, de tous les points de la province, échanger des céréales contre le « Fermès » (abricots séchés). En dehors de ces transactions, les gens de Menaâ approvisionnent abondamment les marchés de Batna et de Biskra en fruits et en légumes.

— Ouarka.

— Amentane, à 12 kilomètres environ de Menaâ. L'oasis comprend les deux villages des Ouled-Messaoud-ben-Salah et les Ouled-Abdelli. Ces gens sont des berbères comme les Abdaouis, mais ils n'ont avec eux aucune parenté. Amentane est à une altitude de 500 mètres environ. Quelques sources d'un très faible débit alimentent la population en eau potable. Bien que les dattes des palmiers de cette oasis soient de qualité inférieure, les habitants trouvent facilement à les échanger contre des

céréales. On fait aussi un grand commerce d'abricots secs et de miel excellent ; les ruches sont abondantes.

L'oued Abdi entre ensuite chez les Ouled-bou-Ziane, il arrose :

— L'oasis des Beni-Souik, très pittoresquement située à la sortie de gorges curieuses. L'oasis est irriguée par sept barrages amenant l'eau dans de nombreuses séguias.

— L'oasis de Djemorah, qui comprend 80,000 palmiers s'échelonnant sur plusieurs kilomètres (altitude 400<sup>m</sup>), est arrosée par des prises sur l'oued Abdi et des sources importantes contenues dans l'oasis ; il y en a dix-huit de divers débits.

— Guedila (ou Keddila). A 5 kilomètres de Djemorah. Sur les flancs des côtes situés à droite de la route de Djemorah à Biskra, on trouve la petite oasis de Guedila, située en dehors du cours de l'oued Abdi ; elle est irriguée par des sources assez abondantes et très poissonneuses <sup>1</sup>.

L'oued Abdi, serré par les montagnes, tourne ensuite vers le sud, traverse un défilé et arrive à l'oasis de :

— Branis ou Branès (20,000 palmiers). Il se partage alors en une multitude de bras ; l'oasis de Branis utilise une grande partie de ses eaux, le reste se rend dans les plaines d'El-Outaya, au lieu dit « Dar-Arous » ou « Dar-el-Aroussa ».

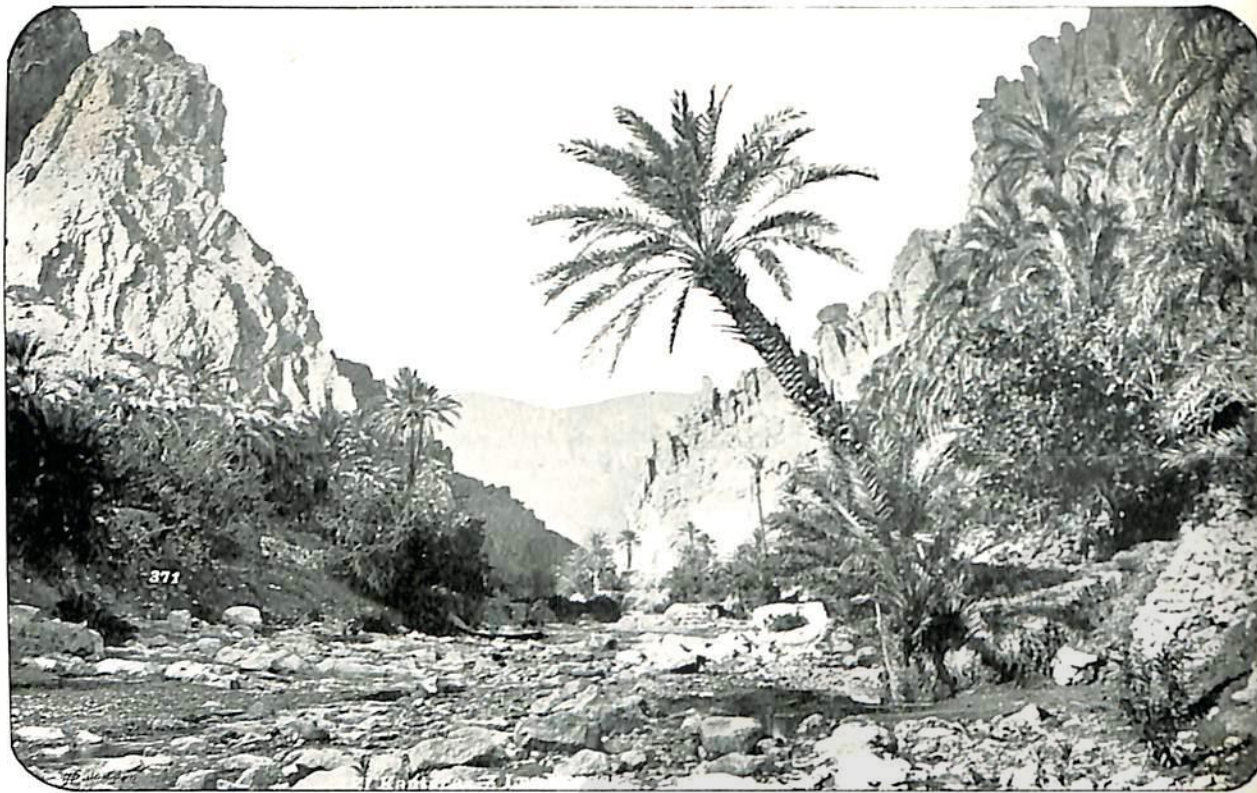
Après Branis, l'oued Abdi ne traverse plus d'oasis ; il se rencontre, avant d'arriver à Biskra, avec l'oued Biskra au lieu dit « Mélaga », près du Col-des-Chiens, au pied du djebel Ben-Ghézal.

Les affluents de l'oued Abdi sont :

1° Sur la rive droite :

L'oued Bou-Zina, formé de deux bras ; le premier, celui de l'est, sort du versant occidental du djebel Mahmel (2,321<sup>m</sup>). Il arrose la belle plaine de Nerdi, ou Néardi, qui a une longueur de 4 kilomètres. Il est bordé, à droite, par des collines dénudées, à gauche, par de hautes montagnes

1. Les indigènes racontent que les sources ont tari à un certain moment, parce qu'on y avait pris du poisson. Aussi est-il formellement interdit d'y pêcher.



INTÉRIEUR DES GORGES D'EL-KANTARA

Photographie de M. Neudein, photographie, 52, avenue de Breteuil, à Paris



Les Gorges, vue prise au Nord.

LES GORGES D'EL-KANTARA (Vue prise du nord),  
DANS LE FOND, L'OASIS

Photographie de M. Neudein, photographie, 52, avenue de Breteuil, à Paris

rougeâtres à plans superposés et d'une aridité excessive ; puis, pendant 15 kilomètres, il coule souterrainement, jusqu'à ce qu'il sourde de nouveau pour se fondre avec le deuxième bras, en amont d'Oum-Erka. Le deuxième bras sort du koudiat El-Arar, qui ferme au sud la plaine de Nerdi ; il ne devient véritablement une rivière qu'à Bou-Zina même.

La source de Bou-Zina est de première importance ; elle a toujours le même débit et serait suffisamment forte pour faire tourner toute l'année un moulin à plusieurs paires de meules. Deux tours défendent les approches de Bou-Zina qui a une population d'un millier d'habitants, pratiquant tous le vol sur une grande échelle. C'est avec le produit de ces larcins qu'ils paient les bonnes grâces des nombreuses prostituées du village, dont la beauté et surtout le type sont vraiment remarquables, principalement par la finesse des attaches. Au pied du village sont des jardins magnifiques et de nombreux moulins.

L'oued Bou-Zina arrose ensuite les ruines romaines d'Aïn-Malah, puis Oum-Erkha, où se trouve un bordj, sorte de caravansérail. Après le bordj, on marche presque aussitôt dans l'alfa, qui se trouve en grande quantité. Le terrain est ferrugineux et présente quelques ruines romaines. On passe à Decheret-el-Beïda, puis, 3 kilomètres plus loin, on pénètre dans le village de Tagoust-el-Fougani ; dix minutes après se trouve Tagoust-el-Tahtani. Sur la rive droite et à l'entrée des deux Tagoust, des tours servaient de vigie et de postes avancés.

Les habitants d'Oum-Erkha sont des Ouled-Abdi ; ceux de Tagoust sont plus anciennement établis dans le pays ; ils sont également berbères, mais il n'existe entre ces deux voisins aucun lien de parenté ; aussi leurs mœurs diffèrent-elles. A Oum-Erkha la prostitution s'exerce librement, tandis qu'à Tagoust elle n'est pas tolérée.

Sur le djebel Bous, qui domine Tagoust à l'ouest, se trouve le tombeau d'un marabout dont la Kouba est fréquentée tous les ans, à la même époque, par de nombreux pèlerins venus de tous les points du massif. C'est

plutôt un rendez-vous de débauche qu'un lieu de prière ; à cette occasion une grande foire se tient à Tagoust. Une autre petite Kouba existe entre les deux villages, elle porte le nom de Ali-Yahia, elle est très fréquentée.

Le sol de cette partie de la vallée est très accidenté ; son altitude moyenne est de 800 mètres ; les deux villages de Oum-Erkha et de Tagoust sont construits dans une cuvette formée, sur la rive gauche de l'oued, par une montagne de terrains argileux et un terrain gypseux. Les pluies, en lavant ces montagnes, charrient dans la cuvette une grande quantité d'alluvion qui forme des jardins productifs.

En sortant de Tagoust-el-Thatani (la deuxième Tagoust), on entre dans les défilés boisés formés, à droite par le djebel Bous et, à gauche, par les dernières pentes du djebel Tissidelt ; la rivière reçoit successivement sept petits affluents sortant du djebel Bous et coulant parallèlement, puis l'oued Bou-Zina fait un coude vers le sud, traverse le défilé du Kanguet-el-Anasser et vient se jeter, à Menaâ, dans l'oued Abdi.

2° Sur la rive gauche, l'oued Abdi reçoit :

A. L'oued *Taghit* qui vient de l'est et fait communiquer Chir et la vallée de l'oued Abdi avec la vallée de l'oued El-Abiod et les gorges de Tighanimine. L'oued Taghit prend sa source dans la petite plaine de Moudji, à l'entrée des belles gorges qu'il forme, et va se jeter dans l'oued Abdi au-dessous de Nouader. Il arrose trois villages appelés Taghit-el-Fougani, Taghit-el-Oustani et Taghit-el-Tahtani, situés dans les gorges dites de Taghit-Sidi-bel-Khreir, à peu de distance les uns des autres. La population totale de ces trois décheras est de 600 habitants environ ; leur altitude est d'environ 1,000 mètres. Les habitants de Taghit sont Abdaoui ; ils se disent, comme les autres gens des Ouled-Abdi, descendants de Bouch ou Bourech (colon romain dont la légende s'est emparé et dont nous reparlerons à la 3<sup>me</sup> partie de cette étude) ; ils conservent aussi très fièrement une mosquée bien connue dans tout l'Aurès en raison de son emplacement sur le tombeau de Sidi bel Khreir, marabout très vénéré et fils de Bouch.

A Taghit même existe une exploitation de mercure qui, mise en exploitation il y a quelques années par une société anglaise et abandonnée depuis, a été reprise par MM. Lagache et Puyvarge qui y ont fait de beaux travaux ; le minerai, très abondant, est traité sur place et expédié sur Aïn-Touta par une bonne route muletière que ces Messieurs viennent de faire construire. (Voir à ce sujet l'appendice n° 1 placé en fin de la 1<sup>re</sup> partie.)

B. L'Oued Nara sort du djebel Krouma, creuse un profond défilé au pied du versant nord-est du djebel Lazereg et ouvre un chemin entre Menaâ (vallée de l'oued Abdi) et Rassira (vallée de l'oued El-Abiod). Il arrose Nara, célèbre par le siège de 1850 (colonel Canrobert) ; la déchera est située dans une gorge au bord d'un petit plateau qui commence au pied du djebel Lazereg et vient aboutir à la ligne des crêtes de la rive gauche de l'oued Abdi. Elle est bâtie à une altitude de 900 mètres. Il faut une heure et demie de marche pour se rendre de Menaâ à Nara et l'excursion est des plus agréables et des plus faciles, non seulement par le côté pittoresque, mais aussi au point de vue historique.

En ce qui concerne le caractère, les gens de Nara diffèrent essentiellement de toutes les autres fractions de l'oued Abdi. De mœurs très farouches, ils ont supporté difficilement toute atteinte à leur liberté. Leur village a été plusieurs fois détruit et leurs richesses anéanties. Une dernière épreuve leur a été réservée. Les sources, autrefois remarquables par leur abondance, qui servaient à l'alimentation de leurs magnifiques jardins, ont presque subitement tari. Ils vivent aujourd'hui misérablement du produit de leurs maigres cultures et du peu de jardinage qu'ils peuvent encore faire.

#### 2° Oued El-Abiod.

L'oued El-Abiod prend sa source dans le Chélia, à Ras-Keltoum (2,328<sup>m</sup>), d'où il descend sous le nom d'oued Tiddart, puis, un peu plus bas, d'oued Tadjermit. Après avoir reçu les eaux qui arrosent la cuvette de

Medina (oued El-Anasser, oued Medina, oued Tafrent), puis celles du plateau Attalten — Tizougarine (oued Tisserguelt, oued Zgag) et après avoir traversé le défilé de Foum-ez-Zgag, il devient l'oued Noughissen ou Nourhissène, et, un peu plus bas, l'oued Tadjera. Dans toute cette partie de son cours il arrose le territoire des Beni-bou-Slimane. Il longe sur sa rive gauche, depuis son confluent avec l'oued Taghit, qui sert au passage de la route carrossable Lambèse-Arris<sup>1</sup>, le plateau de Tafrent sur les flancs du djebel Zelatou, où sont les meilleures terres de culture des Beni-bou-Slimane et où ils ont le petit village de M'saïl.

L'oued Tadjera, en entrant dans le territoire des Ouled-Daoud qu'il arrose pendant près de 35 kilomètres, prend le nom d'oued El-Abiod, sous lequel toute la ligne d'eau est généralement connue. Ses principaux affluents, durant ce parcours, sont le chabet El-Hamam, l'oued Melloudja plus connu sous le nom d'oued Bacha, l'oued Tiffertassine, l'oued Arris et l'oued Taghit-Enzidane. Tous ces cours d'eau sont des torrents en hiver ou au moment de la fonte des neiges, mais leur lit est à sec en été et le reste de l'année, sauf dans la partie la plus rapprochée de quelques sources qui ne tarissent pas. Les principales sont : Aïn-el-Anasser, Aïn-Arris, Aïn-el-Hammam.

Dans la partie méridionale du territoire des Ouled-Daoud, qu'il arrose les cours d'eau, affluents de l'oued El-Abiod, sont nuls et c'est à peine si les sources, abondantes jadis, donnent assez d'eau pour la consommation des hommes et des bêtes. Les principaux lits de torrents sont, dans cette partie du territoire : oued El-Hamma, oued Aïn-el-Hassi, oued Ferghouce, oued Tamselouck, oued Abdallah, oued Oughanime, oued Boukel-Chach. L'oued Oughanime mérite seul une mention personnelle, parce qu'il est assez abondant pour irriguer d'importants jardins et des plantations de palmiers.

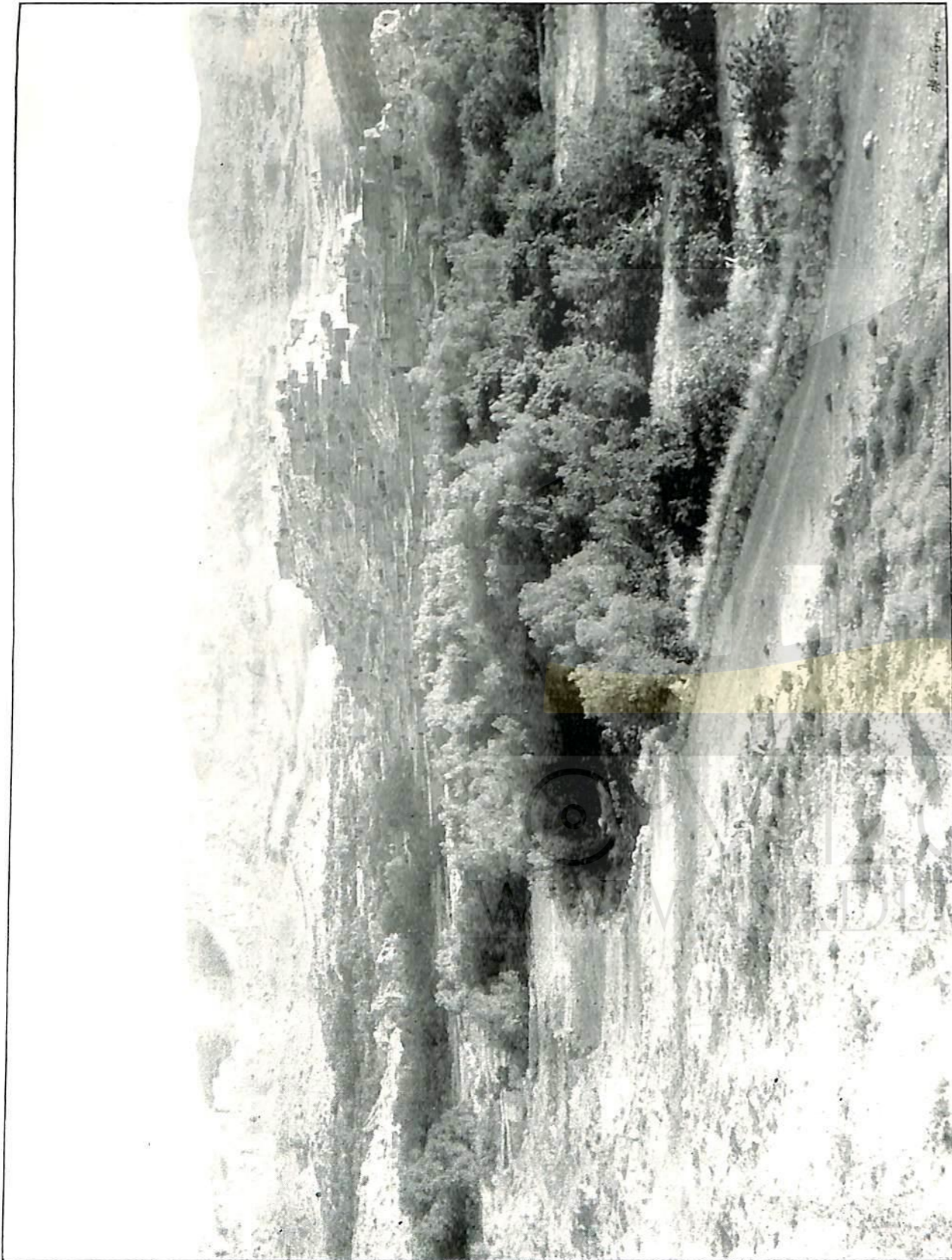
Pendant tout son parcours, à partir du versant méridional du djebel Ichmoul, jusqu'à la gorge de Tighanimine,

1. Cette route, entreprise depuis déjà longtemps, doit être prolongée au-delà de l'hôpital de Arris.

la vallée de l'oued El-Abiod offre, avec la vallée de l'oued Abdi, à laquelle elle ressemble, avec plus de sécheresse toutefois, un des caractères les plus saillants de la région aurésique. Le fond en est étroit et l'oued El-Abiod n'est qu'un torrent pierreux. La rive gauche de la rivière est bordée par une montagne à crête étroite et à pente rapide qui la sépare d'un de ses affluents de gauche, l'oued Anza, et qui se détache du djebel Zelatou, au sud du village de M'saïl, c'est le djebel Zeouïï, ou mieux djebel Serane (montagne du pâturage), qui limite le territoire des Ouled-Daoud de celui des Beni-bou-Slimane. La rive droite est aussi très montagneuse, mais présente un autre caractère. Le terrain en a été découpé par les eaux en mamelons inégaux qui s'élèvent, les uns au-dessus des autres, sur une profondeur de près de 4 kilomètres. La crête qui les domine offre des cols plus ou moins faciles, qui mettent les Ouled-Daoud en communication avec les Ouled-Abdi.

L'oued El-Abiod arrose ou passe auprès de nombreux villages habités par les Ouled-Daoud; nous avons dit « passe près » car, à part deux d'entre eux situés au sud de la tribu, Tabentout et Tighanimine, tous ceux bâtis dans la direction du nord s'en écartent de plus en plus, de sorte que les derniers, jusques et y compris Arris, en sont distants de plusieurs kilomètres. Une des causes secondaires de cette disposition est la conservation relative des travaux d'irrigation exécutés par les Romains dans ce pays.

Au premier tiers de la forte ondulation, très découpée, qui forme la rive droite de l'oued El-Abiod, les Romains avaient tracé un long canal qui recueillait les eaux de toutes les sources et se dirigeait précisément depuis la base du piton qui porte le village d'Arris jusqu'à la gorge de Tighanimine. Les Ouled-Daoud ont trouvé utile d'élever leurs villages au-dessus de la « séguia » romaine. Ajoutons que les mamelons, d'autant plus nets et plus élevés qu'ils sont plus loin de la rivière, leur offraient des positions défensives naturellement très fortes, qu'ils n'avaient garde de négliger.



VILLAGE DES BENI-FERAH (Vallée de l'Oued Kantara)

Photographie de M. Prichon, photographie à Biskra.

Au début de son cours, au moyen d'un de ses affluents, l'oued Medina, il arrose la plaine de Medina, traversée aujourd'hui par un bon chemin en partie carrossable. Cette plaine fut à l'origine le point de départ de toutes les colonnes envoyées à la conquête de l'Aurès. Le plateau de Medina forme une superbe conque de pâturages et de terres fertiles bien arrosées. Une partie de ces terres fut sequestrée lors de l'insurrection de 1879 et attribuée à la colonisation ; on n'y a pas encore créé de centre de population.

Ce plateau est une des positions les plus remarquables de l'Aurès et en quelque sorte la clef de sa domination. La Combe est comprise entre le Chéla, au nord, et la muraille de M'zara, ou Meçara, au sud. Elle communique avec Batna par une bonne route passant par Djermane, avec Khenchela par le col de Tizougarine, long défilé de 8 kilomètres. Elle commande la tête des vallées de l'oued Abdi, de l'oued El-Abiod, et de l'oued Chenaoura ou chabet El-Hara, ainsi que celle de l'oued Mellagou (cours supérieur de l'oued El-Arab), et tient tous les chemins qui viennent du nord, en contournant le massif du Chéla (le bouclier) <sup>1</sup>.

A l'entrée de la vallée de l'oued El-Abiod, se trouve le village d'El-Hammam, situé à une grande hauteur ; il constitue une forte position difficilement abordable. Cette déchera a été le centre de l'insurrection de 1879, à la suite de laquelle elle a été rasée.

On rencontre ensuite la déchera des Ouled-Moussa, El-Hadjaj, Taghit-Bacha (dans la vallée de l'oued Bacha), Tiffertassine, Arris (les terres blanches), Nerkeb (la mosquée), El-Beïda (la blanche), Sanef, El-Hamra (la rouge), Tagrout-Ameur, Taghit-en-Zidane (la gorge de Zidané), M'zata, Bellioud, ou Bel-Jedoud (village des Juifs), Taakchout (les gourbis), Tabentout (les femmes), Tighanimine (les roseaux).

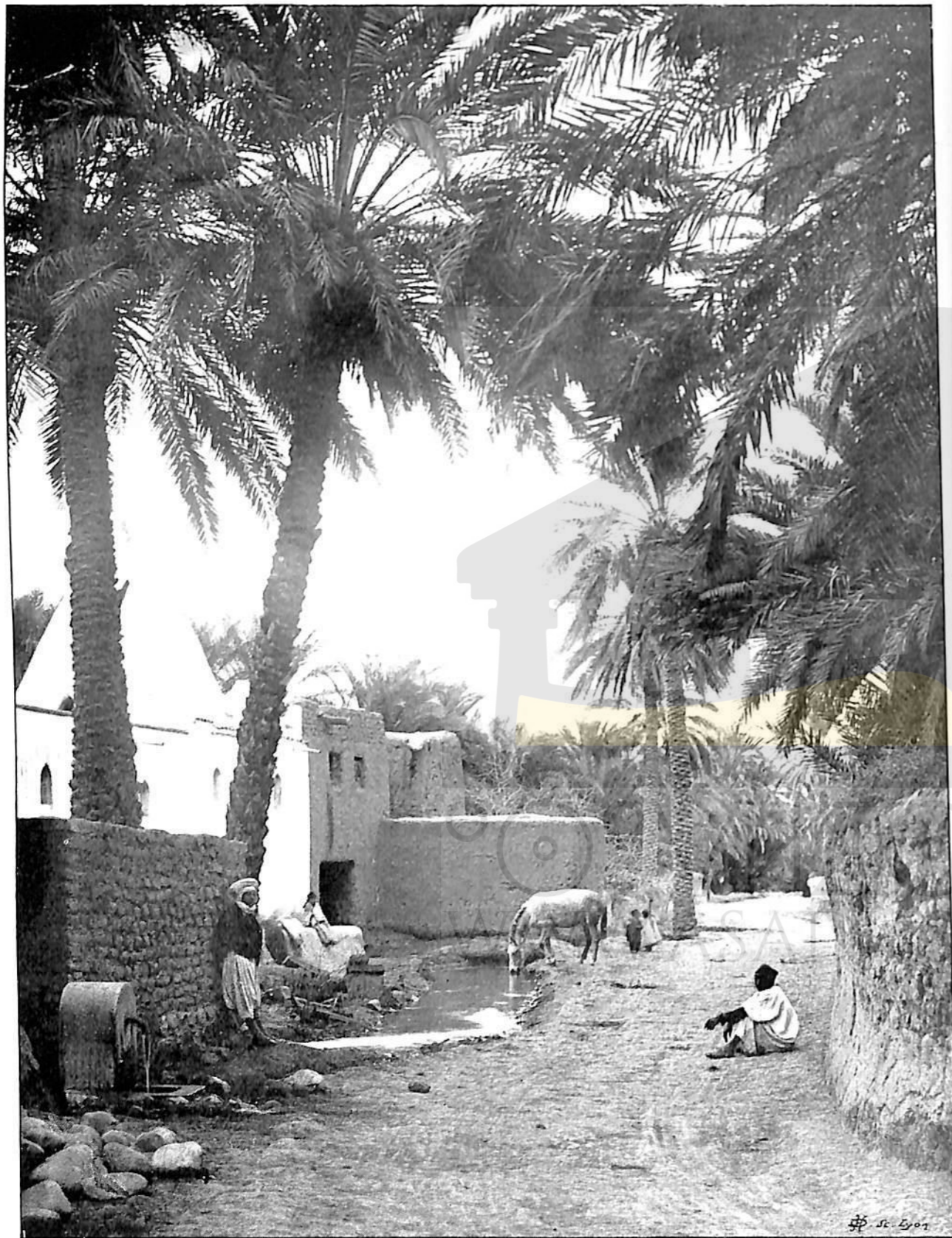
1. Le Chéla (bouclier) est le « mons Aspidis » de Procope, par une coïncidence bizarre, le mot latin « Aspis », d'où dérive Aspidis, signifie aussi « bouclier » comme le mot arabe.



Depuis 1893, une école et un hôpital construits par les Pères Blancs ont été édifiés à Arris. Les soins et les médicaments gratuits sont prodigués aux indigènes. A El-Hamra, non loin d'Arris, est une zaouïa tenue par Si el Mekki, successeur de Si Mohamed Saddok ben Tazeroualt, mokhadem de l'ordre des Rahmánya. L'influence religieuse de ce personnage est très grande, non seulement chez les Ouled-Abdi et les Ouled-Daoud, mais aussi chez les Beni-Oudjana, les Achêches et les Amamras.

Les Ouled-Daoud ont la même origine que les Ouled-Abdi. Ils sont très laborieux ; la prostitution, bien qu'y étant moins importante que chez les Abdaoui, y existe cependant d'une manière bien marquée. C'est à elle qu'on doit attribuer le grand nombre de crimes qui s'y commettent. Le sol de la tribu a une altitude variant de 1,800 à 800 mètres, il est très accidenté ; les terres de culture sont de bonne qualité. Quelques belles sources servent à les irriguer. Les plus importantes, situées dans les plaines de Medina, sont : Aïn-Khanguet-ed-Debane, la plus forte de toutes, Aïn-el-Anasser, Aïn-Djermane, Aïn-Meloudja, Aïn-Bacha et, dans la vallée de l'oued El-Abiod, les sources d'Arris et celle de Taghit.

Après le village de Tighanimine, l'oued El-Abiod s'incline au sud, forme un étranglement, serré qu'il est, au nord, par les dernières pentes du Zelatou, au sud, par les premiers escarpements du djebel Krouma. Ces gorges, longues de 3 kilomètres, sont les plus belles de l'Algérie ; elles sont formées par une brisure perpendiculaire par laquelle les eaux de l'oued El-Abiod s'échappent pour tomber dans un sillon parallèle, où elles se réunissent à celles de l'oued Chenaoura (chabet El-Hara). Les Romains avaient construit deux forteresses, à Tighanimine et à Tifelfel, pour commander l'entrée et la sortie de ce défilé, que l'on peut considérer comme la porte du réduit de l'Aurès. Les deux premiers kilomètres, en venant de Tighanimine, sont assez facilement franchissables ; puis les gorges se resserrent brusquement et, pendant 1 kilomètre, elle sont à peu



UNE RUE DU VIEUX BISKRA  
Photographie de M. Rouzet, versent au 1<sup>er</sup> zouaves

HAYDOUS. — VILLAGE DE L'OUED ABDI  
Photogr. de M. Moreau, adm<sup>ist</sup> adj. de l'Aurès



FERME DES PÈRES BLANCS  
DE L'HÔPITAL D'ARRIS  
dans la plaine de Médina  
(Oued El-Abiod)  
Photogr. du 1<sup>er</sup> Richard, du 5<sup>e</sup> zouaves



RIVES DE L'OUED ABDI A AMENTANE



Phot. de M. Moreau

COIN D'OASIS D'AMENTANE  
(Oued Abdi)  
Photogr. de M. Moreau, Admin<sup>ist</sup> Adjoint  
de l'Aurès



RIVES DE L'OUED ABDI A AMENTANE (Oued Abdi)  
Photographie de M. Moreau, Administ<sup>r</sup> Adj. de l'Aurès

près impraticables aux mulets. Des fantassins peuvent passer assez facilement.

A la sortie des gorges le défilé continue; on trouve Teniet el-Beïda (le col blanc), ou Safet-el-Beïda, puis la rivière entre à nouveau dans le territoire des Beni-bou-Slimane et traverse Taghit (village de 120 maisons). La déchera de Taghit est entourée de cultures, c'est une suite de jardins délicieux d'environ 2 kilomètres de long. C'est là que se trouvent les premiers palmiers dont les dattes mûrissent. On trouve aussi dans cette contrée des guelaas à quatre ou cinq étages des plus curieuses. On passe ensuite à Tifelfel des Beni-bou-Slimane à Messaouda, et à El-Arich (les berceaux), confluent de l'oued Chenaoura, près duquel sont : Rassira et le village des Ouled-Abed. El-Arich est une petite oasis allongée, d'environ 2 kilomètres.

Après El-Arich (800<sup>m</sup> d'altitude), la vallée entre dans un pays épouvantable, où il semble que les pierres ont plu en déluge. Pas un brin d'herbe ; un dédale de collines entre lesquelles on n'a aucune vue. En été la chaleur et la réverbération du soleil y sont terribles ; la rivière passe près de Tahalit<sup>1</sup>, Khalifa, le village de Rhoufi, jadis détruit, nouvellement réédifié, où existent d'assez beaux jardins, une partie des habitants est installée dans des grottes. Puis vient la guelaâ d'Ouled-Mansour et les quelques maisons d'Ouled-Yaya.

L'oued El-Abiod reçoit à gauche l'oued El-Ars (rivière de la noce) et le caractère désertique du pays s'atténue un peu ; la vallée s'élargit, la route devient bonne. On arrive ainsi à Baniane (440<sup>m</sup>) (les constructions), qui constitue une assez grande et jolie oasis de forme allongée, sise au pied d'une guelaâ ruinée. A Baniane est la zaouïa de Si Mohamed ben Ramdam, construite près le confluent

1. La rivière forme, de Tahalit jusqu'à Baniane, un « canon » magnifique au fond duquel réapparaît la végétation saharienne. Du fond de la vallée, les villages se devinent juchés tout en haut de la muraille de calcaire du « canon » de même aspect et de même couleur que le roc, uniquement reconnaissables aux quelques trous qui servent d'ouvertures aux maisons.

de l'oued Dyssa, sur le plateau de Tazougart (le rouge). A 2 kilomètres au nord de Baniane, sur l'oued Dyssa, irriguée par lui et par une jolie source nommée « El-Hammam », se trouve la petite oasis de Dyssa (2,000 palmiers).

Après Baniane, l'oued El-Abiod arrose la curieuse oasis de Mechoumech (330<sup>m</sup>), qui est traversée par toute la rivière et irriguée au moyen de sept barrages conduisant l'eau dans diverses séguias.

A quelques kilomètres au-dessus de Mechoumech est le confluent, rive gauche, de l'oued Ben-Sahbane ; l'oued El-Abiod prend alors le nom d'oued Bahli et arrose l'oasis d'El-Habal, ou El-Habel (250<sup>m</sup>) ; non loin et à l'ouest, se trouve l'oasis de Drauh, ou Droh, dont nous avons déjà parlé dans la partie réservée à l'oued Kantara.

L'oued Bahli, ou El-Abiod, fortement reserré par les dernières collines de l'Aurès, tourne brusquement au sud, limite les dernières pentes de l'Ahmar-Khaddou, traverse les gorges de Mzata et prend le nom d'oued Biraz, en pénétrant dans le zab de Sidi-Okba<sup>1</sup>. Il débouche ainsi dans la plaine qui constitue le véritable Sahara.

Un barrage dit « Mekzem-ez-Zab » divise l'oued El-Abiod en cinq séguias qui amènent les eaux dans les oasis de Garta, de Seriana, de Tahouda et de Sidi-Okba.

— Seriana possède 12,000 palmiers.

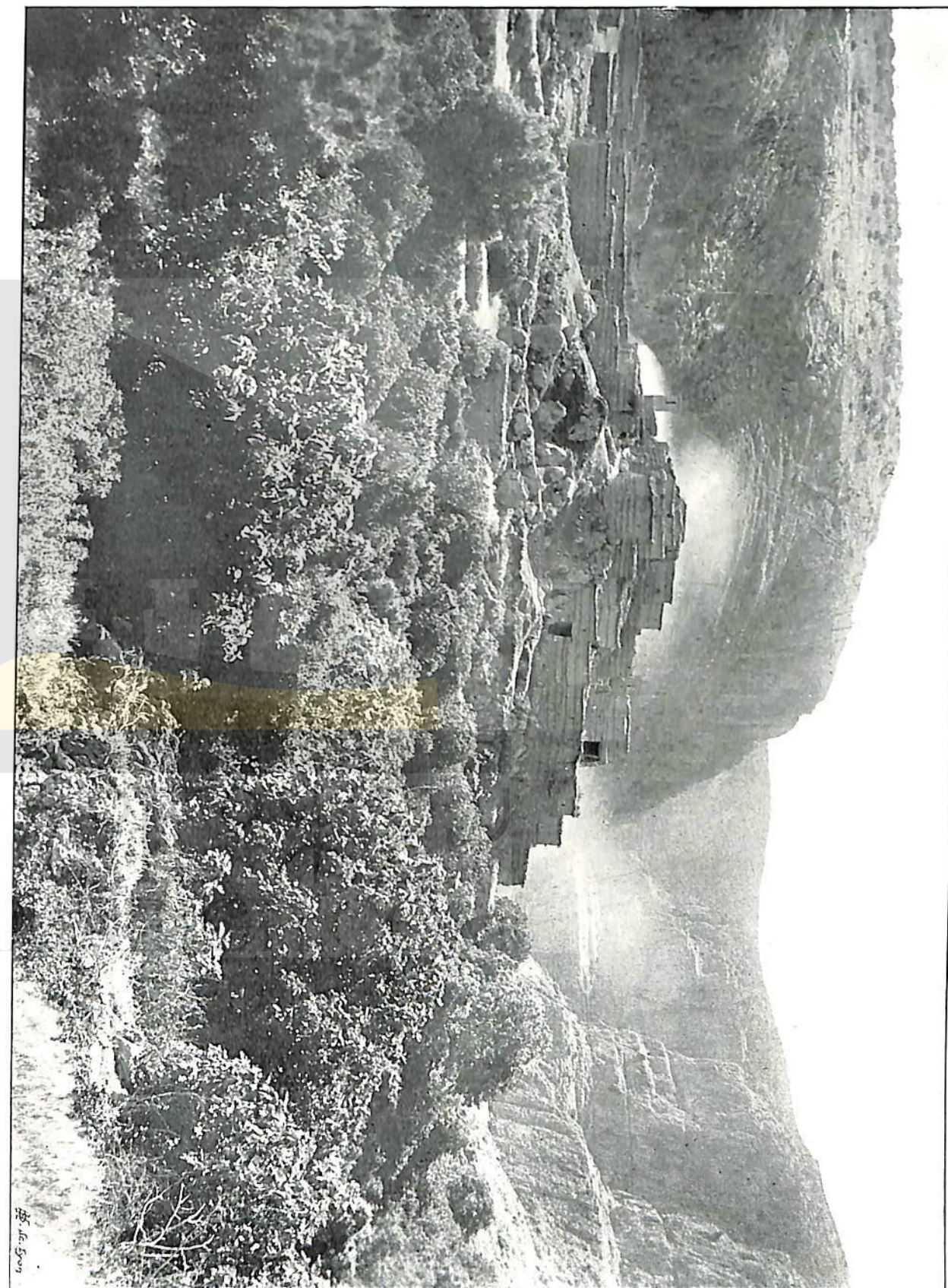
— Garta est une oasis de 4,000 palmiers, située non loin de l'origine de l'oued Bou-Yabès, qui descend de l'Ahmar-Khaddou pour se jeter dans le chott Melrhir.

— Tahouda, oasis située à mi-chemin de Seriana à Sidi-Okba, est l'ancienne Tabudeos ; c'est là que Sidi Okba fut tué par Koceïla, chef des Aoureba, roi de l'Aurès.

— Sidi-Okba, 66,000 palmiers, renferme le tombeau de Sidi Okba ; la mosquée est le plus ancien monument de l'art arabe en Algérie.

A partir de cette oasis, toutes les eaux de l'oued El-

1. Le zab de Sidi-Okba comprend les oasis de Seriana, Tahouda, Garta et Sidi-Okba irriguées par l'oued El-Abiod. Les oasis de Chetma, Droh et Sidi-Khelil, situées dans la même région, sont arrosées au moyen de sources.



Village des Beni-Mama (Merads) — Gorge de Mama (Vallée de l'oued Kantara).  
Photographie de M. Breton, photographié à Biskra.

Abiod sont absorbées ; il coule à sec, sauf aux époques des crues, où un barrage les retient pour qu'elles puissent arroser les terrains djelfs de la plaine de Mansourah. A partir de la plaine de Mansourah, l'oued Biraz cesse complètement d'être utilisé ; il se développe en plusieurs branches qui ont leur embouchure dans le chott Melrhir.

Les principaux affluents de l'oued El-Abiod sont :

A. A droite :

— L'oued Bacha, qui prend d'abord le nom d'oued Melloudja. Cette rivière a sa source non loin de celle de l'oued Medina, et contourne, au nord et à l'ouest, le djebel Ichmoul, que limite, à l'est, l'oued Medina, et, au sud, l'oued El-Abiod ; elle reçoit à gauche l'oued Afra qui descend de Teniet-el-Mers, l'oued Tibhirine et l'oued Ouaski, qui sortent et limitent le djebel El-Guettar (2,036<sup>m</sup>). L'oued Bacha passe à Tighezza et à Taghit-Bacha.

— Un grand nombre de petits torrents, énumérés au cours de la description de la vallée de l'oued El-Abiod.

— L'oued El-Ars (rivière de la noce), qui sort du ras Ich-Mouinine (1,879<sup>m</sup>), ouvre une route avec Taghit-Sidibel-Khreir et l'oued Abdi, traverse un étroit défilé entre le djebel Krouma, au nord-est, et le djebel Takrount, au sud-ouest, arrose le plateau de Tahammamet, et se jette ensuite dans l'étroit « canon » de l'oued El-Abiod, près du lieu dit « Aneziène ».

— L'oued Dyssa, ou oued Ben-Lahmar, sort d'une étroite vallée, formée par le djebel Takiount, au nord, et le djebel Charhouf, au sud ; il est généralement à sec et arrose l'oasis de Dyssa ; il ouvre en partie le chemin qui conduit de Baniane à Iguelfen.

— L'oued Bou-Sahbane arrose, dans son cours supérieur, la partie méridionale des Ouled-Daoud, la plus anciennement habitée par cette tribu. Cet oued, qui a plusieurs noms, sort du djebel Lazereg, il arrose les villages, à moitié ruinés, de Tasmalt, Belloul, Iguelfen, Haddada. Ces décheras étaient le berceau de la tribu des Ouled-Daoud et de celle des Ouled-Abdi ; près d'elles se

trouve la source d'Aïn-Roumia<sup>1</sup>. Cette rivière sert à ouvrir un chemin entre Baniane et Menaâ, par Nara.

B. Le principal affluent de gauche de l'oued El-Abiod est :

— L'oued Chenaoura, ou chabet El-Hara, qui arrose la majeure partie du territoire des Beni-bou-Slimane. Cette rivière descend du ras Taguecherirt, nœud important d'où partent les chaînes du ras Zouak, du djebel Zelatou et du djebel Ahmar-Khaddou; l'altitude du ras-Taguecherirt est de 1,975 mètres. Le chabet El-Hara traverse d'abord des gorges accidentées dans lesquelles il arrose les jardins et les petits villages d'El-Hara, Bou-Setta, Hembla et El-Arich. Sa vallée s'élargit ensuite près du village important de Chenaoura (76 maisons), où il s'appelle alors oued Chenaoura. Chenaoura est constitué par trois décheras et possède de beaux jardins avec deux séguias sur chaque rive, donnant un débit de douze litres à la seconde chacune.

L'oued Chenaoura laisse, à quelque distance sur sa rive gauche, le village de Tkout (90 maisons), à 6 kilomètres de Chenaoura; la vallée devient large et découverte et est longée par un très bon sentier muletier; le sol est nu et rouge. Tkout est le siège d'une annexe du bureau arabe de Khenchela, commandée par un lieutenant, et la résidence d'un caïd. Il y a là un beau bordj et une très belle source à la sortie du village. Le pays est excessivement fiévreux et malsain; les européens du bureau arabe y ont tous la fièvre, un grand nombre y succombent même des suites de cette maladie.

La rivière passe à Thighezza, laisse ensuite à sa gauche, à 4 kilomètres de Tkout, le village d'El-Ksar (58 maisons) des Beni-bou-Slimane, prend le nom d'oued Ksar, coule dans un canon des plus encaissés, passe à Tahammamet et va tomber dans l'oued El-Abiod, en face d'El-Arich, laissant Rassira sur sa rive droite et Ouled-Abed sur sa

1. Près de Aïn-Roumia habitait Bouch, dont nous dirons plus loin la curieuse légende.

rive gauche. Cet oued a 35 kilomètres de long, dont 30 chez les Beni-bou-Slimane.

Les principaux affluents de l'oued Chenaoura sont sur la rive gauche : 1° L'oued El-Ma, qui se jette à Tkout, et sort par deux bras de l'Ahmar-Khaddou, celui du nord, venant de Tadjmout, celui du sud, du djebel Irhed (1,779<sup>m</sup>); 2° l'oued Djerallah, qui se jette dans l'oued Chenaoura à Tahammamet et sort, par plusieurs têtes, des montagnes de l'Ahmar-Khaddou, savoir : du djebel Bou-Irhed (1,779<sup>m</sup>) du ras Essra (1,771<sup>m</sup>), du teniet Ferkous et du kef Berdoud (1,795<sup>m</sup>). Il passe à Djerallah (50 maisons), village des Bou-Slimane. Toute cette contrée est remplie de petites sources.

### 3° Oued El-Arab.

L'oued El-Arab prend sa source à quelques kilomètres au sud-ouest de Khenchela, au djebel Tafrent, par deux bras ayant de 25 à 30 kilomètres de longueur et qui enserrant, en l'isolant complètement du massif de l'Aurès, la montagne connue sous le nom de djebel Djahfa. Cette hauteur (1,719<sup>m</sup>), se termine par une table entourée de précipices, portant les ruines d'une guelaâ, qu'on dit avoir été construite par la fille de la Kahéna. Cette montagne, bastion nord-est de tout le massif de l'Aurès, était probablement la roche qui, du temps des Romains, portait spécialement le nom « d'Auriasus »; elle fut prise par le général byzantin Salomon, qui y livra de nombreux combats à Iabdas<sup>1</sup>.

Le bras occidental, qui prend successivement les noms de oued Djemri et d'oued Tamagra, arrose la plaine de Tamagra, qui renferme des quantités de ruines de fermes et de villages romains, attestant son antique fertilité. Le bras oriental porte, d'abord, le nom d'oued El-Agrour, et arrose la partie occidentale de la plaine de Sbikha. Ces cours d'eau sont à sec pendant la moitié de l'année.

1. On trouve sur le versant sud-ouest du Djahfa, les sources importantes d'Aïn-Zitoun et d'Aïn-bou-Madjeur, au pied de la montagne est celle d'Aïn-Hania. Le Djahfa était peut-être le « Tumar » de Procope? ? que d'autres placent au-dessous de Djemina.

L'oued El-Agrour prend dans la partie inférieure de son cours, dans la plaine de Sbikha, le nom d'oued El-Hatiba, et reçoit alors comme affluent, sur la rive droite, l'oued Bou-Madjeur. Celui-ci sert de limite entre la plaine de Sbikha et celle de Tamagra. Il se réunit ensuite, sur la rive gauche, à l'oued Babar, qui est formé de deux sources, l'Aïn-Babar et l'Aïn Djebel. Ce n'est qu'après son confluent avec l'oued Babar, que l'oued El-Hatiba roule un flot constant.

L'oued Hatiba constitue donc, plutôt que l'oued Tamagra, le réel bassin supérieur de la grande rivière saharienne de l'oued El-Arab. Même dans le bassin supérieur de la Sbikha, les crues, au moment des pluies, sont parfois assez considérables pour interdire, pendant plusieurs heures, la traversée à gué de la rivière. L'autorité militaire a construit, pour assurer le passage en tout temps, un pont en pierres avec tablier en bois, sur la route de Khenchela à Negrine, par Babar. La partie de la plaine de Sbikha, arrosée par l'oued Hatiba, était autre fois célèbre par sa fertilité, tout comme celle de Tamagra; on y trouve encore d'excellentes terres de culture.

C'est surtout à partir du confluent de l'oued Tamagra et de l'oued El-Hatiba, que l'oued El-Arab commence à serrer de près, à l'est, le massif de l'Aurès, qu'il sépare du djebel Chéchar ou Cherchar<sup>1</sup>, plus difficile encore que l'Aurès, aux roches convulsionnées, privé d'eau et ne nourrissant que quelques rares troupeaux de chèvres. La crête du djebel Cherchar se maintient à une altitude moyenne de 1,400 à 1,500 mètres et domine d'environ 500 mètres le fond de la vallée. Le point culminant est au kef Ali-en-Nass (1,878<sup>m</sup>).

Le cours de l'oued El-Arab se rapproche peu à peu des montagnes, et depuis la plaine de Bled-Kalaâ-el-Trab,

1. Montagne des cailloux ou montagne des cascades, suivant qu'on le prononce Cherchar ou Chéchar. L'un et l'autre sens peuvent être appliqués, avec juste raison, à ce massif important. Au cours de cette étude, nous avons adopté l'orthographe : « Cherchar ».

où il se grossit, à droite, d'un de ses principaux affluents, l'oued Mellagou, il entre dans un profond défilé. C'est alors qu'il prend le nom d'oued El-Arab. (Il avait pris au confluent de l'oued Tamagra et de l'oued El-Hatiba; jusqu'au bled Kalaâ-el-Trab, le nom de oued El-Abiod).

Son cours devient très rapide, c'est ainsi qu'entre Kheïrane et Ouldja, dont nous parlerons tout à l'heure, la différence de niveau est de 338 mètres, alors que la distance entre ces deux points n'est que de 13 kil. 200. La pente moyenne du fleuve est donc de 0<sup>m</sup>033 millimètres par mètre. La vallée est étroite et encaissée; les flancs sont escarpés et dépourvus de terre végétale. L'étendue cultivable est forcément restreinte et peu susceptible d'extension. Les indigènes ont concentré leurs efforts sur le fond de la vallée, dans le lit même du fleuve; dans les parties les plus larges, ils ont fait des plantations de palmiers, d'oliviers et d'arbres fruitiers, ils ont fixé la terre à l'aide de murs en pierres sèches, créant ainsi, de toutes pièces, des parcelles cultivables, qu'ils ensemencent en céréales. A côté de ces oasis, ils ont élevé des villages construits en toub ou tob (sorte de briques en argile séchées au soleil). Leur importance va croissant, à mesure que l'on approche du Sahara, dont la température élevée est nécessaire à la maturation des dattes.

Dans la partie supérieure de son cours, l'oued El-Arab est habité: à l'ouest et près de Khenchela, par les Amamras qui occupent ainsi la plaine de Tamagra; — à l'est et dans la plaine de Sbikha et sur le flanc du djebel Mehmel<sup>1</sup>, par les Ouled-Rechaïch; plus bas et sur les deux rives, par la puissante tribu dite du djebel Cherchar.

Les oasis et villages que traverse successivement dans cette tribu l'oued El-Arab, sont :

— Kalaâ où Guelaâ-El-Trab, en nature de terres de labours.

1. Il ne faut pas confondre le djebel Mehmel des Ouled-Rechaïch avec le djebel Mahmel de l'Aurès, entre l'oued Bou-Zina et l'oued Abdi, qu'on prononce parfois également djebel Mehmel.

— Khéirane, comprenant environ 300 palmiers et des terres de labours, est une agglomération d'une soixantaine de maisons et le siège d'une zaouïa célèbre, d'où partit le signal du mouvement insurrectionnel de 1849. Les Brardja de l'Aurès, fraction du djebel Cherchar, y emmagasinent leurs provisions; ses jardins renferment, en plus de ces quelques palmiers, d'assez nombreux oliviers. La zaouïa de Khéirane est très riche et a une influence très considérable sur les tribus voisines. Celle-ci s'étend même jusqu'en Tunisie.

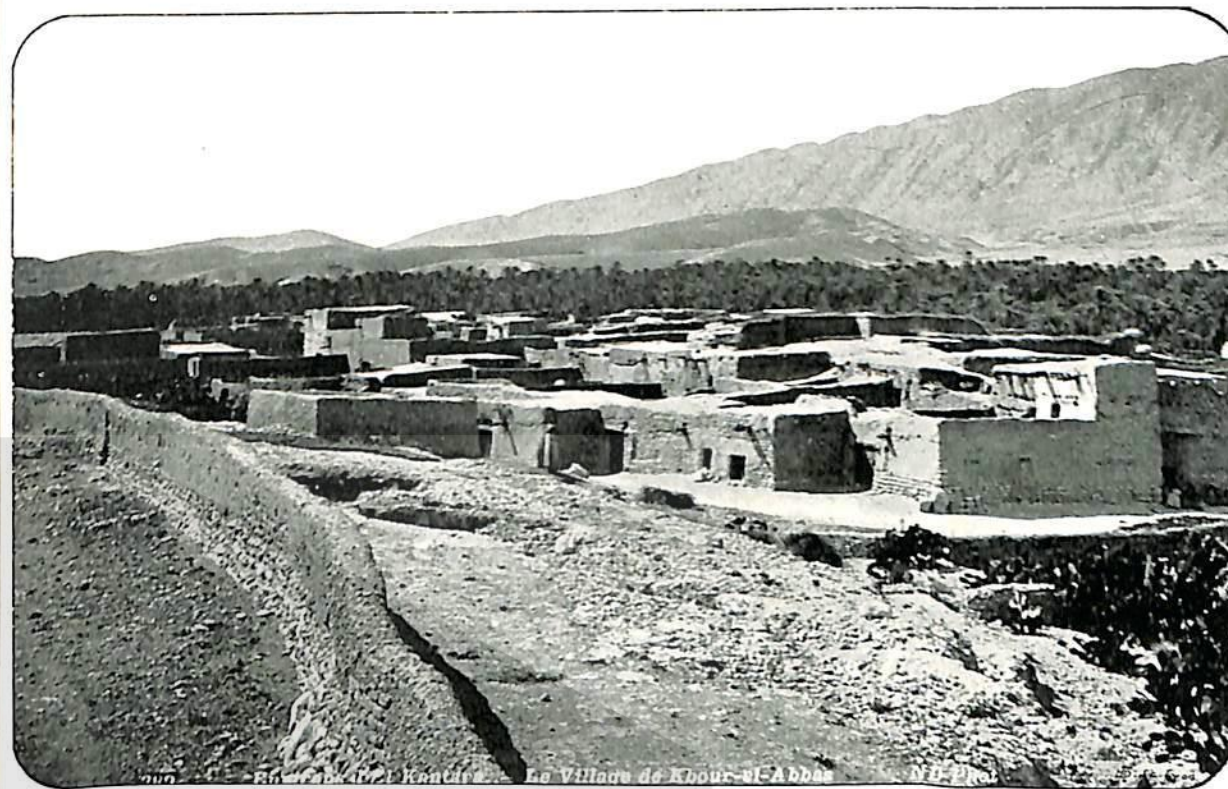
— Chebla, contient environ 100 palmiers et des terres de labours. C'est un petit village de 25 feux, propriété des Ouled-Tiffouragh du djebel Cherchar. Il y a quelques oliviers, mais les fruits sont de qualité médiocre.

— Ouldja, la plus importante des oasis de cette région, après Khanga-Sidi-Nadji; elle renferme 16,000 palmiers environ et des terres de labours. Elle appartient en majeure partie aux Beni-Ymboul de l'Aurès, qui y renferment leurs grains et leurs objets précieux.

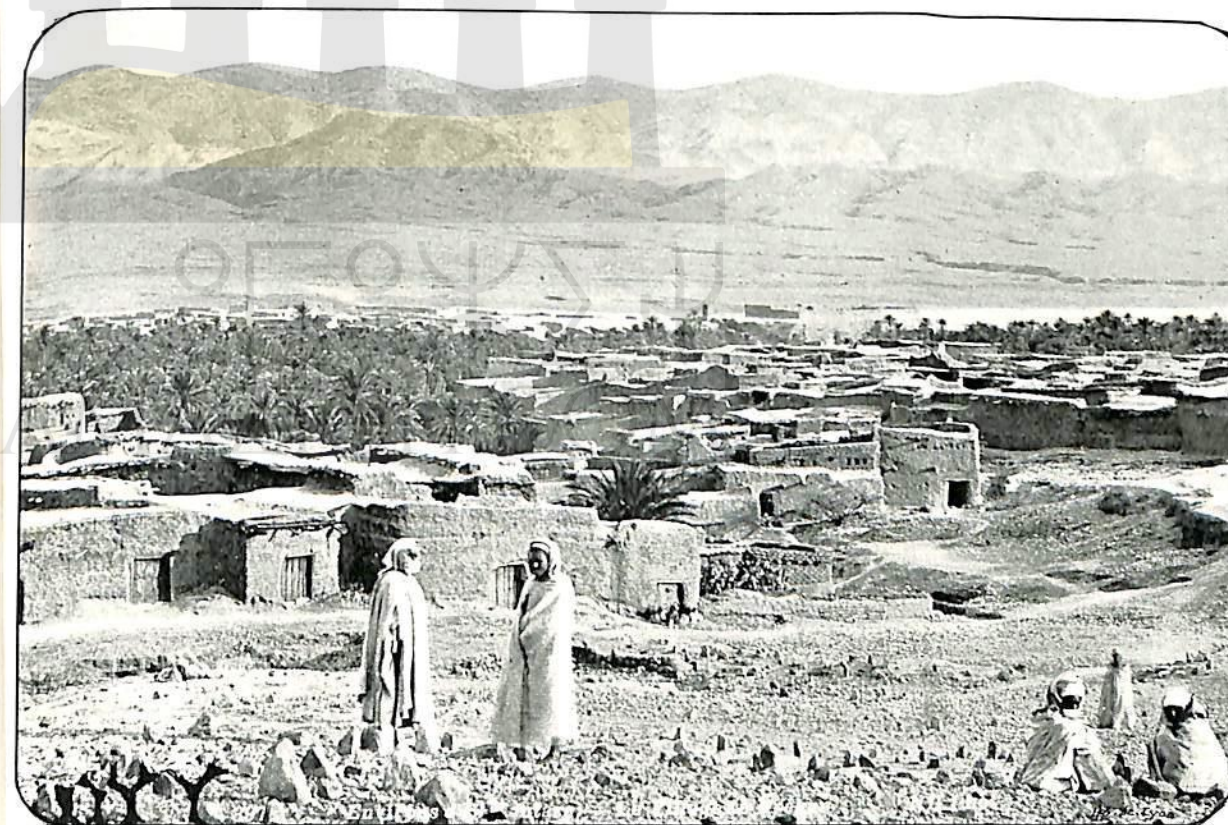
— Tiboui ou Tebouïa Ahmed. — Cette oasis comprend 10,000 palmiers et des terres de cultures. Le village a une centaine de maisons. Tiboui-Ahmed était jadis et est encore probablement aujourd'hui le village galant de la région. Rien n'y est cependant remarquable, quelques cases enfumées et c'est tout.

— Khanga-Sidi-Nadji, oasis de 28,000 palmiers, produisant des dattes très renommées, où la culture des céréales est aussi pratiquée. Un barrage est établi en avant de Khanga; il retient, pour l'irrigation de l'oasis et des terres de labours, les deux tiers du volume des eaux de l'oued El-Arab. La petite ville de Khanga compte 1,100 habitants et est située au pied du djebel Tamazouz, au seuil du Sahara, dans la dernière gorge de l'oued. Elle est la résidence de la famille Ben Naceur <sup>1</sup>. Ce village, de fondation moderne, fût bâti, il y a 280 ans environ, par Sidi Embarek Belkas-

1. Voir à la 3<sup>me</sup> partie, le chapitre réservé aux familles religieuses de l'Aurès.



VILLAGE DE KBOUR-EL-ABBAS, DANS L'OASIS D'EL-KANTARA



VILLAGE DE KREKAR, DANS L'OASIS D'EL-KANTARA

Photographies de M. Neudein, photographe à Paris, 32, Avenue de Breteuil



sem ben Nadji. Les quelques monuments que renferme cette localité ont été construits en pierre et en marbre par des ouvriers tunisiens ; aussi offrent-ils un caractère différent de celui des autres constructions des Zibans. La maison du caïd, dont la disposition intérieure rappelle celle des maisons arabes d'Alger, est une véritable forteresse dans laquelle on entre par une voûte. Les murs présentaient, naguère encore, les traces des balles dont la maison fut criblée pendant le siège que le caïd eut à soutenir contre les Nemenchas, descendus de leurs montagnes, vers la fin de 1846 <sup>1</sup>. La mosquée, voisine de la maison du caïd, est la plus belle des Zibans. La cour, entourée d'un cloître, dont les arcades sont supportées par des colonnes en marbre, est ornée, dans son milieu, d'un palmier qui ombrage un puits. La kouba, sous laquelle repose le fondateur de Kangha, Sidi Nadji, Embarek, mort en 1614, est près de la mosquée.

Avant de continuer à suivre le cours de l'oued El-Arab, il semble utile de dire un mot des influences politiques et religieuses de Kheïrane et de Khanga-Sidi-Nadji. L'influence religieuse appartient aux marabouts de Kheïrane, l'influence politique aux descendants de Si Mohamed Taïeb ben Naceur ben Sidi Nadji. Cette famille des Ben Naceur est alliée des Ben Ganah, de Biskra, dont elle a constamment suivi le çof ; elle a toujours été dévouée à la France. La famille Ben Naceur possède de grands

1. Le caïd de cette époque, ayant été chargé par le général Bedeau de recouvrer les impôts dans le djebel Cherchar, envoya à sa place son fils qui, après avoir perçu ces impôts, tomba dans une embuscade et fut tué par les Nemenchas. A peu de temps de là, ces derniers dépêchèrent quelques-uns des leurs auprès du caïd, pour traiter de la Diya, ou prix du sang de son fils. Sidi Taïeb ben Nadji, le caïd, reçut les Nemenchas, écouta leurs propositions qu'il parut accepter, puis leur fit fête. Le lendemain, comme les Nemenchas se disposaient au départ pour aller chercher le prix de la Diya, Sidi Taïeb fit tout à coup fermer les portes de sa maison et, tirant son yatagan, il massacra tous ses hôtes. A la nouvelle de cette terrible vengeance, les Nemenchas descendirent en foule de leurs montagnes et assiégèrent le caïd jusqu'à ce que ce dernier fût délivré par la colonne du chef d'escadrons de Saint-Germain, commandant du cercle de Biskra.

biens en Tunisie ; elle s'est transmise, de père en fils, le kaïdat du djebel Cherchar <sup>1</sup>.

Les personnalités religieuses de Kheïrane sont loin d'avoir ce dévouement pour nous. Leur chef actuel, Si Lazhari, est le fils de Si Abdelhafid, c'est-à-dire de celui qui nous livra combat à Seriana ; il est le directeur de la zaouïa de Kheïrane, et appartient à l'ordre des Rahmánya. La population entière est affiliée à cette puissante confrérie. Ce fut le marabout de Kheïrane qui prêcha la guerre sainte en 1849 ; le chef de la succursale de Timmermasine fomenta celle de 1859 ; ce fut un mokhadem de cette confrérie qui souleva l'Aurès en 1879. L'influence française n'a pas d'ennemis plus irréductibles que ces marabouts de Kheïrane, qui, rendus plus prudents par leurs échecs répétés, dissimulent aujourd'hui leur hostilité sous les dehors les plus corrects.

Cette longue digression terminée, et qui n'a été placée ici que pour bien montrer la différence existant entre les populations de l'oued El-Arab et celles des autres vallées de l'Aurès, revenons à la description des cours d'eau qui nous intéressent. Après avoir contourné les rochers du djebel Sfa, et au bout d'une dizaine de kilomètres après Khanga-Sidi-Nadji, l'oued El-Arab arrive à Liana avec le tiers de ses eaux seulement, les deux autres tiers, ainsi que nous l'avons vu, ayant servi à l'irrigation de l'oasis de Khanga.

Les indigènes assurent que Liana était autrefois un centre important, contenant 70,000 palmiers. Les discussions intestines qui, avant notre arrivée, ont bouleversé le pays, ont amené la destruction de cette oasis, qui ne renferme plus que 1,700 palmiers, mais qui a, cependant, une certaine importance, à cause des terres de culture qui l'entourent. Le lit de l'oued est large, à Liana, de 150 mètres. La mosquée est construite avec des chapiteaux romains, et on trouve près de la rivière un puits de cette époque et un aqueduc.

1. Voir, au sujet des familles politiques et des influences religieuses, le chap. II de la 3<sup>e</sup> partie de cette étude.



VILLAGE D'AKRAOÛIA D'EL-KANTARA  
(Vue prise des deux moulins arabes)



TOMBEAU DE SIDI-LAHSEN, A BISKRA



La Désert du Sahara. — Vue prise du Col de Sta ND Phot

VUE DU SAHARA (Prise du haut du Col de Sta)

Photographie de M. Naudin, photographié à Paris, par le com. B. Bretteau

L'oued El-Arab passe ensuite, à El-Ksar, Badès, l'ancienne Ad Badias des Romains, dont on voit encore les ruines; c'est une pauvre déchera bâtie sur un tertre, avec quelques palmiers autour. Des séguias conduisent l'eau au sud dans les oasis de El-Djadi et de Zeribet-Ahmed (le clos d'Ahmed), tandis que l'oued El-Arab, s'inclinant vers le sud-ouest, va se rencontrer, à Zeribet-el-Oued, avec son principal affluent, l'oued Guechtane.

Zeribet-el-Oued (le clos de la rivière) a 1,100 habitants, avec un petit fortin; ses palmiers, au nombre de 1,200 seulement, sont disséminés au sud et sur la rive gauche de l'oued El-Arab, où ils abritent la kouba de Sidi Hassen el Koufi, arabe de l'Hedjaz, qui aurait, jadis, fait couler miraculeusement l'eau de la rivière. De Liana à Zeribet-el-Oued, le terrain est parsemé de cailloux. L'oasis de Zeribet-el-Oued a des terres de culture d'une certaine importance; elle est dotée de 70 puits, donnant un débit de 7,000 mètres cubes d'eau par vingt-quatre heures.

Arrivé à El-Fid, ou El-Faïd, ou El-Feïdh (la plaine inondée), l'oued El-Arab coule à 9 mètres au-dessous du niveau de la mer. On donne le nom d'El-Feïdh à deux décheras situées entre l'oued El-Arab et l'oued Debbah. Une mosquée est placée au milieu, entre les deux villages; le puits artésien le plus profond de la contrée, 156 mètres, se trouve à El-Feïdh, où la naâdja (vipère des jongleurs) abonde.

A partir de ces deux décheras, l'oued El-Arab ne rencontre plus de régions cultivées et va se perdre dans le chott Melrhir.

Les affluents de l'oued El-Arab, qui intéressent l'Aurès, sont seulement les affluents de gauche; ce sont, en commençant par le nord :

A. L'oued Taghit, grossi à gauche de l'oued Fid-el-Hallouf, arrose la plaine de « Outa-Ziriz ». L'oued Taghit, forme le défilé de Foum-Taghit, à sa sortie du djebel Bezzaïz, où il prend sa source à la kouba de Si Moussa Belkassem.

B. L'oued Mellagou est formé de la réunion de deux

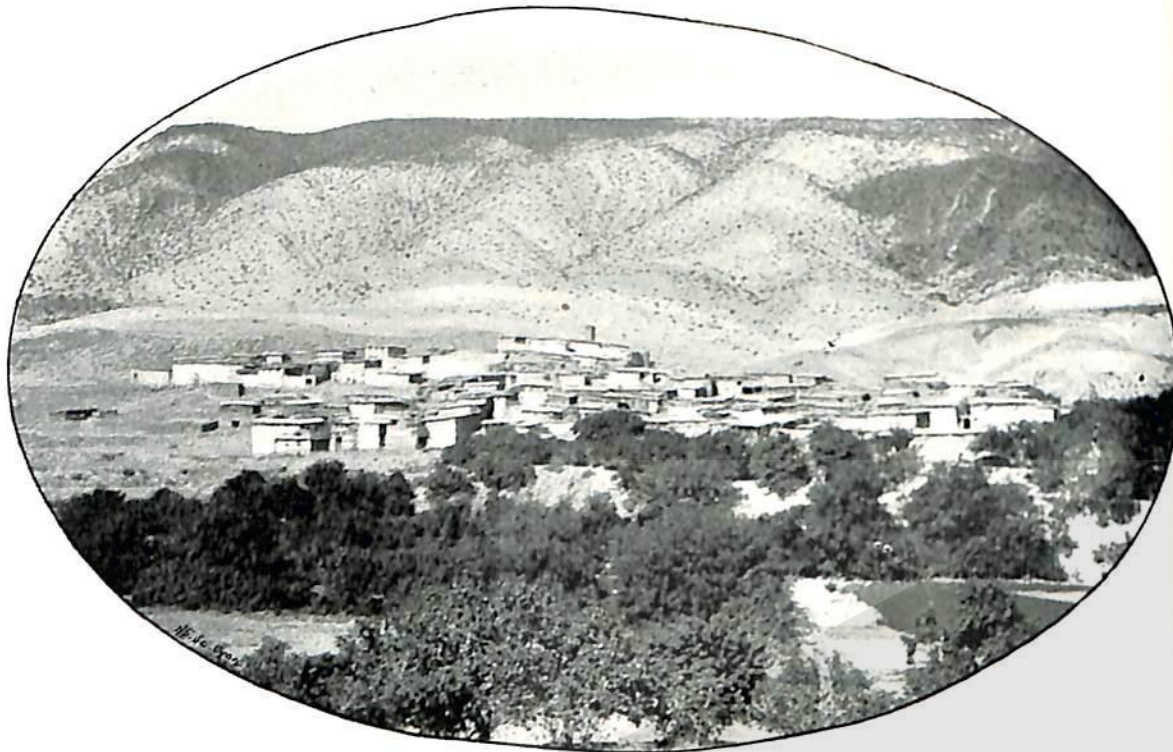
bras, celui du nord sort du djebel Aourès (1,551<sup>m</sup>) sous le nom d'oued Amer, reçoit à droite l'oued Timaroden et l'oued Taghit, qui, sous le nom de oued Tafrent, descend du versant nord du Chélia et ouvre de bonnes communications vers l'ouest et vers le nord. Après son confluent avec l'oued Taghit, ce bras prend le nom d'oued Azreg et se réunit au bras de l'ouest. Celui-ci descend du versant sud du Chélia, ouvre le col de Tizougatine, prend le nom d'oued Aguelmène, puis celui d'oued El-Aksser, arrose le village de Bou-Hamama et, se réunissant à l'oued Azreg, devient l'oued Mellagou.

Le col de Tizougatine sépare le Chélia de son contrefort, le ras Zouak ; c'est un superbe défilé, long de 10 kilomètres, qui réunit les deux hauts plateaux de Médina (tête de l'oued El-Abiod) et de Mellagou (tête de l'oued El-Arab). C'est une remarquable position stratégique de la plus haute importance, qui tient toutes les routes de l'Aurès septentrional et permet de déboucher dans les quatre directions de Batna, Biskra, Khangua-Sidi-Nadji et Khenchela.

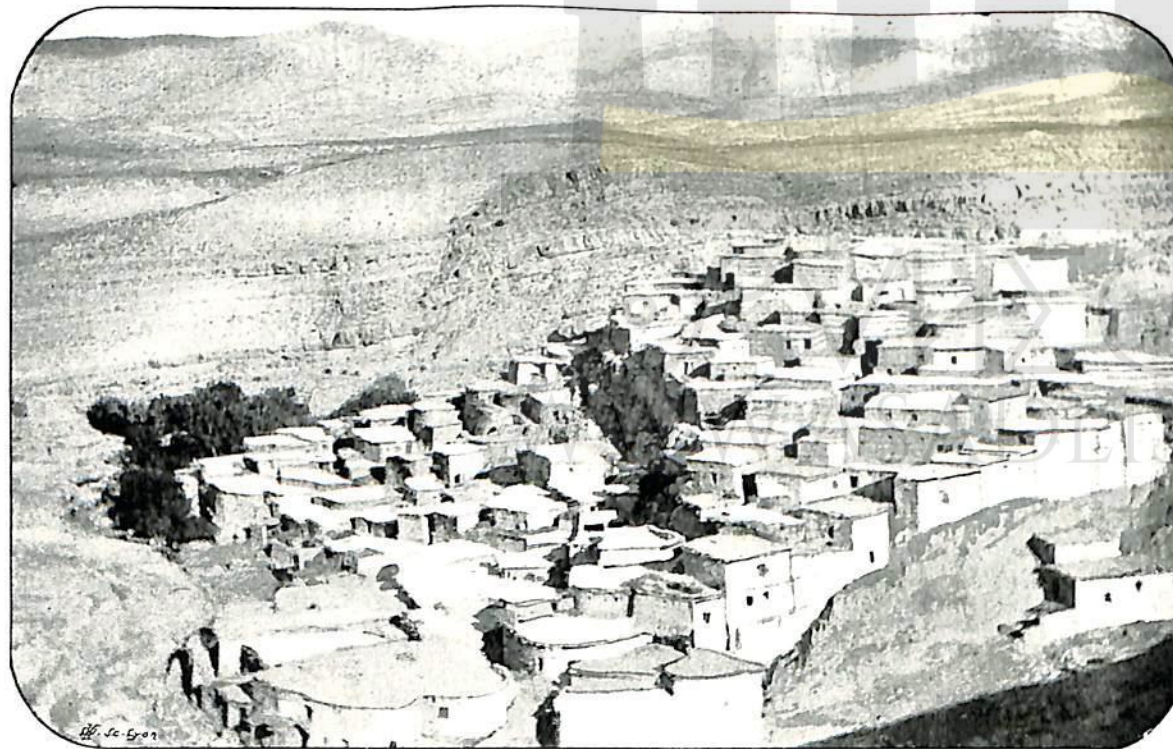
Après avoir traversé le col de Tizougatine, le chemin de Khenchela passe à Bou-Hamama, traverse l'oued Mellagou, arrive à Tamza, résidence d'un marabout vénéré. Il est ensuite tracé entre des montagnes boisées : le djebel Noughiss, ou Nouris, contrefort du djebel Aourès, au nord, le djebel Faraoun (2,094<sup>m</sup>) dans les monts des Amamras, au sud, à travers un pays verdoyant de l'aspect le plus riant, bien arrosé, rempli de mines non exploitées et qui appelle l'activité européenne. Les forêts de cèdres d'Aïn-Mimoun sont des plus belles. D'importantes ruines montrent, du reste, que les Romains avaient de grands établissements dans cette région.

Cette tête de vallée de l'oued Mellagou forme deux plaines, celle des Ouled-Amer et celle du Mellagou, fournissant de bonnes terres de culture ; elle renferme quelques petits villages dont les principaux sont, en partant du nord, Tafrent, Tarzaz, Titaouen, Taourient, Bou-Hamama et Djarir.

L'oued Mellagou arrose, dans sa première partie et dans



VUE GÉNÉRALE DE TAGOUST  
Cliché de M. Moreau, administrateur adjoint.



VUE GÉNÉRALE DE BOUZINA  
Cliché de M. Moreau, administrateur adjoint.

la suivante, le territoire des Beni-Oudjana. La plaine s'étrangle un peu au-dessous du confluent des deux têtes de la vallée, mais celle-ci est encore beaucoup plus large que les ravins des autres oueds de l'Aurès. Ce n'est qu'après le hameau désigné sur la carte sous le nom de El-Hamma, que la rivière s'encaisse, serrée entre les contreforts du djebel Bezzaïz, au nord, et ceux des Brarchas, au sud. Ces premières hauteurs connues sous le nom de djebel Tahalist (1,511<sup>m</sup>) et djebel Chaouïa (1,328<sup>m</sup>) sont une longue suite de mamelons rocheux où croissent quelques maigres genévriers et quelques pins rabougris. Là, pas de cultures, pas de jardins, pas de plantations, seulement quelques rares cahutes de goudronniers. Les montagnes de la rive droite sont aussi rocheuses, mais, par contre, couvertes de très beaux massifs de pins d'Alep. Leur arête principale forme limite entre le territoire des Beni-Oudjana et celui du djebel Cherchar (Brarchas et Beni Melloul).

L'oued Mellagou circule ainsi en faisant de nombreux méandres, il passe près de la kouba de Si Mohamed ben Dja et va se jeter dans l'oued El-Arab au lieu dit Bled-Kalaâ-el-Trab.

Il ne reçoit à droite que des torrents sans importance qui n'ouvrent dans la contrée aucun sentier, si mauvais qu'il soit ; ce sont, en partant du nord, l'oued Assafeur, l'oued Azefi, l'oued Tanout et l'oued Srin.

Il en est de même à gauche où son seul affluent important est l'oued Tamza que suit le chemin Medina, Col-de-Tizougarine, Khenchela. L'oued Tamza sort du djebel Bezzaïz et passe à Tamza où se trouve la kouba de Sidi Menaoud.

c. L'oued *Menghzel* qui prend sa source au ras El-Begnoum (pic des cèdres), passe au petit hameau de Techett et se jette dans l'oued El-Arab au lieu dit Bled-Bradja. Cet oued coule entre de hautes montagnes, est très encaissé et n'ouvre que des communications fort difficiles.

d. Entre Kheïrane et le point où l'oued El-Arab sort du massif de l'Aurès, les hauteurs de la rive droite bordent

la rivière et ne laissent place entre elles qu'à de profondes déchirures où coulent des torrents nombreux enfermés dans de véritables murailles de rochers.

E. *L'oued Guechtane.*

Le système hydrographique des vallées formant le bassin de cette rivière, ainsi que ceux des oueds voisins sortant de la chaîne de l'Ahmar-Khaddou, est très régulier. Il se compose d'une série de rivières dont les thalwegs descendent du nord au sud, presque perpendiculairement à la grande crête, où elles ont leurs sources, pour se perdre dans le Sahara et finir théoriquement aux chotts. L'importance de ces rivières, par suite de la direction oblique de la grande chaîne nord-est-sud-ouest, décroît régulièrement de l'est à l'ouest, aussi bien au point de vue de la longueur de leurs cours que de la masse d'eau qu'elles roulent, lorsqu'elles en ont. En raison des pentes excessives des thalwegs, elles ont le caractère commun à tous les torrents : le plus souvent, en temps ordinaire, excepté pour les quatre ou cinq principales, pas une goutte d'eau ; après les orages et les pluies, des crues énormes qui se précipitent avec une rapidité inouïe, renversant les berges et modifiant, surtout dans le Sahara, le lit des ravins.

Resserrées entre les contreforts de la grande chaîne, ces rivières n'ont le plus souvent que des affluents très courts et sans importance.

L'oued Guechtane, qui ne porte ce nom que dans son cours inférieur, est formé de nombreux cours d'eau, dont le principal est la branche centrale : l'oued El-Baal.

L'oued El-Baal traverse toute la tribu de l'Ahmar-Khaddou et est formé par la réunion de trois autres rivières.

— Celle du centre qui a sa source dans le plateau de Meçara, au sud-est de Tizougarine, prend successivement le nom d'oued Mednine, oued Sidi-Ali, oued Sidi-Fatalah. (Sous ce dernier nom, elle fait un crochet sur le territoire des Beni-Ymboul, du djebel Cherchar).

— Celle de l'ouest descend aussi du Meçara, du ras Taguecherirt, et s'appelle oued Cheurfa, oued Djenien,

oued Kimmel. Ses deux affluents sont, sur sa rive droite, l'oued Tighouga et l'oued Riab qui descendent de l'Ahmar-Khaddou.

— Celle de l'est descend du djebel Taourist, limite est du Meçara (1,725<sup>m</sup>), sous les noms de Aïn-bou-Djeraf et de oued El-Ma et se réunit à l'oued Sidi-Fatallah au pied du djebel Abd-El-Kroui. Elle ouvre une bonne communication entre Bou-Hamama, sur l'oued Mellageu, et Mellag-el-Ouidane, sur l'oued Sidi-Fatallah, et passe au hameau de Tighezza-Feradj et à Ksar-Roumia, au pied du djebel Toubount.

L'oued Sidi-Fatallah et l'oued Cheurfa se réunissent à Mellag-el-Ouidane et la rivière, ainsi formée, prend le nom d'oued El-Baal, puis celui d'oued Darmoun et enfin d'oued Guechtane dans le Sahara. Cet oued se réunit à l'oued El-Arab, à Zeribet-el-Oued.

L'oued El-Baal est grossi de deux affluents importants, c'est d'abord, à gauche, l'oued Belkhoukh qui est formé de deux branches, l'oued Djeria-el-Beïda, à l'est, et à l'ouest, une rivière qui s'appelle successivement oued Teghlissia, oued El-Mitsa, oued El-Helib. Ces deux cours d'eau descendent du djebel Berga et se réunissent dans le Sahara. C'est ensuite, à droite, l'oued Chalmi qui vient du ras Naga et est lui-même grossi de l'oued Zita.

Toutes ces rivières traversent le territoire de la tribu de l'Ahmar-Khaddou dont les indigènes habitent généralement en été sous la tente. En hiver ils se tiennent dans des gourbis isolés ou dans des maisons dont la réunion forme, en de rares endroits, de véritables hameaux. Aussi la liste que nous allons donner ci-dessous n'est-elle pas une nomenclature de villages, mais bien des lieux habités où les maisons sont le plus souvent dispersées ; quelquefois même ce ne sont que des guelaàs ou magasins de tribu. La plus grande agglomération, El-Ksar-Ouled-Youb, ne dépasse pas 60 maisons. Nous suivrons pour cette nomenclature l'ordre des vallées en allant de l'est à l'ouest :

— Sur l'oued Sidi-Fatallah, les villages sont ceux de Sidi-Ali et de Sidi-Fatallah.



VUE GÉNÉRALE DE MECHOUNECH ET DE SON OASIS — VALLÉE DE L'OUED EL-ABRID  
Photographie de M. Fréchet, photographie à Biskra.

— Sur l'oued Cheurfa : El-Guelia, Djenien, Saratou. Ce dernier aux Beni-bou-Slimane<sup>1</sup>.

— Entre l'oued Cheurfa et la grande crête : Mechgoug, Thighouga, El-Kheneg, Bou-Zergoum.

— Sur l'oued El-Baal : Gheskil, Boudet, Tisdain, El-Baal, Darmoun.

— Sur l'oued Teghlissia : Teghlissia.

— Entre l'oued El-Baal et l'oued Mestaoua : El-Batha, El-Hammam, Tadjin, Ras-Aïdal.

#### 4° Oueds descendant du versant méridional de l'Aurès.

Nous en avons fini avec les quatre grandes vallées qui traversent l'Aurès. Il ne nous reste plus à parler, pour terminer le versant saharien, que des quelques oueds qui prennent leur source dans l'Ahmar-Khaddou et vont se terminer dans le chott Melrhir. Ce sont, en partant de l'est :

1° *L'oued Es-Seder*. — C'est un ravin saharien à peine indiqué et que nous ne citons ici que parce qu'il forme, pendant un certain temps, la limite entre les deux tribus de l'Ahmar-Khaddou et du Zab-Chergui.

2° *L'oued Mestaoua*. — Il est formé de deux branches séparées par le djebel Mezbel (1,566<sup>m</sup>). Celle de l'est sort du Sammer, près de Teniet-Tisiouanine (1,771<sup>m</sup>), et s'appelle oued Tichtat, oued El-Guessir, oued Mesrour. Celle de l'ouest coule d'abord entre le djebel Taguettiout (1,942<sup>m</sup>) et l'Ahmar-Khaddou, sous le nom de oued Ouled-si-Amrane, puis elle prend le nom de oued Tadjmout et se réunit à l'oued Mesrour au sud-est du village de Tadjmout. La réunion des deux rivières s'appelle alors oued Djemina, puis oued Rommana, oued Mestaoua et, dans le Sahara, oued Kharbouch et oued El-Haguet.

Ce cours d'eau reçoit :

A. A gauche, l'oued El-Hammam, sur le versant nord

1. Les Beni-bou-Slimane ont dans l'Ahmar-Khaddou les trois villages de Saratou, Tichtat et El-Guessir avec des terrains de culture autour de ces agglomérations. Ces enclaves sont rattachées administrativement à la tribu de l'Ahmar-Khaddou, dépendant du cercle militaire de Khenchela.

du ras El-Hammam (1,320<sup>m</sup>), et l'oued Makrez, qui descend du versant sud de cette crête. Il prend, dans le Sahara, le nom de oued Bennakha.

B. A droite : l'oued Tanout, qui vient du djebel Ferghous (1,341<sup>m</sup>); l'oued Fouaâ, qui se réunit au cours d'eau principal à son entrée dans le Sahara, et l'oued M'zira, qui meurt et finit dans le Sahara.

Les villages de cette vallée affectent la même forme que ceux décrits précédemment pour l'oued El-Baal, ce sont :

— Sur l'oued Tichtat : Tichtat, El-Guessir, aux Beni-bou-Slimane.

— Sur l'oued Tadjmout : déchera des Ouled-Si-Amrane, Tadjmout (30 maisons).

— Sur l'oued Mestaoua : Oum-el-Habel, Djemina, Romane, Oudjet-el-Khodra.

— Entre l'oued Mestaoua et l'oued Kebach : Assir-Nouanane.

3° *Oued El-Ksar*. — La tête de l'oued El-Ksar est opposée, par le sommet, à celle de l'oued Ouled-Si-Amrane, entre l'Ahmar-Khaddou et le Taguettiout. Cette rivière prend les noms successifs de oued Asgher, oued El-Ksar, oued Sidi-Masmoudi, puis, dans le Sahara, ceux de oued Mansef et oued Dibia. Son principal affluent est, sur la rive gauche : l'oued Kebach, qui descend du versant sud du djebel Taguettiout et finit à Tiboudjerine.

Les villages qu'il arrose sont :

— Sur l'oued Kebach : Kebach, Ikhelloufen.

— Sur l'oued El-Ksar : Adjou, Asgher, Taria (60 maisons), Guelaâ-Djedida, El-Ksar, Timmermacine (zaouïa très importante, succursale de Kheïrane), Sidi-Masmoudi.

— Entre l'oued El-Ksar et l'oued Afzil : Tidjerouine.

4° et 5° *L'oued Sloul*, qui, en arrivant dans le Sahara, s'appelle oued Guettar, et l'oued *Ouadja*; ce sont des torrents sahariens qui n'ont d'autre importance que celle d'être coupés par la limite sud de la tribu de l'Ahmar-Khaddou,



6° *Oued Dzamoura*. — Cet oued, aussi peu marqué que les précédents dans le Sahara, a un cours beaucoup plus long. Il est formé de deux rivières descendant de la grande crête : l'oued Afzil, à l'est, et l'oued Madjina, à l'ouest. Réunies, ces deux rivières s'appellent oued El-Ouana, puis, dans le Sahara, oued Dzamoura.

7° *Oued Oulach*. — Il descend de l'Ahmar-Khaddou et s'appelle successivement : oued El-Hammam, oued Oulach, oued Miza et, dans le Sahara, oued Ghanim. Il reçoit, à droite, l'oued Oulad-Djenan.

8° *Oued Nemchet-ed-Dib*. — Cet oued a sa source dans le douar Mechounech, limite ce douar de l'Ahmar-Khaddou, pendant une grande partie de son cours, reçoit à gauche l'oued Sidi-Oghab, et prend le nom d'oued Noulia, dans le Sahara.

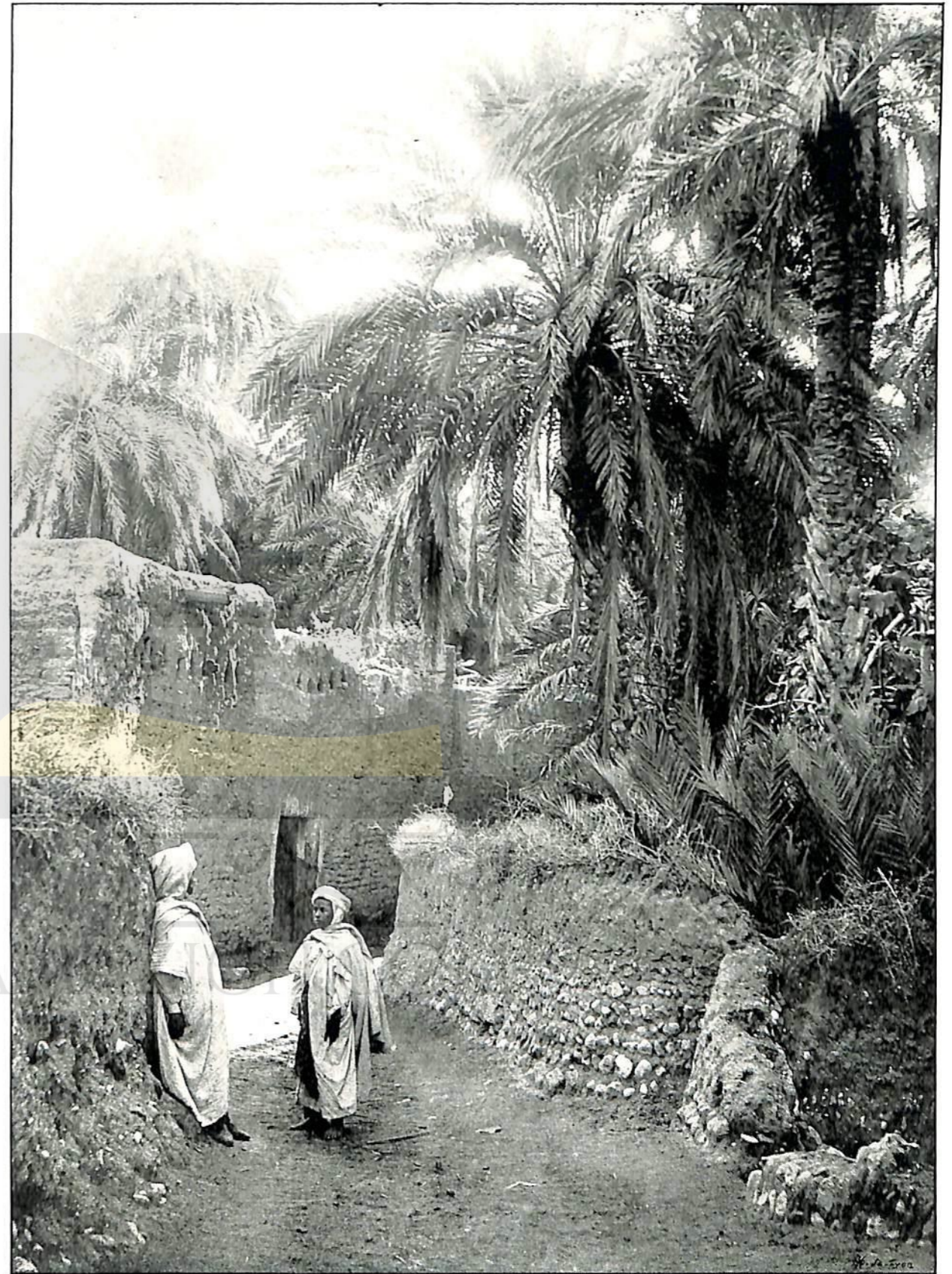
9° *Oued Bou-Yabès* qui arrose l'oasis de Garta.

Les villages qui sont dans ces vallées portent les noms suivants :

- Dans la vallée de l'oued Afzil : Afzil et Mansoura.
- Sur l'oued Madjina : Madjina.
- Sur l'oued Oulach : El-Hammam-Zérara (30 maisons), Oulach (30 maisons), El-Kheneg (25 maisons), Mizab (50 maisons), aux Beni-bou-Slimane.
- Sur l'oued Oulad-Djenan : déchera Oulad-Djenan.

Cette contrée du sud de l'Ahmar-Khaddou et des vallées des affluents du chott Melrhir, affecte un aspect particulier, au fur et à mesure que l'on descend des montagnes, vers le Sahara. C'est principalement dans la tribu de l'Ahmar-Khaddou, que cet aspect est bien dessiné ; on peut diviser le pays en quatre zones successives bien tranchées :

1° Le *Sammer*, qui s'appelle Meçara dans sa partie la plus large et la plus septentrionale (au nord-est du Sammer), est une bande assez étroite de terrain qui borde tout le pied méridional de la grande muraille de l'Ahmar-Khaddou, depuis le col de Tizougarine jusqu'au Sahara, et qui forme une dépression marquée entre cette crête



UNE RUE DE MECHOUMECH (Oued El-Abiod)

Photographie de M. Frechon, photographie à Biskra.

principale et ses contreforts. C'est une zone de terres arables, arrosée par de nombreuses sources et emmagasinant d'ailleurs, par sa situation, toutes les pluies de la région. Aussi, est-elle considérée par les indigènes comme la partie la plus fertile de la tribu, qui la partage avec les Beni-bou-Slimane, les Rassira et les Oudjana. Ces dernières tribus, qui habitent le versant nord de l'Ahmar-Khaddou, attirées par cette fertilité, occupent actuellement une partie du Sammer et le Meçara <sup>1</sup>.

On peut évaluer à environ 10,000 hectares la superficie du Sammer, dépendant de l'Ahmar-Khaddou, et à 8,000 le restant du Sammer et du Meçara, appartenant aux tribus précitées.

2° *La région des forêts.*—Après avoir traversé le Sammer, on entre dans une région toute différente. Les contreforts de la grande chaîne, à peine marqués dans le Sammer, se relèvent en masses formidables et boisées, les terres de culture deviennent rares et ne se trouvent plus qu'au fond des vallées. C'est la zone des montagnes, des forêts et des pâturages. La limite sud de cette région se confond à peu près avec la limite nord des palmiers et passe par les villages de Teghlissia-el-Baa', Romanne, Kebach, El-Ksar-Oulad-Youb et Oulach. Sa superficie est de 50 à 60,000 hectares, pour la tribu de l'Ahmar-Khaddou, de 20,000 pour les tribus voisines (à l'est et à l'ouest).

3° *Le Dekhla.* — En marchant toujours du nord au sud et après avoir dépassé les derniers boisements, on entre dans une troisième zone. Les montagnes s'abaissent, complètement dénudées, elles se crevassent, elles s'effritent, elles se ravinent dans tous les sens et forment des chebkas inextricables. Pas une goutte d'eau ; aucune trace de végétation ; un chaos de pierres et de terre rouge ; en été une chaleur torride, telle est la région du Dekhla, véritable désert de montagne, entre la montagne proprement dite

1. Les gens de l'Ahmar-Khaddou ont, à leur tour, débordé de l'autre côté de la grande chaîne, vers El-Bahar, région où les Beni-bou-Slimane ont d'importantes cultures.

et le Sahara. C'est une bande de 10 à 12 kilomètres de large avec une superficie totale de 50 à 55,000 hectares.

4° *Le Sahara.* — Enfin les derniers contreforts de l'Aurès (El-Guerguit) se fondent dans la plaine, c'est le Sahara. Les tribus de l'Ahmar-Khaddou en possèdent une zone de largeur variable dont la superficie est d'environ 30,000 hectares ; les tribus voisines en ont presque autant, au-delà, le Sahara appartient aux Zibans. Ces tribus y ont à la fois des terres de parcours et des terres de cultures, mais le manque d'eau laisse ces dernières presque toujours stériles.

Nous en avons terminé avec le versant méridional et saharien de l'Aurès, il nous reste à examiner le versant septentrional des sbakh.

#### B. — Versant de la plaine des Sbakh

« On donne ce nom, dit le Général Niox, aux plateaux de la province de Constantine qui se divisent en plusieurs petits bassins ou sbakh (pluriel de sebkha), séparés par des chaînes de collines dont les cimes émergent seules au-dessus des alluvions lacustres. Ce sont les bassins du chott El-Beïda, du chott Mzouri, et celui plus considérable de la gueraâ El-Tarf, duquel font partie la gueraâ El-Gueliff, la gueraâ Ank-Djemel et la sebkha Djendeli ».

La sebkha Djendeli et la gueraâ El-Tarf, sont les seules qui reçoivent les rivières venant de l'Aurès. Ces lacs sont salés et les eaux du Tarf atteignent le plus haut degré possible de saturation, soit 27 pour 100, sans avoir pu dissoudre tout le sel contenu dans le bassin.

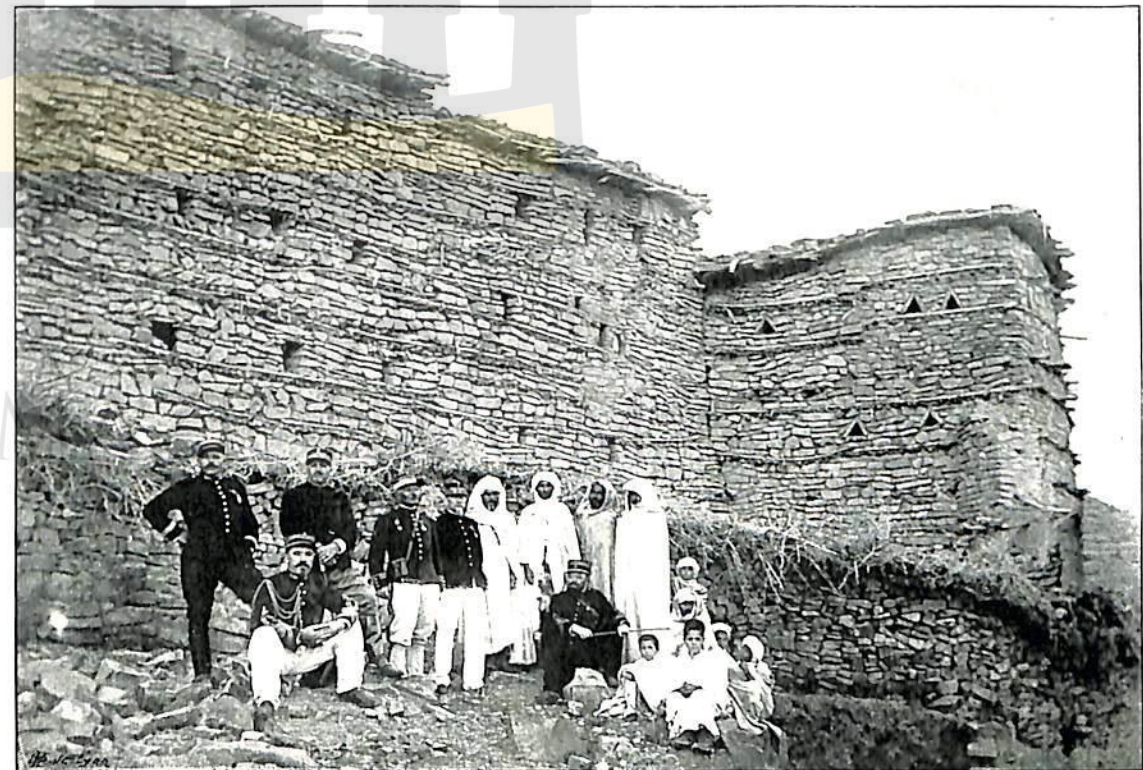
Les principaux cours d'eau, en partant de l'ouest, sont :

##### 1° *Oued El-Mahder.*

Cet oued descend, par plusieurs bras et de fort belles sources, du versant nord du djebel Ech-Chaali et du djebel Assière. Ce sont, en venant de l'ouest, le chabet El-Troud, l'oued Taraouin qui arrose Lambèse, l'oued Markouna, à la source puissante passant à la belle



VUE GÉNÉRALE DE NOUADER  
Cliche de M. Moreau, administrateur-adjoint.



GUEIAA D'ARRIS. GÉNÉRAL MONNOT, C<sup>o</sup> la Division de Constantine et son Etat-Major  
Cliche de M. Arppe, administrateur principal.

propriété du capitaine Ben Driss, bordj Markouna. Toutes ces rivières se réunissent dans la plaine non loin du tombeau de Flavius; la vallée prend alors le nom de oued Bou-Debbah et coule à peu près exactement de l'ouest à l'est, tout en se relevant un peu vers le nord, jusqu'à Batna. Elle prend ensuite, avec le nom d'oued Gouzi, la direction sud-ouest nord-est; son cours est serré par la voie ferrée et la route Batna-Constantine, il est dominé par des montagnes boisées, principalement sur sa rive droite, a un débit constant assez abondant et est alimenté sur tout son parcours par de nombreuses sources qui font marcher de nombreux moulins. La rivière passe près de Fesdhis, s'appelle alors oued El-Madher, coule entre les villages de Pasteur et d'El-Madher, près du hameau de Fontaine-Chaude, tourne alors à l'ouest et va se terminer dans un des petits chotts de la plaine des sbakhs (chott Gadaïne).

Les points les plus importants de ce cours d'eau sont :

1° Au point de vue historique, Lambèse, sur lequel nous n'insisterons pas, car le rôle joué par cette localité sera donné à notre 2<sup>me</sup> partie. Ce fut une grande ville au temps où y résidait la III<sup>e</sup> Légion Augusta; les ruines romaines couvrent la vallée, c'est aujourd'hui un assez joli village de 470 européens, le siège de la commune mixte de l'Aurès (Ouled-Daoud et Ouled-Abdi); on y a construit une maison centrale.

2° Batna (mot arabe qui veut dire : le bivouac). Ce n'est qu'un camp militaire transformé en ville européenne; bien des localités en Algérie n'ont pas eu d'autre origine; c'est ainsi qu'à l'époque romaine, le castrum de la Légion, le camp sédentaire, autour duquel se groupaient des trafiquants et des vétérans avec leurs familles, devenait plus tard le noyau d'une ville. Batna est aujourd'hui une belle cité contenant près de 2,500 européens. Son altitude est 1,020 mètres. Le climat y est sain avec de grands écarts de froid et de chaleur (de  $-7^{\circ}$  en février à  $+41^{\circ}$  en juillet).

Dans l'ensemble du système général de fortifications de l'Algérie, Batna joue un grand rôle.

En premier lieu, elle fait partie d'une ligne offensive de pénétration qui a sa base sur la côte, à Philippeville, ses points d'appui à Constantine et à Batna et son débouché dans le désert, à Biskra ; cette ligne offensive pénètre jusqu'au cœur du Sahara par les vallées de l'oued Rirh et de l'oued Igharghar, avec Tougourt comme poste intermédiaire ; elle se terminait au fort Lallemand, à Hassi-bel-Héirane, comme point terminus, il y a quelque temps à peine. (Ce fort n'est plus occupé actuellement.) Un chemin de fer et une grande route relient Philippeville, Constantine, Batna et Biskra, et, sur cette ligne de pénétration, Batna ne joue qu'un simple rôle de protection des communications.

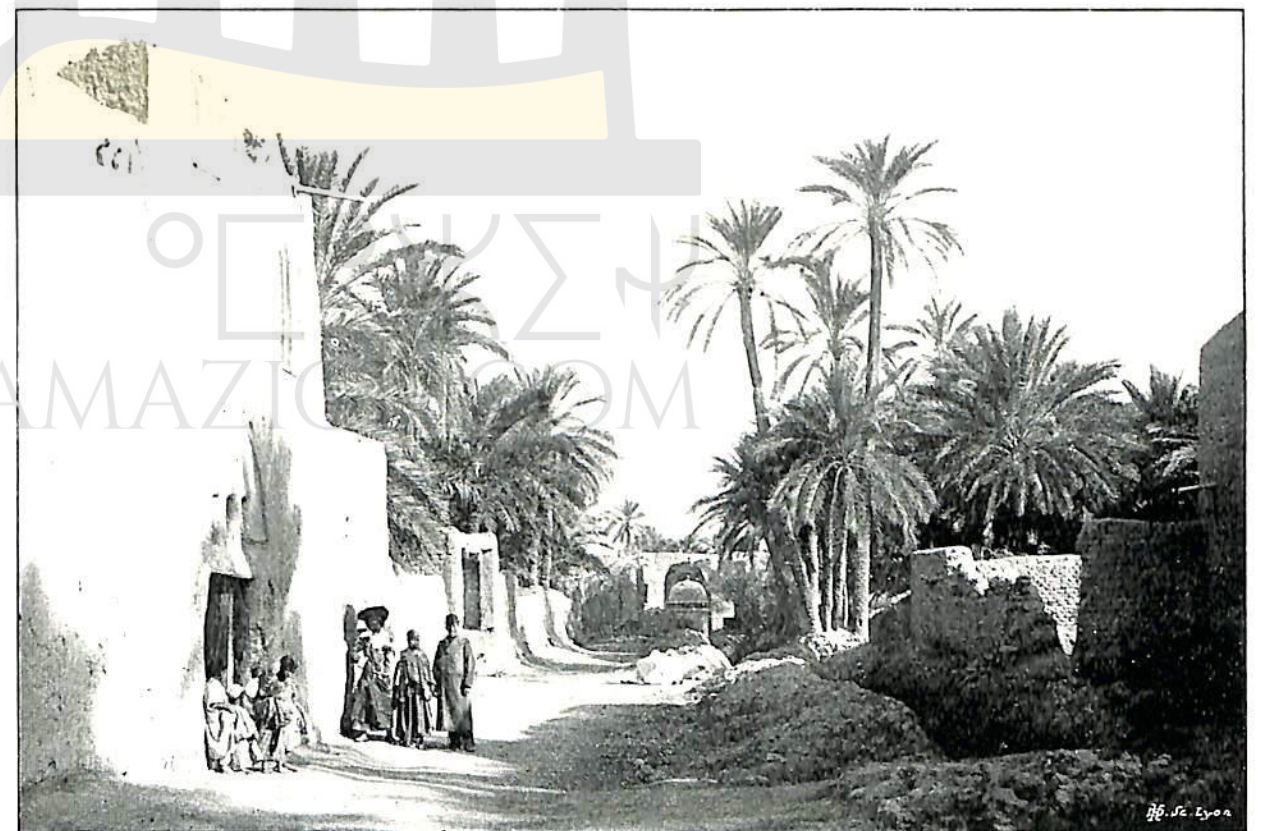
En second lieu, Batna fait partie d'une ligne défensive établie à la limite des Hauts-Plateaux pour tenir les principaux débouchés du Sud. Cette ligne défensive est constituée dans la province par les postes de Tébessa, Khenchela, Batna et Barika ; elle se continue dans les provinces d'Alger et d'Oran, par Boghar, Teniet-El-Haad, Tiaret, Frenda, Saïda, Daya et El-Aricha. Dans la province, des quatre grandes voies de communication du Sud avec le Tell, celle de Négrine à Tébessa, de Zeribet-el-Oued à Khenchela, de Biskra à Batna et du Zab à Barika, celle de Biskra à Batna par El-Kantara est de beaucoup la plus importante, car elle est la plus praticable et a, pour cette raison, servi au tracé de la route nationale et du chemin de fer. La situation de Batna, au débouché de cette voie, lui donne une grande importance, aussi bien au point de vue offensif, comme point de départ des colonnes se dirigeant vers le sud, qu'au point de vue défensif, comme point d'appui des colonnes chargées de s'opposer au débouché d'un ennemi venant du sud.

Enfin, en troisième lieu, Batna est comprise dans le réseau des places fortifiées qui tiennent la zone colonisée, réseau qui est constitué : par les places de la ligne défensive, par les places de la côte et par la ligne centrale Souk-Ahras, Guelma, Constantine, Sétif et Bordj-bou-Arréridj. Espacées les unes des autres de 100 à 120 kilomètres au



L'OUED KANTARA A EL-OUTAYA

Chameaux porteurs de palanquins servant aux femmes riches quand elles voyagent  
Photographie de M. Neurdein, photographie à Paris, 52, avenue de Breteuil.



UNE RUE DU VIEUX BISKRA

Photographie de M. Rouze, essent au 2 zoutave

maximum. toutes les places de ce réseau ont un rôle commun qui consiste à servir de pivot d'opérations et de point d'appui de ravitaillement et d'évacuation aux colonnes manœuvrant dans leur rayon. Mais chacune d'elle a, en outre, un rôle spécial dû à sa position stratégique. Batna est située au pied septentrional du massif de l'Aurès et en même temps au centre d'une région montagneuse constituée par le djebel Bou-Arif au nord-est, le Belezma au nord-ouest et la chaîne que domine le djebel Touguert à l'ouest; son rôle spécial est de tenir les belliqueuses tribus de toutes ces régions en donnant la main, d'une part, à Biskra et à Khenchela contre l'Aurès et, d'autre part, à Constantine, à Sétif et à Barika contre le Bou-Arif, le Belezma et le Hodna.

Il faut dire ici qu'au début de notre occupation de l'Aurès, on avait formé le projet de contenir les habitants de ce massif, que l'on croyait des plus redoutables par quatre places construites aux quatre points extrêmes et formant un véritable quadrilatère, à savoir : Batna et Khenchela au nord, Biskra et Khanga-Sidi-Nadji au sud. Entre les deux premières places, le fort de Medina devait servir de base d'opération et tenir les têtes et les débouchés des principales vallées prenant leur origine au Chélia. Khanga-Sidi-Nadji n'a jamais été fortifiée et Medina a été abandonnée; c'est qu'aujourd'hui tout est rentré dans le calme parmi les montagnards de l'Aurès qui, très attachés à leur sol, ne demandent qu'à jouir en paix de leurs maigres récoltes et du produit de leurs troupeaux.

En résumé, Batna, en cas d'une nouvelle insurrection du pays, ne ferait que continuer le rôle qu'elle joue depuis sa création : protéger les communications avec le sud en tenant le débouché de la route et du chemin de fer de Biskra ; servir de point d'appui aux colonnes et de lieu de refuge aux habitants de la contrée et, enfin, surveiller particulièrement la région de l'Aurès, du Bou-Arif et du Belezma.

Ce rôle, elle peut le remplir avec le même succès que par le passé, car les conditions de la guerre avec les Ara-

bes n'ont pas changé. Et les fortifications de Batna, qui seraient d'une importance nulle en présence de troupes européennes, seront toujours suffisantes contre un ennemi qui ne dispose pas d'artillerie et dont l'esprit d'indépendance, la valeur et les moyens d'action ne peuvent aller qu'en s'affaiblissant à mesure que se prolongera et s'enracinera notre domination.

*2° Oued Chemora.*

Cette rivière est formée de deux bras, le chabet Ez-Zoubia à l'ouest, et l'oued Reddam à l'est ; ce dernier sort du nœud important du teniet Gabel-Ressas. Ces deux ravins se réunissent près des gourbis de Larich. La rivière prend alors le nom de oued Taga, coule de l'est vers l'ouest dans une vallée très encaissée, tourne au nord dans la plaine du bled Virès (ou Firaz), après avoir reçu l'oued Tifjerhine, passe au moulin de Bou Diaf, au bordj de R'ba, célèbre dans cette contrée par des combats et l'assassinat du caïd en 1879, prend ensuite le nom d'oued El-Arba, d'oued Souts et d'oued Chemora, traverse une belle plaine remplie de ruines romaines et va finir dans le chott Djendeli.

L'oued Chemora reçoit à gauche :

— L'oued Meryel (Meryem ou Meryen) qui sort par plusieurs bras des montagnes situées au sud et au sud-est de Lambèse. Il coule d'abord du sud au nord, puis de l'ouest à l'est. Son cours est alors suivi par la route de Batna à Khenchela ; il traverse une belle plaine, jadis des plus fertiles, passe près de la ferme de Bou Diaf et à proximité des ruines de Timgad, pour se jeter dans l'oued Chemora au point où celui-ci quitte le nom d'oued El-Arba pour s'appeler oued Souts. Il reçoit sur sa droite de nombreux affluents venant de la chaîne de hauteurs qui le sépare de l'oued Taga ; un d'entre eux, ayant toujours de l'eau, passe à Timgad même.

Les affluents de droite de l'oued Chemora sont :

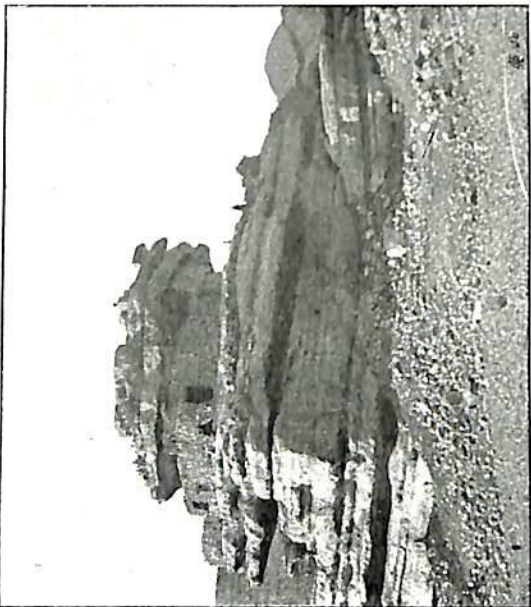
— L'oued Seba-Ergoug formé de plusieurs sources qui sortent de la ligne de partage des eaux et qui sont



VALLÉE DE L'OUED EL-ARAB  
Photographie venant du Cercle de Khenchela.



MAISON CHAOUIA DANS LES ROCHERS, A CHERIA  
Photographie du G. Guerin,  
ancien C<sup>e</sup> supérieur du Cercle de Khenchela.



opposées par le sommet à celles de l'oued Abdi et de l'oued El-Abiod ; ce sont, en partant de l'ouest : l'oued Taferfout, l'oued El-Anasser, l'oued Oum-Achra et l'oued Tifjerhine. Ces deux derniers oueds, après s'être réunis, passent au village de Foum-et-Toub appartenant aux Ouled-Daoud ; ils forment ensuite le Foum-Seba-Ergoub (défilé des sept Dormants), plus connu sous le nom de Foum-Ksantina ou gorge de Constantine. La rivière est resserrée à droite, par le djebel Bou-Drias et, à gauche, par le djebel Kharrouba. Là se trouvent les ruines d'une très ancienne ville berbère, Ichoukhrane, ainsi qu'une multitude de tombeaux mégalithiques circulaires, encore intacts pour la plupart ; on en voit au moins un millier sur le plateau de Bou-Drias et 2,000 sur celui de Kharrouba ; de petites tours s'élèvent çà et là au milieu de ces tombes, ainsi que des restes d'édifices considérables. M. Masqueray a cru pouvoir identifier cette position avec le « mons Aspidis » de Procope que d'autres veulent voir placer au Chélia.

### 3<sup>o</sup> Oued Bou-el-Freiss.

Cette rivière est des plus importantes ; elle est formée par la source Aïn-Tetoufzed et ouvre un long couloir au nord du Chélia, en donnant passage à une assez bonne voie de communication avec la haute vallée de l'oued El-Abiod (plaine de Medina). Cette rivière prend d'abord le nom d'oued Oulatala, passe au village de Tissered, y reçoit à droite l'oued Berkane qui ouvre avec l'oued Tarit un bon chemin muletier sur Tafrent et la plaine du Mellagou, reçoit à gauche le chabet Krael et à droite l'oued Tighezdra, s'encaisse alors, en formant de nombreux méandres, dans deux parois verticales, véritable canon de près de 12 kilomètres de longueur, portant les noms de Foum-Taarest, Foum-Tighezza. A la sortie de ce défilé, il s'appelle oued Taouzient, entre dans la plaine et devient l'oued Bou-el-Freiss, au passage de la route Batna-Khenchela, qui le traverse sur un beau pont, non loin des ruines de Henchir-Mamra (qui est le Claudi[?] de l'itinéraire



d'Antonin). Parmi les ruines sont celles d'une église et d'un poste défensif rectangulaire.

L'oued Taouzient a toujours de l'eau; sous le nom d'oued Bou-el-Freiss, il traverse une plaine dans laquelle les ruines romaines se touchent et va se jeter dans la partie occidentale de la gueraâ El-Tarf.

Les affluents de gauche sont :

— L'oued Melah.

— L'oued Mertoun qui descend du djebel Trabit (1,593<sup>m</sup>) sous le nom d'oued Yabous, ouvre dans le djebel Dzella le défilé de Foum-bou-Atteb, entre dans la plaine, reçoit à gauche l'oued Tofana, belle rivière ayant de l'eau courante, traverse la route de Khenchela, tourne à l'est, coule pendant quelques kilomètres parallèlement à l'oued Bou-el-Freiss, dans lequel il va se jeter, après avoir traversé les ruines de l'ancienne Claudi (Henchir-Mamra).

Ses affluents de droite sont :

— L'oued Méroui, qui ouvre un long défilé étroit dans le djebel Tizi-Simgen, sous le nom d'oued Taghit.

— L'oued M'liya, qui descend par deux bras du djebel Fournal (1,700<sup>m</sup>), au kef Arouat-Sema; celui de l'ouest, sous le nom d'oued Mahreb, ouvre, dans la chaîne des Azlef, le défilé de Téniet-el-Hadjela; celui de l'est, appelé oued Merzouat, forme, avec l'oued Bou-er-Rouman, dans la même montagne, au pied du djebel Berg-Maamar, le défilé de Foum-Ktiba.

— Enfin, non loin de son embouchure, dans la gueraâ El-Tarf, l'oued Bou-el-Freiss reçoit le Feïd-Tassouaouet, qui est formé de nombreux ravins venant du ras Ichouferratou (1,478<sup>m</sup>).

#### 4° Oued Foum-el-Gueïss.

Cet oued ouvre un long couloir dans l'Aurès; il sort du djebel Noughiss ou Nouriss. Sa source est opposée, par le sommet, à celle de l'oued Tamzat, affluent de l'oued Mellagou; ces deux cours d'eau sont suivis par un bon chemin muletier, allant sur Khenchela. L'oued traverse un massif montagneux très boisé, et entre dans la plaine, au défilé de

Foum-Gueïss, au moment où il est traversé par la route de Khenchela. Il est alimenté par de belles sources, et fait marcher deux beaux moulins; il va se jeter dans la gueraâ El-Tarf, sous le nom de oued Marouf.

Les rivières qu'il reçoit dans l'Aurès sont nombreuses, ce sont : à gauche, l'oued Timou et l'oued Ribaz; à droite, l'oued Mimoun et l'oued Berber qui passe au hameau de Tafrent.

#### 5° Oued Menzel.

Cet oued sort du massif boisé du djebel Akar et va se jeter dans la gueraâ El-Tarf (chott El-Mellah), presque à côté de l'oued Foum-el-Gueïss; il reçoit à gauche l'oued Mouskettou qui, sous le nom de Faïd-Iskouène, ouvre le défilé de Foum-Tizourit, par lequel on a fait passer une bonne route carrossable, actuellement en construction, vers l'oued Tamza. (Maison forestière d'Aïn-Mimoun.)

#### 6° Oued El-Hamma.

Cet oued sort du kef El-Biod (1,815<sup>m</sup>), par une étroite vallée, sous le nom de oued El-Kissane, reçoit, à quelques kilomètres de Khenchela, la source chaude d'Aïn-el-Hammam, ancienne station d'Aquæ Flavianæ, où sont encore les restes d'une piscine bien conservée et récemment restaurée; prend le nom d'oued El-Hamma et débouche dans la plaine vers le défilé de Foum-Tfist, près la route de Khenchela.

#### 7° Oued Bou-Roughal ou Baghaï.

L'Abigas des Romains; il sort du djebel Chellaïa, montagne isolée, au sud-est de Khenchela, après avoir servi à ouvrir le col de Zizet-et-Tine, par où passe la route de Khenchela-Zoui-Tébessa, arrose la plaine de Khenchela, Ksar-Baghaï, et va se jeter dans la gueraâ El-Tarf; il reçoit à gauche de petits affluents alimentés par des sources utilisées par la ville de Khenchela, et qui sourdent du djebel Chabor (1,216<sup>m</sup>).

Avant de parler de Khenchela, nous dirons un mot de Ksar-Baghaï, qui fut une grande ville, et joua un grand rôle dans l'histoire de l'Aurès. C'est l'emplacement de Vagaia, fondée aux beaux temps de l'empire romain. Donat était un de ses évêques, en 348, et elle fut le centre principal des Donatistes, schismatiques en lutte avec les catholiques. Envahie et détruite par les Vandales, réoccupée par les Bizantins, détruite encore par la Kahena lors de l'invasion arabe, en 698, Baghaï se repeupla de nouveau plus tard, puisque au temps d'El Bekri, vers le dixième siècle, elle était habitée. Elle s'est de nouveau dépeuplée. On y voit encore de nombreuses ruines, parmi lesquelles un grand fort bastionné, entouré jadis de fondouks, de bains et de marchés sur trois de ses faces; la quatrième, celle de l'ouest, est baignée par l'oued Baghaï. Quatre rangées de colonnes en marbre blanc, encore en partie debout, indiquent probablement l'emplacement de la mosquée. On y remarque aussi les restes d'une grande enceinte byzantine, présentant des tours rondes et carrées; à l'intérieur de cette citadelle se trouve un donjon.

La légende s'est emparé de la destruction de Baghaï, au moment de l'invasion Hilaïenne; elle est connue de tous les montagnards de l'Aurès, qui ont donné aux personnages les noms les plus connus de la contrée. Nous ne pouvons résister au plaisir de la raconter ici, pour rompre la monotonie de ces descriptions géographiques.

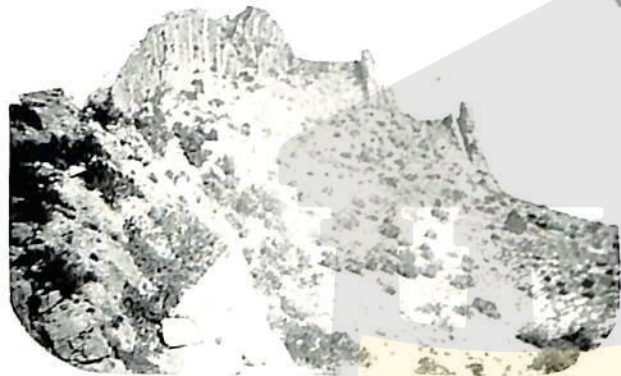
« En ce temps-là, un certain roi nommé Baghaï avait sept filles: M'toussa (nom d'une source), Khenchela, Sbikha (nom de la plaine au sud-est de Khenchela avant Zoui), etc., toutes riches comme leur père. Une épaisse forêt d'oliviers s'étendait entre le domaine de Baghaï et celui de sa fille M'toussa, et le pays était si sûr que tous les jours le roi envoyait à sa fille un mulet chargé de figues, sans conducteur. Le mulet suivait son chemin dans la forêt, présentait lui-même sa charge à M'toussa et revenait à Baghaï portant des raisins.

« Or, il arriva que le mulet revint un jour sans raisin.



ENVIRONS D'IGUELFEN  
Cliche du L<sup>r</sup> Bichat, du 3<sup>e</sup> zouaves.

ENTREE DU VILLAGE DE BANIANE  
Cliche du L<sup>r</sup> Bichat, du 3<sup>e</sup> zouaves.



RAS LOUHA CL. 3000<sup>m</sup> d'altit.  
entre Ttout et Tghanimine  
Cliche du L<sup>r</sup> Bichat  
du 3<sup>e</sup> zouaves.



VILLAGE ET GUELAA D'IGUELFEN  
Cliche de L. Richard, du 3<sup>e</sup> zouaves.

VILLAGE DE MENAA  
Cliche du L<sup>r</sup> Bichat, du 3<sup>e</sup> zouaves.



Baghaï fit faire des recherches et ses serviteurs découvrirent dans le djebel Mehmel (sud-est de Khenchela) les traces des pas d'un chameau. Cet animal ne pouvait être que la monture d'un envahisseur arabe. Aussitôt Baghaï écrivit à ses filles de fuir en emportant leurs richesses. Lui-même fit enlever tous les trésors de son palais et n'y laissa que deux colombes dont l'une était complètement déplumée.

« Peu de temps après, les Hilaïlia se répandirent dans le pays, le trouvèrent abandonné et parvinrent rapidement au château de Baghaï. Toutes les portes en étaient ouvertes, sauf celle de la chambre qui contenait les colombes. Quand ils l'ouvrirent, un des oiseaux s'envola ; l'autre resta entre leurs mains et ils trouvèrent sous son aile le billet suivant : « La colombe s'est envolée avec ses plumes. Gardez l'oiseau déplumé »<sup>1</sup>.

Il existait au point terminus de l'Aurès une autre place forte romaine sur l'emplacement de laquelle s'élève aujourd'hui Khenchela ; c'était Mascula, qui, pour ne pas avoir fait parler d'elle dans l'histoire, n'en avait pas moins une certaine importance. Mascula paraît avoir été fondée par la III<sup>e</sup> Légion Augusta lorsque celle-ci quitta Theveste (Tébessa) pour se porter plus à l'ouest. Il semble, en effet, qu'il ne pouvait y avoir de point plus propice pour son installation. Quand l'événement se produisit-il ? Il est difficile de l'établir d'une façon certaine, mais on peut dire avec quelque certitude que ce fut avant Trajan. On a trouvé au Hammam (Aquæ Flavianæ) qui était une

1. Les Beni-Hilal sont restés dans l'imagination des Berbères comme un peuple de guerriers farouches. Les aventures qu'ils leur prêtent dans leurs contes sont un mélange d'actions héroïques et de détails vulgaires. On y retrouve l'étonnement qu'éprouvèrent ces bandes misérables de bergers, lorsqu'elles passèrent d'Égypte en Afrique. Ce ne sont que villes merveilleuses dans lesquelles on pénètre par ruse, châteaux enchantés dont on assassine les gardes, princesses couvertes d'or et d'argent dont la vue seule coûte mille pièces d'or et qu'on viole dans un rut gigantesque. Ces récits abondent aussi en descriptions du Sahara, le pays vide où les âmes des morts errent la nuit, où les ogresses attendent le voyageur en plein jour, où les aigles parlent entre eux le langage des héros.

dépendance de Mascula, une inscription en l'honneur de Vespasien et de ses fils, qui date de 75. On sait que Thamugadi ne fut fondée qu'en l'année 100 par la III<sup>e</sup> Légion Augusta.

Il est probable que cette Légion n'abandonna jamais Mascula, et qu'un détachement y tint toujours garnison, appuyé au besoin par des ailes et des cohortes d'auxiliaires ; des inscriptions trouvées à Aquæ Flavianæ, prouvent, en effet, qu'en 194 et en 208, des légionnaires travaillaient à la restauration de la piscine de ses thermes.

C'est sur l'emplacement même de Mascula que la ville actuelle de Khenchela a été édiflée. C'est le chef-lieu d'un cercle militaire de 35,000 habitants et d'une commune mixte de 480 français et 27,000 indigènes. Un marché important s'y tient le vendredi ; une petite garnison de 80 tirailleurs occupe le bordj. La ville de Khenchela, par sa situation à l'extrémité de l'Aurès, à la tête de toutes les vallées qui s'écoulent, soit dans les chotts de la plaine des sbakhs, soit dans le chott Melrhir, soit dans le bassin méditerranéen par la Medjerda, a une importance militaire de premier ordre. Elle est le point de départ de nombreuses routes et chemins fréquentés sur Tébessa, Négrine, Zeribet-el-Oued, l'Aurès, Batna, Aïn-Beïda et sera reliée sous peu à cette dernière localité par une voie ferrée. Elle est à l'origine des tribus importantes des Ouled-Rechaïch, du djebel Cherchar, de l'Ahmar-khaddou, des Amamras, des Oudjanas, des Haractas. Les terres qui l'entourent sont de première qualité, l'eau y est en abondance ; les montagnes de l'Aurès sont couvertes de magnifiques forêts ; les gisements miniers y sont remarquables : cuivre au djebel Pharaoun, plomb dans les montagnes environnantes, phosphates, dit-on, du côté de Zoui. Tout doit donc attirer l'attention sur cette contrée, au point de vue de la colonisation, et nous sommes certain que Khenchela sera un jour une ville d'autant plus prospère, qu'elle est merveilleusement située au point de vue du climat et de la salubrité.

### CHAPITRE III

#### OROGRAPHIE

##### A. - Chaîne de partage des eaux entre le versant Saharien et la plaine des Sbakh.

Cette chaîne est marquée de l'ouest à l'est par :

- Le djebel Ech-Ali (1,810<sup>m</sup>), dont le sommet est à environ 7 kilomètres au sud de Batna.
- Le djebel Assière (1,835<sup>m</sup>).
- Le draâ Ben-Chibane (1,944<sup>m</sup>).
- Le ras Tafsart (1,981<sup>m</sup>).
- Le kef Et-Toumiet.
- La partie du djebel Mahmel située au nord d'Aïounet-el-Amar (2,214<sup>m</sup>), connue sous le nom de kef Mahmel.
- Le teniet Gabel-Ressas, col gardé jadis par un poste romain et par où passe le sentier faisant communiquer l'oued Taga avec l'oued Abdi par le Taghit (étranglement) de Si-Mohamed-Tahar.
- Le ras El-Mers.
- Le djebel Bergoug.
- Le teniet Bou-Irhyal, par où passe la route carrossable de Lambèse à Arris par Djermane.
- Le djebel Iddert (1,901<sup>m</sup>).
- Le ras El-Kriane (1,948<sup>m</sup>).
- Le teniet Aïn-Youp et le teniet El-Kadir (1,645<sup>m</sup>), sentiers venant de Foum-Et-Toub, dans la plaine de Médina.
- Le djebel Tedfedjir (1,715<sup>m</sup>).
- Le col de Tetoufjed au pied du versant du Chélia, faisant communiquer Tafrent (haut Mellagou), avec la

plaine de Médina et Aïn-Tofana (bordj), avec la même plaine.

— Le djebel Cheliah (ou Chélia). Le versant nord-est du Chélia appartient aux Ouled-Daoud ; le versant sud-ouest aux Beni-bou-Slimane ; la partie orientale et septentrionale aux Beni-Oudjana. Le soulèvement de ce massif important, le plus élevé de l'Algérie (2,328<sup>m</sup>), a eu lieu suivant un axe ouest-est ; d'après sa constitution géologique, il appartient aux terrains crétacés inférieurs. Son point le plus élevé est le ras Keltoum, dont nous venons de donner l'altitude.

Sur les crêtes puissantes du Chélia, à travers les escarpements farouches des ravins et dans leurs lits profonds, poussent des cèdres gigantesques, frères de ceux du Liban. La masse sombre et les vastes proportions de ceux qui sont debout, les cadavres énormes de ceux que le temps après des siècles, que les orages, dans leurs convulsions terribles, ont brisés ou terrassés, que l'épidémie qui semble s'être abattue sur eux a maintenu sur place comme des squelettes, tout cela, disons-nous, donne au spectateur et au touriste, une impression à la fois grandiose et triste <sup>1</sup>.

Au point de vue industriel, les vastes flancs du Chélia contiennent, sans doute, des richesses minières considérables, mercure, zinc, plomb, antimoine, cuivre, ainsi que l'ont à peu près établi de timides essais ; mais la difficulté des moyens d'accès et des transports les rendent pour longtemps encore inexploitable, aussi bien que les inexploitable forêts de chênes et de cèdres qui enserrant la montagne de leur épaisse ceinture <sup>2</sup>.

1. Nous avons parlé dans notre description géographique d'ensemble de cette maladie qui s'étend sur les cèdres de l'Aurès, sorte de malédiction de Dieu disent les indigènes, qui tue les arbres et du fond des vallées remonte peu à peu jusqu'aux sommets des montagnes. Nous reparlerons de cette maladie au chap. VI.

2. L'Administration des Eaux et Forêts a établi un projet de chemin de fer à voie étroite (0<sup>m</sup>,60 cent.) pour l'exploitation de ces arbres. Cette ligne irait de Batna jusqu'au Chélia par les crêtes.

Les chemins muletiers assez commodes, sauf dans leur tout à fait dernière partie, permettent de monter à cheval jusqu'au sommet du Chélia, en venant soit du versant nord, soit du versant sud. « De sa croupe, dit Elisée « Reclus, on voit au nord la surface immense des Hauts-Plateaux et de leurs chotts, entre Batna et Aïn-Beïda, « tandis qu'au sud, par dessus les alignements grisâtres des « montagnes inférieures, on aperçoit une ligne bleue, « droite, immense, la mer du Sahara. »

La crête supérieure du Chélia est couronnée de sommets désignés par les habitants sous des noms imagés, empruntés, pour la plupart, à leur dialecte chaouia. En voici quelques-uns, en allant de l'ouest à l'est : ras Isliou-bilah (pierre de l'aigle blanc barbu), par allusion à un vautour énorme, à la barbe blanche, qui, d'après la légende, aurait établi son aire dans ces régions inaccessibles ; ras Icheroum (la corne) ; ras Bordjez (le froid) ; ras Keltoum (nom d'une femme dont le tombeau est sur le point culminant de ce pic, le plus élevé de la chaîne, et dont nous n'avons pu reconstituer l'histoire, « Merabouta » se contentent de dire les indigènes quand on les interroge à ce sujet) ; ras Affounès (tête de taureau) ; azerou Nou-Selem (pierre des Ouled-Selem) ; taghrout Tifferadjine (épaule de petit poulet) ; ras Akchrir (écheveau du rouet) ; ras El-Mekiasse (le bracelet) ; ras Birafoua (puits qui sent mauvais).

La grande chaîne de partage se continue ensuite par :

— La passe de Berkane, qui fait communiquer Tissered sur l'oued Oulatala et Tafrent, dans la plaine des Ouled-Ameur (bled Tafrent).

— Le teniet Markal, point important de passage de nombreux sentiers entre les deux versants.

— Le djebel Fournal (1,700<sup>m</sup>).

— Le djebel Taferoust (1,592<sup>m</sup>).

— Un col dont l'altitude ne dépasse pas 1,250<sup>m</sup>, autrefois gardé par deux petits postes romains, celui du nord, à Aïn-Cheroui, celui du sud, à Henchir <sup>1</sup> Etouan. Le che-

1. « Henchir » veut dire « ruines ».

min actuel est bon et fait communiquer la grande route de Batna à Khenchela avec Bou-Hamama (vallée du Mellagou).

- Le kef Gaam (1,656<sup>m</sup>).
- Le teniet El-Fedj, chemin de Foum-Tizourit à Bou-Hamama.
- Le djebel Aourès (1,551<sup>m</sup>).
- Le chorf Nourris et le tizzi Nourris (ou Noughiss), par où passe la route de Khenchela au col de Tizougarine, par l'oued Tamza.
- Le djebel Pharaoun (2,094<sup>m</sup>).
- Le ras Kedalen (1,946<sup>m</sup>).
- Le kef Tifkressa (1,947<sup>m</sup>).
- Le ras Serdoun (1,722<sup>m</sup>).
- Le ras Chabor (1,216<sup>m</sup>), qui domine Khenchela et sur lequel se trouve un blockhaus.

### B. — Versant Saharien

Nous allons examiner successivement les différentes chaînes de montagnes qui se détachent de la chaîne de partage et séparent, les uns des autres, les différents cours d'eau du versant Saharien. Ces chaînes, nous l'avons vu, ont la direction générale nord-est sud-ouest et sont à peu près parallèles entre elles. Nous les énumérerons avant de décrire chacune d'elles.

— *a.* Entre la haute vallée de l'oued Kantara et la haute vallée de l'oued Fedhala : les chaînes de *Titouguelt* et du Chentouf qui se prolongent sur l'oued Kantara jusqu'au défilé de Tilatou.

— *b.* Entre l'oued Fedhala et l'oued Larbaâ : les monts des *Ouled Fedhala*.

— *c.* Entre l'oued Larbaâ et l'oued Bou-Zina : *le massif du Malou* se prolongeant entre l'oued Guecha et l'oued Abdi par *le massif du djebel Bouss*.

— *d.* Entre l'oued Bou-Zina et l'oued Abdi : *le massif du Mahmel*.

— *e.* Chaîne séparative entre l'oued Abdi et l'oued El-Abiod (hautes vallées).

— *f.* Entre l'oued El-Abiod et la vallée de l'oued Chenaoura : *le massif du Zelatou* prolongé au-delà du défilé de Tighanimine, sur la rive droite de l'oued El-Abiod, par *le massif du djebel Krouma*.

— *g.* Entre l'oued El-Abiod et les affluents de l'oued El-Arab : *le massif du djebel Ahmar-Khaddou*.

— *h.* Contreforts de l'Ahmar-Khaddou et du ras Zouak, entre les têtes de vallée des affluents de l'oued El-Arab et des oueds se jetant dans le chott Melrhir.

— *i.* Chaîne bordière du *Guerguit* sur le Sahara.

— *j.* Montagnes sud des *Amamras*.

#### A. Chaîne du Titouguelt.

Ce massif, qui se détache du djebel Ech-Ali, est formé de hauteurs mamelonnées portant de belles forêts et prenant successivement les noms de djebel Titouguelt (1,583<sup>m</sup>), djebel Chentouf, Bled-Tafrent. Il vient mourir au nord d'El-Ksour et forme la plaine d'El-Ksour, habitée par les Lakdar-Halfaouïa, et où se trouve le centre de la commune mixte d'Aïn-Touta, le village de Mac-Mahon. Cette plaine, très irriguée, va en se relevant vers l'est en pentes relativement douces, pour finir sur l'oued Fedhala par des hauteurs escarpées qui se rattachent, par le Chouf-el-Begueur (1,114<sup>m</sup>), au massif précédent. Ces escarpements s'appellent, du nord au sud, Tahanent, Taouracht (1,088<sup>m</sup>), Guerouaou (1,091<sup>m</sup>), teniet El-Youdi (col des Juifs), Tamezerit (901<sup>m</sup>). La plaine d'El-Ksour s'est brusquement relevée, les hauteurs s'accroissent en approchant du confluent de l'oued Guebli et de l'oued El-Kantara, le djebel Sébila forme le côté gauche du défilé de Tilatou, le djebel Mezeret-Aïcha serre de près la vallée de l'oued Guebli qu'empruntent la route et le chemin de fer de Batna à Biskra. Sur la rive droite de l'oued El-Kantara se dressent les hauteurs du djebel Metlili dont le pic le plus élevé atteint près de 1,900<sup>m</sup>.

B. *Monts des Ouled-Fedhala.*

Ces monts sont formés de deux courtes rides parallèles, mais très escarpées; celle de l'ouest porte les noms de ras Gueddelane (2,008<sup>m</sup>), ras Tanout (1,879<sup>m</sup>) et se termine au-dessus de Tifrane; celle de l'est s'appelle Baïarkakine, Tilensiouine, ras El-Aïoun (1,626<sup>m</sup>), kef Toufikl (1,742<sup>m</sup>) et se termine à l'est de S'Maïl.

L'ossature de ces montagnes est formée de calcaire. Ce calcaire se présente, en maints endroits, sous la forme de tuf d'un grain très fin, d'une extraction très facile et susceptible d'acquérir, à l'air, une grande dureté. Cette pierre, qui est semblable à la pierre d'Arles, et rendrait les mêmes services dans les constructions européennes, ne pourra, de longtemps, faire l'objet d'une exploitation, en raison de la difficulté des communications. On trouve aussi dans ces massifs d'assez grandes quantités d'argile colorée en beau rouge par l'oxyde de fer. Cette matière est employée par les indigènes pour la confection de leurs ustensiles de ménage.

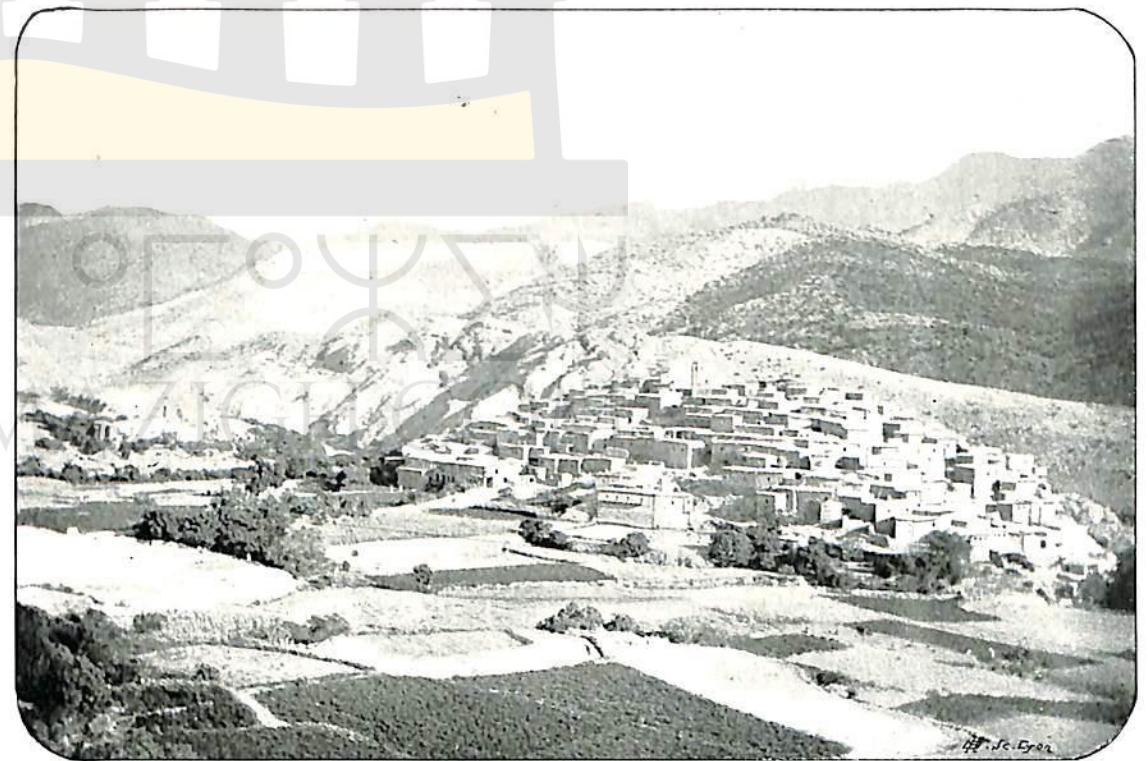
c. *Le djebel El-Malou.*

Le djebel El-Malou se détache de la chaîne de partage des eaux au kef Et-Toumiet; il sert de séparation entre les vallées de l'oued Larbaâ et de l'oued Abdi; sur le versant de cette vallée s'étend, au pied du Malou, la belle plaine de Nardi. Le djebel El-Malou se continue par le djebel El-Kherab (1,727<sup>m</sup>), le djebel Tnourist (1,733<sup>m</sup>), et le djebel Touhount ou Tououent (1,404<sup>m</sup>), qui domine les deux villages des Beni-Maâfa, Méradsa et Fatatcha. Entre le confluent de l'oued Fedhala et de l'oued Maâfa, se trouve le djebel Groun (1,190<sup>m</sup>).

Du djebel Tnourist se détache la chaîne qui sépare les vallées moyennes de l'oued Abdi et de l'oued Guecha. Nous lui donnerons le nom de massif du djebel Bouss, qui prend, au fur et à mesure qu'il se rapproche du sud, les dénominations de djebel Bouss (1,788<sup>m</sup>), djebel Maklouf (1,755<sup>m</sup>), djebel Lakhal (1,568<sup>m</sup>), djebel El-Louz (1,374<sup>m</sup>),



VUE GÉNÉRALE DE MENAA  
Cliché de M. Moreau, administrateur-adjoint.



VUE GÉNÉRALE DE TENIET EL-ABED  
Cliché de M. Moreau, administrateur-adjoint.

djebel El-Fedj ou Dra-el-Fedj (1,022<sup>m</sup>) et d'Argoub-el-Tarf (785<sup>m</sup>).

Du djebel Bouss se détache le massif dit des Kteufs ou Ktefs, qui sépare la vallée de l'oued Guecha de celle de l'oued Kantara, et porte les noms de dra Adeloun, ras El-Louz, ras El-Kerouch (1,607<sup>m</sup>), djebel Nader (1,316<sup>m</sup>), djebel Haouidja (1,071<sup>m</sup>) et djebel Selha (783<sup>m</sup>). Ce dernier domine à 5 kilomètres la fontaine des Gazelles.

Du sommet oriental du djebel Nader part le plateau de Taafent, d'une altitude moyenne de 1,330<sup>m</sup>, qui se termine par le djebel Nouacer, en formant le curieux défilé de Khranguet-Malalou; au-delà de cette gorge, véritable paroi verticale de rochers, commence le djebel Malalou (1,056<sup>m</sup>), qui, sous le nom de Djar-Ouled-Bellil (1,051<sup>m</sup>) et de Malou-Chergui, forme l'extrémité orientale du défilé d'El-Kantara. La partie occidentale est formée par le Djar-el-Dechra (950<sup>m</sup>), et le Malou-el-Rharbi.

*D. Massif du Mahmel.*

Cette chaîne importante sépare la vallée de l'oued Bou-Zina de la haute vallée de l'oued Abdi; sur son versant occidental, pas un hameau, pas de source, pas de végétation; sur son versant oriental au contraire s'étagent, serrées les unes contre les autres, toutes les décheras des Ouled-Abdi; l'eau y est en abondance et sert à arroser de superbes jardins.

Le massif se détache de la chaîne de partage au kef Mahmel (2,214<sup>m</sup>) et porte successivement les noms de djebel Mahmel, ras El-Ferkeh, ras Seklah, djebel Hassel, djebel Kroumet-ed-Dib (1,797<sup>m</sup>), djebel Tidjad et ras El-Draâ. Le ras El-Draâ comprend lui-même le kef El-Mehrab (1,615), le kef Ennsar, le kroumet Kreloua (1,408<sup>m</sup>). A l'ouest du ras El-Draâ et dominant, à l'est, les villages de Tagoust, se trouve la montagne isolée de Tissidelt (sorte de table rocheuse).

Au pied du kroumet Kreloua, la vallée de Bou-Zina s'est creusé un profond défilé dit Khranguet-el-Anasser; elle en sort pour se jeter dans l'oued Abdi à Menaâ. De



l'autre côté de cette gorge, le massif se continue, très étroit, très raide, véritable muraille présentant trois ou quatre échancrures profondes suivies par des sentiers. Cette chaîne s'appelle : djebel Talilit (1,171<sup>m</sup>), djebel Tiloucache (922<sup>m</sup>), dra Kroumet-Ed-Dib ; puis elle forme le bord droit des gorges des Beni-Souik et se termine au-dessus et au nord de la petite oasis de Kédila ou Guedila.

*E. Chaîne séparative entre l'oued Abdi et l'oued El-Abiod.*

Cette chaîne prend naissance au teniet Gabel-Ressas, par le djebel Boutelegmine (2,178<sup>m</sup>) [le Bou-Tlarmine de la carte d'Etat-Major au 1/200,000]. De ce sommet se détache un contrefort qui se dirige vers le sud et est désigné par les noms de djebel El-Guettar (2,036<sup>m</sup>) et de djebel Aïdal. Il se termine au-dessus d'Arris, sur l'oued El-Abiod, par le djebel Chefat (1,895).

La chaîne de séparation de l'oued Abdi et de l'oued El-Abiod prend successivement les noms de : ras Taguecherirt (1,898<sup>m</sup>), qu'il ne faut pas confondre avec Taguecherirt du ras Zouak dont nous reparlerons plus bas ; ras Elaëud, ras Boutserfine, ras Azahou, sebaâ Rheraëch ou Ghararet, djebel Matsit ou Matil (1,877<sup>m</sup>), Hadjeret-ben-Saâda, ras Teniet-el-Habara qui envoie vers le nord-est un contrefort important, le djebel Abdous (1,713<sup>m</sup>), Enzatène, Dra-el-Feggoust ou Ichoufgous (1,951<sup>m</sup>) qui lance vers l'est le contrefort connu sous le nom de djebel Ichadri ou Chaâdri (1,786<sup>m</sup>) et le djebel Bordj (1,871<sup>m</sup>), ras Teniet-et-Tourk (Tfour sur la carte), ras Tibourjit.

De ce point la chaîne se sépare en deux ; la première, longe l'oued Abdi et prend les noms de teniet Ich-Amellal (1,755<sup>m</sup>), djebel Nouader (1,575<sup>m</sup>), contribue à fermer le défilé de Sidi-bel-Khreir, ras El-Begnoun, kef Medless, djebel Tikirghouine (1,776<sup>m</sup>), djebel Nara (1,463<sup>m</sup>), et se termine de l'autre côté de l'oued Nara par le djebel Lakreche (1,422<sup>m</sup>) et le djebel Tirza (1,125<sup>m</sup>).

La deuxième chaîne peut être considérée comme la suite de la principale ; elle s'appelle successivement : Ich-Abdallah-ben-Embareck (1,743<sup>m</sup>), djebel Moudji, qui do-

mine la jolie petite plaine de ce nom à l'entrée du défilé de Taghit-Sidi-bel-Khreir, ras Isnoula, ras Ich-Noumouna ou Ich-Mouinine (1,879<sup>m</sup>), djebel Tardha (1,899<sup>m</sup>), ras Tanekir, djebel Lazereg (El-Azreg) dont la sommet principal a 1,937 mètres, djebel Ich-Oumred (1,344<sup>m</sup>) et le ras Chich (1,261<sup>m</sup>).

Les cols principaux à travers ce massif sont, du nord-est au sud-ouest, teniet Aïdel ou Aïdal, teniet Bouebzez, teniet Tenakkart, teniet Siada, teniet Matil, teniet Elariah, teniet Menazel, teniet El-Habara, teniet Et-Tourk, tizi Mekbert, tizi Medjine, teniet El-Hamra.

A cette chaîne on peut rattacher le massif, pour ainsi dire isolé, du djebel Ichmoul, qui se détache de la grande chaîne de partage au djebel Anasser (ras El-Kriane ou Ichoukiane) (1,848<sup>m</sup>), et se dirige vers le sud en se terminant sur les bords de l'oued El-Abiod par une montagne boisée atteignant une altitude variant de 1,643 à 2,071<sup>m</sup> au-dessus d'El-Hadjaj.

*F. Ras Zouak, djebel Zelatou, djebel Krouma.*

Nous arrivons maintenant au nœud de montagnes le plus important de l'Aurès, à savoir aux différents massifs qui partent du Chéïa, ou mieux d'une des hauteurs d'un de ses contreforts, le djebel Taguecherirt.

Le Chéïa est séparé de ce massif par le col de Tizougarine, remarquable défilé, long de 10 kilomètres, qui réunit les deux hauts plateaux de Médina (tête de l'oued El-Abiod) et de Mellagou (tête de l'oued El-Arab). C'est une position stratégique, avons-nous déjà dit, de la plus haute importance, qui tient toutes les routes de l'Aurès septentrional et permet de déboucher dans les quatre directions de Batna, de Biskra, de Khanga-Sidi-Nadji et de Khenchela. On y trouve du bois et de l'eau en abondance, celle-ci est à 800 mètres du col. Entre la crête principale du Chéïa et la passe de Tizougarine, s'élève une avant-chaîne moins élevée (ras Tifekhsit, Djenaf-Tizougarine). Un piton rocheux isolé, le ras

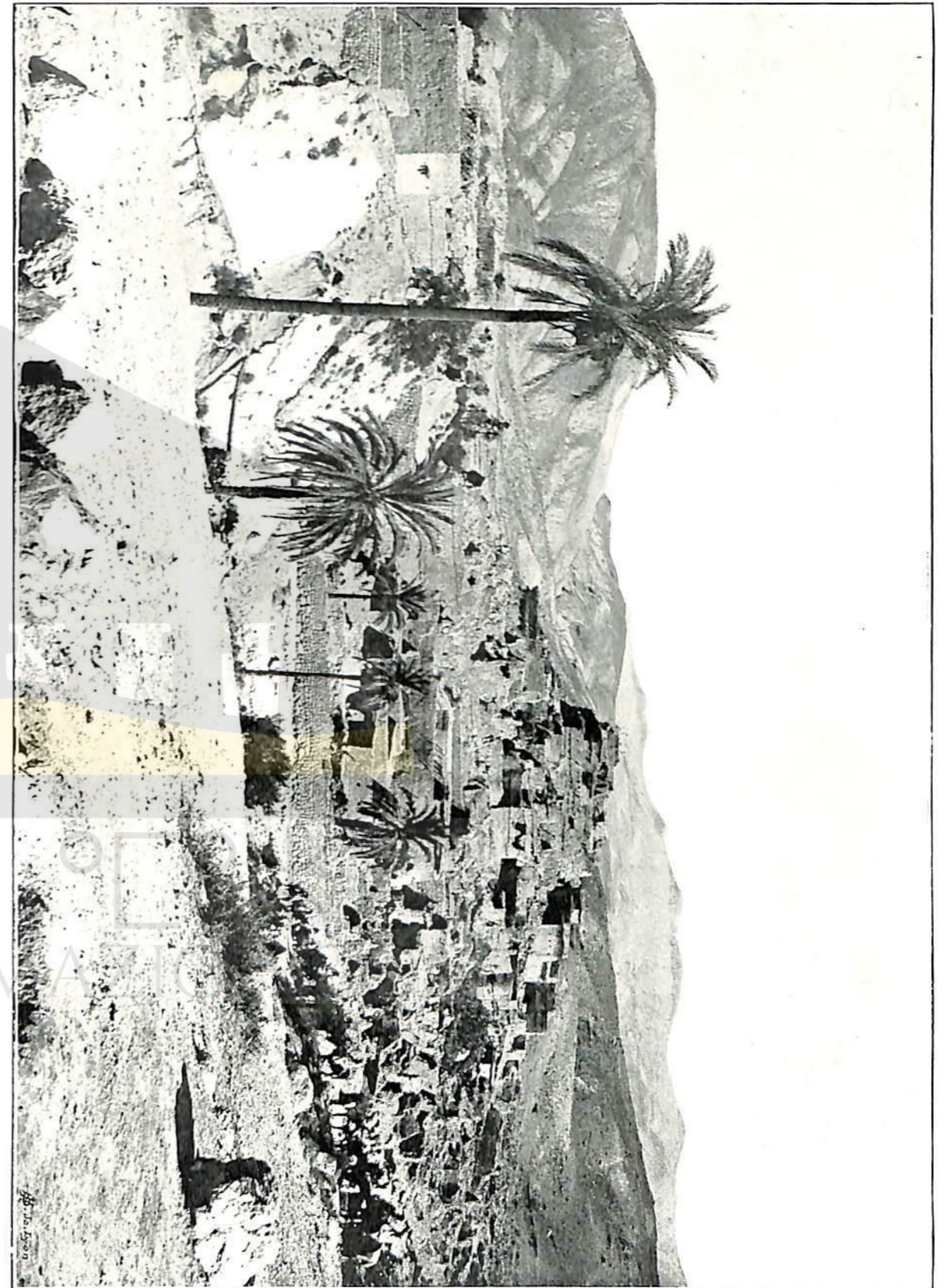
Timamart, se dresse au sud du sentier, entre le défilé et l'oued Tadjernit.

*Ras Zouak.* — Du col de Tizougarine se détache une chaîne qui se termine au sud-ouest du Chéla, au ras Taguecherirt ; elle a un développement d'environ 20 kilomètres et une altitude à peu près uniforme, variant entre 1,900 et 2,000<sup>m</sup>. Elle est presque entièrement située dans le territoire des Beni-bou-Slimane. C'est une crête sans épaisseur, aux flancs pierreux, complètement nus, présentant à son sommet, sur le versant sud, une escarpe de rochers à pic et sans autre passage que des sentiers de chèvres, entre des pitons symétriques qui lui donnent l'aspect d'une sierra espagnole. Elle sépare la vallée de l'oued Noughissène (oued El-Abiod), au nord, des vallées supérieures de l'oued Mellagou (oued El-Arab) et de l'oued Sidi-Ali (oued Guechtane), au sud, cette dernière formant le plateau de Meçara<sup>1</sup>. Ses principaux sommets sont, de l'est à l'ouest : Thigmat-Naguernaz, Igheri-Oussar, Djouf-Morah-Es'zma, ras Aberdoun et ras Taguecherirt (1,975<sup>m</sup>). Sans un seul contrefort au sud, où la chaîne tombe à pic sur le plateau de Meçara, le ras Zouak est doublé, sur le versant nord et dans sa partie occidentale, par des crêtes boisées qui séparent les différents ravins, affluents de gauche de l'oued Noughissène.

A ras Taguecherirt, le ras Zouak bifurque en deux chaînes qui enveloppent le chabet El-Hara (oued Chenaouara), le massif du Zelatou à l'ouest, l'Ahmar-Khaddou à l'est. Nous ne nous occuperons, dans cet article, que du djebel Zelatou.

*Djebel Zelatou.* — Le Zelatou est l'origine d'une longue crête presque rectiligne, qui commence au ras Taguecherirt pour finir sur le Sahara au nord-est et en face de Biskra. Dans le secteur de cette chaîne, dont nous avons à parler ici, elle porte successivement les noms génériques

1. Le Meçara est comme le Sammer, une dépression marquée, entre la chaîne principale et ses contreforts. C'est une sorte de plateau, comprenant des terres arables et des pâturages arrosés par de nombreuses sources.



Photographie de M. Bourgeois, photographé à Constantine (défilé appartenant à l'Administration des Forêts et Chasses)

VILLAGE DE KETTAN, DANS LE FOND L'AHMAR KHADDOU

de djebel Zelatou et djebel Louache (ras El-Louha), entre l'oued El-Abiod et l'oued El-Hara, son affluent de gauche ; puis, au-delà du défilé de Tighanimine le djebel Krouma, djebel Takrount et djebel Fouchi.

L'ensemble de cette chaîne a, dans sa partie supérieure, une altitude moins élevée que celle du ras Zouak et de l'Ahmar-Khaddou ; elle s'abaisse jusqu'à 1,100 mètres dans les gorges de Tighanimine. Comme le ras Zouak, elle est presque entièrement déboisée et à pic sur son versant méridional, sauf toutefois dans sa partie orientale où elle jette de nombreux contreforts, courts et boisés, à pic sur la rive droite du chabet El-Hara. Au nord elle présente un caractère tout différent. Dénudé également sur ses pentes supérieures, le versant nord s'étale à mi-hauteur en un vaste plateau cultivé, celui de Tafrent, puis redescend brusquement sur l'oued El-Abiod par des pentes couvertes de forêts qui forment une seconde crête, parallèle à la crête principale, et qui porte le nom de djebel Zeouï, les principaux sommets de cette crête secondaire sont : Dra Tasedat (1,488<sup>m</sup>), Azrou-Karoui, Tafrent, Sebah.

Les principaux sommets du Zelatou sont, du nord au sud : ras Taguecherirt (1,975<sup>m</sup>), ras Fouz-Ismellil, ras Bouferroua, kef El-Ahmar, (Azrou Azougar, ras Tizart (1,728<sup>m</sup>), djebel Taghout, dar Roumia (1,368<sup>m</sup>), ras Ellaouach (ras Louha) (1,473<sup>m</sup>), Khanguet-Tighanimine.

Le djebel Krouma, dont le plus haut sommet a 1,543<sup>m</sup>, et les chaînes successives s'appellent à partir de Khanguet-Tighanimine : djebel Sfa, ras Chabet-Zitoun, ras Mcherbich, ras Chabet-Elgloub, ras Sfa-el-Beïda, ras Esfouah, kef Lahmar, ras Gountas, ras Timiklett (1,132<sup>m</sup>), ras Tizi-Oufraf, Azrou-Allak (959<sup>m</sup>), djebel Temaïoult (1,282<sup>m</sup>), djebel Fouchi, ras Fedj-el-Djir (1,268<sup>m</sup>), ras Teniet-er-Rih. Cette chaîne finit au-dessus de Branès par le djebel Debdab. Elle se prolonge de l'autre côté de l'oued Abdi (en ce moment appelé oued Branès) pour se terminer par le djebel El-Mahr (589<sup>m</sup>) sur l'oued Ben-Gatou et fermer, au nord, la plaine de dar El-Aroussa.

Les principaux cols qui le traversent sont, du nord au sud : teniet El-Ma-Labioud-Cherguia ; teniet Belghe-naïm ; teniet Aïn-Slab ; teniet Zelatou ; teniet Tizert ; teniet Taghit-oulad-Senoussi ; teniet Bou-Salah ; teniet Taghaout ; teniet Taghit-Taïb ; teniet El-Louha ; khanguet Tighanimine ; Foum-Abdallah ; teniet El-Krouma ; khanguet Temselouk ; tizi Madzougène ; tizi Timiklett ; tizi Oufraf ; khanguet El-Hadid ; teniet El-Amra ; Fredj-el-Djir ; Fredj-el-Rih. Les deux seuls cols véritablement praticables dans le djebel Zelatou, sont ceux de : teniet Zelatou et de teniet El-Louha.

*g. Massif de l'Ahmar-Khaddou.*

Beaucoup plus élevé, plus sinueux et plus épais que le Zelatou, avec lequel il forme à son point de départ, le ras Taguecherirt, un angle de 45°, l'Ahmar-Khaddou, orienté d'abord nord-nord-est, sud-sud-ouest, se redresse ensuite pour devenir sensiblement parallèle à la crête précédente ; il va finir sur le Sahara, après un parcours de 70 kilomètres, en face de Seriana et de Garta, environ à 20 kilomètres à l'est de Biskra.

Dans sa première section, c'est-à-dire dans celle de sa première orientation, entre ras Taguecherirt (1,975<sup>m</sup>) et teniet Berdoud (1,795<sup>m</sup>), sur un développement de 30 kilomètres, ce massif présente une masse énorme, tombant à pic, vers l'est, sur le Sammer et s'abaissant au contraire par degrés successifs, à l'ouest, sur le chabet El Hara.

La crête est généralement, vers l'est surtout, couronnée de rochers verticaux ou en surplomb qui forment un mur inaccessible. Les flancs sont complètement dénudés dans la partie supérieure. Sur les pentes inférieures, ils sont garnis de quelques maigres boisements, surtout sur le versant occidental et dans la zone septentrionale.

Formant ligne de partage entre une longue vallée qui lui est parallèle au nord, le chabet El-Hara d'abord, puis l'oued El-Abiod ensuite et une série de vallons qui lui sont perpendiculaires au sud, l'Ahmar-Khaddou devait



VUE DE KERANI



VUE D'OUEDJA

Photographies du C. Guénin, C. supérieur de Khenchela

forcément présenter les caractères suivants : au nord, des contreforts ou des éperons très courts arrêtés immédiatement par les thalwegs du chabet El-Hara, de l'oued Djarrallah et de l'oued El-Abiod ; au sud, au contraire, des ramifications multiples et allongées, formant ligne de partage entre les différentes vallées méridionales.

Mais ces contreforts ne se rattachent pas immédiatement à la grande chaîne de l'Ahmar-Khaddou, ils en sont séparés par la région de plateaux cultivés que l'on appelle le Sammer<sup>1</sup>. Le cataclysme géologique qui a produit cette faille entre l'Ahmar-Khaddou et ses contreforts méridionaux, a eu pour résultat : 1° de donner à la grande crête cette muraille de rochers en surplomb sur le Sammer dont nous venons de parler ; 2° de la rendre inaccessible du côté du sud.

L'avant-chaîne, formée d'éperons courts et ravinés que l'Ahmar-Khaddou projette sur la rive gauche du chabet El-Hara, présente, dans des dimensions moindres et avec des boisements beaucoup plus compacts, les mêmes caractères que la chaîne principale. Les principaux sommets de cette avant-chaîne sont, en allant du nord au sud : djebel El-Anasser, ras Djimi, guerbous Amellal (Serdj-el Abiod), ras Djarallah, chachiet Dodbod, ras Taourist.

L'Ahmar-Khaddou s'abaisse progressivement du nord-est au sud-ouest ; ses plus hauts sommets se trouvent dans sa partie septentrionale : ras Taguecherirt (1,975<sup>m</sup>), ras Hezam-ech-Cherif, ras Taoulelit, ras Ich-Tamedda, ras Lechaat (2,086<sup>m</sup>), point culminant de la chaîne, kef Bou-Ighed (1,779<sup>m</sup>), ras Es-Sfra (1,771<sup>m</sup>), kef Mesmoudou, kef Talkout, kef Ktef-el-Bahar, kef Mahfoud, kef Berdoud (1,795<sup>m</sup>), kef Tidjerouine (1,925<sup>m</sup>), kef Taraout, kef Sidi-Kroudir, kef Terfa (1,440<sup>m</sup>), ras El-Akba (1,152<sup>m</sup>), djebel Serdoum, ras Habbana (720<sup>m</sup>), ras Ben-el-Abiod (640<sup>m</sup>), djebel Kef-Ifkcène et djebel Zemra.

1. Voir la note précédente sur le Meçara. Le Sammer présente les mêmes caractères que le Meçara.

Les principaux cols du ras Zouak et du Zelatou, sont <sup>1</sup> après le défilé de Tizougarine, en allant du nord au sud :

CHAÎNE QU'ILS TRAVERSENT	NOMS DES COLS	POINTS QU'ILS FONT COMMUNIQUER
Ras Zouak.....	Teniet Rekal-el-Ariach....	Sidi Ali à Tadjernit.
	Tifrou Ech-Chekaf.....	id.
	<i>Teniet Ez-Zenad.....</i>	Sidi Ali à Noughissène.
	Teniet El-Ma-el-Abiod-ech- Cherguia.....	Oued Cheurfa à El-Hara.
	Teniet Bou-Idmamene....	id.
	Teniet El-Khemas.....	id.
	<i>Teniet Aouliz.....</i>	Oued Cheurfa à Chenaoura.
	<i>Teniet Bine ed Djeraf....</i>	Djenien, Kimmel à Tkout.
	Teniet Tikseraouine.....	Oued Kimmel à Tkout.
	Teniet Tahazouzeft.....	id.
Teniet Bou-Delten.....	id.	
Ahmar-Khaddou..	<i>Teniet Tisouanine.....</i>	Tichtat à Tkout.
	<i>Teniet Ferkouss.....</i>	Tadjemout à Tkout.
	Teniet Berdoud.....	Tadjemout à Djerallah.
	<i>Teniet Agbet-el-Kleb....</i>	Asgher à oued Idir.
	Teniet El-Kebar.....	Tidjerouine à Haïza.
	Teniet Mahfoud.....	Tidjerouine à Koufl.
	Teniet Bou-Izen.....	El-Hammam à o <sup>d</sup> Mansour.
	Teniet Taghaout.....	El-Hammam à Ouled-Yahia
	Teniet Tarfa.....	El-Hammam à Baniane.
	Teniet El-Khechba.....	Oulach à Baniane.
Teniet Tagherarist.....	Oulach au poste optique de Mechounech.	

#### II. Contreforts du ras Zouak et du djebel Ahmar-Khaddou.

Avant d'entreprendre la nomenclature des contreforts méridionaux de l'Ahmar-Khaddou, il importe de citer deux massifs fort importants dont l'origine est dans le

1. Les noms des cols en italique indiquent ceux praticables aux cavaliers et aux mulets chargés. Encore sont-ils très difficiles en certains passages.

ras Zouak, c'est-à-dire en dehors du système proprement dit de l'Ahmar-Khaddou.

1° *Entre l'oued El-Arab et l'oued El-Baal.* — Le premier de ces massifs couvre tout l'espace compris entre les plateaux de Meçara et de Mellagou (continuation et élargissement l'un et l'autre du Sammer) au nord; l'oued Mellagou et l'oued El-Arab moyen, à l'est; enfin, à l'ouest, l'oued El-Baal et sa tête orientale, oued Sidi-Fatallah. Il est couvert de superbes forêts et appartient presque entièrement aux Beni-Ymboul. Cet immense pâté montagneux, qui couvre 70,000 à 80,000 hectares, n'a pas de nom d'ensemble. Ses principaux sommets sont : ras Bertout, koudiat Ed-Deba, koudiat Touila et, sur la rive gauche de l'oued El-Ma et de l'oued Guechtane, djebel Tirourine (1,360<sup>m</sup>), ras El-Begnoun (1,676<sup>m</sup>), ras Oum-Edjen (1,627<sup>m</sup>), ras Tichiout (1,584<sup>m</sup>) avec ses deux contreforts, celui de l'ouest, Ich Melloul (1,487<sup>m</sup>), et celui de l'est, djebel Tizouras (1,278<sup>m</sup>), djebel Toubount (1,597<sup>m</sup>), ras Izouhlène (1,564<sup>m</sup>), ras Lehra, ras Fourar (1,598<sup>m</sup>), djebel Touount (1,436<sup>m</sup>), guern El-Binett, djebel Attafs (1,025<sup>m</sup>), et enfin le massif imposant du djebel Berga, dont nous parlerons tout à l'heure.

De ce massif central partent, à l'est, de nombreux contreforts que l'on peut classer, malgré leur fouillis et leur enchevêtrement, en trois chaînons distincts :

Le premier a, comme sommets principaux, après s'être détaché du ras Begnoun : le ras Ed-Dab, ras Es-Zeboudj (1,533<sup>m</sup>), Guern-Djedje ou Achou-Gazit, ras Fortas (1,305<sup>m</sup>), ras Selb (1,077<sup>m</sup>). Il vient mourir sur l'oued El-Arab, sous le nom de Bled-Bradja (893<sup>m</sup>). Le second part du djebel Toubount et prend successivement les noms de djebel Tougguer (1,489<sup>m</sup>) et de ras Toumaziet (834<sup>m</sup>). Il finit au-dessus de Keïrane. Le troisième se détache du ras Lehra, sous le nom de Timesrass, de djebel Touenza (1,202<sup>m</sup>), djebel Tandout (1,125<sup>m</sup>), djebel Bou-Lahba (931<sup>m</sup>), et finit entre Chebla et Ouldja. De l'origine de ce contrefort du djebel Zouak part un contrefort séparant la vallée de l'oued Fatallah et celle de l'oued El-Ma, dont les sommets

principaux sont : djebel Tafrent (1,704<sup>m</sup>), djebel Boutch-Aout (1,588<sup>m</sup>), ras Mergueb-el-Ogab. Il est connu sous le nom de massif de Dra-el-Ariane.

Le djebel Berga, dont nous avons parlé ci-dessus, s'étend entre l'oued Guechtane et l'oued El-Arab, du nord au sud, et prend les noms de : djebel Msenaguen (1,289<sup>m</sup>), djebel Samsaniène (1,219<sup>m</sup>) et djebel Tachktent. De l'ouest à l'est : koudiat ras El-Abiod (824<sup>m</sup>), djebel Ouaramellet (1,137<sup>m</sup>), djebel Tachendout (920<sup>m</sup>), djebel Guetoun (760<sup>m</sup>).

2° *Les montagnes qui séparent les deux têtes de l'oued El-Baal.* — (Oued Sidi-Fatallah, à l'est, et oued Cheurfa, à l'ouest), se rattachent également au ras Zouak, à travers la dépression du Meçara. Ce massif est entièrement couvert de superbes forêts. Du nord au sud, ses principales crêtes sont : ras Tbabouch (1,560<sup>m</sup>), dra Gherdis (1,359<sup>m</sup>), [Arhesdis de la carte], djouaf Aouziza (1,227<sup>m</sup>), djouaf Targout (1,182<sup>m</sup>), djouaf Kimmel et ras El-Ahouïa (1,297<sup>m</sup>). Cette chaîne borde à pic l'oued Sidi-Fatallah et prend le nom, à l'est, de djebel Abd-el-Kroui.

*Contreforts directs de l'Ahmar-Khaddou.* — Ils peuvent se diviser en cinq groupes principaux :

1° *Entre l'oued El-Baal et l'oued Mestaoua.* — Ce contrefort prend naissance dans le Sammer, en face de kef Bou-Ighed. Il s'appelle d'abord : djebel Guettaïa (1,450<sup>m</sup>) djebel Tagherdeit (1,219<sup>m</sup>), Akbel-el-Kebira entre l'oued Tichtat et l'oued Kimmel. Puis, au plateau de Tadjin, il s'épanouit en trois massifs qui sont : à l'est, le ras Aïdal (1,998<sup>m</sup>), prolongé par le ras Asslef (1,095<sup>m</sup>), qui vient finir par des escarpements à pic au-dessus d'El-Baal et en face du djebel Berga ; au milieu, le ras Naga, entre l'oued Chalmi et l'oued Makrez ; à l'ouest, entre cette dernière rivière et l'oued El-Hammam, le djebel El-Hammam (1,320 à 1,020<sup>m</sup>), terminé par le ras Djafa, qui finit sur l'oued Makrez au-dessous de Roumane.

2° *Entre les deux têtes de l'oued Mestaoua.* — Entre l'oued Tichtat, à l'est, et l'oued Tadjmout, à l'ouest, s'élève la pyramide quadrangulaire et boisée du djebel Mezbel (1,566<sup>m</sup>), dont le rattachement à l'Ahmar-Khaddou a lieu,

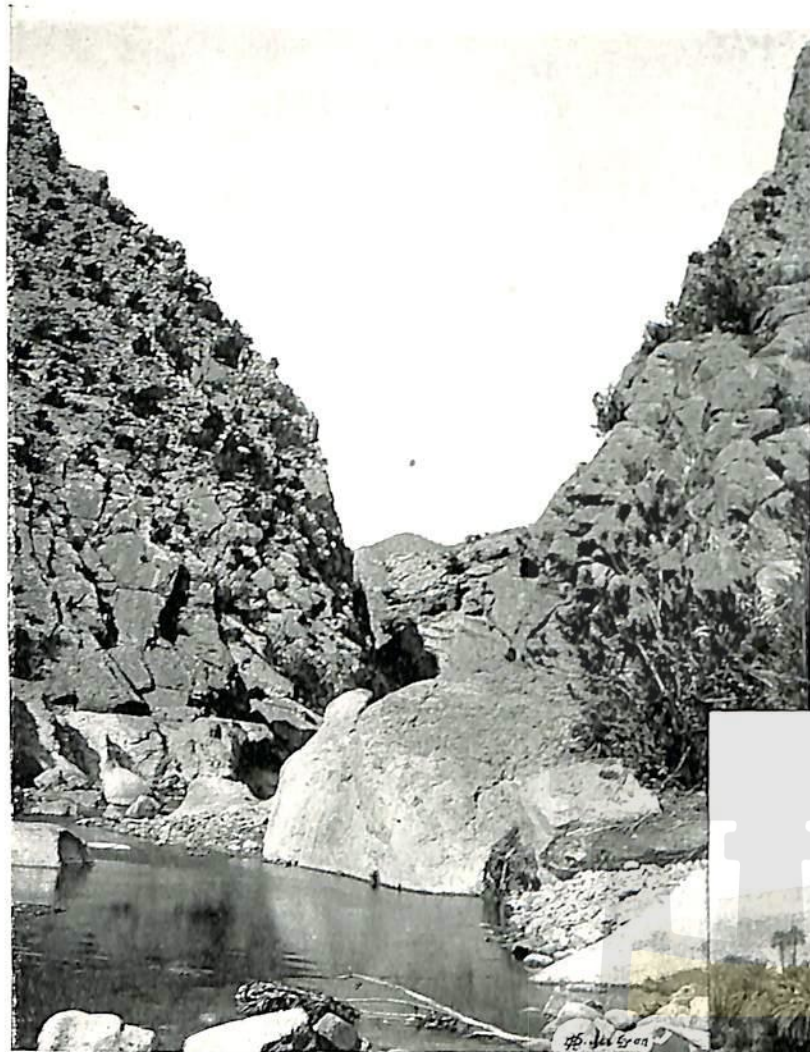
à travers le Sammer, vers teniet Ferkous. Il est arrêté au sud par le confluent des deux oueds. C'est la grande montagne des Beni-Melkem.

3° *Entre l'oued Mestaoua et l'oued El-Ksar.* — Très épais et très confus, ce troisième contrefort a son origine dans les environs de teniet Agbed-el-Klab. Il se dresse d'abord sur le Sammer en une masse énorme et dénudée, plus élevée que la partie de la grande chaîne qui lui fait face. C'est le djebel Taguettiout (1,942<sup>m</sup>), point culminant de l'intérieur de la tribu de l'Ahmar-Khaddou, soulèvement allongé de l'est à l'ouest sur une longueur de 10 kilomètres et parallèlement à l'Ahmar-Khaddou.

A pic, au nord, le Taguettiout s'étale, au sud, en une série de longs et épais contreforts qui enveloppent les vallées de l'oued Kebach et de ses affluents. C'est, à l'est, entre l'oued Mestaoua et l'oued Kebach, le djebel Oulad-Si-Amrane, le ras Ich-Ouaar, le djebel Ferkhous (1,341<sup>m</sup>), le djebel Bourmas, ce dernier finissant au-dessus de Djemina, en face le ras Djafa; à l'ouest, entre l'oued Kebach et l'oued El-Ksar, le ras El-Ghezal, qui est arrêté par le confluent des deux rivières, à Tiboudjerine. Toutes ces crêtes sont encore en partie boisées, mais, à mesure que l'on s'avance de l'est à l'ouest et du nord au sud, le boisement devient plus rare et plus maigre.

4° *Entre l'oued El-Ksar et l'oued Oulach.* — Entre ces deux cours d'eau, les contreforts deviennent plus courts, mais bien déterminés et finissent par se confondre et s'entrecroiser dans le dédale du Dekhla. Ils sont aussi presque entièrement nus et s'abaissent considérablement. C'est, entre l'oued El-Ksar et l'oued Afsil : le ras Atta (1,020<sup>m</sup>); entre l'oued Afzil et l'oued Madjina : le guern Teghaline; entre l'oued Madjina et l'oued Oulach : le djebel Barika.

5° *Entre l'oued Oulach et l'oued Nemchet-ed-Dib.* — Ici les contreforts sont dans le Dekhla même, qui touche presque la crête principale, la zone des forêts n'ayant plus qu'une largeur insignifiante et finissant par disparaître. Les groupes les plus saillants sont : le guern



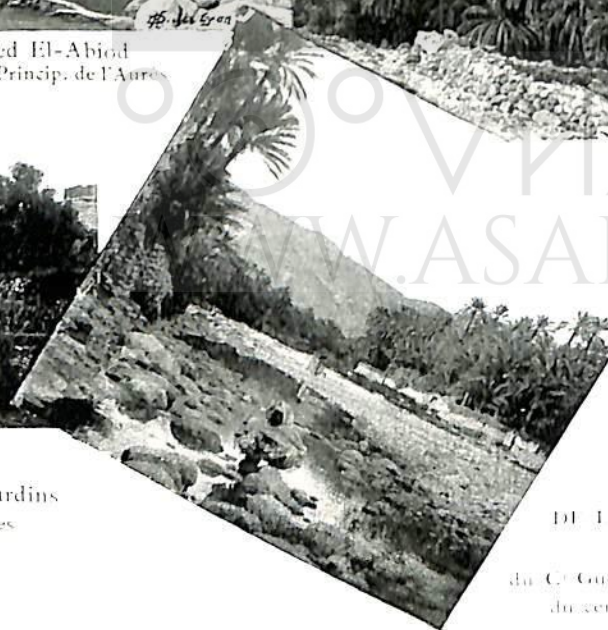
VUE DE TELOUA AHMED  
(Oued El-Arabi)  
Photographie du C. Guenin  
ancien C<sup>t</sup> sup<sup>r</sup> du cercle de Khenchela



GORGES DE TIGHAMINE (Oued El-Abiod)  
Photographie de M. Arripe, Administr. Princ. de l'Aure



TROUT (Oued El-Abiod)  
Ses deux palmiers, sa mosquée et ses jardins  
Photo. du capit. Laine, du 3<sup>e</sup> zouaves



VALLEE  
DE L'OUED EL-ARAB  
Photographie  
du C. Guenin, ancien C<sup>t</sup> sup<sup>r</sup>  
du cercle de Khenchela.



Bouziane (700<sup>m</sup>), entre l'oued Djenen et l'oued Nemchet-ed-Dib, et plus au sud, le djebel Guettaoua (450<sup>m</sup>), entre cette dernière rivière et l'oued Mizab.

1. *Chaîne bordière d'El-Guerguit.*

La plupart des massifs que nous venons d'étudier successivement ne s'arrêtent, en réalité, qu'au Sahara. Mais dans le Dekhla, ils deviennent si confus, qu'on ne leur donne plus généralement de dénominations spéciales.

Sur la lisière sud du Dekhla, ces contreforts se relèvent et constituent ainsi une sorte de bourrelet ou de chaîne bordière, qui court de l'est à l'ouest, et n'est interrompue que par les coupures (foum), que se sont creusées les rivières pour entrer dans la plaine. Cette chaîne porte le nom générique d'El-Guerguit. En certains points, elle porte des noms spéciaux : kef Sidi-Ziad, à l'ouest de Foum-Darmoun, ras Mestaoua, à l'ouest de Foum-Mestaoua, djebel Chamokh, djebel Ghillis (500<sup>m</sup>), entre l'oued Sidi-Masmoudi et l'oued Guettar, etc.

2. *Montagnes sud des Amamras.*

Ces montagnes sont très boisées, et sont formées de plusieurs rides parallèles. La première, entre l'oued Mellagou supérieur et l'oued Tamza, porte le nom de djebel Aourès (1,551-1,468<sup>m</sup>), et se termine sur l'oued Mellagou, par le guern El-Kebech, au-dessus de Djarir (1,300<sup>m</sup>). La deuxième est la chaîne bordière, entre l'oued Tamza et la plaine de Tamagra; elle se détache de la chaîne principale au djebel Aïdel, et porte le nom générique de djebel Bezaïz (2,143-1,766<sup>m</sup>). Elle est prolongée par le massif, en quelque sorte isolé, qui porte les noms de djebel Tahafist (1,512<sup>m</sup>) et de djebel Chaouïa (1,328<sup>m</sup>), se terminant tous deux sur l'oued Mellagou.

**C. — Versant de la plaine des Sbakh**

Tous les torrents qui, de l'Aurès, vont se perdre dans la sebkha Djendeli ou la gueraâ El-Tarf, sont bordés par

de courts éperons, mamelonnés, venant de la chaîne principale. Dans la partie centrale, deux massifs sont seulement à signaler, à cause de la forme particulière qu'ils présentent et du grand nombre de défilés qu'ils forment. Véritables « canons » étroits et resserrés, par où passent les sentiers, ils constituent, parallèlement à la chaîne centrale, une avant-ligne impénétrable que les Romains avaient organisée défensivement. Nous appellerons le premier contrefort : chaîne du djebel Dzellah ; le deuxième : chaîne des Azelef.

1° Le point de départ de ces deux massifs est le teniet Gabel-Ressas, par le djebel Bou-Irhyal et le ras Bou-Ighiel ; de là, ils se séparent l'un de l'autre. Celui du nord est formé d'une suite de mamelons nus et brûlés, dits « Dzellah », se dirigeant de l'est à l'ouest. Cette chaîne est coupée, comme à l'emporte-pièce, par une série de gorges étroites, qui sont, en allant de l'est à l'ouest : le Foum-Toueba, Foum-Tizgrout, Foum-Keraza, Foum-Bou-Hatteb, Foum-Tighezza et Foum-Merouï. Elle a dû servir longtemps, comme nous l'avons dit ci-dessus, de première ligne de défense aux belliqueux montagnards de l'Aurès, et les Romains en avaient bien compris l'importance si l'on en croit le luxe des fortifications établies par eux à l'entrée et à la sortie de ces défilés, principalement de ceux du centre. Derrière cette chaîne, et en avant du Chélia, s'étend une plaine étroite, quelque peu marécageuse, tout entière couverte de cultures, arrosée et traversée par l'oued Yabous. Plus loin, sur les contreforts du Chélia, les indigènes ont dû se contenter de cultiver quelques plateaux, au milieu des massifs forestiers et des lits des ravins. La nature est en ce lieu d'une variété saisissante et pittoresque ; là, croissent de superbes pins d'Alep et des chênes majestueux, parmi lesquels se retrouve le chêne Affarès, variété du chêne zin, très abondant sur le littoral.

Comme dans l'Aurès, on rencontre dans cette plaine, et au pied de cette chaîne, des jardins d'arbres fruitiers, noyers, abricotiers, poiriers, figuiers, grenadiers, que

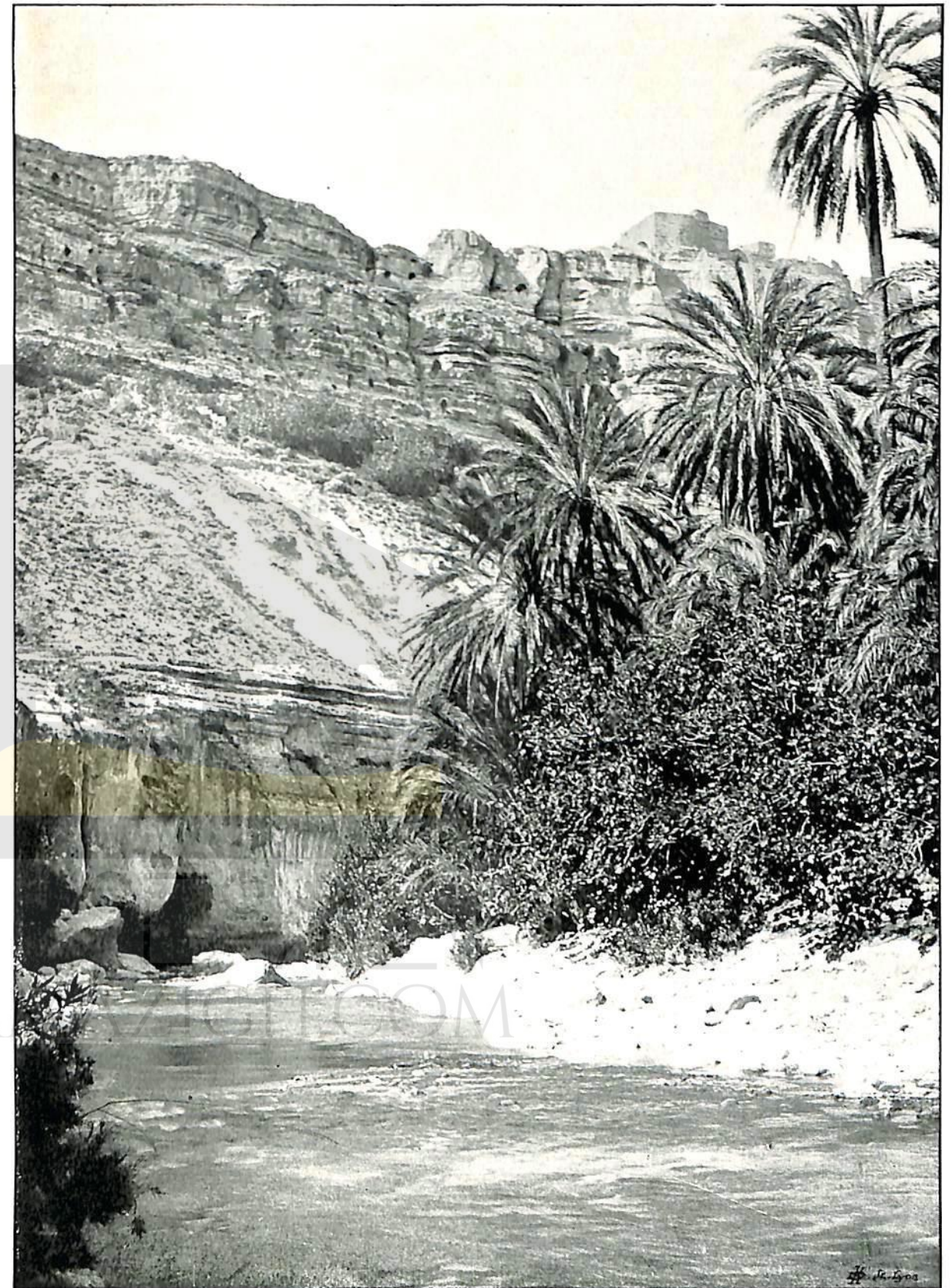
l'abondance des sources permet d'arroser toute l'année.

2° La deuxième chaîne comprise entre celle-ci et l'Aurès, se détache du Bou-Ighyal, sous le nom de djebel Boudemane, forme le défilé de Foum-et-Toub et prend successivement les noms de ras Amroud (1,595<sup>m</sup>), djebel Bou-Aziz (1,553<sup>m</sup>), djebel Azlef, djebel Si-Simgen (1,500<sup>m</sup>), Dra-Tahia (1,422<sup>m</sup>), kef Mezouat (1,334<sup>m</sup>), djebel Berg-Maamar (1,215<sup>m</sup>). Chacune de ces hauteurs est séparée de sa voisine par des défilés plus raides même que dans l'avant-chaîne dont nous venons de parler, ce sont le Foum-et-Toub, Foum-Amrous, Foum-Taarest, Foum-Taghit, teniet El-Hadjela, Foum-Ktiba.

Une sorte d'arête rocheuse, à pans presque verticaux, en rend l'accès très difficile par le versant nord. Les quelques déchirures décrites ci-dessus, creusées par des torrents dans cette arête, leur servent de lits et sont utilisées comme sentiers. La plus remarquable d'entre elles, taillée à pic et en escalier dans le roc, sur une longueur de plus de 1 kilomètre, étroite, tortueuse, est celle de Foum-Taghit. On retrouve, un peu avant la sortie inférieure de cette gorge, sur la droite du ravin, les vestiges d'une conduite d'eau romaine, large et profonde, qui devait servir à arroser les terrains supérieurs du plateau de Tabia et à alimenter la ville qui s'élevait un peu plus bas sur les ruines importantes connues actuellement sous le nom d'El-Khandat.

*Montagnes nord des Amamras.*

Ce sont de belles montagnes boisées, composées de calcaire et de grès rouge mélangé de petites quantités de grès blanc, gris et bleuté. Quelques rochers de calcaire blanc et opaque, ayant l'apparence du marbre, mais friable, affleurent le sol, principalement dans les environs de Khenchela. On y rencontre aussi des silicates incolores et transparents, affectant la forme de polyèdres irréguliers. Les minerais de cuivre gisent en plusieurs endroits à la surface du sol et plus particulièrement dans le voisinage d'Aïn-el-Hammam, à 6 kilomètres de Khenchela. Il sem-



VUE DE L'OUED EL-ARIOD  
VILLAGE DE RASSIRA (au-dessus du "Canon" formé par la rivière)  
Photographie de M. Frechon, photographié à Biskra

blerait même, d'après ce qu'on dit dans la contrée, que les gisements de cuivre seraient en quantité presque aussi considérable que ceux de Kabylie. On en trouverait principalement au djebel Faraoun.

Les principaux sommets sont :

— *a.* Sur la rive gauche de l'oued Foum-el-Gueïss, en partant du teniet El-Fedj : le kef Mabrou, le ras Ichoufer-tatou (1,470<sup>m</sup>), le ras Ifertassine (1,303<sup>m</sup>), le ras Taourna, le kef Achachoua (1,176<sup>m</sup>), dont l'extrémité septentrionale forme le défilé de Foum-el-Gueïss.

— *b.* Entre l'oued Gueïss et l'oued Mouskettou : le djebel Tiskatine orienté ouest-est, formant à l'ouest le défilé de Foum-el-Gueïss, et à l'est celui de Foum-Tizourit.

— *c.* Le prolongement nord du djebel Aourès.

— *d.* Le djebel Faraoun, aux gisements de cuivre, qui se prolonge par le kef El-Biod (1,815<sup>m</sup>), le djebel Guelaâ (1,621<sup>m</sup>) et le djebel Akar sur le Foum-Tfist, dernier défilé à quelques kilomètres de Khenchela, que traverse la route Batna-Khenchela. Il se prolonge de l'autre côté par la montagne isolée du djebel El-Mennchar.

— *e.* Le djebel Djahfa, le « mons Aurasius » de Procope, massif isolé dans la plaine et qui est la dernière montagne à l'est de l'Aurès. Nous en avons déjà parlé et en parlerons longuement encore au cours de cette étude, à cause de l'intérêt historique qu'il présente.

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

## CHAPITRE IV

### CLIMAT

Le climat de l'Aurès varie suivant la situation des lieux si élevés de cette contrée et cela se conçoit aisément si l'on remarque que le massif se compose : 1° du versant septentrional, formant la plaine des Sbakh (Djendeli, gueraâ El-Tarf), ayant une altitude moyenne de 1,000 à 1,100 mètres ; 2° de hautes montagnes, ayant une altitude variant de 2,238 à 1,800 mètres ; 3° d'une série de vallées s'ouvrant vers le Sahara, tombant, en quelques myriamètres, d'une altitude de 1,800 mètres à celle du niveau de la mer ; 4° d'une fraction elle-même de ce Sahara.

Toutes ces circonstances sont autant de causes qui font varier la température. Sans entrer dans les détails, il nous suffira de dire qu'à partir du mois de novembre, les montagnes avoisinant la ligne de partage des eaux, entre le Sahara et les Hauts-Plateaux, ont souvent sur leurs sommets de la neige qui ne tient pas, et que les cimes élevées de la chaîne principale, comme le Chélia par exemple, restent couvertes de neige de novembre au milieu de mai.

A part cette région, le massif peut se diviser en deux parties, la partie tellienne et la partie saharienne, que l'on peut considérer séparées l'une de l'autre par la ligne extrême nord des oasis : El-Kantara, Beni-Souik, Baniane, Teghlissia, El-Baal, Ouldja.

La région saharienne, très peu élevée au-dessus du

niveau de la mer (elle n'a guère que 100 mètres d'altitude au pied des montagnes et va en s'abaissant doucement jusqu'au chott Melrhir, qui est à 30 mètres au-dessous de ce niveau) et que rien ne protège contre les vents brûlants du sud, est extrêmement chaude. Sa température torride la rend presque inhabitable pendant 4 mois de l'année, de juin en octobre. Le soleil règne alors en maître sur la plaine immobile et illimitée. Il se lève chaque matin implacablement radieux, sur un ciel d'un bleu d'airain, et, dès qu'il apparaît, il brûle. Dès 6 heures du matin, c'est le tableau que Leconte de L'Isle a peint en si beaux vers :

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,  
Tombe en nappes d'argent du haut du ciel bleu.  
Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine,  
La terre se consume en sa robe de feu.

Dans les journées les plus chaudes de l'été, le thermomètre s'élève jusqu'à 48 et 50 degrés à l'ombre, il dépasse 60 degrés au soleil. Le maximum de la température est atteint, chaque jour, vers 3 heures de l'après-midi et, chaque année, vers le mois d'août. La chaleur, qui commence dès que le soleil paraît, ne diminue qu'après son coucher. Les soirées sont encore très chaudes et ce n'est que vers minuit que l'on perçoit un changement de température sensible.

L'automne dure environ du 1<sup>er</sup> octobre au 15 décembre, l'hiver du 15 décembre au 15 février, le printemps du 15 février au 15 mai. La température est très agréable pendant ces trois périodes. Pendant l'hiver, la température s'abaisse parfois à 2 ou 3 degrés au-dessous de zéro ; elle se relève dès que le soleil paraît et atteint généralement 12 ou 15 degrés vers le milieu de la journée.

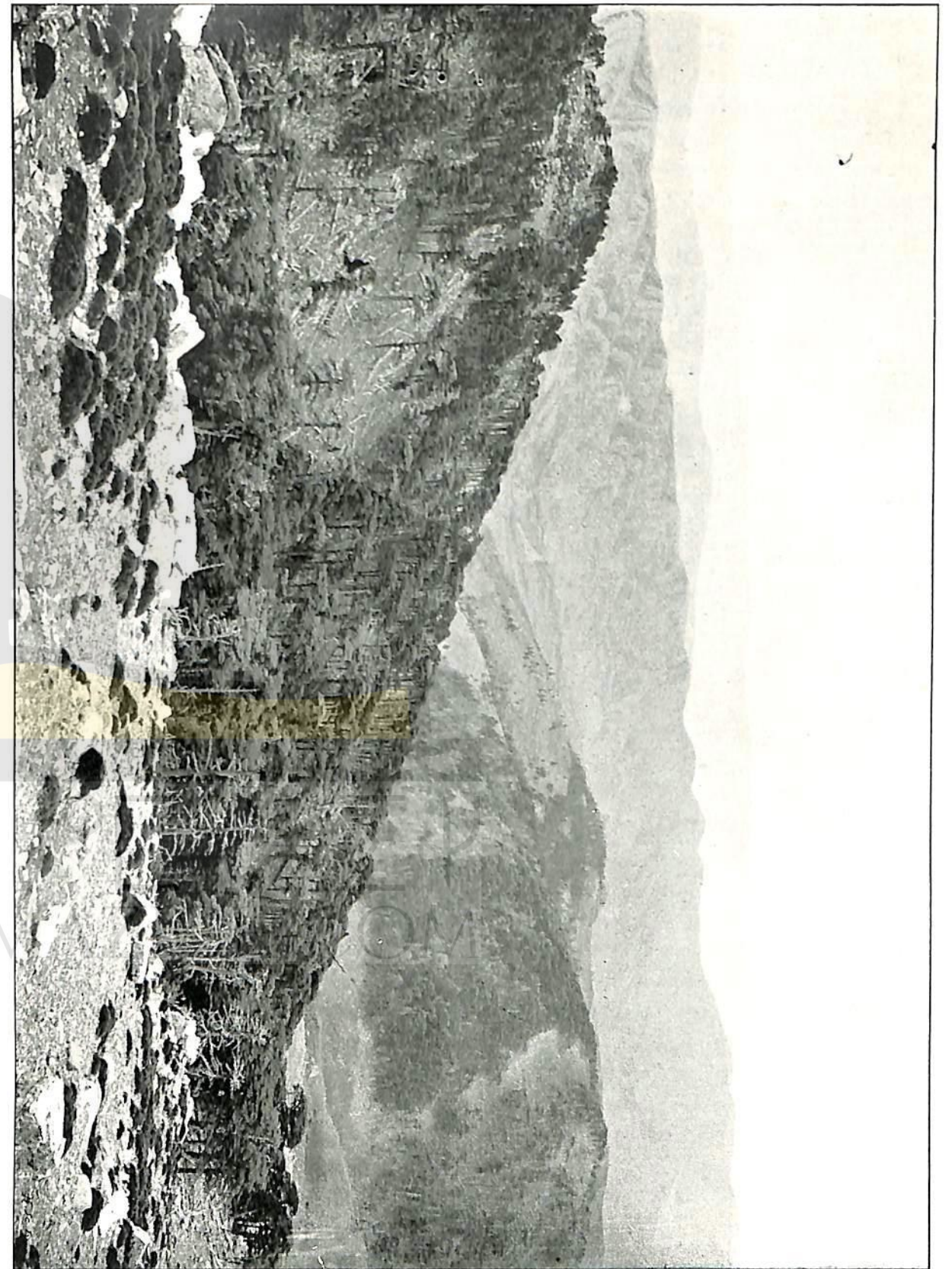
Tout autre est le climat du restant de l'Aurès, qui ressemble beaucoup au climat des régions montagneuses de la France et qui est très rude, surtout à cause des brusques changements de température. L'hiver y est rigoureux : le thermomètre s'y maintient quelquefois à 6 ou 7 degrés au-dessous de zéro, la neige y persiste parfois pendant plusieurs jours. L'été, sous l'influence du vent du sud, que

rien n'arrête et qui s'engouffre dans des vallées, toutes tournées vers le sud-ouest, le thermomètre monte jusqu'à 38 et 40 degrés pendant les mois de juillet et d'août. Mais cette saison est, malgré cela, très supportable à cause des nuits qui y sont toujours fraîches.

Sur les hauts plateaux du versant septentrional (plaine des Sbakh), la véritable caractéristique est le vent. Soit du nord, soit du sud, il souffle environ 300 jours par an et souvent avec une grande violence. C'est le fléau de toute cette région. M. Masqueray, contemplant les traces des nombreuses villes, bourgades et fermes réparties sur cette immense plaine, aujourd'hui nue, déserte et desséchée, s'écrie que l'homme seul est incapable d'une telle ruine et accuse le vent du sud-ouest le « Chehili », d'avoir transformé en steppes les vergers et les champs des Romains dans cette contrée. Les déboisements causés par la pioche inconsciente des berbères et la dent des troupeaux ne suffisent pas en effet pour expliquer ce changement de climat, et de nos jours encore, nous voyons mourir sous nos yeux, de leur mort naturelle, les belles forêts qui couvrent les versants supérieurs de l'Aurès, sur le Chélia, dans le djebel Cherchar et l'Ahmar-Khaddou.

Nous pensons que le vent du nord, est au moins aussi coupable de cette destruction que son frère du sud. D'abord, il souffle deux fois plus souvent que lui. Puis le vent du sud, lorsqu'il débouche sur le versant septentrional de l'Aurès, a perdu la majeure partie de sa force à l'escalade des hautes montagnes de la chaîne de partage des eaux ; il est encore chaud, il n'est plus brûlant, ou ne l'est qu'exceptionnellement. Le vent du nord, qu'aucun obstacle n'arrête dans l'immense plaine des Sbakh et qui y perd presque toute l'humidité dont il est chargé, balaie de toute sa violence cette partie du pays qui nous intéresse ; il brûle et dessèche tout. En 1903 particulièrement, il a été la cause de l'assèchement des sources et des cours d'eau et, ainsi, de la mort d'innombrables quantités de moutons ne trouvant plus à se désaltérer.

Quoi qu'il en soit, il est certain que c'est le vent, d'où



Photographie de M. Bourgeois, photographie à Constantine (Chéla appartenant à l'Administration des Eaux et Forêts)

qu'il vienne, qui a frappé de désolation cette plaine. Les nombreuses ruines qui la couvrent prouvent sa fertilité sous la domination romaine. Cette fertilité, dont l'abondance des eaux est l'indice et la cause première, s'est maintenue en partie au commencement de l'occupation arabe, et ce n'est que peu à peu que la décadence s'est produite.

Aujourd'hui, les sources remontent dans la montagne, diminuent ou disparaissent même. Et cette marche progressive de la sécheresse que nous avons pu constater de nos yeux depuis que nous occupons ce pays, n'est pas particulière aux Hauts-Plateaux ; dans le Sahara même, il existait autour de certains puits des villages de quelque importance qui n'y pourraient vivre aujourd'hui et M. Masqueray imagine, au sud de l'Aurès : « une zone agricole très semblable aux cultures de la mer Méditerranée ou même de la Provence, des champs de blé canalisés, des bosquets d'oliviers, de figuiers et de groupes de palmiers à l'état d'arbres d'agrément ».

Enfin, en descendant plus au sud et en remontant plus haut dans l'histoire de l'humanité, les nombreux ateliers de silex taillé qu'on trouve dans l'oued Rir et dans les bassins aujourd'hui desséchés de l'oued Mia et de l'oued Igharghar, ne permettent pas de douter que de nombreuses populations n'y aient rencontré, aux temps préhistoriques, un climat tempéré et des moyens suffisants d'existence.

Nous sommes donc en présence d'une loi physique générale, tendant à un changement complet de climat, dont les effets dévastateurs continuent à se faire sentir sous nos yeux. Si on ne se décide pas à les combattre par une industrie permanente, par le reboisement successif et raisonné de certaines crêtes, par le captage et l'aménagement de toutes les sources principales, par la création de nouveaux points d'eau, puits simples ou puits artésiens, il est à craindre que cette région des Hauts-Plateaux, si fertile et qui contenait une population si dense sous la domination romaine, ne se trouve transformée dans quelques siècles en steppes sahariens impropres à la culture et pou-

vant à peine nourrir quelques troupeaux de nomades. Cette transformation est à peu près accomplie pour la partie qui avoisine la sebkha Djendeli et la gueraâ El-Tarf, où villes et villages romains se touchaient au V<sup>e</sup> siècle et qui nourrissait, à ce moment, une population agricole aussi considérable que celle de nos régions françaises les plus prospères.

## CHAPITRE V

### NOTICE GÉOLOGIQUE

#### SUR LA RÉGION DE L'AURÈS

Cette étude, qui ne peut être exactement limitée par une division administrative, embrassera la partie de région comprise entre Biskra, Khenchela, Canrobert, Aïn-M'lila, Ampère.

Batna sera donc à peu près le centre de la partie considérée. Nous divisons le travail de la façon suivante :

- 1<sup>o</sup> Coup d'œil d'ensemble sur la région ;
- 2<sup>o</sup> Etude et énumération de chaque étage ou terrain, suivies de coupes montrant ces terrains dans leur formation la plus générale ;
- 3<sup>o</sup> Particularités géologiques de la région : montagnes de sel, lacs salés, région désertique ;
- 4<sup>o</sup> Quelques notes sur les gisements miniers.

*Coup d'œil d'ensemble.* — Pour étudier d'une façon à peu près exacte la constitution géologique d'une région, il faut l'examiner à trois points de vue principaux :

- 1<sup>o</sup> Disposition de la croûte primitive ;
- 2<sup>o</sup> Disposition des masses sédimentaires ;
- 3<sup>o</sup> Dislocations, soulèvements (phénomènes de dynamique interne et externe).

Ce travail ne sera qu'une étude sommaire de chacun de ces points.

Les terrains primitifs, qui affleurent sur les côtes algériennes, n'apparaissent pas dans la région de Batna, et

le massif de l'Aurès est entièrement formé de couches sédimentaires, plissées et disloquées.

Les bossellements de la croûte primitive correspondent nécessairement aux zones où affleurent les terrains stratifiés les plus anciens. Ceux-ci sont, dans la région de Batna, les terrains secondaires (triasique, jurassique) qui affleurent dans le Chellalah, dans le Tarbent, à l'est de Nara et à El-Outaya.

Tous les autres terrains sont de formation plus récente et l'étage dominant est le crétacé auquel appartiennent, en grande partie, l'Aurès, le Chellalah, le Tarbent, le Kassrou, le Tafrent, le Metlili, le Chélia et le Fedjouj.

Les croupes ou contreforts de ces massifs sont de formation tertiaire, miocène inférieur et éocène inférieur, qui s'étendent en larges bandes, le premier à l'est et à l'ouest de Batna, le second au sud-est de Batna (versant sud et nord de l'Aurès).

Enfin, les plaines sont quaternaires.

Pour étudier ces différents terrains, nous les énumérons dans le tableau ci-contre (*voir page 83*), en donnant pour chacun d'eux sa nature lithologique, ses principaux fossiles et, enfin, ses principaux affleurements.

*Constitution du massif montagneux de l'Aurès.* — Le massif de l'Aurès est une très importante formation d'âge crétacé, ayant subi des plissements dont l'axe est orienté du nord-est au sud-ouest.

Des vallées parallèles à cette direction ont été creusées dans cette formation par des érosions puissantes, qui ont donné à la région l'aspect topographique qu'elle présente : une série de chaînes parallèles, le djebel Bouss, le djebel Mahmel, le djebel Krouma et le djebel Ahmar-Khaddou, séparées par les vallées de l'oued Bou-Zina, l'oued Abdi, l'oued El-Abiod.

Les vallées formées par les érosions ont été en partie comblées par des dépôts plus récents, éocène, oligocène. Ainsi s'explique l'apparence de la carte géologique de la région, formée de bandes parallèles de direction nord-

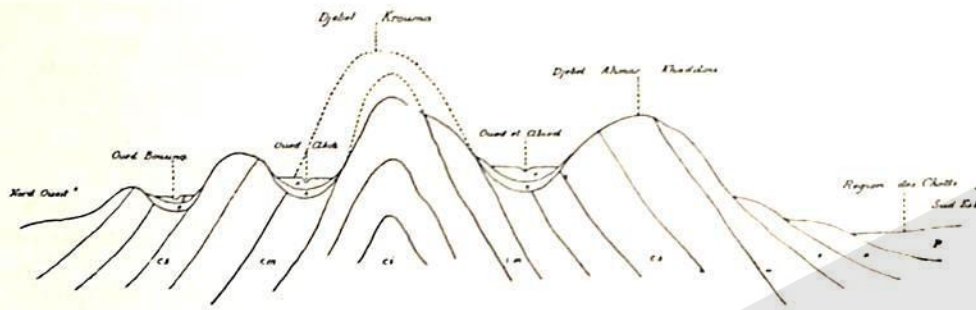
ÉNUMÉRATION DES TERRAINS SÉDIMENTAIRES  
DE LA RÉGION DE BATNA

ÈRES	PÉRIODES ET ÉTAGES	Constitutions lithologiques Facès le plus normal	FOSSILES caractéristiques	PRINCIPAUX AFFLEUREMENTS	
SECONDAIRE	Période Jurassique	Trias . . . .	Argiles bariolées, couleur lie de vin. Couches gypso-salines.	Pas de fossiles caractéristiques dans la région.	Région des lacs Mzouri, Tinslit, Metlili et El-Outaya.
		Lias . . . . .	Schistes avec intercalations de calcaires feuilletés.	Amonites, belemnites.	Djebel-Touguert
		Oxfordien . .	Calcaires saccharoïdes, marnes.	Oursins.	Djebel-Tarbent.
	Période Supra-crétacé	Corrallien . .	Calcaires bleus siliceux, dolomitiques.	Oursins.	Chellalah.
		Néocomien . .	Marnes schisteuses avec grès.	Belemnites plates.	Ravin des Ruines.
		Aptien . . .	Marnes, grès, masses calcaires, calcaires à orbitolites.	Orbitolites.	Djebel-Fedjouj.
		Albien . . . .	Schistes et calcaires feuilletés.	Radiolites nicaisés.	Aurès.
	Période crétacé	Cénomannien .	Marnes et calcaires marneux.	Turrilites costatus.	Aurès.
		Sénonien . . .	Marnes blanches, craie blanche, marnes bitumineuses, calcaires à inocérames.	Scaphites micraster.	Aurès.
		Eocène, Suessonien.	Schistes et calcaires marneux. Lits de silex Calcaires ocreux. (Phosphates).	Ostrea multicostata	Environs de Khenchela.
TERTIAIRE	Nummulitique . . .	Calcaires marneux à nummulites.	Nummulites. Planulata.	Environs de Khenchela.	
	Oligocène . . . . .	Conglomérats gréseux. Schistes marneux.	Marnes à huîtres. Cyrena convexa.	Environs de Chemora.	
	Miocène, helvétien.	Marnes. Argiles. Grès en couches minces. Calcaires jaunes.	Ostréa crassissima.	Vallée d'El-Kantara, Poste télé de Selloum.	
	Pliocène . . . . .	Marnes et grès lacustres avec gypses, poulingues calcaires.	Hélix tissoti.	Nord du Hodna. Sahara.	
QUATERNAIRE	Quaternaire . . . .	Alluvions et encroûtements calcaires ou gypseux. Dunes du Sahara. Silex taillés épars.	Ossements.	Sahara, sud de l'Aurès, vallée d'El-Kantara	



est sud-ouest de terrains tertiaires (oligocène, éocène), alternant avec des bandes crétacées.

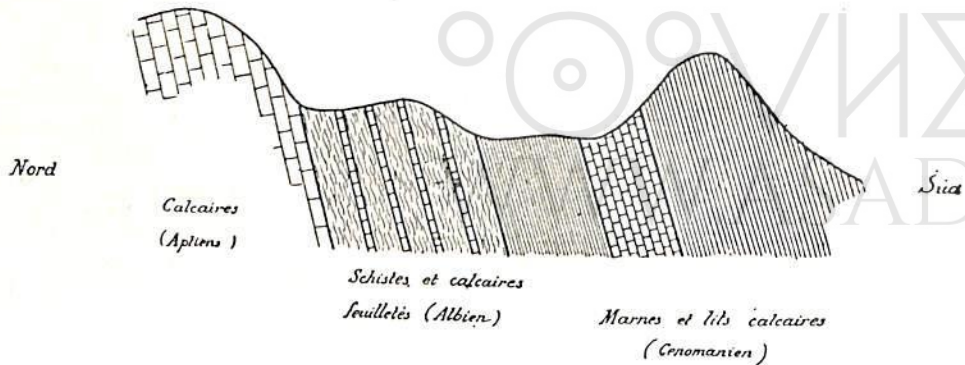
Une coupe normale à la direction des plis pourrait être représentée très schématiquement de la façon suivante.



ci. Crétacé inférieur. e. Eocène.  
 cm. Crétacé moyen. o. Oligocène.  
 cs. Crétacé supérieur. p. Pliocène.

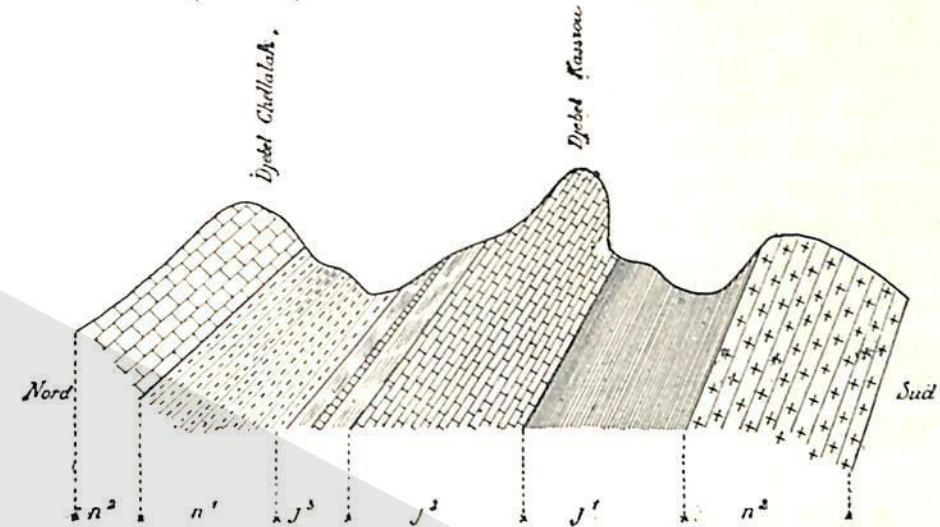
COUPES DONNANT LE FACIÈS LE PLUS GÉNÉRAL  
 DES DIFFÉRENTS ÉTAGES

**Terrains crétacés.** — Une série de ces terrains s'observe dans le massif des Amamras, dont nous donnons ci-dessous la coupe :



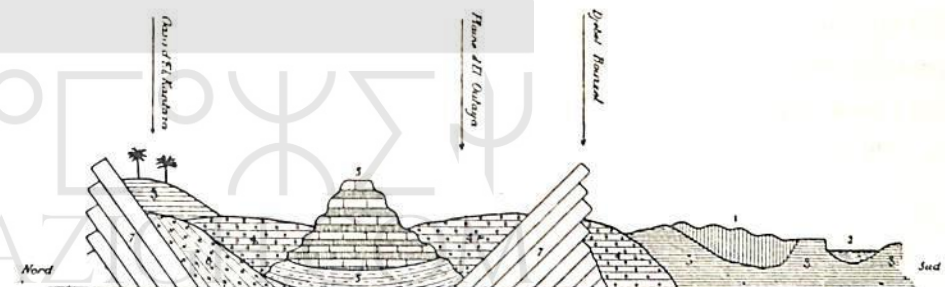
**Terrain jurassique des environs de Batna.** — A leur partie inférieure ces terrains sont découverts avec discordance de stratification par les couches néocomiennes,

nettement indiquées. Ces terrains affleurent dans le djebel Chellalah, dont nous donnons, ci-dessous, une coupe nord-sud (Tissot) :



n<sup>1</sup> Marnes schisteuses et grès ... } Néocomien  
 n<sup>2</sup> Calcaires gréseux ..... }  
 J<sup>1</sup> Schistes et calcaires feuilletés. } Jurassique  
 J<sup>2</sup> Calcaires bleus dolomitiques.. }  
 J<sup>3</sup> Alternat marno-calcaire..... }

**Terrains tertiaires et quaternaires.** — Nombreuses discordances de stratification 1 :



1. Quaternaire ancien (Diluvium des plateaux).
2. Quaternaire récent (Alluvium des lacs et des chotts).
3. Pliocène supérieur (Couches à cardium édule).
4. Miox-pliocène à Hélix Tissoti.
5. Miocène marin (Ostréa crassissima).
6. Eocène fluvio-lacustre (Ostréa multicostata).
7. Terrains du crétacé inférieur.

1. Coupe de la vallée d'El-Kantara à la région des Chotts sahariens. (D'après Thomas.)

*Particularités géologiques de la région. — Montagne de sel d'El-Outaya et lacs salés.* — On a vu, dans l'énumération des terrains, que le trias était composé d'argiles bariolées et de couches gypso-salines. C'est un lambeau de ce terrain qui affleure à El-Outaya et met à découvert la couche de sel gemme qui a donné le nom à cette montagne. Le sel repose sur des couches gypseuses. Des gisements similaires sont exploités à Cheshire (Angleterre) et Saint-Cassian (Tyrol).

Les lacs salés doivent sans doute leur richesse en sel au voisinage d'une formation gypso-saline, formation qui affleure d'ailleurs entre les deux lacs M'Zouri et Tinsilt (trias); leur radier boueux très perméable permet la saturation par capillarité.

*Région désertique.* — Le Sahara est un sol d'atterrissement d'origine détritique, plus ou moins sablo-limoneux, dont la surface est plus ou moins endurcie en croûtes concrétionnées par un ciment calcaire, comme une immense brique cuite au soleil. La surface générale est plus ou moins ondulée et semble au voyageur se prolonger à l'infini, comme une mer largement houleuse et solidifiée. Ce vaste atterrissement doit avoir une profondeur considérable parfois, à en juger par la hauteur des « gours », que de profondes dénudations ont laissé subsister. Tous ces immenses remblais détritiques proviennent, croit-on, en grande partie, de la dénudation de l'Atlas.

*Quelques notes sur les mines de la région.* — La région de Batna, depuis quelques années, a été l'objectif de nombreux prospecteurs. Quelques recherches ont été heureuses et l'on exploite aujourd'hui, dans la chaîne du Bou-Arif, dans le Chellalah, dans le Mesloulah et dans le djebel Afoural, des gîtes calaminaires accompagnés de galène. Le cuivre, très répandu en surface à l'état d'imprégnations, semble jusqu'ici n'avoir donné aucun résultat.

Des recherches de manganèse ont lieu aux environs

du village d'Aïn-Yagout ; on ne peut pronostiquer sur le résultat qu'on en peut attendre.

*Mine de Taghit.* — A 60 kilomètres de Batna et au sud-est, se trouve le gîte de mercure de Taghit qui semble vouloir devenir assez important.

D'importantes recherches ont démontré un tonnage qui a motivé l'installation, aujourd'hui faite, de trois fours pour traiter le minerai, composé de mercure, plomb et zinc.

Cette installation donne de bons résultats et des expéditions de mercure se font sur les marchés.

Ce gisement compris dans des calcaires néocomiens est de formation filonienne ; il a été reconnu et concédé il y a environ une quarantaine d'années. Abandonné par ses premiers propriétaires en 1870, les travaux ont été repris il y a quatre ans.

Les travaux de la mine sont poussés activement et le concessionnaire actuel, M. Lagache, vient de faire installer une usine très perfectionnée, traitant le minerai sur place. Il eût été en effet impossible de faire supporter au minerai les frais de transport très onéreux de la mine jusqu'au lieu de consommation. (Les frais de transport sont très coûteux parce qu'il n'y a pas encore de route pour rejoindre la voie ferrée et les matières doivent parcourir 50 kilomètres à dos de mulet, sur une piste arabe très difficile, franchissant trois crêtes successives avant de venir s'embarquer au chemin de fer à Aïn-Touta.)

Au contraire, pour une matière aussi riche que le métal-mercure, qui vaut 7,000 francs la tonne, les frais de transport constituent une part négligeable du prix de revient.

L'usine fabrique environ 100 kilogs de mercure par jour. On espère pouvoir atteindre une production de 200 kilogs.

Elle est construite avec les derniers perfectionnements et sa visite est des plus intéressantes. On remarquera particulièrement le four à minerai menu grâce auquel on



VILLAGE D'EL HAMMA, SITUÉ DANS LA GRANDE PLAINE D'ALTA DU MELLAGOU  
(Vallée de l'Oued El-Arab)



VILLAGE DE TAFCHENA DANS LA FORÊT DES BENI-IMBOUL, EN ALLANT VERS KEIRANE  
(Vallée de l'Oued El-Arab)

Photographies de M. Bourgeois, photographé à Constantine. (Clichés appartenant à l'Administration des Eaux et Forêts.)

réduit considérablement les frais de main-d'œuvre. (Voir à la fin de cette 1<sup>re</sup> partie l'appendice n° 1.)

Disons un mot, avant de terminer, sur les lignites découverts dans la région de Batna. Jusqu'à présent, on s'est trouvé en présence de « fossiles » compris dans des marnes helvétiques, mais, ainsi que cela s'est produit d'ailleurs dans tout le département, aucune couche lignitifère n'a été rencontrée par les travaux ouverts dans ces terrains.

## CHAPITRE VI

### LES FORÊTS

Les forêts de l'Aurès sont assez considérables. Avant de les énumérer, nous dirons quelques mots des diverses essences qui les peuplent. Ce sont :

#### *Les arbres.*

- Le genévrier commun (*taga*).
- Le genévrier de Phénicie (*arar*).
- Le genévrier porte-encens ou oxycèdre (*lazenzena* ou *aïoual* en langue Chaouïa).
- Le chêne-vert (*kerrouch*).
- Le frêne (*kouszelt*).
- Le pin d'alep (*snoubeur*).
- Le cèdre (*begnoune*).
- L'if (*tiffouzel*).

Le cèdre commence à se montrer à la hauteur de 1,400 mètres, sur les pentes abritées du siroco ; mais on n'en voit à aucune altitude sur les versants exposés au souffle du désert. Les pins sont, après les cèdres, l'ornement naturel de l'Aurès et forment, dans certains centres, de belles forêts ; mais cèdres et pins ne résistent pas au chéhili, le terrible vent du sud-ouest. Les chênes-verts et les genévriers sont seuls assez robustes pour cela. Les premiers semblent occuper la place des cèdres et les seconds celle des pins en face de l'ennemi. Mais quel aspect désolant ils présentent ! isolés, arides et tellement durcis que les chèvres même ne parviennent pas à en ronger les branches. Au contraire, du côté nord, non seule-

ment à l'abri des hautes cimes, mais même derrière les crêtes les plus basses, la végétation se développe avec vigueur. Les cèdres se mêlent alors aux pins et surtout à des chênes qui sont les plus beaux qui se puissent voir. Les genévriers, chétifs dans le sud, rivalisent avec les plus grands arbres. Dans certains endroits, les forêts sont inextricables.

#### *Les forêts.*

Comme nous le savons déjà, l'Aurès est, pour le moment, divisé en deux territoires, l'un civil, l'autre militaire.

En territoire civil, une partie des forêts est gérée par le Service des Eaux et Forêts, une partie l'est directement par les Administrateurs des communes mixtes. En territoire militaire, l'arrêté du 23 décembre 1875 a confié la surveillance de ces forêts à l'autorité militaire jusqu'à ce que ces régions passent en territoire civil, ou que les boisements soient mis en exploitation régulière.

Nous examinerons successivement ces trois catégories de forêts.

#### *A. Territoire civil.*

##### 1<sup>o</sup> FORÊTS SOUMISES AU RÉGIME FORESTIER

*A. Forêt domaniale d'Ech-Ali.* — Située sur le douar d'El-Ksour de la tribu des Lakdar-Halfaouïa et le douar Ouled-Chellih, elle comprend, en chiffre rond, 7,000 hectares. Elle commence à 2 kilomètres environ de Batna et s'étend sur 24 kilomètres de long et une moyenne de 3 kilomètres de large, avec une altitude variant de 1,100 à 1,500 mètres. Le peuplement est généralement assez beau à cause de l'exposition dominante du nord-ouest. Il comprend environ 6/10<sup>e</sup> de chênes-verts, 1/10<sup>e</sup> de genévriers, 2/10<sup>e</sup> de pins d'Alep et 1/10<sup>e</sup> de vides. Les pins poussent en bouquets sur les versants les plus secs et les plus chauds. Des coupes de bois de chauffage y sont assises tous les ans, 3,000 stères environ, pour l'approvisionnement des centres de Batna et de Constantine. Deux gardes forestiers,



VILLAGE DE TIGHEZZA-FERADJ SUR L'OUED EL-MA (Vallée de l'Oued El-Arab).



VILLAGE ET OASIS DE CHEBLA (Vallée de l'Oued El-Arab).

Photographies de M. Bourgeois, photographes à Constantine (Clichés appartenant à l'Administration des Eaux et Forêts)

dont un réside à Batna et l'autre à la maison forestière de Titouguel, assurent la surveillance.

B. *Forêt domaniale des Ouled-Fedhala.* — Elle est située sur le territoire des douars Ouled-Meryen, Tahament et Djebel-Groun de la tribu des Ouled-Fedhala. Elle renferme 27,000 hectares et 46 enclaves d'une contenance de 800 hectares, dont 5 habités. Elle fait suite à la forêt d'Ech-Ali et commence à 800 mètres au-dessus du village de Lambèse. Son altitude est de 800 à 2,000 mètres. Elle forme entre Lambèse et le village de Tahament un massif d'un seul tenant, presque rectangulaire, de 22 kilomètres de long sur 10 de large. Un second massif s'étend au sud-ouest du village de Tahament, sur 15 kilomètres de long et 5 de large. La partie de cette forêt qui domine Lambèse a une exposition nord-est et, par suite, de très beaux peuplements complets de chênes-verts, genévriers et pins. La seconde partie forme les deux rives de l'oued Fedhala, dont le cours est du nord-est au sud-ouest ; une partie est donc exposée au sud et l'autre au nord. Mais ces expositions générales sont modifiées par une quantité considérable de crêtes et de ravins qui donnent aux peuplements une très grande variété.

Ces peuplements renferment  $5/10^e$  de chênes,  $3/10^e$  de vides et de genévriers,  $1/10^e$  de pins et  $1/10^e$  de cèdres dans la région de Sgag. Des coupes ont été assises depuis longtemps dans la partie nord-est qui est la seule exploitable, à cause des difficultés de transport. Ces bois sont consommés à Batna et à Constantine. Ils sont exploités par des bûcherons italiens qui sont très habiles, très sobres et se contentent d'un faible salaire. Les indigènes, qui sont semi-nomades et possèdent de nombreux troupeaux, ne font que les transports. Ils les effectuent, d'ailleurs, à des prix raisonnables, pourvu qu'on ne les leur demande qu'à des saisons convenables, c'est-à-dire après les labours et les battages. Ils sont malheureusement fort portés au vol, et il ne se passe pas d'années qu'ils ne dévalisent les ouvriers européens.

La surveillance est assurée par quatre gardes forestiers,

dont deux résident hors forêt, à Batna et à Lambèse, et deux en forêt, dans les maisons forestières de Boursalah et de Sgag. Le service des Eaux et Forêts désirerait qu'une maison pour deux préposés fut construite dans la vallée de l'oued Fedhala, où il serait facile de trouver de l'eau et un bon terrain. De nombreuses ruines romaines indiquent que cette vallée, aujourd'hui déserte, avait été fortement colonisée.

Le deuxième massif, situé au sud-ouest du village de Tahament, est très imparfaitement surveillé par un garde qui réside aux Tamarins, à plus de 20 kilomètres du centre de son triage. Cette partie sera, pendant longtemps encore, d'un accès difficile, pour ne pas dire impraticable.

c. *Forêt domaniale de Sgag.* — Elle est située sur le territoire des douars Oued-Taga et Bouzina, dans la tribu des Ouled-Abdi. Elle renferme 15,000 hectares et 190 enclaves, d'une contenance d'environ 1,000 hectares, dont 10 habités. Elle forme, avec les forêts d'Ech-Ali et des Ouled-Fedhala, un seul massif de 50,000 hectares, d'une importance considérable, à tous les points de vue. Malheureusement, elle est encore peu connue et les circonstances n'ont pas permis de l'aménager comme il conviendrait.

La partie nord-est de la forêt de Sgag forme le bassin de réception de l'oued Taga qui alimente le bassin fermé de la sebkha Djendeli. La partie centrale, à l'exposition nord-ouest, forme une partie du bassin des affluents de l'oued Fedhala. La partie ouest a, au contraire, une exposition générale au sud, bien que déversant ses eaux, comme la partie centrale, dans l'oued Fedhala.

L'altitude varie entre 1,200 et 2,000 mètres. Les peuplements de cette forêt ressemblent à ceux de la forêt des Ouled-Fedhala, mais sont moins beaux. Ils se composent de 5/10<sup>e</sup> de chênes-verts, 2/10<sup>e</sup> de genévriers, 2/10<sup>e</sup> de pins d'Alep et 1/10<sup>e</sup> de vides. Ils ne sont pas exploités à cause de leur éloignement.

d. *Forêt domaniale des Beni-Oudjana.* — Elle est située

sur le territoire des douars Taouzient, Yabous, Chélia, Mellagou, de la tribu des Beni-Oudjana. Elle renferme 44,000 hectares et 315 enclaves d'une contenance d'environ 3,000 hectares. Les altitudes sont très diverses depuis 1,000 jusqu'à 2,328 mètres, sommet du Chélia, au ras Keltoum, point culminant de la chaîne de l'Aurès et de l'Algérie. Elle s'étend sur une longueur de 40 kilomètres, une largeur maxima de 32 kilomètres et minima de 10 kilomètres,

La partie nord de cette forêt est bordée par la crête du Chélia, celle de Foughal, jusqu'au ras Termelli. Toutes ses eaux forment le bassin de l'oued Bou-el-Freiss qui se rend dans le bassin fermé de la gueraâ El-Tarf ou chott El-Beïda. Ce massif est peuplé de chênes-verts et de pins d'Alep. La montagne du Chélia proprement dit comprend de beaux peuplements de cèdres. Un tiers environ de ces cèdres sont morts à la suite de mutilations causées par les indigènes qui enlèvent l'écorce pour recueillir la résine, d'une période de sécheresse qui, de 1872 à 1882, a été funeste à toutes les forêts de cèdres du département (exemple : les forêts de cèdres du Bellezma et du Bou-Thaleb) et a favorisé l'invasion d'un insecte dont la larve se développe entre le bois et l'écorce, traçant en tous sens des galeries d'un dessin spécial. La plus grande partie des cèdres verts sont très âgés et dépérissent, aucun n'étant exempt de mutilations. Il n'existe que très peu de jeunes perches et presque pas de jeunes plants. La plupart sont tués par un pâturage exagéré.

La partie sud de cette forêt forme le bassin de réception de l'oued Mellagou, affluent de l'oued El-Arab. C'est un versant saharien dont les peuplements sont surtout composés de pins d'Alep, formant d'assez belles futaies.

Le versant sud du Chélia renferme pourtant encore des bouquets de cèdres en voie de disparition rapide. Aucun garde français n'a pu jusqu'ici être installé dans cette région. Deux gardes indigènes demeurent, l'un dans la partie nord à Ras-Foughal, l'autre dans la partie sud à Moussa-el-Ayati, près du village indigène de Bou-Hamama. Deux

gardes français passent la saison d'été dans un gourbi provisoire à Ras-Foughal. Les deux brigadiers et les cinq autres gardes demeurent à Khenchela, à plus de 60 kilomètres de leurs forêts, et ne peuvent ainsi assurer qu'une surveillance tout à fait imparfaite. On compte pouvoir d'ici deux ans commencer l'exploitation des cèdres morts du Chélia, dont on fait actuellement le recensement. L'exploitation des cèdres vifs devra s'opérer avec une prudence extrême ; elle est subordonnée à la question d'une surveillance effective et d'une interdiction absolue du pâturage dans les parties à régénérer. Des coupes de bois de chênes et de pins d'Alep sont assises tous les ans pour le chauffage du centre de Khenchela et des nombreux moulins à vapeur de cette région qui, dans les bonnes années, produit d'immenses quantités de céréales.

E. *Forêt domaniale des Ouled-Yacoub*. — Elle est située sur le territoire du douar Tamza de la tribu des Amamras et fait suite à la forêt des Beni-Oudjana. Elle renferme 21.000 hectares d'un seul tenant, complètement dégrevée de tous droits d'usage par la constitution de forêts communales ; elle ne compte guère que 4 à 5.000 hectares d'enclave. Les altitudes varient entre 1.100 et 2.200 mètres. Les sommets principaux sont : le djebel Pharaoun (2.094<sup>m</sup>), le djebel Aïdel (2.177<sup>m</sup>), le djebel Bezzaïz (2.143<sup>m</sup>).

Cette forêt, avec les forêts communales qui font corps avec elle, forme, aux portes de Khenchela, un puissant massif de 30 kilomètres de long sur 15 de large. En y joignant la forêt des Beni-Oudjana et celle des Beni-Imboul du territoire militaire, on a ainsi une région exclusivement forestière de 109.000 hectares de belles forêts extrêmement précieuses, aux limites mêmes du Sahara.

Au nord et à l'est, les eaux issues de ces massifs forment l'oued Gueïss avec un grand nombre d'autres ravins instables, qui tous portent leurs eaux au nord, dans le chott El-Beïda. Au sud-ouest existent deux grands bassins : l'un, celui de l'oued-Tamza, affluent de l'oued-Mellagou, à l'exposition nord-est, sud-ouest ; l'autre, à l'exposition

sud-est, qui, par une infinité de branches, forme la tête du bassin de réception de l'oued El-Arab.

Dans la partie centrale du massif, région d'Aïn-Mimoun et du djebel-Pharaoun, existent d'importants massifs de cèdres ; un tiers au moins de ces bois sont morts pour les mêmes causes qu'au Chélia. Les deux tiers, vifs, sont dépérissants, tous les sujets étant écorcés par les indigènes. La régénération n'existe pas par suite du pâturage. Les indigènes de ces régions sont semi-nomades et tout à fait sauvages. Ils campent, par tentes isolées, dans les cantons les plus reculés de la forêt et mènent partout leurs chèvres et leurs moutons.

Jusqu'ici, deux gardes français et un indigène demeureraient seuls en forêt à la maison d'Aïn-Mimoun, le brigadier et deux autres gardes résidant à Khenchela. Une maison forestière pour le brigadier et un garde est en construction sur le versant sud, au ravin de Chentgouma.

On exploite, chaque année, un millier de mètres cubes de cèdres morts pour les besoins locaux de la ville de Khenchela et quelques coupes de chênes-verts et de pins d'Alep pour les moulins. Il y aurait intérêt à tirer partie des cèdres morts dont le bois se déprécie aux intempéries malgré ses qualités d'incorruptibilité ; malheureusement les voies de transport manquent. Mais il est probable que la construction de la ligne ferrée de Khenchela à Aïn-Beïda, bientôt terminée, donnera à ce commerce de bois un grand essor.

#### 2° FORÊTS NON ENCORE SOUMISES AU RÉGIME FORESTIER

F. *Forêt domaniale des Beni-Ferah*. — Elle est située sur le territoire du douar Aïn-Zatout (la colombe), tribu des Beni-Ferah et comprend également des boisements lui attenants situés sur les douars Bouzina et Menaâ, de la tribu des Ouled-Abdi. Elle comprend 6.000 hectares avec, dans la partie sud, deux grandes enclaves qui la séparent de la forêt des Ouled-Fedhala. Elle forme au sud-ouest les deux rives de l'oued Taghit, affluent de l'oued Ben-



Gatou, qui se jette dans l'oued Biskra. L'autre partie occupe, par exposition nord-ouest et sud-est, la ligne de faite du djebel Maklouf et du djebel Bouss.

Cette forêt est peu connue, d'accès difficile et actuellement inexploitable. Elle renferme cependant de beaux peuplements de chênes-verts et de genévriers disséminés au milieu des parties ruinées par le pâturage. Elle est surveillée par un garde résidant provisoirement aux Tamarins, à 20 kilomètres du centre de la forêt.

g. *Forêt domaniale de l'Aurès.* — Cette forêt s'étend sur le territoire des douars Ichmoul et Oued-el-Abiod, tribu des Ouled-Daoud, et des douars Oued-Abdi, Chir, Menaà et Tighanimine, de la tribu des Ouled-Abdi. Elle comprend 42,000 hectares, dont 24,500 d'un seul tenant formant le massif de Taghit-Sidi-bel-Kreir, et dont le reste est réparti en un grand nombre de massifs détachés. Les altitudes varient entre 1,200 et 2,000 mètres, ces derniers sommets au djebel Lazereg, au sud-ouest, et pour la montagne qui domine Medina, au nord-est.

Les cantons autres que le grand massif de Taghit sont à peu près inconnus. Ils sont boisés en chênes-verts, genévriers et pins. C'est tout ce qu'on en peut dire.

Le massif principal de Taghit, qui a actuellement 24,500 hectares, a fait l'objet, pour sa partie centrale et sur 14,500 hectares, d'une étude approfondie et d'un aménagement, resté d'ailleurs entièrement inutilisé, approuvé par décret du 24 juin 1884. L'exploitation de cette forêt devait servir à celle de la mine de mercure de Taghit-Sidi-bel-Kreir.

Le chêne-yeuse, le genévrier oxycèdre et de Phénicie, les bois feuillus occupent les crêtes et les versants ouest. Le pin d'Alep occupe les versants est ; 1,600 hectares environ seraient peuplés de cèdres. Cette forêt paraît devoir être encore longtemps inexploitable, à moins que des exploitations minières importantes ne s'établissent et puissent utiliser les bois sur place.

h. *Forêt communale des Amamras.* — Elle est située sur le territoire des douars Ouled-Tamza, Remila, Ouled-

bou-Derhem, Ouled-Ensigna, Khenchela de la tribu des Amamras. Elle renferme 55,000 hectares. Son altitude varie de 1,100 à 2,000 mètres. Elle est peuplée de pins d'Alep sur 500 hectares environ, de chênes-verts, de genévriers et de bouquets de pins d'Alep avec de nombreux vides sur le reste. Elle est l'objet de nombreux délits de la part des indigènes qui augmentent considérablement les enclaves. On y assoit chaque année des coupes pour le chauffage de Khenchela et l'alimentation des moulins à vapeur.

#### B. *Territoire militaire.*

i. *Forêt domaniale des Beni-Imboul.* — Elle est située sur le territoire du douar Ouldja, tribu du Djebel-Cherchar. Elle comprend 43,000 hectares qui font suite à la forêt des Beni-Oudjana. Son altitude varie entre 1,100 et 1,700<sup>m</sup> à ras Begnoune (tête des cèdres). Elle est formée : des deux rives du bassin de l'oued Sidi-Fatallah, qui coule du nord au sud et se jette dans l'oued El-Arab, de l'extrémité supérieure de l'oued Mellagou, à l'est, et d'un grand nombre de petits affluents de l'oued El-Arab, au sud. C'est une assez belle forêt de pins d'Alep et de chênes.

j. *Forêt domaniale de l'Ahmar-Khaddou.* — Située sur les douars : Kimmel, Tadjemout et Oulach de la tribu de l'Ahmar-Khaddou. Elle fait suite à la forêt des Beni-Imboul. Ses peuplements sont beaucoup moins riches.

k. *Forêt domaniale des Beni-bou-Slimane.* — Située sur les douars Zelatou (Tkout) et Rassira. Sa contenance est d'environ 6,600 hectares. Elle est peuplée de chênes-verts et de pins.

l. *Forêt communale de Djera-Mta-Mellili.* — Elle est située sur le territoire du douar Seggana de la tribu des Lakdar-Halfouïa et concerne bien peu le massif de l'Aurès. Sa contenance est de 2,500 hectares. Son altitude est comprise entre 800 et 1,100 mètres. Elle est absolument ruinée par le pâturage des troupeaux des nomades du sud, et ne renferme plus que des peuplements de genévriers.

m. *Forêt communale de Sarida, ou Saghida.* — Située

sur le douar Rassira de la tribu des Beni-bou-Slimane. Sa contenance est de 3,500 hectares. Son peuplement consiste en chênes-verts et genévriers.

## RÉCAPITULATION

NOMS des Forêts	NOMBRE d'hectares	NATURE DES PEUPELEMENTS				VIDES	GARDES		
		Cèdres	Pins	Genévriers	Chênes		français	indigènes	
Ech Ali.....	7.000	.....	1.400	700	4.200	700	2	»	
Ouled-Fedhala..	27.000	2.700	2.700	4.500	13.500	3.600	5	»	
Sgag.....	15.500	.....	3.100	3.100	7.800	1.500	»	»	
Beni-Oudjana...	44.000	8.000	10.000	9.000	12.000	5.000	6	2	
Ouled-Yacoub...	21.000	5.000	7.500	3.500	3.500	1.500	4	2	
Beni-Ferah.....	6.000	.....	.....	3.000	2.500	500	1	»	
Aurès.....	42.000	1.600	12.000	11.400	12.000	5.000	»	»	
Amamras.....	5.500	.....	1.000	2.000	2.000	500	»	»	
Beni-Imboul...	43.000	2.000	18.000	4.500	16.000	2.500	»	»	
Ahmar-Khaddou.	20.000?	.....	3.000?	4.000?	3.000?	10.000?	»	»	
Bou-Sliman?	6.600	.....	2.500	1.000	2.500	600	»	»	
Djera Mta Melill.	2.500	.....	.....	2.000	.....	500	»	»	
Sarida.....	3.500	.....	.....	1.500	1.500	500	»	»	
TOTAUX...	243.600	19.300	61.200	50.200	80.500	32.400	18	4	
			243.600					22	

## CONSIDÉRATIONS SUR L'ARBORICULTURE DE L'AURÈS

On ne trouve nulle part que dans l'Aurès une variété aussi grande d'arbres de toutes sortes. En dessous d'une ligne passant par El-Kantara, Menaâ, Tighanimine, Keïrane, le palmier pousse et donne des fruits mangeables. Cet arbre se maintient dans l'Aurès jusqu'à 300 et même 400 mètres d'altitude, alors que les cèdres ne commencent qu'à 1,400 mètres. Tout l'espace intermédiaire est rempli

par des chênes, des pins, des genévriers. Mais à côté de ces endroits boisés combien, hélas! d'emplacements dénudés et infertiles. Dans les fonds, au contraire, tout est merveilleusement cultivé; les jardins superbes et bien irrigués renferment tous les témoins de la colonisation romaine: les amandiers, les noyers magnifiques, les abricotiers, les pommiers, les cerisiers, les pêchers, les ormes dont les ancêtres soutenaient des rameaux de vignes; en un mot, on trouve dans cette région tous les arbres de nos routes et de nos vergers de France ou d'Europe, conjointement aux arbres des pays tropicaux: le grenadier, le jujubier, le palmier, etc... L'olivier seul se rencontre partout dans l'Aurès, mais la plupart de ceux, bien rares, existant encore, sont retournés à l'état sauvage.

« Si l'on ajoute à ce fait, dit M. Masqueray (*Formation des Cités*), et à quelques autres semblables, que des « pierres de moulin destinées à la fabrication de l'huile « subsistent dans toutes les ruines de l'Aurès, sans oublier « les témoignages si remarquables des historiens arabes « (Ibn Kaldoun, *Histoire des Berbères*), il est permis de « supposer que les Romains avaient couvert d'oliviers pré- « cisément tous les versants de l'Aurès tournés vers le « midi et tiraient ainsi parti d'une surface considérable « maintenant improductive. Ces arbres, lents à croître, « véritables symboles de la paix parce qu'ils ne sont plan- « tés et cultivés que par des populations certaines de leur « lendemain, ont à peu près disparu depuis le VIII<sup>e</sup> siècle, « ère du commencement de la dévastation de l'Afrique, « mais il est bon de noter que les Chaouia fabriquent « encore de l'huile sur deux points très distants, aux ex- « trémités de l'Aurès oriental et de l'Aurès occidental. « Dans la vallée des Beni-Barbar est un bois d'oliviers ap- « partenant à une Zaouia, les indigènes se contentent « d'en broyer les fruits par un procédé des plus grossiers. « Dans une vallée qui s'ouvre sur Biskra, les Beni-Ferah « mettent à profit, plus savamment, quelques beaux « arbres qui poussent près de leur village. Ils usent encore « de l'ancien pressoir romain et c'est là, peut-être, le seul

« lieu du monde où l'on puisse étudier le « trocular » décrit par Caton l'Ancien. Il ne serait pas impossible qu'un « gouvernement, s'inspirant de ces exemples et associant libéralement les indigènes à son œuvre, parvint à « revêtir une seconde fois l'Aurès de son manteau d'oliviers. Cinquante ans suffiront peut-être à réparer les « désastres de douze siècles ».

Il nous reste à dire quelques mots de ce qui pourrait être fait pour améliorer la situation forestière de l'Aurès et, par suite, le régime des eaux de cette contrée.

1° Faire passer à l'Administration des Eaux et Forêts toutes les forêts de l'Aurès. Installer à poste fixe, au milieu de celles-ci, des gardes français et surtout des gardes indigènes nombreux, chargés de leur aménagement, de leur entretien et de leur mise en valeur.

2° Reboiser le plus possible les crêtes dénudées, principalement celles non exposées au Chéhili.

3° Planter partout où faire se pourra des oliviers. Intéresser les indigènes à cette culture ; leur vendre les plantations lorsqu'elles commenceront à entrer en rapport. Ne pas oublier que dans l'Aurès, l'hectare de terrain en jardin vaut jusqu'à 16,000 francs.

4° Respecter dans une très large mesure les droits d'usage et de parcours des indigènes de l'Aurès, qui, en plus de leurs jardins et de maigres terres arables, n'ont généralement d'autres ressources que leurs très nombreux troupeaux. Tâcher d'arriver peu à peu au remplacement des chèvres, l'animal dévastateur par excellence de toutes les forêts, par des brebis.

5° Exploiter le plus rapidement possible les nombreux cèdres morts qui couvrent le pays et utiliser le produit de leur vente à la création de chemins d'exploitation, à la construction de maisons forestières, à l'aménagement des sources.

6° Ne pas faire trop de routes carrossables, mais de nombreux chemins bons muletiers, avec des ponts en maçonnerie solide sur les oueds et de sérieux travaux aux

passages difficiles (éboulements, terres friables, etc...). En somme, ce qu'avaient fait les Romains.

7° Créer à Menaâ, dans l'Aurès occidental, et à Khanga-Sidi-Nadji ou à Ouldja, dans l'Aurès oriental, des écoles d'agriculture pratique pour les jeunes indigènes, écoles où on étudierait principalement le jardinage, la greffe, l'aménagement et l'utilisation des eaux d'arrosage, l'apiculture, autrefois si en honneur dans le pays, la fabrication et l'épuration des huiles d'olive, de noix, etc...

Peut-être arriverait-on ainsi à redonner à ces montagnes un peu de leur ancienne splendeur, à régénérer une population en complète décadence morale et physique, à augmenter le nombre des habitants d'une contrée qui ne peut plus suffire, en l'état actuel, à leur subsistance, à refaire en un mot de l'Aurès ce qu'il était au temps de la colonisation romaine.

## APPENDICE N° 1

### MINES DE TAGHIT

Les mines de Taghit prennent leur nom du village indigène dans le territoire duquel elles sont situées.

Le village de Taghit est formé de trois hameaux édifiés sur la rive droite de l'oued Taghit, et dont les deux extrêmes sont à 1,100 mètres l'un de l'autre ; sa population est d'environ 600 âmes. Il est au cœur de l'Aurès, sensiblement sur le méridien de Batna, dont il n'est distant, à vol d'oiseau, que de 36 kilomètres.

Nous savons déjà que le massif de l'Aurès constitue un énorme plissement crétacé, alternativement concave et convexe, où l'on ne rencontre que de rares lambeaux tertiaires.

Le turonien domine et forme la majeure partie des plateaux de la région ; quelques îlots miocènes émergent de cette mer turonienne et sont comme les témoins, les avant-gardes ouest de l'importante région tertiaire qui se développe à l'est du Mahmel, au nord du Bou-Télarmine.

Le village de Taghit repose sur le terrain néocomien, au contact des deux étages de ce terrain, qui occupe le centre du plissement dont nous venons de parler.

La mine de Taghit est favorablement située aux abords du village, à proximité de magnifiques forêts de pins d'Alep, de cèdres et de chênes qui peuvent être avantageusement utilisés pour les travaux de boisage et de charpente.

La vallée de Taghit présente un champ de filons d'une très grande importance qui, dans un rayon de 4 à 5 kilomètres, n'en montre pas moins de onze,

USINE METALLURGIQUE DE  
LA MINE DE MERCURE

Photographie communiquée par M. Puyvarge,  
associé de M. Lagache



BORDI DE LA MINE DE MERCURE  
DE TAGHIT-SIDI-BEL-KREIK APPARTENANT  
A M. LAGACHE



FAMILLE INDIGÈNE DANS LA VALLÉE  
DE TAGHIT-SIDI-BEL-KREIK  
Photographie du capit. Favier, du 3<sup>e</sup> zouaves



GALERIE DE LA MINE  
DE MERCURE  
Le Gén<sup>l</sup> Monnot et M. Lagache  
sortant de la mine



MOSQUÉE  
DU VILLAGE  
DE  
TAGHIT-SIDI-BEL-  
KREIK

Ces trois photographies de M. Richard, lieutenant au 3<sup>e</sup> zouaves.

Ces filons se partagent en trois groupes distincts, dont le plus important se trouve sur la rive droite de la vallée de Taghit ; le second groupe est rangé sur la rive gauche de la même vallée, tandis que le troisième se trouve dans la vallée parallèle, au sud du smert Tazoult, affluent de l'oued Taghit.

Les roches encaissantes de ces filons sont des alternances de bancs de calcaires, de schistes, de marnes et de grès.

Elles sont recoupées par un système de filons, de cassures dirigées nord 35° ouest, pour le faisceau de la rive droite, et nord-sud pour le faisceau de la rive gauche, et qui sont presque en direction normale de celles des roches.

Les filons sont parfaitement caractérisés par la cassure des roches, par des époutes bien nettes, souvent profondément injectées, par des salbandes lisses et striées.

Le remplissage est formé de galènes, de calamines, de sydérites, de barytes, de calcites, de blendes ou de marnes, fortement imprégnées de cinabre, présentant des alternances de colonnes riches de minerais mixtes imprégnés de cinabre, de colonnes plus pauvres de minerais de même nature, de colonnes riches de cinabre dans la masse calcaire, de colonnes moins riches de ce même genre et, enfin, de colonnes de blende pure ou imprégnée de cinabre.

L'on peut dire que la richesse moyenne du minerai est de 1,25 % à 1,50 % de mercure. Les minerais mixtes accusent des teneurs variant entre 5 et 15 % de plomb ou de zinc.

Les blendes ont donné à l'analyse de 47 à 48 % de zinc, et les galènes argentifères ont une richesse de plomb de 70 à 80 %, et une teneur en argent de 150 à 250 grammes par tonne de minerai.

*Les travaux.*

L'ensemble des travaux exécutés, à ce jour, à la mine de Taghit, indépendamment de plus de 1,200 mètres de tranchées, représente une série de galeries boisées, munies de

rails, pour une grande partie, de près de 3,000 mètres.

Il a été foncé plus de vingt puits ou descenderies qui représentent un total de fonçage de plus de 500 mètres.

Si nous mentionnons encore les 38 kilomètres de route muletière reliant la concession à la gare d'Aïn-Touta, les divers sentiers ou chemins conduisant aux galeries, et la grande voie carrossable dont nous parlerons plus tard, reliant l'usine au village de Nouader, s'étendant ainsi sur plus de 6 kilomètres, jusqu'à la source du Moudji, où sont installés la briqueterie et le four à chaux, et desservant en outre les forêts avoisinantes, nous aurons sans parler non plus du bordj de la direction et des maisons ouvrières une idée de l'importance des travaux exécutés si hardiment par M. Lagache.

#### *La richesse des filons.*

De la visite que nous avons faite, nous avons pu tirer les conclusions suivantes, au sujet de l'allure du gîte de Taghit et de sa richesse :

1° Les parties riches du filon se trouvent presque toujours dirigées parallèlement aux lignes d'intersection de ces filons avec les couches qu'ils traversent, et les colonnes riches du filon de Taghit sont presque verticales, avec un prolongement vers le nord, fait que l'examen des puits a permis de vérifier complètement ;

2° L'examen du filon, soit dans les puits, soit dans les galeries, vérifie très nettement ce principe, que plus un filon est vertical, plus il est riche ;

3° L'examen des matières extraites au niveau inférieur permet de dire que la richesse minière augmente en profondeur ;

4° Les rapprochements que l'on peut faire entre les coupes des puits et celles des galeries situées sur l'amont pendage immédiatement au sud, permettent de reconnaître que la distribution du remplissage filonien est en zones parallèles à la stratification. Le caractère général des filons bien caractérisés ou des « filons théoriques » se trouve parfaitement vérifié ici.

L'étude du remplissage des filons de Taghit présente un intérêt tout particulier.

Examinant les roches encaissantes, nous avons remarqué, sur la droite de l'oued Taghit, des alternances de couches de grès blanc, grisâtre, jaunâtre ou rougeâtre avec de puissantes couches de schistes et de marnes schisteuses ou calcaires.

Dans le bas de la vallée commence la formation calcaire néocomienne qui prend son développement surtout sur le côté gauche du torrent.

Les filons métallifères sont de véritables filons de fractures qui coupent les roches encaissantes presque à angle droit.

En examinant la coupe de la mine, qui a été relevée très exactement, on voit d'une façon évidente que le remplissage métallifère du gîte a été fait par colonnes correspondantes aux couches des schistes et des marnes calcaires, mais de plus, que ces colonnes suivent l'allure des couches encaissantes, suivant leur inclinaison dans le plan même du filon.

Le remplissage des filons de Taghit présente donc des colonnes métallifères contenues dans un plan presque vertical, correspondantes aux roches encaissantes marnées, schisteuses ou gréseuses. L'épaisseur du plan varie de 0<sup>m</sup>30 et 0<sup>m</sup>40 jusqu'à 1<sup>m</sup>50 et 2 mètres. Le calcul de plus de cinquante coupes prises à divers étages accuse une puissance de 0<sup>m</sup>60 en moyenne.

Dans ce gisement, le cinabre se trouve dans des états différents, c'est-à-dire à l'état de cinabre violet compact (mais rarement), à l'état terreux et à l'état pulvérulent. C'est surtout dans ce dernier état que le cinabre s'est infiltré dans toutes les petites fissures du filon, et recouvre d'un saupoudrage plus ou moins épais les alvéoles des calamines clairsemées.

D'après diverses analyses que nous avons consultées, ce minerai de cinabre renferme de 1 à 6 et même parfois de 12 à 15 % de mercure.

*Galeries et puits.*

Les travaux de la mine ont été principalement concentrés sur le filon central du faisceau de la rive droite, qui est ainsi le plus étudié et le mieux reconnu.

Ces travaux sont formés par une série de sept galeries de niveau, débouchant au jour, toutes tracées dans le filon et reliées entre elles au moyen de puits et descenderies qui servent à l'aération et en même temps à l'exploration des colonnes du filon.

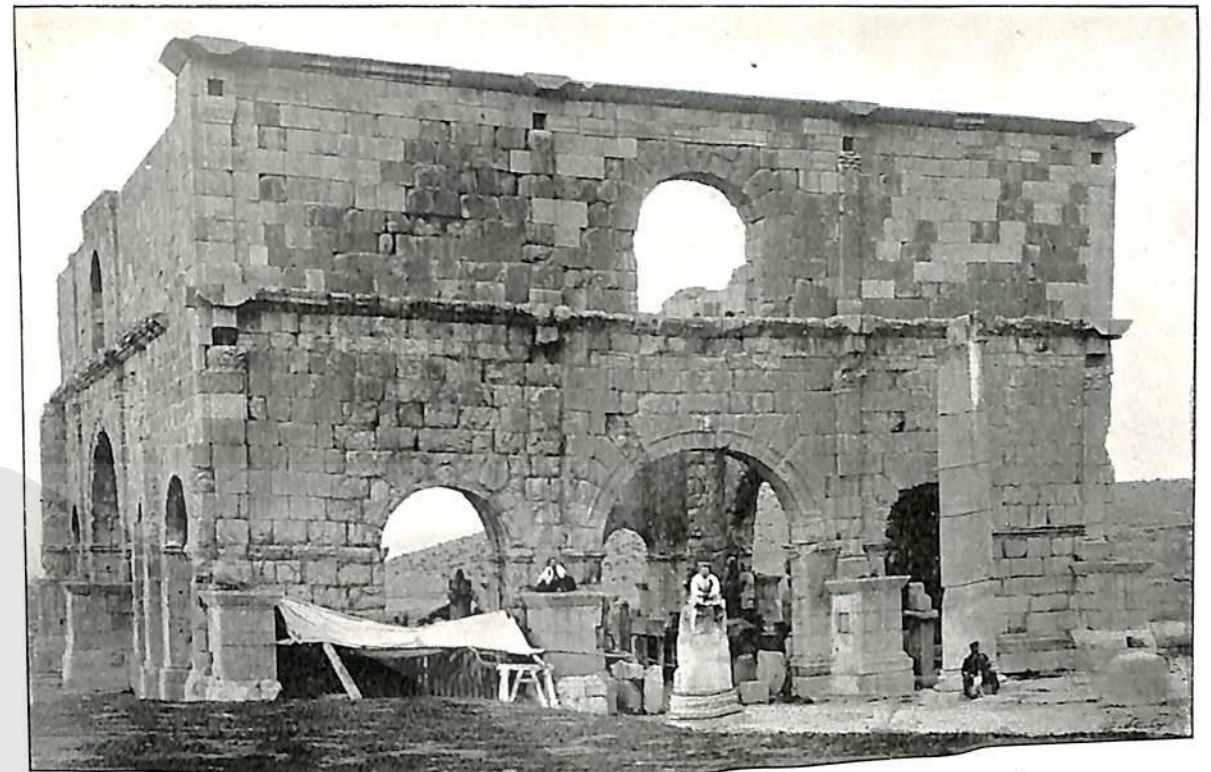
Le niveau le plus élevé, qui traverse la zone des grès où la minéralisation se perd, est ouvert à la cote de 161<sup>m</sup>40 par rapport au niveau 100, point situé derrière les habitations de la direction, au bordj, qui est à la cote 1,350 par rapport à la mer ; le septième étage se trouve à la cote de 71<sup>m</sup>36.

A 22<sup>m</sup>50 plus bas, on a entrepris dans un puits creusé dans le niveau supérieur une galerie dirigée nord-est, dans le but d'atteindre le filon à cette profondeur, et de préparer un nouvel étage. Au bout de 7 mètres, on rencontrait le filon que l'on suivit en direction.

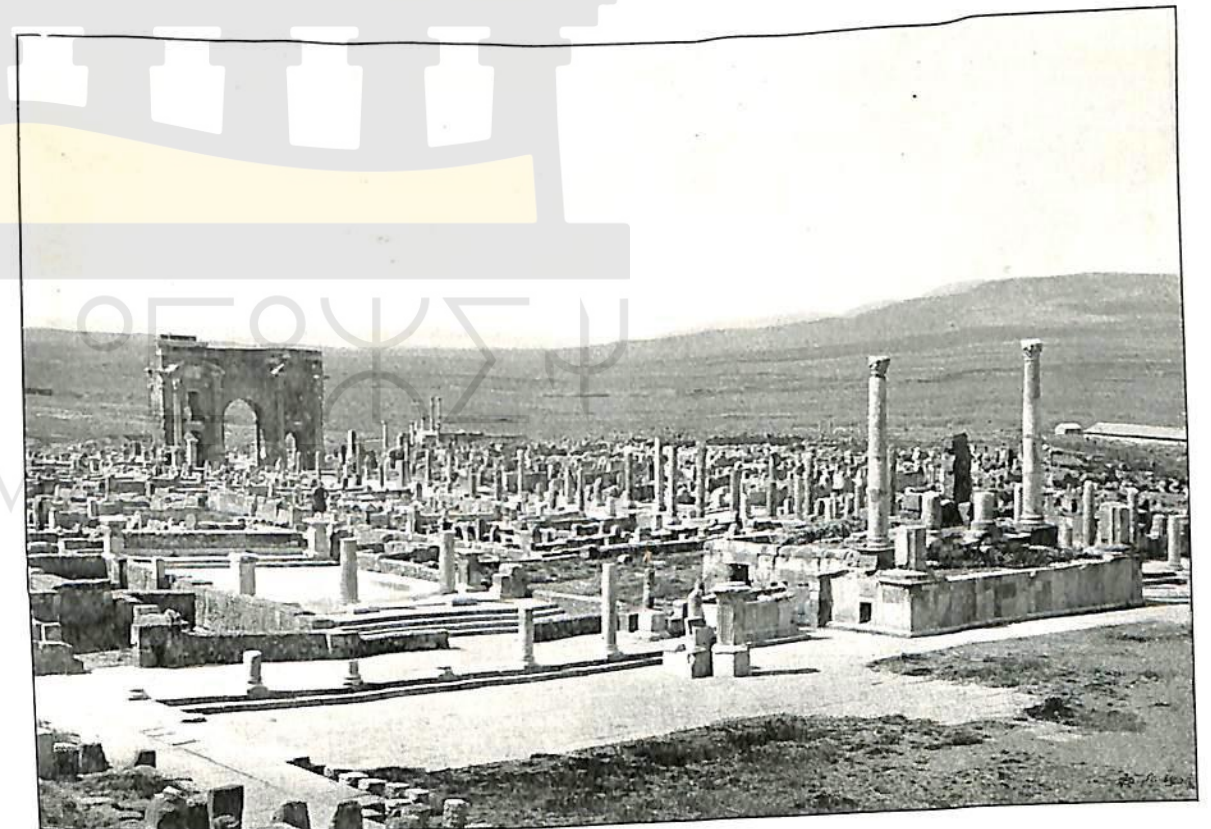
Ces derniers travaux montrèrent à l'évidence le prolongement du filon en profondeur.

Dès lors, cette constatation de la minéralisation du filon en profondeur impliqua la nécessité de continuer l'exploration et l'utilité d'une galerie d'exploitation, de sortage, pouvant servir de galerie d'écoulement des eaux, à partir d'un point bien choisi sur l'oued Taghit.

A la cote de 5<sup>m</sup>27, au confluent du chabet Adir et de l'oued Taghit, à 68 mètres en contre-bas du septième étage, fut ouverte, ainsi à 1,253 mètres d'altitude, une galerie direction nord 35°, 3, est, aux dimensions de 2 mètres sur 2<sup>m</sup>30, évitant les calcaires de droite et les grès de gauche ; elle a été percée dans le schiste en vue d'aller rencontrer, à 1,000 mètres environ, le filon central dont nous venons de parler. A 516 mètres, elle rencontre le filon désigné sous le nom de filon ouest, faisant partie du même faisceau que le premier. On voit donc que le filon sur lequel ont porté les travaux principaux présentera un étage de



LE PRÉTOIRE AU CAMP ROMAIN DE LA III<sup>e</sup> LÉGION AUGUSTA A LAMBÈSE



VUE D'UNE PARTIE DES RUINES DE TIMGAD  
Le Capitole et l'arc de Trajan à gauche, le Forum et la Tribune aux harangues à droite)  
Photographies du sergent Roure, du 5<sup>e</sup> zouaves

166 mètres divisé par le septième niveau en deux sous-étages, à la base desquels commencera l'exploitation par gradins renversés, les abattages partant des parties les plus excentriques pour aboutir au centre.

Ce travers-banc, outre qu'il permettra de servir d'écoulement aux eaux destinées au refroidissement des condenseurs de l'usine, servira de grande galerie d'exploitation et de sortage.

Son percement a permis, avec les déblais qui en sont sortis, de faire sur la gauche de l'oued Taghit une plateforme assise sur le rocher solide, sur laquelle est aujourd'hui installée l'usine de distillation du mercure.

L'étude qui a été faite de ce gîte a démontré l'existence de plus de 100,000 tonnes de minerai de mercure et assure une exploitation avantageuse et abondante.

On comprend dès lors la hardiesse avec laquelle M. Lagache n'a pas hésité à entreprendre dans un endroit aussi éloigné, d'un accès aussi difficile et privé de voies de communication, une usine métallurgique, avec les derniers perfectionnements connus dans l'industrie du mercure.

#### *L'usine métallurgique.*

L'usine se compose principalement d'un vaste bâtiment de 400 mètres carrés et de 15 mètres d'élévation.

Là sont installés trois fours différents. Le premier est un four à réverbère d'un système particulier avec certains aménagements spéciaux, dans lequel sont traités les minerais mixtes et plombeux.

Le deuxième est le four dit à tour, système Spirck, c'est un four à cuve dans lequel sont traités tous les minerais en morceaux comme le poing.

Le troisième four, système Cernack-Spirck, est un four à cascades dans lequel sont traités tous les minerais terreux ou menus, ayant moins de 30 millimètres de diamètre.

Ce four servira également encore pour la calcination



de la calamine et pour le grillage de la blende, après le travail du mercure.

Dans ces trois fours on peut traiter de 20 à 25 tonnes de minerai par 24 heures; ils sont alimentés au bois et au charbon de bois, que l'on fabrique dans la forêt voisine.

Chacun de ces fours est muni de condenseurs système Cernack-Spirck qui ramènent tous les gaz dans une chambre de concentration, d'où ils se dirigent dans une cheminée centrale, dressée le long de la montagne, sur la rive gauche de l'oued Taghit.

En examinant le fonctionnement des fours, on reconnaît que toutes les conditions d'une méthode rationnelle d'extraction du mercure ont été scrupuleusement observées et la chaleur complètement utilisée. Il n'y a aucune déperdition de gaz, il n'y a aucun danger pour les ouvriers employés à la conduite des fours.

Les gaz, à leur sortie, sont arrivés à la température la plus basse, compatible avec la production du métal, et les résidus des minerais calcinés ont abandonné avant la décharge toute leur chaleur qui sert à chauffer l'air circulant dans les fours.

D'ailleurs, dans les fours et les chambres de condensation, on maintient, pour éviter les pertes par volatilisation, une faible dépression d'une façon continue. C'est là un des très grands avantages du système Cernack-Spirck.

Enfin, pour éviter toute déperdition, les fours sont cuirassés de plaques en fonte qui les consolident, et ils reposent sur des semelles, formées de plateaux en tôle reliés par des fers à U, qui les entourent et permettent de recueillir le mercure qui s'échapperait dans la maçonnerie.

Les fours sont accessibles à tous moments, et, de chaque côté, on peut, par des ouvertures latérales, surveiller le travail et la marche des fours.

Les minerais arrivent de la rive droite ou de la rive gauche de l'oued Taghit par des voies qui les amènent, après le pesage au pont bascule, au quai de déchargement et de triage où ils sont classés par catégories distinctes :

En minerais mixtes et plumbeux ;

En minerais en gros morceaux exempts de plomb ;  
En minerais menus ou terreux.

De là, toujours sur wagnons ils sont dirigés, selon leur qualité, aux fours où ils doivent être travaillés.

L'étage supérieur de l'usine, où se fait l'enfournement du minerai, correspond en plan au niveau des voies et des quais et de la grande galerie de sortage.

L'eau nécessaire au refroidissement des condenseurs est amenée du dernier niveau des galeries par une rigole aménagée le long de la voie intérieure.

Un barrage sur l'oued Taghit permet de prendre au besoin, sans pompe ni autre engin, l'eau nécessaire à la condensation.

A l'étage inférieur de l'usine est disposée une voie qui permet l'enlèvement des déblais et résidus de la calcination.

C'est à ce niveau que se trouvent les bassins où l'on recueille le mercure qui est mis en potiches en fer et expédié ensuite à la gare d'Aïn-Touta.

#### *Moyens de communications.*

La gare d'Aïn-Touta est distante de Philippeville de 240 kilomètres.

L'accès de cette mine sera beaucoup plus facile lorsque le prolongement de la route qui reliera l'oued Abdi à Batna, pour laquelle il a été alloué 300,000 francs sur les fonds de l'emprunt, sera terminée ; on pourra franchir alors en voiture les 60 kilomètres qui séparent la mine, de Batna, et les visiteurs ne manqueront pas pour aller admirer cette superbe région de l'Aurès.

Tels sont les renseignements que nous avons pu recueillir sur la mine de mercure de Taghit-Sidi-bel-Kreir.

L'installation de cette entreprise fait le plus grand éloge de M. Lagache, qui a su, pour la créer, dépenser, non seulement les ressources d'un esprit fécond et largement ouvert aux idées du progrès, mais aussi une énergie peu ordinaire et des ressources pécuniaires considérables.

DEUXIÈME PARTIE

HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'AURÈS

⊙ ⊙ ∇ √ Σ ⊙ ⊙ ⊙ ⊙ ⊙ ⊙ ⊙ ⊙ ⊙ ⊙  
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

## DEUXIEME PARTIE

### HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'AURÈS

---

#### CHAPITRE PREMIER

##### ORIGINES DES PREMIERS HABITANTS

###### *Lybiens.*

Salluste, qui a puisé dans les livres numides du roi Hiempsal les plus anciennes traditions qui nous soient parvenues sur les peuples de l'Afrique du Nord, nous apprend que les premiers habitants de cette contrée furent les Lybiens, occupant le littoral de la Méditerranée et les Gétules, venus du Sahara.

La lecture des monuments hiéroglyphiques de l'antique Égypte a permis de prouver que les Lybiens constituaient une race d'hommes aux cheveux blonds et aux yeux bleus, frères des Pélagés, des Ibères, des Celtes et des Gaulois qui envahirent l'Europe vers la même époque. Ces Lybiens dominèrent dans toute la Méditerranée et ne craignirent pas, grâce à leur flotte nombreuse et à leur cavalerie, de s'attaquer à maintes reprises à l'empire des Pharaons.

M. Berlioux a établi que les Lybiens n'étaient autres que les Atlantes et leur pays, le massif de l'Atlas. Cet éminent professeur (et avec lui Henri Martin et le général Faidherbe) prétend aussi que les nombreux dolmens et

les constructions mégalithiques qui couvrent une grande partie de l'Algérie sont l'œuvre de ces premiers habitants. (Voir à ce sujet l'appendice n° 2, en fin de cette 2<sup>e</sup> partie).

Après plusieurs siècles de puissance, les Lybiens succombèrent ; vaincus d'abord par l'Égypte, leur marine fut ensuite détruite par celle des Phéniciens et l'invasion des Gétules venus du sud leur porta les derniers coups <sup>1</sup>.

#### *Gétules.*

L'historien juif Joseph dit que les Gétules proviennent d'Hévilus, fils de Chus, chef des Éthiopiens, dont les descendants habitent les rives de la mer Rouge. C'est le seul renseignement que nous possédions sur l'origine des Gétules. Leur invasion se produisit vers 1300 avant notre ère ; à la même époque avait lieu l'exode des Israélites quittant l'Égypte, sous la conduite de Moïse.

Or, dans leur lutte contre les Lybiens, les Gétules furent aidés par d'autres envahisseurs d'origine chananéenne (les Perses, prétend Salluste), chassés de leur pays par l'invasion des Israélites <sup>2</sup>.

L'union des Perses et des Gétules forma la nation numide, tandis que les Lybiens, renforcés par une immigration aryenne, constituaient le peuple Maure. Plus tard, ces derniers se fondirent avec les Numides, acceptèrent le nom des conquérants et firent partie de leur nation.

#### *Berbères.*

Mais l'invasion gétule n'est pas la seule invasion asiatique dont le nord de l'Afrique ait été le théâtre. Une seconde se produisit peu de siècles avant l'ère chrétienne et c'est

1. On retrouve le nom de Gétule dans le nom de deux tribus : Djetoula (Maroc), Guetchoula (Kabylie).

2. Procope raconte que les soldats de Justinien trouvèrent en Afrique l'inscription suivante : « Nous sommes les descendants des tribus qui s'enfuirent devant ce brigand de Josué, fils de Navé. »

Les Mozabites se disent également descendants des Philistins vaincus par les Juifs à la mort de Goliath. Cela tendrait à démontrer l'authenticité de cette invasion chananéenne dont parle Salluste.

alors que le nom de « Berbères » fait son apparition dans l'histoire.

Les nouveaux immigrants avaient séjourné longtemps dans l'Abyssinie dont les habitants professaient alors le judaïsme <sup>1</sup> ; et les nouveaux venus apportaient avec eux quelques uns des principes de cette religion et des usages particuliers aux Abyssins <sup>2</sup>.

Venus des hautes vallées de l'Himalaya, les Berbères, après avoir séjourné dans l'Afghanistan et la Perse, vécurent quelques siècles en Abyssinie, puis, chassés de cette contrée par une des innombrables convulsions qui agitérent ce pays, ils se remirent en route vers l'Occident. Ibn Khaldoun les fait descendre d'abord au désert ; puis, par la vallée du Niger, les oasis du Sahara et la vallée de l'oued Messaoura, ils envahirent toute la région que les Arabes appelèrent quelques siècles plus tard : « le Maghreb », y apportant la religion juive, l'usage de se fortifier dans des guelaàs et leurs antiques constitutions communales.

Cinquante ans avant l'ère chrétienne eut lieu une dernière invasion provenant de la mer Rouge, elle fut commandée par un chef nommé Ifrikos qui laissa son nom à

1. On sait que les Abyssins ne se convertirent au Christianisme qu'au IV<sup>e</sup> siècle et qu'ils font remonter leur origine à Salomon et à la reine de Saba.

2. Un de ces usages qui a survécu est celui des « guelaàs » de l'Aurès. Cette institution a joué un rôle capital dans la vie sociale des peuples de l'Afrique du Nord. La guelaà est une forteresse située au sommet d'une montagne escarpée, dans laquelle la tribu met ses biens en sûreté. Or les guelaàs existent en Abyssinie ; on les nomme « ambas ». La forteresse de Magdala, où Théodoros attendit, en 1868, le choc des Anglais, n'était qu'une sorte de guelaà. On rencontre la même institution dans l'Inde, aux environs de Cachemir, dans une région où il existe des assemblées communales absolument semblables aux djemaà de l'Aurès. Or l'historien persan Firdouci, qui vivait au X<sup>e</sup> siècle, signale dans cette région une contrée appelée « Berberistan ». Et si ce nom a disparu de la carte d'Asie, il n'en existe pas moins un tout semblable dans le Koraçan oriental : c'est la tribu des « Berbèris ». Les savants s'accordent à faire descendre le peuple Abyssin des environs de Cachemir, il est donc plus que probable que les Berbères sont venus des hautes vallées de l'Himalaya, ainsi que nous le prétendons au cours de cet historique.

toute l'Afrique. Elle apporta les premières notions de la langue arabe ; mais, constituée très faiblement, elle ne tarda pas à se fondre au milieu des autres tribus.

D'autres invasions se produisirent ensuite à une époque plus moderne. Nous allons en indiquer de suite la genèse, anticipant ainsi sur le récit d'événements que nous décrirons plus loin. L'obligation de bien montrer à nos lecteurs la multiplicité des races qui se sont juxtaposées dans l'Aurès, nous a imposé cette manière de faire.

### *Juifs.*

L'histoire nous apprend qu'à la suite d'une guerre contre les Juifs, Ptolémée Soter<sup>1</sup> (323-285 avant J.-C.), le premier roi macédonien d'Égypte, enleva à la Judée une grande partie de sa population et la transplanta dans les diverses régions qui formaient son royaume et qui étaient : l'Égypte, l'île de Chypre, la Lybie, la Marmarique et la Cyrénaïque.

Traités doucement par ses successeurs, ces Juifs devinrent fort nombreux en Égypte et formèrent même en Lybie et en Cyrénaïque des tribus nomades, très populeuses et très puissantes. Ils continuèrent à entretenir des relations incessantes, soit avec Jérusalem, où chaque année ils envoyaient de nombreux tributs pour l'entretien du culte et du Temple, soit avec Babylone où, depuis Nabuchodonosor<sup>2</sup> (606-562 avant J.-C.), il était resté une colonie juive riche et lettrée, qui faisait de cette ville une seconde Jérusalem.

Dans la seconde moitié du premier siècle, toute la race juive d'Orient et d'Occident nourrissait en silence contre le peuple romain une haine atroce et implacable. Exaspérés par la prise de Jérusalem et la ruine du Temple, par

1. Ptolémée 1<sup>er</sup>, Soter (Sauveur) ou Lagus, roi de 323 à 285 avant J.-C., général macédonien qui reçut l'Égypte en partage à la mort d'Alexandre. Il conquiert la Cyrénaïque, Chypre et le sud de la Palestine.

2. Nabuchodonosor II le Grand, roi de Babylone, ruina Jérusalem et le Temple et emmena les Juifs en captivité à Babylone, après avoir fait crever les yeux à Sédécias, roi de Juda.

les cruautés épouvantables commises après leur victoire par Vespasien et son fils Titus <sup>1</sup>, les Juifs d'Afrique frémissaient de rage et ne se tenaient en paix dans l'empire que par l'impuissance de se venger.

Sur ces entrefaites, la guerre contre les Parthes vint à éclater. Sur les instigations de Chosroès <sup>2</sup>, les Juifs de Babylone firent briller avec tant d'éclat aux yeux de leurs coreligionnaires, sujets de Rome, l'espoir d'une vengeance et d'une restauration de la Judée indépendante, qu'ils se soulevèrent tous à la fois, en Chypre, en Lybie et en Cyrénaïque (115 de J. C.).

Dans le premier feu de la révolte, les Juifs de la Cyrénaïque, disent les historiens, massacrèrent 200,000 sujets romains, nombre considérable de victimes qui prouve la puissance et la quantité des rebelles et démontre surabondamment l'existence des tribus juives nomades dans les déserts environnants, car la Cyrénaïque, avec ses cinq villes et ses faibles villages, était incapable de contenir, outre ces 200,000 habitants, tous ceux qui les avaient tués.

La guerre fut acharnée. Les Juifs, en représaille des supplices atroces infligés dans le cirque par les Romains aux captifs de Jérusalem, firent subir à leurs prisonniers toutes sortes de tortures. On envoya contre eux des troupes et des généraux ; troupes et généraux furent culbutés par les rebelles qui, après avoir élu un roi, allèrent donner la main aux Juifs révoltés d'Égypte (116).

L'empereur Trajan, craignant que le feu de la rébellion n'embrasât la Mauritanie, envoya d'Orient en Afrique

1. Vespasien, empereur de 69 à 79 après J.-C., eut pour successeur son fils Titus qui régna de 79 à 81 ; ce dernier prit et détruisit Jérusalem sous le règne de son père.

2. Khosrou ou Chosroès, roi parthe arsacide (117 à 131 après J.-C.), ayant voulu donner à un de ses frères la couronne d'Arménie, eut à faire à Trajan (empereur romain de 98 à 117 après J.-C.). Celui-ci réduisit l'Arménie en province romaine et chassa Khosrou de sa capitale d'hiver, Ctésiphon (sur le Tibre, en Assyrie). Khosrou, ayant remporté ensuite quelques succès, négocia avec Trajan et vécut dès lors en paix avec l'Empire.



LE THÉÂTRE DE TIMGAD



LE MARCHÉ DE TIMGAD

Photographies du sergent Roure, du 3<sup>e</sup> zouaves.

un de ses meilleurs généraux, Marcius Turbo, qui mit deux années à terminer cette guerre. Par les cruautés que les révoltés avaient commises, on peut juger combien leur soulèvement fut repoussé avec dureté.

Le pays fut, pour ainsi dire, dépeuplé et transformé en désert.

Tout ce qui ne fut pas exterminé, c'est-à-dire les tribus les plus éloignées de la côte, s'enfuit vers l'Orient. Les fugitifs passèrent par la trouée existant entre le djebel Demmer en Tripolitaine, et l'Aurès en Numidie; ces deux massifs montagneux se trouvant pour ainsi dire aux portes du désert, ce fut là d'abord qu'ils s'installèrent; les uns se joignirent aux Nefouça en Tripolitaine; d'autres, nommés Djeraoua, s'établirent dans l'Aurès; d'autres enfin, poussés plus loin, allèrent échouer aux environs de Tlemcen et même au Maroc. Ces tribus israélites n'étaient du reste pas maîtresses de se fixer là où elles le désiraient, car elles étaient refoulées par derrière par un autre flot d'émigrants, les Louata et leur avant-garde, les Zenata.

Cette donnée historique explique d'une façon irréfutable la présence dans l'Afrique septentrionale des Israélites dont nous voyons aujourd'hui les arrières petits-fils<sup>1</sup>. Des tribus juives susmentionnées, la plus célèbre fut celle des Djeraoua, qui eut pour chef la Kahena, le héros de l'indépendance berbère, et sur laquelle nous reviendrons au chapitre VII de cette étude.

La place, laissée vide en Cyrénaïque, ne tarda pas à être occupée. Une puissante tribu berbère s'y installa et fut le noyau des nouveaux émigrants qui, deux siècles plus tard, vont prendre à leur tour la route de l'ouest.

#### *Babares et Quinquégentiens.*

Ptolémée rapporte que sur les bords du Nil il y avait un peuple nommé Rouaditaï (Louata), qui vint occuper la

1. D'autres Israélites chassés d'Espagne par les Sarrazins, franchirent le détroit de Gibraltar et vinrent aussi s'installer dans les villes à une époque très postérieure à celle-ci.

Cyrénaïque vers le II<sup>e</sup> siècle. Les tribus le composant, après s'y être augmentées et fortifiées pendant environ un siècle, s'agitèrent à leur tour et commencèrent leur exode vers l'ouest. Sous le choc qu'elles produisirent, les tribus de la Marmarique se refoulèrent à leur tour sur celles qui habitaient les Syrtes.

Sous les Sévères, Septime (193-211), et Alexandre (222-235), toutes ces tribus pénétrèrent à fond dans les provinces de Tripoli et de Byzacène. Elles y furent si gênantes que ces empereurs, pour protéger les frontières, durent les border d'une ceinture de places fortes et de fortins. Inutilement d'ailleurs, car sous Gallien (260-268), les tribus berbères, refoulées les unes sur les autres par cette pression formidable venue de l'ouest, se jetèrent violemment sur la Numidie et la Mauritanie, forcèrent la chaîne des postes et, se répandant par la trouée ainsi formée, commirent mille ravages. C'est l'époque de l'émigration des Babares et des Quinquégentiens dont nous reparlerons au chapitre V, et nous verrons alors avec quel succès ces tribus s'installèrent dans les Babors et dans le Djurjura (Mons Ferratus).

#### *Mazyques.*

A leur suite vinrent les Mazyques. L'origine berbère de ce nom n'échappera à aucun de ceux qui ont appris le kabyle (Amazigh). Ces peuplades durent être si nombreuses et leur poussée si irrésistible que les bornes de l'empire furent brisées au sud de la Mauritanie Césarienne et que, de ce côté, Rome dut reculer ses limites de plus de 200 kilomètres vers le nord. Tous les Hauts-Plateaux, à l'ouest du Hodna, furent abandonnés à ces hordes sauvages. Elles s'y installèrent et s'établirent aussi dans les montagnes de Médéa (Montes Capienses), d'où elles donnèrent la main aux Quinquégentiens du Djurjura, s'alliant avec eux dans la campagne que leur chef Firmus va entreprendre contre le général romain Théodose. (Lire à ce sujet l'histoire de cette guerre dans Ammien Marcellin.)

*Marmarides.*

A la suite des Mazyques arrivèrent les Marmarides. Ceux-ci furent moins heureux que ceux qui les avaient précédés. Probus, général d'Antonin, les extermina et força ce qui en restait à s'enfoncer dans le désert et à se mêler aux populations gétules.

*Louata et Zenata (Rouaditaï).*

Mais jusqu'ici, les populations berbères, cause de ces bouleversements, ne se dégageaient pas encore des peuples qu'elles poussaient et culbutaient devant elles. Ce n'est que sous Dioclétien (284-305) que nous voyons les fameux Rouaditaï apparaître en Tripolitaine.

Le danger parut alors si grand, que Dioclétien envoya contre eux son collègue à l'Empire, Maximin Hercule, qui venait de remporter quelques succès contre les Quinquégiens. Il brilla moins contre les Louata, et, malgré deux pointes hardies que le redoutable empereur poussa dans le désert, les Berbères se retirèrent toujours si loin que les troupes romaines n'osèrent les poursuivre ou ne purent les atteindre. Les bardes de ces tribus guerrières exaltèrent leurs succès et, pendant plus de deux siècles, leurs chants nationaux redisaient à leurs petits-fils la marche triomphante de leurs aïeux. Aux jours de fêtes, de guerre ou d'assemblée, ils les jetaient comme une insulte aux généraux et soldats romains, et cela se passait encore au temps de Justinien (527-565).

Ces Rouaditaï étaient une confédération de tribus, unies entre elles par l'amour du pillage, mais assez indépendantes les unes des autres pour agir au mieux de leurs intérêts. Ils comprenaient cinq grandes fractions : les Zenata, les Maghila, les Louata<sup>1</sup>, les Nefouça et les Houara.

Le premier écrivain arabe qui parle d'eux prétend

1. Les Louata étaient les plus puissants ; ils donnèrent leur nom à l'ensemble de la confédération, de telle sorte que l'on dit plus souvent Louata que Rouaditaï.

que, arrivés en Tripolitaine, ces Berbères se dispersèrent. Les Zenata et les Maghila marchèrent vers le Maghreb (l'ouest) et se fixèrent dans les montagnes de ce pays ; les Louata allèrent habiter le territoire de la Pentapole (Antabolos), qui est le pays de Barca, et s'étendirent jusqu'à Soussé ; les Houara s'arrêtèrent à Leptis la grande (Lebida) et les Nefouça s'établirent auprès de la ville de Sabrata, là où était déjà une tribu juive qui se fondit par la suite avec eux.

Ainsi donc le peuple envahisseur, après avoir traversé la Cyrénaïque et la Tripolitaine, se serait divisé en deux fractions : les Zenata et les Maghila s'enfonçant sans coup férir dans les déserts et les montagnes au sud de la Numidie et de la Mauritanie ; les Louata, les Houara et les Nefouça s'établissant dans toute la région qui entoure la petite Syrie : Tripolitaine, Byzacène, etc.

Ce fut la raison de la conservation des premiers et de la disparition des derniers. En effet, tandis que Zenata et Maghila occupaient les Hauts-Plateaux, l'Aurès, le désert, que les Romains n'étaient plus là pour leur disputer, les autres vont avoir, pendant trois siècles, à supporter le choc successif des armées vandales, byzantines et arabes. De telle sorte que les Louata disparurent, tandis que les Zenata, après avoir pris victorieusement possession du sol, finirent par absorber les restes des fractions dispersées de leur ancienne confédération.

La race zénatienne est donc la dernière couche berbère que l'on constate sur notre terre algérienne ; elle fut loin d'anéantir d'ailleurs, par suite de son occupation, les premières tribus berbères qui habitaient la contrée avant elle, à savoir les Gétules d'abord, puis les Amazigh.

Ibn Khaldoun appelle les premiers occupants fils de Bernès et les Zenata fils de Madrès.

Y a-t-il eu lutte entre ces deux fractions de la grande famille berbère ? L'histoire ne le dit pas. Nous savons seulement que les Mazyques ou Amazigh (pluriel Imazighen, parlant le Tamazirt) envahirent les Hauts-Plateaux à la



suite des Quinquégentiens, et que Théodose eut beaucoup de mal à les refouler vers le sud, dans l'Aurès et le désert. C'est tout. Cependaut, d'après l'état actuel des choses et l'histoire de la contrée sous les Vandales et les Arabes, on peut affirmer que les deux races, sans se pénétrer, se partagèrent le pays, en particulier l'Aurès, et y fondèrent deux royaumes, l'un à l'est, l'autre à l'ouest. A l'époque byzantine, les deux rois étaient : Yabdas dans l'est et Orthaias dans l'ouest.

Aujourd'hui même, si l'on trace une ligne passant par Aïn-Beïda, Khenchela, le Djahfa et le cours de l'oued El-Arab, on voit qu'à l'est de cette ligne sont les Cherguia, qui parlent le Zenata, et à l'ouest les Gharbia, qui parlent le tamazirt. Les Amazigh ont aujourd'hui pour représentants les plus purs les Ouled-Abdi et les Ouled-Daoud, et les Zenata, les Beni-Barbar.

Nous n'anticiperons point davantage sur les événements et nous décrirons en leur lieu les royaumes de Yabdas et Orthaias, ainsi que leurs luttes avec les Byzantins ; il en sera de même pour les territoires que gouvernaient Kocéïla et la Kahena et de leurs combats avec les Arabes. Mais ce que nous pouvons dire de suite c'est que, malgré la pointe du général byzantin Salomon dans l'Aurès, les indigènes actuels n'ont gardé aucun souvenir du passage éphémère des Grecs, alors que, aussi bien à l'est qu'à l'ouest, certaines fractions aurasiques se disent encore « Roumania », romaines. L'ancêtre romain Bouch ou Bourech, père des Ouled-Abdi et des Ouled-Daoud, répond dans l'Orient aux ancêtres Rejemis et Maïou des Zenata.

Quand les Arabes devinrent les maîtres de l'Algérie, ils donnèrent à tous les indigènes le nom de « Berbère » qui a prévalu jusqu'à nos jours. Cependant, bien des éléments, comme nous venons de le voir, avaient concouru à former la population du Maghreb, Lybiens, Gétules, Chananéens, Zenata, Sabéens, sans parler des envahisseurs de passage, tels que les Carthaginois, les Romains, les Vandales,

Du mélange de tous ces peuples, est-il sorti une race nouvelle ? Les Arabes l'ont cru. Les ethnologues modernes se sont posé le même problème ; ils travaillent à le résoudre. Mais déjà on peut affirmer que si on jette un regard sur la carte de l'Afrique du Nord, on peut distinguer cinq groupements berbères.

Au nord, le groupe kabyle.

A l'ouest, le groupe berbère de l'Atlas marocain.

Au sud, le groupe des Touaregs.

A l'est, le groupe des Chaouïas de l'Aurès.

Au centre, le groupe des Mozabites.

#### *Chaouïas.*

Une étude attentive montre que ces Berbères sont loin de présenter les mêmes caractères. Au point de vue « mœurs », par exemple, le cultivateur kabyle sédentaire, attaché à son village natal, aux institutions démocratiques, ne ressemble pas au nomade Targui dont le gouvernement est éminemment aristocratique, ni au commerçant du Mزاب, qui serait incapable de cultiver ses terres s'il n'avait des nègres à sa disposition. C'est dans le groupe Chaouïa, et il présente à ce titre un réel intérêt, qu'il est possible de retrouver la trace des populations primitives qui ont occupé le sol de l'Afrique du Nord. Tandis qu'ailleurs les circonstances ont favorisé les mélanges de races, dans la chaîne de l'Aurès au contraire, livrée depuis une longue série de siècles à l'anarchie la plus complète, les tribus ennemies, constamment en guerre les unes avec les autres, cherchant à s'entre-déchirer, ne contractaient que très exceptionnellement des alliances de familles. Ces luttes de tribu à tribu, de village à village, ont duré jusqu'à la conquête française ; elles ont permis aux diverses races de se perpétuer jusqu'à nos jours, juxtaposées, mais non confondues, et d'offrir aux savants modernes un champ précieux d'investigations, dans lequel il n'est pas toujours facile de se reconnaître, car l'Aurès a été de tout temps le refuge des peuples vaincus,

Les Arabes désignent sous le nom dédaigneux de « Chaouïa » (Cha, mouton) les tribus berbères qui, des Hauts Plateaux jusqu'au Sahara, occupent la partie centrale du département de Constantine. Le sud de cette région s'appuie sur la forte ossature du massif de l'Aurès, où la race berbère se cantonna pour résister aux invasions qui inondaient la plaine, vaste réservoir d'hommes d'où dévalaient les hordes qui luttèrent pour l'indépendance de ce peuple. Au nord, le relief s'abaisse dans les ondulations qui avoisinent Khenchela, Baghaï, Timgad, Lambessa, puis la plaine froide s'étend jusqu'aux soulèvements du Hanout, du nif Ennser<sup>1</sup>, et du Guerioum, à 50 kilomètres au sud de Constantine. A l'est, ce territoire est borné par la grande tribu berbère arabisée des Haractas ; à l'ouest, les Ouled-Soltane et les habitants du massif du Bellezma sont encore des Chaouïas. C'est donc une superficie considérable, 150 kilomètres du sud au nord, 200 de l'est à l'ouest, que couvre ce groupement berbère.

Les Chaouïas de la plaine, plus abordables, se sont arabisés peu à peu, tout au moins à la surface ; ils possèdent une connaissance assez complète de la langue arabe pour que leur idiome échappe à l'attention. Ils n'aiment d'ailleurs pas le prodiguer et le réservent pour leur usage exclusif, afin d'échanger entre eux les réflexions qu'une oreille étrangère ne pourrait saisir. Il faut pénétrer au cœur de l'Aurès pour trouver des fractions où, seuls, quelques rares tolbas parlent l'arabe.

Au point de vue de la langue même, le massif de l'Aurès peut être divisé en deux parties bien distinctes ; au point de vue ethnographique la même distinction peut être établie entre les populations qui portent le nom collectif de Chaouïa. A l'ouest surtout et à l'est, les Zenata, les anciens maîtres du pays qui parlent la langue zénatienne ; au centre, les tribus conquérantes qui parlent la

1. Bec d'aigle. Nom donné en raison de la forme particulière affectée par le sommet de cette montagne,

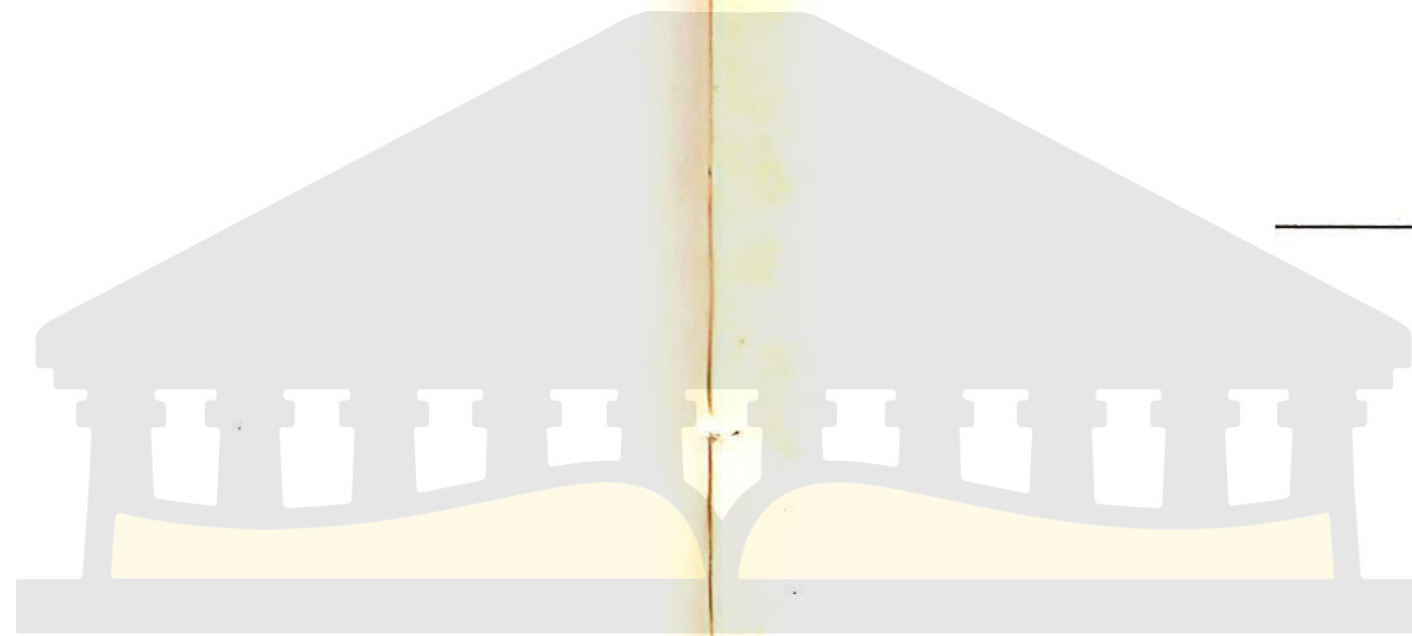


RUINES  
du  
CAPITOLE  
à  
TIMGAD



LA VOIE DU DECUMANUS MAXIMUS  
avec dans le fond l'Arc de Trajan, fondateur de la ville de Timgad, à Timgad  
Photographies du sergent Roure, du 3<sup>e</sup> zouaves.

langue amazirt ou hakbaïlith, dont font partie les Ouled-Daoud (Touaba), et les Ouled-Abdi <sup>1</sup>. Les tribus parlant Zénatien sont généralement hors d'état de comprendre la langue des Chaouïas et inversement.



1. On trouve chez les « Touaba », principalement à Nara et à Menaâ des groupes compacts de blonds, descendants des Lybiens. Il ne peut y avoir aucun doute à ce sujet. Procope atteste qu'ils existaient là avant l'expulsion des Vandales et Hérodote signale dans cette contrée une tribu lybienne, les Maxies. A côté d'eux, certains groupements se donnent le nom de « Roumanía » et se disent descendants authentiques des colons romains, bien qu'ils aient adopté la langue et les mœurs de leurs voisins. Notons en passant que cela est peu vraisemblable, car ces gens ne présentent guère le type romain, et que si les Romains surent, par une administration habile, convertir les Africains à leur civilisation et leur faire adopter leurs mœurs, leur religion, leurs coutumes, leurs noms, ils ne peuplèrent point. Ce qui est très vraisemblable, au contraire, c'est que les quelques colons romains qui survécurent aux invasions diverses qui se produisirent dès la fin du Ve siècle, finirent par se mélanger aux autochtones et furent complètement absorbés par eux en un petit nombre d'années.

## CHAPITRE II

## L'AURÈS SOUS LES CARTHAGINOIS

## ET AU DÉBUT DE LA CONQUÊTE ROMAINE

Il est peu de parties de l'Algérie qui aient été aussi fécondes en événements notables que l'Aurès.

Sous la domination de Carthage, les populations du massif vivaient dans l'indépendance la plus absolue. Il est à présumer que quelques-unes d'entre elles reconnurent l'autorité de cette république, mais que par suite même du système d'occupation établi chez les Carthaginois, il leur était facile de reconquérir (quand elles le voulaient) leur liberté d'allure. L'armée mercenaire de Carthage comptait dans ses rangs de nombreux Gétules ; ils firent à la suite d'Amilcar et d'Annibal les campagnes d'Italie.

Pendant les luttes sanglantes que soutinrent entre elles Rome et Carthage, les peuplades indigènes, Lybiens et Gétules, s'allièrent presque toujours aux troupes romaines pour les aider à renverser une domination détestée.

Après la chute de Carthage, Rome eut à lutter contre Jugurtha, roi des Numides, descendant de Massinissa, qui avait levé le drapeau de l'indépendance. Jugurtha trouva dans les Gétules de sérieux auxiliaires. Ce peuple, qui avait vécu jusqu'alors libre de toute alliance, fournit à l'ennemi de Rome de nombreux contingents. C'est dans l'Aurès même que Jugurtha venait se réfugier après les défaites que Marius lui avait fait subir <sup>1</sup>.

1. Jugurtha, né en 154 avant J. C., mort en prison à Rome en 104, neveu et successeur de Micipsa.

Selon toute probabilité les Romains furent contraints, par suite de leurs luttes contre Carthage, à accomplir la conquête du nord de l'Afrique. Cette conquête n'entraîna certainement pas dans leurs vues ; mais une fois engagés sur le territoire punique, ils durent entreprendre, malgré eux, la pacification des tribus indigènes et furent ainsi amenés à y fonder une colonie qui devait bientôt devenir le « grenier de Rome ». Ils ne se contentèrent pas, à l'exemple des Carthaginois, d'occuper le littoral et d'exploiter le pays sans asseoir leur domination ; ils s'avancèrent lentement mais sûrement dans l'intérieur, colonisant au fur et à mesure les territoires qu'ils traversaient et leur donnant des institutions conformes aux besoins d'une situation nouvelle.

Vingt-cinq ans avant J.-C., Rome possède tout le pays depuis la mer jusqu'à Cirta et la ligne des plateaux. En l'an 6 après J.-C., grâce aux succès de Cassius, de Cossus, etc., elle s'est avancée jusqu'à la limite du pays des Musulames, c'est-à-dire jusqu'aux contreforts de l'Aurès. Mais ce n'est qu'après la défaite de Tacfarinas (21), sous Tibère (14-37 après J.-C.), ainsi que nous le verrons plus loin, que la Numidie est vraiment conquise. Il y a lieu de remarquer qu'avant l'occupation de l'Aurès par les Romains, les Gétules avaient maintes fois servi dans leurs différentes légions. L'armée de Scipion en comptait plusieurs cohortes. Marius, dans ses guerres contre Jugurtha, avait acquis auprès d'eux un très grand prestige. César, qui avait hérité de cette influence dans ses guerres contre Juba I<sup>er</sup>, sut, par d'habiles négociations, les gagner à sa cause et les excita contre Juba, roi de Numidie. Les Gétules l'aidèrent puissamment à la bataille de Thapsus qui mit fin à la puissance de ce monarque.

*Juba II.*

Après la mort de César, Auguste qui avait une grande affection pour le fils de Juba I<sup>er</sup>, appelé aussi Juba, lui donna, vers l'an 30 avant J.-C., à gouverner la Numidie, à laquelle il substitua, en 25, la Mauritanie. L'histoire de

Juba II est peu connue ; on sait seulement qu'il régna cinquante ans et que Rome lui prêtait ses légions quand il en avait besoin pour briser quelque résistance. En réalité, c'est pour le compte de Rome que Juba II gouvernait et c'est à partir de son avènement, que les Romains commencèrent à s'installer réellement en Afrique. Il y eut à cette époque de nombreux soulèvements des populations indigènes. En l'an 6, les montagnards de l'Aurès se révoltèrent contre l'autorité de Juba II ; cette insurrection fut réprimée par Lucius Cornélius qui prit le surnom de « Gétulique » ; mais la révolte la plus importante fut celle d'un des chefs de la montagne, nommé Tacfarinas ; elle dura de 17 à 24 après J.-C.

#### *Tacfarinas.*

Tacfarinas était un Berbère qui avait servi dans les légions romaines et avait déserté. Il appela aux armes les tribus établies au pied de l'Aurès et appelées alors « Musulames » ; celles-ci se grossirent peu à peu de tous les Gétules de la montagne, attirés par l'espoir du butin. L'insurrection s'étendit bientôt dans tout le sud et l'est, depuis les Syrtes jusqu'auprès du Hodna. Sept années durant, Tacfarinas occupa les légions et inquiéta fort les Romains. Chaque fois qu'il était vaincu, il courait s'enfoncer dans le désert ou dans l'Aurès ; il était là à l'abri de toute poursuite. Mais, quelques mois après, quand il s'apercevait que les Romains, redevenus confiants, se gardaient mal, il reparaissait tout à coup, surprenant les villages et les fermes, et marquait son passage par le meurtre et l'incendie. Tacfarinas s'attaqua même aux places fortes ; vaincu plusieurs fois, il fut cerné par le proconsul romain Dolabella aux environs d'Auzia (Aumale) et périt en combattant avec un grand nombre des siens.

Plus d'un siècle se passe après la défaite de Tacfarinas. Les colons sont arrivés. Ils s'établissent solidement dans le pays, créant des villages, perçant des routes, édifiant des fermes et des usines agricoles, etc...

Jusqu'à Trajan (98-117), la frontière n'avait pas dépassé

la ligne de Theveste à Lambœsis, et il ne semble pas qu'elle se prolongeât vers l'est à Adrumetum (Sousse). Cet empereur la fit descendre jusqu'au Djerid. Diverses inscriptions, dont nous reparlerons, indiquent que, pendant les premières années du II<sup>e</sup> siècle, un établissement militaire très important fut créé par ses soins à Ad Majores, au nord de Negrine. L'influence romaine descendit au-delà de Biskra, jusqu'aux bords de l'oued Djeddi 1.

En l'an 122, la III<sup>e</sup> Légion Augusta construisit la route de Carthage à Tébessa. Une inscription montre qu'en l'an 145, en la septième année du règne d'Antonin le Pieux (138-161), une autre route est tracée à travers les défilés abrupts de l'Aurès et relie Lambèse à Tahouda, par l'oued El-Abiod et le col de Tighanimine. Mais à cause des difficultés qu'elle présentait, elle ne tarda pas à être remplacée par une autre allant de Lambèse à Biskra par le défilé d'El-Kantara.

À cette époque, si l'on en croit Pausanias (géographe grec du II<sup>e</sup> siècle), il y eut une révolte générale de tous les peuples gétules, à laquelle prirent part les populations de l'Aurès et des Zibans. C'est cette insurrection qui amena l'occupation définitive de l'Aurès et l'installation de plusieurs postes militaires à tous les débouchés du nord et du sud de ce massif montagneux.

Au milieu du II<sup>e</sup> siècle, les Gétules du Sahara voient donc, tout étonnés, les aigles romaines s'élancer des montagnes et aller soumettre les Garamantes jusque dans leurs déserts.

C'est pour prévenir les soulèvements continuels des populations turbulentes de l'Aurès et assurer leurs communications avec le sud, que les Romains durent placer une légion de ce côté de leurs possessions. D'abord installée à Theveste (Tébessa), celle-ci fut transportée successivement à Mascula (Khenchela), Thamugas (Timgad) et enfin installée définitivement à Lambœsis (Lambèse).

1. Il existe sur cette rivière, à Ourlal, des traces très visibles d'un ancien barrage romain, restes qu'il est même question d'utiliser pour la construction d'un nouveau barrage destiné à l'irrigation de cette partie du Sahara.

### CHAPITRE III

#### NOTES HISTORIQUES SUR LA LÉGION III<sup>me</sup> AUGUSTA

Avant de continuer le récit des événements qui intéressent l'Aurès, il nous semble utile de dire quelques mots de la III<sup>me</sup> Légion Augusta, dont l'histoire est intimement liée à celle de cette contrée durant trois siècles.

Lors de l'établissement de l'empire romain, sous Auguste, il avait été posé en principe, entre le Sénat et l'empereur, dans le partage des pays soumis, que les provinces intérieures, les premières conquises, celles où la pacification était complète, seraient administrées par le Sénat, et que les provinces frontières, celles où le voisinage des barbares et l'état d'insoumission des populations nécessitaient l'occupation permanente par les légions, resteraient sous l'autorité de l'empereur ; exception avait été faite cependant pour la province d'Afrique, qui, bien que possédant une légion entière, la III<sup>me</sup> Augusta, faisait partie du lot du Sénat et était gouvernée par un proconsul.

Le proconsul résidait à Carthage ; il réunissait dans ses mains tous les pouvoirs civils, militaires et judiciaires ; il nommait à toutes les charges et à toutes les fonctions de la province ; il jouissait enfin d'une initiative illimitée et d'une indépendance presque absolue vis-à-vis du pouvoir central. C'était donc un personnage considérable.

Les descendants d'Auguste prirent ombrage de la puissance du proconsul d'Afrique, et, vers l'an 40 après J.-C., la province reçut une nouvelle organisation. Le commandement des troupes fut retiré au proconsul et confié à un légat désigné par l'empereur et on constitua,

sur les confins de la province, un territoire militaire placé sous l'autorité directe du légat impérial, commandant de cette légion (la III<sup>e</sup> Augusta).

Il y avait ainsi dualité entre les deux pouvoirs civil et militaire et équilibre de puissance entre le proconsul représentant du Sénat, et le légat, représentant de l'empereur.

Cette organisation se maintint durant un siècle et demi ; en 194, la Proconsulaire et la Numidie furent effectivement séparées, et celle-ci constitua une province impériale distincte dont le légat de la III<sup>me</sup> Légion resta le gouverneur.

La Légion III<sup>me</sup> Augusta était la fraction la plus importante des troupes permanentes d'Afrique ; elle comprenait environ 6,000 hommes d'infanterie, répartis en 10 cohortes de 6 centuries, 700 hommes de cavalerie répartis en 22 escadrons et des troupes auxiliaires composées également d'infanterie et de cavalerie dont l'effectif, variable suivant les besoins, était sensiblement égal, en temps normal, à celui de la Légion. Il faut y ajouter aussi des troupes indigènes recrutées dans le pays et dont l'histoire n'a conservé que bien peu de traces. Parmi les auxiliaires, les uns étaient attachés à la Légion en permanence, les autres vinrent en Afrique à titre de renfort temporaire. Ces troupes auxiliaires comprenaient des « ailes », des « cohortes », des « numeri » et des « vexillationes ». (Voir appendice n° 1.)

Le légat impérial commandait la Légion et les troupes auxiliaires ; il était secondé par trois préfets qui avaient dans leurs attributions les parties techniques du service :

Le préfet de la cavalerie avait spécialement la direction de cette arme ; le préfet du camp était chargé de la discipline du camp, de la construction et de l'entretien des fortifications, de la direction du parc, des machines de guerre, des ambulances et des convois ; le préfet des travaux, sorte d'ingénieur, présidait à la confection de tous les engins, outils et machines et dirigeait les grands travaux d'art et d'utilité publique où s'exerçait, en temps de paix, l'activité des légionnaires.

Artisans en même temps que soldats, habiles au ma-

niement des outils comme à celui des armes, les légionnaires, en effet, construisaient ces camps, élevaient ces monuments, creusaient ces canaux et perçaient ces routes dont les ruines et les tracés recouvrent encore l'Algérie et la Tunisie tout entières.

Par son organisation, par sa composition et ses effectifs, la Légion était donc un tout complet, un puissant instrument de guerre et de colonisation ; partout où elle plantait ses tentes, la Légion y était une cité armée.

Etablie pendant près d'un siècle à Tébessa (Theveste), puis campée quelques années à Khenchela (Mascula) et à Timgad (Thamugas), la Légion III<sup>me</sup> Augusta, vers l'an 123 ou 124 de notre ère, vint installer ses quartiers permanents à Lambèse (Lambœsis).

#### *Fondation de Lambèse.*

Avec la Légion et le légat gouverneur, avec les familles des légionnaires et les nombreux fonctionnaires, employés et secrétaires du Gouvernement, accourut à Lambèse la foule des marchands et des individus de toutes sortes que traîne à sa suite une armée opérant dans un pays dénué de ressources. A côté du camp de la Légion, à côté de celui des auxiliaires, naquit une ville qui grandit, se développa rapidement et devint bientôt la première cité de la province de Numidie.

L'étendue et la splendeur des ruines que l'on retrouve aujourd'hui, attestent le rôle considérable que joua Lambèse à cette époque de la domination romaine.

Le camp de la Légion présentait la forme d'un rectangle de 500 mètres de longueur sur 420 mètres de largeur ; le mur, haut de 4 mètres, était flanqué de bastions et de grosses tours ; l'enceinte était percée de quatre portes, une sur chaque face. Deux grandes voies, se coupant à angle droit, reliaient ces quatre portes et, à leur intersection, s'élevait le « prétorium », le monument principal du camp, qui renfermait en outre quelques autres édifices publics, les casernes et tous les bâtiments militaires

Au sud-est du camp, étagée sur les dernières pentes

septentrionales de l'Aurès, la ville se développait sur une longueur de plus de 2 kilomètres 1/2 et sur une largeur de près de 1,000 mètres. Une large et belle voie reliait le camp à la ville ; elle partait de la porte est du camp, laissait sur sa gauche un grand arc de triomphe, des thermes, le cirque (immense amphithéâtre qui pouvait contenir de 10 à 12,000 personnes) et elle aboutissait à un arc de triomphe à trois portes connu aujourd'hui sous le nom « d'arc de Septime-Sévère ». Près de cet arc de triomphe s'élevait le palais du légat, vaste et somptueux édifice. Plus loin, au cœur même de la ville, on trouvait le forum, le temple d'Esculape et celui de Neptune, plusieurs arcs de triomphe et de nombreux monuments dont il ne reste plus que des vestiges.

A 2 kilomètres à l'ouest de la ville, était établi le camp des auxiliaires d'une importance beaucoup moindre que celui de la Légion.

De grandes voies partaient de Lambèse ; c'étaient celles de Lambèse à Constantine, de Lambèse à Sétif, de Lambèse à Tébessa, par Timgad et Khenchela, de Lambèse à Biskra par El-Kantara avec embranchement sur Barika dans la région du Hodna. Des voies secondaires dont nous parlerons plus bas avaient aussi leur origine à Lambèse.

Située au pied même du massif de l'Aurès, qui de tout temps a donné asile à des peuplades belliqueuses, pillardes et toujours prêtes à se ruer sur les régions fertiles de la plaine, — sentinelle vigilante à la porte d'un étroit défilé, d'une longue coupure, route principale des caravanes qui venaient du Sud se ravitailler dans le Tell, ou des tribus nomades qui s'y lançaient pour exécuter leurs razzias, — étape indispensable de toutes les troupes qui faisaient mouvement d'un côté à l'autre des montagnes, la position de Lambèse avait, sous les Romains, une importance militaire de premier ordre.

Mais pour contenir les tribus indigènes qui, après de longues luttes et de fréquentes révoltes, avaient été peu à peu refoulées dans le massif montagneux ou dans les

régions stériles du sud, la Légion avait détaché un grand nombre de postes qui constituaient, aux débouchés de ces régions difficiles, une puissante ligne de protection à l'abri de laquelle se développait en sécurité la colonisation.

Le massif de l'Aurès était entouré d'une ceinture de fortins et de blockhaus que reliait une grande route stratégique circulaire qui partait de Lambèse, passait par Timgad, Khenchela, Tébessa, se dirigeant de là sur Négrine, longeant le pied méridional des montagnes jusqu'à Biskra et revenant à Lambèse par les gorges d'El-Kantara <sup>1</sup>.

Du côté du sud, les détachements avaient été poussés au loin dans le désert pour contenir les turbulentes tribus nomades et s'opposer à leurs incursions dans le nord ; on a retrouvé à Boudjem, Gharia et Gharbia, en Tripolitaine, et jusqu'à Ghadamès, non pas seulement les traces du passage des détachements de la III<sup>me</sup> Légion, mais des ruines de fortins, de thermes et de grands établissements qui attestent une occupation permanente des principales oasis de ces solitudes reculées.

C'est Lambèse qui fournissait tous ces postes et tous ces détachements ; comme c'est de Lambèse aussi que partaient les colonnes qui allaient réprimer, dans toutes les parties de la province, les mouvements insurrectionnels des tribus indigènes.

Pendant près de deux siècles, l'histoire de Lambèse est intimement liée à celle de la Légion. Cette histoire d'ailleurs ne présente que peu d'incidents saillants, peu d'événements extraordinaires ; la III<sup>me</sup> Légion Augusta a fourni une carrière active, mais uniforme, et ce n'est que vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle qu'on la voit se mêler aux luttes politiques qui troublaient depuis longtemps la mère-patrie.

*La III<sup>me</sup> Légion Augusta est dissoute par Gordien III.*

En l'an 237, le proconsul d'Afrique, Gordien, est pro-

1. Cette grande voie stratégique embrassait ainsi dans son périmètre le massif du djebel Cherchar et les monts des Nemenchas, des Ouled-Rechaïch et des Allaouana.

clamé empereur en remplacement de Maximin, déposé. Il s'était adjoint son fils et le premier acte de celui-ci fut de destituer son ancien rival de pouvoir, le légat de Numidie, chef de la III<sup>me</sup> Légion, Capellien. Celui-ci ne reconnaît pas plus le nouvel empereur qu'il n'accepte sa révocation ; il se met en état de rébellion ouverte et entraîne à sa suite toutes les troupes dont il a le commandement. Les Gordiens ne s'attendaient pas à cette résistance ; ils n'étaient pas prêts et ne disposaient d'ailleurs que d'un très petit nombre de soldats ; attaqués par Capellien, leurs partisans sont vaincus et massacrés ainsi que l'empereur et son fils.

Quand ces événements furent connus à Rome, le Sénat proclama deux nouveaux empereurs, Maxime et Balbin, auxquels il adjoignit le petit-fils et le neveu des Gordiens assassinés. Après la mort de ses deux collègues, ce dernier est reconnu seul empereur sous le nom de Gordien III et il envoie aussitôt des troupes nombreuses en Afrique contre la Légion révoltée. Celle-ci est vaincue à son tour et on use contre elle de terribles représailles. La III<sup>e</sup> Légion Augusta est dissoute, rayée des rangs de l'armée et ses cohortes dispersées aux extrémités de l'empire ; sa mémoire même fut proscrite et son nom effacé de tous les monuments de Numidie.

Cette disgrâce dura quinze ans.

*La III<sup>me</sup> Légion Augusta est rétablie par Valérien.*

Un successeur de Gordien III, Valérien (253-260), élu empereur par ses troupes qui renfermaient un grand nombre de légionnaires de Lambèse, leur témoigna sa reconnaissance en reconstituant la III<sup>me</sup> Légion Augusta qu'il remplaça en Afrique et à qui il rendit ses anciennes prérogatives.

La plupart des monuments de Numidie qui portent les dédicaces de la III<sup>me</sup> Légion gardent trace de cette dissolution et de cette reconstitution ; les mots LEG. III AVG., d'abord grattés sur la pierre, réapparaissent dans un creux de quelques millimètres ; et, dans plusieurs inscriptions



même, ces mots, mal effacés, peuvent être déchiffrés en toute certitude.

Pendant ces quinze années d'absence de la Légion, la Numidie n'était pas restée dépourvue de troupes ; une légion avait été appelée de Germanie pour combler en Afrique le vide créé par le licenciement de la III<sup>me</sup> Augusta et c'est le légat de Mauritanie qui avait momentanément exercé le gouvernement de la province.

En recouvrant sa légion et son légat gouverneur, la Numidie avait repris son rang et ses honneurs de province impériale ; mais quelques années après, vers l'an 297, de profondes modifications furent apportées à son organisation : le légat fut supprimé et le gouvernement de la province confié à un simple chevalier, un « *præses* », qui ne conserva que l'administration civile. Toutes les troupes d'Afrique furent réunies sous un seul commandement et le préfet du camp devint le chef de la III<sup>me</sup> Légion, dont les auxiliaires furent séparés pour constituer un corps distinct.

#### *La III<sup>me</sup> Légion Augusta quitte Lambèse.*

Dès lors, la Légion ne joua plus qu'un rôle effacé et, au IV<sup>e</sup> siècle, on ne trouve même plus de trace de son séjour à Lambèse. Vers l'année 312, Constantin (306-337) <sup>1</sup>, transporta le siège du gouvernement à Constantine ; c'est vraisemblablement vers cette date que la III<sup>me</sup> Légion quitta Lambèse pour transporter ailleurs ses quartiers permanents.

Lambèse avait dû à la III<sup>me</sup> Légion Augusta sa naissance et sa prospérité ; privée de ses compagnons de fortune, déchue de son rang de capitale, elle ne fait plus que décliner et, à partir du milieu du IV<sup>e</sup> siècle, son rôle s'efface, son histoire devient obscure et finalement elle disparaît peu à peu dans les grands cataclysmes qui vont bouleverser l'empire romain.

1. C'est Constantin qui, en 330, transporta le siège de l'empire romain à Byzance et lui donna le nom de Constantinople.

## CHAPITRE IV

### POSTES ET ROUTES CRÉÉS AUTOUR DE L'AURÈS

PAR LA III<sup>me</sup> LÉGION AUGUSTA

Quel fut le rôle de la III<sup>me</sup> Légion au point de vue de la colonisation de l'Aurès ? C'est ce que nous allons examiner dans ce chapitre.

On a cru longtemps que la colonisation proprement dite, celle qui attache la population au sol par la culture, s'arrêtait au pied du versant septentrional de l'Aurès et que la chaîne elle-même n'avait été occupée que par des postes militaires gardant les principaux passages, afin de mettre le Tell à l'abri des incursions des nomades. Les travaux si remarquables de M. Masqueray et du Père Mesnage ont dissipé cette erreur ; ils ont démontré que le massif tout entier, même sur le versant méridional était, dans les premiers siècles de notre ère, le théâtre d'une colonisation très avancée.

Dans la plaine, aujourd'hui presque déserte, où viennent mourir, du côté du nord, les dernières ondulations de la chaîne, s'élevaient de populeuses cités dont les ruines grandioses font l'admiration des voyageurs : Lambèse, Thamugas (Timgad), Mascula (Khenchela), Baghaï, Theveste (Tébessa) formaient une série de grandes villes qui rivalisaient de luxe et de richesse.

Dans la montagne même, les villages agricoles et les fermes isolées se formèrent le long des cours d'eau et de riches cultures couvraient des croupes aujourd'hui dénudées et des plaines maintenant arides et désolées. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les cartes de l'Etat-Major pour voir l'importance et le nombre des ruines de fermes et de bourgades qui s'étendaient au nord et au sud de la route actuelle de Batna à Khenchela. A la culture du blé

et aux produits des arbres fruitiers, les colons romains joignaient la ressource précieuse de l'élevage du bétail ; mais leur fortune consistait surtout dans la récolte de l'olivier qu'ils avaient planté à profusion dans tout l'Aurès.

C'est sous Trajan que commence effectivement l'occupation de l'Aurès. C'est lui qui fait continuer la route de Theveste à Mascula (Khenchela) et la prolonge jusqu'à Thamugas (Timgad), cité fondée en l'année 100 après J.-C., pour l'installation, probable au début, d'une colonie de vétérans.

C'est sous Trajan que la frontière est portée au sud de l'Aurès. Il fait bâtir la forteresse de Ad Majores (Besseriani). Les populations de la montagne étaient ainsi prises entre deux routes militaires fortifiées ; celle de Thamuga-Theveste d'une part et, d'autre part, la grande voie de communication de la Mauritanie et du Sahara, la voie de Setifis (Sétif) à Ad Majores par Zarai (Zeraïa), et Ad Piscinam (Biskra). Nous reviendrons plus loin sur cette question du Sud.

On trouve à Besseriani, à 6 kilomètres au sud de Négrine, l'inscription suivante, qui était placée au-dessus de la porte est de la forteresse de « Ad Majores ». Des quatre pierres, A, B, C, D, sur lesquelles elle était gravée, deux, C et D, sont mutilées <sup>1</sup>.

A	B	C	D
IMP · CÆ	(s)AR DIVINE	(ruæ f neru	a tr)AIANVS
AVGVST	VS GERMA(ni	cus daciū)S	PO(ntifex)
MAXIM	VS TRIB POTV	(iii e) OS V.	P.(p.dedicante)
L·MINIC	IO NATAL L(e	g)LEG III AV	(g pro præto

La forteresse élevée sous Trajan est donc l'œuvre de la III<sup>me</sup> Légion Augusta.

Par suite de cette annexion à l'Aurès et en raison de la situation troublée de la Mauritanie, le centre d'action

1. Dans toutes les inscriptions que nous donnons, les lettres en italique sont celles supposées avoir existé autrefois, gravées sur la pierre.

de la III<sup>me</sup> Légion fut déplacé et porté de Theveste plus à l'ouest. C'est Hadrien (117-138) qui fixa son quartier général à Lambœsis où elle devait rester jusqu'à la fin de l'empire. Elle était ainsi prête à surveiller à la fois les montagnards remuants de l'Aurès, au sud, et les Gétules pacifiés, à l'est, et à intervenir à l'ouest contre les Maures non encore soumis.

L'armée de Mauritanie n'était pas suffisante pour tenir tête à ces derniers et, lors de la révolte de 144, on dut faire venir des renforts de Syrie et d'Espagne. Du premier de ces deux pays on appela un détachement de la VI<sup>me</sup> Légion Ferrata que nous trouvons en 145 dans l'Aurès, soit qu'il ait opéré de ce côté pour renforcer, contre les bandes maures, les garnisons de la Numidie, soit qu'il y ait remplacé une partie de la Légion III<sup>me</sup> Augusta, envoyée contre les rebelles.

Il est aussi possible que la Légion III<sup>me</sup> Cyrenaïca ait envoyé un vexillatio en Numidie en même temps que la VI<sup>me</sup> Ferrata. Toujours est-il qu'en 145, sous le règne d'Antonin le Pieux (138-161), le détachement de cette dernière, mentionné ci-dessus, était occupé à tracer une route stratégique à travers l'Aurès, le long de l'oued El-Abiod.

Une fraction de cette route, taillée en corniche dans les rochers et surplombant à pic la rivière, subsiste au défilé de Tighanimine. L'inscription suivante qui existe à gauche de la route, dans un cadre taillé dans le rocher, précise bien la construction de cette voie par la « vexillatio » de la VI<sup>me</sup> Ferrata.

IMP · CAES · T · AELIO  
HADRIANO · ANTONINO  
AVG · PIO · P · P · III · ET · M ·  
AVRELIO · CAESARE II  
COS · PER · PRASTINA  
MESSALINVM · LEG ·  
AVG · PR · PR · VEXIL ·  
LEG · VI · FERR · VIA  
FECIT

On trouve encore trace de la VI<sup>me</sup> Légion Ferrata à Henchir-Sellaouin, près d'El-Outaya, sur une pierre dont la partie droite a été sciée.

HERC		(uli)
AVG		(sac)
VEX		(leg)
VI		(ferr)

La guerre contre les Maures, qui avait nécessité l'envoi de la VI<sup>me</sup> Ferrata, prit fin en 149. Cette pacification fut le signal d'une occupation raisonnée, plus solide et plus définitive de l'Aurès, que l'on avait jusqu'alors surveillé sans trop oser y pénétrer.

*Un détachement de la III<sup>me</sup> Légion Augusta est installé à Menaâ.*

Aucune opération militaire de grande importance n'eut lieu après cette époque, jusqu'en 283. L'Aurès fut vraisemblablement parcouru par de petites colonnes destinées à maintenir dans le devoir ses habitants, toujours turbulents. Nous trouvons, en 198, une de ces petites colonnes à Menaâ, sur l'oued Abdi. Cette colonne se composait d'un détachement de la III<sup>me</sup> Légion Augusta « Morans in procinctu », c'est-à-dire « en tenue de campagne, prêt à marcher », commandé par Æmilius Emeritus, décurion de la 1<sup>re</sup> aile des Pannoniens, ainsi qu'en fait foi l'inscription suivante trouvée à Menaâ.

J · O · M · JVN · REG · MIN · MARTI ·  
 VICT · AVG · PRO · SALVTE IMP · L ·  
 SEPTIMI SEVERI · PII ET M · AVRELI  
 ANTONINI AVGG ET (p. sept.) G(etæ)  
 VEXILL (Leg) III (Avg) P · V · MORANS IN  
 PROCINCTV CVR · AEMILIO EMERITO  
 DEC · AL · T · PANN · SATVRNI (no) ET  
 CALLO COS · V · N(onas) MAIAS ·

Pendant cette période la lutte contre les Maures continue. Une colonne de cavalerie, constituée d'un détachement de la III<sup>me</sup> Légion ainsi que de la cohorte des Commagéniens et de l'aile Flavienne, fut envoyée sur les Hauts-Plateaux. Cette colonne, commandée par un décurion légionnaire, alla jusqu'auprès de Géryville.

Nous trouvons, en 177-180, la cohorte « VI<sup>me</sup> Commagenorum equitata », qui faisait partie de cette colonne, occupée à réparer l'amphithéâtre d'El-Outaya.

IMP · CAES · M · AVRELIVS ANTONINVS ET L ·  
 AVRELIVS COMMODVS AVG GERMANICI  
 SARMATICI FORTISSIMI AMPHITHEATRVM  
 VETVSTATE CORRVTVM A SOLO RESTITVERVNT  
 PER COH · VI COMMAG (enorum) A JVLIO  
 POMPILLIO PISONE L · AEVILLO LEG · AVG ·  
 PR · PR · CVRANTE AELIO SERENO PRAEF ·

Ce n'est qu'après 283 qu'une inscription postérieure à cette date, antérieure à Dioclétien (284-305), mentionne une expédition dirigée contre les tribus de l'Aurès par un certain « Flavius Léontius, vir perfectissimus, dux per Africam ».

Pendant cette période, l'Aurès fut entouré d'un réseau de routes et d'une ceinture de postes fortifiés, de telle sorte que la province romaine était de ce côté, ainsi que nous l'avons dit plus haut, gardée par deux lignes concentriques : la première, au sud de l'Aurès, formant rempart contre les nomades du désert, la seconde, au nord, contre les indigènes même de la montagne. Cette surveillance était complétée, à l'ouest et à l'est, par l'organisation de deux routes fortifiées et enfin, à travers le massif même de l'Aurès, toutes les voies de pénétration étaient gardées militairement.

Nous allons étudier successivement ces diverses lignes de forteresses destinées à maintenir dans l'obéissance les montagnards remuants de l'Aurès.

*Routes et postes frontières de l'Aurès.*

1° *Postes frontières. — Limite sud de l'Aurès. — Route de Ad Speculum à El-Outaya.*

L'Aurès était gardé au sud par une série de postes fortifiés réunis par une route. On trouvait successivement, en commençant par l'est :

— Ad Speculum, non loin de l'endroit nommé aujourd'hui Kocèir-ech-Chems. C'était, comme son nom l'indique, un simple poste d'observation.

— Ad Turres, gardait le débouché sud de la gorge Foum-Enmas. Il reste à cet emplacement une tour carrée assez bien conservée et une enceinte de 25 mètres sur 18 mètres.

— Ad Majores (Besseriani, tout près de Négrine). Cette forteresse a la forme d'un rectangle allongé dans la direction nord-sud, mesurant 170 mètres sur 100. Sur chacune des faces s'ouvre une porte. Les angles sont gardés par quatre tours et l'on distingue encore dans l'intérieur des traces de constructions, notamment un aqueduc. La porte de l'est, la seule intacte, porte une inscription qui fait remonter la construction de la forteresse à l'année 104, et au règne de Trajan. Nous avons donné cette inscription à la page 138.

— Henchir Kiel, au débouché de l'oued Djerech, ruines qui devaient servir de poste à un petit détachement.

— Ad Medias, correspond à la ruine actuelle sise à Taddert ; il y existe les restes d'un fort rectangulaire de 50 mètres de longueur sur 45 de large.

— Ad Badias (Badès), au débouché de l'oued El-Arab, se composait de deux forteresses ; l'une, encore visible, était flanquée de tours cylindriques, l'autre devait s'élever à l'endroit que les indigènes appellent encore aujourd'hui «ksar Romana ».

— Thabudéos (Thouda) était établi au débouché de l'oued El-Abiod. On y a trouvé de grands fûts de colonne et des thermes, mais pas de traces de construction. Il est vraisemblable que les pierres de celles-ci ont été utili-

sées pour la construction de l'oasis de Sidi-Okba. Cette hypothèse se trouve appuyée par le fait que l'on a trouvé à Sidi-Okba une inscription provenant sans nul doute des ruines de Thouda et où il est question d'un certain « M. Messius Messor præfetus cohortis. »

— Ad Piscinam ou Vescera (Biskra), barrait la vallée de l'oued Abdi. On a retrouvé sur la rive droite de la rivière quelques restes de la forteresse, notamment un puits de 20 mètres de profondeur. Un texte épigraphique nous apprend que la place était gardée au début du III<sup>e</sup> siècle, par un détachement du Numerus Palmyrenorum dont le gros était campé à El-Kantara.

— El-Outaya dont il ne reste plus de ruines debout, était, à l'ouest, le dernier poste du sud de l'Aurès. Nous avons déjà donné l'inscription indiquant que l'amphithéâtre de cette localité fut réparé sous le règne de Marc Aurèle par la cohorte VI<sup>me</sup> Commagenorum.

2° *Limite ouest de l'Aurès. — Route d'El-Outaya à Lambèse.*

— La limite ouest de l'Aurès était constituée par la deuxième partie de la route Ad Majores-Lambœsis. Les postes qui gardaient cette route étaient, en partant d'El-Outaya :

— Aquæ Herculis, dont le nom moderne «ksar Sidi-el-Hadj», autant que les murs que l'on distingue encore, indiquent bien qu'il y avait là une forteresse.

— Henchir Sellaouin, où existent des ruines importantes. Une inscription, déjà citée, y mentionne la présence d'un «vexillatio» de la Légion VI<sup>me</sup> Ferrata.

— Djebel Selloum. Au sommet du djebel Selloum se trouve un ancien télégraphe aérien construit avec les débris d'un fort romain. On a trouvé, au pied de la montagne, l'inscription suivante :

BVRGVM COMMODIANVM S(p)ECVLATORIVM  
INTER DVAS VIAS AD SALVTEM COMMEANTIVM  
NOVA TVTELA CONSTITVI JVSSIT  
T(i claudi)VS (g)ORDIA(nus)

Les deux routes dont il s'agit sont : celle de Biskra à Lambèse, d'une part, et d'autre part, celle qui venait de Barika et du Hodna.

— Loth Bordj. C'est un petit fortin carré, situé à 7 ou 8 kilomètres de l'entrée de la gorge d'El-Kantara. Une inscription indique que c'était un poste d'observation « Burgus speculatorius » comme le précédent.

— El-Kantara. Un magnifique pont reste seul debout au milieu des ruines. Des inscriptions nous apprennent qu'El-Kantara (le pont) fut le campement du « Numerus Palmyrenorum Herculis » dont nous avons parlé plus haut.

— Kherbet Hanout (les Tamarins). On y retrouve un rempart rectangulaire de 30 mètres sur 25 et deux tours carrées de 6 mètres de côté.

— Henchir Fegousia, où subsistent les assises d'un fortin, constitue le dernier poste de cette route vers Lambèse.

A l'ouest de cette voie militaire, l'Aurès prolonge encore quelques ramifications. Sa limite de ce côté était gardée par Lambiridis (El-Biar), ksar Cheddi, ou ksar Bellezma, où se trouvent les restes d'une grande forteresse byzantine et Zaraï où l'on trouve des traces de la cohorte I<sup>re</sup> Flavia equitata et de la cohorte VI<sup>me</sup> Commagenorum.

### 3<sup>o</sup> Limite nord de l'Aurès, route de Lambèse à Theveste.

L'Aurès était gardé au nord par une série de postes destinés à maintenir ses habitants dans le devoir. On peut dire que tous les débouchés des montagnes, que tous ces « fous »<sup>1</sup>, si nombreux sur la carte, étaient protégés par de petits postes de surveillance, au nord desquels passait la route sur laquelle se trouvent après Lambèse :

— Verecunda (Marcouna).

— Thamugadi (Timgad), à la tête de l'oued Abdi et de l'oued Taga. Il est probable que c'était un poste militaire

1. Fous veut dire « gorge étroite, encaissée ». Fous a la véritable signification du mot « canon », passé aujourd'hui dans la langue française. On dit aussi bien le « canon du Tarn » que les « gorges du Tarn ».

avant qu'on y établit une colonie, au début du II<sup>e</sup> siècle ; mais toutes les pierres en ont disparu, ou sont encore enfouies dans la terre, sous les assises de la cité construite par Trajan.

— Mascula (Khenchela) garde le débouché de la vallée de l'oued El-Arab et de la vallée descendant vers Baghaï la gueraâ El-Tarf. Des inscriptions y mentionnent la présence d'hommes de la III<sup>me</sup> Légion et de la VII<sup>me</sup> Cohorte des Lusitaniens.

— Vazaïvi (Zoui) surveillait la sortie du passage qui s'ouvre entre le djebel Cherchar et le plateau des Nemencha. La garnison en était très importante et les ruines que l'on y trouve sont des plus considérables.

Des inscriptions permettent d'affirmer que ce point était un lieu habituel de garnison.

(j)O · M..... (ge)NIOQVE STATIONIS  
VAZAIUITANÆ.... SATVRNINVS (b.f.)  
LEG · III AV(g ex)PLETA (s)TATIONE ·

Le terme « expleta statione » indique bien ce que nous venons d'avancer. Les inscriptions y mentionnent également la VII<sup>me</sup> cohorte des Lusitaniens et l'aile Flavienne.

### 4<sup>o</sup> Route de Theveste à Ad Majores.

Enfin la ceinture de postes fortifiés enserrant l'Aurès était fermée par la route de Theveste (Tébessa) à Ad Majores (Besseriani).

Cette route était défendue par le fortin de Turrus Ubaza (Torrebaza) construit sur un petit plateau aux flancs taillés à pic, et par un poste dont les ruines d'El-Hausel, au débouché sud du défilé de l'oued Tilidjen, indiquent l'emplacement.

### 5<sup>o</sup> Voies de pénétration à travers l'Aurès.

Pour mettre en communication leurs postes du nord

avec ceux du sud, les Romains établirent des routes à travers le massif de l'Aurès. Ces routes n'étaient que de bons chemins muletiers, mais les ponts sur les oueds étaient tous construits solidement en maçonnerie, pour permettre la circulation à toute époque de l'année. Ces chemins étaient en partant de l'est :

— A. Entre Vazaïvi et Ad Majores. Il était gardé en son milieu par ksar El-Aïssaoui, fortin situé non loin de Sidi-Abid.

— B. Entre Mascula au nord et Ad Badias au sud, le défilé de l'oued El-Arab était protégé par des fortins dont un a été retrouvé dans le djebel Cherchar.

Entre l'oued El-Arab et l'oued El-Abiod s'élève le pâtre montagneux du djebel Ahmar-Khaddou. Pour en contenir la population qui était, comme aujourd'hui, particulièrement sauvage et insoumise, un fort puissant s'élevait en pleine montagne au cœur de ce massif, non loin de l'endroit appelé aujourd'hui Kimel.

— C. Entre Thamugas et Thabudéos existait une voie dont on a retrouvé la trace au défilé de Tighanimine et portant une inscription encore aujourd'hui ciselée dans la montagne. (Voir page 140). Elle était gardée en son centre par le fortin de Medina. Une seule inscription a été trouvée dans cette région, à 12 kilomètres environ de Medina. Elle mentionne la présence d'un vétéran d'une cohorte prétorienne, établi dans le pays comme colon et aussi comme défenseur, conjointement avec ses voisins de propriété.

— D. La vallée des Ouled-Daoud, qui forme aussi trouée, était gardée par un fortin, non loin du village d'Aris.

— E. La vallée de l'oued Abdi est mieux connue. On y a retrouvé toute une série de fortins. Un premier près de l'oued Taga, puis trois postes entre le djebel Mahmel et l'oued Abdi, dont un assez important à Adrar-Amellal, plus au sud de la forteresse de Tiksarien et celle de Menaâ, au confluent de l'oued Abdi et de l'oued El-Ahmar. En-

fin vers Biskra le fort de Branis gardait le débouché sud de la vallée.

C'est grâce à cette occupation étroite et serrée que les Romains purent éviter toute grande révolte dans l'Aurès, et nous avons vu que, si ce massif nécessita souvent l'envoi de petites colonnes, il n'exigea jamais l'organisation d'opérations de longue envergure. (Voir appendice n° 2. — Renseignements archéologiques sur l'Aurès à l'époque berbère et à l'époque romaine).

## CHAPITRE V

RÉVOLTES SUCCESSIVES DES MONTAGNARDS  
DE L'AURÈS

JUSQU'AU MOMENT DE L'INVASION VANDALE

La longue ère de prospérité de l'empire romain semble prendre fin à la mort de Gordien III (244) ; des troubles de tout genre éclatent et une anarchie sanglante commence l'agonie du grand état. C'est l'époque aussi où l'on voit les Africains latinisés se répandre dans tout l'empire et commencer partout à primer ; les juristes, les sénateurs, les empereurs même sont Africains. Albinus est d'Hadrumète, Septime-Sévère de Leptis et son fils Caracalla est Africain de cœur comme le fut son père. Après Gordien III, chaque légion proclame un empereur, c'est l'époque des trente tyrans d'Afrique ; et les indigènes, sentant leurs maîtres occupés à faire de la politique et distraits du rôle qu'ils étaient destinés à jouer, commencent à se remuer. La révolte est à l'état permanent.

*Babares et Quinquégentiens (Farax).*

Vers 253, se produit l'invasion des Babares qui, venant du sud<sup>1</sup>, se précipitent vers la Kabylie ; Aurelius Victor compare le débordement qui se produisit alors à « une tempête qui brise tout ». Ils réduisirent les habitants en esclavage et les captifs furent si nombreux que saint Cyprien dut faire un appel à la charité des chrétiens pour

1. Voir ce que nous avons dit à ce sujet au chapitre 1<sup>er</sup> de la 2<sup>e</sup> partie de cette étude.

les racheter. Un des plus curieux documents épigraphiques trouvés à Lambèse nous montre l'extension de cette invasion. Il mentionne l'envahissement de la région de Mila et des confins de la Numidie par les Bavares ou Babares, auxquels s'étaient joints quatre rois du pays, puis il signale le ravage de la province par les Quinquégentiens et par les Fraxinensiens dont le chef Farax fut fait prisonnier.

Une seconde inscription trouvée à Aumale établit une liaison évidente avec celle de Lambèse « Faraxen rebellis satellibus suis fuerit captus et interfectus ».

On sait peu de choses sur cette invasion ; ce qu'il y a de certain c'est que ces Bavares et Quinquégentiens habitaient le désert au-delà des chotts (Trans Lacus<sup>1</sup>), qu'ils battirent l'armée romaine commandée par Gorgelius ou Gargelius, ravagèrent la région de Mila, puis furent vaincus par le légat Caius Macrinus Decianus qui rétablit, vers 260, le calme dans la région montagneuse qui nous intéresse. Farax, leur chef, fut pris et mis à mort.

Malgré cela, les Bavares et les Quinquégentiens continuent leur chemin ; ils envahissent la Numidie et la Mauritanie ; les premiers s'installent dans une région qui porte encore leur nom « les Babors ». En 288, ils battent Flavius Pecuarus, gouverneur de la Mauritanie Césarienne. En 291, ils sont vaincus à leur tour par Aurelius Litua et celui-ci se porte jusqu'aux chotts où une fraction de ces tribus s'est précédemment installée.

Mais ces défaites ne touchent en rien les Quinquégentiens (cinq tribus confédérées), qui s'enfoncent dans les massifs du Djurjura (Mons Ferratus), où ils s'établissent et où ils ne seront considérés comme soumis que lorsqu'ils auront été battus par Maximin Hercule en 297.

Le résultat obtenu par cet empereur (ancien soldat

1. On prétend que les Quinquégentiens avaient inspiré une telle terreur aux Romains, qu'une fois soumis, ils n'osèrent pas les laisser retourner dans leurs montagnes. Ils furent transportés. Où ? les historiens ne le disent pas. Ne seraient-ils pas l'origine des Touaregs, devenus les habitants du désert et chez qui on a découvert, il y a à peine quelques années, l'alphabet berbère perdu depuis une époque inconnue.

panonien associé à l'empire par Dioclétien) fut insignifiant. En vain, ce César les poursuit-il dans leurs retraites, en vain en transporte-t-il un certain nombre jusque dans leur pays d'origine. (Voir la note de la page 149.) Soixante-quinze années après ces événements, ces Quinquégiens se soulèveront à nouveau et résisteront pendant trois ans à Théodose, le meilleur général de l'empire.

#### *Aradion.*

En 270, survint la révolte d'Aradion battu et tué de la main même de Probus, qui plus tard fut empereur (276-282).

En 292, l'empire romain est réorganisé ; nous avons dit ce qui fut fait en parlant de l'histoire de la III<sup>me</sup> Légion Augusta ; l'armée est transformée ; des corps de troupe spéciaux sont chargés de la défense des frontières (limites). L'empire romain se sent partout menacé par les Berbères et on fait les derniers efforts pour le sauver d'une ruine imminente.

*Les habitants de l'Aurès se convertissent au Catholicisme, puis prennent fait et cause pour toutes les hérésies.*

C'est que dans les masses profondes du peuple couquis il y avait bien des souffrances et bien des misères. L'organisation même du monde romain, l'existence des grandes propriétés ou « latifundia »<sup>1</sup>, amenaient nécessairement un tel état de chose. Et si des faits précis ne démontrent pas ce que nous avançons, deux d'entre eux nous per-

1. Les riches propriétaires romains construisaient dans ces contrées des villas, entourées de fermes et d'usines à huile, toutes fortifiées. Ils faisaient cultiver des indigènes et des colons espagnols ou italiens, jamais romains ; ils retenaient ceux-ci dans leurs forteresses, non comme des esclaves, mais comme les cerfs du moyen-âge. Quant à eux, ils ne pensaient qu'à la chasse, aux chiens, aux chevaux ; ils rêvaient combats de gladiateurs, jeux de mime, danseuses ; ils se donnaient tous les délices d'un foyer bien compris, bains, jardins, viviers, beaux meubles, belles écuries. Aussi, quand les révoltes se succédèrent, tous ces riches propriétaires se hâtèrent-ils de disparaître et les colons européens, unis aux indigènes avec qui ils se fondirent, retournèrent rapidement à la barbarie.

mettraient de le supposer avec certitude : 1° les révoltes faites surtout par les paysans et les indigènes pauvres ; 2° l'ardeur quasi sauvage, le fanatisme avec lequel les Africains adhèrent au christianisme, surtout dans les plaines, et plus tard aux diverses hérésies, principalement dans les montagnes.

La religion chrétienne en effet dut plaire aux Africains par le caractère révolutionnaire qui était en elle. Elle savait la société romaine jusque dans ses fondements. Elle prêchait que tous les hommes sont frères et que la guerre est chose mauvaise, alors que l'empire ne cessait d'appeler ses sujets aux armes pour repousser toutes les hordes barbares qui se formaient sur les frontières. Elle annonçait l'existence d'un seul Dieu, alors que les empereurs, pour agir sur les esprits, défiaient l'empire, la victoire, leur personne même. Elle était une religion de paix quand Rome n'avait grandi que par la guerre. Aux oppresseurs elle commandait la modération, aux riches l'aumône et à tous la pitié et le respect de la faiblesse. Elle était donc la religion des opprimés, de tous ceux qui souffraient et elle attira à elle tous les Africains parce qu'ils souffraient.

#### *Tertullien.*

Il y eut bientôt dans toute l'Afrique un grand nombre de petites églises à la tête desquelles étaient des pasteurs décorés du titre d'évêques ; à la fin du II<sup>e</sup> siècle ceux-ci étaient assez nombreux pour tenir un concile à Carthage. Comme l'Église de Rome, l'Église d'Afrique eut ses martyrs, mais Tertullien, un des chefs de ces évêques, s'écriait avec raison : « Le sang des martyrs est comme une semence de nouveaux chrétiens ». Son successeur saint Cyprien, donna encore une importance plus grande à la propagande chrétienne et, en 255, au concile de Carthage qu'il présidait, il y avait 85 évêques venus de l'Afrique.

#### *Constantin.*

A partir de 305, les persécutions cessent, l'empire ne peut plus lutter et l'empereur Constantin (306-337), se ral-



liant à la religion nouvelle, en fait un instrument de domination. Rien n'est changé dans l'état social du monde ; avec le christianisme victorieux, subsistent les inégalités et les misères de jadis. Les faibles et les opprimés ne voient point la réalisation de leurs espérances. Les Africains sont déçus, il leur faut une autre doctrine, une religion de protestation et de révolte. Ils profitèrent de la première occasion pour se détacher de la religion officielle <sup>1</sup>.

Celle-ci ne tarde pas à se présenter. C'est un évêque de l'Aurès qui la leur fournit.

#### *Les Donatistes.*

Dans un concile tenu à Cirta, en 205, on reprocha à certains évêques d'avoir, au temps des persécutions, livré les vases et les livres sacrés, on les flétrit du nom de « traîtres », traîtres, et quand en 311, l'évêque de Carthage mourut, les fidèles rassemblés lui choisirent pour successeur Cécilien ; des protestations nombreuses s'élevèrent. Un concile d'évêques lui reprocha d'avoir été sacré par les traîtres, et l'un d'eux, Donat, évêque de Baghaï <sup>2</sup> (village situé au pied de l'Aurès), fut le chef d'une grande conspiration qui déclara Cécilien déchu et nomma à sa place Majorin.

Constantin, pris pour arbitre, après avoir demandé l'avis de conciles tenus à Arles en 312, et à Rome en 314, déposa Donat. Les partisans de celui-ci protestèrent et Constantin prescrivit aux gouverneurs des provinces d'a-

1. Comment pouvait-il en être autrement lorsqu'on lit ce que disait saint Cyprien des évêques de cette époque : « Ces évêques, qui doivent instruire les autres et leur montrer l'exemple, méprisaient l'administration des choses saintes pour se mêler des affaires séculières, et plusieurs, abandonnant leur chaire et leur peuple, couraient de province en province pour faire de honteux trafics. Au moment où leurs ouailles mouraient de faim, ils ne songeaient qu'à amasser beaucoup d'argent ; ils s'emparaient par fraude des héritages d'autrui et faisaient profiter leur argent par l'usure (saint Cyprien et saint Augustin). »

2. Appelée à cette époque « Cases noires », Casæ nigrae (??) d'après certains auteurs.

voir à sévir contre tous les actes et les tentatives de rébellion de la part des prêtres et évêques donatistes.

#### *Les Circoncellions.*

Les plus fanatiques de ceux-ci se réunirent en bandes avec leurs fidèles et se mirent à parcourir le pays ; on les appela « circoncellions », c'est-à-dire « les hommes qui courent autour des fermes ». Le but de leurs courses était de faire reconnaître la sainteté de leur Église. Ils prirent pour cri de guerre : « laudes Deo », louanges à Dieu ; cri redouté, car partout où il retentit, il amena le pillage et la mort. Les bandes de circoncellions parurent vers 320 et pendant dix ans terrifièrent l'Afrique.

On ne connaît guère la sanglante époque des circoncellions que par ce que nous en ont raconté saint Optat, évêque de Milève en Numidie (315-386), et saint Augustin, évêque d'Hippone (364-430). On peut affirmer avec certitude, ainsi que nous venons de le dire, que la cité de Baghaï fut la citadelle des donatistes, puis celle des circoncellions.

Sur les débuts de la révolte, que Taurinus chercha à étouffer par les armes, plane encore l'incertitude, car nous ne pouvons fixer les lieux que Optat nomme « Locus Octaviensis », « Locus Subbulensis ». D'après M. Masqueray cependant, il faudrait voir dans ces appellations des noms de bourgades situées au pied de l'Aurès, dans les environs de Baghaï.

« Taurinus, dit Optat, ordonna à une petite colonne de ses soldats de se rendre en armes aux marchés, aux lieux où se tenaient des foires, et dans les pays où se donnait libre cours la fureur des circoncellions. Dans l'endroit dit « Locus Octaviensis », plusieurs de ses soldats furent tués ; les rebelles décapitèrent les prisonniers et on ensevelit les cadavres dans les églises. L'évêque, voulant faire cesser cette profanation, donna l'ordre au prêtre Clarus d'enfouir les victimes au lieu dit « Locus Subbulensis ».

Deux ans après, l'empereur Constantin envoya dans la contrée deux commissaires chargés d'argent et de cadeaux, Paul et Macaire, avec mission de faire cesser la

misère et de s'employer à ramener tout le peuple à l'unité. C'est vers Baghaï que Paul et Macaire se dirigèrent. « Au moment, dit Optat, où ils approchaient de Baghaï, Donat, évêque de cette ville, envoya des crieurs publics dans toutes les localités et dans tous les bourgs où se tenaient des marchés pour qu'on accourût en foule autour de lui. Des cohortes se formèrent à la tête desquelles se mirent Axido et Faxir, en prenant le nom de : « Capitaines des Saints ». Effrayés, Paul et Macaire se hâtèrent de demander au comte Silvestre des troupes en armes, que ce gouverneur leur envoya aussitôt.

Les circoncellions se jetèrent alors dans Baghaï, transformant l'église en grenier et y accumulant des provisions de toutes sortes. Puis ils jurèrent de mourir plutôt que de se rendre. De part et d'autre la lutte fut acharnée. Mais les bandes informes et indisciplinées des révoltés durent céder devant une armée courageuse et obéissante. Mis en fuite, les circoncellions furent en partie massacrés, en partie faits prisonniers. Bien peu de ceux qui combattirent à Baghaï se retirèrent sains et saufs.

Se voyant vaincus, Donat et un autre évêque de Numidie se donnèrent la mort. Deux autres évêques donatistes, Isaac et Maximien, furent condamnés au supplice à Carthage et exécutés par ordre du proconsul.

Les donatistes et les circoncellions, terrifiés pour quelques années, ne tardèrent pas à se soulever à nouveau. Ils prirent part à toutes les séditions qui suivirent, notamment à celle de Firmus en 373 et à celle de Gildon en 398. Leur activité fut si grande à ces deux époques que leur nom de donatistes disparut pour faire place, d'abord à celui de « firmiani », puis à celui de « gildoniani ».

#### *Firmus.*

La plus grande partie du Djurdjura, où vont se dérouler que tous les événements suivants auxquels prirent part les donatistes, avait pour chef un roi nommé Nubel ou Nubal, qui commandait aussi aux anciens Quinquégentiens. Celui-ci, à sa mort, laissa, des nombreuses fem-

mes qu'il avait épousées, un assez grand nombre d'enfants. L'histoire a conservé le nom de sept d'entre eux.

— Firmus qui lui succéda.

— Zamma ou Zammac qui était le favori du comte Romanus et que Firmus tua traîtreusement pour augmenter ses états.

— Salmaces, à qui appartenait la ferme de Petra brûlée par Théodose au cours de la guerre dont nous allons résumer l'histoire.

— Mascizel et Dius, qui étaient tous deux à la tête des Massinissenses (Misna, vallée inférieure du Sahel) et des Tnidenses.

— Gildon, qui combattit dans les rangs de l'armée de Théodose contre son frère Firmus, lui succéda et se souleva ensuite contre l'empire romain.

— Mazucas qui fut tué chez les Isallenses (Flissa), dans les montagnes occidentales de la Kabylie.

Ce nom de Firmus, à la désinence romaine, indique bien que ce roi indigène s'était déjà un peu romanisé. Il est probable que la cour de Milan, continuant les traditions du Sénat romain, avait appelé près d'elle plusieurs des fils des plus puissants chefs ou rois étrangers, pour les gagner peu à peu à la civilisation. Firmus et son frère Zamma furent sans nul doute élevés à la cour du comte Romanus à Carthage.

Jaloux de Zamma et voulant augmenter ses états de son apanage, Firmus le fit assassiner ; puis, craignant la vengeance du vicaire d'Afrique, Romanus, qui manifestait hautement son mécontentement de cet attentat, il ne vit d'autre moyen d'échapper au châtement dont il était menacé que la révolte.

Les Aurésiens d'alors ayant été mêlés assez intimement à cette insurrection de Firmus, puis à celle de Gildon, nous donnerons avec assez de détails l'historique de la campagne dirigée contre les rebelles par les Romains.

Firmus leva donc l'étendard de la révolte ; tous les anciens Babares et Quinquégentiens, installés dans le pays depuis plus de soixante-dix ans, se soulevèrent à son

appel ainsi que les indigènes du Mons Ferratus (Djurdjura). Non content de grouper autour de lui des armées puissantes et nombreuses qui battent à toutes leurs rencontres les troupes romaines, Firmus veut jouer à l'empereur et en revêt non seulement tous les insignes « Quibus tribunus unus torquem pro diademate capiti imposuit Firmus », mais encore probablement la couronne du Souverain Pontificat « coronam sacerdotalem cum cœteris quæ interceperat restituit ».

L'empereur Valentinien I<sup>er</sup> (364-375) voulant en finir, envoya contre lui son meilleur général, le comte Théodose. Celui-ci, pour vaincre complètement l'insurrection, eut à la combattre durant trois années, de 372 à 375. Théodose, dès son arrivée, attaque Firmus et le bat : il le force à restituer tout ce dont il s'est emparé lors de la prise d'Icosium (Alger) ; se rend dans cette ville, de là à Tipaza, puis à Césarée, où il laisse deux légions chargées d'en relever les ruines. Les Mazyques, maîtres des Hauts-Plateaux, lui envoient des ambassadeurs qu'il refuse de recevoir ; il marche contre eux et les bat près de Castellum Tingitii (Orléansville). Puis il attaque les Musons, tribu de pillards et d'assassins alliée de Firmus.

Pendant ce temps Firmus a soulevé de nouveau tout le pays et fait attaquer Théodose de tous les côtés à la fois. La situation de ce général est un moment des plus critiques. Il parvient cependant à se défaire de tous ses adversaires et brûle la ferme de Petra, appartenant à Salmaces, frère de Firmus.

En février 375, il est sous les murs de Tipaza et envoie de tous côtés des émissaires pour obtenir par menaces ou par argent la soumission des Bajures, des Cantauriens, des Arastomates, des Cafares, des Bavares et autres tribus circonvoisines qui prêtaient main-forte à Firmus et constituaient ses meilleurs soldats.

Firmus, sentant la trahison autour de lui, quitte son camp et va se réfugier dans les gorges inaccessibles des monts Caprarienses (Médéah). Théodose l'y poursuit, bat les Caprarienses, puis les Abames, mais, arrêté par les

difficultés insurmontables de la contrée, il est obligé de revenir sur ses pas. Il arrive ainsi à la ville de Conte (Molicunta [?] chez les Beni-Mellikeuch), dont il avait fait une place de refuge et un dépôt de prisonniers. De là il se porte sur les Isallenses (Flissa), les bat, et pendant l'action, un des frères de Firmus, Mazucca, est blessé mortellement.

Théodose cherche ensuite à s'enfoncer dans le pays des Jubalènes, berceau de la famille de Nubel, mais il est obligé d'y renoncer à cause des difficultés que présente le sol de cette sauvage contrée. Il se replie sur le fort d'Audiense où les Jubalènes, heureux de s'en tirer à si bon compte, viennent faire leur soumission.

D'Audiense, Théodose se rend au Castellum Médianum (Bordj-Medjana), où il prépare une nouvelle campagne contre les Isallenses. Le chef de cette tribu a fourni 20,000 hommes à Firmus ; il demande une entrevue à Théodose qui la lui accorde, mais les deux généraux ne peuvent s'entendre et la guerre recommence. Une grande bataille, d'abord indécise, tourne contre Théodose, qui se retire dans le fort Duodiense d'où il se lance, après quelques jours de repos, contre les Jubalènes qui, malgré leur soumission, avaient envoyé des renforts aux Isallenses. Après avoir complètement dévasté leur pays, le général romain se rend à Sétif.

Il reprend bientôt la guerre contre les Isallenses et leur roi, Igmazen, découragé, fait sa soumission ; il cherche même à livrer Firmus par trahison. Celui-ci, averti par le chef des Mazyques, Massila, et se voyant abandonné de tous les siens, s'enfuit dans la montagne où il s'étrangle pour ne point tomber entre les mains de ses ennemis.

#### *Gildon.*

Un des frères de Firmus, Gildon, avait combattu dans l'armée de Théodose et beaucoup contribué aux succès de ce général, non seulement par sa connaissance du pays et de ses habitants, mais aussi par ses réelles qualités militaires. En récompense de ses services, il fut investi, à la mort de son frère, de tous les biens de sa famille. L'em-

pereur Théodose, fils de celui qui avait vaincu son frère, l'éleva à la dignité de comte romain. Il lui confia plus tard le gouvernement de l'Afrique, gouvernement qu'il conserva douze ans, de 386 à 398. L'empereur alla même jusqu'à l'allier à la famille impériale en mariant son neveu Nebridius, fils d'une de ses sœurs, à Salvina, fille de Gildon.

Gildon est le premier chef berbère ayant obtenu une telle situation. Il est en effet : comte romain, roi indigène des plus puissants, vicaire de l'empereur, commandant à la fois de l'infanterie et de la cavalerie. Son autorité s'étend sur toute l'Afrique romaine, depuis la Cyrénaïque jusqu'aux extrémités de la Mauritanie.

Enorgueilli par sa haute position, il chercha à se rendre indépendant. En 394, lorsque l'empereur Théodose (392 à 395), se prépara à faire une expédition contre le meurtrier de son prédécesseur, l'empereur Valentinien II (375 à 392), il demanda à Gildon le concours de ses troupes et de ses vaisseaux. Gildon refusa. Quelque temps après, le 6 septembre 394, Théodose remporte à Aquilée une grande victoire sur ses ennemis, mais il meurt à son retour à Milan, au début de l'année 395, sans avoir pu se venger de l'affront reçu de Gildon.

A la mort de Théodose, l'empire fut partagé en deux : l'empire d'Orient sous Arcadius, celui d'Occident sous Honorius. Le premier était gouverné par un jeune homme de dix-huit ans, le second par un enfant de onze ans.

Gildon, qui avait osé braver la puissance de Théodose, se moqua ouvertement d'Honorius de qui il dépendait, et, pour lui susciter des embarras, offrit la suzeraineté de l'Afrique à Arcadius, pensant qu'en fait de maîtres, les meilleurs sont les plus éloignés.

On patienta longtemps à Rome, mais lorsqu'il empêcha l'importation des blés africains et affama le peuple romain, le Sénat s'émut, il déclara Gildon ennemi public et chargea Stilicon, gouverneur d'Honorius<sup>1</sup>, d'aviser aux moyens

1. Stilicon était Vandale, il fut général très habile et mourut assassiné en l'an 408.

de châtier promptement le rebelle. Ceci se passait en l'an 398.

Gildon était alors d'un âge assez avancé. Il était lié intimement avec Optat, évêque de Tamugas, surnommé : « dux circumcellionum », chef des circoncellions et aussi « gildonianus », le gildonien. Cet Optat se livrait avec Gildon à toutes sortes de débauches et aux pires excès. Il terrorisa l'Afrique pendant dix ans.

Sur ces entrefaites et peu de temps avant que le Sénat romain eut pris la décision que nous venons de rapporter, un frère de Gildon, Mascizel qui, de 373 à 375, avait combattu sous Firmus contre les Romains, se rendit à Milan pour ses affaires, confiant ses deux fils à Gildon. Ce dernier, considérant comme suspecte l'absence de son frère, fit massacrer les deux jeunes gens.

En apprenant cet assassinat, Mascizel résolut de se venger. Stilicon jeta les yeux sur celui-ci pour lui confier le commandement des troupes envoyées en Afrique. Mascizel était un très fervent catholique (Gildon et Firmus, dit-on, étaient, tous deux, demeurés païens). A son départ de Pise, il toucha à l'île de Caprée et adjoignit à son expédition deux moines d'une piété reconnue, avec lesquels il passait les jours et les nuits en prière.

Mascizel débarqua en Afrique avec 5,000 légionnaires ; Gildon avait avec lui 70,000 hommes, dont beaucoup d'Aurésiens. La rencontre eut lieu entre Theveste et Amœdera, peut-être Hedra, sur la frontière de Tunisie. Effrayé par la disproportion des forces en présence, Mascizel songea à fuir, quand, une nuit, disent les historiens catholiques de cette époque, saint Ambroise, évêque de Milan, qui venait de mourir l'année précédente, lui apparut. Le Prélat tenait à la main son bâton pastoral ; il en frappa la terre à trois reprises, répétant chaque fois : « Hic ». Le chef berbère compris que cela signifiait que dans trois jours, à cet endroit même, il remporterait la victoire.

Au matin du troisième jour, Mascizel marche à l'ennemi, plein de confiance. Arrivé près des premières lignes ennemies, il engage avec elles quelques paroles pacifiques.

Un porte-étendard de Gildon, ayant excité ses compagnons à ne pas l'écouter, Mascizel lui abattit d'un coup de sabre le bras qui tenait le drapeau et celui-ci tomba. Les troupes du roi rebelle crurent qu'on abaissait l'enseigne devant les aigles romaines et que l'avant-garde se rendait. Immédiatement le mot « trahison » parcourut tous les rangs et détermine un sauve-qui-peut général.

Abandonné de tous, Gildon s'enfuit du côté de la mer et s'embarque pour chercher un refuge à la cour d'Orient. Déjà il avait réussi à prendre le large, lorsque les vents contraires le ramenèrent sur la côte d'Afrique et l'obligèrent de descendre à Tabarca. On s'empara du fugitif qui fut jeté en prison ; après avoir supporté toutes sortes d'outrages, pour s'épargner de nouvelles insultes et le supplice épouvantable qui l'attendait, il s'étrangla de ses propres mains (398). Son ami l'évêque Optat, fut jeté en prison et y termina sa vie.

Mascizel venait de rendre l'Afrique à Honorius et la nourriture au peuple romain. Il devait s'attendre à une récompense proportionnée à l'étendue du service rendu ; mais la foi punique n'était pas alors uniquement à l'usage de Carthage. La cour dégénérée de Milan pensa que la fortune venait de grandir Mascizel dans des proportions inquiétantes ; elle réfléchit qu'il avait au moins le droit de réclamer une large part des immenses et riches domaines de son frère et craignit que cet allié du jour ne devint l'ennemi du lendemain. Dès lors l'arrêt du vainqueur de Gildon fut prononcé.

Mascizel était venu à Milan pour rendre compte du succès de son entreprise et pour recevoir, sans doute, la rémunération méritée par son triomphe. Un jour qu'il passait sur un des ponts de la ville en compagnie de Stilicon, celui-ci fit signe à quelques-uns de ses satellites de le saisir et de le jeter dans la rivière. Cet ordre muet fut aussitôt exécuté en présence du ministre et gouverneur d'Honorius, sur qui les convulsions suprêmes du malheureux qui se noyait ne produisirent pas d'autre effet qu'un bruyant accès d'hilarité.

L'historien Zozime note cette circonstance caractéristique, sans la blâmer, non plus que le meurtre lui-même, tant ces sortes de choses semblaient alors naturelles. Cette mort fut un malheur pour l'Afrique. Aucun chef n'était capable de remplacer Mascizel et l'affaiblissement de l'autorité impériale ne fit que s'accroître jusqu'au jour où l'invasion des hordes vandales vient lui porter le dernier coup <sup>1</sup>.

1. Le récit des événements relatés dans ce chapitre est, en majeure partie, emprunté à l'ouvrage si remarquable du P. Mesnage. (Voir index bibliographique.)

## CHAPITRE VI

### LES VANDALES ET LES BYZANTINS

#### *Genséric et Boniface.*

Les Vandales, venus de Sarmatie, étaient alors établis en Espagne ; ils avaient couvert le pays de ruines et, n'ayant plus rien à y piller, jetaient un regard d'envie sur les villes florissantes et riches assises, par delà le détroit de Gibraltar, sur la rive africaine. Leur roi Genséric avait résolu d'y conduire ses soldats, aussi accueillit-il avec enthousiasme les propositions du comte Boniface, général et gouverneur d'Afrique, qui croyait avoir à se plaindre des procédés de l'impératrice Placidie et offrait aux Vandales de partager l'Afrique avec lui.

En mai 429, Genséric passe le détroit de Gibraltar, il emmène avec lui 80,000 hommes dont 50,000 combattants.

Le comte Boniface eut bientôt le remords de sa trahison ; il se réconcilia avec Placidie et voulut renvoyer les Vandales en Espagne. Ceux-ci coururent aux armes et firent la guerre avec une épouvantable cruauté ; ils incendièrent les villes, massacrèrent des milliers de personnes sans distinction d'âge ni de sexe ; ils poussaient l'atrocité jusqu'à égorger leurs prisonniers sous les murs des villes assiégées pour infecter l'air ; ils coupaient les arbres de tout genre. A la fin de mai 430, les Vandales sont sous les murs de Bône et celle-ci est prise après un long siège ; Boniface rentra à Rome abandonnant l'Afrique. Celle-ci devint un désert au dire de Procope.

Maître des Mauritanies et de la Numidie, Genséric se les fait céder légalement par Valentinien III (empereur de

424 à 455), par le traité de 435, et reprend haleine quelque temps. Puis, durant l'automne de 439, il se précipite sur la Proconsulaire et s'empare de Carthage (19 octobre 439). Il installe définitivement son peuple dans cette dernière province ainsi que dans la Byzacène, en rendant pour la forme à Valentinien les provinces que celui-ci lui avait cédées quatre ans auparavant. Valentinien étant mort en 455, Genséric redevint maître de toute l'Afrique Romaine.

Telle est la fin de l'empire de Rome en Afrique. Le colosse romain était installé depuis près de 600 ans dans ce pays ; quelques mois suffirent aux Vandales pour le démolir. Il est permis de se demander comment Genséric a pu si facilement s'emparer de toute cette immense colonie. Pour nous, trois causes ont déterminé le succès du roi vandale :

1° La haine du peuple berbère pour le Romain. Une domination n'est solide que par la fusion du vainqueur et du vaincu et celle-ci n'a existé que dans certaines régions entourées par d'autres qui sont toujours demeurées hostiles à la pénétration romaine.

2° La trahison de Boniface qui avait, sans s'y opposer, laissé le champ libre à Genséric jusqu'au fleuve Ampagas (oued El-Kébir).

3° La trahison des donatistes, que nous retrouvons encore à ce moment et qui, pour se venger des catholiques et des empereurs protecteurs de ces derniers, encouragèrent les Vandales dans leur marche en avant, leur servirent de guides et s'enrôlèrent dans leurs armées.

En effet, les indigènes firent de suite cause commune avec les Vandales, parce qu'ils avaient les mêmes instincts féroces et aussi parce que leurs croyances donatistes s'accordaient mieux de l'arianisme vandale que de l'orthodoxie romaine.

Genséric, dans son administration, sut se montrer très habile. Il établit un empire puissant, basé sur le respect de la civilisation romaine dont il conserva les formes administratives et la constitution. Pour contenir les Ber-

bères de l'Aurès qui, au moment du départ de Boniface luttèrent contre ce général romain, il crut de bonne politique, pour ne pas avoir trop d'ennemis sur les bras, de s'assurer leur concours<sup>1</sup>. Il alla même, selon Procope, jusqu'à accepter dans son armée des troupes auxiliaires exclusivement composées de Berbères<sup>2</sup>.

Genséric mourut en 477, maître de toute l'Afrique Romaine. Ses faibles successeurs seront incapables de la conserver tout entière. Ils ne tarderont pas en effet, harcelés qu'ils seront par les derniers envahisseurs, Louata, Zenata, etc., à se replier sur la Numidie et ne posséderont bientôt plus efficacement que la Proconsulaire et la Byzacène.

*Hunéric (476-484).*

A Genséric succéda son fils Hunéric ; il n'avait ni la vigueur, ni l'intelligence de son père ; sous son règne les tribus berbères de l'Aurès et du Djurdjura se déclarèrent indépendantes et le territoire des Vandales fut bientôt réduit aux seules régions du bord de la mer.

1. Genséric, au cours de son administration, avait conservé toutes ses rigueurs pour les Romains demeurés en Afrique. Il s'attira les sympathies des Berbères. En même temps, il s'attachait ceux-ci en les comblant de faveurs, en les enrôlant dans son armée, en les emmenant avec lui au pillage de Rome, en partageant avec égalité le butin entre tous. Cette politique vis-à-vis des Berbères ne fut pas continuée par les successeurs de Genséric et nous allons voir aussitôt se réveiller l'amour de l'indépendance chez ce peuple contre les Vandales se posant en dominateurs de leur pays.

2. Genséric, Arien très convaincu, hésitait à employer des troupes païennes. Sa conscience lui interdisait même tout commerce avec des infidèles. Cependant, comme il lui était de toute nécessité de s'allier avec ceux-ci, il ne trouva rien de mieux que d'imposer à tous ceux qui voulaient entrer en relations avec son peuple de se graver une croix sur le front, sur la joue ou sur la main. Cela lui suffisait pour se persuader de la renonciation des gens du pays au paganisme. Les avides Berbères, en perspective du butin considérable que leur promettaient les nombreuses razzias organisées sur les côtés de la Méditerranée, acceptèrent en grand nombre ce tatouage. Ce serait là, en partie du moins, l'origine de cette croix que tant d'indigènes portent encore sur leur figure ou sur leurs mains dans l'Aurès et dans la Kabylie.



ARC DE CARACALLA ET REMPARTS DE LA CITADELLE BYZANTINE A TEBESSA



CONSTRUCTIONS BYZANTINES

ayant servi de casernement aux troupes du Général Salomon à côté de la basilique inachevée de Tébessa

Photographies de M. Neurdein, photographe, 52, Avenue de Breteuil, Paris

*Gondamond* (484-496) puis *Trasemond* (496-523).

Après lui régnèrent Gondamond, puis Trasemond ; les montagnes de l'Aurès et les nomades du sud continuèrent leurs mouvements d'indépendance et, sous les ordres d'un chef tripolitain, Galbaon, détruisirent presque entièrement une armée royale. Procope nous apprend en effet qu'un chef nommé Gabaon ou Galbaon qui, depuis longtemps, insultait la frontière de la Byzacène, ayant réuni, vers 530, toutes ses bandes, les conduisit ravager à nouveau cette province ; Trasemond fit marcher contre lui un corps de cavalerie. Au moment de l'attaque, les Berbères couvrirent leur front d'une triple ligne de chameaux et, abrités derrière cette fortification vivante, firent pleuvoir une grêle de traits sur les assaillants. Surpris par cette tactique nouvelle et ne pouvant faire avancer leurs chameaux effrayés, les Vandales furent complètement défaits <sup>1</sup>.

*Hildéric* (523-530).

Hildéric succéda à Trasemond. Il avait été élevé à Constantinople avec Justinien, qui fut plus tard empereur et avec qui il contracta alliance. Les Berbères sous son règne devinrent de plus en plus menaçants et battirent plusieurs armées vandales. Le chef Antalas surtout se distingua par sa vaillance. Il battit Oamer, un des meilleurs généraux d'Hildéric. Tout le pays, dégarni de forteresses, demeura entre ses mains, tandis que les débris de la population vandale et ce qui restait d'anciens colons se retranchaient dans les villes.

*Gélimer* (530-534).

Gélimer, parent d'Hildéric, obtint seul sur eux quelques

1. Cet exemple de l'emploi du chameau comme abri, cité pour la première fois dans l'histoire de l'Algérie et qui se reproduira si souvent depuis, est encore en usage chez les Touaregs, aussi bien dans le sud algérien que dans le nord du Soudan. L'auteur de cette monographie a eu à combattre contre les Kel-Antassar, Touaregs des environs de Tombouctou et de Bassikounou, qui usèrent, vainement d'ailleurs, de la même tactique,



avantages. Il se rendit ainsi populaire et, quand il se sentit assez fort, il se fit proclamer roi et jeta Hildéric en prison. Justinien réclama en faveur de son ami Hildéric et s'attira de la part de Gélimer une réponse telle, que la guerre en fut la conséquence ; c'est cette guerre qui amena la ruine des Vandales et la soumission de l'Afrique à de nouveaux maîtres.

#### *Bélisaire.*

Justinien prépara avec le plus grand soin l'expédition d'Afrique. Il s'était ménagé des intelligences en Sardaigne et en Tripolitaine, puis avait réuni une forte armée de 15,000 soldats solides dont il confia le commandement au plus illustre de ses généraux, Bélisaire. Celui-ci avait choisi les meilleurs officiers pour encadrer ses troupes, puis il avait embarqué son armée sur une flotte de 500 vaisseaux montés par 20,000 marins ; elle quitta Constantinople vers le commencement de l'été de l'an 533 et mit un mois pour arriver en Sicile.

Gélimer ne se doutait de rien et se croyait suffisamment défendu par la mer ; il avait envoyé la majeure partie de troupes réprimer une insurrection en Sardaigne. Bélisaire n'osa point tenter cependant un coup direct contre Carthage ; il débarqua à Gabès (Caput Vada) puis marcha vers le nord par Leptis Magna et Hadrumète, battit Gélimer à Tricamara et s'empara de Carthage.

Peu après, Tzazon, frère de Gélimer, revenait de Sardaigne avec son armée victorieuse ; Gélimer reprit alors l'offensive. Grecs et Vandales se retrouvèrent en présence à Tricamara, à environ 7 lieues de Carthage. Gélimer fut complètement vaincu, son frère Tzazon tué, son camp enlevé.

Le roi vandale, s'étant réfugié dans les défilés du Mons Papua (que les uns prétendent être l'Edough et d'autres le Babor), y est bientôt cerné par les Grecs, puis fait prisonnier (534). Bélisaire s'empare ensuite d'Hippone et soumet toute la région. Il s'embarque peu après pour Constantinople

en grande pompe pour aller y recevoir les honneurs du triomphe <sup>1</sup>.

#### *Salomon.*

Bélisaire, en s'en allant, avait confié le commandement à son principal lieutenant, Salomon. C'était, à ce qu'il semble, un homme énergique, actif et juste ; mais la situation était devenue, dès le départ de Bélisaire, des plus difficiles. Les indigènes, toujours mécontents du gouvernement présent, s'étaient bientôt tournés contre leurs nouveaux maîtres.

#### *Première campagne contre Iabdas.*

C'était des monts Aurès que le signal de la révolte était encore parti ; appuyés sur les nomades du désert, les montagnards faisaient des incursions dans la plaine, en revenaient chargés de butin et ne craignaient pas de s'attaquer aux détachements isolés de l'armée byzantine. Salomon vainquit une première fois les indigènes dans la plaine de Mama en Byzacène ; dans une seconde campagne, il eut à faire à Iabdas, roi de l'Aurès <sup>2</sup>.

1. Procope parlant de l'attitude des Berbères pendant la lutte entre Gélimer et Bélisaire dit : « Ils n'assistèrent pas plus Bélisaire que les Vandales, ils restèrent neutres, attendant l'issue de la lutte ». Il aurait pu ajouter : « les Berbères se réservaient de combattre celui des deux champions qui resterait vainqueur ». C'est ce qu'ils ne manquèrent pas de faire, comme nous le verrons plus loin.

2. Procope nous indique les principaux chefs indigènes à l'époque de l'arrivée de Bélisaire en Afrique. C'étaient : Antalas dans la Byzacène ; Coutzinas entre la Byzacène et l'Aurès ; Iabdas dans la région aurasienne ; Orthafas qui avait sous ses ordres les populations à l'ouest de l'Aurès, c'est-à-dire le Hodna, le Bellezma et le zab ; Massinas ou Massonas, chef de la Mauritanie occidentale, enfin Mastigas et plus tard Gasmul dans la Mauritanie orientale. Aussi ces émigrants zénètes, d'abord nomades, ne sont pas restés bien longtemps confinés dans leurs steppes arides. Ils ont remonté peu à peu vers le nord et se sont solidement installés dans les pays conquis, guettant de nouvelles proies. C'est que malgré leur amour si vanté pour leur genre de vie errante et pour leur indépendance, ils n'en considéraient pas moins d'un œil jaloux et envieux les fraîches vallées des pays cultivés, et, comparant leur existence faite de

Celui-ci, grâce à l'influence qu'il avait su prendre sur tout le pays, avait réuni une armée de 40,000 combattants. Il avait installé son camp dans la plaine de Baghaï, sur les bords de la rivière Amigas (aujourd'hui oued Hammeur) <sup>1</sup>. Cette plaine était occupée par de nombreux canaux, restes de la colonisation romaine, permettant aux habitants de porter l'eau là où ils voulaient, en ouvrant ou en bouchant les écluses. C'est ce qu'ils firent en cette occasion et, en 583, ils purent ainsi inonder et submerger le camp de Salomon qui s'était porté à leur devant.

Le général byzantin réussit cependant à surmonter cette épreuve, reçut des renforts, culbuta les troupes de Iabdas au combat de Babosis, au sud de Baghaï et au pied de l'Aurès. L'armée de Iabdas chercha un refuge dans ces montagnes et s'enferma dans Zerbulie <sup>2</sup>.

Bélisaire vient l'y assiéger ; mais le siège menaçant de se prolonger, il se tourne vers le nord, ravage les environs de Tamugadis et de l'oued R'bah pour renouveler ses approvisionnements. Ceci fait, il se présente de nouveau devant Zerbulie et s'en empare, ainsi que de toute la famille de son adversaire.

Le dernier épisode de cette guerre se passa sur un point que Procope nomme le mont Burgaon <sup>3</sup>. Les gens de l'Aurès le croyaient inaccessible. Mais ils furent tour-

misères et de combats avec celle plus tranquille et plus heureuse de leurs voisins du Tell, ils saisissaient toutes les occasions de remonter vers les côtes et de s'établir en pays plus privilégiés. Ainsi avaient fait avant eux les Gétules, puis les Israélites de Cyrénaïque et en dernier lieu les Babares et les Quinquégentiens.

1. Certains auteurs veulent voir dans l'oued Amigas l'oued Taga, d'autres l'oued Abdi.

2. (Voir au sujet de Zerbulie l'appendice n° 2. — Renseignements archéologiques. — Vallée de l'oued El-Abiod). Babosis, où eut lieu le premier engagement, était aux environs du bordj actuel de Taouzient, et il y existait un fortin dont les ruines sont fort bien conservées. La disposition de ces lieux explique comment Salomon, maître de Timgad et de Zerbulie, put rayonner dans la vallée de l'oued Abdi, y construire quelques postes et couper la route du désert.

3. Le mont Burgaon de Procope nous semble être le djebel Tafrent actuel et la vallée dans laquelle le combat a commencé n'est autre que

nés par Théodore, un des généraux de Salomon, pendant que celui-ci les attaquait de face. Ils furent délogés de toutes leurs positions et se retirèrent dans une déroute inexprimable.

#### *Première campagne contre Stozas.*

Salomon se proposait ensuite d'entrer au cœur même de l'Aurès, lorsqu'il fut arrêté par une émeute de ses soldats. Les armées byzantines n'étaient que des cohues d'hommes de toutes races, barbares presque tous, attirés sous les drapeaux par l'appât d'une paye élevée ou par l'espoir du butin. L'Aurès ne leur présentait guère de profit, aussi se révoltèrent-ils sous la conduite d'un des leurs, nommé Stozas. Salomon dut s'enfuir, quitta Carthage et se réfugia en Sicile (535).

#### *Germanus bat Stozas.*

Bélisaire prévenu passe en Afrique, fait rentrer les soldats dans le devoir, puis retourne à Constantinople ; mais à peine est-il parti, que Stozas se soulève de nouveau et redevient maître du pays ; il fallut l'autorité de Germanus, parent de l'empereur, pour remettre le calme dans la contrée <sup>1</sup>. Salomon est appelé pour la seconde fois au gouvernement de l'Afrique (538).

#### *Deuxième gouvernement de Salomon.*

Salomon, tranquille pour l'intérieur, rassuré sur les sentiments de son armée, administra glorieusement les provinces d'Afrique. Pour contenir les indigènes, il répara

celle formée par cette dernière montagne et la pointe extrême de l'Aurès vers Khenchela. C'est après cette victoire que fut créé le poste de Tazouguert.

1. Les deux souverains de l'Aurès, Iabdas et Orthéias, s'étaient alliés à Stozas ; ils marchaient avec lui quand Germanus l'atteignit, mais ils ne prirent pas part à la bataille. « Ils se placèrent, dit Procope, derrière l'armée de Stozas, attendant l'issue du combat, afin de se joindre aux vainqueurs pour poursuivre les vaincus ». Quand Stozas fut mis en fuite, ils pillèrent en effet son camp, mais se retirèrent ensuite chez eux sans être inquiétés par Germanus.

les places fortes et rétablit les anciennes défenses. Presque toujours il suffisait de prendre les matériaux parmi les ruines des cités d'autrefois ; les fragments des statues, les débris de mosaïque, les frises des temples, les pierres des édifices, les fûts des colonnes étaient entassés pêle-mêle dans de massives constructions, forts ou citadelles, comme celle que l'on voit à Madaure, à Lambèse, à Tébessa, à Tingad<sup>1</sup>. Puis Salomon s'efforça de reconquérir le pays que les tribus indigènes avaient envahi et reprit son premier projet d'une expédition dans l'Aurès.

*Deuxième campagne contre Iabdas.*

Il entra bientôt en campagne (539), mais ses débuts furent malheureux. Gontharis, un de ses officiers, éprouva près de Baghaï, ville alors abandonnée, une défaite complète, se vit investi dans son camp et il fallut que Salomon arriva à marches forcées pour le dégager. Ce premier résultat obtenu, il entra dans l'Aurès, s'empara successivement de tous les points<sup>2</sup> fortifiés et obligea Iabdas blessé à se réfugier dans les montagnes de la Kabylie.

Il croyait, de ce côté, à la ruine complète de ses ennemis, il se trompait. Iabdas, de la Kabylie, s'était porté dans le désert, laissant au temps le soin de ruiner les forces de son adversaire. L'armée de ce dernier se fondit au milieu des plaisirs d'un pays riant et fertile. C'est que l'armée dite romaine de cette époque était indigne du grand nom qu'elle osait porter encore : elle ne se composait, avons-nous dit, que d'aventuriers recrutés à prix d'or. Les géné-

1. Le périmètre des provinces occupées par les Byzantins ne semble guère avoir été plus large que celui des Vandales au moment de l'arrivée de Bélisaire. Les limites de l'Afrique byzantine étaient à peu près les suivantes : une ligne partant de Junca, port de la Byzacène, rejoignant Capsa, Thélepte, Cilium ; dans la Numidie et la Sitifienne, Théveste, Baghaï, Lambèse, Diana, Tobna, Sétif, en laissant le Hodna de côté, et Rusucuru en Mauritanie ; Césarée (Cherchell), occupée un instant, fut abandonnée plus tard pour renforcer Sétif.

2. Tumar et Pétra Germiniana. Les auteurs ne sont pas encore bien fixés sur les emplacements de ces points. Ils pourraient être, d'après certains écrivains, Djemina et dar Roumia.

raux mercenaires ou même étrangers à tout sentiment de patriotisme, ne reculaient, pour satisfaire leur soif de pouvoir, ni devant l'assassinat de leurs rivaux, ni devant l'alliance avec les ennemis de l'empire. Aussi voyons-nous, au bout de peu d'années, Iabdas rentrer dans ses états, puis soutenir les prétentions d'un général révolté contre Constantinople<sup>1</sup>.

*Révolte d'Antalas, Salomon battu et tué à Tébessa (545).*

En 545, Salomon est attaqué par une coalition générale de tous les Berbères, près de Tébessa ; mais, mal secondé par ses lieutenants, il voit ses troupes lacher pied. Salomon eut du moins le bonheur de succomber avant que sa renommée fut atteinte ; étant tombé de cheval au milieu de la déroute, il fut massacré par les Berbères. Dans ce combat il avait encore eu à faire à Stozas<sup>2</sup>.

Après la mort de Salomon, l'Afrique fut pendant un siècle et demi livrée à l'anarchie la plus grande. Les soldats, presque toujours mutinés contre leurs chefs, s'organisaient en partis qui tenaient la campagne. Les villes et les villages soumis à la domination grecque étaient exaspérés et ruinés par la rapacité du fisc ; chaque jour des tribus se détachaient se déclarant indépendantes et faisaient des incursions ou se livraient à des razzias sur le domaine occupé par les Byzantins ; enfin les catholiques orthodoxes, redevenus les maîtres, persécutaient les Ariens.

*Jean Troglita.*

Il nous semble juste de dire, en terminant ce chapitre, quelques mots de Jean Troglita, qui donna un peu de

1. Ce général était Gontharis, ancien lieutenant de Salomon, que Iabdas avait battu à Baghaï en 539. Il se révolta contre l'autorité d'Aréobinde, un des successeurs de Salomon, en 546.

2. A Salomon avait succédé son neveu Sergius, puis Aréobinde ; celui-ci ayant appris que Stozas et Antalas (autre chef berbère jusque là allié des Byzantins) avaient fait alliance, envoya ses meilleures troupes contre ceux-ci. L'armée byzantine fut complètement défaite, mais Stozas trouva la mort durant la bataille.

reflet, le dernier, au gouvernement byzantin d'Afrique, et qui fut le seul digne successeur de Bélisaire et de Salomon.

Jean Troglita avait été un des capitaines de Bélisaire et de Germanus, il avait servi sous leurs ordres en Afrique, il était en Mésopotamie quand Justinien jeta les yeux sur lui. Il se rendit à Constantinople où l'attendaient une armée et une flotte.

Jean s'embarque, débarque à Caput Vada en 547, se rend à Carthage, rallie toutes les forces de l'empire, et se porte contre Antalas qu'il défait complètement ; il reprend ce jour-là les drapeaux enlevés par les Berbères à Salomon lors de la bataille de Tébessa <sup>1</sup>.

Mais cette défaite n'ota point le courage aux révoltés. De tous côtés les tribus envoient des contingents qui viennent grossir l'armée d'Antalas. Celui-ci ayant cherché un refuge dans le désert, ils prennent pour général le chef des « Iforen », et lorsque Jean Troglita marche contre eux, il est complètement battu et obligé de se retirer.

Le général grec comprit alors qu'il ne pourrait venir à

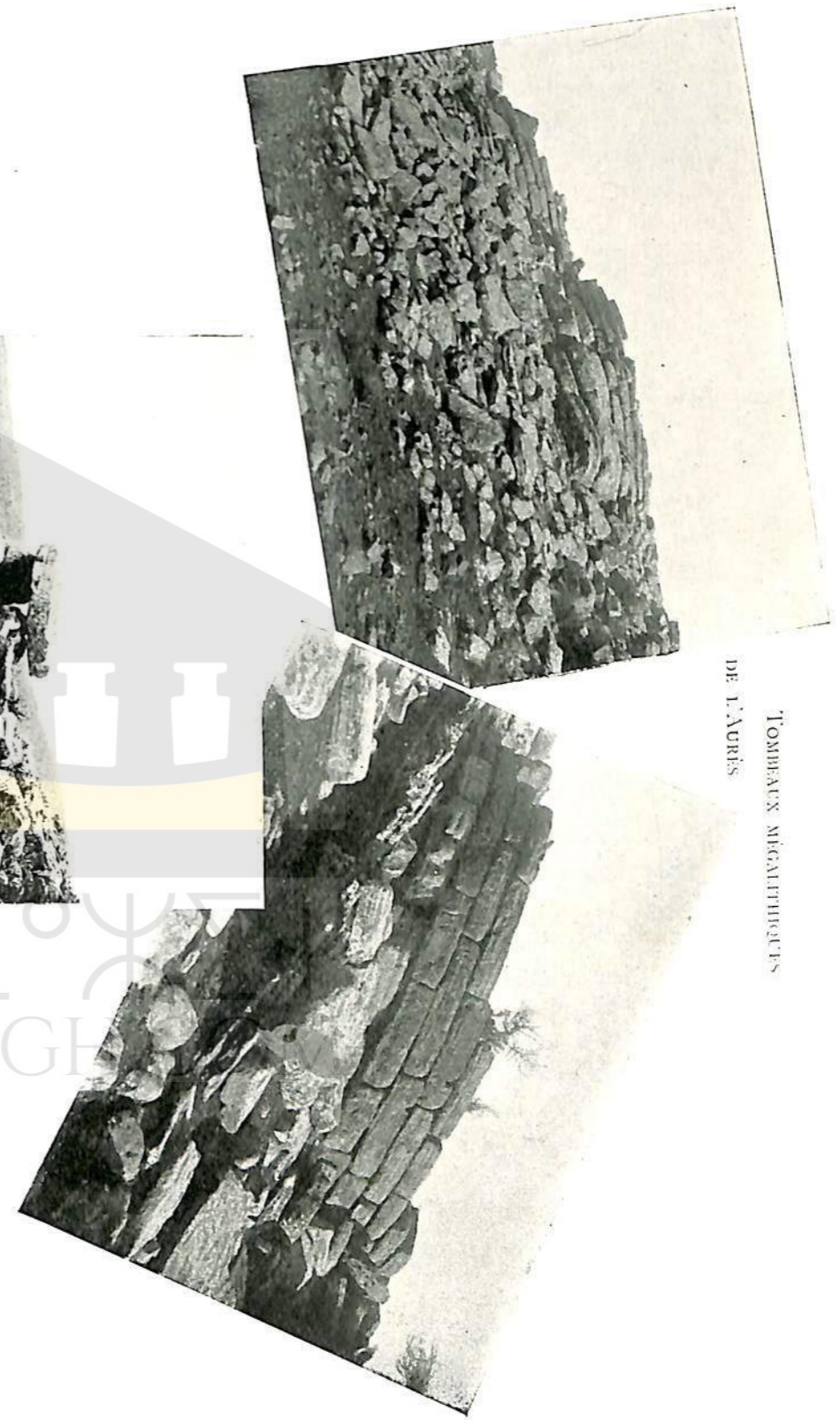
1. La vie de Jean Troglita inspira un poète latin nommé Flavius Cresconius Corippus\* qui écrivit le récit des combats que son héros livra sous le titre de « Johannide ». Cet auteur rapporte, que lors de la bataille contre Antalas, le roi des Levates (Louata), nommé Jesna fut tué. Celui-ci, qui était le grand prêtre du dieu Gurzil, succomba en essayant de sauver du pillage la statue en pierre de son idole sacrée. Il s'attarda ainsi dans la déroute et fut tué par un cavalier byzantin. Cela montre une fois de plus que toutes ces tribus berbères, Louata ou Zenata, étaient restées païennes. Corippus nous enseigne en effet que ces peuples se représentaient la divinité sous la forme d'un taureau, qui était lui-même la souche d'autres dieux ayant aussi la forme de jeunes taureaux. Le dieu de la guerre s'appelait Gurzil; son nom servait dans les batailles de cri de guerre à ses adorateurs. La veille des combats, on l'arrosait du sang des sacrifices et au jour de la lutte sa statue était emportée comme un fétiche au milieu des guerriers. (El Bekri rapporte qu'au XI<sup>e</sup> siècle ces tribus berbères offraient encore des sacrifices à une idole de pierre nommée Guerza).

\*Flavius Cresconius Corippus, évêque et poète latin du VI<sup>e</sup> siècle, né en Afrique. Il écrivit deux poèmes, précieux pour l'histoire et les mœurs de son temps: la « Johannide » (550), consacrée aux exploits de Jean Troglita, maître de la milice et « De Laudibus Justini », où il célèbre le commencement du règne de Justin II.

DOMEN  
AU MILIEU D'UNE SEPTICLÈRE  
MÉGALITHIQUE  
Photographie extraite de l'ouvrage  
*African Notes*  
(Voir l'index bibliographique)



Photographies de M. Moreau, administrateur-adjoint  
de la commune mixte de l'Aurès



Tombeaux mégalithiques  
de l'Aurès

bout des Berbères que par les Berbères eux-mêmes. Il avait parmi ses alliés un de leurs chefs nommé Coutzinas, celui-ci parvient à détacher de l'armée berbère les tribus de l'Aurès toujours commandées par Iabdas et Ifisdaïas.

*Antalas et Iabdas font leur soumission.*

Jean reprend alors l'offensive et, après maints petits combats, tantôt succès tantôt revers, il se décide à rétrograder pour attirer Antalas et le chef des Iforen dans une embuscade. A un point que les historiens appellent « Campis Catonis » (aux champs de Caton), eut lieu, en 550, une bataille décisive ; dix-sept chefs de tribus furent tués, le chef des Iforen fut décapité, et un massacre énorme de Berbères eut lieu. Les Berbères, échappés à cet horrible champ de carnage durent se réfugier aux extrémités de l'Afrique.

Antalas et Iabdas eux-mêmes, complètement découragés, firent leur soumission à l'empire et suivirent depuis Jean Troglita comme des esclaves.

*Jean Boghatus (563).*

En 563, Jean Troglita n'est plus en Afrique. C'est un nommé Jean Boghatus qui est préfet du prétoire à Carthage. Coutzinas, s'étant rendu dans cette capitale pour réclamer des allocations qu'on venait de lui retirer, est mis à mort sur ordre de Boghatus. A cette nouvelle, toutes les tribus se soulèvent. Justinien envoie des renforts qui rétablissent l'ordre pour quelque temps.

*Gasmul (568).*

En 568, Théodore, préfet d'Afrique, est tué par les Maures commandés par Gasmul qui fait éprouver le même sort, en 569, à Théoctiste et, en 570, à Amabilis, tous deux maîtres de la milice d'Afrique.

En 574, Gasmul donne à ses tribus errantes des établissements fixes et s'empare de Césarée.

En 575, l'empereur Tibère II, (578-582) <sup>1</sup>, nomme vicaire d'Afrique, Germadius qui tue Gasmul, remporte une victoire complète, extermine les Maures et leur reprend toutes leurs conquêtes. Ce même Germadius étouffe une autre insurrection en 597 <sup>2</sup>.

*Héraclius (603).*

En 603, Héraclius <sup>3</sup>, père de l'empereur du même nom, arrive en Afrique avec le titre d'exarque, accompagné de son frère Grégoire et de son fils en qualité de lieutenant. De grands troubles avaient lieu alors à Constantinople où le centurion Phocas, après avoir assassiné l'empereur Maurice, était proclamé son successeur. Héraclius quitta Carthage avec son fils pour combattre Phocas. Ce dernier ayant été tué, Héraclius, fils d'Héraclius, fut élu. Il régna 32 ans. A sa mort (642) commence l'agonie de l'Afrique Romaine.

*Grégoire (646).*

Le patrice Grégoire, successeur de l'exarque Héra-

1. A Justinien, mort en 565, avait succédé son neveu, Justin II, qui régna de 565 à 578 et eut pour successeur Tibère II qu'on surnomma, à cause de ses vertus, le Titus du Bas Empire. Ce dernier occupa le trône de Byzance de 578 à 592.

2. Germadius ou Gennadius ne put empêcher toutefois les Berbères de s'établir dans le pays. Il ne parvint pas davantage à les refouler dans le désert. C'est du reste à cette époque que les cinq grands royaumes que nous avons énumérés à la note 2 de la page 167 se constituent définitivement d'une façon stable.

3. A Tibère II avait succédé l'empereur Maurice, qui régna de 582 à 602, et fut massacré avec ses fils par Phocas. Celui-ci, simple centurion, de l'armée de Thrace, gouvernera l'empire de 602 à 610, son règne fut marqué par d'incessantes conspirations. En 610, une flotte commandée par Héraclius, exarque d'Afrique, et son fils, qui portait le même nom que lui, paraissait devant Byzance. Le tyran Phocas, abandonné de tous, était mis aussitôt à mort par la populace. Héraclius fit élire son fils qui prit le nom d'Héraclius I<sup>er</sup> et régna de 610 à 642. C'était un homme intelligent, courageux, travailleur ; il s'était montré bon général. Cependant l'empire, entre ses mains, eut à subir toutes sortes d'invasions qu'il fut impuissant à refouler et, malgré ses qualités personnelles, il le laissa à sa mort dans la plus lamentable anarchie.

clius, se déclare indépendant à la nouvelle de la mort d'Héraclius ; il fait sa capitale de Suffétula (Sbéitla) et étend son territoire au-delà de Timgad où il a un palais ; il fait même frapper des « dinars » à son effigie. C'est lui que les Arabes appellent « Djoreidjir, » et qu'ils vont battre en 647 près de Suffétula.

## CHAPITRE VII

### PREMIÈRE INVASION DES ARABES

La décadence, dans laquelle étaient tombés les descendants dégénérés des Romains, était assez profonde pour les rendre incapables d'opposer la moindre résistance à une nouvelle invasion. Celle-ci ne tarda pas à se produire. Le peuple envahisseur devait être les « Arabes » dont l'histoire venait à peine de naître<sup>1</sup>.

Mahomet venait de fonder à la Mecque une nouvelle religion, l'Islamisme, et de réunir en un puissant faisceau les belliqueuses tribus de l'Arabie, jusqu'alors divisées par des rivalités séculaires.

Au nom de la guerre sainte, inspirée par le Coran à ses adeptes comme le premier des devoirs, les Arabes s'étaient engagés dans la voie des conquêtes, soumettant une partie de la Perse, la Syrie, l'Égypte. En quelques années donc cette peuplade, à peine connue auparavant, avait jeté les fondements d'un grand empire.

Amer, gouverneur de l'Égypte, avait demandé au khalife Omar l'autorisation de s'avancer vers la Tripolitaine. Ce ne fut que sous le khalifat d'Otman, en l'an 647, qu'Abdallah ben Bouchark obtint l'autorisation de réunir une armée de 10,000 cavaliers et 10,000 fantassins pour marcher contre les possessions grecques de la Berbérie.

1. C'est de 622 que date la première année du calendrier arabe ; cette date a été prise en l'honneur de la fuite (Hégire) de Mahomet de la Mecque dont il fut chassé par les Coréichites. Mohamet rentra plus tard en vainqueur à la Mecque, il y mourut en 632.

A cette heure de péril, les Byzantins, au lieu de se réunir aux Berbères contre l'envahisseur, se divisèrent en deux partis. Nous avons déjà vu l'un avec le patrice Grégoire s'emparer du pouvoir et se rendre indépendant, l'autre se forma à Carthage et gouverna au nom de l'empereur de Constantinople.

Le patrice Grégoire montre quelque énergie, secondé par les indigènes qui connaissent de réputation la façon dont les Arabes traitent les pays conquis, il se prépare à la lutte, réunit une armée de 10,000 combattants et organise, au sud de Kairouan, à Suffétula (Sbétla), une forte position retranchée où il attend l'arrivée de l'ennemi.

#### *Défaite du patrice Grégoire (647).*

En 647, les Arabes avaient pénétré en Ifrikia<sup>1</sup> et laissant de côté les places du littoral qui les auraient retenus par des sièges longs et difficiles, ils marchent droit à l'armée du patrice Grégoire et la détruisent complètement après un combat acharné qui, dit l'histoire, dura plusieurs jours. Grégoire battu fut tué au milieu de sa défaite. Vainqueurs, les cavaliers musulmans se répandirent dans l'Ifrikia et mirent tout à feu et à sang, ils portèrent leurs dévastations jusqu'à Tébessa et Gafsa et même au Djerid. Mais cette expédition n'était qu'une grande razzia ; l'intention des Arabes n'était pas encore de s'installer à demeure en Ifrikia. Aussi ils traitèrent avec les Grecs et probablement avec les indigènes moyennant une énorme contribution de guerre, puis ils évacuèrent le pays qu'ils avaient occupé. D'ailleurs des guerres civiles et des schismes qui éclatèrent alors au milieu de l'Arabie, forcèrent les khalifes à rappeler à eux toutes leurs troupes.

#### *Okba, gouverneur de l'Ifrikia.*

Quand ces guerres civiles furent un peu apaisées, les

1. Les Arabes désignaient sous le nom de « Magh'reb » (le couchant) les pays désignés plus tard sous le nom d'états barbaresques, c'est-à-dire Algérie, Tunisie et Maroc, et le nom d'Ifrikia s'appliquait spécialement au territoire de la Tunisie et de l'ouest de la Tripolitaine actuelle.

khalifes Ommiades, qui étaient devenus maîtres du pouvoir, songèrent sérieusement à ajouter à leur empire cette riche Berbérie, d'où leurs guerriers avaient rapporté tant d'or. Okba ben Nafi fut nommé par eux gouverneur de l'Ifrikia et, à la tête de 10,000 guerriers, il alla conquérir son gouvernement. Les renforts envoyés de Constantinople aux Byzantins sont obligés d'évacuer le pays après une faible résistance et, en 669, l'Ifrikia devient province arabe.

Okba organise ses nouveaux territoires, fonde Kairouan, destiné à devenir le grand centre politique et religieux de l'Ouest, puis, à la tête de ses guerriers, il entreprend une grande expédition dans le Magh'reb, en l'année 680.

Au début de l'invasion arabe, si quelques Berbères, intéressés à la conservation du Gouvernement du patrice Grégoire et au maintien de la puissance byzantine, s'étaient enrôlés ou avaient continué à servir le pouvoir établi, les tribus, par contre, employèrent tout d'abord exactement la même tactique suivie par elles autrefois lors des invasions vandales et byzantines. Les Berbères laissèrent les Arabes piller à leur aise les colonies romaines et grecques, si même ils ne les y aidèrent pas un peu, assistant avec indifférence à la chute de l'autorité de Byzance qu'eux-mêmes n'avaient d'ailleurs cessé de battre en brèche depuis le lendemain de son établissement. Mais quand ils vont s'apercevoir que les Arabes ne se bornent plus à faire des incursions rapides ou des razzias productives, quand ils les voient se bâtir une capitale à Kairouan et manifester ouvertement l'intention de devenir les maîtres du pays tout entier, la vieille fibre de l'indépendance va de nouveau tressaillir chez eux et ils commenceront ces luttes mémorables illustrées par les noms glorieux de Kocéïla et de la Kahena.

*Okba bat les Berbères près de Khenchela et à Lambèse.*

La première tentative des Arabes a lieu contre l'Aurès. Sidi Okba marche vers cette contrée, mais il se heurte,

près de la ville d'Erba (probablement située entre Khenchela et Baghaï ?) à la tribu lybienne des Aoureba, qui occupait en temps normal les plaines des Zibans et toute la partie occidentale de l'Aurès ; il les met en déroute ; ceux-ci s'enfuient et se rallient à ce qui restait de l'armée byzantine près de Lambèse. Okba les poursuivit jusqu'à ce point où il eut à son tour à supporter une vigoureuse attaque des Byzantins et des montagnards de l'Aurès. Ceux-ci faillirent se rendre maîtres de son camp, mais l'avantage resta finalement aux Arabes.

*Kocéïla (685-690).*

Le combat fut si sanglant qu'Okba n'osa pas pénétrer dans la montagne et il continua sa marche vers l'ouest.

A cette affaire fut fait prisonnier le chef indigène qui avait organisé la résistance, Kocéïla ; Okba le contraignit à embrasser l'islamisme et le traîna à sa suite dans sa nouvelle campagne, l'abreuvant d'outrages et d'humiliations.

Le chef arabe vola de victoire en victoire, jusqu'aux rivages de l'Atlantique et ne s'arrêta qu'aux bords de l'Océan. On dit qu'il lança son cheval dans la mer, prenant le ciel à témoin que la terre manquait à ses exploits. Il revint vers l'est en triomphateur avec son armée chargée de butin ; il voyait les populations pleines de crainte se soumettre devant lui, aussi, croyant n'avoir rien à craindre, commit-il l'imprudence de renvoyer peu à peu ses guerriers par fractions à Kairouan, ne conservant avec lui que 300 cavaliers pour aller faire la reconnaissance des places fortes de l'Aurès et étudier les moyens de s'en emparer. Il trouva tout le pays en armes.

C'était encore Kocéïla qui avait trouvé moyen de s'évader du camp musulman et s'était mis à la tête du mouvement. La tâche de celui-ci avait été d'autant plus facile que toutes les tribus étaient exaspérées des représailles dont le général arabe faisait suivre chacune de ses victoires.

D'ailleurs, pendant qu'on le traînait jusqu'aux extrémités du Magh'reb, le héros berbère n'avait jamais dé-



sempéré. Il avait su, par l'intermédiaire de fidèles émissaires, conserver des relations avec sa tribu, les Aoureba. Ces messagers agissaient secrètement auprès de ses anciens sujets et s'entendaient aussi avec les quelques chefs byzantins qui tenaient encore dans quelques bien rares places fortes.

*Okba est tué à Tehouda, près Biskra.*

Une vaste conspiration s'ourdît ainsi contre la domination arabe et l'orage éclata lorsque Kocéïla eut pu s'échapper au retour de Sidi-Okba. Parvenu à Tehouda, au nord-est de Biskra, le chef arabe rencontra un grand rassemblement de Berbères et de troupes grecques. Il vit qu'il ne pouvait échapper, descendit de cheval, dit sa prière et brisa son épée. Ses 300 compagnons l'imitèrent et se firent tuer bravement avec lui. On montre encore son tombeau dans l'oasis qui porte son nom à peu de distance de Biskra 1.

Le chef indigène qui venait de remporter cette victoire fut reconnu pour roi par un grand nombre de tribus. La révolte se répandit comme un incendie dans le pays. Tous les chefs amenèrent des contingents à Kocéïla qui conduisit aussitôt ses compatriotes devant Kairouan. Cette cité lui fut abandonnée par Zobéïr Ibn Kaïss, qui emmena avec lui à Barka tous les Arabes qui pouvaient le suivre. Les conquérants étaient ainsi rejetés hors de l'Ifrikia.

1. L'oasis de Sidi-Okba est devenue la capitale religieuse des Zibans. La mosquée est un but de pèlerinage, un lieu saint, dont la visite est censée attirer la bénédiction divine. Cette mosquée est le plus ancien monument de l'islamisme en Algérie, elle est entourée d'un portique et sa terrasse est soutenue par 26 colonnes, dont les chapiteaux, diversement sculptés, sont ornés de peintures. Le minaret est carré et va en s'aminçant. Sidi Okba repose dans une kouba à droite du Mihrab ; le tsabou ou châsse, qui recouvre l'émir et sur lequel sont jetées de pièces d'étoffes de soie, brodées d'inscriptions arabes, est des plus modestes. Sur un des pilliers de la kouba, on lit : « Hada Kobr Okba Ibn Nafé Rhamah Allah » (ceci est le tombeau de Okba, fils de Nafé, que Dieu le reçoive dans sa miséricorde.) Cette inscription, en caractères koufiques du 1<sup>er</sup> siècle de l'Hégire, est la plus ancienne de l'Algérie.

SI-ALI-BEY-BEN-CHENOUF

Bachaga des Ouled-Rechajch, et son goum  
(Cercle de Khenchela)

Cliché du C<sup>t</sup> Guénin, ancien C<sup>t</sup> supérieur du Cercle de Khenchela.



CAVALIERS DES OULED-RECHAJCH  
dans la plaine de Zouj



SI-EL-MEKKI, Chef de la Zaouia d'El-Hamra

Photographie de M. Arripe, administrateur principal de l'Aurès.

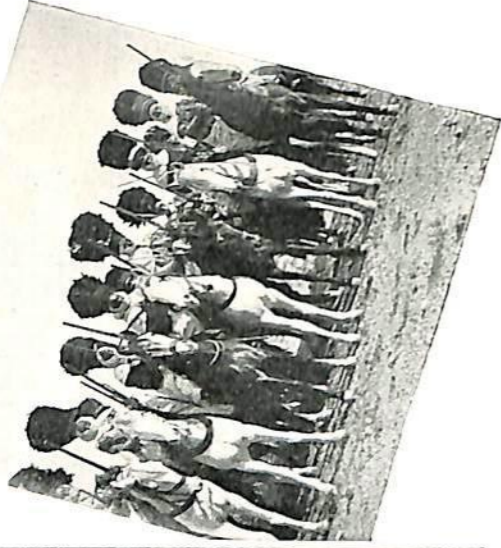


Photographie du capitaine Claudet, commandant le  
Bureau arabe de Khenchela.

CAVALIERS DES OULED-RECHAJCH

porteurs du bonnet à plumes d'autruche.

Cliché du C<sup>t</sup> Guénin, ancien C<sup>t</sup> supérieur du Cercle de Khenchela.



*Kocëila fonde un royaume berbère à Kairouan.*

Allié aux Roums, Kocëila fonde à Kairouan un royaume indigène. Deux expéditions tentées par les Arabes pour ressaisir leurs anciennes conquêtes furent repoussées par les Berbères appuyés de quelques renforts venus de Constantinople. Pendant cinquans, de 685 à 690, Kocëila régna, et les historiens, même ennemis, s'accordent à vanter la bienveillance, la justice et le courage de ce barbare.

La Berberie, pour la première fois réunie en royaume indépendant sous un de ses enfants, lui dut plusieurs années de tranquillité et de paix. Les choses semblèrent même devoir rentrer tout à fait dans leur état primitif, car la plupart des tribus qui avaient embrassé l'Islamisme, s'empressèrent de répudier le nouveau culte et de revenir à leur première religion chrétienne, juive ou païenne.

Mais cette tranquillité factice ne devait pas être de longue durée. Les Arabes, retenus momentanément en Orient par les guerres civiles qui déchiraient leur patrie, n'avaient nullement renoncé à venger leurs derniers échecs et à rétablir leur suprématie sur le Magh'reb. Aussitôt que les luttes pour la succession du khalifat furent terminées par le triomphe des Ommiades <sup>1</sup>, Zobëir Ibn Kaïss, qui était resté à Barka, reçut l'ordre d'attaquer les rebelles et de venger l'affront fait à l'Islam par la mort d'Okba. Les

1. On nomme Ommiades ou Ommeyades les descendants d'Ommayah, khalife de la seconde dynastie musulmane à Damas. Le khalife Ommayah avait pour aïeul Abd Menaf, chef de la tribu des Koraïchites ou Coreïschites et cousin d'Abd el Motaleb, grand-père de Mahomet. Son fils Maoviya fut secrétaire de Mahomet et gouverna la Syrie sous les règnes d'Omar et d'Osman. Après l'assassinat de ce dernier, il refusa de reconnaître Ali et se proclama khalife. Le monde musulman fut alors divisé en deux parties la Syrie, l'Egypte et l'Arabie à Moaviya; la Mésopotamie et l'est du khalifat à Ali. Maoviya mourut en 680; son successeur. Yezid I<sup>er</sup>, triompha sans peine des prétentions d'Hosseïn, fils d'Ali, et de Abd Allah Ibn Zobeir. Il mourut en 683, laissant le trône à Moaviya II qui, après quelques jours de règne, fut empoisonné. Il fut remplacé par Mervan I<sup>er</sup>, son cousin, qui continua la lutte contre Abd Allah Ibn Zobeir. Abd el Melik I<sup>er</sup> lui succéda en 685 et se débarrassa enfin d'Abd Allah Ibn Zobeir. Il fut le premier khalife ommiade réunissant sous son sceptre tout le monde musulman,

renforts annoncés d'Orient étaient arrivés, Zobéir se mit en marche en l'année 690, à la tête d'une armée nombreuse et aguerrie.

*Kocéïla est battu et tué à Mems (Sbiba).*

Kocéïla, de son côté, avait fait appel à tous ses guerriers, et, soutenu par un certain nombre de Byzantins, il attendit le choc de l'ennemi à Mems (Sbiba ?), localité à l'ouest de Kairouan, non loin de la source de la Medjerda. On combattit avec un acharnement égal des deux côtés ; mais, à la fin de la journée, la victoire se décida pour l'Islam et la bataille se termina par la mort de Kocéïla et des principaux chefs roums et berbères. Les vainqueurs poursuivirent les fuyards jusqu'à Mermadjenna (versant septentrional de l'Aurès), et de là jusqu'à La Moulouïa ou plus vraisemblablement jusqu'à l'oued Mellag.

Les Berbères étaient encore vaincus ; ils n'étaient pas domptés. Zobéir, épuisé par ses victoires, dut retourner dans le pays de Barka, où il fut tué en réprimant une insurrection. La vieille race lybienne avait noblement accompli son devoir pendant les premières luttes contre les musulmans, car c'est surtout aux plus anciens habitants du pays que Kocéïla, roi des Aoueba, commandait. Le pouvoir de ce chef s'étendait dans le Zab actuel et dans la partie de l'Aurès qui occupait les vallées inférieures de l'oued Abdi et de l'oued El-Abiod, le Hodna, etc...

*La Kahena, reine de l'Aurès et des Berbères.*

Pendant la période suivante, qui constitue le dernier épisode des luttes de l'indépendance, le même rôle patriotique va être rempli par les Zenata, qui sont établis depuis plusieurs siècles déjà dans le nord de l'Aurès. Et c'est une femme, leur reine, qui sera la tête et l'âme de la résistance. Elle s'appelle Dina, Danya ou Damyah, reine de la tribu israélite des Djeraoua, plus connue sous le nom de la Kahena. Elle était fille de Tabet, ancien roi du pays.

Les Djeraoua, dont nous avons déjà parlé, lors de l'émigration des tribus juives de la Cyrénaïque, campaient habi-

tuellement sur le djebel Mennchar, longue colline couverte de genévriers et de tombeaux mégalithiques qui s'étend au nord de Khenchela, et domine la plaine des Haractas, à une heure de marche du ras Aserdoun et à quatre heures du djebel Djaafa. Les Zenata étaient maîtres de tout ce qu'on appelle aujourd'hui l'Aurès oriental, du nord de ce massif montagneux et aussi d'une partie de l'ouest. Ils possédaient en effet, en plus de la vallée de l'oued El-Arab, le Chélia, le djebel Mahmel, le haut oued Abdi et la vallée supérieure de l'oued El-Abiod. Une tradition veut que les Beni-Melloul, qui avaient aussi pour reine une femme, Habtsa, aient été leurs vassaux.

Tous reconnaissaient le pouvoir de la Kahena. Elle avait le don, dit la légende, de prédire l'avenir. Aussi lui donna-t-on le surnom de Kahena, que les Arabes traduisirent par « la sorcière », alors que ce mot veut dire prêtresse. Kahena serait le féminin du mot hébreu « Kohen » qui signifie : prêtre.

À la mort de Kocéïla, elle apaisa les difficultés et les rivalités, fit cesser les guerres civiles et établit son autorité sur un grand nombre de tribus indigènes, ainsi que sur les Grecs encore demeurés en Afrique.

La vie de cette femme de génie, qui exerça sur ses compatriotes une influence extraordinaire, mérite d'être mieux connue qu'elle ne l'est en général du public français.

« Il est temps, dit avec raison M. Mercier, dans ses épisodes de la conquête d'Afrique par les Arabes, de restituer à cette héroïne la place qu'elle doit occuper dans l'histoire à côté des femmes qui se sont illustrées par leur courage et leur dévouement à la patrie ».

Les légendes nationales ont entouré la jeunesse de celle qu'on appela la « Jeanne d'Arc berbère », de récits merveilleux. Douée d'une grande beauté, raconte-t-on, elle était recherchée en mariage par les chefs les plus puissants ; elle repoussa les offres d'un jeune homme que son caractère cruel et ses habitudes de débauche lui rendaient particulièrement odieux. Son père, chef suprême

de la tribu, étant mort, ce fut ce prétendant évincé qui fut appelé à lui succéder. Il fit peser sur ses sujets la plus insupportable tyrannie, allant jusqu'à exiger de toute jeune fille qui se mariait ce qu'on appelait au Moyen-Age le droit du seigneur. La Kahéna forma le projet de délivrer son peuple du monstre qui l'opprimait. Elle annonça son mariage avec un fiancé digne d'elle et, le jour des noces, se rendit auprès du tyran qui se réjouissait déjà de goûter le triomphe si longtemps désiré. Nouvelle Judith, elle lui plongea un poignard dans le sein. La libératrice fut immédiatement proclamée « chef » par ses compatriotes reconnaissants.

Mais le patriotisme de la Kahéna ne se trouva pas satisfait d'avoir rendu la liberté à sa tribu. Devenue reine de l'Aurès et des Berbères, il lui fallait conduire ses nouveaux sujets au combat contre l'envahisseur musulman.

*La Kahéna défait Haçane à l'oued Nini.*

En 696, Haçane, gouverneur de l'Égypte, reçut du khalife l'ordre d'aller au Magh'reb avec une forte armée de 40,000 hommes. Il reprit facilement Kairouan, vainquit les Grecs en plusieurs rencontres, puis, en 698, leur enleva définitivement la ville de Carthage. Mais quand il voulut s'attaquer aux indigènes de l'Aurès, commandés par la Kahéna, il éprouva une sanglante défaite. Ce fut dans la plaine qui s'étend au nord des montagnes que le combat eut lieu, les uns disent sur les bords de l'oued Nini (qui prit depuis le nom de oued El-Hadra, rivière de la vierge), à quelques kilomètres d'Aïn-Beïda, les autres prétendent que ce fut à Baghaï que l'action se passa ; d'autres encore à l'oued Meskiana. Toujours est-il que les Berbères, électrisés par le courage de leur reine, remportèrent une éclatante victoire, détruisirent presque entièrement l'armée arabe, forte de 40,000 hommes, et forcèrent son chef, avec les débris de sa troupe, à reprendre le chemin de l'Orient. Il ne s'arrêta, dit l'histoire, qu'à Tripoli.

*La Kahéna fait ravager tout le pays pour priver les Arabes de toutes ressources.*

La Berbérie encore une fois échappait aux Arabes et l'autorité de la Kahéna était reconnue par les tribus voisines de l'Atlantique. La paix dura cinq ans. Instruite par l'expérience du passé, la Kahéna prévoyait que les musulmans vaincus reviendraient en plus grand nombre, aussi longtemps qu'ils trouveraient en Afrique de quoi satisfaire leur passion pour le pillage, et elle disait : « Ils veulent s'emparer des villes, de l'or et de l'argent, tandis que nous, nous ne désirons posséder que des champs pour l'agriculture et des pâturages. Je pense donc qu'il n'y a qu'un plan à suivre, c'est de ruiner le pays pour les décourager <sup>1</sup>. » Elle résolut de rendre leur retour inutile en incendiant toutes les villes dont les richesses pouvaient tenter leur cupidité, et elle donna l'ordre de tout détruire dans la plaine et d'entourer les montagnes d'un désert, qui serait la barrière la plus efficace à opposer aux envahisseurs. De Tunis à Tanger, disent les auteurs arabes, le pays, qui n'était qu'une succession de bosquets, fut transformé en un désert <sup>2</sup>.

*Les Berbères abandonnent la Kahéna.*

Malheureusement pour l'Afrique, cette exaltation sublime de patriotisme ne fut pas comprise des Berbères qui ne parvinrent jamais à s'élever jusqu'à la notion d'une

1. Ibn Ali Dinar, historien arabe, met dans la bouche de la Kahéna le discours suivant : « La terre suffit à vos besoins. Il y a dans son sein de quoi nourrir vous et vos troupeaux. Les Arabes, au contraire, ces brigands venus de la contrée où le Soleil se lève, recherchent les villes ; ils ont soif d'or et d'argent, ils veulent des maisons et des palais. Prenez du fer et des torches. Abattez les arbres, renversez, brisez et brûlez les édifices qui couvrent le sol, que l'ennemi ne trouve plus ni arbre ni abri ».

2. Les historiens arabes insistent beaucoup sur les dévastations commises par l'ordre de la Kahéna. Ils l'accusent d'avoir détruit les magnifiques forêts, qui, disent-ils, faisaient de tout le pays, entre Tripoli et Tanger, un jardin ininterrompu. On peut supposer qu'ils mettent sur le compte des Berbères ce qui en réalité a été le fait des envahisseurs. Quel intérêt auraient pu avoir les défenseurs du pays à incendier des forêts qui leur offraient des refuges inaccessibles ?

nationalité commune, réunissant toutes les tribus établies sur le même sol. Beaucoup n'acceptèrent pas le sacrifice héroïque que prescrivait la Kahéna ; ils ne virent que le dommage momentané que leur causaient de tels ordres et dès lors se détachèrent en grand nombre de sa cause.

*Haçane envahit de nouveau l'Aurès (703).*

Les Arabes furent bientôt instruits de la situation du Magh'reb. Un jeune musulman nommé Khaleb, fait prisonnier dans un combat et que la Kahéna avait adopté, comblé de bienfaits et élevé avec ses propres fils, faisait passer à ses compatriotes des avis secrets <sup>1</sup>.

En l'an 703, Haçane ben Naaman, à la tête d'une armée nombreuse, tenta de nouveau la conquête de l'Aurès, centre de la résistance nationale. Il se dirigea en ligne droite vers les montagnes par Gabès et Gafsa et y pénétra probablement par le versant méridional.

À la nouvelle de son approche, la Kahéna appela les Berbères aux armes. Cette fois sa voix ne fut pas écoutée ; de rares contingents répondirent seuls à ses appels désespérés. L'héroïne comprit alors que c'en était fait de l'indépendance de son pays. On l'engageait à prendre la fuite, elle se prépara à périr dignement.

Toutes les amertumes lui étaient réservées ; après avoir vu le peuple berbère l'abandonner au moment de la lutte suprême, elle eut la douleur de voir son fils adoptif la trahir au dernier instant. Khaleb eut l'ingratitude de passer à l'armée ennemie et de guider celle-ci à la rencontre de sa bienfaitrice. Les fils de la Kahéna eux-mêmes, déses-

1. Après le combat de l'oued Nini, la Kahéna avait renvoyé tous les prisonniers sauf un seul, Khaleb ben Yezid el Kaïci. « Je n'ai jamais vu d'homme plus beau et plus brave que toi, lui dit-elle, je veux t'allaiter, pour que tu deviennes le frère de mes fils ». Elle lui donna le sein, faisant semblant de l'allaiter. Cette cérémonie suffisait pour faire de Khaleb le frère de lait de ses fils.

Certains auteurs disent que ce Khaleb était devenu tout simplement l'amant de la Kahéna.

pérant de la victoire, se rendirent avant la bataille et embrassèrent l'islamisme <sup>1</sup>.

*La Kahéna battue et tuée dans un dernier combat.*

La première intention de la Kahéna avait été d'aller au devant de l'ennemi pour l'arrêter, mais devant la défection des Berbères, elle dut reculer et abandonner le poste fortifié de El-Djem (Thysdra) et se cantonner dans l'Aurès.

La Kahéna attendit probablement le choc de l'armée musulmane au centre de ses montagnes, dans quelque guelaa où elle avait concentré tous ses moyens de défense <sup>2</sup>. Le combat fut longtemps indécis mais la supériorité

1. Les historiens arabes et avec eux mon distingué ami, le professeur Cat, dans son histoire de l'Algérie, prétendent que ce fut d'après les conseils de leur mère que les deux fils de la Kahéna allèrent se mettre au service de Haçane ; il est permis de mettre en doute la réalité de cette assertion contre laquelle proteste la vie tout entière de la Jeanne d'Arc berbère.

2. M. Fallot, à l'ouvrage duquel nous avons fait de longs emprunts, dit que le 1<sup>er</sup> août 1884, il a découvert dans la vallée de l'oued El-Abiod, à peu de distance d'El-Hammam incendié par nos troupes à la suite de l'insurrection de 1879, de très anciennes ruines berbères, qui lui paraissent avoir servi de guelaa centrale ou de dernier refuge à la Kahéna. Les traditions locales racontent que, lorsque les Arabes pénétrèrent pour la première fois dans ce pays, vivait là une femme qui était chef des tribus d'alentour. Les ruines visitées par M. Fallot occupent le sommet d'une élévation aux flancs escarpés qui domine la vallée ; elle eut pu effectivement fournir une position défensive de premier ordre. Pour moi, je serai assez tenté de supposer que c'est au « kef Necera » qu'est située la position occupée par la Kahéna. Il existe là un vaste camp retranché fait à la hâte avec des pierres brutes de forte dimension ; il est construit sur un plateau d'environ 800 mètres de long sur 600 de large. Les bords de ce plateau sont pourvus d'une première ligne de murs en pierres sèches à l'intérieur de laquelle se trouve une seconde enceinte formée de remparts qui entoure au sud et à l'est un emplacement de 300 mètres de long sur 200 de large. Des autres côtés, cet emplacement est naturellement défendu par la crête. Les remparts, ayant en hauteur et en largeur 1<sup>m</sup> 70 sur 2 mètres, présentent au sud une ouverture de chaque côté de laquelle sont encore des dalles de 1<sup>m</sup> 70 sur 1 mètre. Cette citadelle est divisée en places et en rues par des murs intérieurs qui ont plus d'épaisseur en face de l'ouverture des remparts. Les rues aboutissent à un quartier situé à l'angle nord-ouest, au pied du sommet de la montagne, où se voient des ruines d'habitation dont les murs extérieurs sont encore apparents. Il y a aussi des restes d'anciennes constructions à l'angle nord-est.

du nombre donna la victoire aux Arabes. La Kahéna tomba glorieusement les armes à la main. On lui avait conseillé de fuir, elle répondit : « Celle qui a commandé aux chrétiens, aux Arabes et aux Berbères doit savoir mourir en reine ». Le général arabe Haçane eut la barbarie de décapiter son cadavre et d'envoyer sa tête au khalife de Bagdad, Abd el Melek. Avec cette femme héroïque succomba l'indépendance berbère <sup>1</sup>.

*Douze mille Aurétiens sont incorporés de force dans l'armée arabe.*

Ce n'était pas assez d'avoir vaincu les habitants de l'Aurès, il fallait assurer leur soumission pour l'avenir et, dans ce but, les convertir à l'islamisme. Le général arabe en fit un épouvantable massacre et, pour être certain de la fidélité des survivants, il en incorpora 12,000 dans son armée. Ce premier contingent obligatoire attira par la suite de nombreuses recrues volontaires. Les fils de la Kahéna reçurent le commandement de ces Berbères, devenus les soldats du Prophète. L'ainé conserva la royauté des Djeraoua et le gouvernement de l'Aurès.

En quelques années, toute la Berberie devint la proie des musulmans. Si elle avait changé de maître, la population n'avait pourtant pas été modifiée. Un gouverneur et quelques milliers de soldats arabes tenaient garnison à la place des Byzantins et des Vandales ; mais la race indigène restait intacte et sans doute les Arabes n'eussent jamais été maîtres dans le pays, s'ils n'eussent occupé au dehors l'ardeur belliqueuse des Berbères et s'ils n'avaient attaché les intérêts de ceux-ci aux intérêts mêmes de l'islamisme.

1. Le Père Mesnage dit que la Kahéna succomba à bir ou ksar El-Kahéna (d'après Ibn Khaldoun) ; il est impossible de retrouver cet emplacement avec exactitude dans l'Aurès,



MOSQUÉE DE TAMZA SUR la route de Medina à Khenchela par le Col de Tizougarine.  
Photographie de M. Bourgeois, photographie à Constantine, (Cliché appartenant à l'Administration des Eaux et Forêts)



MOSQUÉE DE SIDI OKBA  
où est enterré le premier conquérant arabe de l'Afrique du Nord, Okba-ben-Nafi,  
tué à Tchouda, par Koccola.

Photographie de M. Neurdein, photographie à Paris, 57, Avenue de Breteuil

## CHAPITRE VIII

### L'AURÈS DEPUIS LA DÉFAITE DE LA KAHÉNA

#### JUSQU'À LA DEUXIÈME INVASION ARABE

(Invasion hilalienne)

L'histoire de la domination arabe en Berberie se divise en deux périodes bien distinctes.

La première est celle des gouverneurs arabes.

La deuxième celle des dynasties berbères. (Elle commence peu après l'invasion hilalienne.)

*Première période.* — Dans la première période, la domination arabe se borne, comme nous l'avons vu, à une occupation militaire du pays et à une propagande active de la religion musulmane, sans être complétée par une immigration coloniale. Les Berbères embrassent l'Islamisme, s'enrôlent sous les bannières du vainqueur et s'élancent à sa suite à la conquête de l'Espagne. Ils contribuèrent aussi à l'invasion de la France et furent parmi les vaincus de Charles Martel, à la bataille de Poitiers, en 732.

La vue de l'énorme butin, rapporté d'Espagne par Tarik <sup>1</sup>, avait enflammé la cupidité de tous les indigènes ; tous voulaient partir, tous voulaient combattre pour cette religion qui leur donnait de l'or et des terres fertiles. Mais le mécontentement ne tarda pas à les Ber-

1. Tarik était un Berbère, probablement originaire de l'Aurès, auquel le gouverneur arabe avait confié un corps de 12,000 hommes, qu'il avait envoyé faire la conquête de l'Espagne.

bères, qui avaient eu tout le mérite de la conquête d'Espagne, étaient vivement irrités de la façon dont les Arabes avaient réglé le partage. Des hordes syriennes étaient venues s'établir dans les provinces les plus fertiles, comme l'Andalousie et Grenade, tandis qu'on ne leur avait donné que le désert de la Manche, les plateaux arides de la Castille et les sierras caillouteuses du Nord, où l'on vivait dans un état de guerre perpétuelle avec les chrétiens. Ayant le plus payé de leur sang pour la conquête, ils avaient la moindre part du profit. A ces motifs d'irritation s'ajoutaient les nouvelles qu'ils recevaient de leurs parents demeurés en Afrique. Ceux-ci étaient durement traités par les gouverneurs ; outre les impôts réguliers on voulut les soumettre au « karadj », c'est-à-dire à donner le cinquième du produit de leurs terres. Il y avait par suite une tendance générale à la révolte chez les Berbères d'Espagne et leurs frères d'Afrique.

Ils avaient espéré que l'Islam, qui venait de chasser les mercenaires de Byzance, contre lesquels ils avaient lutté si longtemps en Numidie et dans l'Aurès, ne les replacerait pas sous une hiérarchie oppressive, et les considérerait au même titre que ses autres enfants dès qu'ils auraient professé la doctrine si simple du Coran : « Un Dieu et Mahomet son Prophète. » La loi islamique ne disait-elle pas en effet que les infidèles convertis seraient traités comme les autres musulmans ?

Leur erreur fut grande. Ces sauvages, errant dans les déserts qui s'étendent jusqu'aux pays des nègres, ne devaient-ils pas être considérés par les aventuriers, détroseurs de grands chemins pour la plupart, qui suivaient Okba, Zobéir, Haçane etc., comme une proie facile et de bonne prise ? D'ailleurs leurs cris ne seraient jamais entendus : Damas était si loin ! Sidi Okba le premier avait donné l'exemple : il coupait à leurs petits rois le nez ou une oreille pour qu'ils se souviennent de son passage. Chaque gouverneur envoyait au khalife des milliers de beaux esclaves et surtout de belles filles du Magh'reb. L'or, si cher aux Berbères, l'or ramassé peu à peu pen-

dant l'occupation romaine, vandale et byzantine, partait aussi pour l'Orient. Les familles étaient disséminées ou décimées, le pays dévasté. Les indigènes, bien que convertis, devaient continuer à payer, avons nous déjà dit le karadj, impôt de capitation égal au cinquième de leurs biens, sinon ils pouvaient être réduits en esclavage et vendus sur les marchés. Était-ce là la religion de l'apôtre de Dieu, Mahomet ? Le fisc de Rome et celui de Byzance, même aux plus mauvais jours, n'avaient jamais eu de telles exigences. Quant au souverain maître, auquel ils auraient pu adresser leurs si nombreuses réclamations, il habitait encore plus loin que les Constantin et les Justiniens.

#### *Le kharedjisme.*

Au IV<sup>e</sup> siècle, les Berbères, fanatiques partisans de l'égalité absolue de tous les hommes, avaient écouté et suivi ces fameux prédicateurs donatistes qui condamnaient le clergé catholique comme relâché dans ses mœurs et dans les pratiques de la religion. Au VIII<sup>e</sup> siècle, ces mêmes Berbères vont accueillir avec ferveur les disciples d'Abd el Ouahab, venus d'Orient et qui enseignent qu'il n'y a d'autre droit que le droit émané d'Allah, que tout homme recommandable par ses vertus peut être élu Commandeur des Croyants, sans préjugé de race ni de naissance, que le luxe est impie, que les femmes et les pauvres doivent être respectés, etc.

Le terrain était bien préparé pour recevoir ces doctrines et la révolte qu'elles amenaient fatalement. Il ne fallait qu'une étincelle pour la faire éclater. Le kharedjisme, doctrine des disciples d'Abd el Ouahab, va s'en charger.

Disons avant d'aller plus loin quelques mots de cette secte.

La secte des kharedjites (sortants, séparés, qui ne veulent plus obéir, rebelles) parut pour la première fois lors de la guerre qui éclata entre le khalife Ali, gendre de Mahomet et Moaviya (voir note page 181), son compétiteur pour la succession du prophète. Plusieurs musulmans, scan-



dalisisés de cette lutte odieuse, repoussaient les prétentions des deux partis et déclaraient, contrairement à la doctrine orthodoxe, que l'Iman, chef suprême spirituel et civil, devait être élu par le suffrage universel des musulmans et qu'on pouvait même le choisir en dehors de la tribu de Coraïsch<sup>1</sup>. Ils prirent les armes pour soutenir leur opinion ; battus à Nerhouan par les troupes d'Ali, ils se dispersèrent dans les provinces de l'empire musulman et commencèrent à y propager leurs doctrines.

Les premiers kharedjites qui parurent en Afrique, aux environs de Tripoli, furent : Selma, Harit et Abd el Djebar. Toutefois ce furent les cinq disciples de l'ibadite Abou Obéïda : Abou el Khottab, Abd er Rhamane Ben Roustem, Ben Derrar, Daoud et Hacin, qui concoururent, avec le plus de vigueur et de succès, à répandre partout les dogmes de la nouvelle doctrine.

Abou el Khottab fut Iman, comme l'avait annoncé son maître Abou Obéïda. Ce fut lui qui s'empara de Tripoli et fit du djebel Nefouça<sup>2</sup> la capitale de l'ibadisme<sup>3</sup>.

Au moment où Abou el Khottab et ses disciples se dirigeaient de Bosra (ou Bostra, l'ancienne Nova Trojana, ville de Turquie d'Asie, pachalik de Damas), sur Tripoli,

1. Coraïsch ou Koreïsch, tribu qui au V<sup>e</sup> siècle de notre ère avait acquis dans l'Hedjaz et à la Mecque une certaine prépondérance. Elle était chargée de la garde de la Kaaba. Mahomet qui dut, au moment de son apostolat, soutenir contre elle de longues luttes, en faisait partie ainsi que sa femme Khadidja. C'est dans le dialecte koraïschite que fut écrit le Coran.

2. Le djebel Nefouça est une chaîne de hauteurs s'étendant de l'ouest à l'est de Tripoli et de Gabès. Son extrémité occidentale se nomme djebel Demmer. Elle est habitée par des peuplades louata ; de l'autre côté, vers l'est, se trouvent les Nefouça auxquels se mêlèrent un grand nombre de Juifs chassés de la Cyrénaïque sous Trajan. Le djebel Demmer a sept journées de longueur de l'ouest à l'est : le djebel Nefouça, situé à trois journées de marche au midi de Tripoli, s'étend aussi sur une longueur de sept journées. (D'après Ibn Khaldoun).

3. Le premier Iman fut Abou el Khottab, le second, le Persan Abd er Rhamane ben Roustem qui fonda Tiaret. Le troisième fut le fils d'Abd er Rhamane, Abd el Ouahab qui donna son nom à la secte ouahabite, le quatrième fut son fils Felah, le cinquième son fils Mohamed, le sixième son fils Youssef et le septième Yacoub.

toutes les populations berbères, depuis la Cyrénaïque jusqu'à Tanger, étaient dans l'attente d'un libérateur. Il y avait à peine trente ans que la Kahéna avait écrasé l'armée de Haçane dans les plaines de l'oued Nini.

Yezid, le gouverneur de l'Afrique, avait été remplacé par Bichr ben Safouan qui lui-même, après six années d'exactions, eut pour successeur le fameux Obéïda ben Abd er Rhamane, qui fut vaincu et tué à Poitiers par Charles Martel en 732. Son successeur fut Obéïd Allah. Celui-là combla la mesure par son despotisme. Non content d'enlever aux habitants leurs filles pour en peupler les harems de Syrie, il s'amusa à décimer leurs troupeaux pour chercher dans les entrailles des brebis des agneaux à duvet fin, couleur de miel ; il exagérait encore sur le prélèvement de l'impôt du « Quint » « Karadj ». Le peuple frémissait et n'attendait qu'une occasion favorable. Elle se présenta vers 740, alors que les troupes arabes étaient occupées en Sicile. Comme une trainée de poudre, les passions populaires, comprimées par les excès des lieutenants des khalifes, firent explosion.

Un chef de la tribu des Matghara (Faten), nommé Mécera, se fit le promoteur de la révolte. Les Berbères du Magh'reb, Matghara, Miknaça, Berghouata et autres accoururent à sa voix. Toutes les tribus avaient adopté, dans les dernières années, les doctrines kharedjites.

Celles-ci étaient fanatiques et farouches. Les disciples d'Abd el Ouahab prétendaient qu'il était permis de combattre les impurs, au rang desquels ils mettaient tous les musulmans ne partageant pas leur manière de voir et de croire. C'était même un devoir de les tuer, de piller leurs biens, de les achever lorsqu'ils étaient blessés. Ces idées avaient charmé les Berbères, elles étaient celles des donatistes et des circoncillions. Cependant le kharedjisme s'était divisé en deux sectes : les ibadites en Ifrikia, les sofrites dans le Magh'reb.

Les tribus qui venaient de se soulever les premières appartenaient à la doctrine sofrite ; les kharedjites de l'Ifrikia, bien qu'ibadites, répondirent à l'appel de leurs

frères du Magh'reb, de telle sorte que le soulèvement fut bientôt national et se doubla d'une révolte religieuse.

En Ifrikia, le signal de la révolte partit des régions montagneuses (741-742). Kairouan tombe entre les mains des Berbères parmi lesquels nombre de montagnards de l'Aurès et pendant quatorze mois, ils y commettent toutes sortes d'atrocités. Celles-ci amenèrent une violente réaction, les kharedjites sont vaincus à leur tour et l'autorité arabe maintenue en Ifrikia ; mais tout le Magh'reb échappe à leur pouvoir et des royaumes berbères sont fondés à Tiaret et à Tlemcen.

Les kharedjites ne tardent pas à se soulever de nouveau et viennent remettre le siège devant Kairouan (770-771.) Cette ville est prise au bout d'un siège de dix mois ; cette fois elle n'est pas livrée au pillage car le chef des vainqueurs voulait en faire sa capitale. A cette nouvelle le khalife appela tous ses fidèles aux armes ; il put lever ainsi une armée considérable dont il confia le commandement à Yezid ben Raten. Celui-ci vainquit les kharedjites dans les montagnes de N'gouça, dans les Zibans, et rentra en vainqueur dans Kairouan. Pendant son gouvernement, qui dura de 772 à 787, le kharedjisme fut réduit à l'impuissance et l'Ifrikia jouit d'une tranquillité qu'elle n'avait point connue depuis longtemps.

Mais après le gouvernement de Yezid, l'histoire de l'Afrique devient de plus en plus confuse et troublée. Les tribus, sans cesse remuantes, se déplacent, se combattent et se ruinent tour à tour ; des cheiks se déclarent indépendants. L'anarchie et le désordre étaient de tous côtés et c'est à peine si, dans la confusion universelle des faits, on peut distinguer quelques événements importants. Pendant ce temps l'autorité des gouverneurs arabes, insuffisamment appuyée par le pouvoir central, est progressivement réduite aux limites de l'Ifrikia.

#### *Les Fatémides.*

C'est une secte religieuse, venue du sud, les fatémides qui, vers 910, met fin à cette première domination, en chassant de Kairouan le dernier des gouverneurs arabes.

Les fatémides sont d'origine chiïte ; ceux-ci étaient nombreux en Orient, leur croyance était une sorte de mysticisme et le pouvoir était exercé par des imans ; l'un de ceux-ci ayant disparu brusquement, on annonça qu'il reviendrait un jour et qu'il serait précédé d'un précurseur appelé le « mahdi ». Persécutés par les khalifes, les prêtres de cette religion quittèrent l'Orient et vinrent prêcher leur croyance en Égypte, en Tripolitaine et en Ifrikia. Ils indiquèrent comme mahdi, Obéïd Allah, descendant du prophète par sa fille Fatma. Celui-ci était aussitôt fait prisonnier par un des rois kharedjites du Magh'reb.

*Abou Abd Allah tue les derniers chrétiens à Menaâ, dans l'Aurès.*

Son lieutenant Abou Abd Allah continua le prosélytisme. A la tête des Kétama, il s'empara de Sétif, en 908 ; puis il se mit en marche à travers le Hodna, le Bellezma, le Zab et l'Aurès. Sur sa route il rencontra, au milieu des montagnes, quelques groupes de chrétiens restés fidèles à leur ancienne religion. L'apôtre musulman ne put résister au désir de les exterminer. Le souvenir de cet événement est resté dans les traditions du pays. On montre près du village de Nara une caverne dans laquelle les chrétiens s'étaient réfugiés. Sidi Abd Allah ordonna d'élever un bûcher à l'entrée et d'y mettre le feu, de sorte que les malheureux périrent dans un horrible supplice. Après cet exploit barbare, le saint homme quitta le pays, laissant, assure la légende, sur les flancs du djebel Lazereg la trace visible de ses éperons.

Si Abd Allah ne tarda pas à entrer victorieux à Kairouan, puis se rendant dans le Magh'reb, il délivrait Obéïd Allah de la prison où il était enfermé avec ses fils et l'installait sur le trône. En quelques années, par une administration sage et vigoureuse, le mahdi étendit sa puissance sur toute l'Ifrikia, une partie du Magh'reh, la Tripolitaine et le pays de Barka. Il échoua en 914 dans une tentative pour conquérir l'Égypte.

*Révolte du chef aurésien Abou Yézid, l'homme à l'âne (934).*

Mais c'est de l'Aurès que devait encore venir le danger pour les fatémides. A peine le mahdi était-il mort qu'un fanatique aurésien, Abou Yézid, faisant partie des kharejites, se mit à prêcher que les chiites étaient des infidèles et que c'était un devoir pour les vrais croyants de se révolter contre le sultan. Ceci se passait en 934.

C'est surtout dans la montagne que Abou Yézid <sup>1</sup>, surnommé l'homme à l'âne, à cause de sa monture habituelle, répandait ses doctrines. Il promettait à ses adeptes que, lorsqu'ils auraient chassé leurs ennemis, ils seraient gouvernés par un conseil de cheikhs élu par toutes les tribus. Où avait-il puisé ces idées libérales ? Ce n'était pas à coup sûr dans le Coran. Ce ne pouvait être que dans les vieux fonds des traditions nationales. Les montagnards de l'Aurès accoururent en foule se ranger sous ses ordres et se ruèrent dans la plaine. Abou Yézid avait mis plus de dix ans à obtenir ce résultat.

El Caïm, fils du mahdi (Obéïd Allah), ne s'était pas tout d'abord inquiété de celui qu'on regardait comme un fou ; mais en 945, les révoltés s'emparèrent de Tozer, de Tébessa, de Béja et de Tunis ; il mirent les villes prises à feu et à sang ; les hommes et les enfants furent partout massacrés et les femmes réduites en esclavage. Kairouan fut obligé de capituler et bientôt Mahédia, la ville fondée par le mahdi, fut assiégée par plus de 100,000 Berbères. La famine sévit à tel point dans la ville qu'on y mangea les cadavres humains ; mais la discorde s'étant mise dans le camp des assiégeants, Abou Yézid dut lever le siège.

1. Abou Yézid fut le véritable fondateur des noukkarites, branche schismatique des ibadites. Le mot noukkar signifie « récusant » et pourrait être exactement traduit par « niveleur. » A l'exemple des sofrites, les noukkarites déclarent que les unitaires qui n'appartenaient point à la secte devaient être poursuivis sans merci. La forme de gouvernement admise par Abou Yézid est la forme ecclésiastique, c'est le gouvernement du peuple par douze cheikhs plus un, analogue au cheikh suprême de la gardaïa mozabite. Les noukkarites avaient fait leur fort principal de l'Aurès.

Peu après, El Caïm étant mort, fut remplacé par son fils qu'on appela « El Mansour », le victorieux. Celui-ci, grâce à d'habiles dispositions, fit échouer toutes les tentatives d'Abou Yézid ; puis, prenant à son tour l'offensive, il força l'ennemi à s'enfuir au désert. El Mansour l'y poursuivit et après de nombreux engagements le fit prisonnier (947) au château de Kiana ; Abou Yézid mourut en prison des suites de ses blessures <sup>1</sup>.

*Les Fatémides s'emparent de l'Égypte et s'y installent.*

A El Mansour succéda El Moëzz, celui-ci consolida l'autorité des fatémides dans l'Ifrikia et le Magh'reb ; puis il reprit l'idée du mahdi de conquérir l'Égypte. Il y envoya dans ce but une armée aux ordres de son meilleur général Djouber ; celui-ci s'en empara en 969 et étendit ses conquêtes sur la Palestine et la Syrie. En 973, El-Moëzz se rend au Caire, la nouvelle ville fondée par Djouber, et en fait sa capitale. L'invasion arabe reflua de l'ouest vers l'est. L'Ifrikia fut abandonnée par les fatémides au gouvernement de leurs officiers.

Dès le départ des fatémides, l'anarchie reprend de plus belle dans l'Ifrikia ; elle régnera en souveraine maîtresse jusqu'à ce que l'invasion hilalienne et la fondation d'un puissant empire autochtone, fassent entrer l'Ifrikia dans une deuxième phase de l'histoire de la domination arabe.

1. Avec Bou Yézid disparut à peu près partout l'ibadisme ; il n'existait plus pour ainsi dire que dans le dernier refuge qu'il avait choisi : le Mzab.



INTÉRIEUR DE LA MOSQUÉE DE SIDI-OKBA  
Photographie de M. Fréchet, photographes à Bizerte

non seulement les Beni-Hilal et les Beni-Soléïm, mais encore tous les nomades pillards qui étaient restés dans l'Yenem.

*Les Ouled-Hilal et les Ouled-Soléïm sont envoyés en Ifrikia.*

Jusqu'alors, l'Afrique du Nord n'avait été envahie que par de petites armées qui se fondaient bientôt dans la masse des indigènes ; cette fois c'était toute une nation qui arrivait. Les chroniqueurs les plus modérés comptent 250,000 envahisseurs ; la plupart pensent avec raison qu'ils étaient un million de gens affamés et besogneux, habitués à la guerre et au pillage, détruisant pour le plaisir de détruire. Ils se précipitèrent sur l'Ifrikia, semblables, dit Ibn Khaldoun, à une armée de sauterelles.

Ils parcoururent l'Afrique pendant plus de dix ans. Dans les villes prises, ils pillaient les boutiques, abattaient les édifices publics et les palais, mettaient le feu aux maisons ; dans les campagnes, ils coupaient les arbres, comblaient les puits, brûlaient les villages, les fermes et faisaient partout place nette pour leurs troupeaux ; ils apportèrent le désert avec eux et changèrent en plaines stériles les belles campagnes de la Berberie. Kairouan fut détruite de fond en comble, puis Béja, Tunis, Bône, Constantine. En un mot, toute l'Ifrikia tomba entre leurs mains.

Mais ces Arabes, après le premier élan de l'invasion, avaient été obligés d'abandonner les villes, chassés par les habitants ; ils s'établirent alors dans les plaines et les régions du sud ; les régions montagneuses restèrent au pouvoir des Berbères. Cette invasion avait produit deux faits importants : elle avait jeté en Berbérie un million d'hommes de race arabe, vivant en nomades, se mêlant en certains points avec les indigènes, n'ayant aucune idée d'un gouvernement régulier, ne se soumettant à aucune autorité ; en somme, un puissant élément de désordre et un fâcheux exemple donné aux Berbères. L'influence de la race arabe fut encore néfaste à un autre point de vue :

## CHAPITRE IX

### L'INVASION HILALIENNE

#### ET LES ROYAUMES BERBÈRES

##### *Origine des Ouled-Hilal et des Ouled-Soléïm.*

*Deuxième période.* — Parmi les tribus arabes qui parcouraient, avec leurs troupeaux, les déserts du Hedjaz et la province du Nedjed, les deux plus rebelles étaient les Beni-Hilal et les Beni-Soléïm. Elles se composaient de bandits qui, non seulement pillaient les cantons voisins de leurs terrains de parcours, dévalisaient les voyageurs, volaient les caravanes, mais poussaient leurs incursions jusqu'en Syrie, et attaquaient aussi les pèlerins de la Mecque jusque sur le territoire de Médine. Les khalifes de Bagdad ne cessaient d'expédier des troupes pour punir ces méfaits et protéger les pèlerins.

Un des souverains fatémides réussit à les transporter dans la haute Égypte ; elles répandirent bientôt la dévastation sur le territoire qu'elles occupaient et causèrent de gros embarras à l'empire. Il fallait s'en défaire à tout prix. Le grand vizir du khalife qui régnait en 1050, imagina de les lancer sur l'Ifrikia où régnait l'anarchie et dont les chefs tendaient de plus en plus à se rendre indépendants.

Un grand nombre d'Arabes franchirent alors le Nil, et allèrent occuper le pays de Barka. Ayant pris et saccagé les villes de cette région, ils firent à leurs parents laissés sur la rive droite du fleuve une description attrayante du pays qu'ils venaient d'envahir. Alors accoururent en foule

le déboisement, et, par suite, la disparition presque complète de l'eau et de la terre végétale <sup>1</sup>.

*Les Almoravides.*

Vers la même époque se développait chez les Berbères du désert, une puissante secte religieuse. Ces tribus avaient dû s'enfuir dans le Sahara lors de l'arrivée au pouvoir des fatémides ; elles étaient kharedjites. Ces proscrits du Tell s'étaient unis aux primitifs habitants du désert et formèrent un grand nombre de tribus telles que les Guédala, les Lentouna, les Mesdoufa, les Outzilla, les Touaregs, les Zécaoua et les Lamta. Tous portaient le litham, cette sorte de voile en guinée bleu foncé, qui préserve de la poussière et de l'ardente réverbération du désert.

Ils étaient restés musulmans fidèles et se donnaient à eux-mêmes le nom de el morabethin (les marabouts) d'où par corruption nous avons fait le mot « almoravides ». Après avoir d'abord tourné leurs efforts contre les nègres de Sénégal et avoir commencé la conversion de ceux-ci à l'islamisme, ils se jetèrent sur le Magh'reb. Abou Beker, leur chef, conquiert le Maroc (1060). Son successeur Youçouf Ibn Tachefin, qui vécut cent ans, fonda la ville de Maroc, l'empire de Fez, réduisit toute la contrée (1064 à 1074). Durant les années 1079-1080, il soumet à son autorité l'Oranie actuelle. En 1086, 1091 et 1096, Youçouf envahit trois fois l'Espagne, toujours vainqueur, et s'empara définitivement de cette contrée. Il mourut en 1106, vénéré comme un saint et redouté de ses ennemis, après avoir pris le titre d'émir el-moumenin, commandeur des croyants, que lui reconnut le khalife de Bagdad.

Son fils Ali Ibn Youçouf et le successeur de celui-ci, comme émire des almoravides, Tachefin, vont avoir à lutter avec les tribus berbères de l'Atlas, révoltées contre leur autorité.

1. L'invasion hilalienne se fit sentir jusque dans l'Aurès. Une des tribus autochtones, les Ouled-Rechaïch (fraction des Ouled-Yacoub), fut en contact avec eux et c'est dans leur pays qu'on raconte la jolie légende de Diab et de la Djazia que nous donnerons en entier à l'appendice n° 2.

*Les almohades.*

C'est un marabout de l'Atlas, nommé Ibn Tounert, qui donna le signal en 1121 ; il appela à lui ses compatriotes, les Masmouda, après les avoir catéchisés et leur donna le nom de el-mowahadin, les « unitaires » dont nous avons fait les « almohades ». Les débuts furent heureux pour Ibn Tounert qui mourut en 1128, léguant le pouvoir à son disciple préféré Abd El Moumen.

Celui-ci conquiert l'Atlas marocain (1130-1138). En 1139, il commence contre les armées almoravides une campagne qui dura sept années ; le dernier émire, Tachefin, est tué en 1145, dans une embuscade, et le Maroc tout entier passe de l'autorité des almoravides à celle des almohades. Ses guerriers lui donnèrent ensuite l'Espagne ; lui-même s'empara de tout le Magh'reb et de l'Ifrikia. De Tanger à Barka, tout le pays lui appartenait. Les montagnards de l'Aurès lui avaient donné leur concours le plus absolu.

C'est le moment de l'apogée de la race berbère. Les almohades possédèrent le pouvoir jusqu'en 1269. Les derniers de leurs princes, oublieux de l'administration, s'adonnèrent à l'ivresse et aux plaisirs ; les tribus se soulevèrent ; la guerre sainte en Espagne fut suspendue. C'était la décadence.

Pendant ce temps les Arabes hilaliens, après s'être partagés la Tripolitaine et la Tunisie, avaient continué à s'étendre vers l'ouest. Contournant le massif de l'Aurès, ils avaient suivi la limite des Hauts-Plateaux, s'étaient établis dans les régions du Zab et de l'Amour et, ne pouvant lutter ouvertement contre les almoravides et leurs successeurs les almohades, ils avaient pénétré dans le Tell, en servant tour à tour les dynasties rivales qui se disputaient le pouvoir. Les souverains berbères, en effet, pour combattre leurs voisins ou même leurs propres sujets, font appel aux tribus arabes toujours prêtes à la lutte et pour les récompenser de leurs services ou s'assurer de leur fidélité, leur concèdent les meilleures terres, les plaines les plus fertiles arrachées aux vaincus. Les Arabes deviennent ainsi progressivement les véritables maîtres du pays ;

ils s'insinuent lentement au milieu de la race autochtone, qui adopte peu à peu leur langue, leurs mœurs, leurs coutumes et, sous l'action prolongée de cette assimilation, l'unité de la nationalité berbère se dissout, ses forces s'émiettent et sa puissance ne fait plus que décliner.

*Royaumes berbères de Fez et de Tlemcen. — Mérinides. Zianites. — Hafsides.*

Aux almohades, dont la suprématie, ainsi que nous venons de le voir, dura un peu plus d'un siècle (1145 à 1269), succédèrent trois royaumes qui, à Fez, à Tlemcen et à Tunis, brillèrent pendant deux siècles d'un certain éclat.

Deux d'entre eux nous intéressent particulièrement car ils furent fondés avec l'aide des montagnards de l'Aurès ; nous voulons parler de celui de Fez, fondé par les mérinides et de celui de Tlemcen par les abd-el-ouadites.

« L'histoire de l'Afrique que nous avons tenté de résumer est, pendant les six siècles que nous venons de parcourir, bien triste, bien monotone, bien ennuyeuse. Une agitation perpétuelle sans but et sans résultat, des bouleversements et des déplacements de peuples, des révolutions sans portée, voilà tout ce qu'elle contient ; une tribu sort de ses frontières, établit une éphémère domination sur les tribus voisines, puis retombe dans l'obscurité d'où elle avait émergé un instant ; une dynastie s'élève sur les ruines d'une autre, pour être renversée à son tour. Nul lien ne rattache ces histoires particulières et l'on n'aperçoit pas pourquoi tout ce mouvement et tous ces troubles. Deux fois seulement par les almoravides et les almohades, il y a comme une tendance à la création d'un empire berbère, puis, en dernier lieu, trois royaumes s'établissent, celui des mérinides à Fez, des zianites (Abd-El-Ouahad) à Tlemcen et des hafsides (Bou Hafs, fondateur) à Tunis. Mais ce sont là des royaumes mal délimités et dont la singulière organisation appelle une prompte décadence ; et au travers de ces deux faits saillants, mille incidents,

mille détails et l'incessant mélange des ambitions et des luttes de ces Berbères et de ces Arabes qui ne peuvent arriver à constituer une société. (Cat). »

*Luttes intestines dans l'Aurès.*

L'Aurès n'échappe pas à la loi commune, et tandis que ses habitants prospèrent dans les royaumes qu'ils ont si puissamment aidé à fonder, de Fez et de Tlemcen, ils diminuent en nombre et en puissance dans leur centre primitif, l'Aurès. Aussi, après avoir dominé pendant de longs siècles sur presque toute l'étendue du massif, finissent-ils par être rejetés dans la partie orientale au delà de l'Oued-el-Arab. Ils furent remplacés par deux tribus inconnues auparavant, les Ouled-Abdi et les Ouled-Daoud ou Touaba, qui y habitent encore.

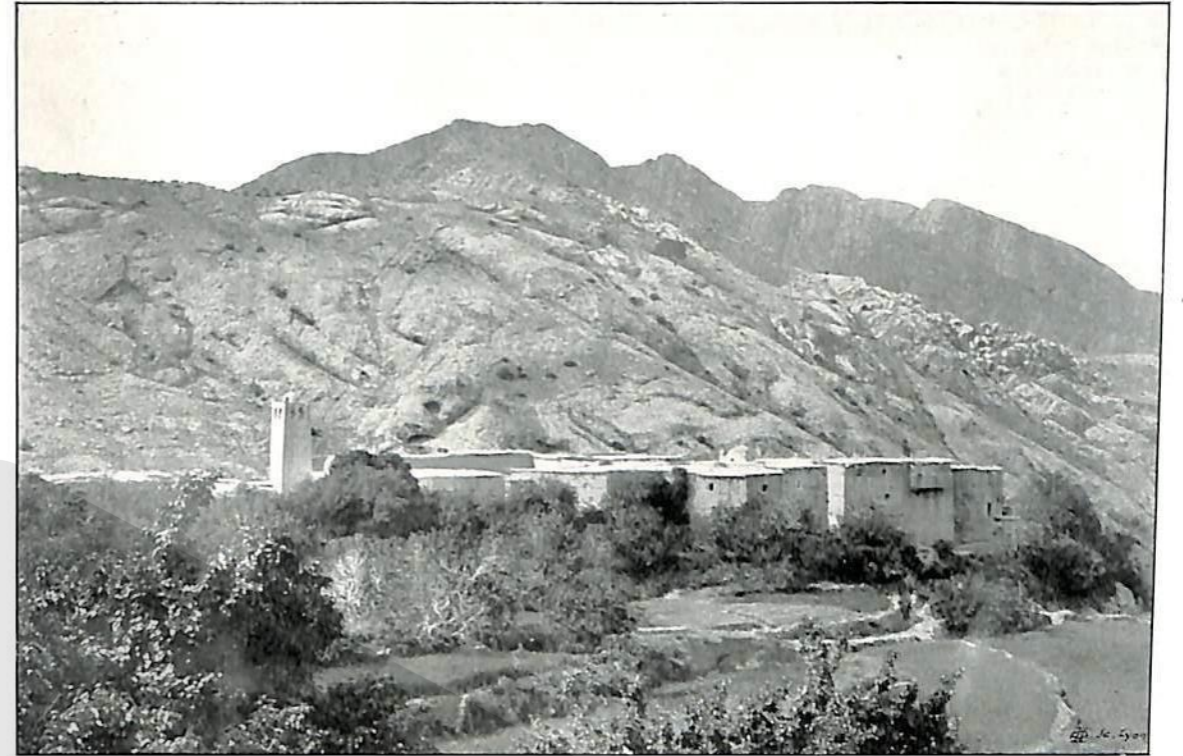
Ces deux tribus dont l'origine est inconnue sont sorties, il y a plusieurs siècles, d'après leur tradition, du village de Belloul dont on peut voir les ruines non loin des gorges de Tighanimine. Puis, il y a trois cents ans environ, les Ouled-Daoud se séparèrent des Ouled-Abdi et remontèrent vers le nord<sup>1</sup>. A cette époque, les Zénata, épuisés par les guerres et par leurs émigrations successives ne purent résister à l'effort des anciennes tribus qu'ils avaient autrefois vaincues et qui, même mêlées aux événements extérieurs, s'étaient retrempées dans un long recueillement.

Les habitants blonds de Nara et de Menaâ, petits-fils des Aoureba de Kocéila, descendants des antiques Lybiens, se joignirent aux derniers restes des colons romains et des Berbères romanisés retombés dans la barbarie et chassèrent les Zenata des vallées de l'oued Abdi et de l'oued El-Abiod, où ils purent se développer à leur aise. Mais cette émigration fut le signal de guerres terribles qui plongèrent l'Aurès dans une épouvantable anarchie, dont ce pays n'a été tiré que par la conquête française.

N'anticipons point cependant sur les événements et

1. Nous reviendrons plus en détail sur cette émigration des peuples de l'Aurès et l'invasion des Ouled-Abdi et des Ouled-Daoud, en parlant de l'histoire particulière de chaque tribu de ce massif montagneux (3<sup>me</sup> partie de cette étude, chapitre I.)

revenons aux troubles qui suivent le déclin des royaumes de Fez, Tlemcen et Tunis. Au début du XV<sup>e</sup> siècle, le pays se morcelle à nouveau ; les villes, les tribus, reprennent leur indépendance, l'Espagne secoue le joug musulman, le littoral est entamé par les puissances chrétiennes, et, au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, l'anarchie est telle qu'une nouvelle domination, celle des Turcs, va, en quelques années, s'implanter sur cette terre d'Afrique, qui semble être vouée éternellement à l'occupation étrangère.



ZAOÛIA DE MENAA, DIRIGÉE PAR LA FAMILLE MARABOUTIQUE DES BEL-ABBÈS, la plus importante de l'Aurès.



ZAOÛIA ET MOSQUÉE DE TENIET-EL-HABED

Photographies communiquées par M. Arripe, administrateur-principal de l'Aurès.



## CHAPITRE X

### DOMINATION TURQUE <sup>1</sup>

Dans le courant des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, la course sur la Méditerranée étant devenue pour les villes du littoral de la Berberie, une source de grandeurs et de richesses, les puissances chrétiennes, après avoir payé longtemps tribut aux pirates, s'étaient enfin décidées à réagir, et les Portugais au Maroc, les Espagnols en Algérie et en Tripolitaine, avaient pris pied sur les côtes et avaient assujéti un grand nombre de villes. La course en avait reçu une rude atteinte, mais elle n'avait pas été détruite, les pirates ayant conservé un refuge assuré dans les ports de la Tunisie.

#### *Les frères Barberousse.*

Au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, deux corsaires turcs, les frères Barberousse, Baba Aroudj et Khair ed Dine, s'étaient rendus redoutables par leurs exploits contre les chrétiens et ils avaient créé, à l'île Djerba et à Djidjelli, deux repaires d'où ils écumaient la Méditerranée.

En 1516, la ville d'Alger, depuis six ans aux mains des Espagnols et privée de ce fait des fructueuses ressources de la course, appelle à sa délivrance les deux frères Barberousse. Ceux-ci acceptent avec empressement et réussissent à chasser d'Alger les Espagnols, mais il gardent pour eux le pouvoir, empiètent sur les pays voisins et

1. Nous passerons très rapidement sur cette occupation dans laquelle l'Aurès ne joue aucun rôle. Nous n'en disons quelques mots que pour l'enchaînement des événements.

bientôt leur autorité s'étend vers l'ouest jusqu'à Tunis et dans l'intérieur jusqu'à Tlemcen.

Les Espagnols surpris par l'attaque de Baba Aroudj, sont bien résolus à ressaisir les territoires perdus. En 1518, ils dirigent une grosse expédition contre Tlemcen, enlèvent la ville, tuent Aroudj et se préparent à marcher sur Alger.

*Khair ed Dine se place sous la suzeraineté du sultan de Constantinople.*

La situation était critique pour Khair ed Dine<sup>1</sup> qui était resté à Alger, mais les Espagnols n'ayant pas poursuivi leur succès, il reprit bientôt le sang-froid qui était le trait dominant de son caractère. Reconnu chef par tous les Turcs d'Alger, il songea, pour augmenter ses moyens de défense, d'offrir à son maître, le sultan Sélim, la souveraineté des pays conquis par son frère.

C'était le moment où les Ottomans, après avoir conquis l'Asie Mineure, étaient passés en Europe, avaient renversé l'empire d'Orient, en s'emparant de Constantinople (1453) et, poursuivant le cours de leurs succès, avaient envahi l'Arabie, la Palestine et l'Égypte. Le sultan recevant l'hommage de vassalité de Khair ed Dine, ne laissa pas échapper l'occasion d'étendre son autorité sur la Berbérie, il nomma celui-ci pacha et Bey Lier Bey<sup>2</sup>, lui envoya de l'artillerie, un corps de 2,000 janissaires et autorisa 4,000 Turcs à aller servir sous ses drapeaux.

C'étaient de faibles moyens. Mais l'élément indigène était plus que jamais divisé ; les Espagnols étaient rappelés par les événements d'Europe et, en dix années de luttes incessantes complétées par d'habiles combinaisons

1. Khair ed Dine est l'amiral Barberousse de nos chroniques et non Baba Aroudj, bien que certains auteurs aient voulu voir dans le mot Barberousse une corruption de Baba Aroudj.

2. Ce mot veut dire bey des beys, il indique le pouvoir étendu dont était revêtu le titulaire ; il avait sous ses ordres les pachas d'Alger de Tunis et de Tripoli et même, le plus souvent, c'était lui qui les désignait au choix du sultan.

politiques, Barberousse avait imposé à la Berbérie la domination définitive des Turcs.

*Administration des Turcs.*

Cette domination qui devait durer plus de trois siècles s'exerce sur l'Algérie au moyen de rouages excessivement simples.

À la tête du gouvernement était le pacha, représentant du sultan ; la durée de son commandement, d'abord indéterminée, fut fixée, par la suite, à trois années. Le pacha était assisté de quatre à cinq hauts fonctionnaires, sortes de ministres, qui avaient dans leurs attributions respectives les troupes, la marine, les finances et les domaines. À côté de ce pouvoir exécutif, un conseil de gouvernement, le Divan, composé des anciens chefs de la milice, veillait au maintien de la suprématie des Turcs, en surveillant les tentatives d'émancipation du pacha, et il s'occupait en outre de justice, d'administration et de politique internationale.

Le territoire du pachalik était divisé en trois beyliks : ceux d'Oran, de Titteri et de Constantine. Les beys, nommés par le pacha, jouissaient dans leurs provinces de prérogatives à peu près illimitées, à la seule condition de payer régulièrement les impôts. Les beys avaient sous leurs ordres les caïds et les cheïks indigènes qui commandaient les villes et les tribus.

Les forces militaires étaient composées : 1° des troupes régulières, les janissaires ; 2° des auxiliaires levés parmi les tribus du Maghzen et 3° des goums que devaient fournir, dans certaines circonstances, les tribus indigènes.

Le corps des janissaires, la milice, dont l'effectif ne dépassa jamais 20,000 hommes, était divisé en groupes appelés « odjac », qui tenaient garnison dans les grandes villes et sur les points importants du territoire. Deux fois par an, les janissaires partaient en expédition pour faire rentrer les impôts et maintenir la paix dans le pays.

Les tribus « Maghzen » étaient des agglomérations d'éléments disparates qui avaient été établis sur les domaines

de l'Etat, aux gîtes d'étape ou des régions difficiles. C'étaient des colonnes militaires, des smalas, qui jouissaient de beaucoup de privilèges et qui, n'ayant aucun lien avec les populations locales, étaient de précieux auxiliaires pour tenir le pays sous le joug.

Enfin, les Turcs surent habilement tirer parti de l'influence des marabouts, qu'ils favorisèrent de toutes manières. Ils aidèrent à multiplier dans les tribus les centres religieux, dont l'action fut la lente destruction des derniers liens de la nationalité berbère.

L'histoire de la domination turque n'est marquée à l'intérieur que par des révoltes partielles, des luttes contre les grandes familles indigènes et des révolutions de palais dont la plus importante est celle qui, en 1671, substitua au pacha désigné par le sultan, un dey choisi à l'élection parmi les membres du Divan.

A l'extérieur, les luttes contre les Espagnols et le Maroc remplissent la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Les Espagnols ne conservent de toutes leurs possessions qu'Oran et Mers-el-Kébir. Le Maroc échappe à la domination turque et devient indépendant avec une dynastie chérifienne.

Le XVII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècles ne sont qu'une suite de conflits avec les puissances chrétiennes. La course et l'esclavage ont été élevés par les Turcs à l'état d'institution régulière et les corsaires barbaresques écument la Méditerranée. Les nations européennes, tantôt paient le tribut aux pirates, tantôt les attaquent dans leurs repaires ; mais les nombreux combats livrés aux corsaires, les croisières fréquentes établies de tous côtés et les expéditions dirigées contre leurs cités maritimes, ne produisent que des résultats éphémères et leur audace va croissant jusqu'au jour où l'insolence du dernier des deys (Husseïn) pousse la France à l'expédition d'Alger et amène la chute de la domination des Turcs.

Il nous reste à indiquer très rapidement, pour l'ensemble de l'Aurès, comment les beys occupèrent ou administrèrent les différentes parties de cette contrée.

Dès le XVI<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle les Turcs occu-

pèrent Biskra, le massif était sous le commandement de la famille des Guerfa, établie à Taouzient chez les Beni-Oudjana. Ce ne fut que vers 1640 que l'autorité des Turcs s'exerça d'une façon effective et ce ne fut même que vers 1700, que des cheikhs furent investis dans les tribus. Le premier qui reçut ce titre dans l'Aurès paraît être Zdira ben Mohamed ben Bou Diaf, de la famille des Ouled-Belkasssem, originaire de la Tripolitaine. C'est ce chef que le voyageur Peyssonel trouva en 1725 à la tête de toutes les tribus de l'Aurès.

L'autorité d'un tel cheikh était fort précaire et ne s'exerçait d'une manière sérieuse que lorsque des troupes turques venaient l'appuyer. Des colonnes, qui avaient surtout pour but d'assurer, les armes à la main, le recouvrement de l'impôt, sortaient chaque année de Constantine et venaient prêter leur concours au représentant du bey.

Ces troupes étaient reçues assez mal et de façons bien différentes suivant les tribus auxquelles elles avaient à faire. C'est ainsi que les Ouled-Daoud, qui occupent la haute vallée de l'oued El-Abiod, ne livrèrent jamais passage aux Turcs dans leurs montagnes et qu'ils envoyaient, dès que ceux-ci étaient signalés, des contingents nombreux à toutes les bandes qui défendaient les approches de l'Aurès contre les tentatives des Turcs. Maints combats furent livrés par eux dans les plaines de Chara et de Chemora.

Les Ouled-Abdi, eux, livrèrent le passage de l'oued Abdi aux Turcs, mais sous certaines conditions seulement. Ils devaient invoquer la protection des marabouts ancêtres de leur caïd Mohamed bel Abbès et ne passaient que lorsqu'ils allaient relever les troupes de la garnison de Biskra.

Les Oudjana et les Amamras s'étaient plus facilement soumis, mais ils livrèrent aussi de nombreux combats aux troupes turques ; c'est ainsi que le dernier des beys de Constantine, Ahmed Bey, dut se porter lui-même, en 1834, contre les Amamras ; il leur infligea du reste une défaite sanglante.

Les Ouled-Rechaïch avaient des vigies en permanence

au sommet du Touilet Amara (1,600<sup>m</sup>), sur le djebel Tadelist, pour surveiller la route de Constantine. Dès que ces éclaireurs apercevaient les troupes turques, c'est-à-dire au moment où elles franchissaient le col d'Aïn-Fakroun, ils donnaient l'éveil et toute la tribu avait assez de temps devant elle pour gagner le Sahara avec tous ses bagages et tous ses troupeaux. Les colonnes turques, en arrivant, ne trouvaient que le vide devant elles et ne pouvaient frapper un ennemi insaisissable.

Salah Bey dirigea lui-même deux colonnes contre eux ; celles-ci arrivèrent jusqu'à Foum-Guentis au fond de la plaine de Garet, sans avoir pu les prendre et son énergie ne parvint pas à triompher de l'indomptable esprit d'indépendance de ces Berbères.

En résumé, les beys de Constantine n'ont jamais eu sur l'Aurès qu'une souveraineté purement nominale, dont les liens ne furent même pas assez forts pour faire accourir les montagnards à la défense de Constantine, quand nos colonnes marchèrent sur cette place.

## CHAPITRE XI

### PÉRIODE D'OCCUPATION FRANÇAISE

Au moment où l'armée française débarquait à Sidi-Ferruch, un certain nombre de montagnards de l'Aurès faisait partie de l'armée du bey d'Alger. Ceux qui échappèrent à la prise de cette place forte, annoncèrent à leurs coreligionnaires ces nouveaux événements et les mirent en garde contre une invasion possible de notre part. Peu après, Constantine succombait à son tour, et les tribus de l'Aurès, qui voient l'envahisseur se rapprocher d'elles, commencent à s'inquiéter. C'est d'ailleurs dans leur massif montagneux que l'ex-bey de Constantine, Ahmed, se retire et c'est de leur pays qu'il va chercher à fomenter la révolte au fur et à mesure de l'approche de notre armée.

L'émir Abd el Kader, à son tour, est obligé de fuir, mais sans perdre l'espoir de la revanche. Il envoie son khalifa, Mohamed Séghir, dans la province de Constantine et ce dernier essaie, pour défendre son maître dans l'embarras, de soulever les habitants de la montagne, comme il a soulevé ceux de la plaine.

#### I

PRISE DE MECHOUNECH PAR LE DUC D'AUMALE, 15 MARS 1844

Ahmed Bey et Mohamed Seghir trouvant un asile dans l'Aurès, c'était une raison suffisante pour amener de notre part une occupation du pays. Le colonel de Buttafoco venait, en 1844, s'établir à Batna ; puis le duc d'Aumale, qui s'était lancé à la poursuite de Mohamed Seghir, avait pris Biskra. De ce point, il s'était porté sur Mechounech, remontant la vallée de l'oued El-Abiod, toujours sur les traces de Mohamed Seghir. Le 15 mars 1844, après un san-

glant combat de deux heures, il s'emparait de Mechounech, mais son adversaire parvenait à se sauver et les pluies torrentielles, qui se mirent à tomber, forcèrent le général français à rejoindre Biskra.

C'est l'année suivante seulement que les événements permirent au duc d'Aumale de reporter son attention sur l'Aurès. Les difficultés rencontrées durant la campagne précédente à Mechounech, firent préférer la vallée de l'oued Abdi, d'un parcours plus facile, à celle de l'oued El-Abiod. Le général Bedeau fut chargé de la conduite des opérations.

## II

COLONNE BEDEAU, DU 29 AVRIL AU 20 JUIN 1845

Dans ce but, une colonne composée de :

2 bataillons du 61 <sup>e</sup> de ligne.....	1.000 hommes.
2 id. 31 <sup>e</sup> de ligne.....	750 —
2 id. 2 <sup>e</sup> de ligne.....	800 —
1 id. 22 <sup>e</sup> de ligne..	450 —
1 id. 19 <sup>e</sup> Léger.....	450 —
1 id. de la Légion étrangère..	750 —
1 id. des Tirailleurs algériens.	500 —
1/2 id. d'Inf <sup>ie</sup> légère d'Afrique..	350 —
soit au total 10 bat <sup>ons</sup> 1/2 d'infanterie de..	5.050 hommes.
2 escadrons de Chasseurs d'Afrique à 75 cavaliers.....	150 hommes.
2 escadrons de Spahis à 70 cavaliers...	140 —
6 pièces de montagne.....	50 —
70 mulets pour cacolet.	
1 ambulance pour 100 malades ou bles- sés.	
1 détachement de 30 sapeurs du Génie.	30 —
au total.....	5.420 hommes.

était réunie à Batna le 29 avril 1845 <sup>1</sup>.

Le général Bedeau, commandant la division de Constantine, après avoir poussé jusqu'à Biskra, où il avait pu

1. La colonne comprenait de plus un détachement du train des équipages et une section de 30 fusils de rempart.

voir les chefs indigènes des Zibans et des nomades et apprécier par lui-même le concours que pouvaient lui prêter leurs contingents, en assurant la garde des débouchés des montagnes vers le sud, arrivait le 27 avril à Batna pour prendre le commandement de la colonne.

Les intentions du général Bedeau sont exposées dans un rapport qu'il adressa le 14 avril 1845 au Gouverneur général de l'Algérie :

« Les montagnards signalés comme les plus opposants à la soumission sont les habitants des deux vallées de l'oued Abdi et de l'oued El-Abiod ; je me propose de me diriger de Batna sur le Chélia, montagne centrale et point culminant du massif.

« J'isolerais ainsi les entêtés des gens faciles et, en me plaçant soit au Chélia, soit à Médina, un peu à l'ouest de la montagne, je pourrais avec plus de facilité descendre dans les vallées en les dominant et en privant les populations de leurs retraites accoutumées.

« Je partirai de Batna avec des vivres pour un mois environ, ou tout au moins pour quinze jours ; je construirai un petit dépôt et successivement j'attaquerai, avec les troupes allégées, les vallées et les centres de population.

« Toutefois, ce que j'apprendrai dans le Sud pourra modifier mon projet actuel. »

*Premières opérations. — De Batna à Médina.*

La colonne de l'Aurès se mit en route le 1<sup>er</sup> mai avec vingt-cinq jours de vivres, tant dans le sac qu'au convoi. Celui-ci comprenait environ 1,500 bêtes chargées. Le jour même elle campait à l'oued Soutelz ou Soutz, à sept lieues environ de Batna. Le général comptait trouver en ce point les Ouled-Ziane ; ils manquaient au rendez-vous et avaient déjà passé dans le rang des ennemis.

Le lendemain, les troupes franchirent les hauteurs et vinrent camper, sur le chemin de Médina, dans la plaine de Yabous. Le commandant de la colonne était informé dans la nuit que les contingents ennemis, s'élevant à

2,500 guerriers environ, interceptaient les deux seules routes à suivre le lendemain.

Le 3, à 6 heures du matin, la colonne prenait la direction du sud-ouest, laissant à gauche la montagne des Amrous. En arrivant à 8 heures à Meljez-el-Amar, dans la partie supérieure de l'oued Chemora, on aperçut des groupes de cavaliers et de fantassins sur le djebel Achra, que la route suivie par la colonne longeait dans toute son étendue. Le convoi fut massé en arrière, sous la garde de trois bataillons d'infanterie commandés par le lieutenant-colonel de Mac-Mahon. Les autres bataillons, ayant posé leurs sacs, le général Bedeau partagea sa troupe en deux colonnes :

— La première, composée de 3 bataillons d'infanterie, une pièce et 50 Spahis et placée sous les ordres du colonel Herbillon, reçut l'ordre de se porter par le versant sud de la montagne pour prendre l'ennemi de flanc.

— Le groupe principal, sous les ordres du général Bedeau, composé de l'infanterie de la 1<sup>re</sup> Brigade (5 bataillons d'infanterie, général Levasseur), de 2 escadrons de Chasseurs, 1 escadron de Spahis et 3 pièces de montagne, devait marcher sur le rassemblement ennemi qui s'était formé à cheval sur la route, en le rejetant sur la colonne de gauche (Herbillon), et en cernant ainsi les nombreux montagnards qui garnissaient la crête du djebel Achra.

L'ennemi entama le premier une assez vive fusillade ; les groupes étaient conduits par des cavaliers en burnous rouges, dont plusieurs portaient le bonnet à plumes d'autruche <sup>1</sup>.

Les tirailleurs du bataillon indigène, du bataillon d'Afrique et du 19<sup>e</sup> Léger se lancent à l'attaque et suivent l'ennemi au pas de course pendant près de 6 kilomètres ; au bout d'une heure, les troupes, hors d'haleine, sont arrêtées sur un escarpement. L'ennemi laissait quelques morts dans les bois, mais il échappait aux sabres de la

1. C'est encore la coiffure habituelle des goums des Ouled-Rechaïch.

cavalerie qu'une succession de ravins difficiles avait empêché d'engager.

D'autre part, la colonne Herbillon, arrêtée également dans sa marche par les accidents du terrain, n'avait pu arriver assez tôt pour couper la retraite aux rassemblements battus par la colonne principale, qu'elle ralliait à son tour.

Quelques groupes d'infanterie ennemie, impossibles à atteindre, occupaient encore plusieurs contreforts boisés, en avant de la position sur laquelle s'était arrêtée la colonne.

Le général jugea utile de donner une heure de repos à ses troupes. Vers midi, un rassemblement ennemi, d'un millier d'hommes environ, s'était reformé sur la route.

Ordre fut donné : au lieutenant-colonel de Mac-Mahon, d'amener le convoi sur l'oued Addada, en faisant charger les sacs de l'infanterie sur les mulets. — Au colonel Herbillon, de s'échelonner sur le djebel Achra. — La colonne principale allait marcher droit sur le rassemblement ennemi. On ne put d'ailleurs pas plus le rejoindre que le matin ; quelques coups d'obusier aidèrent à le disperser, il se replia à la faveur du terrain boisé, en laissant quelques morts ou blessés sur le terrain.

A 4 heures du soir, les Ouled-Abdi commencèrent à parlementer ; leur principal chef se présenta et sollicita l'aman. A 5 heures, la colonne entière et le convoi étaient réunis sur l'oued Addada, au-dessous de Teniet-El-Korcherf.

Ces divers engagements avaient coûté à la colonne environ 18 blessés ; les pertes de l'ennemi s'élevaient à environ 80 tués. Le khalifa Mohamed Seghir s'était retiré vers l'est ; l'ancien bey de Constantine, qui se trouvait aussi parmi les combattants, avait disparu au moment de notre attaque.

#### *Opérations autour du Chélia.*

Le 4 mai, la colonne campait à Médina. L'emplacement d'une redoute était reconnu et on se mettait aussitôt à

l'œuvre. Le 7 mai, cette redoute était mise en état de défense.

Le commandant en chef était décidé à agir vers l'est, afin de terminer la soumission des tribus de cette partie de l'Aurès et de précipiter la retraite du khalifa. Dès le 7 mai, la brigade Levasseur fut dirigée sur le village de Mellagou, par le sud du Chélia. Le commandant de la colonne, avec la brigade Herbillon, marchait par le nord du Chélia sur Tahament. Les deux colonnes devaient ainsi traverser le territoire de trois fractions insoumises des Beni-Oudjana, en s'établissant près des villages principaux, s'emparant des approvisionnements et atteignant, si possible, la population.

Le général Levasseur arriva le 7 mai à Mellagou et fit razzier tout l'orge qui se trouvait en grande quantité dans le village.

La 2<sup>me</sup> brigade arrivait le 8 à Tafrent, et, après avoir mis sac à terre, razziait, au nord-est de cette localité, un troupeau de 100 bœufs, 60 chameaux ou mulets, 6,000 moutons et quelques femmes. Il n'en fallait pas davantage pour décider la soumission de la tribu, qui avait d'ailleurs perdu plusieurs hommes durant cette poursuite. Dans la même journée, la colonne Levasseur occupait le village de Bou-Hamama, après un engagement assez vif.

Le 10 au matin, la brigade Herbillon ralliait la brigade Levasseur ; les rassemblements ennemis s'étaient considérablement augmentés ; ils occupaient deux positions, l'une à l'est du Mellagou dans la direction des Amamras, l'autre au sud de Bou-Hamama. Les premiers étaient au nombre de 1,000 environ, les seconds 1,800.

Le colonel Herbillon fut chargé de se porter sur le rassemblement de l'est qui se retira à l'approche de nos troupes et ne fut atteint que par l'artillerie.

Le lieutenant-colonel de Mac-Mahon, marchant à gauche de la 2<sup>me</sup> brigade, s'empara du village de Tamza, faiblement défendu. Enfin, la brigade Levasseur, composée de deux colonnes, allait attaquer le gros des forces ennemies. L'une de ces colonnes avait pour mission de

tourner le rassemblement berbère par les crêtes, en le rabattant sur l'autre colonne. Les chaouïa, ayant essayé de prendre l'offensive, furent joints par la compagnie de voltigeurs du 31<sup>e</sup> qui se lança sur eux à la baïonnette ; l'escadron de Chasseurs d'Afrique, chargeant sur ces entre-faites, activa la déroute des montagnards. Les deux colonnes se rejoignirent au bout de deux heures. Les indigènes fuyaient dans toutes les directions.

Le général Bedeau avait l'intention de renvoyer à Médina le colonel Herbillon avec le butin de ces deux journées et de se diriger lui-même vers le sud avec le reste de la division. La neige et le mauvais temps ne lui permirent pas de mettre ce projet à exécution et, le 14 mai, il rentra au camp de Médina.

#### *Opérations contre les Ouled-Abdi.*

A son retour à Médina, le général apprit que la fraction des Ouled-Abdi, dont les chefs avaient été les premiers à faire leur soumission, le 3 mai, étaient de nouveau décidés à la résistance et s'apprétaient à chasser les Français des montagnes. Ils avaient en outre envoyé des renforts aux rebelles du Chélia et ils apportaient la plus extrême mauvaise volonté dans l'exécution des réquisitions demandées, bien qu'elles eussent été consenties par eux. Leur caïd, Mohamed Zoural, refusait de se rendre au camp français ; de plus, il laissait ses gens se joindre aux rassemblements séditieux qui se tenaient au village de Haydous et auxquels prenaient part les habitants de Nara, de Menaâ et des Beni-Ferah.

Désirant attendre le retour du colonel Herbillon qui avait été chercher un nouveau convoi de vivres dans la direction de Batna, le général commandant la division donna deux jours de réflexion aux Ouled-Abdi révoltés.

Le 17, la colonne se mettait en marche par la vallée de l'oued El-Abiod. La tribu des Ouled-Daoud, s'étant conformée strictement à tous les ordres qui lui avaient été donnés depuis sa soumission, ses villages et ses récoltes furent scrupuleusement respectés par les troupes.

Le 19, le colonel Herbillon rejoignit la colonne sur le djebel Ras Drah qui forme la ligne de partage entre les deux vallées des Ouled-Abdi et des Ouled-Daoud.

Le général Bedeau ne voulait pas engager toute la colonne dans la vallée, au milieu de jardins limités par des murs élevés, plantés d'arbres nombreux, traversés par des canaux d'irrigation. En conséquence, le colonel Herbillon fut dirigé avec 4 bataillons, 1 escadron de Chasseurs et 2 pièces de montagne, par la crête du djebel Drah sur Haydous. La colonne principale devait traverser la vallée de l'oued Abdi et se prolonger sur la rive droite en suivant à mi-côte le djebel Mahmel.

Ce mouvement s'exécuta le 20 mai, à 5 heures du matin. A 11 heures, la colonne principale arrivait en vue d'Haydous. On apercevait les bataillons du colonel Herbillon sur la crête du djebel Drah, à peu près à hauteur de la colonne.

A midi, après avoir donné un peu de repos aux troupes, le général Bedeau fit arrêter le convoi dans une position avantageuse, déposer les sacs de l'infanterie, et il prit pour l'attaque d'Haydous les dispositions suivantes : un groupe, composé de la Légion étrangère et des Tirailleurs indigènes, devait marcher sur la droite ; le 31<sup>e</sup> attaquerait de front les rassemblements ennemis ; le commandant de la colonne se tenait en arrière et sur la droite, prêt à appuyer le groupe de droite avec 4 pièces d'artillerie, la cavalerie et 500 hommes des 22<sup>e</sup> de ligne et 19<sup>e</sup> Léger.

Avant de lancer les troupes à l'assaut, quelques coups de canon furent tirés sur les positions ennemies ; l'attaque commença aussitôt après. La résistance fut presque nulle. Le terrain, qui avait d'abord paru facile, était coupé de ravins peu profonds, mais escarpés, qui arrêtaient les colonnes plusieurs fois ; la cavalerie ne put être encore engagée.

Pendant, les Tirailleurs indigènes et la Légion étrangère parvinrent à occuper les villages d'El-Abed et Aïn-Kadri, au sud d'Haydous, acculant les fuyards à la montagne.

La colonne Herbillon descendait sur ces entrefaites du Ras Drah, pour faire sa jonction avec l'attaque principale. Son avant-garde dut enlever une redoute en pierres sèches, située sur un escarpement et qui commandait le passage. L'approche de la colonne Herbillon fut le signal de la fuite des groupes nombreux qui occupaient encore le village d'Haydous et les jardins de la vallée. Ils furent poursuivis par les feux de l'artillerie et de l'infanterie des deux colonnes. A 3 heures, les troupes exténuées de fatigue, étaient arrêtées sur les crêtes sud d'Haydous. L'ennemi laissait sur le terrain une cinquantaine de morts. Les Français avaient de leur côté 5 hommes tués et 20 blessés.

Le soir même, les marabouts des Ouled-Abdi vinrent implorer leur pardon. Ils étaient suivis des chefs de tous les villages ; tous ces gens manifestaient une grande frayeur de voir exécuter la menace qui avait été faite de couper leurs arbres fruitiers. Ces arbres formaient, en effet, une des principales richesses du pays. Le village d'Haydous, centre de la résistance, fut simplement incendié, afin de faire un exemple. Une amende de 25,000 francs fut aussi infligée aux Ouled-Abdi, en plus de leur contribution qui s'élevait à 15,000 francs. On leur donna deux jours pour s'acquitter de cette somme.

Le 22 mai, la colonne expéditionnaire continua à descendre la vallée des Ouled-Abdi en se dirigeant sur Menaâ et Nara. Ahmed Bey avait habité pendant un an le village de Menaâ. Quant au village de Nara, il avait servi de dépôt aux approvisionnements du khalifa Mohamed Seghir. Toutes les populations de la vallée vinrent solliciter l'aman. Il en fut de même de la tribu des Beni-Ferah.

Le 23 mai, le général Lévassour fut dirigé sur le djebel Fighargar afin d'achever la reconnaissance de cette partie de la région et de hâter la rentrée de la contribution des Beni-Ferah.

Le 1<sup>er</sup> juin, le commandant de la colonne était de retour à Médina avec le gros de ses troupes.

La soumission de la région ouest de l'Aurès était ter-



minée ; son organisation était également assurée ; des chefs choisis étaient placés à la tête des tribus des Ouled-Daoud, Beni-Oudjana, etc.. En résumé, la colonne Bedeau avait coûté à l'Aurès une contribution de 120,000 francs, sans compter que, pendant un mois, les chevaux et mulets avaient été nourris par les tribus. La fierté des insoumis avait reçu un coup terrible. Elle n'était cependant pas abattue. Quant au bey Ahmed, nous n'avions pu nous le faire livrer. Il trouvait encore, pour nous échapper, assez de sympathies dans le fanatisme musulman.

*Opérations dans la région est.*

La soumission de la région est allait maintenant être obtenue sans difficulté.

Les chefs les plus influents des tribus de l'est, ayant déjà fait des démarches auprès du général commandant la division, ce dernier estimait qu'il suffirait de parcourir la région avec une partie de la colonne, pour déterminer la soumission définitive et l'organisation du pays. Il décida donc d'évacuer le poste de Médina et de renvoyer le général Lévassour à Batna.

Du 4 au 8 juin, la colonne campa dans le pays des Ouled-bou-Sliman ; des mesures de rigueur durent être prises contre ces populations de mauvaise foi et livrées à l'anarchie.

Le 8, la colonne se dirigea sur la vallée de Khanga-Sidi-Nadji ; toutes les tribus qui occupent le territoire compris entre Mechounech à l'ouest et Khanga à l'est, vinrent faire successivement acte de soumission.

Afin d'assurer d'une façon incontestée l'autorité du marabout de Khanga-Sidi-Nadji sur les chaouïa du djebel Cherchar, populations jalouses de leur indépendance, le général de division décida de pénétrer dans leur territoire.

Le 2, la colonne campa au village de Djellal, chez les Ouled-Amram.

Cette fraction possède un village appelé Taberga qui avait été considéré jusqu'à ce jour comme inexpugnable. Le 13, Taberga fut enlevé par 3 bataillons.

Le 14 et le 15, la colonne traversa le pays des Amarras, les fractions de cette tribu se trouvaient dans leur état primitif d'insoumission. Il fallut les razzier sérieusement pour obtenir le paiement de leurs contributions.

A ce moment, les événements qui se déroulaient dans la région de Sétif et de Bou-Saâda, appelèrent l'attention du général de division sur un autre théâtre d'opérations. Il renonça à se porter sur Tébessa comme il en avait l'intention.

Laissant dans la région est de l'Aurès le colonel Herbillon, avec 2,000 hommes, pour achever de pacifier le pays, il rentra à Batna le 20 juin. Quelques jours après, la colonne Herbillon rejoignait elle aussi Batna. L'expédition de l'Aurès était terminée.

III

COLONNE CANROBERT DANS L'AURÈS, 1848

10 mai au 14 juin

Pendant trois ans, le pays sembla pacifié ; au fond, il n'en était rien. Le khalifa d'Abd el Kader prenait le plus grand soin à ne pas laisser s'éteindre la haine contre l'envahisseur. C'est ainsi que les Beni-Oudjana qui, en 1846, avaient fait leur soumission au général Bedeau, avaient toujours refusé de payer leur impôt.

De plus l'autorité de nos caïds était encore mal assise et ne pouvait s'appuyer sur nos postes fort éloignés de leur résidence. Certaines tribus étaient presque en état constant d'insurrection. Il était à craindre que cet état de choses ne s'étendit aux tribus de l'oued Abdi et de l'oued El-Abiod. En envoyant sans tarder dans cette région une colonne qui étouffera, dès le principe, les germes de la révolte, on ne trouvera nulle part de résistance bien sérieuse et on consolidera l'organisation déjà établie dans l'Aurès. Aussi le général Herbillon, commandant la division de Constantine, organise-t-il une colonne qu'il confie au colonel Canrobert, du 2<sup>me</sup> Etranger.

*Composition de la colonne.*

La colonne comprend 2 bataillons du 43<sup>e</sup> de ligne, 1 bataillon de la Légion étrangère, 1 bataillon de Tirailleurs indigènes (commandant Bourbaki), 4 pièces de canon, 2 escadrons de Chasseurs d'Afrique, 1/2 escadron de Spahis. Un convoi de 470 mulets portant les approvisionnements de la colonne et 15 jours de vivres (y compris ceux du sac).

*Premières opérations. De Batna à Taoubent.*

La colonne part de Batna le 10 mai. Elle passe à l'oued Tangued, Médina, arrive à Taoubent le 12. Les tribus installées dans cette vallée ayant fuit à notre approche et s'étant réfugiées en partie chez les Beni-Smilloul, le colonel résolut de marcher sur le village de Soufou-el-Ma, situé à environ 7 lieues 1/2, au sud-est de Taoubent. La colonne arriva au village vers 10 heures 1/2, c'était une déchera placée sur le bord d'un ravin profond, sorte de fort, n'ayant qu'une porte d'entrée.

Il avait été abandonné à l'approche des troupes ; il renfermait les effets, tentes, tapis, etc., des tribus (Beni-Oudjana, Cheurfa, etc.) qui s'y étaient réfugiées ; tout fut pris, puis le feu fut mis à la déchera. Cette déchera avait été construite depuis 1845 et était considérée comme imprenable par les gens du pays.

La colonne rentrait le soir même au camp de Taoubent. Du 14 au 19 mai, nos troupes rayonnent dans la vallée de l'oued Mellagou. Les Beni-Oudjana, les Ouled-Aourès, les Ouled-Taba, envoient leurs chefs demander l'aman.

*Pointe sur l'oued Tamagra.*

Le 20 mai, laissant une partie des troupes à la garde du camp, le colonel part avec une colonne légère composée de 2 bataillons, une 1/2 batterie, 5 pelotons de cavalerie, une compagnie d'élite de la Légion ; il va coucher sur l'oued Tamagra ; le goum des Ouled-Rechaïch vient à sa rencontre en ce point. La colonne légère rentre au camp le 24 mai par El-Hammam et El-Hamma.

*Opérations au nord de la région du Chélia.*

Du 24 au 31 mai, on achève la soumission des Beni-Oudjana ; la colonne descend vers le nord jusqu'à l'oued Bou-el-Freiss ; les biens des fractions, qui ont refusé de venir se soumettre, sont donnés à ceux qui ont tout de suite accepté notre domination ; les principaux meneurs sont gardés comme otages.

Le 31 mai, la colonne campait à l'oued Taga. Les malades, les otages et les impédimenta étaient évacués sur Batna.

*Marche chez les Ouled-Abdi.*

Il y avait intérêt à montrer encore nos troupes dans la région des Ouled-Abdi, foyer principal de la résistance en 1845. Le 1<sup>er</sup> juin, la colonne se remettait en marche vers le sud-ouest ; elle arrivait le 2 au village de Chir, après avoir parcouru des chemins fort difficiles, et le 3 elle entra à Menaâ. Les gens du pays apportent immédiatement leurs contributions avec l'arriéré des années précédentes.

*Colonne légère sur l'Ahmar-Khaddou. — Prise de l'ex-bey de Constantine.*

C'est à Menaâ que le commandant de la colonne conçut le projet de s'emparer de l'ancien bey de Constantine, Ahmed Bey.

Depuis l'expédition de 1845, Ahmed Bey s'était réfugié dans le village de Kebaïch <sup>1</sup>, chez les Ouled-Abd-er-Rahmane, au sud de l'Ahmar-Khaddou ; il cherchait toujours par ses menées à nous susciter des embarras, et il était une des principales causes d'insoumission de la montagne. Les renseignements, dont s'était entouré le colonel Canrobert, lui donnaient à penser, que si, par une marche rapide, on entra chez les Ouled-Abd-er-Rahmane, ils livreraient le bey ; la route du Sahara était d'ailleurs fermée à ce dernier, par le commandant du cercle de Biskra <sup>2</sup> qui avait depuis

1. Kebaïch ou mieux Kebach.

2. Commandant de Saint-Germain.

plusieurs jours reçu l'ordre de se porter avec ses goums dans le zab Chergui, et d'y observer tous les débouchés de l'Ahmar-Khaddou au Sahara.

Le 4 mai, à midi, après avoir laissé à Menaâ les gros bagages sous la garde de quelques troupes, le colonel se mettait en route avec une colonne légère composée de toutes les compagnies d'élite, le bataillon de Tirailleurs indigènes, 2 escadrons de Chasseurs, 1 peloton de Spahis, une 1/2 batterie d'artillerie et tous les mulets de caolet.

La troupe emportait des vivres pour cinq ou six jours. La colonne se dirige vers le sud, traverse le pâté de montagnes derrière Menaâ par des chemins presque impraticables, passe devant Nara et arrive dans la vallée de l'oued Abdallah. Dans la nuit du 4 au 5, le colonel repart avec la cavalerie, 3 compagnies du bataillon de Tirailleurs et la compagnie d'élite de la Légion, toutes sans sacs. Cette petite troupe arrive, à 10 heures du matin, au pied sud de l'Ahmar-Khaddou, à cinq heures de marche de Kebaïch. Elle allait continuer sa route lorsque le colonel reçoit une lettre d'Ahmed Bey, dans laquelle notre vieil ennemi demandait l'aman, et priait de lui envoyer un officier français pour se mettre entre ses mains, lui et sa famille, ne voulant pas de chefs arabes pour intermédiaires.

Cette précaution était inutile car le commandant du cercle de Biskra, commandant de Saint-Germain, s'était également porté sur Kebaïch avec ses goums, et le bey s'était rendu à lui<sup>1</sup>.

Le 7 juin, la colonne légère arrivait à Biskra. La cavalerie allait servir d'escorte au bey et rentrer directement à Batna par El-Kantara.

1. La guelaâ de Kebaïche était bien faite pour donner le spleen au lascif et fastueux bey de Constantine et le décider un jour ou l'autre à accepter l'hospitalité que lui offrait la France. On ne pourrait guère trouver dans tout l'Aurès un endroit plus retiré, plus sauvage et plus triste que Kebaïche.

Après qu'il se fut rendu au commandant de Saint-Germain, Ahmed Bey fut dirigé sur Constantine où il passa trois jours. Il fut ensuite embarqué à Philippeville et interné à Alger où le gouvernement lui servit jusqu'à sa mort (août 1850) une pension de 15.000 francs. Son tombeau

#### *Retour de la colonne à Batna.*

Le reste de la colonne, après avoir pris deux jours de vivres, repartit par la vallée de l'oued Abdi. Elle passait à Branis, à l'oasis de Djemora et elle était de retour le 11 juin au camp de Menaâ.

Sa mission était remplie sans qu'elle ait rencontré la moindre résistance.

Les quelques exemples de sévérité déployés contre les tribus les plus récalcitrantes avaient inspiré à toutes les populations une salutaire frayeur ; l'autorité de nos caïds était raffermie ; les amendes frappées avaient été acquittées ; les impôts allaient être plus régulièrement perçus ; enfin la géographie de ce pays commençait à sortir de l'inconnu.

#### IV

##### COLONNE CARBUCCIA, DU 25 AU 29 AVRIL 1849

Le 25 avril 1849, le colonel Carbuccia, commandant la subdivision de Batna, apprenait que le cheikh de Nara avait été assassiné par ses administrés. Le colonel était de retour de la colonne du Hodna depuis le 20 avril au soir ; il n'hésita pas et le 25, à 4 heures de l'après-midi, il quittait Batna avec 2 bataillons, 2 escadrons et 2 canons.

On marche toute la nuit ; à 2 heures du matin, on fait un long repos de trois heures, puis la marche est reprise et, à 4 heures du soir, la colonne est à Menaâ. Immédiatement le colonel la porte à l'attaque de Nara ; après deux heures de combat, le village inférieur est pris et détruit ; à 8 heures du soir, la colonne est de retour à Menaâ où

entouré d'une grille en bois formant kiosque, est situé dans le petit cimetière compris dans l'enceinte de la zaouïa de Sidi Abd er Rhamane, auprès du jardin Marengo, non loin du Lycée qu'elle domine.

Pendant ces pérégrinations Ahmed Bey avait perdu sa mère, pour laquelle il avait une profonde vénération. Celle-ci, nommée El Hadja Rekia, mourut à N'Gaous en 1842 ; elle est enterrée dans un angle, au fond, à gauche, de la mosquée de Sebaâ-Ergoub (des sept dormants). Aucun tsabout (cercueil), aucune épitaphe ou légende ne recouvre son tombeau.

elle campe. Le 27, les gens de Nara font leur soumission et le 29 la colonne rentrait à Batna.

L'exécution de ce coup de main audacieux et de cette marche rapide est à méditer ; elle est le meilleur exemple de ce que l'on peut faire avec des troupes entraînées dans les mains d'un chef habile, audacieux, entreprenant, sachant ce qu'il veut et où il va.

## V

COLONNE CANROBERT, FIN DÉCEMBRE 1849 AU 16 JANVIER 1850  
SIÈGE DE NARA

Mais le khalifa Mohamed Seghir ne désarmait pas, il continuait ses intrigues ; une agitation sourde se communiquait peu à peu de la montagne dans la plaine. Et bientôt, une nouvelle insurrection, plus terrible que les premières, éclate de tous côtés et menace de nous faire perdre le fruit de nos précédentes expéditions.

La situation était grave dans le Sud. C'était le moment où le marabout Sidi Abd el Hafid, sortant de Liana (17 septembre 1849), se portait sur Biskra. Le commandant de cette place, le commandant de Saint-Germain, marchait au-devant de lui et l'attaquait au passage de l'oued Seriana ; il repoussait l'ennemi ; mais tombait mortellement frappé sans que jamais on ait eu des données bien certaines sur la direction d'où était partie la balle qui lui apportait la mort.

C'est aussi l'époque où Mohamed Seghir se dirigeait sur Sidi-Okba pour enlever notre allié Ben Chenouf.

C'était aussi l'heure où le fanatique Bou Ziane proclamait la guerre sainte à Zaatcha.

Il n'en fallait pas tant pour entraîner les habitants de l'Aurès dans la révolte. Ils avaient envoyé des contingents à Abd el Hafid dans l'affaire de l'oued Seriana. Ils lui en fournirent encore lorsqu'à la fin d'octobre 1849, il renouvela sa marche sur Biskra, se jetant sur nos convois entre El-Ksour et El-Kantara, et livrant au capitaine Bataille un combat qui obligeait celui-ci à rétrograder sur Batna.

Le 26 novembre Zaatcha succombait. Le sort terrible que subit cette ville rebelle<sup>1</sup> n'amena pas les chaouïas de l'Aurès à des idées meilleures. Les débris de ceux qui avaient cherché à porter secours à Bou Ziane, se rendirent à Nara, dans le djebel Lazereg, au milieu d'un pays tourmenté et dont la topographie sera donnée plus loin. Pour le moment, il suffit de faire connaître ce qu'était la ville elle-même.

Les trois villages, qui constituent Nara, sont situés au-dessus d'un profond ravin dont les eaux se jettent dans l'oued Abdi, rive gauche. Les villages les moins importants, celui des Ouled-Sidi-Abd-Allah et celui de Darben-Labara, s'allongent à droite et à gauche aux flancs du ravin. Entre eux, sur un rocher formant îlot, dans le torrent, à 60 mètres au dessus du thalweg, se groupent, serrées, les cent maisons de l'agglomération principale nommée Teniet-el-Djemaà. Cette partie était réputée inexpugnable.

Le colonel Canrobert, qui venait de participer de façon glorieuse au siège de Zaatcha, commandait la subdivision de Batna ; il venait de rentrer dans cette localité quand il reçut l'ordre de se porter à l'attaque de Nara. On était à la fin de décembre 1849. La colonne qu'il forma comprenait 4 bataillons d'infanterie, 3 escadrons, 2 canons ;

1. Bou Ziane, ancien porteur d'eau à Alger, voulut jouer le rôle de Chérif, il s'était fait nommé cheikh de Zaatcha et profita de l'augmentation de la taxe des palmiers, portée de 25 à 40 centimes, pour se révolter. Son appel aux armes réveilla le fanatisme des populations voisines qui arrivèrent en foule à Zaatcha et opposèrent pendant 25 jours la plus formidable résistance. On ne peut guère s'expliquer un siège aussi long quand on ne sait pas ce qu'est une oasis ; c'est-à-dire une forêt où dominent les palmiers, formant des jardins entourés de murs et de ruelles étroites, au centre de laquelle se trouve la déchera. Zaatcha fut prise d'assaut, le 26 novembre 1849, par 3 colonnes, sous les ordres des intrépides colonels : Canrobert, depuis maréchal de France, de Barral, général tué en Kabylie (1851) et de Lourmel, devenu général et tué à Sébastopol. Bou Ziane fut tué et avec lui un nommé Hadj Moussa, qui avait voulu pendant quelque temps opposer son pouvoir à celui d'Abd el Kader. Le corps expéditionnaire commandé par le général Herbillon, eut à subir des pertes cruelles. Le père de l'auteur de cette monographie, alors chef de bataillon, y fut grièvement blessé.

Zaatcha fut brûlée et rasée de fond en comble, ses 10,000 palmiers furent coupés.

elle pénétra dans l'Aurès par le nord, route des Turcs, vallée de l'oued Abdi.

Les premières marches furent relativement faciles; mais bientôt on entra dans les montagnes. Le froid était vif, la neige et le verglas augmentaient les difficultés déjà presque insurmontables de ces contrées abruptes, sans routes tracées. Il ne fallait pas moins de douze heures à la colonne, surchargée par son convoi, pour faire 5 à 6 kilomètres dans la montagne. Néanmoins, tous les villages firent leur soumission, et le 4 janvier 1850, on arriva devant Nara.

Avant d'arriver aux villages élevés de plus de 500 mètres au-dessus de l'oued Abdi, il fallait gravir des pentes en gradins, dont les chemins sont de véritables escaliers taillés dans le roc. Des tours, construites en pierres et placées avec intelligence et le plus grand sens de la guerre, commandaient les abords du ravin de Nara.

Les provisions étaient sur le point de manquer. Le colonel Canrobert décida qu'on donnerait l'assaut le surlendemain, après avoir employé toute la journée précédente à la reconnaissance de la position et de ses chemins d'accès.

La colonne n'avait que trois sentiers à suivre pour aborder l'obstacle, en partant de la vallée de l'oued Abdi. Le premier est le chemin que prennent les gens qui viennent du haut de la vallée, c'est celui de gauche, qui escadale les mamelons rocailleux de la rive droite du ravin de Nara. Les deux autres suivent les contreforts de la rive gauche de l'oued Nara. L'un longe le bord même de la rivière et aboutit au village des Ouled-Sidi-Abd-Allah. L'autre, plus à droite, fait communiquer Menaâ et Nara.

Les dispositions furent prises de façon à ne pas laisser aux gens de Nara et aux contingents de l'oued El-Abiod, le temps de présenter aux troupes une résistance désespérée. Les insurgés avaient entassé leurs familles, leurs biens, leurs troupeaux dans les villages de Tanghanimt et de Guelfen, situés en arrière du teniet Zoughat, col qui du bassin de l'oued El-Abiod conduit dans le djebel Lazereg et renferme la source de l'oued Nara.

En présence de la situation des lieux, le colonel Canrobert décida que trois colonnes se porteraient sur les positions de Nara et enlèveraient le village principal. En cas d'échec, les troupes devaient se réunir sur le col, le franchir, tomber sur Guelfen et Tanghanimt, retraverser le djebel Lazereg et rentrer au camp de Menaâ par le village de Braïed. Au préalable, des retranchements en pierres sèches furent élevés pour mettre à l'abri les bagages et les approvisionnements pendant la pointe sur l'oued El-Abiod.

La première colonne (colonel Carbuccia) reçut l'ordre de se jeter sur la gauche, de gravir les escarpements de la grande chaîne, de passer loin de tout sentier frayé, en tournant les positions de Nara et en se saisissant, en cas de besoin, du col que la brigade devait franchir si elle n'entraît pas dans la ville.

La deuxième colonne, sous les ordres du commandant Bras-de-Fer, devait prendre le chemin qui suit les pentes de la rive droite de l'oued Nara.

La troisième colonne, commandant de Lavarande, reçut l'ordre de cheminer sur les escarpements de la rive gauche.

Pour tromper l'ennemi, les troupes laissées au camp devaient exécuter une fausse attaque sur le plateau de droite.

La première colonne marcha à hauteur de la troisième, droit sur Nara, les positions qui couvraient cette dernière furent successivement enlevées et les crêtes supérieures abordées. Bientôt les troupes entraient dans la ville rebelle. La retraite était coupée aux Berbères du côté du ravin, pendant que la cavalerie les sabrait sur la rive gauche.

Tout ce qui fut arrêté dans les villages fut passé par les armes; les maisons furent incendiées ou démolies par la poudre et le pic. Quelques heures après l'attaque, le foyer des insurgés n'existait plus et les colonnes rentraient au camp. Au nombre de nos morts, se trouvaient trois officiers tués dans le village central.

Les habitants de l'Aurès avaient lutté pour essayer de

conserver cette indépendance que les anciens n'avaient pu leur ravir, ou qu'ils ne leur avaient enlevé que pour peu de temps. Cette fois, ils avaient trouvé leurs maîtres, le châtement fut terrible. Nara subit le sort de Zaatcha. Défense fut faite par le gouvernement de relever ses ruines. Les femmes et les enfants qui survivaient (les hommes étaient morts) devaient chercher asile ailleurs, et, pendant de longues années, le ravin du djebel Lazereg ne conserva plus que des décombres comme témoignage du grand drame qui s'y était joué.

Une neige abondante qui obstrua tous les chemins obligea les troupes à bivouaquer quatre jours auprès de leur conquête. Le 16 janvier, la colonne rentra à Batna.

## VI

COLONNE SAINT-ARNAUD, 1850

de mai à juin

Un peu plus tard, au mois de mai 1850, une colonne aux ordres du général de Saint-Arnaud partit de Khenchela, parcourut les monts des Nemencha, traversa le djebel Cherchar et descendit l'oued El-Abiod, jusqu'à Khanga-Sidi-Nadji. Elle remonta ensuite par l'oued Cheurfa jusqu'à Médina, puis descendit l'oued El-Abiod par Sanef, les gorges de Tighanimine<sup>1</sup>, Baniane et Biskra où elle arriva le 12 juin. Cette colonne fut une simple opération de police; elle n'éprouva aucune résistance dans l'Aurès.

1. C'est de ce point, de Tighanimine, que le général de Saint-Arnaud écrivait, le 7 juin 1850, à son frère qu'il venait de s'engager dans une des gorges les plus inaccessibles de l'Aurès, entourée de rochers à pic, de 500 mètres de haut, « qu'on pourrait appeler la fin du monde ». Il comptait bien inscrire sur les parois de la montagne, le numéro de ses régiments et le nom des chefs audacieux qui avaient, les premiers, conduit une armée dans ces gorges. Quelques jours après il écrivait : « Nous nous flattions, cher frère, d'avoir passé les premiers dans le défilé de Khanga-Tighanimine : erreur ! Au beau milieu, gravée sur le roc, nous avons lu une inscription parfaitement conservée, qui nous apprend que, sous Antonin le Pieux, la VI<sup>e</sup> Légion (Ferata) romaine avait fait la route, à laquelle nous travaillons actuellement 1650 ans après. Nous sommes restés sots. »

Peu à peu tous les esprits s'étaient calmés, la leçon avait été dure et les montagnards ne l'oublièrent pas ; ils se remirent au travail et réparèrent activement les maux qu'ils s'étaient attirés. Pendant huit années, l'Aurès vécut dans la tranquillité la plus absolue. Les quelques petites dissensions intérieures que l'on peut retenir durant cette époque sont de celles que l'on voit exister constamment dans toutes les tribus. Ce sont des querelles domestiques auxquelles la politique est absolument étrangère.

## VII

COLONNE DESVEAUX, 1859

du 10 au 20 janvier

La paix régna ainsi pendant huit ans. L'agitation recommença en octobre 1858, à la suite des mesures prescrites par les autorités françaises pour surveiller les ordres religieux. C'est encore à la voix d'un marabout que l'Aurès se soulève, et ce marabout est Si Saddok ben El Hadj, dont nous avons déjà vu l'attitude hostile en 1849.

Si Saddok veut entraîner le Zab-Chergui dans son insurrection, mais il est repoussé dans une tentative sur Sidi-Okba et rejeté dans la montagne. Une pointe sur Branis et les Ouled-Ziane n'est pas plus heureuse.

Le général Desveaux vient occuper les oasis qui bordent le pied de l'Ahmar-Khaddou et y organise sa colonne. Le 10 janvier 1859, il entre dans la montagne par Sidi-Masmoudi et Timmermacine, culbute les insurgés à Toungaline et incendie la zaouïa d'El-Ksar (13-14 janvier). Puis il pénètre dans la tribu des Rassira et y rase le village des Ahl-Roufi, un des principaux foyers de l'insurrection. Si Saddok, ses fils et 88 personnes de sa suite sont faits prisonniers le 20 janvier et amenés au général à El-Ksar. La colonne parcourt ensuite tout l'Aurès dont les tribus font successivement leur soumission.

Après seize années d'internement en France (îles Sainte-Marguerite) et à Alger, la famille des Ouled-Si-Saddok fut

autorisée à rentrer dans l'Ahmar-Khaddou et à réédifier à Timmermacine la zaouïa d'El-Ksar brûlée en 1859.

## VIII

## INSURRECTION DE 1871

Depuis l'affaire de Si Saddok, les habitants de l'Aurès ne se mêlèrent pas activement aux mouvements qui eurent lieu en Algérie. En 1871, à la suite de la guerre franco-prussienne, la révolte éclata dans la presque totalité de la province de Constantine, l'Aurès demeura tranquille, alors même que les insurgés étaient maîtres dans les campagnes de Batna au nord, de Touggourth au sud. On dut cela aux deux chefs dont l'autorité était aussi absolue que respectée par ces populations de montagnards, Si bou Diaf et Si M'Hamed ben Abbès.

On ne peut supposer sans frémir ce qui aurait pu se passer dans la région de Batna et de Biskra si, obéissant à leurs frères les mokkadim des Rahmanyas, les marabouts de l'Aurès avaient entraîné dans la révolte les tribus de la montagne et si les 10,000 fusils de cette contrée s'étaient joints aux insurgés du Hodna, du Sahara et du Belezma.

Cette insurrection qui toucha particulièrement la région de Batna est résumée dans le présent chapitre ; son récit intéressera tous ceux qui s'occupent des questions algériennes et principalement du pays de Batna. Elle touche l'Aurès de trop près pour que nous négligions d'en parler.

En juillet et août 1870, la plus grande partie des troupes fut envoyée en France pour prendre part à la guerre contre l'Allemagne.

Le retrait de ces troupes ne produisit d'abord sur les populations indigènes aucune impression fâcheuse, et nos premiers revers même n'ébranlèrent pas leur croyance dans le succès final de nos armes.

Après le 4 septembre, la situation se modifia ; la capitulation de Sedan, la captivité de Napoléon III, le changement de gouvernement, les réactions violentes contre

les hommes et les choses de l'ancien régime, enfin, de fausses nouvelles propagées par des agents prussiens et interprétées avec l'exagération propre au caractère arabe, firent bientôt naître chez les indigènes des doutes sur la puissance actuelle de la France et réveillèrent les vieilles idées d'émancipation qui n'avaient jamais cessé d'exister à l'état latent chez le peuple vaincu.

Aux anciennes rancunes, aux causes naturelles de révolte que ravivaient graduellement les échos de nos défaites, vinrent s'ajouter des mesures intempestives, qui s'imposaient, il est vrai, mais dont l'exécution aurait pu être remise après les événements néfastes qui se déroulaient en France, comme la substitution du régime civil au régime militaire et la naturalisation en masse des israélites algériens, qui blessèrent profondément l'orgueil d'une race noble et fière, habituée à ne courber le front que sous la domination du sabre.

L'irritation se manifesta surtout chez les classes dirigeantes de la société musulmane, grandes familles féodales et marabouts influents, qui se sentaient plus directement menacés par le régime civil dans leurs anciens privilèges et dans leurs intérêts matériels.

Tandis que l'anarchie la plus complète régnait dans le gouvernement et l'administration de la colonie, par suite du changement continuel des personnes et de l'application immédiate de mesures, pour le moment inopportunes et impolitiques, l'agitation se propageait dans les tribus ; les anciens çofs se reconstituaient ; des goums s'organisaient et achetaient des chevaux, des armes, de la poudre ; des intrigues se nouaient sur la frontière tunisienne ; des émissaires parcouraient le pays et répandaient que la France, écrasée, allait être forcée d'abandonner l'Algérie ou au moins se confiner dans les villes du littoral. Cette croyance s'accréditait d'autant plus facilement que l'autorité militaire se trouvait à peu près désarmée, à la suite des envois successifs en France de toutes les troupes régulières.

Les symptômes de rébellion s'accroissaient de jour en

jour avec notre impuissance ; ils devinrent même bientôt si alarmants, surtout dans la province de Constantine où dominaient particulièrement les anciennes influences féodales, que tous les efforts du commandement durent tendre vers une temporisation prudente, pour retarder, jusqu'à ce que nous ayons les moyens d'y faire face, l'insurrection qui paraissait, désormais, inévitable.

Mais la révolte n'attendait plus qu'un prétexte pour se déclarer ; on le lui donna.

Au milieu de janvier 1871, les Spahis de plusieurs smalas reçurent l'ordre de se mobiliser pour aller combattre en France ; il y eut mutinerie dans ces smalas, mais à Mondjebour, à Bou-Hadjar et au Tarf, tout rentra dans l'ordre lorsqu'on annonça que les volontaires seuls seraient embarqués. A Aïn-Guettar, au contraire, les Spahis, après avoir formellement refusé de marcher, avaient déserté avec armes et bagages et avaient installé leurs tentes en dehors du territoire de la smala. Poussées par des meneurs, les tribus voisines s'étaient précipitées dans le mouvement. Et la révolte, d'abord purement militaire, avait pris, tout à coup, le caractère d'une insurrection ; les fermes avaient été pillées et incendiées, des européens massacrés et Souk-Ahras, même, attaquée.

La nouvelle de cette révolte, coïncidant avec celle de la prise de Paris par les Prussiens, eut, chez les indigènes, un retentissement immense ; comme une trainée de poudre, l'insurrection s'allume d'un bout à l'autre de la province : El-Milia et Tébessa sont bloquées ; Negrine et Ouargla tombent aux mains des insurgés ; le puissant bachaga de la Medjana, El Hadj Hamed el Mokrani, se met à la tête du mouvement et, avec 15,000 rebelles, assiège Bordj-bou-Argeridj ; enfin, à la voix de leurs morkadims, les khouans de la grande secte religieuse des rahmanyas suivent l'exemple de la Medjana.

L'insurrection devient formidable ; en quelques jours, elle embrasse toute la province de Constantine et la plus grande partie de celle d'Alger ; les insurgés portent le pillage, l'incendie et la mort dans les fermes isolées et dans

les villages ouverts ; ils attaquent par surprise ou assiègent nos places fortifiées. Les régions de Sétif, Bougie, Dellys, Fort-National, Tizi-Ouzou, Bou-Saâda, Batna sont en feu.

Pour faire face à cette levée de boucliers, l'autorité militaire ne dispose que de troupes de nouvelle formation, de quelques régiments de mobiles et de milices locales.

Dans le cercle de Batna, les Saharis avaient donné, les premiers, le signal de la révolte en saccageant le bordj d'El-Outaya et en pillant un convoi expédié de Batna à Biskra. Plus près de la ville, dans le massif montagneux du Belezma, un ancien condamné, Ahmed ben Rhamoun, avait organisé des bandes qui ravageaient toute la région et y entretenaient le désordre et l'agitation.

Il était urgent d'agir.

Le 3 avril, le lieutenant-colonel Adeler, commandant la subdivision, quitte Batna à la tête d'une petite colonne de 1,100 hommes ; à El-Outaya, il reçoit la soumission des Saharis et se fait livrer les indigènes les plus compromis dans les récents pillages. A Batna, où il arrive le 12, le lieutenant-colonel, secondé par les caïds, s'occupe activement de faire rentrer dans le devoir les tribus révoltées et à empêcher l'insurrection de faire de nouveaux progrès, lorsqu'il est rappelé précipitamment à Batna par les événements les plus graves.

A la nouvelle du soulèvement de la Medjana et des khouans-rahmanya de la Kabylie, les morkadims du Belezma, poussés par des agents de Mokrani, avaient fait cause commune avec les bandes de Ben Rhamoun et préparé la révolte de leurs khouans ; profitant de l'éloignement de la colonne Adeler, ils donnent, le 21 avril, le signal de l'insurrection.

Pendant la nuit, la scierie Sallevin, à l'oued Chabba <sup>1</sup>, est envahie par les insurgés, pillée et incendiée, et seize européens sont massacrés avant qu'un détachement de 50 hommes du bataillon d'Afrique, envoyé de Batna, ait eut le temps d'arriver sur les lieux.

1. A 20 kilomètres au sud-ouest de Batna.



Le lendemain, 22, à la pointe du jour, les rebelles se portent au Ravin Bleu <sup>1</sup>, saccagent les fermes et massacrent encore un européen.

En apprenant ces événements, le commandant de la place de Batna envoie immédiatement la milice au secours des fermes. Mais, au Ravin Bleu, la milice se trouve en présence de plusieurs milliers de rebelles et elle ne peut que recueillir deux européens, au prix d'un milicien tué et d'un autre blessé.

Après la milice, deux autres détachements étaient sortis de Batna ; l'un, composé de 50 goumiers et de 45 hussards, montés sur des chevaux réquisitionnés, avait suivi la route de Constantine pour appuyer la milice et faciliter la rentrée en ville des colons des fermes environnantes ; l'autre, formé d'une compagnie du bataillon d'Afrique, s'était porté dans la direction du sud, pour protéger le retour du détachement envoyé la veille à l'oued Chabba et recueillir un convoi de prisonniers qui arrivaient de Biskra avec une faible escorte.

Ce même jour, 22 avril, les ouvriers européens de la scierie Prudhome, située au-delà du Ravin Bleu, s'étaient mis en route, dès 7 heures du matin, pour se rendre à Batna sous la protection du goum d'une tribu encore fidèle ; en arrivant au Ravin Bleu, ces malheureux tombent au milieu des insurgés et leur escorte, au lieu de les protéger, fait défection et se tourne contre eux ; douze sont massacrés, deux seulement parviennent à s'échapper et à se cacher dans la brousse.

Grisés par des exploits si faciles, les rebelles se rapprochent de la ville et préparent une attaque pour la nuit ; mais on était sur le qui-vive et l'attaque n'eut pas lieu ; seuls des groupes peu nombreux, que dispersèrent quelques coups de canon à mitraille, vinrent, vers 2 heures du soir, incendier les meules et les maisons de la zone militaire.

Le 23, les insurgés se portent sur Fesdis et El-Mader.

1. A 6 kilomètres au nord-ouest de Batna.

A leur approche, les colons abandonnent leurs villages ; les uns réussissent à gagner Batna en voiture ; les autres trouvent un asile chez le marabout Messaoud ben Abdessemmed, qui nous est resté dévoué ; les derniers se groupent à El-Mader dans la ferme Chassaing. Ils ne tardent pas à y être attaqués ; mais, au bruit de la fusillade, le vieux marabout accourt, éloigne les agresseurs et rassemble les européens qu'il amène en sûreté à Batna.

Les journées du 24 et du 25 se passent sans incident.

Le 26, une reconnaissance, envoyée sur la route de Constantine, était attaquée au Ravin des Ruines, à un coude de la route ; l'affaire fut très chaude, il y eut combat à la baïonnette, et l'ennemi fut rejeté dans la montagne ; la reconnaissance avait eu 4 tués et 2 blessés, mais elle avait infligé de grosses pertes aux rebelles qui laissèrent près de 150 des leurs sur le terrain <sup>1</sup>.

Cependant, tandis que la défense de Batna s'organisait par un service de reconnaissances journalières et l'installation d'une ligne de postes gardant les abords de l'enceinte, les moyens de répression augmentaient peu à peu par l'arrivée des contingents des tribus restées fidèles. Dès le 23, les caïds des Achèches, de l'oued Abdi et des Ouled-Ziane, avaient amené à Batna 400 cavaliers ; ces goums, placés sous les ordres d'un interprète, avaient été envoyés à Lambèse et à Marcouna, où, par leur bonne contenance, ils parvinrent à maintenir les tribus dans le devoir et à interdire aux rebelles les incursions dans ces régions.

Le 25 avril, un arrêté du Gouverneur général proclamait l'état de siège.

Le 26, la colonne Adeler rentrait à Batna. Partie de Biskra le 24, elle était accourue à marches forcées en recueillant sur sa route, les colons restés dans les fermes et les ouvriers employés aux chantiers.

1. Une colonne élevée sur un petit tertre, à gauche de la route de Constantine, à environ 6 kilomètres au nord de Batna, rappelle ce fait d'armes.

Le général Augeraud, commandant la division de Constantine, informé des douloureux événements de Batna, avait dirigé, en toute hâte, sur cette ville, 2 compagnies de Zouaves nouvellement formées à Philippeville et la colonne du lieutenant-colonel Marié qui venait d'opérer dans le cercle de Tébessa.

Le 28 avril, le lieutenant-colonel Adeler sort de Batna à la tête d'une colonne forte d'un millier d'hommes et fait sa jonction le 29 à El-Mader avec la colonne du lieutenant-colonel Marié.

Le 30, les deux colonnes débusquent les insurgés des ravins dans lesquels ils s'étaient réfugiés, au sud d'El-Mahder, et leur razzient plus de 6.000 têtes de bétail.

Le 1<sup>er</sup> et le 2 mai, la colonne Adeler suit les crêtes du djebel Bou-Arrif, en rabattant les insurgés sur la colonne Marié et les goums qui en longent le pied.

Le 3 et le 4, les colonnes sont réunies à Djendeli, où la presque totalité des insurgés du Bou-Arrif viennent demander l'aman.

Le 5 et le 6, le lieutenant-colonel Adeler reçoit encore, à Djerma, la soumission de plusieurs tribus et il rentre à Batna le 7.

La colonne Marié est, le 5, à la Fontaine du Génie, d'où elle doit rentrer à Batna par l'oued Kasrou et le Ravin Bleu, théâtre des massacres du 22 avril. Le 7, elle se heurte à des contingents rebelles embusqués dans la brousse et derrière des rochers ; aux premières décharges, elle a 2 tués et 6 blessés ; mais l'artillerie balaie la vallée à coups de mitraille et, pendant quatre heures, la colonne poursuit les rebelles en leur infligeant des pertes sensibles. Elle couche à Kasrou et arrive le 8 à Batna.

Ces démonstrations militaires avaient suffi pour réprimer la révolte dans le djebel Bou-Arrif. Mais, à l'ouest, dans le Belezma, la situation n'avait fait que s'aggraver depuis les massacres d'avril.

La région montagneuse du Belezma est dominée par une forteresse naturelle, le djebel Mestaoua, dont les contreforts sont bordés, sur tout leur développement, par

une ceinture de rochers franchissable, en quelques points seulement, par des sentiers difficiles ; à peu près au centre du massif, se dresse un énorme bloc de pierre, couronné par une immense plate-forme, aux parois élevées et verticales, et accessible d'un seul côté par un chemin étroit et abrupt.

De cette forteresse naturelle, les insurgés avaient fait leur repaire ; leurs familles, leurs troupeaux et leurs biens y étaient en sûreté, et de cette espèce d'oppidum, ils croyaient pouvoir défier la répression de nos colonnes.

La pacification du Belezma, en effet, ne pouvait être entreprise tant que la Mestaoua offrirait un refuge aux rebelles.

Le lieutenant-colonel Adeler le comprit et il résolut de l'attaquer. Il ne pouvait songer, avec le peu de troupes dont il disposait, à enlever de vive force cette position formidable ; mais il comptait la réduire par un bombardement méthodique et un blocus vigoureux.

Le 14 mai, les deux colonnes prennent position auprès de la Mestaoua, la colonne Adeler par Zana, la colonne Marié par l'oued Chabba ; elles se réunissent le 17 à Sidi-Abd-er-Rahmane, après quelques escarmouches qui leur avaient coûté deux tués et deux blessés.

Le 18, les deux colonnes prennent position auprès de la Mestaoua ; deux pièces de montagne ont pour objectif l'unique source où les assiégés doivent aller chercher l'eau à flanc de côteau ; quatre autres trouvent un emplacement d'où elles peuvent battre une grande partie du plateau.

L'investissement était absolu et le succès paraissait assuré en quelques jours de blocus, quand le lieutenant-colonel Marié reçoit de la division, le 19, l'ordre de se rendre immédiatement à Sétif.

Le lieutenant-colonel Adeler ne pouvait, avec les seules forces de sa colonne, continuer l'investissement avant le départ de la colonne Marié, il se résigne à tenter une attaque de vive force.

Le 21 au matin, les abords de la position sont enlevés

après une vive résistance des défenseurs ; l'artillerie se rapproche et balaye le débouché du sentier qui donne accès sur le plateau. Quand le feu de l'ennemi est éteint, Zouaves, Tirailleurs et Zéphirs, se précipitent à l'assaut. Mais, du haut de la falaise surplombant le chemin, les insurgés, qui se sont tenus derrière les rochers à l'abri de la canonnade, précipitent sur nos colonnes d'énormes blocs de pierre ; 3 officiers et 13 hommes sont écrasés, 7 officiers et 3 hommes grièvement blessés. Trois fois l'attaque recommence furieusement et trois fois elle échoue ; il faut renoncer à l'escalade.

C'était un grave échec. Pour l'atténuer le lieutenant-colonel Adeler resta encore cinq jours devant la Mestaoua à canonner le plateau et les abords de la source ; mais il ne disposait plus que de forces insuffisantes pour obtenir un résultat efficace et le 29, il rentra à Batna.

Après le départ de la colonne Marié, qui avait quitté la Mestaoua le 22 mai, le lieutenant-colonel Adeler dut renoncer à toute opération militaire sérieuse ; toutefois, avec les 1,500 hommes de la garnison de Batna et les goums des tribus fidèles, il put assurer la libre circulation sur les routes de Constantine et de Biskra et maintenir une sécurité relative dans un certain rayon autour de Batna.

Dans le courant de juin, une petite colonne alla ravitailler Biskra et renforcer sa garnison.

Les mois de juillet et août ne furent marqués que par les actes de brigandage qui désolèrent le Belezma et par les razzias des insurgés sur les tribus qui nous étaient restées fidèles.

Dès la signature de la paix entre la France et l'Allemagne, de nombreux renforts avaient été envoyés en Algérie ; des colonnes organisées sur tous les points avaient sillonné les régions insurgées et ramené dans l'obéissance la plupart des tribus rebelles.

Au commencement de septembre, la pacification avait fait de tels progrès dans le nord de la province de Constantine qu'il devenait possible de s'occuper activement

du sud, et, en particulier dans le cercle de Batna, de reprendre les opérations contre la Mestaoua.

Le général de Lacroix, commandant la division, dirige sur Batna une colonne qui, sous les ordres du colonel Flogny, doit opérer contre la Mestaoua, de concert avec une colonne venant de Sétif, sous les ordres du général Saussier.

Instruit par l'échec de la colonne Adeler, le général Saussier avait résolu d'investir la Mestaoua et de la réduire par la famine, sans essayer une attaque de vive force. Dans ce but, il avait envoyé au colonel Flogny, qui devait arriver à Batna le 14 septembre, l'ordre de se porter à la Mestaoua par une marche de nuit et de se trouver en position le 15, au point du jour, devant l'unique issue du refuge des rebelles.

Le colonel reçut l'ordre le 13 septembre, à 25 kilomètres avant d'arriver à Batna. Ignorant quels étaient les individus réfugiés dans la Mestaoua, il ne comprit pas toute la portée de l'ordre du général, et, comme il n'avait que quelques kilomètres à faire pour se trouver en position, il se jeta, en plein jour, sur la droite, dans la direction de la Mestaoua.

Les rebelles, avisés de l'approche de cette colonne et de la marche de la colonne Saussier, comprirent qu'ils allaient être bloqués, et ils envoyèrent au colonel une députation chargée d'offrir leur soumission ; mais, pendant les pourparlers, les chefs de bandes, les meneurs et les individus les plus compromis dans le pillage des fermes et le massacre des européens, quittaient la Mestaoua et, chacun de leur côté, trouvaient des refuges d'où ils devaient, plus tard, gagner l'Aurès et la Tunisie.

Le colonel imposa comme première condition de la soumission, l'évacuation dans les vingt-quatre heures du plateau de la Mestaoua et la livraison d'un certain nombre d'otages. Les rebelles s'exécutèrent et quand le général Saussier arriva le 15 avec sa colonne, la Mestaoua était évacuée.

Le général Saussier, après s'être ravitaillé à Batna,

se dirigea sur le Hodna pour y continuer ses opérations. La colonne Flogny parcourut le Belezma sans rencontrer de résistance et participa ensuite à des opérations dans le Bou-Thaleb, elle rentra à Batna le 17 octobre.

Elle en repartit quatre jours après et, jusqu'au 22 décembre, elle parcourut l'Aurès et le djebel Cherchar pour réprimer les troubles qu'y avait suscités un aventurier qu'elle força de se réfugier en Tunisie<sup>1</sup>.

La soumission de la Mestaoua avait marqué la fin de l'insurrection dans la région de Batna, mais dans d'autres parties de la province, elle ne fut définitivement étouffée que dans le courant de janvier 1872.

L'insurrection de 1871 avait tenu nos armes en échec pendant une année entière ; sa répression avait nécessité la mise sur pied d'un effectif de près de 80,000 hommes et nos colonnes avaient livré plus de trois cents combats.

1. Un des chefs de l'insurrection de 1871 avait été Mahiddine Ben el Hadj Abd el Kader, fils de l'ancien émir, il avait soulevé les Nemenchas et un certain nombre des fractions des Ouled-Rechaïch. Battus à Yokous (Youks-les-Bains) près de Tébessa, les Nemenchas étaient aussitôt rentrés dans le devoir.

Un des auxiliaires du fils de l'émir, le trop fameux bandit Khomati, s'était échappé. Il s'était réfugié auprès de Rhamoun, sur le plateau de la Mestaoua. Il fit partie de ceux qui surprirent la bonne foi du colonel Flogny. Il réussit à se sauver et, croyant pouvoir esquiver nos recherches, se réfugia dans les tribus du djebel Cherchar avec quelques séides, puis s'y livra à toutes sortes de crimes ; il assassinait et commettait les iniquités les plus révoltantes.

Ce Khomati était sans contredit le plus intelligent, le plus audacieux et le plus scélérat de toute la bande de Ahmed ben Rhamoun. Son véritable nom était Amar ben Messaoud. Il avait commencé la carrière de brigand en 1867, pendant le choléra et le typhus de l'hiver 1867-1868. Après sa fuite de la Mestaoua, il sut échapper à toutes les recherches et même se faire oublier jusqu'au 20 mars 1872, époque à laquelle il reprit ouvertement la campagne dans l'Aurès.

Pendant plus d'une année, il tint en échec tous nos agents et finit par être tué le 13 avril 1873 dans une battue qui dura depuis plusieurs jours. Celle-ci était dirigée par un officier des affaires indigènes, le capitaine Cardot, aidé de 300 cavaliers et de 2.000 rabatteurs du djebel Cherchar cernant le djebel Noughis. La bande, réduite à 6 hommes, tint encore tête pendant toute une après-midi à plus de 100 goumiers. Enfin un spahis, qui venait d'essuyer un coup de feu, réussit à abattre Khomati d'une balle. Il lui coupa la tête et on fit prisonniers les quatre bandits qui survivaient encore.

Mais si cette révolte avait été formidable, le châtiement fut terrible ; les rebelles les plus compromis, tombés entre nos mains, furent traduits devant les tribunaux et condamnés, les uns à la mort, les autres aux travaux forcés ou à la déportation ; les tribus insurgées, outre qu'elles avaient eu la plus grande partie de leurs troupeaux raziés par nos colonnes ou nos goums, furent complètement désarmées<sup>1</sup> et frappées de la confiscation d'une partie de leurs terres et d'une contribution de guerre de plus de 60 millions de francs, dont des centaines d'otages, prisonniers à Porquerolles, Sainte-Marguerite, Ré et Oléron, répondirent de l'acquittement intégral.

## ANNÉE 1873

En 1873, une fraction des Ahl-Rouffi fut expulsée du village de Rouffi d'où ils avaient été bannis depuis 1859, mais où ils étaient revenu habiter, grâce aux perturbations de l'année 1871. Le fait n'eut aucune répercussion parmi les tribus voisines. Rien ne faisait prévoir le mouvement insurrectionnel de 1879. Celui-ci éclata d'une façon brusque, ainsi que nous allons le voir, par le massacre de trois de nos caïds les plus fidèles.

## IX

INSURRECTION DE L'AURÈS EN 1879<sup>2</sup>

L'insurrection de l'Aurès en 1879 a été préméditée, dirigée et propagée par la tribu des Ouled-Daoud (appelés aussi Touaba), et dirigée par une de ses fractions nommée Lehala. Les Lehala sont les membres d'une tribu maraboutique, de race arabe, qui avait, aux époques de propagande de l'islamisme, remonté l'oued El-Abiod jusqu'à ses sources, converti à la doctrine du Coran les popula-

1. On confisqua en 1871, 88,967 fusils de tout modèle et à peu près autant l'année suivante.

2. Tout ce que nous dirons dans cet article sur la campagne de 1879, est tiré du livre du colonel Noellat ou des archives de la division de Constantine.

tions autochtones et s'était fixée sur le sol même des néophytes pour leur servir de chefs spirituels. L'influence temporelle leur vint vite, en même temps que les richesses, et, pendant des siècles, ils dominèrent la montagne. Mais la conquête française vint faire cesser cet état de choses. Bien qu'ils fissent tout leur possible pour isoler le cultivateur chaouïa du contact du Roumi, celui-ci ne tarda pas à se bien trouver des rapports qu'il entretenait sur nos marchés avec nos colons. Les indigènes vendaient à haut prix leurs céréales, leurs troupeaux, les laines, les fruits, les dattes de leurs jardins, etc... Avec l'argent amassé, les montagnards rachetaient les terres de leurs anciens maîtres, des palmiers et des parts d'eau dans les basses vallées. L'antique prépondérance des marabouts allait diminuant et bientôt ceux-ci se virent forcés d'opter entre une insurrection ou une ruine complète.

Le mot d'ordre pour la prise des armes leur vint-il des chefs religieux résidant à l'étranger, ou de Timermacine, ou bien des chefs politiques expulsés de l'Aurès ? L'enquête faite à la suite de l'insurrection jeta bien quelques lueurs sur toutes ces immixtions, mais elle n'établit, ou ne voulut établir nettement aucune responsabilité. Elle lava les Ben Ganah de l'accusation, un moment formulée par leurs ennemis du çof Bou Okkaz, d'avoir poussé à l'insurrection pour effrayer le régime civil alors à ses débuts ; mais elle ne put trouver les vrais coupables. Nous ne dirons donc que les tendances générales et les faits avérés qui produisirent ou guidèrent l'insurrection, laissant chacun libre d'en tirer des conclusions, s'il le désire.

Au village d'El-Hammam, qui appartient aux Lehala, vivait depuis quelques années un marabout du nom de Mohamed Amziane, qui prit le nom religieux de « Mohamed ben Abd Allah », esclave de Dieu. Il était né au village de Djaralla, chez les Beni-bou-Slimane. Comme beaucoup de ses compatriotes, il avait émigré de bonne heure, abandonnant les montagnes arides qui forment la ceinture orientale de l'oued El-Abiod, pour venir s'établir

au pays des Touaba, beaucoup plus fertile. Il s'affilia à l'ordre de Si Saddok, devint mokaddem, puis iman de la mosquée d'El-Hammam. Son influence s'étendit sur les Lehala, les Touaba et les Beni-bou-Slimane ; il affectait de grands dehors d'austérité et de piété, et il allait chaque année faire de longues retraites à la zaouïa de Timermacine.

Il est probable que Mohamed Amziane rêva de faire vis-à-vis de Timermacine ce que Si Saddok avait fait vis-à-vis de Khéirane, c'est-à-dire constituer une secte indépendante dont il serait le fondateur et le grand maître. Il flattait en cela les secrets désirs des Lehala, désireux de rétablir leur influence religieuse et leur situation pécuniaire.

Il redoubla, dans ce but, de pratiques austères, de retraites, et finit par demander aux fils de Si Saddok, revenus à Timermacine, le chapelet de grand mokaddem. Mais Si Tahar, fils aîné de Si Saddok et chef de son ordre, pressentit son ambition et ses desseins. Il refusa obstinément le chapelet qui donne le droit d'initiation et d'acceptation des néophytes. En mourant (1878), Si Tahar recommanda à son frère, Si Mustapha, qui lui succédait, de ne jamais exaucer le désir de Mohamed. Celui-ci vint en retraite à Timermacine pendant l'hiver de 1878-1879. Il eut, pendant ses longues méditations et macérations, des hallucinations vraies ou feintes, pendant lesquelles il voyait Si Tahar, mort depuis un an, lui commander la guerre sainte et lui promettre de venir se mettre à la tête des fidèles en armes. Les marabouts de Timermacine essayèrent de calmer ses surexitations, mais ils se gardèrent de le dénoncer aux autorités françaises. Lorsqu'on leur demandait plus tard pourquoi ils n'avaient pas livré à ce moment l'iman Mohamed, ils répondaient naïvement que tous leurs khouans en étaient là aux jours d'exaltation, qu'éteindre celle-ci serait ruiner l'influence des zaouïas. Aveu précieux, qui nous montre bien les secrets sentiments et les agissements des marabouts et des zaouïas à notre égard.

Mohamed revint de Timermacine sans avoir obtenu le grade de grand mokaddem. Alors il résolut de forcer la main aux fils de Si Saddok en faisant une insurrection qui le posât comme chef religieux de l'Aurès et lui valut l'influence de Timermacine. Il accusa sourdement les fils de Si Saddok de tiédeur religieuse ; dix années d'internement en France avaient, disait-il, refroidi leur zèle religieux. L'islam ne pouvait plus compter sur eux. Il s'offrit comme chef aux Lehala, leur promettant de rallier au mouvement les Beni-bou-Slimane, chez qui il avait de nombreuses attaches. Les Lehala acceptèrent.

Mohamed usa puissamment des pratiques de la prestidigitation arabe pour faire croire à sa mission divine. Réunissant en grand secret les montagnards dans la mosquée d'El-Hammam, on fermait toutes les portes, et des voix mystérieuses s'élevaient alors prêchant la guerre sainte et déclaraient Mohamed l'envoyé de Dieu.

Malgré toutes ses pratiques, il ne réussit pas à entraîner dans le mouvement les Touaba, ni les Beni-bou-Slimane. Seuls, les mécontents politiques de 1874, les vagabonds ou les mauvais sujets de ces deux tribus et de celle des Beni-Oudjana lui promirent leur aide, attirés par l'espoir du pillage. Les tribus, en tant que communautés, refusèrent de se prononcer ; elles déclarèrent vouloir attendre les preuves de la mission divine du chérif, c'est-à-dire les premiers succès, et elles n'osèrent dénoncer le mouvement à l'autorité par peur des représailles de l'armée des rebelles, déjà formée et prête à saccager leurs biens sur un mot de Mohamed. D'ailleurs tous ces premiers préparatifs s'étaient faits très secrètement et surtout très rapidement. C'était l'époque de la moisson. La vallée de l'oued El-Abiod regorgeait d'étrangers ; les Touaba étaient comme noyés dans l'élément du dehors. Ces étrangers étaient tout prêts à tenter une insurrection chez les Touaba. En effet, ils n'y risquaient que les biens de ceux-ci, car les preuves de culpabilité sont toujours difficiles à réunir plus tard contre les rebelles du dehors. Si l'insurrection réussissait, les étrangers y gagnaient gros ; si elle

était vaincue, les Touaba paieraient pour tous, et les étrangers iraient se cacher dans leurs tribus ; les leurs ne les dénonceraient pas. Ce fut en effet ce qui arriva.

Cependant l'autorité militaire de Batna avait eu connaissance de l'agitation d'El-Hammam, mais sans en voir encore la gravité. Le caïd Si Hachemi bou Diaf avait, de son côté, envoyé deux déiras (cavaliers indigènes attachés aux caïds) pour s'emparer de la personne de l'iman et l'amener à Batna. En arrivant à El-Hammam, les deux déiras trouvèrent l'iman à la mosquée et se mirent en devoir de l'arrêter en proférant, paraît-il, des paroles insolentes. Mohamed Amziane, ne trouvant pas encore le mouvement suffisamment assuré, voulait se laisser amener et conseillait la soumission à la foule accourue autour de la mosquée. Mais, dans cette foule, un coup de fusil partit, puis d'autres ; les déiras furent tués et Mohamed délivré. L'insurrection était commencée, le Rubicon franchi. Le caïd Hachemi bou Diaf, craignant pour sa vie, se retirait vers Bordj-R'baâ, sur les hauteurs de Médina.

Dès lors, il n'y avait plus à hésiter. Il fallait vite mener les choses si l'on voulait réussir. Ici se dévoile le plan de l'insurrection et apparaissent les secrets mobiles qui l'avaient préparée.

Les insurgés s'attaquèrent immédiatement aux trois caïds les plus voisins d'eux. C'était indiquer nettement qu'on en voulait surtout aux délégués du commandement français, à la conquête française elle-même. Avant d'aller plus loin, nous prions nos lecteurs de consulter attentivement la note donnée ci-dessous et qui fera connaître la situation de cette partie de l'Aurès en 1879<sup>1</sup>.

1. La situation politique de l'Aurès occidental était, en 1879, la suivante : A la tête des tribus centrales, Ouled-Daoud, Touaba et Lehala, se trouvait, depuis de longues années, la famille des Si bou Diaf. C'était une famille aristocratique d'origine arabe, mais qui s'était franchement liée à nous, dans son intérêt d'ailleurs. Longtemps Si bou Diaf régenta les tribus des Touaba et y maintint la paix ; mais en 1878, voulant étendre la domination de sa famille, il se fit donner les Beni-Oudjana et garda les Touaba en y mettant comme caïd son fils El Hachemi. Celui-ci était

Une bande de 2 à 300 insurgés, Lehala, Touaba, Beni-bou-Slimane, se porta de suite vers les hauteurs de Médina, où se trouvait campé avec sa smala Si el Hachemi, fils de Si bou Diaf. Si el Hachemi vit venir cette bande qui tenta de l'aborder, en se disant déléguée par la tribu. Il n'eut garde de l'attendre, monta à cheval avec ses gens et, trop faible en nombre pour résister, rétrograda sur Batna. Il fut un moment poursuivi à coups de fusil et enfin échappa.

Aussitôt après, les insurgés revinrent à El-Hammam, distant de 10 à 12 kilomètres seulement. Le coup monté sur Si el Hachemi, n'ayant pas réussi, pouvait faire avorter le mouvement. Il fallait à tout prix compromettre sans retour la tribu par un attentat grave, qui ne laissât pas d'espoir de pardon et qui la jetât de gré ou de force dans l'insurrection. Les Lehala avaient manqué leur caïd, les Beni-bou-Slimane offrirent le leur.

Le caïd Bachtarzi résidait à côté et au-dessous du village de Tkout, distant d'El-Hammam de 30 kilomètres.

un jeune homme d'une vingtaine d'années, peu expérimenté des choses des tribus, qui croyait à l'ascendant de sa famille sur les populations de l'oued El-Abiod et se trouva cruellement déçu au moment d'une insurrection dont il n'avait jamais soupçonné même la possibilité. Son père, Si bou Diaf, s'était d'ailleurs endormi dans la même sécurité.

Le caïd des Beni-bou-Slimane et de l'Ahmar-Khaddou était Si Mustapha ben Bachtarzi. Celui-ci avait vieilli au service de la France. Déplacé du cercle de Khenchela, il avait reçu, en 1875, le commandement du sud de l'Aurès. Bachtarzi avait, dans cette région, à lutter contre des influences redoutables. Les Ben Chenouf, grande famille autrefois maîtresse de ce pays, avaient été expulsés du cercle de Biskra en 1875 ; on les accusait d'avoir, à cette époque, voulu fomenter une révolte dans tout le sud de l'Aurès et le zab Chergui. Les Ben Chenouf avaient été destitués, internés à Constantine et avec eux tous les cheikhs, qui étaient plus ou moins leurs créatures ou serviteurs de *cof*, avaient été révoqués. Ils formaient un noyau de mécontents prêts à tout pour restaurer leurs anciens patrons et reconquérir leurs places perdues. Bachtarzi, épris des idées françaises, savant, lettré, ayant fait élever ses enfants dans nos écoles, passait pour un athée aux yeux du vieux parti musulman. Il était arrivé cependant à consolider son influence dans le pays grâce à une administration ferme et éclairée. Il aida beaucoup à l'œuvre française en faisant tracer partout des chemins praticables aux troupes et à l'artillerie de montagne. L'un de ces chemins menait de Biskra à Tkout, résidence du caïd. De ce point militaire extrêmement remarquable, Bachtarzi, sur les indications du commandant de Biskra, fit partir trois

Il n'avait avec lui que deux ou trois déiras. Il habitait un bordj solidement fermé, ancienne propriété des Ben Chenouf. Les habitants du village de Tkout ne le défendraient que peu ou point, d'abord parce que l'attaque aurait lieu inopinément, ensuite parce que les gens de cette localité passaient pour des marabouts ne se servant jamais d'aucune arme.

Afin de s'assurer de l'état des choses dans le bordj, on envoya en avant de la troupe un Beni-bou-Slimane, très connu de Bachtarzi, avec mission de lui dire l'agitation qui régnait à El-Hammam, et de lui demander des ordres pour les hommes de la même tribu alors campés chez les Touaba. L'indigène devait donc se présenter comme envoyé par les Beni-bou-Slimane, désireux de rester fidèles et demandant des ordres à leur caïd. Celui-ci donnerait des lettres ou des ordres verbaux et l'envoyé reviendrait trouver la bande embusquée, pour dire l'état des choses et des lieux et lui servir de guide.

routes qui permettaient de pénétrer dans tout l'Aurès. La première gravit les hauteurs est de l'oued Chenaoura, atteint le Meçara, plonge dans les profonds ravins du pays de Kimmel et atteint Sidi-Fatallah. La deuxième était celle du col de Zelatou, qui permet de se rendre soit à El-Hammam, soit dans la plaine de Médina. Enfin la troisième traversait les gorges de Tighanimine. Tous ces travaux exécutés par la main d'œuvre indigène valurent au caïd beaucoup de mécontentements de la part des chaouïas, qui voyaient clairement qu'on facilitait ainsi grandement l'entrée de leur pays. Malgré les sympathies des pauvres gens pour un caïd intègre, Bachtarzi fut regardé comme un traître à la patrie arabe et il expiera cruellement ses services à notre cause.

L'oued Abdi avait pour caïd Si bel Abbès. Le général Desvaux lui avait donné ce gouvernement en 1859. C'était aussi un serviteur fidèle, de race maraboutique. Mais, gouvernant à des populations éminemment sédentaires, il se sacrifia aux aspirations de sa tribu, ennemie jurée des Ouled-Daoud et son fils aîné sera misérablement assassiné par les rebelles, en faisant son devoir envers la France.

Les Ouled-Ziane étaient aux mains du caïd Si Mohamed ben Messaoud Derradji, de famille maraboutique. Elevé à nos écoles françaises, Si Mohamed avait peu des préjugés de sa race, mais, pour se tenir en accord de sentiments avec la tribu qu'il régenterait, il devait forcément abonder dans les tendances des Ouled-Ziane ; et celles-ci n'étaient rien moins qu'antifrançaises. Nous en verrons là un terrible exemple lors de l'assassinat de Si Hassen, fils du caïd Bel Abbès de l'Oued-Abdi, au bordj du même nom.

Tout se passa comme on l'avait comploté. Le Beni-bou-Slimane arriva vers 10 heures du soir chez le caïd, qui avait déjà été informé par la rumeur publique du meurtre des deux déiras. Les habitants de Tkout avaient aussitôt prié leur chef de venir se mettre en sûreté au milieu d'eux. Bachtarzi hésitait. Il ne croyait pas à une insurrection et n'avait d'ailleurs qu'une médiocre confiance dans la protection de ses administrés ; il inclinait à quitter Tkout et à se retirer à Ed-Dyssa ou Mechounech, afin de se mettre hors de portée. Le Beni-bou-Slimane le dissuada de ce projet, lui montra l'agitation d'El-Hammam comme peu grave et déjà calmée, lui dit que son départ produirait un effet déplorable, et enfin le décida à rester, malgré l'avis contraire émis par le cadî, l'adel et le secrétaire du caïd, tous présents à cette scène.

Bachtarzi fit alors rapidement écrire des lettres pour ses cheikhs, les remit au Beni-bou-Slimane et le congédia en lui recommandant de faire toute diligence. L'envoyé rencontra les insurgés cachés à 2 kilomètres de là, dans les lauriers roses de l'oued Chenaoura. Il leur dit que Bachtarzi était presque seul, et l'attaque fut incontinent résolue. La troupe entoura le bordj et y pénétra par une porte de derrière que laissa ouverte la connivence ou la négligence de l'un des serviteurs du caïd. Celui-ci, qui habitait une petite tourelle avec étage, descendit afin de connaître la cause du bruit qu'il entendait. Il fut saisi au passage par un Beni-bou-Slimane aposté dans l'escalier et qui le prit à bras-le-corps et par derrière. Pendant ce temps, les insurgés le criblaient de coups de poignards ; il tomba, sa tête fut coupée et son corps souillé. Les serviteurs, le secrétaire et l'adel terrifiés assistaient à cette scène ; les insurgés les mirent en demeure de témoigner de la mission divine de Mohamed Amziane ; ils obéirent et furent épargnés. Ceci se passait le 31 mai 1879.

La bande se retira aussitôt le coup fait. Elle ne tenta rien contre le village de Tkout qui n'avait rien fait pour défendre Bachtarzi. Les marabouts de Tkout étaient-ils d'accord avec ceux des Lehala et le faux chérif ?

Sur le compte-rendu immédiatement fait au Bureau arabe de Batna par le caïd Si el Hachemi de l'attaque tentée contre lui, le général commandant la subdivision fit donner ordre au caïd Si bou Diaf de se porter à El-Hammam avec ses cavaliers pour y rétablir l'ordre. Si bou Diaf était d'une bravoure légendaire, mais il sentait bien qu'il ne pourrait rien sur la tribu révoltée, s'il ne disposait d'une autre force que les 25 ou 30 cavaliers qui étaient à son service. On lui adjoignit un officier du Bureau arabe, quelques spahis et il partit. Il alla camper à El-Anasser, en haut d'El-Hammam, afin de s'assurer au préalable de l'état des choses. Il y arriva tard, fatigué et se garda si mal qu'il fut surpris dans la nuit par les Lehala. Il se défendit comme un lion, tua quatre ennemis de ses mains et succomba. Si bou Diaf mort, le reste de la troupe dut se retirer, laissant des morts, des blessés et tous ses bagages. Nous sommes au 2 juin. Les événements se passaient donc avec une grande rapidité.

Pour le coup, Mohamed était sacré par le succès. Bachtarzi et Si bou Diaf morts, les Touaba et les Beni-bou-Slimane se trouvaient désorganisés, sans point de ralliement, sans personne pour donner des ordres. De plus ces deux caïds expiaient aux yeux du fanatisme arabe le crime de s'être francisés. Mohamed Amziane fut déclaré chérif (noble, prophète de Dieu) par les siens et prépara un autre coup de main. Les Touaba, en effet, hésitaient encore à se jeter dans le mouvement. Leurs notables s'étaient réunis le jour de la mort des deux déiras et avaient décidé d'envoyer protester de leur soumission à Batna. Après la mort de Si bou Diaf et de Bachtarzi, beaucoup furent entraînés ; néanmoins la tribu ne se prononçait pas ; il en était de même aux Beni-bou-Slimane. L'insurrection avait des individualités, non la tribu. Le chérif voulut, par un grand coup, attester sa mission divine.

L'oued Abdi est sur le chemin des Touaba à Batna. Le caïd Si bel Abbès était un des plus anciens serviteurs de la France. Les Ouled-Ziane, ses voisins, le détestaient d'autant plus, qu'issu d'une famille maraboutique, il avait



répudié tout fanatisme religieux. C'est lui que le chérif veut attaquer dans sa demeure.

Dans la nuit du 5 au 6 juin, Mohamed Amziane se porte avec tout ce qu'il a pu ramasser de monde, 7 à 800 hommes, dit-on, sur le bordj de l'oued Abdi. Le caïd Si bel Abbès n'y était pas ; il avait laissé chez lui son fils Si Hassein et une trentaine de ses cavaliers. De plus, le caïd des Ouled-Ziane y couchait depuis quelques jours, ayant ses nomades campés ou occupés à leurs moissons dans le voisinage. Par une coïncidence qui paraîtra singulière, ce caïd quitta le bordj précisément cette nuit-là, à une heure fort avancée, et se rendit aux campements de sa tribu. Vers 2 heures du matin, le chérif arriva avec sa bande, et attaque le bordj ; Si Hassein et ses cavaliers firent une résistance désespérée ; les Ouled-Ziane, campés aux environs, ne donnèrent pas signe de vie, pas plus que leur caïd. A la fin, le nombre l'emporta ; Si Hassein, fait prisonnier, fut amené au chérif qui ordonna de l'égorger, ce qui fut fait. Le feu fut alors mis au bordj et la troupe rentra à El-Hammam sans que personne la poursuivit. Les Ouled-Ziane avaient entendu la fusillade, vu l'incendie du bordj et n'avaient pas bougé. Aussitôt après le départ du chérif, comme s'ils n'eussent attendu que ce signal, ils descendirent en hâte dans les basses vallées de l'oued Abdi, aux villages de Menaâ, Djemorah, Ouled-Brahim, Branis, pour y prendre les armes et les munitions qu'ils y avaient laissées ; mais le commandant de Biskra fit arrêter ceux qu'on put saisir et les autres s'enfuirent.

Le succès de Mohamed ben Abdallah Amziane dans l'oued Abdi frappa l'imagination des Arabes. Les Ouled-Ziane étaient tout prêts à se jeter dans l'insurrection ; les Achèches des environs de Batna commençaient à remuer ; les Beni-Oudjana envoyaient ou laissaient partir nombre des leurs pour renforcer l'insurrection ; il en était de même des Beni-bou-Slimane et de quelques-unes des tribus de l'Ahmar-Khaddou, les plus éloignées de Biskra. Pourtant, ce faisant, les tribus eurent soin de protester de leur dévouement auprès du commandant français, en-

voyant même quelques-uns des mulets de réquisition demandés par Biskra, Batna ou Khenchela, pour organiser les 3 colonnes qui devaient marcher sur El-Hammam. Elles voulaient ainsi ménager les deux partis, soutenir le chérif en dessous par des individualités qui n'engageraient pas la tribu, et garder officiellement fidélité à la France.

Les Touaba cette fois s'engagèrent avec le chérif. Celui-ci, dès le 7 juin, s'était mis à parcourir les villages Touaba en grand cortège, musique en tête, montrant à tous les dépouilles conquises à Tkout, à El-Anasser, à l'oued Abdi. Il enleva ainsi les esprits de cette tribu qui rechignait au mouvement et décida les cheikhs des villages à se prononcer pour lui et à lui envoyer leurs contingents.

Il se mit en route pour le col de Tizougarine, voulant rallier officiellement à sa cause les Beni-bou-Slimane et les Beni-Oudjana. Les Beni-bou-Slimane lui offrirent une diffa empressée, en signe de reconnaissance de sa suzeraineté, mais ils ne voulurent pas s'engager avant que le chérif se fut mesuré avec les Français ; là était, disaient-ils, le vrai critérium, le signe infallible qui les ferait croire à sa mission divine. Les Beni-Oudjana envoyèrent des délégués, un miad, au chérif pour dire comme avaient dit les Beni-bou-Slimane. Entre temps le chérif apprit que les troupes françaises avaient quitté Batna et marchaient sur les Touaba.

En effet les autorités militaires, mises au courant de ce qui s'était passé, n'avaient point perdu de temps. Les généraux commandants la division de Constantine et le 19<sup>e</sup> Corps d'armée à Alger, s'étaient effrayés à la nouvelle, coup sur coup, de l'assassinat de trois de nos caïds les plus fidèles ; ils pouvaient penser que l'insurrection allait rapidement s'étendre sur tout l'Aurès et ils prirent les précautions nécessaires pour ne point redouter un échec.

Le général en chef avait prescrit par télégramme, à la date du 1<sup>er</sup> juin, au général Forgemol de Bostquénard, commandant la division de Constantine, de renforcer de suite Khenchela et d'être prêt à agir de Batna et de Khenchela.

Le 2 juin, un bataillon de Tirailleurs et un escadron de Chasseurs d'Afrique partaient de Constantine pour Batna ; une compagnie de Tirailleurs et un escadron de Spahis étaient dirigés de Batna sur Khenchela. Le commandant Le Noble, de Batna, recevait l'ordre de se porter le 3 au matin à R'baa avec deux compagnies de Chasseurs à pied et tous les Spahis disponibles de Batna pour observer le pays.

Le même jour 2 juin, le général en chef adressait un télégramme à la division, par lequel il annonçait l'envoi d'Alger, de 3 bataillons, savoir : 2 de Zouaves et 1 de Tirailleurs, avec deux sections d'artillerie de montagne. Il ajoutait que, dans son idée, le plan général à suivre serait la formation de trois colonnes ; la plus importante destinée à l'attaque directe par Batna ; une autre à Biskra, ayant pour but de faire diversion en remontant la vallée de l'oued El-Abiod ; la troisième à Khenchela, avec mission de contenir les Beni-Oudjana, et coopérer au besoin avec la colonne de Batna.

La Division prenait aussitôt ses dispositions pour diriger sur Batna toutes ses forces disponibles, soit : 1 bataillon de Zouaves de Constantine, 1 bataillon de Chasseurs de Bône, 1 bataillon mixte (Zouaves et Chasseurs) de Sétif, 2 sections de montagne, 1 escadron de Hussards de Sétif. En route, 2 escadrons de Chasseurs d'Afrique sont dirigés de Constantine sur Khenchela. Tous ces mouvements commencent dès le 3 juin. L'infanterie est transportée par voie ferrée jusqu'à El-Guerrah. Les troupes de la division d'Alger, transportées par voie de mer à Philippeville, débarquent en ce point, le 5 juin.

Le 6 juin, le bataillon mixte de Sétif, le bataillon de Zouaves de Constantine, le bataillon de Tirailleurs (parti de Constantine le 2 avec 1 escadron de Chasseurs, 2 sections d'artillerie), arrivent à Batna. Le 7 juin, le 15<sup>e</sup> bataillon de Chasseurs arrive aussi dans cette ville.

Le même jour, 2 compagnies de Tirailleurs sont dirigées de Batna sur Khenchela pour faire partie de la colonne concentrée en cette localité ; le bataillon de Zouaves

de Constantine, le bataillon mixte de Sétif, 1 compagnie du bataillon d'Afrique, 2 sections de montagne, sont envoyés de Batna sur Biskra, où ils arriveront le 12.

Le 9 juin, les troupes d'Alger, sous le commandement du colonel Hervé, arrivaient à Batna ; 2 escadrons de Chasseurs et une section de montagne arrivaient aussi à Khenchela.

Le 10 juin, le général Forgemol, commandant la division, était à Batna.

Le 11, l'ordre constituant les colonnes expéditionnaires était lancé, ainsi que les instructions générales pour les marches, campements, etc...

#### *Composition des colonnes.*

A. Colonne de Batna. — 5 bataillons, 2 escadrons, 2 sections de montagne, sous le commandement du général Logerot, commandant la subdivision de Batna.

B. Colonne de Biskra. — 3 bataillons (dont 1 bataillon d'Afrique), 1 escadron de Chasseurs d'Afrique, 2 escadrons de Spahis, 2 sections de montagne, sous le commandement du colonel Cajard, du 3<sup>e</sup> Zouaves.

C. Colonne de Khenchela. — 1 bataillon de Tirailleurs, 2 escadrons de Chasseurs d'Afrique, 1 escadron de Spahis, une section de montagne, sous le commandement du colonel Gaume, du 3<sup>e</sup> Chasseurs d'Afrique.

A chacune de ces colonnes était attribué un petit détachement du génie avec les outils, pétards, etc .. nécessaires pour ouvrir ou améliorer les passages :

Colonne de Batna : 34 sapeurs ;

Colonne de Biskra : 20 sapeurs ;

Colonne de Khenchela : 10 sapeurs ;

Les services administratifs sont pourvus de moyens de transport pour assurer 7 jours de vivres aux troupes ; en dehors des 2 jours de vivres de réserve que les hommes portent sur eux.

Les munitions sont assurées à : 150 cartouches par fusil, 150 coups par pièce ; 100 coups par fusil et par pièce sont dans les magasins de Batna, Biskra, Khenchela.

*Plan du général commandant l'expédition.*

La colonne de Batna se portera à R'baâ ; de là elle marchera sur Médina et la vallée supérieure de l'oued El-Abiod, foyer principal de la révolte.

La colonne de Biskra remontera la vallée de l'oued El-Abiod, en passant par Taghit, poursuivra sa marche jusqu'aux environs de Taghit-el-Bacha, où elle prendra position et reconnaîtra les villages voisins, Mesref, El-Hadjaj, etc., elle maintiendra les Beni-bou-Slimane et prendra à revers les insurgés. La colonne de Khenchela suivra la direction Tamza, Mellagou, Bou-Hammama, maintiendra les Beni-Oudjana, fera, le cas échéant, sa jonction avec la colonne principale par le col de Tizougarine.

Les 3 colonnes régleront leurs mouvements de manière à pouvoir unir au besoin leurs efforts contre les positions du djebel Ichmoul et du village d'El-Hammam.

La colonne de Biskra ne peut commencer ses opérations que le 13 juin.

*Événements qui se sont déroulés pendant la concentration des colonnes, du 2 au 13 juin.*

Le 3 et le 4 juin, le capitaine Bissuel, du Bureau arabe de Biskra, prend position à Baniane avec 2 compagnies du Bataillon d'Afrique, 30 Chasseurs d'Afrique et une soixantaine de Spahis. Il cherche à attirer à lui le goum des Beni-bou-Slimane. Les Beni-bou-Slimane du sud viennent se ranger sous ses ordres ; Mechounech, Baniane, Rassira montrent de bonnes dispositions et fournissent quelques fantassins.

Le lieutenant Emperayer, du cercle de Khenchela, s'est retiré à la limite des Amamras. Les Amamras sont calmes ; les Beni-Oudjana sont indécis ; une fraction de ces derniers est franchement hostile et se rassemble aux environs du col de Tizougarine.

Les Beni-bou-Slimane, du haut de l'oued El-Abiod jusqu'à Chenaoura, font cause commune avec les Touaba.

Il importe donc d'agir vite, car le djebel Cherchar est hésitant et la bonne volonté de certaines tribus pourrait

se refroidir. Les Ouled-Abdi nous restent franchement fidèles, sans doute à cause de leur vieille inimitié avec les Ouled-Daoud.

Dans la journée du 7 juin, le commandant de Lauzun, arrivé le 6 à Batna, est dirigé avec 2 compagnies de Tirailleurs sur R'baâ, pour renforcer le commandant Le Noble. A cette nouvelle, le chérif, qui était, par ses espions, tenu au courant de tous nos mouvements de troupes, revient en toute hâte à El-Hammam qu'il croyait menacé. Il y réunit tous ses adhérents, résolut de se porter au-devant des troupes françaises, et à les assaillir dans l'une des nombreuses gorges qu'offre le pays si coupé entre El-Hammam et Batna. Il rassembla 1,500 hommes environ, les arma de son mieux, les fanatisa par ses exhortations, et leur affirma que, par la volonté de Dieu, les fusils français ne partiraient pas. Les malheureux virent trop le contraire.

Le chérif arriva dans la nuit du 8 au 9 juin en face de la position française occupée par 2 compagnies et 1 escadron de Spahis. C'était une simple avancée jetée en avant de Batna à R'baâ. L'escadron de Spahis ne put pas faire grand chose ; mais les 2 compagnies de Tirailleurs attendirent l'ennemi à vingt pas, firent des décharges terribles et jonchèrent le sol des cadavres des insurgés. Ces derniers avaient une telle confiance dans les paroles du chérif que nombre d'entre eux se précipitèrent sur nos rangs, ayant pour toute arme des bâtons ; des vieillards, des enfants, enthousiasmés de l'idée d'une prochaine délivrance, avaient suivi le gros des forces. Tout cela rebroussa chemin en toute hâte et en désordre sur El-Hammam, quand les fusils Gras des Tirailleurs eurent mis en fuite les assaillants les plus sérieux. 400 indigènes au moins périrent à R'baâ. On trouva parmi les morts tout ce que les quatre tribus des Ouled-Daoud, Beni-bou-Slimane, Ahmar-Khaddou, Beni-Oudjana, avaient de personnalités remuantes et encombrantes, cheikhs cassés, gens condamnés par nos tribunaux et jusqu'à des évadés de la maison centrale de Lambèse.

Il avait donc fallu un combat d'une heure environ

pour repousser l'assaut des révoltés. Dès le point du jour, le commandant Le Noble lança en avant son escadron de Spahis qui, avec les goums restés fidèles, poursuivit les rebelles. Nous avons eu 5 morts et 7 à 8 blessés.

Le chérif revint consterné à El-Hammam. Tout espoir était perdu. Bien évidemment, les tribus qui n'avaient pas voulu se déclarer pour lui avant le combat, qui attendaient sa victoire pour croire en sa mission, ne se joindraient pas à un vaincu. Le sort final du mouvement s'était donc jugé sous les murs du bordj de R'baâ. Le chérif n'avait plus qu'à se tirer de son mieux et à tirer le moins mal possible ses tribus, les Lehala surtout, du mauvais pas où ils les avait engagées. On n'avait eu à faire à R'baâ qu'à une faible avancée des troupes françaises ; les grosses colonnes commençaient à apparaître vers Batna, Khenchela et Biskra ; elles allaient envelopper El-Hammam, et les tribus soulevées, comme d'un vaste filet. Il fallait faire partir au plus vite les femmes, les enfants, les vieillards, les troupeaux et les impédimenta de toute sorte. Il fallait, en même temps, faire bonne contenance en avant d'El-Hammam, couvrir ce point par un rideau d'insurgés qui retint le plus longtemps possible la colonne de Batna, celle qui paraissait la plus proche, en l'obligeant à se compléter et à se concentrer avant d'attaquer. Pendant ce temps, les impédimenta prendraient de l'avance et, au dernier moment, les insurgés se déroberaient et rallieraient leurs troupeaux.

Ce plan s'imposait ; aussi fut-il admis sans discussion ; il en fut de même du choix du côté par lequel on s'échapperait. Les routes de Batna, Khenchela, Biskra, étaient fermées par de fortes avant-gardes par lesquelles le commandement avait couvert ses colonnes ; d'ailleurs, ces directions menaient au cœur des forces françaises et du pays demeuré fidèle aux Roumis ; il ne restait donc que le côté de l'est, ce pays si difficile de l'oued Guechtane où nos colonnes ne sauraient suivre immédiatement les insurgés. L'oued Guechtane les menait dans le Sahara, sans qu'ils eussent besoin d'affronter l'oued El-Arab et le djebel

Cherchar, impraticables en été à des troupeaux par suite du manque d'eau. D'ailleurs, les Lehala savaient que le caïd du djebel Cherchar avait convoqué ses goums et que l'on se heurterait à des montagnards restés sourds à l'appel religieux, ne connaissant que la voix de leur caïd<sup>1</sup>. On sortirait donc de l'Aurès par la voie de l'oued Guechtane ; on longerait ensuite le pied des montagnes où l'on pensait trouver un peu d'eau. On essaierait ainsi de gagner Négrine, puis la frontière tunisienne. On ne courait point, croyait le chérif, risque de mauvaise rencontre dans le Sahara, à ce moment vide de tous ses nomades. Il avait compté sans les goums du djebel Cherchar, observant le Sahara du haut de leurs pitons, sans les goums du Zab, sans les vigoureux Spahis de Zeribet-el-Oued, sans la soif et la température torride du Sahara en plein mois de juin.

Le plan adopté fut suivi de point en point. Le combat de R'baâ avait été livré le 9 juin ; dès le 11, les troupeaux des Lehala étaient réunis et partaient avec les vieillards, femmes et enfants. Les Touaba, incités par le chérif à suivre le mouvement, refusent en disant qu'ils n'ont point, en tant que tribu, participé à l'insurrection et qu'ils demanderont l'aman aux colonnes françaises. De peur d'être retenu par les Touaba et de les voir engager le combat avec leurs anciens seigneurs, les Lehala, le chérif n'osa point trop presser les Touaba. Il eut pourtant un moment l'idée de les faire razzier, par les Lehala, qui se sentaient désormais perdus ; mais on avait d'autres tribus à traverser.

1. Le djebel Cherchar était entièrement dévoué à la famille des Ben Nacer, dont le chef était Si Ahmed ben Nacer, caïd du pays. Cette famille est d'origine religieuse et domine les tribus de la montagne autant par l'influence du fanatisme musulman que par son caractère politique. Les Ben Nacer sont alliés aux Ben Ganah, de Biskra et aux Si bou Diaf, de Batna. Cette famille, s'interposant entre le djebel Cherchar et nous, nous rendit de réels services en 1859 et aussi, comme nous allons le voir, en 1879. L'influence des Ben Nacer s'étendait également sur les Beni-Imboul, petite tribu vivant sur le haut de l'oued Guechtane, et entre cette rivière et l'oued Mellagou. Les Beni-Imboul sont surtout des bergers vivant dans ce pays sauvage qui s'étend au sud du Meçara ; ils sont politiquement inféodés aux Ben Nacer et suivent toujours docilement l'impulsion que leur donne cette famille. Ils l'ont prouvé en 1859 et en 1879.

ser, Beni-bou-Slimane, Beni-Imboul, Zab. Si on se donnait un renom de razzieurs et de pillards, on serait sûrement reçu à coups de fusil. Le malheur pesait sur le chérif et les Lehala ; le mieux était de dissimuler sa colère et son mépris pour toutes ces défections, de ne point s'attirer le coup de pied de l'âne et tâcher d'échapper aux troupes françaises.

Celles-ci se mirent en marche au milieu de juin. On voit qu'elles avaient mis à peine quinze jours pour s'organiser ; c'était, comme rapidité de concentration, un tour de force pour d'aussi grosses colonnes dont les éléments avaient dû être demandés jusque dans la province d'Alger. C'était beaucoup trop long cependant en face d'une insurrection qui s'en allait grandissante, qu'un échec à R'baâ ou ailleurs pouvait rendre dangereuse et à qui ces quinze jours laissaient pleines facilités d'entraîner de gré ou de force les autres tribus. Mais on crut devoir organiser trois grosses colonnes. Il fallut demander, en plus des troupes venant d'Alger, des goums et des mulets de réquisition aux tribus du Tell. Bien évidemment, il était beaucoup plus prudent d'agir ainsi, à coup sûr, en étreignant le pays insurgé avec des forces qui faisaient tomber toute idée de résistance ; un coup de main peut être malheureux et doubler les forces de l'insurrection. 400 fusils Gras et 2 pièces de montagne auraient eu facilement raison d'El-Hammam et des Lehala aux premiers jours du soulèvement. Mais on ne sait pas toujours exactement quels sont les forces de l'ennemi, et risquer une troupe française en pays arabe, c'est risquer la paix générale.

Quoiqu'il en soit, les troupes rassemblées à Batna, Khenchela et Biskra s'étaient mises en route de la manière suivante :

#### *Opérations des colonnes expéditionnaires.*

La colonne de Batna se porte sur R'baâ le 13 juin ; le même jour, les colonnes de Biskra et de Khenchela se mettent en marche.

Le 15 juin, en arrivant au camp qu'elle devait prendre

sur l'oued Toub, la colonne de Batna trouve le défilé et le village occupés par 700 insurgés, cavaliers et fantassins, commandés par le chérif lui-même.

Les positions ennemies, difficiles, sont cependant rapidement enlevées sans perte de notre côté. Ce même jour, la colonne de Biskra atteint El-Arrich ; celle de Khenchela est aux environs de Mellagou.

Le 16 juin, la colonne principale arrivait à Médina, sans éprouver de résistance sérieuse. A 6 heures 30 du matin, l'avant-garde de la colonne de Biskra se présentait dans le défilé de Tighanimine (extrêmement difficile, dit le colonel Cajard, dans son rapport). A titre de curiosité nous avons joint, en fin de l'historique de cette campagne (appendice n° 3), le rapport du commandant Dirksen, chargé de l'opération, adressé au colonel Cajard.

150 insurgés environ cherchent à lui barrer le passage ; après échange de quelques coups de fusil, trois sections prennent position sur la hauteur, de manière à enfilier le défilé et à commander sa sortie. Après avoir franchi les gorges, la colonne occupe Tighanimine, puis Tabentout.

Le 17 juin, la colonne de Khenchela vient camper au débouché ouest du col de Tizougarine, où elle enlève quelques têtes de bétail aux insurgés.

La colonne de Biskra atteint Sanef sans coup férir.

La colonne de Batna se met en relation avec celle de Khenchela. Les goums battent, sans rencontrer de résistance, les abords de Médina.

Le 18 juin, tout le cours supérieur de l'oued El-Abiod, depuis Tizougarine jusqu'à Sanef, est fouillé par les goums, 3 bataillons d'infanterie et les contingents de l'oued Abdi.

Quatre fractions des Ouled-Daoud viennent se présenter au camp pour se soumettre.

Le chérif et les Lehala n'avaient pas attendu que le cercle fut fermé. Dès le 17, lorsqu'ils virent franchir par les troupes de Biskra le col de Tighanimine, ils crurent que cette colonne allait se porter droit sur El-Hammam et leur fermer les routes de l'est. Ils sortirent alors des gorges de l'oued El-Abiod en franchissant la chaîne de

ceinture par les sentiers d'El-Ma-el-Abiod (la fontaine blanche), descendirent dans le Meçara et se trouvèrent en face des Beni-Imboul et des Beni-bou-Slimane, arrêtant les impédimenta des Lehala, refusant de les laisser passer.

Les Beni-Imboul avaient déjà razzié une partie des troupeaux ; le reste avait tourné à droite pour aborder de son mieux et au plus vite les vallées de Sidi Fatallah et de Kimmel, qui mènent vers l'oued Guechtane. Mais les Beni-bou-Slimane et les tribus sauvages de l'Ahmar-Khaddou ne se montrèrent pas plus généreuses que les Beni-Imboul. Chez l'Arabe, le vaincu est une proie. Ces mêmes hommes, qui offraient hier la diffa aux insurgés et qui auraient acclamé avec enthousiasme le chérif victorieux, se jetèrent avidement sur les troupeaux des Lehala. Les gardiens les défendirent de leur mieux tout en continuant leur fuite. On se battit à Sidi-Ali, à Sidi-Fatallah, à Djenien, à Kimmel, etc... Les montagnards vinrent montrer aux colonnes françaises les dépouilles des vaincus comme preuves de fidélité. Ils auraient couru sur les Français, battus par le chérif, avec la même ardeur.

Les malheureux Lehala avaient enfin gagné les immenses forêts et les ravins profonds de l'oued Guechtane ; ils auraient pu être tentés de s'y cacher, mais la colonne de Khenchela accourait par Tizougarine et le Mellagou et allait jeter sur eux tous les montagnards ; d'ailleurs, en été, ce pays n'a pas d'eau du tout. Seule, la fontaine du Darmount, à la sortie de l'oued Guechtane, dans le Sahara, ne tarit pas. Ils se dirigèrent donc sur ce point d'eau.

Pendant ce temps, le commandant de Biskra, en prévision de ce qui allait se passer, avait fait garnir assez fortement le poste de Zeribet-el-Oued, qui est en face du Darmount, et avait convoqué les goums et les contingents des Arab-Cheraga et Gharba, ainsi que ceux des Ouled-Zekri, pour poursuivre le chérif. Il avait, de plus, enjoint au caïd Ben Nacer d'avoir à faire bonne garde avec les contingents du djebel Cherchar et de porter la majeure partie de ceux-ci sur le cours inférieur de l'oued El-Arab, vers

Khanga-Sidi-Nadji, afin d'unir ses efforts à ceux des Spahis de Zeribet-el-Oued, pour barrer le chemin aux insurgés.

Dès que les commandants des colonnes françaises apprirent le mouvement rétrograde de Mohamed Amziane, c'est-à-dire le 19 juin, ils prirent les dispositions suivantes : la colonne de Khenchela est portée dans la vallée du Mellagou, la colonne de Batna arrive à Médina et celle de Biskra, qui vient de battre les fractions des Ouzza et des Hadada qui cherchaient à lui résister, campe à Taghit-el-Bacha.

Le 20 juin, on apprend que le chérif et ses derniers partisans ont eu deux rencontres, le 19 et le 20, avec les goums du djebel Cherchar, qu'il s'est ensuite rabattu sur Zeribet-el-Oued pour tenter de s'enfoncer dans le Sahara, mais que les Spahis de ce poste, au nombre de 25, lui ont fait éprouver des pertes sérieuses.

En effet, le poste de Zeribet-el-Oued était commandé par le maréchal-des-logis El Hallali, vigoureux soldat, qui s'était jeté sur les Lehala dès qu'il les sut arrivés dans le Sahara ; les goums du djebel Cherchar et du Zab arrivèrent aussitôt à la rescousse et on se battit toute la journée par une chaleur de 55 degrés. Les insurgés s'étaient tapés dans les fossés profonds qui sont des dérivations de l'oued El-Arab, à sec en cette saison. Ils profitèrent de la nuit et de l'extrême fatigue des assaillants pour s'évader en gagnant les grandes séguias qui vont de Zeribet-el-Oued vers Zeribet-Ahmed ; mais, dans la journée du lendemain, ils furent encore atteints par les Spahis et les goums. Ils essayèrent de se jeter dans le djebel Cherchar, furent repoussés par les montagnards de Taberdja, et définitivement rejetés dans le Sahara. Alors ils voulurent gagner Négrine à travers les sables, mais la température était effroyable, le pays n'a que peu de puits, introuvables pour qui ne connaît à fond le désert. Ils tombèrent les uns après les autres, épuisés par la fatigue, la chaleur et la soif. Une dizaine d'entre eux arrivèrent à Négrine et dirent aux goums de Tébessa, qui les firent prisonniers, le triste sort de leurs compagnons. Les goums allèrent au

secours de ces malheureux, et ne trouvèrent plus que des cadavres, au nombre de 3 ou 400, déjà calcinés et desséchés par la fournaise saharienne.

Quant au chérif, il s'était échappé, sous un déguisement, par le territoire des Beni-Oudjana et des Brarcha ; il était entré en Tunisie et de là il alla s'établir au Djerid, en face de notre frontière. Sur les indications du commandant de Biskra, il fut arrêté par le gouvernement tunisien, livré à notre consul, amené en Algérie et traduit devant la juridiction militaire.

Les Touaba ne résistèrent point aux colonnes françaises pénétrant chez eux. Ils essayèrent de rejeter sur les Lehala toute la responsabilité de l'insurrection ; mais leur faiblesse les y avait cependant fait tremper. Les plus coupables furent déférés aux tribunaux militaires et la tribu fut imposée d'une forte amende de guerre, qui varia, suivant les villages, de dix à vingt fois l'impôt annuel.

Les troupeaux avaient été raziés par nos colonnes. La tribu fut donc du coup singulièrement appauvrie et put voir ce que coûte aux travailleurs les folles équipées du fanatisme musulman ou les excitations politiques.

Les Beni-bou-Slimane et les Beni-Oudjana furent frappés d'amendes semblables, mais un peu moins fortes. Les Beni-bou-Slimane les payèrent au moyen du butin razié sur les Lehala. Les marabouts du village de Tkout, qui avaient, par leur indolence ou peut-être même par connivence, laissé assassiner leur caïd, furent taxés à vingt fois l'impôt. On vendit leurs biens pour payer cette amende.

## X

## QUELQUES RÉFLEXIONS SUR L'INSURRECTION DE 1879

En terminant l'exposé de cette campagne dans l'Aurès en 1879, le colonel Noellat la fait suivre de quelques réflexions dont nous résumerons ci-après les principales.

Le choix, dit-il, des conditions politiques et militaires, où se trouve la haute vallée d'El-Hammam, annonce

chez celui ou chez ceux qui ont conçu cette rébellion une intelligence peu commune.

Tout d'abord il n'y a pas un colon français dans toutes ces vallées de l'oued Abdi, de l'oued El-Abiod, de l'oued Guechtane et de l'oued El-Arab. Donc nul témoin gênant des manœuvres qui ont dû être pratiquées à l'avance pour sonder le terrain dans les tribus et attirer les individualités remuantes ou mécontentes.

En second lieu, la vallée de l'oued El-Abiod est une véritable forteresse, que nos colonnes n'auraient pas enlevée sans de grands efforts si elle avait été sérieusement défendue.

Le chérif put avoir un espoir fondé de soulever toutes les tribus qui entourent cette forteresse et d'en faire leur place d'armes. En effet, les Beni-bou-Slimane, affamés par trois années de récoltes nulles, vivant des baies de l'arar (genévrier), n'ayant presque plus de troupeaux et mécontents d'avoir perdu leurs caïds nationaux, étaient tout prêts à se jeter dans une insurrection qui avait déjà failli éclater en 1877. Les Ouled-Ziane, tribu de marabouts ruinés, toujours mécontents de la domination française, frondeurs naturellement d'esprit, ne demandaient pas mieux que d'entrer dans le mouvement. Les Beni-Oudjana n'étaient pas dans une situation meilleure que les Beni-bou-Slimane.

Si ces trois tribus se fussent nettement soulevées, l'Ahmar-Khaddou aurait certainement suivi. Les Achèches de Batna auraient aussi fait défection, car de graves symptômes d'agitation s'y montrèrent dans la première quinzaine de juin.

L'Aurès eût donc été soulevé à peu près en entier.

Certes, nos forces militaires auraient eu facilement raison même d'un mouvement aussi étendu. Aussi ne comprenons-nous pas, nous qui jugeons froidement et la faiblesse des moyens arabes et la terrible supériorité de nos moyens militaires, quel espoir peuvent nourrir les malheureux qui se soulèvent. Nous les traitons de fous.

Ils le sont en effet, mais pas comme nous l'entendons. D'abord l'indigène, surtout celui de ces régions reculées et sauvages, ne se rend pas compte des forces françaises. Il voit quelques compagnies dans les villes voisines et ne se doute pas, qu'en très peu de temps, toutes les autres villes de la province et des deux autres provinces même, peuvent jeter sur lui des forces écrasantes. Il juge encore de l'occupation française par l'occupation turque. On ne saurait se faire une idée de l'ignorance de ces populations quand on ne les a pas longtemps traitées de près.

L'Arabe n'est pas davantage capable de calculer le retentissement maximum, la limite forcée qu'aura chez les siens une levée de boucliers. Pour lui, Dieu peut tout et le jour où il le voudra, une femme arabe chassera devant elle toute l'armée française et la jettera à la mer. Aussi n'est-ce pas dans le calcul humain qu'espère le vrai croyant, mais bien dans un miracle. C'est par des miracles de thaumaturge que le nouveau chérif accrédita sa mission ; ces mêmes miracles qu'Allah lui permettait de faire pour dessiller les yeux et fondre les cœurs endurcis, Dieu les leur continuera contre les infidèles. Que les vrais croyants marchent et le reste viendra !... Ils n'ont pas de fusils, qu'ils prennent des bâtons ou une mâchoire d'âne. Mais le Français a des fusils qui font un effet terrible ? Qu'on ne s'en inquiète pas ! Dieu, qui a bien arrêté le soleil pour Josué, saura bien empêcher de partir le fusil du Roumi.

Aussi est-ce avec un enthousiasme de martyr que l'Arabe va au combat. S'il remporte un succès, Dieu est avec lui, palpable, présent et la preuve c'est que voilà les cadavres de l'infidèle ; aussi, dans cette conviction, l'Arabe égorge avec volupté, il se grise de sang ; c'est l'antique sacrifice qui plaisait tant au Dieu d'Israël. Les sectes religieuses y poussent, retrempeant le fanatisme dans ces réveils périodiques de l'idée musulmane.

On risque fort de se tromper, lorsque voyant l'Arabe faire une insurrection évidemment absurde et condamnée d'avance, on en cherche la raison dans de profondes

déductions qui ne sont jamais entrées dans une tête arabe. L'indigène s'insurge parce qu'un beau jour un vent de fanatisme le grise. Il ne faut pas chercher d'autres causes aux misérables et immondes attentats de Margueritte, qui offrent avec ceux de l'Aurès en 1879 des analogies frappantes.

L'Arabe est le vaincu, mais ses sentiments de nationalité ne sont pas morts ; cette nationalité est à la fois très étroite politiquement et très vaste religieusement. Politiquement, elle s'arrête à la tribu ; religieusement, elle étire le monde musulman tout entier. Jusqu'ici nous avons respecté tant que nous avons pu la tribu et le Coran, et nous avons bien fait ; mais, en ce faisant, nous avons laissé debout tous les sentiments de la nationalité arabe.

Malheureusement cette manière de procéder ne fait, en somme, qu'assurer la stagnation complète de notre colonie, car l'Arabe ne s'assimilera pas et tant qu'il sera debout, fier, puissant et organisé, la colonisation, qui a l'instinct de ses conditions de développement, de possibilité et de vie, ne viendra pas. Le peu qui existe ne se développera pas.

Il faut donc aujourd'hui trancher dans le vif, en finir avec les hésitations et donner de vraies conditions de vie à la colonisation et principalement à la colonisation agricole.

Nous nous arrêterons sur ces mots, car ce problème ardu ne saurait entrer dans le cadre de cette étude.



## APPENDICE N° 1

## TROUPES AUXILIAIRES

FAISANT PARTIE DE LA III<sup>me</sup> LÉGION AUGUSTA

ET TROUPES VENUES EN RENFORT

D'AUTRES PROVINCES DE L'EMPIRE

*Troupes auxiliaires.*

Les troupes auxiliaires comprenaient des « ailes », des « cohortes », des « numéri » et des « vexillationes ». Les plus connues d'entre elles par les inscriptions, sont :

— *Ala Flavia.*

L'Ala Flavia était un corps de cavalerie, rattaché en permanence à l'armée de Numidie. Sa création remonte à Vespasien. Nous la connaissons par deux inscriptions trouvées à Zarái et à Zouï.

— *Ala I Augusta Pannoniorum.*

On a trouvé à Lambèse des traces de cette aile. La pierre parlant d'elle a été transportée à Constantine et elle est aujourd'hui placée dans le jardin public de cette localité. La vexillatio de la III<sup>e</sup> Légion, postée en 198 à Menaâ, était commandée par un décurion de l'aile des Pannoniens.

— *Cohorte I Chalcidenorum Equitata.*

Cette cohorte vint, vers 163, renforcer l'effectif de la Légion, et lui resta attachée comme auxiliaire. On a trouvé sa trace surtout à Bir-Oum-Ali (route de Tébessa à Gafsa) où elle campa en 163-164.

— *Cohorte VI Commagenorum Equitata.*

Nous savons que la cohorte VI des Commagénéens fut haranguée par Hadrien qui la passa en revue le 1<sup>er</sup> juillet 129 à Lambèse. (Le discours de cet empereur a été retrouvé gravé sur la base d'une colonne dans le camp des auxiliaires de la III<sup>e</sup> Légion Augusta.) Elle faisait donc partie des auxiliaires ordinaires de la III<sup>e</sup> Légion. On la trouve, en 174, en expédition au sud de la Mauritanie, et en 177-180, en train de réparer l'amphithéâtre d'El-Outaya. C'était une troupe mixte d'infanterie et de cavalerie.

— *Cohorte I Flavia Equitata.*

Cette troupe, également mixte, nous est connue par la tombe d'un soldat à Zarái.

— *Cohorte V Hispanorum Equitata.*

Cette cohorte est venue de Mésie à titre temporaire. Elle nous est connue par une épitaphe de Lambiridis. (Henchir-Lamberidi, un peu au nord d'El-Biar).

AVRELIO MARCO DEC · (coh) V HISP ·  
PROVINCIAE MOESIAE SVP · DESIDERATO  
IN ACIE · AVRELIVS SVRVCLIO DVP ·  
FR(a)TRI BENE MERE(n)TI

— *Cohorte VII Lusitanorum Equitata.*

Cette cohorte était en Afrique vers le milieu du I<sup>er</sup> siècle, ainsi qu'il résulte de l'inscription suivante relative à Calpurnius Fabatus, grand-père de la femme de Pline le Jeune.

(l) CALPVRNIVS L · F · OVF · FABATVS TRIB  
ITERVM LEG XXI RAP (pr)ÆFF · COHORTIS ·  
VII LVSITANORVM ET NATION · GAETVLICAR ·  
SIX QUAE SVNT IN NUMIDIA ·

Calpurnius Fabatus mourut en 104, à un âge fort avancé. On retrouve la cohorte VII des Lusitaniens men-

tionnée sur des textes funéraires à Zoui, Khenchela et Lambèse.

Q · DOMITIO · POLIA · CASTRIS · SARDONICO  
MIL · COH · VII LVSITANORVM

— *Cohorte II Maurorum.*

On trouve un centurion de cette cohorte commandant, en 208, un détachement légionnaire près de Lambèse. On n'en a pas d'autre trace. C'était une troupe indigène.

— *Numerus Palmyrenorum Herculis.*

Les soldats de ce « numerus » qui avaient pour mission, depuis le milieu du II<sup>e</sup> siècle, de garder le défilé d'El-Kantara, y ont laissé des souvenirs nombreux, dédicaces au dieu de leur pays « Malagbel », tombes avec des épitaphes bilingues (latino-palmyréniennes) ou simplement latines. Une épitaphe a été trouvée à Lambèse et datée de 462 de l'ère des Séleucides, c'est-à-dire 150 ans après J.-C. Les documents d'El-Kantara sont du temps de Caracalla et de Sévère Alexandre.

2<sup>o</sup> TROUPES DE RENFORT

— *Vexillatio militum Maurorum Caesariensium* (troupe indigène).

Cette troupe de cavalerie, ordinairement campée à Césarée (Cherchell), occupa le camp de Lambèse pendant que la légion licenciée était employée hors de l'Afrique. Inscription trouvée à Lambèse :

IMP · CÆS · M · ANTONIO GORDIANO  
PIO FELICI INVICTO AVG · VEXILLATIO  
MILITVM MAVRORVM CÆSARIENSIVM ·  
GORDIANORVM DEVOTORVM NUMINI  
MAJESTATI QVE EJVS

— *Légion VI Ferrata.*

Nous avons déjà parlé, dans nos notes historiques concernant la III<sup>e</sup> Légion, de la VI<sup>e</sup> Légion Ferrata avec laquelle vint peut-être la Légion III Cyrenaica.

— *Légion VII Gemina.*

La Légion VII Gemina, venue d'Espagne, a laissé des traces de son séjour à Lambèse ; on y a trouvé les tombes de quatre de ses soldats. Malgré les inscriptions des pierres funéraires, on ne peut que difficilement déterminer la date du séjour dans l'Aurès de cette Légion ; on suppose que ce doit être dans le courant du II<sup>e</sup> siècle.

— *Légion XXII Primigénia.*

Le séjour en Afrique de cette Légion est contemporain des règnes de Gordien III et de ses successeurs jusqu'à Valérien. On a trouvé à Lambèse deux tombes élevées par Julius Bassus, centurion de cette Légion, l'une pour un de ses affranchis, l'autre pour sa nourrice.

— *Légion III Macédonica.*

On a trouvé à Lambèse trois tombes appartenant à des soldats de cette Légion.

Enfin, cinq tombes ont été mises à jour qui renfermaient les corps de soldats de la Légion III Gallica qui avaient été versés à la Légion III Augusta.

1<sup>o</sup> DIIS MANIBVS SACR ·  
IULIVS C · FIL · DOMO ARETHVSA LIVIANVS  
VET · EX AQUILIE · LEG III AVG · SEVERIÆ  
TRANSLATUS EX LEG III GALLIC · SE VIVO  
..... FECIT

2<sup>o</sup> D · M · S ·  
F · AVL · APPOLLINARIO MIL · LEG · III AVG  
EX III GALL · VIX · ANN · XLVII MIL XXV

3°

D · M · S ·

C · FL · SIGI MIL · LEG III AVG EX  
 III GAL · VIXIT · AN · XL.....

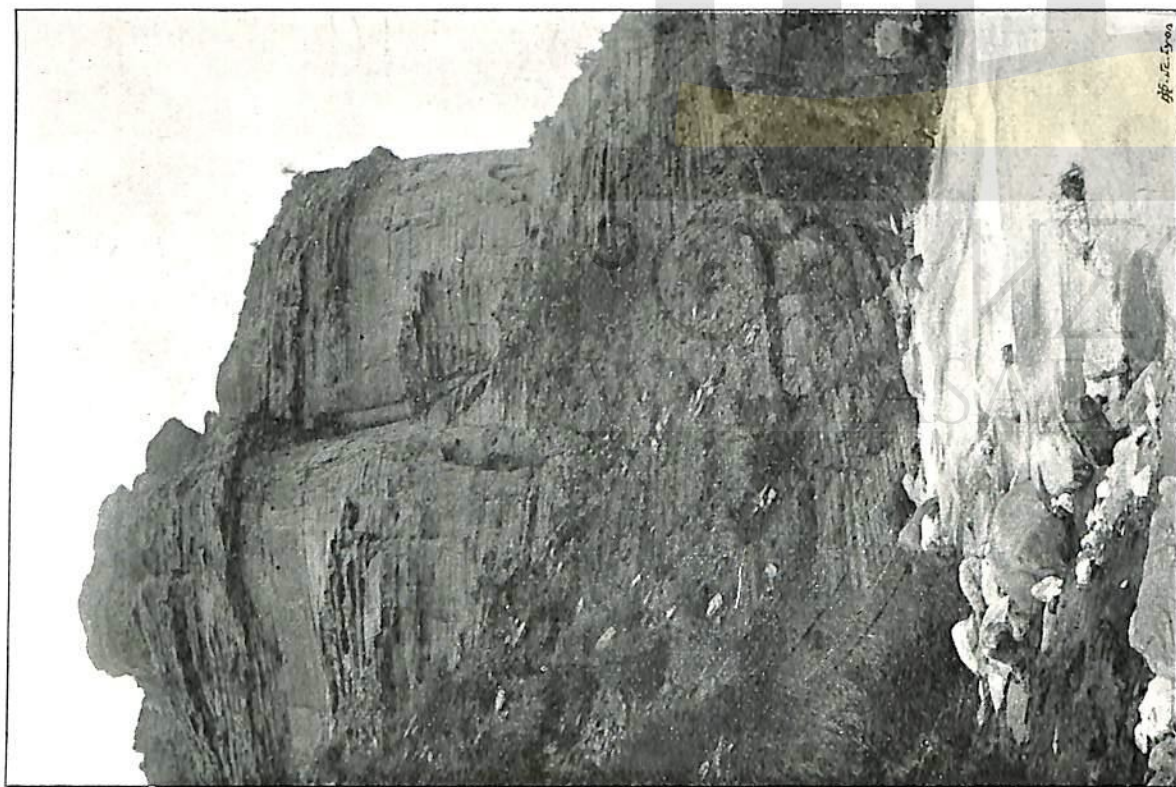
4°

D · M · S ·

C JVL · NESTOR VET · PATER CONTRIBVTVS  
 EX LEG III GALLICAE IN LEG III AVG

Deux tuiles, faites par la Légion I Italica, passent pour avoir été trouvées en Afrique. Ce document, ainsi que d'autres relatifs à la Légion II et à la Légion III Italica, ne semblent pas établir d'une façon certaine que ces troupes soient venues tenir garnison en Afrique.

°⊙°∇∏Σ⊙      °⊙°∇Σ∏∇  
 WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



GORGES DE FOUM-TOUB  
où sont de nombreux tombeaux mégalithiques.



TOMBEAUX MÉGALITHIQUES  
(On trouve de nombreux exemples de ces sépultures dans l'Aurès.)

## APPENDICE N° 2

### RENSEIGNEMENTS ARCHÉOLOGIQUES SUR L'AURÈS AUX ÉPOQUES BERBÈRES ET ROMAINES

—  
QUEL FUT LE DEGRÉ DE CIVILISATION DE CE PAYS  
A CES DEUX ÉPOQUES ?

Cet appendice a pour but de compléter ce que nous avons déjà écrit aux différents chapitres de cette étude, notamment aux chapitres III et IV de la deuxième partie. Nous y parlerons surtout des tombeaux mégalithiques et des ruines romaines et romano-berbères, autres que les postes et cités militaires; nous terminerons par quelques notes concernant l'administration romaine et le degré de civilisation qu'avait pu atteindre le massif montagneux qui nous intéresse.

L'Aurès présente de nombreux tombeaux mégalithiques formés de pierres frustes, invariablement disposées en cercle. D'autres sépultures mégalithiques, en forme de dolmen, qui paraissent remonter à une époque plus récente, sont rencontrées aussi au milieu même des ruines romaines ou à côté des constructions berbères postérieures à l'occupation romaine.

Nous avons déjà parlé, dans la partie géographique de cette étude, des tombeaux disséminés sur le djebel Kharrouba et le djebel Bou-Dryas. Le type de ces monuments est à peu près invariable. C'est un dolmen à l'intérieur d'une enceinte. Leur construction est souvent régulière,

mais les pierres les composant sont simplement des blocs naturels non taillés qui ressemblent, sans être identiques, à ceux que l'on trouve près de Constantine; nous voulons parler des tombes du Bou-Merzoug et des dolmens de Bou-Nouara. Le sol des deux plateaux du Kharrouba et du Bou-Dryas, au-dessus du foug Ksantina, est couvert de ces tombeaux; il n'y a pas trace de groupement systématique et chacun semble avoir une place indépendante. Leur orientation est très variable. Les dimensions et les détails varient, mais le type de construction est à peu de choses près uniforme. Il se compose de deux parties, le dolmen lui-même et la plate-forme circulaire l'enfermant.

Le cercle se compose de deux ou trois assises de blocs de pierre, le diamètre varie entre 6 et 10 mètres. Le dolmen est placé soit au milieu du cercle, ce qui est le cas le plus général, soit sur le bord du cercle. Il se compose d'une longue dalle supportée par deux autres, les extrémités sont parfois ouvertes, parfois fermées. Cette fermeture est obtenue soit avec des dalles aux deux extrémités, soit avec une dalle à une extrémité et de petites pierres à l'autre, soit avec de petites pierres aux deux bouts. Cette dernière méthode est exceptionnelle. Elle pourrait bien avoir été la plus employée, car on pourrait ainsi expliquer, par la chute de tous ces cailloux amoncelés sans art, la présence des nombreux dolmens ne se composant actuellement que d'une longue dalle supportée par deux autres.

La dalle couvrante a généralement 2 mètres de long sur 1<sup>m</sup>20 à 1<sup>m</sup>50 de large. L'espace compris entre le mur extérieur de la plate-forme et le dolmen est ordinairement rempli de blocs bruts.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que parfois ces tombes affectent la forme circulaire d'une petite tourelle de 1<sup>m</sup>50 à 2 mètres de haut et d'à peu près même largeur.

On a cherché à établir l'époque de construction de ces tombeaux et à connaître la ou les races qui avaient bien pu les élever. Différentes théories sont en présence. L'une considère ces ruines comme préhistoriques, l'autre les attribue à l'époque romaine ou vandale.

La première hypothèse se base sur la présence de nombreux silex près ou à l'intérieur des dolmens, l'autre sur la découverte d'ornements de bronze et d'une médaille de Faustine (MM. Féraud et Masqueray). Notre avis, sans être tout à fait celui de M. Masqueray, offre avec le sien une certaine analogie, car il est remarquable de trouver, en ce qui concerne l'Aurès, ces tombeaux au milieu des ruines romaines et près des cités berbéro-romaines qui ont succédé à la civilisation de Rome.

« Ces faits, dit M. Masqueray, s'ajoutant à d'autres déjà signalés, prouvent que les constructions dites mégalithiques ne sont pas toutes d'une époque très reculée. Il n'est personne qui, en les voyant mêlées à des ruines romaines de la basse époque et composées des mêmes matériaux, ne leur assigne la même date... Je crois pouvoir les regarder comme le premier signe de l'époque de transition, comprise entre le commencement du V<sup>e</sup> siècle et l'invasion arabe, période dans laquelle les Berbères se mêlèrent directement aux colons romains, puis les remplacèrent à mesure qu'ils disparurent, et enfin en recueillirent les misérables restes dans leurs tribus ».

Il est évident pour nous que ces constructions ont une origine indigène, elles n'ont pas le caractère romain et il n'existe pas de raisons suffisantes pour les attribuer à une race étrangère. Elles sont trop nombreuses et trop disséminées pour provenir des Vandales et on les trouve dans des régions où ceux-ci n'ont jamais pénétré. Elles ne peuvent être attribuées, pour la même raison, aux mercenaires gaulois des armées romaines.

Ce sont là, indubitablement, des monuments indigènes, comme le Medrassen (tombeau de Syphax, situé près la sebkha Djendeli) et le tombeau de la Chrétienne, qui est universellement considéré maintenant comme la sépulture d'un des derniers rois de la Mauritanie. Le Medrassen, situé sur un plateau, avec tous les accessoires ornementaux de sa grossière architecture, reproduit en grand le type des sépultures d'Ichoukrane, de Nardi, de Nara, de Menaâ, du djebel Mennchar, etc... Il est donc raison-

nable de considérer ce dernier comme le vrai produit de la civilisation indigène lybienne.

Le problème de leur date est beaucoup plus complexe. Il ne faut pas trop se fier à la découverte de la médaille de Faustine au Bou-Merzoug. Cette découverte a été unique dans son genre et M. Féraud n'établit pas très bien la position où se trouvait cette pièce lorsqu'il l'a ramassée. Puis, les Romains avaient construit un « castellum » aux sources du Bou-Merzoug et occupaient le pays. La médaille peut être tombée par accident de la main ou des vêtements de quelque promeneur de cette époque.

Au Bou-Merzoug et dans le Hodna (djebel Madid), on a trouvé du bronze et du fer, à Roknia de la poterie. Tout ceci peut nous faire admettre que quelques-uns de ces tombeaux sont contemporains de l'âge de fer et que les indigènes en ont conservé l'usage pendant et après l'occupation romaine.

La dernière limite étant fixée à l'âge de fer, il s'agit de savoir à quelle date ils remontent. Ceci dépend beaucoup du temps pendant lequel les ustensiles de fer et de pierre (nombreux silex trouvés au Bou-Merzoug et au Senam de M'sila) furent en usage chez les Lybiens, en admettant cependant, ce qui est certain, que la période néolithique a duré plus longtemps en Algérie qu'en Égypte et qu'en Europe. Il faut d'ailleurs remarquer que, dans le désert égyptien, des tombes absolument semblables ont été trouvées, qui différaient entre elles, comme dates de leur construction, de plusieurs siècles et même de milliers d'années. Il faut tenir compte également que les peuples primitifs tiennent essentiellement à leurs usages funéraires. Les Arabes ensevelissent actuellement leurs morts comme leurs ancêtres ensevelissaient les leurs au moment de la conquête.

D'où on peut conclure que les tombeaux mégalithiques contemporains de l'âge de pierre se sont conservés dans les montagnes par la force de l'habitude, jusqu'à l'arrivée des Arabes, ces niveleurs de toutes les coutumes, de toutes les religions, et que, tout comme les plus anciens

habitants, les Lybiens, ceux qui les ont suivis : Gétules, Numides, Israélites, Zénètes, tous de familles similaires, ont enterré leurs morts dans des tombeaux revêtant la forme de dolmens et cela pendant des siècles et des siècles.

Nous espérons que des fouilles systématiques seront faites. Nos savants se sont placés au premier rang dans la science archéologique ; à eux de déterminer l'origine et la date de ces ruines. Ils peuvent résoudre ce problème avec la cinquième partie des sommes que le gouvernement alloue pour la fouille des ruines romaines, et nous leur recommandons surtout l'examen attentif des tombeaux du Senam de M'sila, du Bou-Merzoug, de Bou-Nouara, de Djelfa et du vaste cimetière d'Ichoukrane, au foug Ksantina.

C'est en effet à l'extrémité occidentale du djebel Kharrouba, près de la limite des Ouled-Daoud, des Beni-Oudjana et des Achèches, que l'on remarque le plus de tombeaux mégalithiques, 1,800 à 2,000 environ. L'emplacement de chacun d'eux est de forme circulaire, sur toute la circonférence sont disposés des gradins, en plus ou en moins grand nombre, au centre se trouve une plate-forme occupée par la tombe. Les squelettes qu'ils renferment sont placés à l'intérieur. On voit 1,000 de ces tombeaux environ sur le djebel Boudrissène ou Bou-Dryas, qui fait face au djebel Kharrouba dont il n'est séparé que par l'étroite gorge appelée Khanguet-Sebaâ-Ergoud, ou défilé des sept dormants, qui livre passage à l'oued Tahament<sup>1</sup>. L'extrémité septentrionale de ce ravin abrupt se nomme

1. Voici la légende de ces sept dormants, telle qu'elle m'a été racontée par le cheikh du douar Ichmoul.

Autrefois sept jeunes gens, suivis d'une chienne, venant de l'Occident, se mirent en route pour aller vers l'Orient accomplir le pèlerinage de la Mecque. Arrivés à la grotte de Foug-et-Toub, ils s'y introduisirent pour se reposer et s'endormirent d'un sommeil si profond qu'ils dorment encore aujourd'hui. De ce fait, ils sont devenus « saints ». Cette grotte était longue et s'avancait profondément sous la montagne ; dès l'entrée des sept jeunes hommes, elle s'est brusquement refermée et ne s'est pas ouverte pour d'autres depuis cette époque.

Les habitants déclarent qu'ils entendent même maintenant la chienne

« Foug-Ksantina », à cause de sa ressemblance avec les gorges du Rhumel, à Constantine. A ce point aboutit une autre gorge, le Khanguet-el-Achera ; ces différents précipices entourent à l'est, au nord et à l'ouest un plateau élevé désigné sous le nom d'Ichoukrane et où se trouvent les ruines d'une ancienne ville berbère et les tombeaux mégalithiques énumérés ci-dessus. M. Masqueray a cru pouvoir identifier cette position avec le « Mons Aspidis » de Procope (?).

Il existe aussi de ces tombeaux sur les hauteurs qui dominant la rive gauche de l'oued Reddam, près de la gorge de Si-Mohamed-Tahar ; on en trouve plusieurs centaines dans la plaine de Nerdi, entre l'oued Bou-Zina et le djebel Mahmel ; ils sont nombreux au nord du djebel Nouacer ; ils entourent Menaâ. Sur le plateau de Nara, on

qui les surveille aboyant lorsqu'on séjourne trop longtemps devant l'emplacement où était l'orifice de la caverne.

Les points appelés « Sebaâ-Ergoud » sont très nombreux en Algérie ; tous ont leur légende particulière qui semble remonter comme origine à l'aventure fabuleuse de ces sept martyrs d'Ephèse qui, martyrisés par l'empereur Décus (249 à 251), s'endormirent dans une caverne où on les avait enfermés et ne s'éveillèrent qu'au bout de 155 ans, sous le règne de Théodose le Jeune.

La plus curieuse de ces légendes est celle qui concerne N'gaous (Nicosium), où il existe une mosquée dite de Sebaâ-Ergoud et où est enterrée la mère du dernier des beys de Constantine. Cette mosquée sert aussi de tombeau à Si Kacem, saint arabe vénéré, mort en 1033 de l'Hégire (vers 1623 de J.-C.). La tradition raconte que Sidi Kacem était un homme pieux et savant, ne s'occupant jamais des choses de ce monde. Il s'en allait de tente en tente, de gourbi en gourbi, stimulant le zèle des musulmans pour les œuvres pieuses. Quelques années avant la visite de ce saint homme à N'gaous, sept jeunes gens de la ville, jouissant d'une réputation parfaite, disparurent tout à coup sans qu'on en eut depuis la moindre nouvelle.

Un jour, Sidi Kacem arriva et, après s'être promené dans la localité, il alla chez un des notables habitants et l'engagea à le suivre. Après avoir marché quelques instants, il lui montra un petit monticule formé par les décombres et lui dit : « Comment souffrez-vous que l'on jette des immondices en cet endroit. Fouillez, et vous verrez ce que cette terre recouvre. » Aussitôt, on se mit à déblayer le terrain, où l'on trouva les sept jeunes gens, dont la disparition avait causé tant d'étonnement, étendus la face au soleil et paraissant dormir d'un profond sommeil.

Le miracle fit, comme on le pense, très grand bruit, et de ce jour Sidi Kacem fut considéré comme un saint et vénéré comme tel.

en compte une trentaine et une vingtaine près du village de Tiskifine. Les Chaouïas en ont certainement détruit dix fois plus pour faciliter leur labourage.

Il convient encore de citer, comme restes de la civilisation berbère, la forteresse placée sur le Djaffa, sur le piton dit Kef-Mechoucha, dont la légende attribue la construction à la fille de la Kahéna. Cette forteresse est composée de gros blocs de rocher en partie taillés et fort adroitement ajustés, qui font supposer, par leur construction, à des moyens d'action assez puissants et empruntés, sans nul doute, par les Berbères aux Romains. Elle a été construite soit au moment des luttes soutenues contre Salomon par les montagnards de l'Aurès, soit au moment où, unis aux derniers débris des populations romaines, ils cherchaient à résister au flot de l'invasion arabe, sous les ordres de Kocéïla et de la Kahéna. Cette dernière opinion, qui s'accorde avec la légende, nous paraît la plus vraisemblable.

Il existe un autre camp retranché, probablement berbère, fait avec des pierres brutes de fortes dimensions, près du sommet du « Kef-Necera ». Il occupe un plateau d'environ 800 mètres de longueur perpendiculairement à la pente, et de 600 mètres de largeur dans l'autre sens. Les bords de ce plateau sont pourvus d'une première ligne de murs en pierres sèches, à l'intérieur de laquelle se trouve une seconde enceinte formée de remparts peu importants qui entourent, au sud et à l'est, un emplacement de 300 mètres de long perpendiculairement à la pente et de 200 mètres de large dans l'autre sens. Des autres côtés, cet emplacement est naturellement défendu par la crête. Les remparts ayant, en hauteur et en largeur, 1<sup>m</sup>70 sur 2 mètres, présentent, au sud, une ouverture de chaque côté de laquelle sont encore debout des dalles de 1<sup>m</sup>70 sur 1 mètre. Cette citadelle est divisée en places et en rues par des murs intérieurs qui ont plus d'épaisseur en face de l'ouverture des remparts. Les rues aboutissent à un quartier situé à l'angle nord-ouest, au pied du sommet de la montagne, où se voient des ruines d'habitation dont les murs

intérieurs sont encore apparents. Il y a aussi des restes d'anciennes constructions à l'angle nord-est.

Sur le versant sud du mamelon appelé « Kef-Lahmane », qui limite, au nord-est, les Ouled-Daoud des Ouled-Abdi, se trouvent des excavations pratiquées de main d'homme dans le rocher et qui ont nécessité un travail considérable. On en ignore l'origine.

L'Aurès possède un très grand nombre de ruines romaines que nous avons décrites, au point de vue militaire, en parlant de la III<sup>e</sup> Légion Augusta et des travaux construits par elle. Nous renvoyons nos lecteurs, pour ce qui les concerne, aux chapitres III et IV de la deuxième partie. Il nous reste cependant quelques mots à dire de la colonisation romaine proprement dite, de la manière dont le pays devait être gouverné et du degré de civilisation que purent y introduire les maîtres de l'Afrique aux époques païennes et chrétiennes.

Pour l'étude de cette question, nous suivrons la méthode employée par le Père Mesnage dans sa remarquable étude sur « l'extension du Christianisme chez les Berbères aux différentes époques de l'histoire ». Nous avons fait déjà de nombreux emprunts au volume de cet auteur et, comme lui, nous examinerons successivement les diverses vallées de l'Aurès.

*Oued Abdi.* — L'oued Abdi, dit le Père Mesnage, a été occupé, dès le temps de Septime-Sévère (193-211). A-t-il été colonisé ? Aucun doute ne saurait être admis à ce sujet, car les constructions romaines, dont cette vallée est sillonnée, l'affirment assez haut. Menaâ, dont le nom arabe traduit exactement le latin « Ara », est sur l'emplacement de la citadelle où résidait un détachement de la III<sup>e</sup> Légion Augusta, chargé d'assurer la paix dans l'Aurès occidental.

« Nous n'avons pas d'inscription datée, dit M. Masqueray, provenant de Menaâ, qui soit postérieure à 224 ». Ce n'est pas à dire qu'elle n'ait pas continué d'être occupée jusqu'au V<sup>e</sup> siècle ; mais je doute que les Byzantins s'en soient souciés, car ils ne paraissent pas avoir

laissé de traces dans l'Aurès. Ils se contentaient d'en fermer les issues par des forteresses dont celle de Timgad est le modèle.

La ville de Menaâ fut fondée à côté de la citadelle. De nombreux fragments de pierre, dispersés dans la plaine, l'affirment ; de plus, il est certain que cette localité était dépourvue de beaux édifices et qu'elle fut élevée par des soldats, des vivandiers et la population cosmopolite qui accompagnait toute fraction de l'armée romaine en déplacement.

En avant de Menaâ est Chir, auprès de laquelle sont les ruines d'une ferme romaine. De même auprès du village de Soq, autrefois célèbre sous la domination des Hafsides. A quelque distance de Nara, sur le plateau même qui l'avoisine, sont des constructions romaines assez considérables, probablement un fort.

Au-delà de Chir, de Soq et de Nara, qui pouvaient être compris dans la banlieue de Menaâ, les établissements de l'oued Abdi prennent plus d'importance. Sur la rive droite, dans l'azelaf de Nouacer, en un lieu pourvu de sources abondantes, ruines remarquables où l'on distingue sans peine un pressoir à huile et des substructions de bains. Sur la rive gauche, à Tiksarien <sup>1</sup>, deux châteaux forts (castella). En face, de l'autre côté de l'oued, ruines de maisons privées.

A Mazer, on a trouvé des inscriptions. A Telets, des traces d'exploitation. A Baâli, des ruines considérables. Dans le lieu nommé Teferaount, restes d'un bourg véritable où on a relevé deux inscriptions tumulaires. A 2 kilomètres de là, dans le nord, à Tihaharin, ruines d'un pressoir à huile et une douzaine de pierres tombales enfoncées dans le sol, suivant une courbe qui dessine une abside. Les constructions romaines ont donc subi là, pendant la période chrétienne, les mêmes vicissitudes et remaniements que partout ailleurs.

1. Tiksarien répond aux mots latins « Duo Castella », deux châteaux forts.



A une heure de Baâli, vers l'oued Taga, ruines d'Iril ou Adrar-Amellal et quelques pierres. Un peu plus loin, la ruine de Mashera, le pressoir. Là encore était un village romain composé de groupes de maisons isolées sur des buttes et protégé par un fortin. L'oued Abdi commence à Mashera.

En résumé, depuis la plaine de Menaâ jusqu'à son origine, cette belle vallée offre encore des vestiges de l'antiquité, qui témoignent à la fois d'une exploitation agricole et d'une occupation militaire bien entendues.

Il en a été de même pour la partie de la vallée de l'oued Abdi qui s'étend au sud de Menaâ. Les gens de cette localité ont encore l'habitude, comme jadis leurs prédécesseurs, de descendre au désert par deux chemins. L'un, d'abord difficile, glissant, mais bientôt assez commode, conduit au village des Beni-Ferah et ensuite à Biskra, par l'entrée du désert « foug Es-Sahara » ; l'autre, allant directement aux oasis de Djemorah et de Beni-Souik, laissant un peu à l'est le village d'Amentane, longe, en la rasant, la partie basse de l'oued Abdi, il se termine au village de Branis.

On trouve sur l'un et l'autre de ces sentiers de nombreux décombres de vieux édifices romains ; mais était-ce là des villes ? était-ce là des forteresses ? il est difficile de le dire, car les indigènes ont déplacé les pierres selon leurs besoins, en ont construit les murs de leurs maisons ou ceux de leurs jardins, les ont brisées même lorsqu'il s'agissait de labourer les points où elles se trouvaient.

Cependant, au village de Beni-Ferah, on voit de nombreuses pierres taillées et, chose unique au monde, un antique pressoir à huile si bien conservé, que cet étonnant objet broie encore aujourd'hui les olives qu'on lui confie. Il y avait certainement en ce point une forteresse ; la richesse des sources et sa situation entre Menaâ et Bescera (Biskra), le rendaient éminemment propre à l'occupation militaire. On ne peut cependant l'affirmer avec certitude.

On peut le dire sans crainte par exemple de Djemorah et de Beni-Souik, où on relève des vestiges de murs ne

pouvant appartenir qu'à des fortifications. Il en est de même et plus sûrement encore à Branis, et le motif de la construction d'une forteresse en ce point est facile à deviner, car qui veut monter du désert à la vallée de l'oued Abdi, doit nécessairement passer à Branis et il y a là un défilé étroit, que quelques soldats pouvaient fermer lors des brusques irruptions des nomades se produisant entre Thaouda et Bescera.

Ce dernier fort était d'ailleurs soutenu par un deuxième, situé à quelque distance sur les bords de l'oued Kantara. Il est désigné aujourd'hui sous le nom de ksar El-Djezia.

*Oued El-Abiod.* — Dans la partie supérieure de cette vallée, la colonisation romaine semble avoir été presque nulle. Elle a dû paraître si pauvre, que les Romains l'ont dédaignée pour se répandre à l'ouest et à l'est. C'est du moins ce que semble indiquer l'absence presque totale de ruines romaines.

Mais cette vallée ouvrait à travers l'Aurès un passage que les Romains n'ont pas négligé d'occuper ; non contents d'en tenir l'entrée et la sortie par les portes de Tamugas (Timgad) et Tehouda (Touda), ils y avaient tracé une voie militaire de premier ordre. On ne connaît guère qu'une pierre donnant des instructions suffisantes pour cette région ; elle mentionne la présence d'un vétéran d'une cohorte prétorienne, qui était établi dans le pays comme colon et comme défenseur.

Au sud du défilé de Tighanimine, il en était autrement. D'après le commandant Rinn, de nombreux colons s'y étaient établis. Un peu en aval du confluent de l'oued El-Abiod et de l'oued El-Ksar (oued Chenaouara), existait une ville berbère considérable à en juger par les ruines qui couvrent le sol et qui, là où elles n'ont pas été absorbées par les sept villages actuels, situés sur les deux oueds, à peu de distance les uns des autres, portent le nom de Henchir-Roumia, Henchir-dar-Rouma, Henchir-Candid, etc. . . Ce centre, d'après les traditions locales des

gens de Rassira, aurait été détruit lors de l'invasion arabe, à la suite d'un long siège subi par les « Roumi » mélangés aux indigènes autochtones, alors chrétiens, et dont le chef, réfugié dans le Ksar, aurait dû se faire musulman. Les gens de Rassira se défendent aujourd'hui encore de descendre des Arabes et se disent issus des premiers habitants du pays qui avaient alors pour résidence les cavernes et les guelaàs situées entre les crêtes du Sammer et la rive gauche de l'oued El-Abiod. A ces traditions locales et au témoignage indéniable des ruines qui affirment, en cet emplacement, l'existence d'une grande ville berbéro-romaine, d'autres détails viennent s'ajouter qui permettent de démontrer que cette localité fut celle que défendait le fort de Zerbulie (Zerboulé), et au pillage de laquelle les soldats de Salomon s'acharnèrent, au détriment de la poursuite de Yabdas, roi de l'Aurès Oriental (539).

Cette ville se trouvait sur la grande voie romaine allant de Timgad à Biskra et passant par le col de Tighanimine, où ont été trouvées cinq inscriptions dont quatre de l'époque gréco-byzantine.

Dans les vallées des affluents de l'oued El-Abiod, était la forteresse ou Yabdas avait renfermé ses trésors et ses femmes, Djemina (Petra Germiniana). Près de là se trouvait la guelaâ de Roumana, qui pourrait bien être Tumar.

L'oued El-Abiod reçoit aussi les eaux de la vallée de l'oued Bou-Zina qui fait trouée dans la montagne et que les Romains occupèrent. On peut y signaler une forteresse à Sanef, dans les environs d'Inerkeb et d'Arris; on y voit de nombreux vestiges d'occupation. Ces ruines, fouillées un jour ou l'autre, donneront peut-être de précieuses indications.

*Oued El-Arab et djebel Cherchar.* — Le peuple romain a laissé dans cette contrée des traces nombreuses. Les ruines les plus importantes se rencontrent à Zaouïa des Beni-Brabar, à Melag-el-Ouidane et le long de l'oued El-Arab, au-dessus de Khéirane. La pratique des ruines porte à croire que la colonisation romaine s'appuyait dans ces

montagnes, aussi bien que dans les plaines, sur un élément civil très considérable.

Les principaux cours d'eau du djebel Cherchar, qui contournent à l'est un pays analogue à l'Aurès, sont : l'oued Bedjer ou oued Beni-Barbar, l'oued Ferroudj, l'oued Djellal et l'oued El-Arab.

Au premier tiers du cours de l'oued Bedjer, formé par la réunion de trois affluents qui se réunissent et se confondent en amont du village actuel de Taberdja, les Romains avaient fondé un municipe qui s'étendait sur la rive gauche de l'oued. Les cimetières étaient disséminés, en face, dans les rochers de la rive droite, et une inscription funéraire nous apprend que le nom de ce municipe était « Badove ». M. Masqueray, qui a décrit ces cimetières, donne les inscriptions de huit pierres tombales, toutes païennes. Badove était le centre de la colonisation dans l'oued Bedjer.

En dessus de ce point, les constructions romaines se pressent jusqu'à El-Ouendoura et sont surtout agglomérées près d'El-Amra. Le village n'a pas été bâti, comme celui de Zaouïa, avec des ruines romaines, cependant on y trouve, dans les murs des jardins, en dessous de ceux-ci, les restes d'un cimetière.

Dans l'oued Ferroudj, au-dessus du village de Cheikh-Ali-ben-Athman, était un centre romain important.

Le bassin de l'oued Djellal, qui contient aujourd'hui quatre petits villages, était aussi colonisé. On trouve des groupes de maisons ruinées près de la petite déchera des Ouled-Tsabet et de celle des Ouled-Seba, sur la rive gauche de l'oued.

L'oasis de Khanga-Sidi-Nadji, qui s'étend en amont du défilé de l'oued El-Arab, ne possède aucune trace de colonisation romaine, pas plus que l'oasis de Séïar, au foug de l'oued Bedjer. La raison en est que les Romains avaient porté leur ligne de défense plus loin dans le Sahara à Ad Majores et à Ad Badias.

L'intérêt de cette région, au point de vue archéologique, est dans l'étude du cours de l'oued El-Arab au-des-

sus de Khéirane. Presque tous les mamelons de la rive droite sont couverts de ruines et plusieurs d'entre elles nous offrent des modèles complets de grands établissements où l'on fabriquait l'huile. Dans une de ces grandes fermes, M. Masqueray a découvert un columbarium avec des cercueils païens.

Jusqu'à Mélag-el-Ouidane, confluent de l'oued Cheurfa et de l'oued Sidi-Fatallah, déversoirs des torrents venus du nord et qui contribuent à former l'oued El-Arab, le pays n'offre pas de ruines remarquables. A Mélag-el-Ouidane, ou mieux à quelques kilomètres au-dessus du confluent, sont les vestiges d'une enceinte carrée de 20 mètres de côté.

Nous avons déjà parlé de Djemina et de Dar-Roumia, ainsi que de la forteresse de Kimmel. Celle-ci était destinée à contenir les montagnards de l'Ahmar-Khaddou, sortes de troglodytes, qui, autrefois comme aujourd'hui, formaient une population sauvage particulièrement insoumise. On peut affirmer que l'Ahmar-Khaddou n'a jamais été colonisé par les Romains.

Tel est le spectacle que nous offre l'Aurès oriental. Au temps de la prospérité de Rome, ce pays pauvre, cultivé comme une de nos montagnes de France, n'avait pas à redouter, comme l'Aurès occidental, d'invasions subites. Les maisons privées et les fermes disséminées en tout lieu le prouvent surabondamment. La sécurité était assurée par celle des régions voisines et par des places fortes qui contenaient aussi bien les populations de l'Aurès occidental, celles du Djerid, que celles de la contrée qui nous occupe. C'étaient Ad Majores près Négrine, Ad Badias près Diana, Vazaïvi près de Zoui et Mascula (Khenchela).

On peut conjecturer que les colons romains s'y sont établis dès le II<sup>me</sup> siècle, et que, pendant 300 ans, ils ont prospéré sous la tutelle de lois invariables, à côté d'indigènes plus ou moins assimilés.

La décadence commença quand les discordes sociales, sous forme religieuse, celle des donatistes et des circon-

cellions, supprimèrent le commerce et l'industrie et mirent en fuite les grands propriétaires. Les fermes furent abandonnées. La basse classe, très mélangée, resta maîtresse et la barbarie se développa d'elle-même, sur le sol appauvri, bien avant l'invasion de l'étranger.

*Pays au sud de l'Aurès.* — Intimement lié à l'histoire et à la géographie de l'Aurès, le pays des Zibans, de l'oued Djeddi et du chott Melrhir, offre, pour nous au point de vue archéologique, quelque intérêt. Nous croyons utile à nos lecteurs de dire ici quelques mots de l'occupation romaine et nous continuerons à citer le Père Mesnage.

Nous avons vu que, dès le milieu du II<sup>me</sup> siècle, tous les débouchés de l'Aurès, vers le sud, furent occupés par des postes militaires appelés : Ad Majores, Ad Badias, Ad Médias, Tahouda, Bescera, etc... Grâce aux mesures habiles et énergiques de l'occupation militaire en Numidie, la colonisation fit de rapides progrès dans toute cette région.

Dès le III<sup>me</sup> siècle, elle s'étendit jusqu'au bord septentrional des chotts et jusqu'à l'oued Djeddi, enveloppant ainsi non seulement le Hodna, mais aussi les montagnes des Ouled-Naïl et du Zab.

Sur l'oued Djeddi, on a constaté la présence de fortifications dont quelques-unes très importantes, où tenaient garnison des détachements militaires. Il faut citer, en première ligne, le camp voisin d'Ourlal, sur la rive droite de l'oued, du côté du désert, à un endroit appelé aujourd'hui du nom très caractéristique de « El-Kasbat ». Le camp mesurait 234 mètres sur 138.

Les deux rives de l'oued Djeddi, depuis le chott Melrhir jusqu'aux Ouled-Djellal, sont couvertes de petits forts qui se rattachaient au camp d'Ourlal. Le Père Delattre en signale dix.

Plus au sud, les Romains ont occupé, l'an 19 avant J.-C., l'antique ville de Cydamus (Ghadamès) ; une inscription romaine, retrouvée en 1860, nous prouve que Cornelius Balbus n'a pas accompli là une simple prome-

nade ou reconnaissance militaire, mais que l'occupation de cette localité a été durable. Elle montre, en effet, que Cydamus a été occupée au moins pendant 250 ans. Comme il n'est pas possible que le monument orné de cette inscription ait été élevé au moment de l'évacuation de la ville, on est autorisé à donner à l'occupation une limite beaucoup plus considérable.

Au-delà même de Ghadamès, Pline nous apprend que Cornelius Balbus a occupé aussi Rapsa Oppidum (Ghat). Ptolémée rapporte, en outre, que le commandant militaire de la Lybie, Septimus Flaccus, après être passé par Audjila, oasis située à l'est de la Tripolitaine, parcourut pendant trois mois la région appelée aujourd'hui Fezzan et Ouadaï, où nous venons seulement de porter nos armes depuis l'expédition Foureau-Lamy et les colonnes du lieutenant-colonel Destenave.

#### MODÈS D'ADMINISTRATION EMPLOYÉS PAR LES ROMAINS

En dehors des municipes et des cités, les territoires soumis à Rome étaient divisés en deux parties :

1° Ceux où l'administration était mi-romaine, mi-indigène ;

2° Ceux où l'occupation était purement militaire et l'administration absolument indigène.

Dans le premier cas, et cela avait lieu dans les régions où la colonisation n'avait pas pénétré, il s'agit de groupes ethniques « Gentes », que nous appellerions maintenant « tribus », généralement soumises. Au lieu du régime municipal ordinaire, on leur avait imposé une administration spéciale, en plaçant à leur tête soit un membre influent de leur tribu, quand on devait encore avoir quelques ménagements à garder avec eux, soit un fonctionnaire pris en général dans le personnel de l'administration régulière, quand les indigènes commençaient un peu à se civiliser. Cet administrateur s'appelait : « Princeps ». Il y avait par suite deux espèces de « Princeps » : le « Princeps civitatis », qui était un citoyen romain dans les centres in-

digènes déjà presque civilisés et le « Princeps gentis » qui, lui, n'était pas citoyen de Rome.

A côté du « Princeps gentis », Rome avait proposé un « Praefectus gentis » pour qu'il veillât à l'exécution des traités. Ces « Praefecti gentium » pouvaient avoir la surveillance de plusieurs tribus, tel ce Praefectus de la « cohorte VI<sup>e</sup> Lusitanorum », en garnison à Theveste, qui surveillait toutes les nations gétules de Numidie. Ce Praefectus gentis était ainsi une sorte d'administrateur de commune mixte, comme nous dirions aujourd'hui, dont les « Principes gentium » seraient nos adjoints indigènes.

Cette charge supposait les tribus complètement soumises.

Mais toutes ne l'étaient pas à ce degré. Il y avait, dans les montagnes, certains peuples à peu près indépendants. Quand Rome se trouvait ainsi en présence de territoires d'un accès difficile, habité par des tribus du nom vague de « Nationes ou de Gentes », elle se contentait d'une autorité purement nominale. Il suffisait que le roi de ces peuples consentit à se reconnaître vassal, ce qui n'allait pas loin, et c'est tout.

Ainsi donc, on pouvait classer les indigènes en trois catégories à chacune desquelles correspondait, un degré de soumission plus ou moins complète :

1° Ceux réunis en « Civitas » et ayant à leur tête un « Princeps civitatis » avec une administration presque romaine ;

2° Ceux que régissait un « Princeps gentis » surveillé par un « Praefectus gentis » et qui conservaient une grande partie de leur autonomie ;

3° Ceux enfin qui ne dépendaient que d'un roi agréé par Rome et qui, sous lui, gardaient leur quasi-indépendance.

#### ÉVÊCHÉS DE L'AURÈS

Il nous reste quelques mots à dire de la civilisation au point de vue catholique. Au moment de la plus grande

splendeur de cette religion en Afrique, l'Aurès était littéralement entouré d'une ceinture d'évêchés.

Au pied des contreforts septentrionaux, on en comptait pas moins de six : Vazaïvi (Zoui), Cedia (Oum-Kif), Mascula (Khenchela), Casae Nigrae (Baghaï), Thamugas (Timgad), Lamboesis (Lambèse).

A l'ouest : Lambiridis (près El-Biar), Mesarfelta (El-Outaya), Vescera (Biskra).

Au sud : Taouda (Touda), Ad Badias (Badès), Ad Medias (Taddert), Ad Majores (Besseriani, près Negrine).

A l'est : Turris Ubaza (Torrebaza), dans la vallée de l'oued Tilidjen, sur la route d'Ad Majores à Tébessa. Plus près de l'Aurès, entre l'oued Hallail et l'oued Bou-Doukrane, ceux de Nova Petra (Henchir-Hadjadj) et Midela (Mdila).

Il est donc bien certain que le christianisme a pénétré l'intérieur de l'Aurès ; des populations très anciennes se disent encore « Roumania » et on retrouve chez elles des usages et coutumes absolument chrétiens dont nous parlerons à la troisième partie de cette étude. Tels, par exemple, que la fête de Bou Ini (bonne année), de Ras Innar (1<sup>er</sup> janvier), des Vendanges et de l'Automne (Rogations).

Cependant on n'y a découvert aucune pierre, aucune inscription chrétienne. Il est donc probable que ce massif montagneux fut simplement entamé par l'Évangile et non complètement soumis par lui.

Les conquêtes du christianisme, comme celles de la colonisation, se résument donc en ceci : Il y a colonisation assez intense dans deux ou trois vallées sur six. Cette colonisation n'est jamais arrivée jusqu'à l'assimilation avec les indigènes, par conséquent les centres chrétiens qui ont existé dans les vallées extrêmes, au nord et au sud, n'ont jamais eu une grande influence sur les populations environnantes.

Puis le donatisme est venu, partant de Baghaï, avec ses violences ; la puissance de Rome commence à disparaître peu après de ces montagnes ruinées par le schisme.

L'invasion étrangère se produit ensuite et avec elle marchent l'abandon, la stérilité et la mort.

## APPENDICE N° 3

### CYCLE HÉROÏQUE DES OULED-HILAL

#### ÉPISODE DE LA DJAZIA ET DE DIAB

Nous extrayons la légende suivante d'un très remarquable travail de M. le capitaine Vayssière sur la tribu des Ouled-Rechaïch, d'origine berbère, parlant encore le chaouïa et qui habitait jadis l'Aurès. L'élément arabe représenté par quelques familles hilaliennes les pénétra vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle. Le chef de famille était un nommé Diab ben Ghanem, renommé entre tous par sa sagesse dans les conseils, sa bravoure et sa vigueur dans les combats. On lui donnait le surnom de Bou-Khébir, ceux qui le suivaient prirent celui de Bou-Mokhaïber.

Etablie d'abord en Tripolitaine après son exode de l'Égypte, cette fraction des Ouled-Hilal descend des environs de Gafsa vers le Sahara, par Tamerza, Négrine et Ferkane, séjourne près de M'sila, donne son nom à la rivière qui y passe (Ouled-Hellel ou Hilal), pousse jusqu'à Badès, sur l'oued El-Arab, remonte peu à peu cette vallée jusqu'à Khenchela, puis, s'éparpillant à droite et à gauche, laisse dans chaque point où elle fait séjour quelques familles fatiguées par les difficultés de la route.

C'est ainsi qu'on en trouve des traces un peu partout dans l'Aurès, mais principalement dans le djebel Cherchar et les monts des Ouled-Rechaïch.

Les légendes relatives aux Ouled-Hilal, à leurs luttes

contre les Berbères, aux exploits de leurs chefs, forment une épopée complète, qui nous transporte aux âges héroïques et qui nous donne une idée fort exacte de l'esprit et des mœurs arabes ; amour, loyauté chevaleresque à côté de ruses voisines de la duplicité, luttés épiques, récits de chasse, scènes de la vie nomade et pastorale, on trouve de tout dans ces chansons de geste, dont l'ensemble constitue un véritable cycle héroïque d'un grand souffle poétique et d'une haute originalité.

Elles sont en prose vulgaire mêlée de morceaux rythmés ; « les vers, disent les Arabes, sont à l'ensemble du récit, ce que le sel est à la viande ». Il est peu de tolba, principalement chez les Ouled-Rechaïch, qui ne les connaissent pas ; elles font les frais des longues veillées autour des feux du bivouac, elles sont assez nombreuses pour qu'on puisse les varier presque indéfiniment.

Les auditeurs du reste ne se fatiguent jamais ; accroupis dans leurs burnous, ils écoutent dans un silence religieux la voix du conteur qui s'élève au milieu du calme de la nuit ; de temps en temps, un d'eux allonge son bras nu pour attiser le feu, et la flamme jette alors un reflet plus vif sur tous ces visages bronzés et attentifs. Le spectacle de ces hommes immobiles, dans le cadre merveilleux des nuits sahariennes, frappe l'imagination autant que les récits du rapsode et on se croit transporté aux âges héroïques où Diab le Hilali courait la plaine à la poursuite de la Djazia.

Cette Djazia joue un grand rôle dans l'épopée hilalienne, ainsi que son amant Diab ben Ghanem ; elle a donné son nom au tombeau romain qui se trouve un peu à l'est de Khenchela, dans la plaine de Sbikha, près du lieu dit « Enchir-Oumkif ». Près de ce point se trouve aussi la kouba de Mergueb-ed-Diab.

Nous donnons ci-dessous cette légende :

Au moment où la tribu avait planté ses tentes dans le Sahara, vivait une jeune fille d'origine noble, dont tous les guerriers célébraient la beauté ; elle s'appelait Djazia

bent Serkane. La tribu était fière d'elle et les plus belles chansons chantées le soir autour des feux avaient été composées en son honneur.

Un jour Djazia avait réuni chez elle quarante jeunes filles nobles pour une réjouissance. Or, ce jour-là, un jeune homme de la même fraction, du nom de Diab ben Ghanem, qui était orphelin et avait pour toute fortune quarante brebis et un bélier, avait mené son troupeau en pâturage dans le voisinage de la tente de la jeune fille. Remarquant de loin une réunion de femmes, il laissa son troupeau et s'approcha pour les voir de près.

Comme il les examinait, il aperçut, près de la tente de Djazia, deux vases dans lesquels celle-ci avait planté des artichauts ; ces plantes, bien soignées, portaient de beaux fruits qui donnèrent envie au jeune homme. Il tira son couteau, les coupa et les mangea. Djazia l'aperçut et lui cria : « Za, Hif ! », le chassant ainsi, en signe de mépris, par le cri dont on se sert pour pousser les chameaux, et lui souhaitant une des maladies habituelles de ces animaux. Diab lui répondit en vers :

Cette maladie est pour celui qui ne soigne pas son hôte.  
La verdure, image du printemps, doit être réservée à l'hôte.

Piquée par ces mots, Djazia dit aux jeunes filles qui se trouvaient avec elle : « Allons prendre chacune une des brebis du troupeau de ce jeune homme. » Elles firent ce qui leur était dit et rapportèrent à la tente les quarante brebis de Diab. Ce que voyant, celui-ci, prit le bélier et l'apporta lui-même. Chacune des jeunes filles égorgea la brebis qu'elle avait apportée, Diab, de son côté, égorgea le bélier en disant :

La viande de mouton est la viande des amoureux,  
Elle est grasse et savoureuse ;  
Les agneaux et le lait caillé sont la nourriture des Arabes.  
Une troupe puissante s'est jetée sur mon troupeau ;  
Les guerrières qui la composaient étaient en nombre égal aux brebis.  
Elles ont laissé le bélier seul et appelant ses brebis,  
Comme une mère, par des bêlements plaintifs ;  
Ce bélier représentait ma part de butin ;

Le mâle appartient toujours au mâle.  
 Toutes les brebis ont été égorgées,  
 J'ai égorgé aussi le bélier.  
 Tel est le cours du monde,  
 On est tantôt pauvre et tantôt riche ;  
 Mon bien a été mangé par des jeunes filles nobles ;  
 C'est un honneur et un heureux présage pour moi.

Ces paroles et l'air de grandeur avec lesquelles elles étaient prononcées donnèrent à penser à Djazia, qui se dit : « Ce Diab ben Ghanem est un homme. » Elle persuada à ses compagnes, toutes filles de grande tente, de demander chacune à ses parents une chamelle pour la donner à Diab ben Ghanem, en remplacement des brebis qu'il leur avait si galamment sacrifiées et qui constituaient toute sa fortune. Ce qui fut dit fut fait ; chacune des jeunes filles lui donna une chamelle et Djazia elle-même lui donna un chameau mâle.

Diab ben Ghanem continua à garder son troupeau de chamelles comme il gardait son troupeau de moutons. Environ un an après, comme il les avait menées en pâturage, il vit venir vers lui un homme qui conduisait deux pouliches par la figure. Une d'elle, de robe blanche, se roulait par terre et se relevait si lestement qu'elle ne tirait pas sur son licol et que son maître ne s'apercevait même pas de son manège. Diab se dit que cette pouliche devait être de race et de merveilleuse vitesse. Il demanda au maître des pouliches, qui était Juif, s'il voulait les vendre ; celui-ci lui répondit affirmativement. Diab lui demanda : « Combien veux-tu de la pouliche blanche ? » L'homme lui répondit : « Donne-moi tout ton troupeau, je te donnerai ma pouliche blanche. » Diab se récria. Après de longs pourparlers, le Juif lui donna la pouliche pour huit chamelles.

Diab, dès ce moment, conduisit toujours son troupeau avec cette pouliche blanche ; il lui donnait, au lieu d'orge, le lait de ses chamelles. Trois ou quatre ans s'écoulèrent ainsi et la pouliche blanche devint une belle jument. Pendant ce temps, le troupeau de Diab s'était augmenté, il

était devenu presque riche, avait pris une femme et un berger le remplaçait dans la garde de ses chameaux ; lui, passait tout son temps à chasser. Il commença, dès ce moment, à prendre part aux razzias que les gens de sa fraction dirigeaient contre les peuplades voisines, et, bientôt, sa réputation de vaillance et de courage s'étendit dans toutes les tribus.

Vers ce temps-là, la renommée de la merveilleuse beauté de la Djazia parvint jusqu'aux oreilles d'un Juif, marchand très riche, qui parcourait les tribus pour son commerce. Ne pouvant la demander en mariage, l'idée lui vint de l'enlever. Pour exécuter son projet, il se rendit au douar de Djazia, monté sur un cheval si vigoureux et si rapide, qu'il ne lui croyait pas son pareil. Arrivé près des tentes, il demanda, suivant l'habitude : « Qui veut acheter des bijoux, des bracelets d'or et d'argent ? » Djazia, qui l'avait entendu, lui dépêcha une de ses femmes avec mission de lui choisir deux bracelets d'or.

La servante alla trouver le marchand qui, après lui avoir demandé de la part de qui elle venait, lui remit deux bracelets pour les présenter à sa maîtresse. Celle-ci les trouva d'un beau travail, mais, après les avoir essayés, les renvoya en disant qu'ils étaient trop grands. Le marchand remit deux autres bracelets, d'un beau travail aussi, mais qui cette fois se trouvaient trop petits. Comme la servante les rapportait encore, le Juif lui dit : « Prie donc ta maîtresse de venir essayer elle-même. C'est seulement en voyant son poignet que je pourrai lui choisir ce qu'il lui faut. »

La Djazia, avertie par sa servante, sortit de sa tente et s'approcha de l'étranger qui était à cheval. « Pourquoi ne mets-tu pas pied à terre ? » Il lui répondit : « Je suis pressé et ma marchandise n'est pas encombrante. J'ai d'autres douars à visiter. Essayez vite et je vais partir. » La Djazia s'approcha sans défiance. Comme elle tendait ses mains au Juif pour lui montrer la grosseur de ses poignets, celui-ci la saisit, attira la jeune fille à lui, l'enleva sur sa selle et partit à fond de train.

Immédiatement, les gens du douar qui avaient assisté, sans avoir eu le temps de s'y opposer, à cet enlèvement si audacieux, sautèrent à cheval et se mirent à la poursuite du ravisseur, appelant à leur aide les gens du douar voisin. Ce jour-là, Diab ben Ghanem était allé à la chasse avec deux de ses amis, Zid et Bou Zid. Les chasseurs avaient tué une gazelle et s'étaient arrêtés pour en faire cuire un quartier. Leurs chevaux étaient près d'eux, les brides pendant à terre, mâchant leurs mors, encore blancs d'écume. Tout à coup, la jument blanche de Diab leva la tête, dressa les oreilles et hennit longuement. Diab s'écria :

La jument blanche hennit ; serait-elle donc inspirée ?  
Ou la tribu est raziée, ou la Djazia est enlevée !

Les trois hommes sautèrent à cheval et se dirigèrent vers leur douar. En arrivant, ils apprirent l'enlèvement de Djazia et, sans mettre pied à terre, se lancèrent à la poursuite du ravisseur.

Ils ne tardèrent pas à atteindre, en suivant leurs traces, les Ouled Hilal qui poursuivaient l'audacieux marchand ; ceux-ci, par l'effet même de leur poursuite, s'étaient échelonnés suivant la vitesse de leurs chevaux. Diab, dont la jument avait autant de fond que de rapidité, les dépassa l'un après l'autre et, à la tombée de la nuit, se trouva sur les talons du Juif. Dès qu'il arriva à la portée de la voix, il cria à Djazia, qui tournait la tête pour voir si on poursuivait son ravisseur :

O celle dont les yeux sont semblables à ceux d'une jeune gazelle,  
Dont les joues brillent comme un soleil,  
Dont les bras ont l'éclatante blancheur des sabres hindous,  
O mon amante de toutes les nuits  
Pour qui mon cœur brûle d'amour,  
O Djazia ! n'aie aucune crainte,  
De mes mains, je ferai pleurer ce Juif, fils du péché,  
Et nous retournerons en paix à notre campement.

Diab aurait pu, dès ce moment, atteindre le Juif, mais il pensa que, s'il le faisait, les autres poursuivants arriveraient presque aussitôt sur lui et qu'il ne pourrait rester un instant seul avec la Djazia. Il prolongea donc la pour-

suite, en retenant sa jument, toujours pleine d'ardeur, malgré la longueur de la course fournie. A la nuit tombante, il comprit qu'il avait assez d'avance sur ses compagnons pour n'avoir pas à craindre d'être rejoint par eux.

Il craignait, d'autre part, que l'obscurité grandissante qui servait ses projets, en lui cachant ses traces, ne favorisât la fuite du ravisseur. Il enleva sa bonne jument dans un suprême effort, atteignit le Juif embarrassé de son fardeau et le perça de sa lance.

Diab et Djazia, qui s'aimaient secrètement depuis leur première rencontre, étaient donc enfin réunis ; seuls dans la nuit profonde, libres de se dire leur amour et de se le prouver, loin des regards importuns et méchants. Djazia, toute à la joie de cette réunion inespérée, sentant son amour grandir encore pour celui qui venait de la délivrer des mains de son odieux ravisseur, voulut aussitôt descendre du cheval du Juif, sur lequel elle était restée, pour aller se jeter dans les bras de son libérateur et de son amant. Mais Diab, bien qu'il eut autant de hâte qu'elle de la serrer sur son cœur, n'oublia pas la prudence. Ne voulant pas compromettre celle dont l'honneur lui était plus cher que la vie, il sut pour un moment faire taire son amour et imposa silence aux désirs qui le consumaient. Il pria Djazia de rester en selle, puis gagna un peu de terrain sur les cavaliers qui venaient derrière eux, et lui fit faire un grand détour, de manière à rentrer à leur douar en les évitant.

Ils marchèrent ainsi, côte à côte, pendant environ une heure. Diab prodiguait à sa compagne les paroles les plus tendres, et celle-ci, le cœur tout gonflé d'amour, ne lui répondait que par des soupirs et des mots entrecoupés. A un moment, leurs chevaux s'étant approchés, Diab se pencha, saisit la jeune fille par la taille, l'attira vers lui et posa longuement ses lèvres sur ses lèvres. Frémissant jusqu'au plus intime de son être et à moitié pâmée, Djazia, après un moment, se dégagea de son étreinte : « O Diab ! murmura-t-elle, d'une voix aussi faible que la brise du Sahara un soir d'été, Diab, doux objet de mes rêveries de vierge, toi que j'aime depuis si longtemps sans que ma mère



le sache, ton amour est encore plus doux que ton bras n'est fort ; je suis ta chose et ton bien. Ne me fais pas souffrir plus longtemps. Mets pied à terre et viens sur mon cœur ! »

Diab lui répondit : « O Djazia ! ta salive est plus agréable à mes lèvres que la fraîche source de l'oasis après une longue course. Je t'aime depuis le jour où je t'ai vue pour la première fois et tout mon être frémit à la pensée que tu vas être à moi. Je te veux. Je te désire jusqu'à en mourir. Mais il vaut mieux ne pas descendre de cheval. Demain, les cavaliers de notre tribu suivront nos traces, et, s'ils voient que nous avons mis pied à terre, ils ne manqueront pas de médire et de soupçonner ta vertu. L'amour ne doit pas faire oublier la prudence, et nous pouvons être heureux à l'insu de tous. »

Il dit, et, s'appuyant sur sa lance, sauta légèrement sur le cheval de la jeune fille. Celle-ci, qui avait compris son intention, lui fit place derrière elle, puis se tournant vers lui, l'entoura de ses bras, le baisa sur la bouche et s'abandonna en fermant ses grands yeux de gazelle.....

Après qu'ils se furent livrés à toutes les ivresses de l'amour partagé, Diab ben Ghanem remonta sur sa jument qui était restée attachée à sa lance fichée à terre, et les deux amants se remirent en route. Ils marchèrent toute la nuit, toute la journée du lendemain et ne rentrèrent à leur douar que vers le soir. Cependant, en les voyant revenir tous deux, les Hilailia se doutèrent que Djazia avait donné sa récompense à celui qui l'avait délivrée des mains de cet infidèle, fils du mal. Ils envoyèrent deux cavaliers suivre les traces laissées par les chevaux pour voir si les jeunes gens avaient mis pied à terre et s'étaient reposés côte à côte ; les cavaliers rendirent compte, trois jours après, que les traces étaient partout régulières et que, nulle part, Diab et Djazia n'étaient descendus de cheval.

Une partie des Hilailia acceptèrent leurs déclarations et admirèrent que la Djazia était sortie intacte de l'aventure. Il parut impossible à d'autres qu'un homme vaillant et

courageux comme Diab, venant de délivrer une jeune fille de la beauté de Djazia et restant en tête-à-tête avec elle durant toute une nuit, n'eût pas profité de l'occasion unique qui s'offrait à lui. Parmi ces derniers, se trouvait Khalifa Zenati, guerrier très redouté par sa valeur, le plus influent de la sous-fraction des Zenata, dont on le considérait comme le chef. Depuis longtemps, il aimait Djazia en secret ; la pensée que la jeune fille avait appartenu à un autre lui déchirait le cœur, et, aigri par la souffrance, il soutenait, avec âpreté et violence, que Djazia n'était plus vierge.

Les esprits s'échauffèrent peu à peu : les « Drid », défenseurs de la Djazia, et les « Zenata » qui soutenaient les accusations de leur chef, en vinrent aux injures, puis aux coups. Deux jours de suite, les cavaliers des deux partis se montrèrent dans la plaine et, chaque fois, de nombreux cadavres restèrent sur le terrain.

Peiné de ces massacres inutiles, qui faisaient périr la fleur des cavaliers de la tribu, Khalifa Zenati proposa à Diab ben Ghanem, que les Drid considéraient, en raison de sa vaillance, comme leur principal champion, d'en finir par un combat singulier. Diab accepta. Les deux guerriers se rencontrèrent le lendemain au milieu d'un grand cercle formé par les gens des deux partis. La Djazia était présente et semblait en quelque sorte présider ce combat livré pour elle et dont sa réputation de vertu était l'enjeu. Les deux combattants étaient si maîtres de leurs montures et si habiles dans le mouvement du sabre et du bouclier qu'ils luttèrent toute la journée sans parvenir ni à se blesser, ni à se démonter. Ils combattirent ainsi sept jours de suite sans résultat.

Le huitième jour au matin, pour encourager son champion, Djazia lui envoya son collier. Diab le porta à ses lèvres, le baisa, aspira longuement son parfum qui était celui de sa maîtresse, puis, avant d'aller au combat, le passa au cou de sa jument. La lutte ayant recommencé, à la première passe, le sabre de Diab glissa sur le bouclier de son adversaire et atteignit la jument de Zenati. Le coup

était si violent que la jument s'affaissa pour ne plus se relever. Khalifa Zenati étant démonté, les chances n'étaient plus égales et le combat fut encore interrompu. Diab demanda à son adversaire quand ils recommenceraient ; celui-ci répondit qu'il lui en ferait donner avis.

Dès le lendemain, Khalifa Zenati se mit à la recherche d'une bonne monture. Ne réussissant pas à en trouver une, il se résolut à envoyer sa propre fille chez Diab ben Ghanem, pour lui demander de lui vendre sa jument ; il savait bien que Diab, généreux et chevaleresque, ne pourrait rejeter la demande d'une femme. Djazia eut vent de son intention par l'indiscrétion d'un serviteur ; elle se rendit le soir même à la tente de Diab, devant laquelle sa bonne jument était attachée à côté d'une autre de moindre valeur, également de couleur blanche, enfonça des aiguilles dans les jambes de derrière de sa jument favorite, puis les recouvrit de goudron, de manière à cacher les aiguilles et à faire enfler les jambes de la bête.

Le lendemain, la fille de Khalifa Zenati se présentait à la tente de Diab. Celui-ci lui fit le meilleur accueil, et, après les premiers souhaits de bienvenue, l'invita à s'asseoir et à prendre une collation. Elle lui répondit : « La meilleure et la plus agréable collation que tu puisses m'offrir, c'est de m'accorder la chose que je vais te demander. » Diab lui dit : « Je suis heureux, si tu as un désir que je puisse satisfaire. »

A ce moment, entra dans la tente Djazia, qui venait, avec quelques-unes de ses compagnes, saluer la fille de Khalifa Zenati. Celle-ci alla immédiatement au-devant d'elle, l'embrassa, puis, l'ayant prise à part, lui montra les deux juments blanches qui étaient à la corde devant la tente et lui demanda laquelle des deux bêtes Diab montait dans les combats. Djazia lui indiqua la moins bonne, en ajoutant que l'autre était médiocre et avait du reste presque toujours les jambes enflées. La fille de Khalifa Zenati, rentrant alors dans la tente, demanda à Diab de lui vendre, pour son père, la meilleure de ses juments.

Diab, lui répondit : « Je ne puis rien te refuser. Les deux juments qui sont devant la tente sont à moi. Choisis celle que tu voudras, je te la donne ». La jeune fille, après un moment d'hésitation, se décida pour celle dont les jambes étaient saines. Diab lui fit immédiatement mettre un bridon et l'envoya à la tente de Khalifa Zenati.

Khalifa, en voyant arriver cette jument, dit à sa fille : « Ma fille, cette jument n'est pas celle de Diab. Il t'a trompée et ne mérite pas la réputation de noblesse et de générosité qu'on lui a faite. » La jeune fille lui répondit :

« O mon père, Diab est le plus noble et le plus généreux des hommes. Si je ne vous amène pas la jument qu'il montait quand il a combattu contre vous, n'en accusez que moi seule. Il y avait deux juments attachées devant sa tente : l'une avait les jambes saines, l'autre avait les jambes enflées. Il m'a prié de choisir, j'ai cru bien faire en prenant celle-ci dont les jambes étaient en bon état. » Khalifa Zenati reprit : « Ma fille, tu as fait pour le mieux ; mais ç'aurait été une bonne fortune pour ton père si tu avais choisi l'autre, même avec ses jambes malades. »

Il fit ensuite seller la jument, la monta et l'essaya. Quoique bien loin de valoir la jument favorite de Diab, elle n'était pas à dédaigner. Khalifa comprit qu'il ne pouvait en trouver une meilleure et, dès le lendemain, envoya son cartel à Diab ben Ghanem.

Cependant, Djazia, dès le départ de la fille de Khalifa Zenati, avait enlevé les aiguilles qu'elle avait enfoncées dans les jambes de la jument favorite de Diab, avait lavé ses blessures avec de l'eau fraîche, puis avait fait sur toutes les jambes une application de henné. La bonne bête guérit presque de suite, et, sa jument se trouvant en état, Diab put accepter le cartel de Khalifa Zenati.

Les deux adversaires se rencontrèrent, comme précédemment, au milieu d'une sorte de cirque formé par les spectateurs des deux fractions. Au premier choc, Diab atteignit son ennemi au côté, Khalifa tomba. Diab s'élança sur lui. Les deux hommes roulèrent l'un sur l'autre. Aucun d'eux ne se relevant, les assistants se demandaient avec anxiété

lequel des deux sortirait vainqueur de cette étreinte mortelle. Chacun, dans les deux partis, faisait des vœux pour son champion, mais personne n'osait s'avancer sur les combattants.

Après un long moment d'attente, Djazia s'écria :

« La mort s'est abattue sur eux. »

Se levant alors au milieu de ses compagnes et s'adressant à Diab lui-même, elle lui cria : « O Diab, lève toi et viens. » En entendant la voix de son amie, Diab se leva et vint rejoindre ses compagnons en disant :

Toujours le premier au combat ;  
Ma lance est comme empoisonnée,  
Mon sabre est aigu et tranchant,  
Leurs blessures sont toujours mortelles,  
J'ai tué la jument de Zenati,  
Au jour d'un combat loyal ;  
Mon adversaire a pu s'échapper de mes mains  
Et le combat a été interrompu.  
Mais au jour fixé par la destinée,  
Il ne lui est plus resté de refuge ;  
Je l'ai percé de ma lance aigüe,  
Et il s'est écroulé comme une ruine,  
O malheureux Khalifa Zenati !  
Tu es parti et les tiens sont encore là.

La victoire de Diab fut considérée par les Hilaïlia comme une sorte de jugement de Dieu ; elle mit fin aux médisances des Zenata, qui s'accordèrent, dès lors, à proclamer la vertu de la Djazia.

C'est ainsi que Diab ben Ghanem sauva la réputation de sa maîtresse, à la fois par sa prudence et sa valeur. Elle le récompensa en continuant à l'aimer et à lui accorder ses faveurs à l'insu de tous.

Tout dans ce récit ne rappelle-t-il pas les tenons de nos cours d'amour et ne sent-on point que les rapsodes arabes de jadis, avaient vécu intimement côte à côte avec nos troubadours ? Ce respect de la femme, cette discrétion dans l'amour, ce combat qui ressemble tant à ce qu'on

nommait « le jugement de Dieu », ne prouvent-ils pas que la colonisation arabe de ce temps, s'était affinée au contact de nos chevaliers, à l'époque des croisades.

Le héros du cycle héroïque des Ouled-Hilal n'est point Diab ou la Djazia, dont nous venons de raconter la légende, mais un certain Ahmed, surnommé le Hilali.

Il est le plus jeune de sept garçons, fils d'un même roi, et demande à son père de marier ses six frères et lui-même avec sept jeunes filles issues du même père et de la même mère. Comme le sultan ne peut les satisfaire, ils partent à la recherche d'un royaume, errant tous les sept dans le Sahara. Ahmed rencontre des ogres, des voleurs, des dragons, des rivières qui se combattent, des montagnes qui s'entrechoquent. Il triomphe de toutes les difficultés et parvient au château d'un roi qui a sept filles de la même femme. Après une série de combats, il se marie. Sa femme lui donne un anneau magique qui lui asservit les génies. Ses frères, jaloux de ses services, le trahissent et l'abandonnent dans un puits (comme le Joseph de l'Écriture). Mais il s'échappe grâce à son anneau, revient dans le royaume de son père et met ses six frères à mort.

Une autre fois, il est fiancé à une jeune fille du Souf et habite la plaine de Sbikha, près de Khenchela. Son cheval gris, nourri par lui-même de lait et de dattes, le porte en un jour au cœur du Sahara. Il a décidé le père de sa fiancée à passer l'été dans la Sbikha ; mais le père retire sa parole et, pendant qu'Ahmed accompagne un de ses troupeaux du côté de Constantine, il retourne au Souf, emmenant la jeune fille. Des traîtres ont enfermé le cheval d'Ahmed dans un château lointain. Il revient, se livre au désespoir et appelle son cheval. L'animal brise de ses quatre pieds les murs du château, renverse ses gardiens et rejoint son maître. Ahmed lutte dans le Sahara contre les tourbillons de sable, il est aveuglé, son cheval reste près de lui et pleure. Un oiseau merveilleux survient qui indique un remède au jeune héros. Il enlève sa fiancée et retourne à la Sbikha.

Ces légendes héroïques, qui conviennent par tant de traits à la vie actuelle des gens de l'Aurès, principalement de ceux de l'est et du sud, ne se racontent qu'en langue arabe. Aussi bien les chansons, les proverbes, les maximes précises que les bardes et guerriers de la montagne affectent de bien dire, comme s'ils avaient retenu dans leur barbarie quelques accents des cours d'amour, sont arabes : et les femmes chaouïa, qui parlent toujours la langue berbère, chantent en arabe quand elles s'avancent dans leurs fêtes, par groupes de quatre, sur un rythme lourd, les unes au-devant des autres.

L'invasion hilalienne a donc laissé des traces profondes, sinon sur le sol, du moins dans l'esprit des Zenata. Ils affirment qu'ils sont incapables d'inventer un conte, aucune poésie héroïque, tandis que les Beni-Hilal étaient tous poètes inspirés.

Faut-il ajouter que le cycle d'Ahmed le Hilali a été composé pendant l'invasion même ou très peu après et faut-il en conclure que la plupart des traits de la vie nomade, qui y abondent, lui sont empruntés ? Les Beni-Hilal sont toujours représentés comme Sahariens, possesseurs de chameaux. D'autre part, dans la légende de Baghaï, que nous avons donnée à la première partie de cette étude (fin du chapitre II), le vieux roi fuit dès qu'il apprend qu'un chameau a paru sur le Mahmel. N'est-ce pas là une preuve que la vie nomade, dont le chameau est l'emblème, était encore peu connue au XI<sup>e</sup> siècle dans l'Aurès et les pays montagneux de l'est ? Les Beni-Hilal l'y auraient introduit les premiers, en faisant le désert dans une grande partie du pays et, après leur départ, les Berbères auraient été forcés de les imiter, faute de mieux.

On assiste encore aujourd'hui, sous les tentes et sous toutes les petites maisons des Chaouïas, aux représentations rapsodiques des anciens Grecs. Le soir (car il est inconvenant de conter pendant le jour), suivant la qualité du voyageur et suivant qu'il se trouve au milieu d'indigènes instruits du passé ou tout à fait sauvages, un orateur commente soit les hauts faits de Sidi Abdallah, le conver-

tisseur musulman de l'Aurès, le brûleur de chrétiens, soit les aventures de Ahmed le Hilali, soit les tours d'adresse d'un voleur illustre, soit quelque fable enfantine.

La première série est la plus ancienne, elle se conte ainsi en arabe :

« Comment Sidi Abdallah ruina Tébessa ? »

« Ce que dit Abdallah devant l'Aurès. »

« Comment Sidi Okba fut tué par les Berbères ? »

Tous ces motifs sont développés religieusement, sans variation et ressemblent fort aux « hadits » du Prophète. Ils sont même souvent consignés dans des manuscrits.

La seconde série ne s'écrit pas, mais tous les détails n'en sont pas moins fixés sans variantes, si bien que, lorsqu'on entend conter telle ou telle aventure de Ahmed le Hilali, on peut en savoir d'avance le milieu et la fin. Les auditeurs corrigent le narrateur lorsqu'il se trompe.

Les histoires des voleurs sont les plus variées. Il en existe une cependant qui rappelle la fable de maître Pathelin et qu'il n'est pas permis d'altérer. Enfin, les contes ordinaires, les fables, sont de pures œuvres de fantaisie, où l'on trouve avec surprise des sujets populaires parmi nous.

Dans cette suite de récits, qui rompent la monotonie des longues veilles, les soirs d'été, le rang qu'occupe le cycle d'Ahmed le Hilali est inférieur en dignité aux histoires des compagnons du Prophète, mais bien supérieur à tout le reste dans lequel l'élément chaouïa se fait surtout sentir.

## APPENDICE N° 4

## ANNEXE A LA CAMPAGNE DE 1879

COLONNE EXPÉDITIONNAIRE COMMANDÉE PAR M. LE COLONEL CAJARD

## RAPPORT SUR L'OPÉRATION DU 16 JUIN

(Passage du défilé de Tighanimine)

Le 16 juin, à 6 heures 30 du matin, la colonne arrivait à l'entrée du défilé de Tighanimine. Quelques Spahis étaient placés sur une hauteur, en avant de l'entrée, d'où ils plongeaient dans le défilé en l'enfilant en partie. Ils furent remplacés par une section de la 3<sup>me</sup> compagnie du bataillon d'avant-garde, commandée par M. le sous-lieutenant Legay ; et deux autres sections de la même compagnie, sous les ordres du capitaine Lobrani, allèrent prendre position sur la hauteur en face, l'une à mi-côte et l'autre à l'extrême crête d'où elle découvrait tout le terrain en avant de la sortie du défilé. Ces trois sections exécutèrent des feux de salve, la 1<sup>re</sup> enfilant le défilé en partie, la 2<sup>me</sup> contre la paroi de l'escarpement de droite et la 3<sup>me</sup> sur le terrain au-delà de la sortie où 100 à 150 Arabes étaient réunis. Le passage ainsi préparé, je reçus l'ordre de m'engager dans le défilé, de le passer et de prendre position à sa sortie. Je me portai aussitôt à la tête de mon bataillon qui marchait dans l'ordre suivant : 4 sections de la 3<sup>me</sup> compagnie, 2<sup>me</sup> compagnie et 1<sup>re</sup> compagnie entières, et m'engageai dans le défilé. Quelques Arabes alliés qui nous précédaient dans ce passage des plus difficiles, et que tout le monde dut exécuter à pied, nous montrèrent, peu avant

d'en sortir, près d'une maison, à 500 ou 600 mètres en avant, des Arabes en petit nombre sur lesquels je fis tirer quelques coups de feu et qui s'enfuirent. Je fis de même exécuter quelques feux de salve de section sur la maison de droite où je fis porter une section qui y prit position. Nous continuâmes d'avancer en tirant des coups de fusils sur les fuyards que les yeux seuls des Arabes pouvaient voir et nous arrivâmes ainsi jusqu'à la maison qui est dans l'axe du défilé où je fis exécuter au 1<sup>er</sup> peloton de la 2<sup>me</sup>, déployé en tirailleur, un changement de direction à droite pour le porter ensuite en avant, dans la direction du chemin que doit suivre la colonne, et lui faire prendre position sur le point le plus élevé du plateau, près d'un ravin large et profond.

Le 2<sup>me</sup> peloton, resté en soutien sur une hauteur en arrière, est venu se réunir au 1<sup>er</sup> après avoir été remplacé par un peloton du corps principal. La 1<sup>re</sup> compagnie, après le passage du défilé, a été envoyée à droite où elle a pris position à côté de la section de la 3<sup>me</sup>.

De cette façon, la 1<sup>re</sup> compagnie et une section de la 3<sup>me</sup> occupaient la hauteur à droite et la 2<sup>me</sup> la hauteur à gauche de la vallée que devait remonter la colonne.

Les 3 sections de la 3<sup>me</sup>, qui avaient pris position à l'entrée du défilé, ont quitté leurs positions après que toute la colonne l'eut franchi et ont rejoint en même temps que l'arrière-garde.

Dans cette opération, la 3<sup>me</sup> a brûlé 217 cartouches.

la 2<sup>me</sup> a brûlé 198 —

la 1<sup>re</sup> a brûlé 95 —

Total..... 510 cartouches.

Tighanimine, le 11 juin 1879.

Le Chef de bataillon,  
Signé : DIRCKSEN.

A Monsieur le Colonel commandant la colonne.

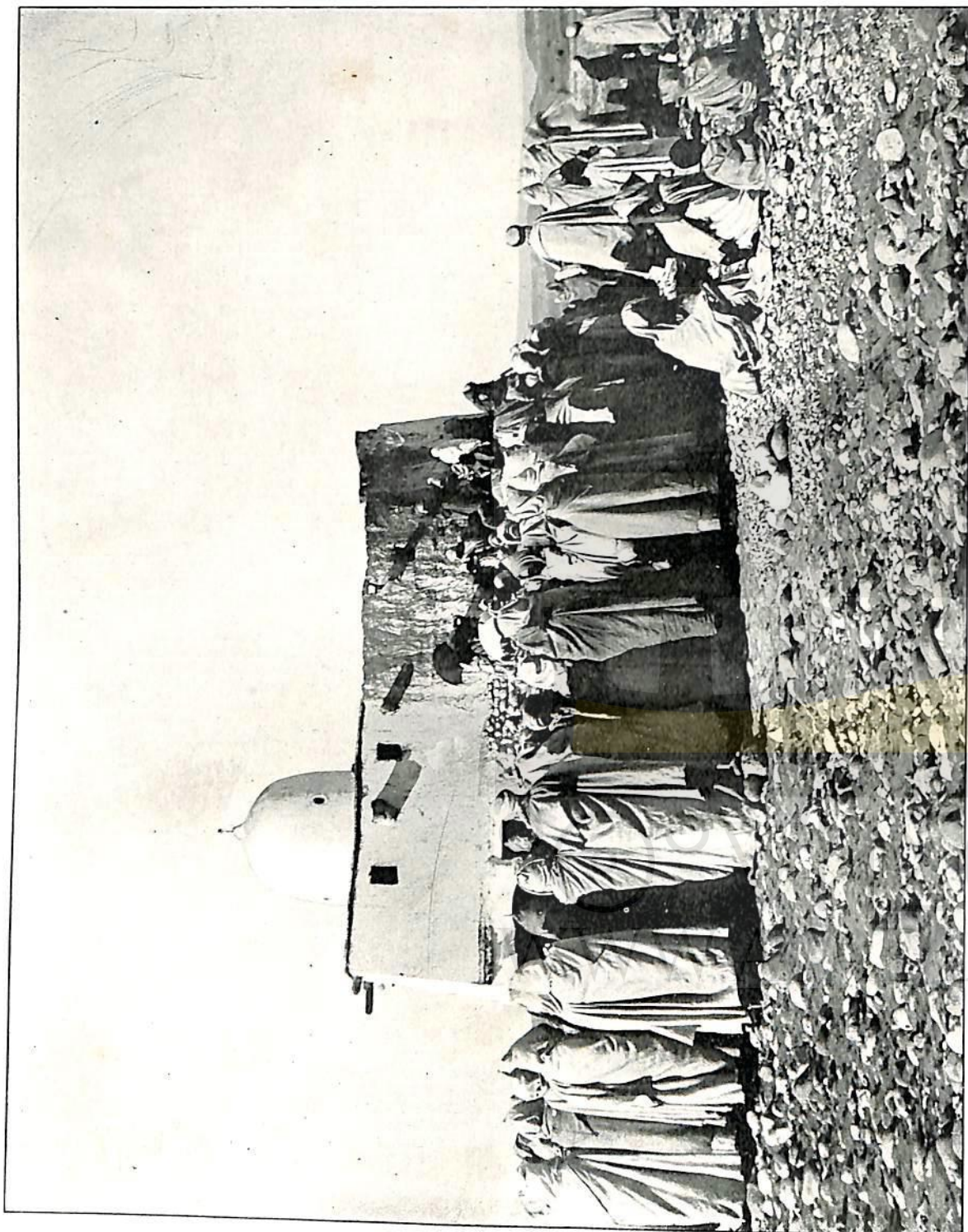
TROISIÈME PARTIE

HISTOIRE PARTICULIÈRE

DES DIVERSES TRIBUS DE L'AURÈS

MŒURS — USAGES — COUTUMES — MANIÈRE DE VIVRE  
DES HABITANTS

°°°∇∩Σ°°   °°∩°∫Σ∫  
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



MOSQUÉE DE SIDI-ZERZOUR, UN JOUR DE PÈLERINAGE  
Cette mosquée est située à Biskra, elle est construite au milieu du lit de l'Oued Biskra (Oued El-Kantara)

Photographie de M. Fréchet, photographié à Biskra.

## TROISIÈME PARTIE

### HISTOIRE PARTICULIÈRE

DES DIVERSES TRIBUS DE L'AURÈS

MŒURS — USAGES — COUTUMES — MANIÈRE DE VIVRE

DES HABITANTS

#### INTRODUCTION A LA TROISIÈME PARTIE

Le massif de l'Aurès est réparti, au point de vue administratif, entre le territoire civil (communes mixtes) et le territoire militaire (cercle de Khenchela).

Les communes mixtes ont dans leurs dépendances les tribus suivantes :

1° *Commune mixte d'Aïn-Touta.*

Lakdar-Halfaouïa ;  
Ouled-Fedhala ;  
Beni-Maâfa ;  
Beni-Ferah ;  
Ouled-Ziane.

2° *Commune mixte de l'Aurès* (siège à Lambèse).

Ouled-Abdi ;  
Ouled-Daoud.

Ces deux tribus composent tout le territoire de la commune.

3° *Commune mixte de Khenchela*.

Oudjana ;  
Amamras.

Le territoire militaire se compose du cercle de Khenchela, auquel sont rattachées les tribus dont les noms suivent :

Beni-bou-Slimane, avec un poste d'officier à Tkout ;  
Douar Rassira ;  
Douar Mechounech ;  
Ahmar-Khaddou ;  
Djebel Cherchar.

## CHAPITRE PREMIER

### HISTOIRE PARTICULIÈRE DES DIVERSES TRIBUS

#### DE L'AURÈS

Nous avons, dans la deuxième partie de cette étude, traité de l'histoire générale des montagnes de l'Aurès et du rôle que les habitants du massif ont joué aux différentes époques des invasions qui se sont succédées, durant des siècles, sur le territoire de l'Afrique du Nord. Il nous reste à parler plus particulièrement des tribus habitant ces montagnes et à dire quelques mots de l'origine de chacune d'elles.

Nous commencerons cette narration en partant de la limite occidentale de l'Aurès, c'est-à-dire de la route et de la voie ferrée de Batna à Biskra.

#### 1° LAKDAR-HALFAOÛIA

Les Lakdar-Halfaouïa sont, à proprement parler, une confédération de quatre groupes de population venus de divers points de l'Afrique à des époques différentes. Le noyau principal, qui a donné son nom à la confédération, est une fraction de la tribu arabe des Lakdar, émigrés des environs de Biskra. La qualification d'El-Halfaouïa provient de la grande quantité d'alfa qu'on rencontre dans cette région.

Les quatre fractions, qui composent la tribu, n'intéressent pas toutes la région de l'Aurès. Nous les énumérons cependant ci-après, en partant de l'est :

— Les Ouled-Sidi-Yahia-ben-Zekri ont pour ancêtre



un marabout venu de Saguiet-el-Hamra (Maroc), ils appartiennent à la race berbère.

— Les El-Beriket, parmi lesquels les Lakdar, sont de race arabe; une seule de leurs sous-fractions, les Ouchechma, sont d'origine zénatienne.

— Les El-Khammès, originaires de l'Aurès et du Bou-Thaleb, sont de race berbère.

— Les Ouled-Youssef sont d'origine arabe, sauf l'incorporation parmi eux de nombreux éléments berbères depuis qu'ils habitent cette contrée.

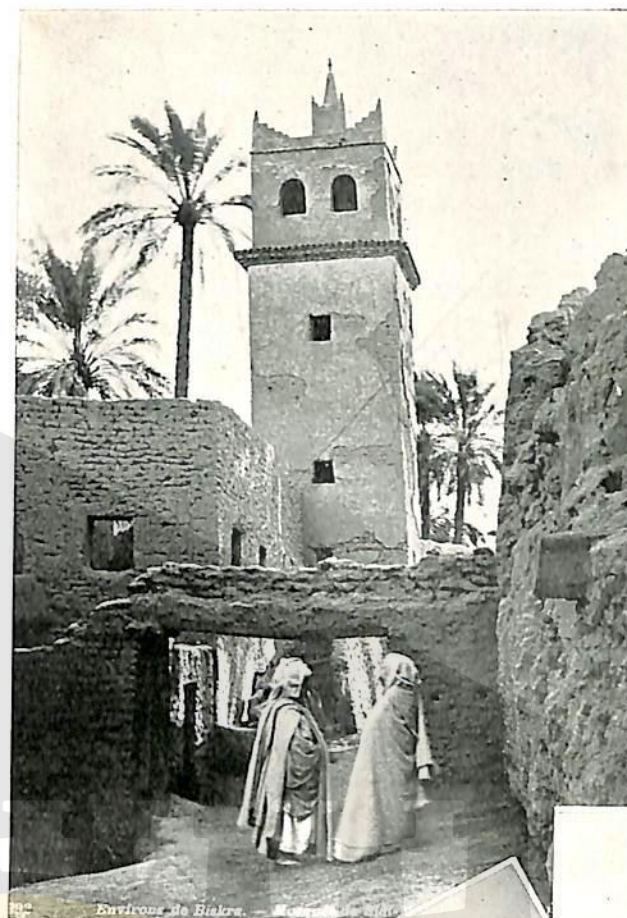
Cette agglomération de populations n'a pas d'histoire ou de traditions communes. Les éléments hétérogènes qui la composent manquent de cohésion et de solidarité. Aux époques de troubles, les Lakdar-Halfaouïa paraissent avoir joué un rôle de pillards, interceptant la route du Sud. Devant un pouvoir fort ou des adversaires victorieux, ils fuyaient et cherchaient un refuge dans leurs montagnes.

La tribu des Lakdar-Halfaouïa dépend de la commune mixte d'Aïn-Touta; elle est divisée en quatre douars :

- 1° Le douar d'El-Ksour (dans l'Aurès);
- 2° Le douar El-Beriket (en majeure partie sur la rive droite de l'oued Kantara);
- 3° Le douar de Tilatou (sur la rive droite de l'oued Kantara);
- 4° Le douar de Seggana (dans le Hodna).

Le douar d'El-Ksour nous intéresse seul (sauf une petite portion du douar d'El-Beriket). Il comprend, à l'est de Batna, la plaine d'Aïn-el-Assafer; au sud-ouest de cette localité, la plaine d'El-Biar; au sud, les pentes boisées du djebel Ech-Ali, le bled Tafrent et la plaine d'El-Ksour. Ce douar occupe une superficie de 20,000 hectares et a une population de 1,800 habitants. Le cheptel est de 300 chevaux ou juments, 400 mulets, 400 ânes, 50 bœufs, 10,000 moutons et 7,000 chèvres.<sup>1</sup>

1. — Tous les chiffres donnés ci-après ne sont qu'approximatifs.



MOSQUÉE DE SIDI-MOUSSA  
près Biskra

Photographie de M. Neurdein, photographe à Paris,  
52, avenue de Breteuil.



MOSQUÉE DE TAGOUST

Photographie de M. Moreau, administrateur adjoint  
de l'Aurès



MOSQUÉE D'AMENTANE

Photographie communiquée par M. Arripe, administrateur principal  
de l'Aurès.

## 2° OULED-FEDHALA

Le groupe de population connu sous le nom de Ouled-Fedhala ne constitue, pas plus que le précédent, un groupe homogène. Il se compose de deux tribus bien distinctes : les Ouled-Fedhala et les Beni-Maâfa.

A. *Ouled-Fedhala.*

D'après la tradition, les Ouled-Fedhala seraient venus du Maroc en même temps que les Ouled-Sidi-Yahia-ben-Zekri (voir Lakdar-Halfaouia). Une autre origine veut que les Ouled-Fedhala soient venus des bords de l'oued Nougha (Bibans). Au commencement du XI<sup>e</sup> siècle, ils se fixèrent au nord d'El-Kantara et leur goum s'établit à la smala de Sidi-Yahia-ben-Zekri, qui occupait la merdja d'Aïn-Touta. Enfin, et ce sera à cette version que nous nous arrêterons de préférence, quelques indigènes des Ouled-Fedhala prétendent que leur tribu n'aurait jamais cessé d'habiter la région qu'ils occupent actuellement. Ils seraient, tout comme les Beni-Ferah et les Beni-Maâfa, des descendants des autochtones.

Néanmoins, la version qui a le plus cours chez les Ouled-Fedhala, et nous la donnons pour ce qu'elle vaut, est la seconde ; il s'y rattache une légende qui fait bien ressortir l'union des Ouled-Fedhala et des descendants de Sidi Yahia, union qui n'a d'ailleurs jamais cessé d'exister. Lors de leur arrivée, vers 1637, dans la contrée, les Ouled-Sidi-Yahia s'étaient reconnus tributaires des Juifs de Tilatou, descendants de ceux qui étaient venus s'installer sur ce point après la répression par Marius Turbo, sous Trajan, de la révolte des Israélites en Cyrénaïque<sup>1</sup>. Un jour de marché, les Ouled-Fedhala exprimèrent au marabout de Sidi-Yahia la surprise qu'ils éprouvaient de voir les Juifs venir imposer leur volonté à un homme aussi vénérable que lui et l'engagèrent à suspendre les préparatifs de la *diffa* (festin) qu'il leur servait chaque vendredi,

1. Voir page 116 le récit de ces événements.

ajoutant qu'ils se chargeraient de leur faire un tout autre accueil. En effet, quand les Juifs vinrent pour recevoir l'hospitalité à laquelle ils étaient habitués, ils furent désagréablement surpris de se voir assaillis par le goum des Ouled-Fedhala, uni aux serviteurs de Sidi Yahia. Le massacre, commencé à Aïn-Touta, ne se termina qu'au col des Juifs (teniet El-Youdi) <sup>1</sup> où le chef de ces derniers fut tué sur le grand âne blanc qu'il montait habituellement et qui, dit la légende, avait la vitesse d'un cheval rapide.

Ce n'est que vers 1700, que les Ouled-Fedhala songèrent à se créer une installation durable dans la région ; à cet effet, ils s'associèrent aux Beni-Maâfa pour l'exploitation des terres de Barbat, sur la rive gauche de l'oued Fedhala. Une discussion étant survenue entre un Fedhali et un Maâfi, une séparation entre ces deux tribus se produisit. D'un autre côté, les Ouled-Fedhala se partagèrent en deux parties. Les uns se groupèrent sur les bords de l'oued Fedhala, autour de la déchera de Tahament, les autres remontèrent vers l'est, dans les montagnes, d'où les Achèches avaient, dans leurs immigrations successives du désert à Chemora et réciproquement, violemment expulsé les Ouled-Aziz et les Ouled-ben-Achir.

A la suite de nombreuses unions contractées avec les Ouled-Sidi-Yahia, les terres avoisinant l'oued Fedhala ne suffirent plus à l'alimentation de la tribu, qui repoussa les Achèches vers le nord et occupa les territoires de Feïd-el-Loudi et de l'oued Meryem (versant septentrional de l'Aurès). C'est encore sur ce point que se font les grandes cultures des Ouled-Fedhala.

#### B. *Beni-Maâfa.*

Les Beni-Maâfa n'ont conservé aucune tradition, ni sur leur origine, ni sur les événements remarquables auxquels

1. Teniet El-Youdi, col des Juifs, est une appellation fréquente en Algérie ; elle désigne toujours un endroit où l'on pillait les caravanes et où on assassinait les voyageurs isolés. Il existe, non loin de Figuig, un col de la Juive, près duquel le Gouverneur général, M. Jonnart, fut attaqué en 1903, avec la reconnaissance du général O'Connor.

ils ont pu participer. Ils descendent du mélange des Gétules et des Lybiens avec les conquérants arabes et n'ont jamais quitté les montagnes où nous les voyons installés.

On les trouve au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, ainsi que nous venons de le dire, associés aux Ouled-Fedhala, pour l'exploitation des terres de la rive gauche de l'oued Fedhala. Ils sont divisés en deux fractions qui ont donné leur nom aux deux villages qu'elles occupent, Meradça et Fetatcha, situés l'un en face de l'autre, au bord du précipice qui sert de lit au chabet El-Kébir.

Antérieurement à l'occupation française, de violentes rivalités s'étaient élevées entre eux, tant pour la possession des rares parcelles cultivables qui existaient sur leur territoire, que pour le partage des eaux du chabet qui irriguent leurs jardins situés sur les deux rives. On montre encore, dans les décheras, les tours d'où l'on signalait les incursions de l'ennemi. Ces haines existent encore à l'état latent.

Les Ouled-Fedhala ne se sont jamais soulevés contre la France. Ils formaient jadis, avec les Beni-Maâfa et les Achèches, le caïdat des Achèches, unité administrative du cercle militaire de Batna ; cette division a duré depuis 1850 jusqu'au 29 décembre 1884, date à laquelle la tribu des Ouled-Fedhala (Beni-Maâfa compris) a été réunie à la commune mixte d'Aïn-Touta (source du mûrier ; centre principal : Mac-Mahon.)

Les Ouled-Fedhala sont partagés en trois douars :

- 1<sup>o</sup> Douar Tahament ;
- 2<sup>o</sup> Douar Djebel-Groum ;
- 3<sup>o</sup> Douar Meryem ou Meryel.

Ils occupent la haute vallée de l'oued Meryem, sur le versant septentrional de l'Aurès (plaine des Sbakh) et l'oued Fedhala, une partie de l'oued Smaïl et le chabet El-Kébir, sur le versant méridional.

Le chiffre de la population des deux tribus réunies est de 4,000 habitants pour 55,000 hectares, soit 7 habitants environ par kilomètre carré. Sur ces 55,000 hectares, il y en a 35,000 de forêts et 300 seulement labourables ; un

hectare doit donc suffire à la nourriture de 13 habitants. Le cheptel est de 350 chevaux, 300 mulets, 200 ânes, 300 bœufs, 24,500 chèvres, 13,500 moutons.

### 3° BENI-FERAH

Les Beni-Ferah n'ont pas d'histoire. On ne retrouve chez eux aucune de ces légendes héroïques dont les Arabes sont si prodigues.

Les Beni-Ferah ne peuvent être classés que très difficilement dans les fractions berbères qui se partagent l'Aurès. Leur langue tient le milieu entre le tamazirt de l'oued Abdi et le zenatia du djebel Cherchar. Cependant, en prenant certains points de comparaison, on peut dire, sans crainte de se tromper, qu'ils appartiennent au groupe Zénète. Installés de tout temps dans l'Aurès, ils ont pris aux peuplades voisines venues depuis quatre siècles (Ouled-Abdi et Ouled-Daoud) certains termes et quelques expressions de langage.

Les Beni-Ferah ne paraissent pas avoir fait beaucoup parler d'eux pendant le moyen-âge et l'époque moderne. Ils eurent cependant à lutter souvent contre leurs voisins et devaient, pour éviter les surprises, établir autour de leurs jardins un réseau de postes vigies dont on retrouve encore les ruines.

Depuis 1848, les Beni-Ferah nous sont restés fidèles ; ils ont toujours fait partie du même caïdat que les Ouled-Ziane et les Beni-Souik. Par arrêté du 18 décembre 1886, ils ont été distraits du cercle de Biskra et rattachés à la commune mixte d'Aïn-Touta. Un cadî réside au village des Beni-Ferah.

Ils ne forment qu'un douar, celui d'Aïn-Zatout.

La population des Beni-Ferah est de 3,000 habitants pour 18,000 hectares, dont moitié de forêts et 300 hectares de terres irrigables. Il y a donc environ 17 habitants par kilomètre carré. Le cheptel est de : 200 chevaux ou mulets, 100 ânes, 100 bœufs, 2,000 moutons et 6,000 chèvres.

### 4° LES SAHARIS

Nous ne parlerons ici des Saharis que parce qu'ils sont voisins des habitants de l'Aurès et qu'ils habitent les oasis d'El-Kantara et d'El-Outaya avec quelques terrains de cultures dans les montagnes qui touchent ces oasis. Nous n'énumérerons point leurs habitants parmi ceux de la région dont nous nous occupons plus spécialement.

Les Saharis sont d'origine arabe et descendent de la grande tribu des Zogba, venue à la suite des Beni-Hilal, lors de la deuxième invasion arabe, en 1048. Ils s'établirent d'abord loin de leur pays actuel, au pied du djebel Sahari (cercle de Djelfa), et, après s'être imposés par les armes aux populations de cette région, ils s'associèrent avec elles et les aidèrent à se défendre contre d'autres envahisseurs. Au bout d'un certain temps, la discorde éclata entre les différentes fractions de cette tribu et la population vaincue qui, supérieure en nombre, finit par les forcer de se retirer et de se porter vers d'autres régions.

La tribu immigra alors dans le Hodna où un de ses marabouts avait fondé une zaouïa et où elle espérait pouvoir s'établir sans coup férir. Mais, là, elle trouva des tribus belliqueuses, les Ouled-Sahnoun en particulier, qui lui résistèrent victorieusement et la refoulèrent dans le pays qu'elle occupe aujourd'hui. Devenus voisins des Ouled-Sahnoun, les Saharis furent presque constamment en lutte avec eux et essuyèrent de nombreuses défaites dont le souvenir est encore vivant dans leurs traditions. Leur histoire, jusqu'à la domination turque, est peu connue ; l'on sait seulement qu'ils vivaient de pillage, de vols et d'assassinats, et qu'ils étaient devenus la terreur de la contrée.

Lorsque les beys de Constantine eurent pris pied dans le Zab, leur premier soin fut de s'appuyer sur les Saharis que leur existence irrégulière et aventureuse avait mis dans un état d'hostilité chronique vis-à-vis des autres populations. La tribu devint de jour en jour plus redou-

table, vendant ou retirant, selon les circonstances, ses services aux Turcs, exploitant toutes les situations et secondant, tour à tour, les divers partis qui aspiraient à la domination dans le Zab.

Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les deux çofs en présence étaient le bit Bou Okkaz et le bit Ben Ganah, qui se disputaient l'un à l'autre les fonctions de cheikh El-Arab accordées habituellement par les beys de Constantine au parti le plus florissant. Les Saharis s'attachèrent de préférence à la famille des Ben Ganah. Mais la fidélité de ces gens, connus pour leur esprit variable, n'alla pas jusqu'à partager en toutes circonstances la mauvaise fortune des Ben Ganah. Ils se considéraient comme le maghzen du beylik.

La fortune de l'un et de l'autre çof eut des alternatives de chances et de revers, jusqu'au jour où le dernier des beys dut s'enfuir dans l'Aurès et jusqu'à l'apparition du khalifa de l'émir Abd el Kader Mohamed Seghir ben Ahmed bel Hadj, qui essaya en vain d'acheter les Saharis et qui fut reçu par eux à coups de fusil, à El-Hazima.

Mais, l'influence de ce khalifa ne tarda pas à devenir prépondérante dans les Ziban, et il vint un moment où elle menaça d'annihiler l'autorité qu'y avaient acquis définitivement les Ben Ganah. Ceux-ci songèrent alors à s'appuyer sérieusement sur les Français et à les appeler dans leur pays. Nous devions, dans cette entreprise, trouver un concours empressé de la part des Saharis.

C'est au mois de février 1844, que fut décidé l'envoi d'une colonne dans le Sahara. Parti du camp de Batna, le duc d'Aumale, conduit par les Ben Ganah, entre sans coup férir à Biskra, le 4 mars. Toutes les tribus des Ziban firent leur soumission. Le khalifa de l'émir se retira à Mechounech ; poursuivi et battu en ce point, il s'enfuit dans la montagne. Rappelé brusquement par les événements qui venaient de se passer près de Batna, le duc d'Aumale quitta Biskra le 17 mars, laissant dans cette ville une petite garnison. Après son départ, les partisans du khalifa reprirent courage ; grâce à la ruse et à la trahison, ils surprirent dans la casbah la garnison fran-

çaise, le 12 mai. Celle-ci fut massacrée tout entière, à l'exception d'un sous-officier qui réussit à s'échapper. Les Ben Ganah furent soupçonnés de n'avoir pas fait tout leur devoir dans cette malheureuse affaire.

Le duc d'Aumale retourna aussitôt à Biskra, que les partisans du khalifa quittèrent sans l'attendre. Depuis ce temps, les Saharis nous sont restés fidèles ; le commandement fut retiré aux Ben Ganah et remis à un homme énergique, Si ben Henni, que ses traditions de famille rattachaient au çof des Bou Okkaz.

Actuellement la tribu des Saharis fait partie du cercle de Barika.

Si nous étudions l'histoire des Saharis au point de vue du territoire, nous remarquerons que pendant longtemps cette tribu n'a pas eu de propriétés à elle avec des limites fixes et des emplacements permanents. Population essentiellement militaire et réfractaire aux travaux de la culture, les Saharis s'étaient fait, par la force des armes, place au milieu des tribus qu'ils dominaient. Ils passaient l'hiver dans le vaste territoire qui s'étend du Hodna aux Ziban et ils se rendaient, l'été, dans le Tell avec leurs immenses troupeaux.

Aussi leur soumission à la France les a-t-elle réduits à la dernière des misères. Cette tribu, jadis si brillante, qui, dans le passé, nous apparaît puissante par ses guerriers, riche par ses troupeaux, est, depuis plusieurs années, en pleine décadence ; elle touche aujourd'hui aux degrés extrêmes de la pauvreté et elle atteint un niveau d'infortune qu'on ne retrouve que chez les tribus du Hodna. Elle présente l'aspect d'une société qui se dissout.

Actuellement, les Saharis occupent Mdoukal, El-Kantara et El-Outaya. Ces deux derniers territoires nous intéressent seuls.

L'oasis d'El-Kantara a été créée par un certain nombre de familles, les unes arabes, les autres berbères, qui sont venues, postérieurement à la deuxième invasion (1048), s'installer successivement dans le pays et qui sont la sou-

che de la population actuelle. Celle-ci comprend aujourd'hui trois fractions : les Ouled-Si-Ali-Mohamed, les Ouled-Bellil et les Ouled-Mahmed. Chacune d'elle a son village particulier dans l'oasis.

L'oasis d'El-Outaya est située à 27 kilomètres sud-ouest de la précédente. Sa population est un mélange de gens des Ouled-Nasseur ou Nacer, des Ahl-ben-Ali et des Saharis, tribus qui ont été, tour à tour, maîtresses du pays. Aucune région n'a plus souffert des guerres civiles ; mais aujourd'hui que tout est redevenu dans le calme, de nombreux jardins se sont créés, la culture des céréales a pris de l'extension et El-Outaya est devenue un des points les plus prospères de la tribu.

#### 5° OULED-ZIANE

Partis de Séguia-el-Hamra (Maroc), vers l'an 1500, les Ouled-Ziane, qu'il ne faut pas confondre avec les Ouled-Si-Ziane de la famille des Cheurfa, vinrent se fixer à El-Alia, dans le Hodna, sous la conduite de leur chef, Sidi Ziane. La tribu ne comprenait alors que deux fractions, savoir : les El-Haouamed, les El-Fizara et les Ouled-Amaran, ces derniers réunis sous le nom générique d'Ouled-Arif. Ces nomades quittèrent bientôt le Hodna pour continuer leur marche vers le sud-est et se divisèrent en quatre groupes distincts et confédérés : les Ouled-Zerara, les Ouled-Sebgag, les Ouled-Saïd et les Ouled-Arif, dont les chefs étaient indépendants l'un de l'autre, sans qu'aucun d'eux reconnût l'autorité de son collègue.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Sellah, près de Djemorah, qu'habitait déjà Sidi Yahia ben Abdallah, dont la zaouïa jouissait d'une grande vénération et se trouvait fréquentée par plus de 500 élèves, tolbas ou khcuans.

Les Djemoriens, Berbères autochtones, furent récompensés de leur hospitalité par un massacre général et le pillage de leur oasis, dont ne fut exceptée que la zaouïa. Ceux qui purent s'y réfugier furent épargnés à la requête

de Sidi Yahia, et ce dernier, soit par crainte des envahisseurs, ou dans l'espoir de garder la vie sauve aux habitants qui avaient survécus au sac de leur oasis, sanctionna ce méfait.

L'oasis de Djemorah était alors d'ailleurs de peu d'importance, la zone des cultures fut étendue par les Ouled-Ziane qui donnèrent aussi une grande extension aux plantations de palmiers. C'est de là que les Ouled-Ziane rayonnèrent dans les autres oasis, principalement vers Branis et Beni-Souik, qu'ils possèdent encore.

Nous raconterons ci-dessous, en parlant des Ouled-Abdi, les luttes des Ouled-Ziane avec les Ouled-Aziz, puis avec les Ouled-Abdi eux-mêmes.

L'indigène des Ouled-Ziane est prolige dans son argumentation, apte à profiter de la moindre subtilité, maraudeur, déguenillé, thésauriseur, sobre, dur à la fatigue, aimant à revenir sur des questions cent fois jugées.

Les Ouled-Ziane habitent quatre oasis, celles de Djemorah, Branis, Beni-Souik et Guédila. Ceux qui résident à Djemorah ne restent dans leur déchera que l'hiver et pour la récolte des dattes. L'été, ils émigrent dans leurs terres de parcours ou remontent dans les Hauts-Plateaux pour faire la moisson et abandonnent la garde de leurs guelaàs aux khammès, qui sont chargés du curage des canaux et de l'arrosage des palmiers.

C'est à Gastova, banlieue de Djemorah, que les Ouled-Saïd, les Zerara et les Ouled-Sebgag, du même çof, se battirent, vers 1650, contre les Ouled-Arif. Ces derniers furent vaincus et durent se sauver du côté d'El-Ksour, de Tilatou et de N'gaous, où ils habitent encore.

Peu à peu, des étrangers se mêlèrent aux Ziani victorieux, prirent leurs coutumes et se fondirent avec eux. C'étaient surtout des Ouled-Fedhala, des Achèches d'En-Nouacer, ainsi que quelques tentes des Arabes du Sud, Saoula et Cheraga.

L'ancienne zaouïa existe toujours, mais cet établissement religieux est déchu de son ancienne splendeur et son chef est sans autorité, même sur les gens du pays.

Les gens de Beni-Souik sont aussi des Ouled-Ziane, mais fortement mélangés avec les anciens habitants du pays. Ceux-ci passaient pour avoir une origine très ancienne. On croit qu'ils avaient une entière indépendance, jadis, dans l'ancienne confédération des tribus berbères de l'Aurès. Les anciens du pays disent que la tradition leur a appris que leur petite déchera remontait à la même époque que l'antique Cirta. Ces gens sont laborieux et peu bruyants.

Il en est de même de Branis. Les habitants de cette oasis sont attachés au sol, affables, laborieux; ils ne quittent jamais leur déchera. Il ne faut pas confondre les Ahl-Branis avec les anciens Berbères Bouranis, dont ils ont cependant pris le nom en quittant Djemorah, lors de la scission des Ouled-Arif.

Les Ouled-Ziane font partie de la commune mixte d'Aïn-Touta. Leur population s'élève à 6,500 habitants pour 53,000 hectares, soit environ 10 habitants par kilomètre carré. Leur cheptel est de 700 chevaux ou mulets, 600 ânes, 450 bœufs, 30,000 moutons, 26,000 chèvres.

#### 6° OULED-ABDI

Les Ouled-Abdi prétendent à une origine noble. Ils se disent « Arabes » et descendants des Ouled-Hilal, venus en Afrique vers 1048. Ce n'est que plus tard qu'ils auraient adopté les mœurs et les coutumes de leurs voisins berbères.

Cette origine arabe, à laquelle ils tiennent tant, est très discutable. Toujours est-il qu'ils présentent plutôt le type berbère. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a trois cents ans environ, ils étaient installés sur les pentes du djebel Lazereg<sup>1</sup>. Leurs légendes affirment qu'à cette époque

1. Tout ce que nous dirons d'eux et de leur histoire à partir du XI<sup>e</sup> siècle, qu'ils soient Berbères ou Arabes, que Bouch soit romain, berbère ou descendant des Ouled-Hilal, est la vérité. Leur origine, bien qu'obscur, permet cependant d'affirmer, d'une façon certaine, que les Abdaoui sont des Berbères.

MAISONS  
 D'EL-HADJADI



CAFÉ MAURE A MANAA  
 Photographie du Lieutenant Bichat



INTÉRIEUR D'UNE  
 MAISON CHAOÛIA  
 (Lytian-Notes)



MOULIN  
 DANS UNE MAISON  
 (Lytian-Notes)



MAISON D'EL HADJADI,  
 Photographie du Capitaine Brémont.

vivait dans cette montagne, où elle s'était réfugiée depuis des siècles, une colonie romaine, avec laquelle les Ouled-Abdi contractèrent alliance et qui finit par se fondre avec eux, d'où le nom de « Roumanya », dont s'enorgueillissent les Abdaoui. Il en est de même de leurs voisins, les Ouled-Daoud, dont nous parlerons au chapitre suivant, et qui ont la même origine.

Le chef de cette colonie s'appelait Maïou<sup>1</sup> ou Bourch (ou Bourech) et habitait une maison fortifiée près d'une source encore appelée dans le pays Aïn-Roumi. Nous ne pouvons résister à l'envie de donner ici une des nombreuses légendes de ce Bourch si populaire dans les récits des Ouled-Abdi et des Ouled-Daoud; elle rompra la monotonie de cette étude.

« Il y avait à Ilfen (ou Guelfen<sup>2</sup>, suivant les dialectes), un douar installé au-dessous d'un rocher. Là, vivait un homme âgé. Il avait deux filles et l'une d'elles se nommait Aïcha Tabalhoul (la folle). D'autres disent qu'elle se nommait Aïcha el Balhoula. Vint un Maugrebin écrivain. Elle lui dit : « Ecris à mon amant. » Il lui répondit : « Apporte un œuf. » Elle l'apporta. Il écrivit sur l'œuf et dit : « De semaine en semaine surveilles-le. » Elle s'en retourna chez elle et surveilla l'œuf. L'œuf s'ouvrit, il en sortit un serpent; elle le porta dans une fente du rocher. Ensuite elle attendit. Elle en fut bien punie. Un jour qu'elle passait près du rocher, elle y trouva un grand serpent, un dragon, qui sortait de la fente où elle l'avait déposé quand il était petit. Elle prit peur et s'enfuit. Le serpent la suit et, la nuit, il fait le tour du douar; les chiens aboient; la femme se lève et fait lever son mari. Il lui dit : « Qu'y a-t-il ? » Elle répondit : « Un grand serpent vient dans notre douar pour tout dévorer. » L'homme se lève, il selle sa

1. Certains auteurs prétendent que Maïou est la corruption de Marius (prononcé comme les Romains prononçaient jadis, c'est-à-dire Marius). Ce nom de Maïou joue un grand rôle dans les légendes de l'Aurès. On le retrouve dans le récit des tribus du djebel Cherchar et des Ouled-Rechaïch.

2. Ce village s'appelle aussi Iguelfen.



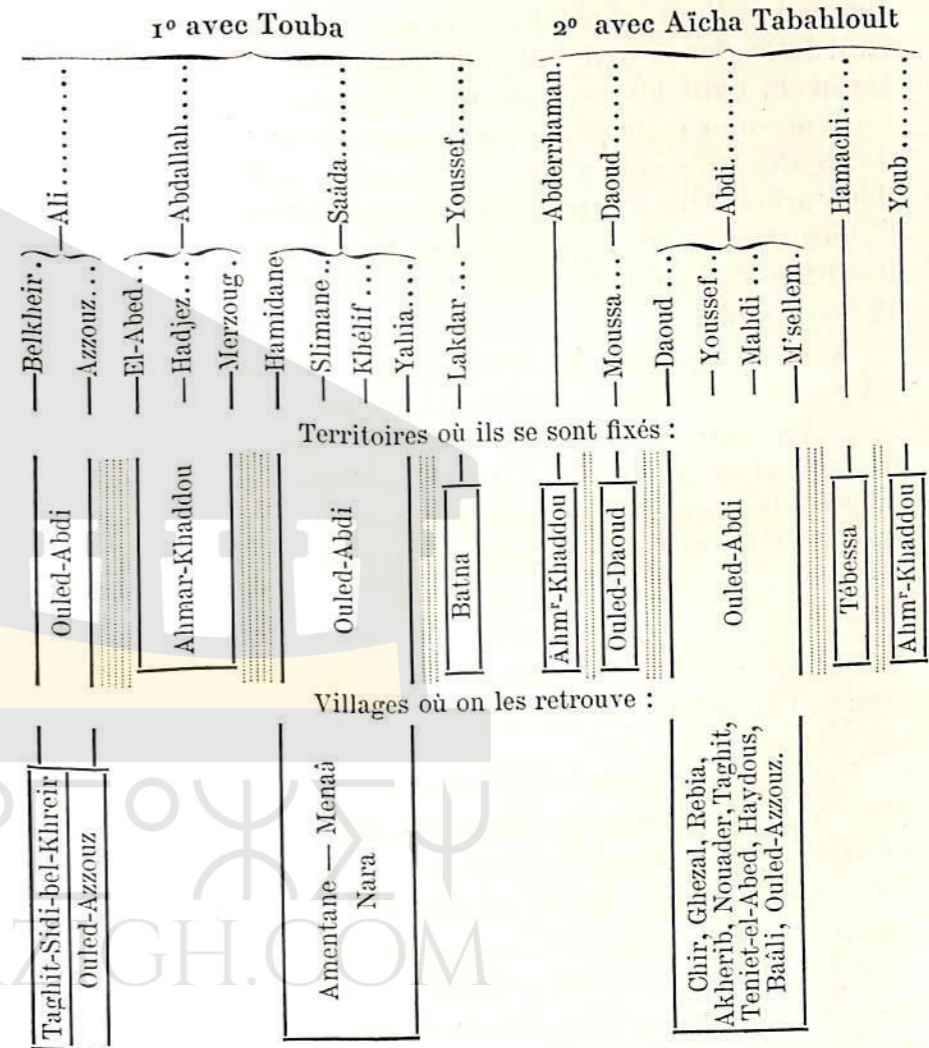
jument; la femme lui dit : « J'irai avec toi, moi et les enfants. » Il monte en selle, il prend sa femme derrière lui, il presse la jument et se rend à Ilfen. Là était Bouch, vieillard aveugle. Ils crient, les serviteurs de Bouch accourent : « Qu'y-a-t-il ? » « Un dragon dévore notre douar. » On va au dragon; on le trouve en effet qui dévorait le douar. On le chasse au sommet du Kef. On jette sur lui de grandes pierres et des arbres, jusqu'à ce qu'on le couvre. On allume du feu; la flamme s'élève jusqu'au ciel. Le serpent se fond et une graisse épaisse coule du bûcher. C'était aux jours de l'été. Les abeilles viennent butiner sur cette graisse et en font du miel. Lorsque le moment est venu de couper les ruches, on récolte beaucoup de miel. On l'entasse dans des paniers; mais les gens n'en mangent pas. Ils craignent de mourir. Puis ils prennent la résolution d'en faire manger à Bouch, disant : « Donnons-le à Bouch qui est vieux et aveugle, s'il meurt peu importe. » Ils lui en donnent un peu. Il le mange; il se frotte les yeux; il voit. Il dit : « Ajoutez-en un peu. » Ils lui en donnent un grand morceau. Il mange, il se frotte les yeux, il est guéri. Aïcha Tabahloult lui dit : « Ils ont voulu te faire mourir. » Il lui répondit : « Fais lever mes fils, qu'ils viennent. » Les fils arrivent. Le père leur dit : « Je ne demande pas la diya (prix du sang); donnez-moi Aïcha. » Ils lui disent : « Volontiers ! ». Ils la lui donnèrent et elle enfanta de nombreux enfants dont la descendance constitua les tribus qui peuplent aujourd'hui l'Aurès. »

Les hommes les plus instruits ne sont pas d'accord sur l'origine de ce Bouch; les uns, comme l'ancien cadi de l'Aurès, qui habitait à Sidi-Okba, Si Saïd ben Mohamed, le disent romain. D'autres, le donnent comme descendant du Prophète et venu dans le pays avec les Ouled-Hilal. Tous sont cependant à peu près d'accord sur le nombre et la descendance de ses enfants. D'après ces dires, on peut établir ainsi l'arbre généalogique des dernières tribus de l'Aurès :

Bouch ben Ali ben Mohamed ben Ahmed ben Chikh

ben Chikh Etlani ben Atrad ben Atri ben Ali ben Hellal ben Mohamed ben Amer Elaousari fut marié deux fois : 1° avec Touba; 2° avec Aïcha Tabahloult.

Il eut de ces deux mariages :



La première famille qui se sépara de Bouch fut celle de Daoud, qui s'établit non loin de son père, à environ 7 ou 8 kilomètres, et y construisit un fort village, encore existant aujourd'hui, auquel elle donna le nom de

Belloul ou Bahloul, qui était celui de la mère de Bahloul, Aïcha el Bahloula. Le fils de Daoud s'appelait Moussa et les Ouled-Moussa sont encore une des fractions les plus importantes des Ouled-Daoud.

Puis, trois autres enfants de Bouch, Abdallah, Abderrhaman et Youb, s'installèrent dans l'Ahmar-Kaddou. Les Ouled-Lakdar se fixèrent aux environs de Batna et les Hamachi dans les environs de Tébessa.

Il ne nous reste plus à nous occuper que de la descendance des trois autres fils : Ali, Saâda, Abdi, les seuls qui demeurèrent dans le pays. Ils fondent d'abord le village de Tadazert, près de Taghit-Sidi-bel-Khreir, et c'est de cette localité qu'ils vont s'élancer à la conquête de la vallée de l'oued Abdi.

A cette époque, c'est-à-dire au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, la vallée de l'oued Abdi (des gorges de Beni-Souik au Teniet-Gabel-Ressas) était occupée par une tribu berbère, d'origine juive, appelée les Ouled-Aziz ; la vallée de Bouzina (oued El-Ahmar) était habitée par les Ouled-Benou et les Ouled-Nouacer, petites tribus berbères. Au nord, la vallée de l'oued Taga était la propriété des Achèches, tribu berbère également zénète comme les précédentes, et appartenant à la grande famille des Houara<sup>1</sup>. Des Ouled-Aziz occupaient aussi la vallée de l'oued Larbaâ (ou El-Arba).

Vers 1532, les Ouled-Abdi (nous nommerons désormais ainsi la descendance des trois fils de Bouch : Ali, Saâda et Abdi), qui avaient beaucoup prospéré, se sentirent assez forts pour essayer de s'agrandir au détriment de leurs voisins ; ils descendirent les gorges de Taghit et attaquèrent les Ouled-Aziz. Les hostilités durèrent cinq ans ; le sort des armes ayant été favorable aux Abdaouï, ils s'emparèrent, peu à peu, de toute la vallée occupée par les Ouled-Aziz et lui donnèrent leur nom : « Oued-Abdi ».

Les Ouled-Aziz, pourchassés de leur côté, se réfugièrent

1. Voir ce que nous avons dit au chapitre I<sup>er</sup>, de la deuxième partie, sur les Houara, une des cinq tribus constituant les Rouaditaï (Louata).

rent dans la vallée de l'oued El-Ahmar (Bou-Zina) et s'installèrent au djeb el Bouss.

A ce moment, arrivait à Djemorah une tribu arabe, descendant des Ouled-Hilal ; elle s'appelait les Ouled-Ziane. Cette tribu, qui se prétend de race noble parce que, contrairement aux Ouled-Abdi, elle ne s'allia jamais aux Berbères, était alors, ce qu'elle est encore aujourd'hui, de nature très guerrière.

Le succès des Ouled-Abdi sur les Ouled-Aziz engagea les Ouled-Ziane à s'agrandir aussi au détriment de ces derniers et cela d'autant plus qu'ils avaient besoin de pâturages pour leurs troupeaux, pendant la saison estivale. En 1573, ils se portèrent donc contre les Ouled-Aziz ; la lutte fut sanglante et dura près de trois mois. Les Ouled-Ziane, battus, furent obligés de se retirer chez eux.

En 1574, ils s'allièrent avec les tribus (Ouled-Benou et Ouled-Nouacer) dont les Ouled-Aziz avaient envahi le territoire ; après leur défaite par les Ouled-Abdi et, grâce à cette alliance, les Ouled-Ziane battirent complètement les Ouled-Aziz, qui furent obligés d'abandonner à tout jamais le pays, sauf la portion insignifiante de l'oued Larbaâ<sup>1</sup>.

Une fois les Ouled-Aziz expulsés, les Ouled-Ziane se partagèrent leur contrée ; ils laissèrent Tagoust aux Nouacer et Bou-Zina aux Benou. L'alliance que les Ouled-Ziane avaient contractée avec ces derniers subsiste encore aujourd'hui.

En 1576, les Ouled-Ziane s'unirent aux Ouled-Abdi pour chasser les Achèches de l'oued Taga ; mais, arrivés les premiers, ils agirent seuls et s'emparèrent de tout le territoire qui s'étend des sources de cet oued au djebel Amram, près le bordj actuel de R'baâ. Les Ouled-Abdi, ayant franchi leurs montagnes quelque temps après, demandèrent leur part, mais les Ouled-Ziane se refusèrent à la leur donner. De là, lutte épouvantable entre ces deux

1. Les Ouled-Aziz s'enfuirent dans le Tell ; on en trouve près d'Aïn-M'lila ; ils y ont conservé jusqu'à ce jour les mêmes mœurs ; le souvenir de leur origine juive les a suivis. On en trouve encore à Bône, mais la plupart sont mêlés aux Zelloul et aux Sellaoua.

tribus, qui ne purent jamais l'emporter l'une sur l'autre. Elles durent en arriver à se faire des concessions mutuelles. Les Ouled-Abdi s'engageaient à labourer et à ensemen- cer; les Ouled-Ziane devaient faire la récolte et le partage à parts égales. La magnifique plaine de Nerdi, bien que située dans l'oued El-Ahmar, entraît également dans ce pacte.

Cette association dura dix ans. Vers 1586, une centaine d'Abdaoui s'étant rendus dans le sud pour y échanger leurs céréales, furent victimes, en passant à Djemorah, d'un terrible guet-apens de la part des Ouled-Ziane. Les voyageurs furent tous mis à mort, leurs mulets et marchandises volés.

De ce jour, la plus grande inimitié régna entre les Ouled-Ziane et les Ouled-Abdi; ces derniers refusèrent à leurs associés l'accès de l'Aurès. Obligés de demeurer dans le Sahara où, pendant l'été, ils ne trouvaient pas un brin d'herbe pour leurs bestiaux, n'ayant pas suffisamment confiance dans leurs armes pour essayer à nouveau d'y pénétrer de force, les Ouled-Ziane préférèrent transiger et offrirent aux Ouled-Abdi de leur payer la diya, ou prix du sang.

Aux termes de l'arrangement intervenu, les Ouled-Ziane abandonnaient aux Ouled-Abdi la propriété exclusive des terres de Nerdi, plus la moitié de celles conquises sur les Achèches dans les vallées de l'oued Taga, l'oued Redam et El-Malou. Cet arrangement subsista jusqu'en 1863.

A peine installés dans la vallée de l'oued Abdi, les descendants de Bouch s'étaient livrés à l'aménagement de leurs terres, construisant des canaux d'irrigation, plantant des jardins, édifiant des villages dont quelques-uns étaient même très importants, défrichant les terres incultes, abattant les arbres qui gênaient leurs cultures et enfin apportant toutes les améliorations qui ont fait de ce pays ce qu'il est aujourd'hui.

Ce qu'ils firent pour l'oued Abdi, ils le firent aussi dans la vallée de l'oued Taga, tandis que les Ouled-Ziane,

leurs associés, n'y venaient que l'été pour faire paître leurs bestiaux, s'établissant généralement sous la tente, là où ils trouvaient des pâturages, principalement sur les versants du djebel Mahmel, mais n'apportaient aucune amélioration aux terrains qui leur étaient cédés en partage.

Aussi, en 1863, jaloux des Abdaoui, les Ouled-Ziane réclamèrent à l'autorité militaire qui leur donna raison et leur attribua en propre une partie des terres occupées par les Ouled-Abdi. Depuis cette époque, les Ouled-Ziane ont vendu à vil prix aux Abdaoui leurs terrains et c'est à peine s'ils possèdent encore, dans la vallée de l'oued Taga, quelques parcelles de peu de valeur.

Depuis la fin du XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'occupation française, il ne se passa rien d'intéressant chez les Ouled-Abdi, nous ne parlerons pas ici des différentes incursions qu'ils eurent à subir de la part de leurs frères, les Ouled-Daoud, et dont nous ferons le récit à l'article spécialement réservé à cette tribu. Il résulta de ces guerres entre Abdaoui et Ouled-Daoud une telle inimitié que, même à l'heure actuelle, les Ouled-Abdi craignent de se rendre seuls chez les Ouled-Daoud.

Les Turcs n'ont jamais militairement occupé l'oued Abdi. Ils purent simplement, grâce à l'influence de la famille des Bel-Abbès, traverser la tribu pour percevoir des impôts à Biskra et relever la garnison de cette localité. Nous parlerons de cette famille Bel Abbès à l'article réservé à l'histoire des grandes familles politiques ou religieuses de l'Aurès. Nous dirons seulement que son influence maraboutique et purement locale fut, par nos soins, considérablement augmentée. Si M'hamed bel Abbès, qui n'était qu'un simple taleb de la mosquée de Menaâ, devint, grâce au général de Saint-Arnaud, le favori des Français. Nommé caïd de l'Oued-Abdi et des Ouled-Ziane, il exerça pendant quarante ans, dans ces deux tribus, une autorité sans bornes.

Par arrêté du 26 décembre 1886, la tribu de l'Oued-Abdi a été rattachée au territoire civil pour former, avec

celle des Ouled-Daoud, la commune mixte de l'Aurès, dont le siège est à Lambèse.

Cette commune mixte fut d'abord divisée en 19 sections, dont 14 chez les Ouled-Abdi et 5 chez les Ouled-Daoud. Celles-ci étaient pour la tribu qui nous intéresse :

Ouled-Abderzeg ;  
 Ouled-Angala ;  
 Ouled-Azzouz ;  
 Section de Baâli et Tletz ;  
 Section de Haydous et Teniet-el-Abed ;  
 Section de Ras-el-Draâ ;  
 Section de Arb-el-Oued-Abdi ;  
 Section de Taghit-Sidi-bel-Khreir ;  
 Section de Nara ;  
 Section de Menaâ ;  
 Section d'Amentane ;  
 Section d'Oum-Er-Reckha et Tagoust ;  
 Section de Bou-Zina ;  
 Section de Larbaâ.

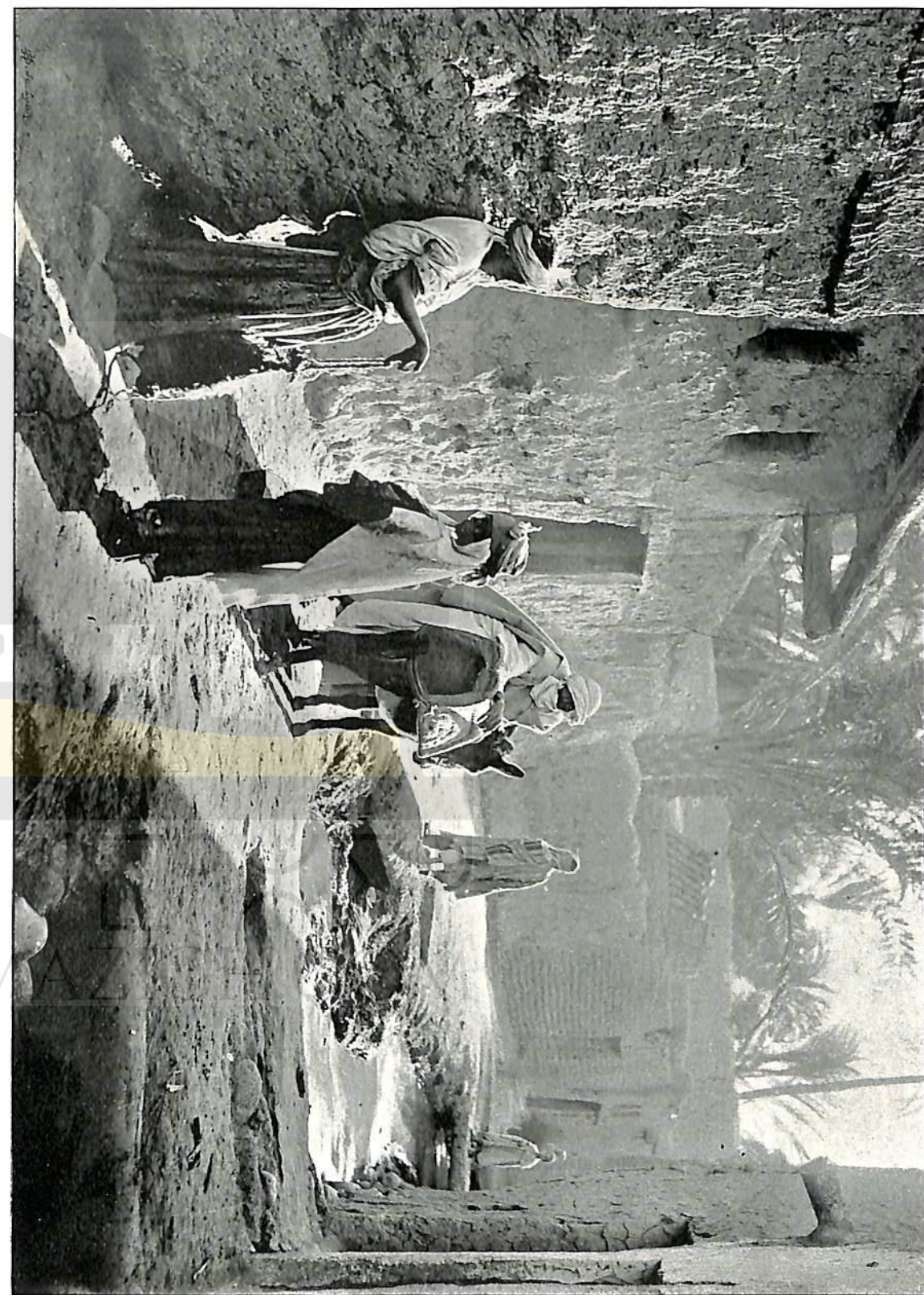
Depuis, ces différentes sections ont été groupées en 5 douars, qui sont :

Douar Oued-Taga ;  
 Douar Bou-Zina ;  
 Douar Oued-Abdi ;  
 Douar Chir ;  
 Douar Menaâ.

La population des Ouled-Abdi est de 15,000 individus pour 90,000 hectares, soit 13 habitants par kilomètre carré. La population est très dense si l'on considère que les trois quarts de cette superficie est composée de forêts ou de rochers.

Le cheptel comprend : 2,000 chevaux ou mulets, 500 ânes, 4,000 bœufs, 60,000 moutons et 65,000 chèvres.

Il y a très peu de chevaux dans la tribu. La bête de somme préférée est le mulet à cause de sa résistance et parce que, disent les montagnards, il fait du « meilleur fumier ». Les mulets de l'Aurès sont très appréciés ; ils sont, bien que de taille moyenne, très forts et très agiles.



UNE RUE DANS UN VILLAGE DE L'AURÈS (Partie sud)  
 Photographie de M. Fréchet, photographie à Biskra

## 7° OULED-DAOUD

Les Ouled-Daoud sont aussi appelés « Touaba ». Ce dernier nom est, en arabe, le dérivé d'un verbe qui signifie : « se repentir ou suivre un sultan ». Les indigènes y voient une allusion à l'époque où leurs ancêtres ont abjuré les erreurs du paganisme pour se convertir à la religion musulmane <sup>1</sup> ; mais il peut se faire que cette appellation provienne de l'occupation momentanée d'une partie de l'Aurès par les Touaba, envahisseurs du XI<sup>e</sup> siècle.

Nous avons raconté à l'article « Ouled-Abdi » la légende de Bouch, dont descendent les Ouled-Daoud et nous avons dit que la famille de Daoud, fils de Bouch, quitta la première son père pour aller s'établir à Belloul. A cette époque, la vallée de l'oued El-Abiod était occupée, depuis les temps les plus reculés, par les Beni-Oudjana, Berbères zenata <sup>2</sup>. On peut voir encore, près d'El-Hammam (le bain), une très curieuse enceinte de pierres nommée « la mosquée des Oudjana » dans laquelle ils faisaient, dit-on, des sacrifices. Les vallées voisines (oued Abdi et El-Ahmar), étaient occupées par les Ouled-Aziz.

Ouled-Abdi et Daoud vécurent côte à côte pendant longtemps ; leurs principaux villages étaient : Belloul, Guelfen, Deha, Guelaet-Errezine, au sommet du djebel Lazereg. Les Touaba quittèrent les premiers ce pays, entrèrent dans l'oued El-Abiod et s'en emparèrent aux dépens des Oudjana ; puis, les Ouled-Abdi envahirent de leur côté les vallées des Ouled-Aziz (oued Abdi actuel).

Le groupe le plus important des Ouled-Daoud d'alors était constitué par les Lehala qui exerçaient chez ces immigrants la plus grande influence religieuse. C'est eux qui tinrent la tête du mouvement dans leur invasion du territoire des Oudjana. Ils fondèrent successivement de gros villages sur les mamelons de la rive gauche.

1. Voir à la deuxième partie la légende de Si Abdallah, brûlant des chrétiens et laissant les traces de ses éperons sur le djebel Lazereg.

2. Djana peut être prononcé Zana, et Oudjana signifie fils de Zana. Zenata est le collectif de Zana.

Les premiers de ces villages furent Tarzout-Tazougart (la colline, l'épaule rouge) et El-Hamra (le rouge), à l'issue du fameux défilé de Taghit-Sidi-bel-Khreir ; puis, Harrara (espèce de plante), M'zara (la visitation), Belihoud, ou Bel-Jehoud, (le village des Juifs), El-Lehaf (le voile), Taàchkount (les gourbis), El-Ham (la fièvre), non loin de la rivière ; puis, dans la partie inférieure, Tabentout (la femme) et Tighanimine (les roseaux), dans le lit même de l'oued ; enfin, Taghit-en-Zidane (la gorge de Zidane), Tarzout-Tighacera (colline des Ghacira ou Rassira), M'zata (village des M'zata), Bouceddah, Taquelet-Tamellalt (forteresse blanche), Radjou (l'attente), Inerkeb (la montée), Sanef, Arris (les terres blanches).

Il est certain, pour quiconque a vu sur la carte le groupement de ces villages, que l'intention première des Ouled-Daoud ne fut pas de remonter le cours de l'oued El-Abiod jusqu'à sa source, au pied du djebel Ichmoul et du Chélia, mais qu'ils tendirent bien plutôt du côté de l'oued Abdi supérieur, vers la passe de Baâli et par conséquent vers les bonnes terres de Mahmel, de Nardi et de l'oued Taga, le « bour » des Ouled-Ziane récemment conquis par ceux-ci sur les Achèches. (Voir notice sur les Ouled-Abdi.)

Ils pensaient qu'ils pourraient franchir facilement cette passe de Baâli, parce que l'autre versant en était occupé par une population faible, les Ouled-Aziz ; mais dans le même temps, les Ouled-Abdi s'étaient rendus maîtres de ce pays et ce furent ces derniers que les Ouled-Daoud rencontrèrent devant eux. Les deux tribus sœurs se livrèrent de nombreux combats, mais les uns et les autres sans résultat ; au bout d'un certain temps, cependant, force fut aux Ouled-Daoud de retourner dans l'oued El-Abiod et de se contenter du territoire précédemment acquis.

Ils reprirent alors leur marche vers le nord-est et les combats contre les Oudjana. De là, leurs villages de Bacha, Mesret, d'El-Hadjadj et d'El-Hammam.

Leur expansion au-delà de ce dernier point est récente, le souvenir chez eux en est des plus précis. C'est vers

1825-1826, que les Ouled-Daoud envahirent, toujours aux dépens des malheureux Oudjana, la plaine de Médina, puis les ondulations qui la séparent de la plaine de Tahament et la majeure partie de cette plaine elle-même, en arrière de laquelle ils bâtirent, au sud de la gorge de Foum-Ksantina, le village de Foum-et-Toub.

M. Masqueray s'exprime ainsi sur cette occupation :

« Toute cette région était, avant notre domination, un bled Baroud <sup>1</sup>, une sorte de marche dans laquelle la vie était incertaine. Aussi les Ouled-Daoud n'y ont encore construit que des habitations isolées, à l'exception du village de Foum-et-Toub. Et ces habitations ne sont que des gourbis, abris temporaires dans lesquels ils ne déposent rien. Tous les groupes des Ouled-Daoud suivaient alors la direction de l'un d'eux, qualifié de maraboutique, les Lehala. Ces derniers avaient en quelque sorte le privilège de fournir les chefs et de se tenir à la tête de l'invasion. En effet, leur village est celui d'El-Hammam, le dernier construit sur l'oued El-Abiod, presque au pied du djebel Ichmoul, et le souvenir est encore très vivace de l'autorité suprême exercée par leur kebir, Ahmar ben Embareck. C'est lui qui fit remporter aux Ouled-Daoud leurs dernières victoires. »

Quand les Ouled-Daoud se furent ainsi établis depuis Tighanimine jusqu'à Foum-Ksantina, leurs ennemis restèrent toujours les Oudjana, qu'ils avaient dépossédés, puis les Ouled-Abdi à l'ouest et les Beni-bou-Slimane à l'est.

Le besoin de vivre les mettait aux prises avec les Ouled-Abdi, à tous les printemps, au moment où la montagne qui séparait les deux tribus se couvrait de pâturages <sup>2</sup>. Quant aux Beni-bou-Slimane, ils leur disputaient le djebel Zelatou avec un pareil acharnement et ils se battaient

1. Bled-Baroud, pays de la poudre, sorte de terrain neutre, où le droit de cultiver appartient au plus fort.

2. Tous les défilés de ces montagnes sont garnis de tours d'observation, d'où les veilleurs des deux partis jetaient le cri d'alarme à l'approche de l'ennemi.

surtout contre eux dans la partie de la plaine de Médina qui avoisine la passe de Tizougarine.

Toutes ces guerres de tribu à tribu créèrent des rivalités sourdes qui ne sont pas encore apaisées. Les Ouled-Daoud n'ont avec leurs voisins que des relations forcées. Ils ont su leur inspirer une telle crainte que ni un Abdaoui, ni un Oudjani n'oserait s'aventurer seul sur le territoire des Touabas.

Ces haines disparaîtront évidemment sous peu, quand toutes ces peuplades voisines, bien pénétrées de leurs droits respectifs, n'auront plus rien à craindre des convoitises réciproques, toujours alimentées, toujours excitées par la mauvaise administration de leurs cheikhs et de leurs caïds.

Plus que n'importe quelle autre tribu, les Ouled-Daoud résistèrent aux Turcs. Quand ceux-ci s'avancèrent pour faire la conquête de l'Aurès, guidés par les membres de la famille des Ben Sedira (ancêtres du caïd Bou Diaf, assassiné par les Ouled-Daoud, au bordj de R'baâ, en 1879), avec l'aide des Achèches et des Haractas, ils trouvèrent devant eux les Amamras, les Oudjana, les Ouled-Daoud et les Ouled-Abdi qui leur firent éprouver des pertes sérieuses.

Les Ouled-Daoud finirent cependant par devenir tributaires des Turcs. Ils formèrent, avec les autres tribus voisines, un cheïkhat dit de l'Aurès, placé sous l'autorité de Mohamed bel'Arbi, membre très influent d'une famille des Achèches<sup>1</sup>, mais on peut affirmer que jamais aucun soldat de la Régence ne foula leur sol. Les Turcs n'obtinrent même pas de passer à travers la tribu pour descendre vers le Sahara. Cette concession leur fut cependant faite par les Ouled-Abdi.

Après la pacification de l'Aurès en 1879, les Ouled-Daoud furent réunis en caïdat et confiés successivement à deux chefs, qui donnèrent lieu à tellement de plaintes de la part de leurs subordonnés, que le Gouverneur général, M. Tirman, lors de son voyage dans l'Aurès, en 1884, sup-

1. Les Belkassem.

prima les fonctions de caïd chez les Ouled-Daoud, qui s'étaient toujours montrés hostiles aux titulaires de ces hauts emplois.

Un officier-adjoint du Bureau arabe de Batna avait, aussitôt après la pacification du pays, été détaché dans la tribu et occupait, près du village d'Arri, une maison de commandement construite à cette époque pour cette destination.

Les Ouled-Daoud ont été rattachés à la commune mixte de l'Aurès par arrêté du 18 décembre 1886, portant création de cette circonscription administrative. Depuis lors, ils ont été d'abord administrés, sous le contrôle de l'autorité civile, par cinq cheikhs assistés chacun d'une Djemaâ, réunion de notables, d'un khodja et de ouakhaf, chargés de la police dans les villages.

Chacun des cinq cheikhs avait, sous sa dépendance, un ou deux des six ou sept groupes de familles, dont la réunion a constitué toute la tribu à son origine. Les membres de ces familles, se trouvant aujourd'hui disséminés un peu partout, il en résultait que la juridiction de chaque cheikh n'avait pas d'autre limite territoriale que celle de la tribu et que ces cinq fonctionnaires avaient à instruire sur toute l'étendue du territoire.

Les cheïkhats dont il s'agit se composaient des groupes désignés ci-dessous, auxquels on avait improprement donné le nom de douars :

- Cheïkhat : Zehalfa ;
- Ouled-Ouzza ;
- Haddada et Ouled-Aïcha ;
- Ouled-Takheribt ;
- Lehala et Ouled-Smaïl ;

Cette particularité était la même qui avait fait diviser le territoire des Abdaoui en 15 sections. Depuis, on a pris pour les Ouled-Daoud la même mesure que pour les Ouled-Abdi, et leur pays a été divisé en trois douars territoriaux. Les anciennes divisions ont été supprimées.

Ces douars sont ceux de :

Ichmoul ;  
Oued-el-Abiod ;  
Tighanimine.

La population des Ouled-Daoud est de 10,000 habitants pour 80,000 hectares, soit 12 habitants 1/2 par kilomètre carré.

Le cheptel est de 1,800 chevaux ou mulets, 400 ânes, 2,000 bœufs, 50,000 chèvres et 47,000 moutons.

#### 8° BENI-OUDJANA

Les Beni-Oudjana n'ont pas d'histoire ; leur passé se confond avec celui de la grande famille berbère dont ils descendent. Ibn Khaldoun les désigne sous le nom de Beni-Djana. D'après M. Carette (ouvrage sur les origines et les immigrations des principales tribus de l'Algérie septentrionale), voici comment leur nom s'est formé : « Edrici, dans la généalogie des Zenata, dit que Zenata était fils de Djana ; or, en berbère, ces mots : fils de Djana, se traduisent par « ou Djana ». Beni-Oudjana est dont synonyme de « Zenata ».

D'après la tradition, les Oudjana comprenaient primitivement deux grandes fractions, les Larbaâ et les Ouled-Ameur, auxquels se joignirent, en premier lieu, les Badchia et les Cheurfa, puis, plus tard, les Ouled-Si-Moussa et les Ouled-Menacer. Les deux fractions primitives, Larbaâ et Ameur, occupaient la vallée et les montagnes de l'oued El-Abiod dont ils furent chassés plus tard par les Ouled-Daoud. (Voir notice sur les Ouled-Daoud.)

Les Badchia étaient venus du Sahara, ils s'installèrent au milieu des Oudjana et exercèrent rapidement une certaine suprématie dans la tribu. Les Cheurfa, eux, descendaient de Sidi Fatallah ech Chérif et le berceau de leur famille était le Meçara, chez les Beni-bou-Slimane (tout comme les Cheurfa que l'on trouve dans l'Ahmar-Khadou). Chassés de leur pays par la misère, les Cheurfa

étaient venus chercher un refuge et des ressources chez les Oudjana, ils ne tardèrent pas à faire cause commune avec les trois autres fractions (Larbaâ, Ameur, Badchia) et concoururent, pour une bonne part, à gagner à la tribu des Oudjana le mauvais renom dont elle jouissait.

Les indigènes de cette tribu, si l'on en croit la tradition <sup>1</sup>, exerçaient le brigandage sur une vaste échelle ; ils pillaient et razziaient indistinctement toutes les populations voisines, les Ouled-Daoud, les Beni-bou-Slimane, les Ouled-Ziane. Ces derniers finirent par se liguier contre les Beni-Oudjana, qui, épuisés et vaincus, durent abandonner la vallée de l'oued El-Abiod. C'est à la suite de ces événements qu'ils vinrent s'installer dans le territoire actuel de la tribu

Cette contrée a une longueur de 50 kilomètres et une largeur de 30 dans la partie nord et de 15 dans la partie sud. Elle comprend : 1° sur le versant septentrional de l'Aurès, la partie de la plaine dite de Remila, située au sud de la route de Batna à Khenchela, d'Aïn-Toffana à Foug-el-Gueïss ; 2° sur la ligne de partage des eaux, les versants nord, est et sud-est du Chélia ; 3° sur le versant méridional de l'Aurès, la plaine des Ouled-Ameur, continuée par celle du Mellagou et une bonne partie de la vallée de cette rivière.

Le nord de ce territoire, principalement le Chélia, était occupé autrefois par les Sellaoua, auxquels s'étaient mêlées quelques familles des Ouled-Si-Moussa, qui, grâce à leur réputation de marabouts, s'étaient fait accepter des Sellaoua et respecter de leurs autres voisins. Les Sellaoua, ayant subi plusieurs désastres occasionnés par la famine, le choléra et les pigeons <sup>2</sup>, se décidèrent à abandonner la

1. Les Oudjana ne veulent pas qu'il soit dit qu'ils ont été vaincus par les Ouled-Daoud, comme cela a été indiqué au chapitre concernant cette tribu ; ils ont enjolivé, à leur avantage, le récit de leurs défaites successives.

2. Ces animaux sont encore tellement nombreux chez les Beni-Oudjana qu'ils produisent parfois des dégâts considérables dans les récoltes. Ils nichent principalement dans les rochers du Chélia.



montagne et à chercher dans le Tell un pays plus hospitalier.

Vers cette époque, les bords de l'oued Mellagou, jusqu'alors déserts, furent occupés par les Ouled-M'hammed-el-Menacer, tribus berbères du djebel Cherchar, qui se fixèrent définitivement dans la partie connue aujourd'hui sous le nom de Menacer.

C'est après le départ des Sellaoua, que les Beni-Oudjana, composés alors des Larbaâ, Ameer, Badchia et Cheurfa, vinrent dans ces régions où ils ne trouvèrent plus que les Ouled-Si-Moussa et les Ouled-M'hammed-el-Menacer. Ces deux nouvelles fractions se confondirent avec les envahisseurs. (Ceci se passait au début du XVIII<sup>e</sup> siècle.)

Quelques années plus tard, les Sellaoua, ayant réparé leurs pertes, tentèrent de reconquérir leurs montagnes, mais les Beni-Oudjana s'y étaient établis solidement et les Sellaoua furent cruellement repoussés. Depuis lors, ils renoncèrent à leurs prétentions et se retirèrent dans les régions qu'ils occupent encore.

A dater de cette époque, où les six fractions des Beni-Oudjana, menacées d'un danger commun, avaient fait cause commune, elles se trouvèrent définitivement réunies. Malgré cela, les Ouled-Ameer et les Larbaâ vécutent toujours en mauvaise intelligence entre eux. Les échanges de razzias et de vols étaient fréquents, mais ils étaient toujours d'accord contre leurs voisins et eurent souvent à lutter ensemble contre les Ouled-Daoud, les Ouled-Ziane et les Amamras. Ils n'eurent de bons rapports qu'avec les Ouled-Abdi et les Achèches.

Ces luttes duraient encore peu de temps avant la conquête. Sous le dernier bey de Constantine, Ahmed Bey, un combat mémorable eut lieu entre les Beni-Oudjana et les Ouled-Ziane, dans la plaine de Virès (Firès ou Firaz), au-dessus de l'oued Taga, territoire des Ouled-Abdi.

Ces mésintelligences durèrent jusqu'à l'occupation de Batna et du massif de l'Aurès, vers 1846. Lorsqu'en 1849, on organisa les commandements indigènes, les Beni-Oud

djana furent fractionnés en treize cheïkhats. Cette division dura jusqu'en 1869, au moment de la tentative d'application du Sénatus-Consulte. La tribu fut alors répartie en quatre douars et c'est cette répartition qui subsiste encore aujourd'hui.

Les Oudjana font partie de la commune mixte de Khenchela ; les douars sont ceux de :

- 1<sup>o</sup> Taouzient ;
- 2<sup>o</sup> Chélia ;
- 3<sup>o</sup> Mellagou ;
- 4<sup>o</sup> Yabous.

La population des Beni-Oudjana est de 5,000 habitants pour 97,000 hectares (dont 50,000 de forêts), soit un peu plus de 5 habitants par kilomètre carré.

Le cheptel est de 10 chameaux ; 1,500 chevaux ou mulets ; 500 ânes ; 2,500 bœufs ; 20,000 chèvres ; 35,000 moutons.

#### 9<sup>o</sup> BENI-BOU-SLIMANE

La tribu des Beni-bou-Slimane occupe toute la vallée de l'oued Chenaouara (chabet El-Hara), depuis sa source jusqu'àuprès de son confluent avec l'oued El-Abiod, Rassisira. Elle se prolonge au nord-est, dans la haute vallée de l'oued El-Abiod (oued Noughissène), jusqu'au col de Tizougarine et jusqu'au sommet du Chélia. Une petite portion du Sammer et du Meçara lui appartient également.

Comme toutes les tribus montagneuses de l'Aurès et malgré les prétentions dont nous parlerons plus loin, les Beni-bou-Slimane sont de race berbère. Ils appartiennent à la famille chaouïa, population que l'on considère généralement comme autochtone.

D'après les traditions locales, les différentes fractions qui composent la tribu des Beni-bou-Slimane, s'attribuent les origines suivantes :

— 1<sup>o</sup> Les Saâdna et les Ouled-Saâdia sont les seuls qui revendiquent une origine berbère et se disent « autochtones ». Les premiers seraient les débris d'une grande

tribu établie jadis sur l'oued El-Abiod inférieur, vers El-Habel, et qui s'appelait les Beni-Rabès. Les seconds auraient pour ancêtres les Ouled-Moumin, branche des Ouled-Naïl, qui peupla jadis tout l'Aurès septentrional, et d'où seraient généralement sortis les Ouled-Fadhel et les Ouled-Moumen.

— 2° A une époque plus récente, seraient arrivées trois fractions maraboutiques ayant pour souche commune, la zaouïa des Ouled-Sindjah, établie à Ras-Babar, sur les confins du djebel Cherchar et des Nemencha. Ces trois fractions nommées Ouled-Abderrezeg, Ouled-Ameur et Zekara, seraient donc d'origine chaouïa, mais non autochtones.

— 3° Les Ouled-Slimane-ben-Hamza et les Meradsa sont originaires des Bou-Azid, du cercle de Biskra, qui viennent eux-mêmes du Maroc. Ces fractions seraient arabes et auraient quitté le Sahara, il y a environ quatre siècles, on ne sait pour quel motif, et vinrent s'établir dans la montagne. Elles acquirent rapidement une grosse influence sur les populations voisines, qui se groupèrent peu à peu autour d'elles et toutes prirent alors le nom générique de Beni-bou-Slimane.

— 4° Quelque temps après la migration des Ouled-Slimane-bou-Hamza et des Meradsa, arrivèrent les Ouled-Abderrahmane, suivis de leurs esclaves, les Ouled-Salem-ben-Abbès, issus du Sahara. Ils cherchaient une installation quand, ayant appris qu'une lutte s'était engagée, près du lieu de leur campement, entre les Ouled-Slimane-ben-Hamza, les Meradsa et une tribu berbère, les Ouled-Talhal, ils prirent parti pour l'élément arabe et battirent les Ouled-Talhal. La tradition veut que ces derniers aient été complètement chassés de leur pays et se soient réfugiés dans le Tell Oranais. Il est probable que, bien que battus, ces groupes de population autochtone restèrent dans le pays, se fondirent avec leurs vainqueurs et finirent eux-mêmes par les absorber en leur imposant leur langue et leurs mœurs.

— 5° La population du village de Tkout, formée des

Ouled-Sidi-Abdesselem et des Ouled-Gacem, ne craint pas de se dire originaire de la séguïat El-Hamra, ce qui la rattacherait, plus ou moins directement, à la descendance du Prophète.

— 6° Enfin les Ouled-Sidi-Aïssa revendiquent également une origine religieuse et ont pour ancêtre Sidi Aïssa, marabout tunisien venu de Kairouan.

On remarquera que plus de la moitié de ces fractions se prétend une origine arabe. Mais il ne faut pas oublier que cette origine a toujours été considérée, chez ces populations essentiellement vaniteuses, comme un titre de noblesse et on ne saurait attacher une grande importance à ces traditions d'ailleurs très confuses.

Ce que l'on peut constater, c'est que l'élément arabe n'est entré que pour une faible part dans la fusion des races ; par leur type physique, par leur manière de vivre, par leurs aptitudes spéciales, par leur langage enfin, les Beni-bou-Slimane sont bien des Berbères, et si réellement, à une époque probablement fort éloignée, des tribus arabes ont occupé le pays par droit de conquête, elles n'ont pas tardé à subir entièrement la loi de l'influence du milieu, et ont été rapidement noyées dans l'élément autochtone et berbère.

Il est permis de croire que, pendant les treize ou quatorze siècles d'indépendance presque absolue qui séparèrent l'évacuation romaine de la conquête française, l'état de la société berbère resta à peu près immuable. C'est l'organisation patriarcale dans toute sa simplicité que nous trouvons dans l'Aurès au moment de la conquête ; ni caïd, ni cheikh, mais simplement des djemaâ. Pas de nobles, les familles influentes sont d'origine religieuse et encore n'en trouve-t-on aucune chez les Beni-bou-Slimane. Pas de relations avec les tribus nomades du Sahara, dont les rivalités et les luttes de çofs n'intéressent guère les tribus de la montagne ; mais, en revanche, des intrigues locales, des querelles et des rixes quotidiennes, non seulement avec les tribus voisines : Ouled-Daoud, Beni-Oudjana, Beni-Imboul, mais encore de village à village, de

famille à famille; tel était le spectacle qu'offrait la tribu des Beni-bou-Slimane lorsque, le 4 mars 1844, le duc d'Aumale occupa Biskra.

Après l'insurrection de 1845, le général Bedeau brûla leurs villages de El-Ksar, Chenaoura et Djarallah; les Beni-bou-Slimane furent réunis au caïdat de l'Oued-Abdi qui avait pour chef, comme nous l'avons vu, Si Mohamed bel Abbès. Celui-ci ne put empêcher ses administrés de prendre part à l'insurrection de 1849; aussi, après la répression, les Beni-bou-Slimane sont détachés de son autorité et placés sous les ordres de Si Ahmed Bey ben Chenouf, qui commandait déjà une partie de l'Ahmar-Khaddou et du Zab-Chergui.

A partir de cette époque, la famille des Ben Chenouf (dont Ali Bey de Zouï est aujourd'hui le chef), alliée au çof des Bou Okkaz, a acquis et conservé une influence prépondérante chez les Beni-bou-Slimane et ceux-ci ont dès lors été entraînés dans les rivalités et querelles des grandes familles du Sud, auxquelles ils étaient, jusqu'alors, restés à peu près étrangers.

Après l'insurrection de Si Sadok (1858-1859), à laquelle ils prirent une part active, les Beni-bou-Slimane, repoussés par le général Desvaux, qui brûla la zaouïa d'El-Ksar et détruisit le village de Roufi, dans le douar de Rassira, formèrent avec Tkout un cheïkhat à part, qui fut donné à Si El Mihoub ben Chenouf, fils du précédent caïd, Si Ahmed Bey ben Chenouf.

A la suite d'accusations mal définies, la famille Ben Chenouf fut dépossédée en 1874 de tous ses commandements, et les Beni-bou-Slimane, réunis à l'Ahmar-Khaddou, formèrent un caïdat donné à Si Mostefa ben Bachtarzi, d'origine turque. Celui-ci ne put réussir à se faire obéir et il fut en partie la cause que les Beni-bou-Slimane prirent une part active à l'insurrection de 1879.

A la pacification, le caïdat des Beni-bou-Slimane fut donné à Si Ahmed ben Ferhat, du bit Bou Okkaz; puis à la mort de ce chef, en 1884, il fut rendu à l'ancien caïd Si El Mihoub ben Chenouf, auquel succéda, en 1886, son

fil Si Ali Bey, aujourd'hui Agha à Zouï. C'est le frère d'Ali Bey, Bou Hafs, qui est aujourd'hui caïd à Tkout. Ce caïdat comprend aussi les douars-communes de Rassira et de Mechounech et les tribus de l'Ahmar-Khaddou. Il dépend, depuis le commencement de l'année 1903, du cercle militaire de Khenchela; jusqu'alors il avait fait partie du cercle de Biskra.

La tribu des Beni-bou-Slimane, ne comprend qu'un douar partagé en trois cheïkhats :

Douar Zelatou	}	Cheïkhat des Ouled-Abderrezeg.
ou de Tkout		— de Saadna.
		— de Tkout.

La population est de 4,000 habitants pour 25,000 hectares, soit 16 habitants par kilomètre carré, presque le triple de la moyenne de l'Algérie tout entière (5 habitants par kilomètre carré) et le cinquième de la France continentale (70 par kilomètre carré).

Comparée à celle de la totalité du territoire algérien, cette population est donc assez compacte. Elle est cependant bien plus clairsemée que celle des tribus de l'Aurès occidental (Daoud et Abdi, en ne considérant que les points habités de l'une et de l'autre partie du massif). S'il est, en effet, une loi frappante dans cette région des Beni-bou-Slimane et contrées voisines, c'est la décroissance constante et régulière de la richesse du sol, et, par suite, la diminution de la population et du bien-être général, à mesure que l'on s'avance de l'ouest vers l'est, depuis l'oued Abdi jusqu'au djebel Cherchar.

Le cheptel est de 66 chevaux; 400 mulets; 150 ânes; 500 bœufs; 11,000 moutons; 18,000 chèvres.

#### 10° DOUAR RASSIRA

Les habitants du douar Rassira sont d'origine berbère et paraissent avoir pour souche première la tribu des Houara.

Aujourd'hui encore, ils revendiquent hautement leur

origine berbère, admettent leur fusion avec l'élément romain resté dans le pays, mais se défendent de tout mélange avec la race arabe.

Cependant, malgré cette communauté d'origine, ils forment deux branches bien distinctes, mais qui ont toujours vécu en bonne intelligence.

L'une, celle de l'est, les Ouled-Alaoua, provient de l'élément autochtone. Fondée en l'an 21 de l'Hégire avec l'élément romain resté dans le pays, elle prétend descendre d'un romain chrétien, qui prit, en embrassant l'islamisme, le nom de Sellem.

Plus tard, c'est-à-dire au XI<sup>e</sup> siècle, au moment de la grande invasion des Arabes hilaliens dans le pays, un saint homme nommé El Hadj ou Hazini, Berbère musulman, qui habitait le village de Tkout, chez les Beni-bou-Slimane, limitrophes des Rassira, vint s'établir avec sa famille dans les gorges affreuses et stériles qui forment la partie ouest de la tribu. Cette fraction, au début moins importante que la précédente, prit le nom de Ouled-el-Hadj ou Hazini.

L'occupation romaine a laissé de nombreuses traces de son passage, surtout dans la partie est du douar. Une grande ville existait le long du cours de l'oued El-Abiod, sur l'emplacement actuel des villages de Khedara, Ouled-Idir et Ouled-bou-Akkaz. Au défilé de Foum-Abdallah, par où passait la route de Lambèse à Biskra, on retrouve encore les traces d'un magnifique canal, creusé dans le roc, qui servait à conduire l'eau sur des plateaux mamelonnés, stériles aujourd'hui, mais qui devaient offrir alors une belle végétation. Ce canal sert actuellement de route aux indigènes.

La première invasion arabe eut lieu en 647; conduite par un chef du nom d'Abdallah ben Saad, elle trouva le pays gouverné par un Romain dont le nom n'a pas été conservé, probablement ce Sellem, dont il est question ci-dessus, mais qui dut embrasser la religion musulmane pour éviter de voir son territoire ravagé.

Depuis cette époque, d'autres invasions arabes renou-

velèrent ces luttes sanglantes, auxquelles les Romains ne prirent qu'une faible part, en raison de leur infériorité numérique.

Sous la domination turque, les Rassira s'unirent avec les Beni-bou-Slimane et acquirent une certaine indépendance qui leur permit de relever leurs villages en ruine et de se livrer à l'agriculture.

Soumis, en 1845, à la suite de l'expédition du général Bedeau, ils se révoltèrent en 1849, furent battus à Seriana, puis se soulevèrent de nouveau en 1858 à la voix du marabout Si Saddok ben El Hadj. Le 17 janvier 1859, la prise de ce marabout par le général Desvaux mit fin à cette période de luttes. Le village de Roufi, qui était le centre de l'insurrection, fut rasé de fond en comble et ses habitants dispersés dans les villages voisins<sup>1</sup>.

Depuis cette époque, le pays est tranquille et cherche à se relever de la misère dans laquelle l'avaient plongé de fortes contributions de guerre et les ruines causées par toutes ces insurrections.

Le douar Rassira fait partie du caïdat des Beni-bou-Slimane, qui comprend en outre : le douar Zelatou (toute la tribu des Beni-bou-Slimane) et le douar Mechounech, situé au sud de Rassira. Cette tribu comprend 13 villages, la plupart sur l'oued El-Abiod qui traverse son territoire de l'est à l'ouest, ce sont : El-Khedara, Tahamanet, Ouled-Idir, Aïza, Tahallit, Ouled-bou-Akkaz, Ouled-Abed, Ouled-Ouriach, Ouled-Mimoun, Ouled-Mansour (450 habitants), Ouled-Yaya (500 habitants), Aïn-el-Hanech et Saghida, ces deux derniers en dehors de la vallée, vers les crêtes.

Le pays occupé par le douar peut se diviser en deux parties. Celle de l'est où l'oued El-Abiod coule librement; ses rives ne sont pas escarpées mais en pentes très douces depuis le village de l'Oued-Khedara jusqu'à celui des Ouled-Idir. A partir du village de l'Oued-Idir, l'oued El-Abiod coule dans des gorges profondes, sur des lits de

1. Le village de Roufi a été reconstruit depuis.

pierres et de cailloux roulés, c'est la partie ouest de la tribu, dans laquelle se trouve le fameux village des Ahl-Roufi, autrefois centre de toutes les insurrections, pays du salpêtre et de la fabrication de la poudre, détruit de fond en comble pour assurer la tranquillité de cette région et demeuré inhabité pendant de longues années.

La population du douar Rassira est de 3,500 habitants pour 20,000 hectares, soit 17 habitants par kilomètre carré. Le cheptel est de 400 chevaux ou mulets, 100 ânes, 50 bœufs ou vaches, 2,000 moutons et 8,000 chèvres. Ils ont 10,000 palmiers produisant des dattes et 4,000 arbres fruitiers. Ils ne cultivent que 35 à 40 hectares en blé et 260 en orge.

---

#### II<sup>o</sup> DOUAR MECHOUNECH

Cette tribu ne comprend que quatre villages appelés : Edissa, 200 habitants ; Baniane, 500 habitants ; Mechounech, 1,000 habitants ; El-Habel, 100, au total : 1,800 habitants.

Les indigènes sont de race berbère, à l'exception de ceux d'El-Habel qui sont arabes. Ce petit hameau a été, en effet, fondé par quelques familles des Beni-Ktir, fermiers de Si Ahmed Bel Hadj, cheikh de Sidi-Okba et khalifa de l'émir Abd el Kader, qui acheta le terrain des habitants de Mechounech et y planta des palmiers.

Edissa doit sa fondation à des familles des Ouled-Daoud. Ceux-ci achetèrent à des gens de Baniane, qui en étaient propriétaires, le terrain alors couvert de lauriers-roses, aujourd'hui transformé par eux, en magnifiques jardins.

Quant aux habitants de Mechounech et de Baniane, ils se disent descendants des autochtones. Les premiers sont nommés Beni-Ahmed et partagés en six fractions, tandis que les gens de Baniane sont dits Ouled-Allaoui et divisés en trois fractions. Les habitants de Mechounech et de Baniane sont de même sang. Ahmed et Allaoui étaient frères.

Les indigènes de Mechounech firent leur soumission le 15 mars 1844, entre les mains du duc d'Aumale qui pénétra dans leur oasis, y livra combat à Si Mohamed Seghir ben Si Ahmed bel Hadj, khalifa d'Abd el Kader, mit ce dernier en fuite avec tous ses contingents et brûla le village. La soumission de Baniane et d'Edissa eut lieu l'année suivante, en même temps que celle de l'Aurès, à la suite de l'expédition du général Bedeau.

En 1849 et 1859, Mechounech, Baniane et Rassira prirent part au soulèvement de l'Aurès.

Avant l'occupation française, des discordes sanglantes divisaient les différentes fractions de Mechounech et celles de Baniane. Dans ce dernier village, il ne reste plus trace aujourd'hui de ces anciennes discussions, mais il n'en est pas de même à Mechounech. Les haines n'y sont pas encore éteintes et s'y traduisent, encore quelquefois, par des assassinats et par d'autres, actes de vengeance, tels que l'incendie ou la dévastation. Pendant les dix mois que l'auteur de cette monographie a présidé le Conseil de guerre de la division de Constantine, il a eu de nombreux cas de meurtre, vol ou incendie à juger, venant du douar et du village même de Mechounech.

Le douar Mechounech dépend du caïdat des Beni-bou-Slimane depuis 1859. Avant cette époque, il faisait partie du caïdat des Ouled-Daoud.

Les neuf dixièmes du territoire sont impropres aux cultures ; à peine si 40 ou 50 hectares peuvent être chaque année ensemencés en céréales.

La population est de 1,800 habitants pour 46,000 hectares, soit à peu près 4 habitants par kilomètre carré. Le cheptel est de : chevaux et mulets, 250 ; ânes, 50 ; bœufs, 30 ; moutons, 1,500 ; chèvres, 4.000.

---

#### 12<sup>o</sup> TRIBUS DE L'AHMAR-KHADDOU

La région qui forme le versant méridional de l'Ahmar-Khaddou est habitée par une agglomération de petites tribus dont la population est loin d'être homogène au

point de vue de la race. On les a réunies à une seule unité administrative appelée caïdat de l'Ahmar-Khaddou, dont chaque fraction s'est toujours considérée comme une tribu distincte.

Les tribus qui constituent le caïdat de l'Ahmar-Khaddou sont au nombre de neuf. Ce sont, en partant de l'est : dans la partie orientale, les Cheurfa et les Serhana ; dans la partie centrale, les Beni-Melkem, les Ouled-Abderrahmane-Kebach<sup>1</sup> et les Ouled-Youb ; dans la partie occidentale, les Ouled-Slimane-ben-Aïssa, les Achach, les Ahl-Oulach et les Ouled-Zerara. Ces neuf fractions correspondent à la division administrative en cheïkhats, avec cette seule exception que les Ahl-Oulach et les Ouled-Zerara sont réunis en un seul cheïkhat. Il n'y a donc que huit cheïkhs.

Ces fractions ont des origines assez différentes et peuvent se classer en deux grandes catégories :

1° L'une autochtone et de sang berbère à peu près pur, branche chaouïa ;

2° L'autre, d'origine arabe, fortement croisée de berbère.

1° *Branche chaouïa.*

A la première de ces catégories, à laquelle appartient d'ailleurs la masse de la population de l'Aurès, se rattachent sept des neuf fractions de l'Ahmar-Khaddou, celles du centre et de l'ouest.

A. *Beni-Melkem et Ouled-Abderrahmane-Kebach.* — Ces deux tribus sont celles chez lesquelles la race berbère s'est maintenue dans la plus grande intégrité. Elles n'ont pas la moindre tradition orale ou écrite. Elles savent que, de tout temps, leurs ancêtres ont habité cette région, et cette seule notion constitue toute leur histoire.

B. *Ouled-Youb.* — Cette fraction paraît avoir des origines plus compliquées. Elle possède une généalogie en règle, d'après laquelle elle proviendrait du mélange d'une

1. On dit aussi « Kebaïch. »

fraction autochtone, les Ouled-Ighza, avec des fractions dissidentes des Ouled-Abderrahmane-Kebach et une fraction arabe et maraboutique, les Ouled-Si-Mazouz, issue de Bou-Azid.

c. *Ouled-Slimane-ben-Aïssa ; Achach ; Ahl-Oulach ; Ouled-Zerara.* — Comme les Beni-Melkem et les Ouled-Abderrahmane-Kebach, ces quatre petites tribus mélangées se disent autochtones. À part les Ouled-Zerara qui seraient issus des Ouled-Moussa (Beni-Ahmed de Mechounech), toutes ces fractions auraient pour ancêtre commun Seïar, dont les trois fils, Slimane, Abdesselem et Yacoub, seraient les tiges respectives des Ouled-Slimane-ben-Aïssa, des Ahl-Oulach et des Achach.

2° *Branche d'origine arabe croisée de berbère.*

Les deux fractions qui occupent toute la partie orientale de la tribu, se disent d'origine arabe. Et, bien qu'au point de vue du type et des mœurs, elles ne se distinguent pas sensiblement des autres populations de l'Aurès, il existe, en faveur de leur thèse, un argument à peu près concluant, tandis que la langue usuelle de toutes les autres fractions est le chaouïa, les Cheurfa et les Serhana parlent tous l'arabe et n'emploient pour ainsi dire que cet idiôme. Nous admettrons donc que ces deux populations sont d'origine arabe, mais qu'elle sont subie d'une façon très sensible, depuis leur installation dans l'Aurès, l'influence des populations berbères qui les entourent.

A. *Cheurfa.* — Comme la plupart des tribus d'origine arabe, les Cheurfa possèdent une généalogie écrite, qui n'est d'ailleurs peut-être qu'une légende. D'après ce document, ils auraient pour ancêtre Si Hassen ben Ahmed, originaire de Bassorah (Mésopotamie). Ce personnage serait venu en Algérie en 1413 (816 de l'Hégire) et aurait vécu pendant plusieurs années à Zeribet-el-Oued, où se trouve son tombeau. Son petit-fils, célèbre comme marabout, sous le nom de Sidi Fatallah, aurait eu pour fils, Si Ahmed, qui abandonna le Sahara et vint se fixer dans le massif boisé, situé sur le versant des deux rivières, qui

portent encore le nom caractéristique de oued Cheurfa et oued Sidi-Fatallah. Ce Si Ahmed est la tige des Cheurfa actuels de l'Ahmar-Khaddou dont l'établissement dans l'Aurès est donc relativement fort récent. (XVI<sup>e</sup> siècle).

B. *Serahna*. — Les Cheurfa, en arrivant dans l'Aurès, y trouvèrent déjà installés les Serahna, descendants des Beni-Hilal. Fixés d'abord en Tunisie, les gens de cette fraction, après avoir erré dans les environs de Khenchela, puis dans le Sahara à El-Faïd, se fixèrent, vers le XIV<sup>e</sup> siècle, dans le pays qu'ils occupent de nos jours.

De même que nous l'avons dit pour les Beni-bou-Slimane, cette contrée n'a pas d'histoire pendant les quatorze siècles qui s'écoulent de l'évacuation romaine à la conquête française. Il faut cependant noter ici que par son voisinage du Sahara, les tribus de l'Ahmar-Khaddou ne sont pas restées aussi étrangères que leurs congénères du nord aux luttes et intrigues des çofs du Sud.

Les deux grands partis sahariens des Ben Ganah et des Bou Okkaz, représentés plus particulièrement dans l'Ahmar-Khaddou et le Zab-Chergui par leurs alliés respectifs, les Ben Abdallah (alliés des Ben Ganah) et les Ben Chenouf (alliés des Bou Okkaz), avaient fini par entraîner dans leurs luttes les Chaouïa, longtemps indifférents aux querelles de la plaine.

Plus importantes étaient les influences religieuses qui, précisément au moment de notre conquête, s'étendaient dans cette région et allaient y être bientôt nos véritables et seuls adversaires. La zaouïa de Sidi-Abdelhafid, à Khanga-Sidi-Nadji, avait déjà de nombreuses ramifications dans l'Aurès, et, tout récemment, une autre zaouïa, également des Rahmánya, venait d'être fondée au cœur même des tribus de l'Ahmar-Khaddou, à Timermacine, par un indigène des Ouled-Youb, Si Saddok ben El Hadj, mokhadem de la zaouïa d'El-Bordj. Ce sont ces deux zaouïas, la seconde surtout, qu'on retrouve, directement ou non, dans toutes les insurrections qui suivirent notre occupation de l'Aurès.

La soumission d'Ahmar Khaddou date de 1845. Mena-

cés au nord et à l'est par la colonne Bedeau qui traversa les vallées de l'oued Abdi, de l'oued El-Abiod et tout le djebel Cherchar, bloqués au sud par les goums de Biskra qui tenaient la campagne dans le Zab-Chergui, abandonnés par le khalifa de l'émir qui s'était réfugié dans le Djerid, les indigènes de l'Ahmar-Khaddou reconnurent sans combat la domination française.

Une première organisation leur fut donnée à ce moment, organisation bizarre et qui donne une note bien caractéristique de l'importance que l'on donnait alors aux çofs du Sud. Les tribus de l'Ahmar-Khaddou formèrent, avec le Zab-Chergui et la plus grande partie du djebel Cherchar, un vaste commandement qui fut partagé entre Si Ahmed Bey ben Chenouf (allié des Bou Okkaz) et Cheikh Ahmed ben Abdallah (allié des Ben Ganah) représentant les deux çofs rivaux. Mais le territoire restait indivis entre eux, chacun ayant sous ses ordres les gens de son parti.

La soumission de cette région était d'ailleurs des plus précaires, et à ce moment même, l'une de ces tribus, les Ouled-Abderrahmane-Kebaïch, donnait asile à l'un de nos pires ennemis, l'ex-bey de Constantine. Le colonel Canrobert réussissait à s'emparer du bey en 1848, le 1<sup>er</sup> juin. L'effet moral de cette prise fut détruit par nos premiers échecs devant Zaâtcha, en juillet 1849, et les tribus de l'Ahmar-Khaddou se soulevèrent à la voix des marabouts de Khanga-Sidi-Nadji et de Timermacine. 3,000 fantassins et 200 cavaliers vinrent établir leur camp à 15 kilomètres de Biskra, sur l'oued Biraz, à Seriana. Le commandant de Saint-Germain sauva la situation ; avec 4 ou 500 hommes, il sortit de Biskra et se jeta sur les insurgés qu'il rejeta, le 17 septembre 1849, dans leurs montagnes. Le commandant de Saint-Germain trouva la mort en chargeant à la tête de ses goums.

Malheureusement, quelques jours après, le khalifa, de retour du Djerid, entra en scène avec les goums du Souf qu'il amenait à El-Faïd ; il y était rejoint par les deux marabouts de Khanga-Sidi-Nadji et de Timermacine, avec leurs contingents. Sidi Okba est menacé (novembre 1849).

C'était le moment où Zaâtcha succombait sous nos efforts (26 novembre). Ce fut le signal d'une débandade générale parmi les insurgés ; les marabouts demandèrent l'aman et le khalifa reprit la route du Djérid.

L'agitation recommença en 1858, à la suite de mesures prescrites par les autorités françaises pour surveiller les ordres religieux. C'est Si Sadok ben El Hadj, de Timermacine, qui, cette fois, appela les tribus à la révolte. Celui-ci échoua dans ses tentatives sur Sidi-Okba et Branès. Attaqué bientôt par le général Desvaux qui brûle El-Ksar et détruit Ahl-Roufi, il est fait prisonnier et les tribus font leur soumission <sup>1</sup>.

A la suite de cette prise d'armes, de grandes modifications eurent lieu dans l'organisation politique de l'Ahmar-Khaddou. On renonça à la bizarre organisation par çofs de 1845, et on adopta la division territoriale, sans tenir compte des partis politiques auxquels appartenaient les tribus. Le grand commandement, créé en 1835, fut dissous et on forma trois caïdats. Les Bradja et les Beni-Imboul, du djebel Cherchar actuel, furent donnés à Si Ahmed ben Naceur, du çof Ben Ganah ; le Zab-Chergui, à Si Ahmed Bey ben Chenouf, du çof Bou Okkaz ; enfin, l'Ahmar-Khaddou, à Si Ferhat ben Abdallah, du çof Ben Ganah.

Les tribus de l'Ahmar-Khaddou ne prirent point part à l'insurrection de 1871. Elles se groupèrent autour de leurs chefs reconnus, par çofs, et quittèrent leurs cantonnements habituels, s'observant mutuellement. Les tribus ne rentrèrent chez elles qu'au moment où le général de Lacroix, vainqueur de la Kabylie et du Hodna, parcourut, en décembre 1871, le cercle de Biskra.

De 1871 à 1879, la famille des Ben Chenouf est disgraciée et doit abandonner ses trois caïdats du Zab-Chergui, des Beni-bou-Slimane et de l'Ahmar-Khaddou. Ces deux dernières tribus sont réunies et données à Si Mostefa ben

1. La famille des Ouled Si Sadok, après seize ans d'internement en France et à Alger, a été autorisée à rentrer dans la tribu de l'Ahmar-Khaddou et à réédifier une nouvelle zaouïa à Timermacine.

Bachtarzi, qui sera une des premières victimes de l'insurrection de 1871.

Durant cette insurrection, les tribus de l'Ahmar-Khaddou se tinrent tranquilles ; elles n'y prirent qu'une très faible part. Les marabouts de Timermacine surent, pendant cette époque, garder une attitude aussi correcte que prudente. Seules, les tribus des Cheurfa, des Serahna et des Beni-Melkem manifestèrent de l'hostilité, bien vite changée en soumission complète, dès la nouvelle de la première défaite du chérif.

Après l'insurrection de 1879, le caïdat de l'Ahmar-Khaddou fut donné à Si Ahmed Bey ben Ferhat, du çof Bou Okkaz, qui réunit également sous son autorité les Beni-bou-Slimane, Rassira et Mechounech. A la mort de ce chef, en 1884, ces tribus furent rendues à l'ancien caïd révoqué en 1874, Si el Mihoub ben Chenouf, auquel succéda, en 1886, son fils, Si Ali Bey, et, tout récemment, le frère de ce dernier, Bou Hafis.

La tribu de l'Ahmar-Khaddou occupe une partie du versant méridional de l'Aurès ; elle est limitée : au nord, par la crête du djebel Ahmar-Khaddou ; à l'est, par les hauteurs qui bordent, sur la rive gauche, l'oued El-Baâl (ou oued Guechtane), affluent de l'oued El-Trab ; au sud, par le Sahara ; à l'ouest, par l'oued Nemchet-ed-Dib, qui la sépare du douar Mechounech.

Sa superficie est de 150,000 hectares, sa population de 6,000 habitants, soit 4 habitants par kilomètre carré.

La tribu est divisée en trois douars qui sont, en partant de l'est :

— Douar Kimmel (comprenant les Cheurfa et les Serahna) ;

— Douar Tadjemout (comprenant les Beni-Melkem et les Ouled-Abderrahmane) ;

— Douar Oulach (comprenant toutes les autres tribus).

Le cheptel est de 800 chevaux ou mulets, 300 ânes, 11,000 moutons, 25,000 chèvres, 800 bœufs.



## 13° AMAMRAS

Les indigènes de cette tribu descendent en partie des anciens habitants autochtones de la contrée, mélangés aux colons romains dont les fermes, les villages et même les municipes couvraient le sol des parties nord et est de la contrée.

Leur pays a été le théâtre de grands événements ; leurs montagnes ont souvent abrité Jugurtha, et c'est parmi eux que la Kahéna, la Jeanne-d'Arc berbère, avait installé le siège de son royaume. Son nom est encore populaire dans le pays et les habitants affirment que les débris de fortifications, les ruines de cité, trouvés sur la montagne du djebel Djahfa, sont les restes d'une forteresse construite par sa fille.

Les Amamras occupent une superficie territoriale considérable qui forme la partie nord-est de la région montagneuse qui nous occupe. Leur pays appartenait à l'ancienne Numidie et la prospérité de cette contrée sous la domination romaine s'affirme par les ruines de Mascula et de Baghaï. L'invasion des Vandales commença sa décadence, l'invasion des Arabes fut le signal de sa ruine et le point de départ des luttes séculaires que la race berbère soutint contre ses envahisseurs.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, la tribu des Amamras était constituée ; elle était formée par un cinquième environ d'éléments berbères autochtones et par quatre cinquièmes d'éléments d'origine arabe, dont quelques-uns fortement mélangés de berbère. La nécessité de la défense commune avait d'ailleurs amené dans ce groupe la fusion la plus complète.

La partie autochtone des Amamras est aujourd'hui représentée par la fraction des Ouled-Yacoub. Au groupe primitif s'adjoignirent plus tard des groupes secondaires d'origine arabe qui vinrent du Maroc et de la Tunisie, puis des familles provenant de l'invasion hilalienne. Ces groupes et familles se fondirent avec la population aborigène, adoptèrent leur langage, leurs coutumes, leurs

mœurs et leur manière de vivre et formèrent ainsi la tribu telle que nous la retrouvons aujourd'hui.

Il est toutefois à remarquer que c'est le vaincu qui imposa non seulement ses lois aux vainqueurs, ainsi que nous venons de le dire, mais encore sa religion. Les Ouled-Yacoub n'avaient tout d'abord embrassé l'islamisme que par violence et, dès le principe, ils ne s'étaient soumis que très imparfaitement à son culte. Lorsque d'autres populations musulmanes se réunirent à eux, ces derniers ne transmirent pas leur croyance et perdirent au contraire la leur. De nos jours, les sentiments religieux des Amamras sont à peu près nuls ; leur ignorance égale leur irréligion.

Les Amamras reconnurent, vers 1520, l'autorité des Turcs, mais leur soumission fut plutôt morale que réelle. Les colonnes des beys de Constantine leur firent parfois subir de sérieux échecs ; le dernier leur fut infligé par Ahmed Bey, en 1834, et fut particulièrement sanglant.

Ils se sont soumis à la France en 1848 et nous sont restés absolument fidèles depuis cette époque.

La tribu des Amamras fait, depuis 1873, partie de la commune mixte de Khenchela, elle est divisée en cinq douars :

Oued-Tamza,	occupé par les	Ouled-Yacoub ;
Oued-Ensigna,	—	Ouled-Ensigna ;
Khenchela,	—	Larbaâ ;
Ouled-bou-Derhem,	—	Oul <sup>ed</sup> -b.-Derhem ;
Remila,	—	Ouled-Saïd.

Au point de vue du territoire, la tribu des Amamras peut être partagée en quatre zones distinctes :

1° La masse montagneuse qui s'étend du nord-est au sud-ouest, ayant comme axe la chaîne qui s'étend de Khenchela à Tamza ; elle comprend une partie du centre et du sud-ouest de la tribu ; elle est occupée par le douar Tamza et une partie du douar des Ouled-bou-Derhem.

2° La plaine de Remila, s'étendant au nord et à l'ouest, entre la route Batna-Khenchela et la gueraâ El-Tarf ; elle

est occupée par le douar Remila et une partie du douar des Ouled-bou-Derhem.

3° La plaine de Tamagra au sud, comprenant la haute vallée de l'oued El-Arab et habitée par une partie du douar Tamza.

4° Enfin la région est, occupée par le versant de l'Aurès situé au sud-est et au nord-est de Khenchela, et comprenant le douar de Khenchela et le douar des Ouled-Ensigna.

Les montagnes des Amamras sont couvertes de belles forêts. Les plaines présentent une couche épaisse d'humus. Les terrains de parcours sont vastes et favorables à l'élevage des bestiaux. La partie sud du territoire est arrosée par des sources nombreuses et abondantes ; dans la partie nord, la population fait principalement usage de puits.

La population est de 17,000 habitants pour 108,000 hectares, soit 16 habitants par kilomètre carré. Le cheptel est de 600 chevaux, 2,800 juments, 300 poulains, 2,800 mulets, 250 chameaux, 1,800 ânes, 5,500 bœufs, 100,000 moutons, 25,000 chèvres.

La tribu pourrait mettre sur pied 650 cavaliers et 900 fantassins.

#### 14° TRIBU DU DJEBEL-CERCHAR

La forme générale de la région habitée par les tribus du djebel Cherchar est celle d'un carré de 60 kilomètres carrés, dans la face nord duquel le territoire de la tribu des Beni-Oudjana s'avance comme un coin.

Cette contrée s'étend du nord au sud, du pied du Chélia au Sahara, et de l'ouest à l'est, de la vallée de l'oued Cheurfa (Mellag-el-Ouidane) à la vallée de l'oued Gargar. Le territoire de la tribu comprend la partie sud et le massif de l'Aurès, plus le massif du djebel Cherchar proprement dit, que l'oued El-Arab sépare de celui de l'Aurès.

Les populations du djebel Cherchar sont de race berbère, légèrement modifiée par l'introduction de quelques éléments arabes. Ceux-ci, provenant de la famille hila-

lienne, s'établirent jadis dans les basses vallées et convertirent au Coran et à la foi islamique les premiers habitants parmi lesquels ils ne tardèrent pas à se fondre, à tel point qu'aujourd'hui, bien que l'arabe soit la langue que tous connaissent et comprennent, ils ne parlent entre eux qu'un idiôme berbère, « le chaouïa ».

Les indigènes de ces tribus sont sédentaires et cultivateurs dans les villages qui bordent les oueds, nomades et pasteurs partout ailleurs. Pendant l'été, ils se tiennent sur les hautes vallées, sur les sommets, dans les forêts qu'ils parcourent avec leurs troupeaux ; pendant l'hiver, ils descendent dans le Sahara, dans la « Dekhla » qui avoisine le Guerguit<sup>1</sup>, à la recherche de pâturages plus abondants et d'une température plus clémente.

Dès la plus haute antiquité, le djebel Cherchar fut occupé par des populations de race berbère. Il fit successivement partie des états de Syphax, Bochus, Massinissa, Jugurtha, Juba, etc... De 43 avant J.-C. jusqu'en 415, il partagea le sort de la Numidie réduite en province romaine. A en juger par les nombreuses ruines qui jonchent son sol, il dut pendant cette période jouir d'une longue prospérité.

Le christianisme y comptait de nombreux adeptes. En 483, la grande tribu berbère des Aoureba, qui peuplait l'Aurès et le djebel Cherchar, rompit les liens qui la rattachaient à l'empire vandale et recouvra son indépendance. La conquête byzantine ne put modifier cette situation.

Seuls les Arabes purent soumettre ce pays, après les luttes contre Koceïla et la Kahéna (715). L'Aurès et le djebel Cherchar durent subir la loi du vainqueur et les peuplades de ces contrées, qui s'étaient fondues avec les quelques colons romains demeurés dans le pays et se les étaient assimilés, durent se convertir à l'islamisme.

1. Au sud des hauts plateaux qui dominent les dernières pentes de l'Aurès, le caractère d'aridité de la montagne s'est accentué et les derniers contreforts de l'Aurès viennent brusquement finir en falaise d'argile au-dessus de l'immensité saharienne. C'est le Guerguit, au nord duquel s'étend la « Dekhla », formée elle-même, sur une bande de 10 à 12 kilomètres, d'un amas de pierres et de terre rouge.

Telle fut la première invasion arabe. Elle n'amena aucun mélange entre les deux races. L'invasion hilalienne n'eut guère de résultats plus marqués. Elle contourna le djebel Cherchar. Les Dreïd et les Garfa s'établirent au nord, vers Tébessa, les Latif dans le Zab et la région de Biskra. Néanmoins, quelques sous-fractions d'origine maraboutique pénétrèrent dans les hautes vallées et s'installèrent côte à côte des indigènes. Mais elles furent vite absorbées par l'élément berbère, qui demeura prépondérant.

Chose curieuse, ces Beni-Hilal, en arrivant dans la contrée, au XI<sup>e</sup> siècle, trouvèrent les descendants des anciens colons romains qui s'étaient séparés à nouveau des Berbères et s'étaient mis à recultiver une partie des fermes jadis occupées par leurs ancêtres. Les deux légendes suivantes, principalement la deuxième, tirées des contes chantés le soir autour des tentes, semblent prouver ce que je viens d'avancer.

*Première légende.* — « Un Arabe des Beni-Hilal était campé au pied de l'Aurès; il avait recueilli sous sa tente une femme d'une merveilleuse beauté, abandonnée par sa tribu qui avait fui devant l'ennemi. Elle descendait des Romains et elle se disait enceinte des œuvres d'un descendant de ces Romains, qui cultivait dans la plaine avant l'arrivée des Hilalia. Cette femme se nommait Oum el Kheïr, l'Arabe s'appelait Nabet ».

« Nabet qui, à ce moment, n'avait pas d'enfant mâle et qui en était très fâché, promit à Oum el Kheïr de la prendre pour femme et d'adopter l'enfant qu'elle portait dans son sein, si cet enfant était du sexe masculin; mais, en revanche, il la menaça de la tuer, si elle mettait au monde une fille. L'enfant, attendu par sa mère avec une anxiété que l'on comprendra, fut heureusement un fils. Nabet et Oum el Kheïr lui donnèrent le nom de Maïou<sup>1</sup>.

1. Voir la légende de Maïou (ou Bouch) aux « Ouled-Abdi. » Ce nom de Maïou est très populaire dans les contes berbères; il semble toujours désigner un Romain ou un descendant de Romain. Il en est de même de celui de Rejenis dans le djebel Cherchar.

*Deuxième légende.* — « Ce Nabet, dont il est question dans la légende donnée ci-dessus, était un grand guerrier qui poursuivait de sa haine les débris des populations romaines. Il eut fort à faire surtout dans les plaines de Garet, de Sbikha et de Tamagra, occupées aujourd'hui par les Ouled-Rechaïch, les tribus du djebel Cherchar et les Amamras. Il opérait un jour ses destructions dans la vallée de l'oued Bou-Dokrane (Ouled-Rechaïch) et assiégeait un colon romain qui s'était réfugié, avec quelques-uns des siens, sur le Zekkiou.

« Le Zekkiou est un immense bloc calcaire, absolument nu, qui se dresse au milieu des rochers de la rive gauche de l'oued Guentis (nommé en ce point oued Bou-Dokrane). Le colon n'osant satisfaire ses besoins naturels au milieu des siens, sur la plate-forme, sans abri, de sa forteresse improvisée, s'adressa à la courtoisie de Nabet et le pria de le laisser descendre dans la rivière toutes les fois que la nécessité s'en ferait sentir pour lui. Nabet y consentit galement, mais à la condition toutefois que le Romain lui donnerait une brebis à chaque descente. C'est ce que traduit crûment le nom donné à ce colon romain et à sa descendance actuelle : « Krabechaâ » ou « Krabechagha », c'est-à-dire : « kra », excrément et « bechaâ », impôt. Ou encore : « kra », excrément et « cha », mouton. »

Au moyen-âge, les tribus du djebel Cherchar passèrent sous la domination des souverains hafside, à Tunis, puis s'affranchirent de cette suprématie et firent partie de la confédération berbère des Chabbia. C'est de cette époque que date la création de la mosquée de Tnoza par un marabout du nom de Abdessemed, originaire de Caput Vada. A partir de cette époque, Tnoza prit le nom de Zaouïa (sur l'oued des Beni-Barbar).

Très divisées entre elles, ces populations étaient en état d'hostilité permanente avec les fractions voisines. Aussi, Kheïrane, les Bradja, les Beni-Imboul étaient en butte aux incursions des Beni-bou-Slimane et des tribus de l'Ahmar-Khaddou; il ne se passait pas d'année sans que Khanga-

Sidi-Nadji et le village des Beni-Barbar (Ouled-Rechaïch) ne fussent raziés par les Nemenchas.

Cet état d'anarchie dura jusqu'à la conquête française. A cette époque, le djebel Cherchar était soumis aux Turcs, qui, pour surveiller le va et vient des nomades, avaient élevé dans le Sahara, au débouché des principales vallées, des forts dont les ruines sont encore debout.

Ces tribus firent leur soumission au général Bedeau en 1845. Leur chef, Si Mohamed Taïeb ben Nacer ben Sidi Nadji, marabout de Khanga, qui joignait alors l'influence religieuse à l'autorité politique, dissuada ses subordonnés de leurs idées de résistance et se rendit lui-même au-devant de la colonne. Le djebel Cherchar fut alors constitué en caïdat dont le premier chef fut Mohamed Taïeb ; il fut rattaché au cercle de Biskra.

Au moment du siège de Zaâtcha en 1849, le marabout de Khéirane, Si Abdelhafid, prêcha la guerre sainte et fit appel aux khouan Rahmánya dont il était le mokaddem. Il réunit 4 à 5,000 Chaouïas du djebel Cherchar, des Beni-bou-Slimane et de l'Ahmar-Khaddou. A leur tête, il marcha sur Biskra. Battu à Seriana, au débouché de l'oued El-Abiod, par le commandant de Saint-Germain, le marabout s'enfuit en Tunisie.

En 1850, le général de Saint-Arnaud parcourut l'Aurès et le djebel Cherchar, pour ramener la population dans le devoir. Sa colonne visita successivement Khenchela, Babar, Djellal, Khéirane, Ouldja, Khanga-Sidi-Nadji, remonta ensuite vers le nord, par Kimmel et Tighanimine, pour redescendre vers Biskra par Baniane et la vallée de l'oued El-Abiod.

Le 1<sup>er</sup> juin 1850, à Ouldja, deux de nos soldats furent assassinés pendant la nuit. Le général donna vingt-quatre heures pour livrer les coupables. Au lieu d'obéir, ceux-ci abandonnèrent leur pays. On se lança à leur poursuite, vingt-cinq fugitifs furent saisis et fusillés sur-le-champ ; les récoltes furent incendiées et le village détruit.

Cet exemple calma toutes les vellétés d'insoumission et l'autorité française fut désormais assez bien assise dans

le djebel Cherchar pour en faire assurer la police par les indigènes eux-mêmes.

En 1859, les tribus du djebel Cherchar prirent fait et cause pour nous (sauf quelques Beni-Imboul), et ce furent eux qui firent prisonniers Si Sadok et ses trois fils, en fuite devant la colonne victorieuse du général Desveaux.

En 1871 et en 1879, les montagnards de l'Aurès restèrent sourds aux excitations des rebelles, bien que le signal de la révolte eût été donné par un mokaddem de l'ordre dont la zaouïa mère est à Khéirane et auquel ils sont tous affiliés. Bien au contraire, lorsque le chérif Mohamed Amziane, chef de l'insurrection de 1879, vaincu à R'baâ (9 juin 1879), se sauva devant nos armes, un grand nombre de ses partisans, croyant trouver aide et protection dans les forêts des Beni-Imboul, se rendit chez ceux-ci par la vallée de l'oued Guechtane. Leur espoir fut déçu ; les Beni-Imboul razièrent sans pitié leurs coreligionnaires. Ils s'emparèrent de tous leurs troupeaux au passage d'El-Ma-el-Abiod, qui, des gorges de l'oued El-Abiod, donne accès sur le plateau de Meçara.

Les insurgés continuèrent leur fuite, mais allèrent tomber, à Zeribet-el-Oued, sous les efforts combinés des spahis et des goums du djebel Cherchar.

Depuis cette époque, la contrée du djebel Cherchar a toujours vécu en paix, uniquement préoccupée d'accroître son bien-être. En 1881, à la suite des modifications territoriales déterminées par l'extension du régime civil et la création de communes mixtes, le djebel Cherchar cessa de faire partie du cercle de Biskra, pour reconstituer, avec les Ouled-Rechaïch (Nemencha Gheraba), le cercle de Khenchela, qui vient d'être grossi, en 1903, des tribus des Beni-bou-Slimane et de l'Ahmar-Khaddou.

Est-ce à dire que ce pays soit pour toujours dompté ? Nous ne le croyons pas, car ses indigènes sont sous la dépendance absolue des fanatiques marabouts de Khéirane, et cela ressortira surtout du chapitre suivant qui concerne les grandes familles indigènes et les sectes religieuses de l'Aurès.

Les tribus du djebel Cherchar ont été partagées en quatre douars :

Khanga-Sidi-Nadji.....	{ Khanga-Sidi-Nadji .. Tiboui-Ahmed..... }	Aurès.
Ouldja.....	{ Ouldja..... Beni-Imboul.. .. Bradja..... }	Aurès.
Aliennas.....	{ Khéirane..... Ouled-Tiffourah .. Ouled-Tsabet..... Ouled-Necer .. Ouled-Amrane .. }	limite de l'Aurès. Djebel Cherchar.
Taberdja.....	{ El-Amra-Zaouïa..... El-Ouendoura-Séïar. Ouled-bou-Yaya..... Ouled-Msihel..... }	Djebel Cherchar.

La population est de 10,500 habitants (dont 5,000 pour l'Aurès) pour 386,000 hectares, c'est-à-dire un peu moins de 3 habitants par kilomètre carré. Le cheptel est de 110 chevaux, 1,200 mulets, 200 chameaux, 600 ânes, 240 bœufs, 40,000 moutons, 50,000 chèvres. La part de l'Aurès est sur ce total de 60 chevaux, 400 mulets, 250 ânes, 150 bœufs, 10,000 moutons, 20,000 chèvres.

TABLEAU RÉCAPITULATIF DE LA STATISTIQUE DE L'AURÈS

NOMS DES TRIBUS	NOMS DES DOUARS	Nombre des habitants	Superficie en hectares	CHEPTTEL					HABITANTS par hectare
				Chevaux et Mulets	Anes	Bœufs	Moutons	Chèvres	
Lakdar-Halfaouïa.	El-Ksour.....	1,800	20,000	700	400	500	10,000	7,000	9
Ouled-Fedhala..	{ Tahament..... Djebel-Groum .. Meryem..... }	4,000	55,000	650	200	300	13,000	24,500	7
Beni-Ferah ....	Aïn-Zatout.....	3,000	18,000	200	100	100	2,000	6,000	17
Ouled-Ziane....	{ Djemorah..... Branis..... Beni-Souik..... Guédila..... }	6,500	63,000	700	600	450	30,000	26,000	10
Ouled-Abdi....	{ Oued-Taga..... Bouzina..... Oued-Abdi..... Chir..... Menaà..... }	15,000	90,000	2,000	500	4,000	60,000	65,000	13
Ouled-Daoud ...	{ Ichmoul..... Oued-el-Abiod .. Tighanimine ... }	10,000	80,000	1,800	400	2,000	47,000	50,000	12,5
Beni-Oudjana ...	{ Taouzié..... Chéïa..... Mellagou..... Yabous..... }	5,000	97,000	1,500	500	1,500	35,000	20,000	5
Beni-bou-Silmane.	Tkout.....	4,000	25,000	450	150	500	11,000	18,000	17
	Rassira.....	3,500	20,000	600	100	50	2,000	8,000	17
	Mechounech....	1,800	45,000	250	50	50	1,500	4,000	4
Ahmar-Khaddou.	{ Kimmel..... Tadjemout..... Oulach..... }	6,000	150,000	800	300	200	11,000	25,000	4
Amamras.....	{ Ouled-Tamza... Oued-Ensiha... Khenchela..... Ouled-b <sup>a</sup> Derhem Remila..... }	17,000	108,000	6,500	1,800	5,500	100,000	25,000	16
Djebel-Cherchar.	{ Khanga-S.-Nadji Ouldja..... Aliennas..... Taberdja..... }	10,500	386,000	1,300	600	240	40,000	50,000	3
Total. 11 tribus.	36 douars	88,100	1,158,000	17,450	5,700	15,390	363,000	328,500	8
								691,500	

## CHAPITRE II

## FAMILLES INFLUENTES

AU POINT DE VUE POLITIQUE ET AU POINT DE VUE RELIGIEUX

—  
QUELQUES NOTES SUR LES DIFFÉRENTES SECTES—  
AYANT DES RAMIFICATIONS DANS L'AURÈS—  
**A. — Influences politiques**

Nous avons pu voir que, dans la partie occidentale de l'Aurès, les tribus reconnaissent difficilement une autorité directe. Depuis des siècles, elles sont administrées par des djemaâ, et leurs institutions sont essentiellement démocratiques. Il n'en est pas ainsi dans la partie orientale, surtout en ce qui concerne les tribus de l'Ahmar-Khaddou et du djebel Cherchar. Là, plusieurs familles se sont disputé le pouvoir; les çofs du Sud ont eu leur répercussion jusque dans les montagnes et il nous a semblé utile d'indiquer les familles exerçant une réelle influence politique et religieuse dans ces contrées et de dire quelques mots sur chacune d'elles.

Quatre grandes familles se partagent l'influence, soit dans le cercle de Biskra, soit dans le cercle de Khenchela, savoir : les Ben Ganah, les Ben Chenouf, les Bou Okkaz et les Ben Naceur <sup>1</sup>.

1. On trouvera de nombreux détails intéressants ces diverses familles dans le chapitre précédent, aux articles : Beni-bou-Slimane, Ahmar-Khaddou, djebel Cherchar.

A. *Famille ben Ganah.* — La famille des Ben Ganah est originaire de la Petite-Kabylie. Elle est venue se fixer, il y a trois ou quatre siècles, aux environs de Constantine, où elle ne tarda pas à devenir la famille prépondérante. Elle a fourni de nombreuses épouses aux beys de Constantine, particulièrement au dernier, celui qui se réfugia dans l'Aurès lors de notre arrivée, « Ahmed Bey ».

Les beys de Constantine, désireux de faire échec aux Bou Okkaz, les vrais maîtres du Sahara, leur opposèrent, il y a 150 ans environ, les Ben Ganah, dont l'homme le plus important, Si El Hadj, fut nommé cheikh El Arab.

C'est à partir de cette époque seulement que cette famille commença à prendre pied dans le Sahara et elle ne put le faire qu'avec l'appui des Turcs, sans toutefois parvenir à y acquérir une influence prépondérante et à évincer le çof Bou Okkaz.

Les Ben Ganah se rallièrent à nous presque immédiatement après la prise de Constantine et favorisèrent notre établissement dans le Sahara de cette province.

Le chef actuel de la famille est Si M'hamed ben Bouziz ben Ganah, bach-aga des Ziban, dont la fidélité est indiscutable. L'influence des Ben Ganah s'étend sur les Ziban, la tribu des Amor, des Arab-Gheraba, des Saharis, certaines fractions du Zab-Chergui, des Ouled-Saoud, du Souf, de l'oued R'hir, de l'Ahmar-Khaddou et même des environs de Constantine.

La plupart des membres de cette famille ont un commandement, ce sont :

— Le fils du bachaga : Bou Aziz ben M'ahmed ben Ganah, caïd de Doucen ;

— Son frère : Si Mohamed Bel Hadj, agha du Hodna oriental à Barika ;

— Son frère : Si Hamida, cheikh de Sidi-Okba.

— Son cousin : El Hadj Ahmed ben Brahim, cheikh indépendant des Ouled-Sidi-Salah ;

— Son cousin : El Hadj Ahmed, caïd de M'raïer (Tougourt);

— Son neveu : Abdelaziz ben Si Smaïl, caïd des Ouled-Amor, Haït-et-Abadlia (Tougourt).

*B. Famille ben Chenouf.* — Les Ben Chenouf ont une origine très ancienne. Leur ancêtre, Bou Allag, la faisait remonter à Djaffar le Barnecide, le ministre d'Aroun Al Raschid. Au XV<sup>e</sup> siècle, ils commandaient déjà à la grande tribu arabe des Ouled-Saoula, répandue dans la province de Constantine. A cette époque, une branche de cette famille, qui possédait la ville du Kef et ses environs, était en lutte contre les Turcs, qui parvinrent, en 1631, à les chasser définitivement de cette région. Les expulsés du Kef se réfugièrent chez leurs frères de Constantine qui commandaient toujours aux Ouled-Saoula. Ils descendirent avec eux dans le Sahara et s'y firent place par la force.

Il y a 160 ans, le cheikh des Ouled-Saoula était un Ben Chenouf, El Hadj ben Bou Ackhal ben Bou Allag, qui eut deux fils : Bou Diaf et Ben Abdallah. A la suite de querelles intérieures, les deux frères partagèrent la tribu en deux fractions qui devinrent bientôt ennemies acharnées.

Cette rivalité fut exploitée par les beys lorsque la puissance et l'indocilité des Bou Okkaz, qui tenaient la dignité de cheikh El Arab depuis plus de 300 ans, leur portèrent enfin ombrage. Des avances furent faites par Hassein Bey, en 1754, aux deux fractions rivales des Ben Chenouf au moment où ce bey intrigant, pour faire passer le commandement du Sahara de la famille des Bou Okkaz dans celle toute nouvelle des Ben Ganah, cherchait des appuis dans les tribus guerrières du pays. Les Ouled-bou-Diaf embrassèrent la cause des nouveaux venus (Ben Ganah). Les Ouled-bou-Abdallah restèrent fidèles à leurs anciens alliés (Bou Okkaz) qui étaient aussi leurs parents. C'est à cette dernière branche qu'appartenait Ahmed Bey ben Chenouf,

qui commandait la tribu du Zab-Chergui lorsque nous pénétrâmes dans le Sahara.

Les Ben Chenouf se rangèrent, dès notre arrivée, sous notre bannière et contribuèrent puissamment à la répression des diverses insurrections de l'Aurès. Le chef actuel de cette famille est : Si Ali Bey ben Mihoub ben Chenouf, actuellement agha des Ouled-Rechaïch (cercle de Khenchela), il réside à Zouï et à Aïn-Tazouguert. Son frère, Si Bou Hafs, est caïd de la tribu des Beni-bou-Slimane et de l'Ahmar-Khaddou, avec résidence à Tkout. Ces tribus viennent, en 1903, d'être distraites du cercle de Biskra et d'être rattachées au cercle de Khenchela.

Cette famille, qui nous est entièrement dévouée, étend son influence sur le poste de Tkout, le Zab-Chergui, l'Ahmar-Khaddou, les Beni-bou-Slimane et les Ouled-Rechaïch. Elle constitue un çof qui a été de tout temps ennemi de celui des Ben Ganah et dévoué aux Bou Okkaz, dont les membres lui étaient d'ailleurs intimement unis par des alliances réciproques.

*c. Famille des Bou Okkaz.* — Les Bou Okkaz représentent la plus noble et la plus ancienne famille du Sud constantinois, où elle est installée depuis le XI<sup>e</sup> siècle de notre ère, d'après Ibn Khaldoun, et où elle a joué un rôle prépondérant. Suivant l'historien arabe, les Bou Okkaz ou Daouaouda descendent de Daoud Ibn Mirdas, l'un des chefs de la grande famille de Riah qui envahit l'Afrique au XI<sup>e</sup> siècle.

A l'époque où les Turcs firent leur apparition sur la côte de l'Afrique, l'autorité de la famille Bou Okkaz s'étendait sur tout le pays, allant de Constantine à Ouargla.

Ahmed ben Sakheri, devenu, en 1629, le chef de la famille, à la mort de son père Sakheri ben Ahmed, lutta avec succès contre les Turcs de Constantine et épousa Oum Mani bent Redjeb Bey, fille d'un bey de Constantine.

Ses successeurs maintinrent intacte leur autorité dans le Sud. Son petit-fils, Ali bou Okkaz, prit même le titre de cheikh El Arab vers 1736, titre qui resta à la famille jus-

qu'en 1826, date à laquelle El Hadj Ahmed Bey devint bey de Constantine et donna le titre de cheikh El Arab à Mohamed bel Hadj ben Ganah.

Ferhat ben Saïd était le chef de la famille des Bou Okkaz au moment de la conquête française. D'une organisation de fer, très brave, généreux, mais d'un esprit inquiet et versatile, il se rapprocha d'abord de la France et lutta contre le bey El Hadj ben Mohamed, soutenu par les Ben Ganah ; puis, se croyant abandonné, passa du côté de l'émir Abd el Kader et combattit avec les troupes de ce dernier aux environs de Sétif, en 1840.

Si Debbah ben Ali bel Bey, actuellement caïd des Ouled-Dekri (poste des Ouled-Djellal), est le seul Bou Okkaz qui soit investi actuellement d'un commandement.

L'influence des Bou Okkaz, très grande autrefois dans le Sahara, a beaucoup diminué. Elle s'exerce encore sur les Ouled-Dekri, une partie des Arab-Cheraga et, par ses alliances anciennes et fréquentes avec la famille des Ben Chenouf, sur les Beni-bou-Slimane, l'Ahmar-Khaddou et une partie du Zab-Chergui.

D. *Famille des Ben Naceur ben Sidi Nadji.* — Cette famille est d'origine noble et maraboutique. Ses ancêtres sont enterrés dans la mosquée de Sidi-M'barek, à Khanga. Elle descend de Sidi M'barek ben Nadji, mort en 1614, qui fonda la ville et la mosquée de Khanga-Sidi-Nadji, et est alliée aux Ben Ganah de Biskra, dont elle a constamment suivi le çof et épousé les querelles par tradition et par goût. Elle a toujours été dévouée à la France.

Elle nous a rendu de réels services en s'interposant entre nous et le Djebel-Cherchar et apporta à nos armes un concours précieux en 1859 et 1879.

En 1871, sa fidélité parut s'ébranler. Le caïd du Djebel-Cherchar, Si Ahmed ben Naceur, entretint une correspondance suivie avec l'agitateur Mohamed ben Abdallah et ne fit pas tous les efforts qu'on était en droit d'attendre pour empêcher certains montagnards de son commandement d'aller combattre dans les rangs des insurgés ; mais il con-

vient de dire, à sa décharge, que la protection française lui faisait défaut et que ses intérêts matériels étaient gravement menacés par la proximité des bandes du chérif. Les conseils de Ben Ganah suffirent pour le maintenir dans le devoir.

« Les grands biens que cette famille possède en Tunisie, dit le colonel Noellat, lui donnent quelques allures d'indiscipline ou tout au moins d'indépendance. Quand le commandement la presse trop, elle offre à qui voudra de prendre le commandement du Djebel-Cherchar et de s'en aller vivre en paix en Tunisie. Une fois, l'autorité française accepta et essaya d'un caïd étranger dans ce pays ; il n'y put tenir six mois ; personne ne lui obéissait, et comme les tribus sont insaisissables dans cette contrée tourmentée et dénuée de tout, il fallut rendre le commandement aux Ben Naceur. »

Cette famille s'est donc transmise, de père en fils, le caïdat du djebel Cherchar.

Le titulaire actuel de ce commandement est Si Hacine ben Ahmed ben Naceur ; il a adopté nos idées et met sincèrement à notre service et l'autorité politique que nous lui avons maintenue et le prestige religieux que lui ont légué ses ancêtres.

#### B. — Influences religieuses et sectes ayant des ramifications dans l'Aurès

Presque tous les indigènes de l'Aurès qui pratiquent les lois du Coran, et on a vu au cours de cette étude qu'ils étaient en général assez peu fervents, appartiennent aux Rahmánya, aux Chadelia, aux Kadrya et aux Habbab.

A. *Rahmánya.* — Le fondateur de la confrérie est Si Mohamed ben Abderrhaman el Guetchouli el Djerdjéri el Alzari Abou Kobrin, né vers le commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle dans le Djurdjura (tribu des Aït-Smaïl, confédération des Guetchoula) et mort à fin de ce même siècle (1793 ou 1794), au moment où la confrérie à laquelle il



avait donné son nom (Abderrhaman), était en plein développement.

Ses successeurs étendirent rapidement l'influence des Rahmánya dans le Tell. Simultanément à cette évolution, les doctrines de Sidi-Abderrhaman étaient propagées à l'est et dans le sud de l'Algérie.

Si Mostefa ben Bachtarzi el Koulourli, de Constantine, investi du titre de khalifa par Si Abderrhaman lui-même, donna à l'ordre une importance très grande et son livre « les Présents dominicaux », où sont consignés les préceptes et les règles des Rahmánya, était devenu le bréviaire de ses nombreux mokaddim.

Parmi ceux-ci, il faut signaler le pieux Sidi Mohamed ben Azzouz, originaire de l'oasis d'El-Bordj, dans les Ziban, qui fit de nombreux élèves, parmi lesquels il convient de citer :

Sidi Ali ben Amar, fondateur de la zaouïa de Tolga (Ziban);

Cheikh el Moktar ben Khélifa (des Ouled-Djellal, près Biskra);

Sidi Saddok Bel Hadj Masmoudi, fondateur de la zaouïa de Sidi-Masmoudi <sup>1</sup>;

Sidi Embarek ben Kouïder;

Sidi Abd el Hafid, de Khanga-Sidi-Nadji <sup>2</sup>.

En 1819, Si Mohamed ben Azzouz laissa sa succession à son principal mokaddem, Sidi Ali ben Ahmar, au détri-

1. Sidi Saddok Bel Hadj fut le principal instigateur de l'insurrection de 1879. Il est mort à la maison centrale d'El-Harrach, en 1862. La zaouïa de Sidi-Masmoudi fut détruite en 1859 par le général Desveaux, mais elle fut reconstituée à Timermacine et nous est toujours restée très hostile. Le faux chérif d'El-Hamma, en 1879, Mohamed ben Abderrhaman, était un khouan sorti de cette zaouïa.

2. Sidi Abd El Hafid fut accusé d'avoir pris part à l'insurrection de 1859, qui aboutit au combat du 17 septembre à Seriana, mais en réalité sa conduite n'a jamais été bien élucidée. Son fils, Si Mohamed El Ahzari ben Abd El Hafid, est chef d'une petite zaouïa près de Khéirane, dans l'Ahmar-Khaddou; comme son père, il vit dans la retraite et l'isolement, au milieu de ses khouans qui ne font pas parler d'eux.

ment de son fils Mostafa qui, à son tour, hérita de Ali ben Amar, en 1842.

Mais en 1843, à la prise de Biskra, Mostafa Azzouz se réfugia à Nefta, en Tunisie, où il fonda une zaouïa. Les mokaddim de son père s'affranchirent alors à leur tour de son pouvoir spirituel, et quatre d'entre eux devinrent les directeurs de branches secondaires.

De là, six congrégations indépendantes, ayant chacune leurs règles et leurs adhérents.

1° Si Mostafa ben Bachtarzi laissa à sa postérité la zaouïa de Constantine. Le cheikh El Hadj Mohamed es Saïd, héritier de la « baraka » de son aïeul, en a la direction. Son domaine d'action s'étend principalement tout autour de Constantine, à El-Milia, la Meskiana, Oum-el-Bouaghi, Oued-Marsa, Attia, Collo, Jemmapes. Le nombre de ses adeptes est d'environ 11,000.

2° La zaouïa fondée à Nefta par Mostafa ben Mohamed ben Azzouz, est une des plus importantes de l'ordre. La personnalité de son directeur lui fit acquérir un prestige réel. La branche de Nefta ne tarda pas d'ailleurs à se détacher des Rahmánya algériens et à devenir une véritable corporation au rituel distinct. Les indigènes l'appellent indifféremment Rahmánya ou Azzouzia. Les fils de Mohamed, Mekki et Lazhari, sont les directeurs effectifs de la zaouïa de Nefta et des couvents secondaires qui en dépendent. Le directeur spirituel est Si Ahmar ben Ali ben Atsman, dont nous parlerons au paragraphe 4, et qui est chef de la zaouïa de Tolga.

3° Khanga-Sidi-Nadji. — Si Abdelhafid ben Mohamed, mokaddem de Si Mohamed ben Azzouz, avait déjà hérité de ses ancêtres de la zaouïa de Khanga-Sidi-Nadji, lorsqu'il fut appelé à y enseigner les doctrines des Rahmánya. A la mort de Mohamed ben Azzouz, il ne voulut point reconnaître la suprématie de son successeur, Ali ben Ahmar. Cependant ses héritiers ont toujours supporté le patronage des directeurs de la zaouïa de Nefta; mais, en lutte constante avec ceux de la zaouïa de Tolga, ils n'ont pas su conserver le prestige de leurs ancêtres.

L'un d'eux, El-Hafnaoui ben Si Abdelhafid, s'est installé à Tunis ; l'autre, Si Mohamed Lazhari, frère du précédent, a fondé la zaouïa de Kheirane et a laissé à ses deux fils la direction de celle de Khanga-Sidi-Nadji. On peut donc les considérer comme les vassaux des chefs de la zaouïa de Nefta. Les adeptes, en Algérie, de ces deux zaouïas sont au nombre de 14,000.

La population tout entière du Djebel-Cherchar, sauf les Beni-Barbar qui dépendent des marabouts de Zaouïa et des tidjana de Temacine, est affiliée à cette confrérie, dont les adeptes, rien que dans le cercle de Khenchela, sont au nombre de 6,000.

4<sup>o</sup> Branche de Tolga. — La véritable branche des Rahmánya sahariens est celle de Tolga, fondée par le cheikh Ali ben Amar. Le monastère que son successeur, Si Amar ben Ali ben Atsman, dirige avec tant de sagesse, est un des plus importants de la confrérie. Le rituel qu'on y enseigne est identique aux règles de la congrégation de Nefta qui, nous l'avons vu, reconnaît l'autorité spirituelle du cheikh Amar ben Ali ben Atsman.

L'influence de ce cheikh s'exerce sur les Ziban, les Arab-Cheraga, les Bouazid et certaines tribus de Souk-Ahras. Par ses tendances, par la direction que lui ont imprimée ses fondateurs, cette zaouïa de Tolga peut être classée parmi celles qui nous ont montré le plus de bon vouloir à accepter notre domination sans arrière-pensée.

Le total de ses adeptes est de près de 17,000, s'étendant surtout autour de Batna, à Aïn-Touta, à Khenchela, à Aïn-Soltan, à Morsott et principalement à Biskra, à El-Oued et Oulad-Djellal.

5<sup>o</sup> Zaouïa d'El-Hamel. — Elle dérive d'une zaouïa primitivement installée aux Oulad-Djellal par Cheikh el Moktar et Khalifa. Celui-ci étant mort en 1862, laissant six fils en bas-âge, son plus fidèle mokaddem, le taleb Mohamed ben Belkasssem, prit sa direction spirituelle. Ce personnage, avec une intelligence et une ténacité remarquables, donna à la congrégation qu'il représentait un développement considérable. Méconnu aux Oulad-Djellal, où la

population restait fidèle aux fils de son maître, il alla s'installer à El-Hamel, à 12 kilomètres à l'ouest de Bou-Saâda. Il créa un monastère qui devint bientôt une sorte d'institut où l'enseignement coranique, les doctrines des Rahmánya et diverses sciences étaient enseignées par le cheikh lui-même et les professeurs habiles dont il avait su s'entourer.

Sa congrégation surpassa bientôt, par le nombre de ses adeptes, celle des autres branches des Rahmánya. Ils sont près de 45,000, principalement dans la province d'Alger ; Constantine n'en comprend que 4,000, répartis à Biskra, Barika et surtout aux Oulad-Djellal (1,800 adeptes).

Cheikh Mohamed ben Belkasssem est mort en juin 1897, à l'âge de 71 ans. Son neveu, Hadj Mohamed ben Belkasssem, a pris sa succession.

La zaouïa des Oulad-Djellal est entre les mains de Si Mohamed Seghir ben Cheikh Moktar, prédécesseur de Cheikh Mohamed ben Belkasssem. Le dévouement à notre cause de ce personnage religieux ne fait pas de doute ; deux de ses frères ont servi dans nos rangs et l'un d'eux a obtenu le grade d'officier.

6<sup>o</sup> C'est dans la petite oasis de Masmoudi que le sixième grand mokaddem de Mohamed ben Azzouz, Si Saddok ben El Hadj, alla fonder une importante zaouïa. On connaît, par l'historique que nous en avons fait au cours de cette étude, les vicissitudes de la branche Rahmánya issue de ce personnage religieux. Le monastère de Masmoudi fut détruit par le général Desveaux, en 1859, à la suite de l'insurrection de l'Aurès fomentée dans cet établissement. (Voir expédition du général Desveaux, deuxième partie de cette monographie.)

Le cheikh Si Saddok, après avoir soulevé les tribus de l'Ahmar-Khaddou et des Beni-bou-Slimane, en 1849-1850, avait fait appel, contre nous, aux montagnards de l'Aurès en 1858-1859. Vaincu dans le ravin de Tounegaline, l'agitateur voit incendier sa zaouïa, détruire le village d'Ahl-Roufi, qui était la forteresse de l'insurrection. Poursuivi

et traqué de toutes parts, Si Saddok est pris par les goums des Ziban et livré au général Desveaux.

La peine de mort, prononcée contre lui par le Conseil de Guerre de Constantine, fut commuée par Napoléon III en une détention perpétuelle. Le marabout et son fils furent internés à l'île Sainte-Marguerite, puis à El-Harrach, où Si Saddok mourut en 1862.

Ses descendants obtinrent, seize ans après l'insurrection, l'autorisation de construire une nouvelle zaouïa. Ses mokaddims restés fidèles se placèrent sous la direction de son fils, Si Tahar ben Si Saddok, né vers 1827, dans la fraction des Ouled-Youb de l'Ahmar-Khaddou, dont toute cette famille est d'ailleurs originaire.

La nouvelle zaouïa fut fondée à Timermacine, au nord de Masmoudi (poste de Tkout). Elle compte, à l'heure actuelle, 2,500 adeptes, répandus surtout dans la commune mixte de l'Aurès, dont 1,000 autour de la zaouïa de Teniet-el-Abed<sup>1</sup> et 900 à Tkout. La conduite des directeurs de cette zaouïa est aujourd'hui correcte, rien de plus.

Telle est la confrérie des Rahmánya, dont nous avons voulu résumer l'histoire, bien que seuls les paragraphes 3 et 6 regardassent l'Aurès, pour montrer combien en peu d'années peut se développer l'influence religieuse de certains marabouts. En moins d'un siècle, celle-ci a englobé dans son sein la plus grande partie de la population.

« Aujourd'hui, elle peut être comparée, dit Coppolani, auquel nous avons emprunté tous les renseignements qui précèdent, à une église nationale divisée en plus de vingt diocèses, avec ses maîtrises, ses évêques et ses vicaires. Mais une église sans unité de direction, désagrégée, dont les représentants sont séparés par des rivalités intestines et dirigent des chapelles indépendantes qui rivalisent d'audace et multiplient leur moyen d'action pour attirer à elles le plus grand nombre possible d'adhérents. »

L'ordre comprend plus de 160,000 adeptes (avec les

1. La zaouïa de Teniet-el-Abed est une succursale de celle de Timermacine.

zaouïas de Châteaudun-du-Rhumel (40,000), aux ordres du cheik Hadj Ali ben Hamlaoui ben Khalifa, et d'Akbou (10,000), sous la direction de « Hocini » Mohamed ben Belkassem, de Boudjelil.

Quels sont les principes enseignés dans les zaouïas de cet ordre? C'est une école mystique, avec enseignement extatique. Le fidèle doit chercher, dans la solitude et les privations austères, à anéantir son corps pour élever son âme purifiée vers « l'incommensurable ». La matière est, pour lui, un fardeau dont il essaye de se défaire au moyen de l'oubli de l'existence, et, dans ce but, il s'éloigne du monde pour s'absorber dans « l'inconnu », qu'il croit devoir percevoir à travers les épaisses murailles du monastère où il a trouvé la retraite obscure que, seuls, les rayons célestes viendront, parfois, illuminer.

Cet enseignement repose sur un engagement que le néophyte prend au moment de l'initiation devant celui qui va l'affilier à l'ordre :

L'aspirant, après avoir récité avec son initiateur certaines prières, fait amende honorable de ses péchés ; puis, on lui donne le premier degré qui correspond à un nom et à un état de l'âme. Au bout d'un certain temps, il sera affilié au deuxième, etc..., jusqu'au septième degré, moment où on lui enseignera les secrets qui le perfectionneront dans la vie.

Chaque degré a un nom.

Le 1<sup>er</sup> nom est : *Il n'y a de Dieu que Dieu*, l'âme est qualifiée de *encline*.

Le 2<sup>e</sup> nom est *Dieu*, l'âme est qualifiée de *blâmeuse*.

Le 3<sup>e</sup> nom est *est*, — — *inspirée*.

Le 4<sup>e</sup> nom est *vérité*, — — *tranquille*.

Le 5<sup>e</sup> nom est *vivant*, — — *satisfaite*.

Le 6<sup>e</sup> nom est *ressusciteur*, — — *satisfaisante*.

Le 7<sup>e</sup> nom est *dompteur*, — — *parfaite*.

Dans le degré de l'enseignement, les six premiers noms sont soufflés dans l'oreille droite de l'affilié et le septième dans l'oreille gauche.

Au point de vue temporel, l'ordre exige le serment avec toutes ses sévérités, l'engagement sacré, le pacte entre le cheikh et le néophyte, la connaissance des sept noms de Dieu correspondant aux sept qualités cachées de l'âme, et le secret absolu. D'où il résulte en morale : obstruction intellectuelle et asservissement de l'humanité, et en politique : opposition systématique à tout progrès, fanatisme exalté. Telles sont les règles que l'on observe encore dans les grands monastères de Nefta, Tolga, El-Hamel, aussi bien que dans les couvents secondaires. Le mokkadem, jaloux de ses privilèges, conserve par devers lui le diplôme d'investiture qui a fait sa fortune et le rappelle sans cesse à ses devoirs.

« Certes, on ne retrouve plus parmi les Rahmánya d'aujourd'hui les ascètes de jadis, méprisant la vie et allant chercher dans la retraite l'extase provoquée par les privations de toutes sortes. C'est à peine si quelques vieillards finissent en cénobites leur existence ; de ce côté le temps a fait son œuvre... les dieux s'en vont. Mais les lois indissolubles qui unissent le « frère » à son maître spirituel, n'ont rien perdu de leur vigueur, et, si, dans leurs pratiques, il y a plus de religiosité que de religion, il ne faut pas oublier que le mystère est leur principe sacré et que de simple association de mystiques et d'extatiques qu'était la confrérie des Rahmánya, elle s'est transformée en société politico-religieuse, à laquelle les intérêts temporels sont loin d'être indifférents (Coppolani et Dépont). »

B. *Chadelia*. — Les doctrines de l'école mystique chadélienne sont : un spiritualisme épuré, l'abandon de l'être au profit de Dieu, la prière à toute heure, en tous lieux et en toutes circonstances, afin de vivre en union constante avec la Divinité. C'est l'éternelle extase, mais l'extase sans transports mystiques, l'extase provoquée par cet ardent amour de la Divinité, qui éloigne du monde et procure des sensations inexprimables.

Chez les Chadelia, point de monastère, point de pratiques bruyantes, point de jongleries ; — la vie errante et

contemplative avec, pour profession de foi, l'unité de Dieu (le Touahid) et pour enseignement le Tessououf, ou science du spiritualisme qui doit conduire le néophyte à vivre dans l'ivresse divine.

Ce sont ces doctrines qui furent enseignées, vers 1160 de J.-C., dans le Maghreb, par le fameux Abdesselam ben Machich et propagées par son élève et héritier spirituel, Sidi Hassan Chadeli<sup>1</sup> qui donna son nom à la confrérie. Né en 1196 après J.-C. il mourut vers 1258. Mais sa mort est entourée de telles légendes qu'il est difficile de fixer la date et le lieu où elle se produisit.

Sans postérité, sans proches parents, Chadeli ne put investir aucun des siens de son sacerdoce et sa « baraka » fut dévolue aux docteurs et aux thaumaturges qui continuèrent son enseignement. Ceux-ci créèrent, par suite, des zaouïas indépendantes, de véritables écoles philosophiques où ils enseignèrent les règles posées par Chadeli. La confrérie n'a pas, par conséquent, de zaouïa mère, elle est représentée par de nombreux chefs locaux, sans liens entre eux, continuant simplement à pratiquer, avec quelques divergences de détail, les rituels recommandés par Chadeli<sup>2</sup>.

Les Chadelia sont représentés dans l'Aurès : 1° par les fils de Sidi bou Beker qui dirigent la zaouïa de Tamza dans la montagne, au sud-ouest de Khenchela, et qui a environ 1,400 adhérents ; 2° par les Naceria de Khanga-Sidi-Nadji. Les Naceria ont leur maison mère à Tamegrout, dans la vallée de l'oued Draâ (Maroc) ; ils jouissent d'une influence énorme qui s'étend principalement au Maroc et au Soudan, jusqu'à Tombouctou et Arouan. Ils ne sont représentés en Algérie que par une seule zaouïa, celle de Khanga-Sidi-Nadji. Celle-ci a toujours été dirigée

1. Tadj ed Din Abou el Hassen Ali Ech Chadeli ben Atha Allah ben Abd el Djebar.

2. Tous ces ordres, plus ou moins autonomes, se détachent d'un groupe principal dont les adeptes ont conservé, en Algérie, le nom de Chadelia, tandis qu'ils ont pris au Maroc celui de Derkaoua et plus tard, en Tripolitaine, celui de Modanya.

par une famille maraboutique se disant issue des descendants directs du khalife Atsman. Après avoir été dévouée au gouvernement turc, cette famille s'est montrée soumise à la France et, aujourd'hui, le chef de la zaouïa peut exhiber les diplômes de ses ancêtres ratifiés par les beys de Constantine et, plus récemment, par le duc d'Aumale et le général Bedeau. C'est peut-être la cause de l'indifférence dont les croyants ont toujours fait preuve à leur égard, malgré la grande vénération qu'ils ont pour leur maître spirituel. C'est la cause des difficultés que la confrérie ne cesse de rencontrer pour recruter des adeptes en Algérie ; ceux-ci ne sont, en effet, qu'au nombre de 650, presque tous dans le cercle de Khenchela.

c. *Kadryas*. — La confrérie des Kadryas a été fondée par Sid Mehi Ed Din Abou Mohamed Abdelkader El Djilani, né en 1079, mort en 1166 de J.-C. Son lieu de naissance est Djil ou Djilan, près de Bagdad. Il est connu sous le nom de « Sultan des Saints. »

Ses doctrines peuvent être ainsi synthétisées :

Abnégation de l'être au profit de Dieu ; mysticisme extatique aboutissant à l'hystérie au moyen de pratiques enseignées dans les zaouïas, ayant une certaine analogie avec les monastères chrétiens ; principes philanthropiques développés au plus haut degré sans distinction de race ni de religion ; une charité ardente ; une piété rigoureuse ; une humilité de tous les instants.

Bagdad demeura de longs siècles le centre d'attraction où aboutissaient tous les éléments de la puissante confrérie, là était enterré le fondateur de l'ordre. Mais, progressivement, des groupes indépendants se formèrent, des mokaddim se détachèrent de la zaouïa mère et devinrent les chefs des corporations dissidentes.

C'est ainsi que parmi les Kadryas indépendants d'Algérie, il faut signaler ceux de l'Aurès. Dans la commune mixte de l'Aurès, la vieille famille des Bel Abbès conserve encore ses traditions. Mohamed Seghir « Bel Abbès », qui

en est le chef, prétend être un descendant direct de Sidi Abdelkader El Djilani, par la généalogie suivante :

Mohamed Seghir ;  
 Ali ;  
 Mohamed ;  
 Bel Abbès ;  
 Mohamed ;  
 Bou Beker ;  
 Mohamed ;  
 Ahmed ;  
 Amar ;  
 Belkassem ;  
 Abd er Rezag ;  
 Ali ;  
 Abderrhaman ;  
 Daoud ;  
 Idris ;  
 Brahim ;  
 Abdelkader El Djilani.

D'après la tradition conservée chez les Bel-Abbès, Brahim aurait été un frère de Djilani ; il est plus exact de penser qu'il était le fils de celui qu'on appelle le Sultan des Saints, qui, après avoir émigré au Maroc, serait venu faire du prosélytisme au milieu des autochtones de l'Aurès.

C'est lui qui aurait fait bâtir la belle zaouïa de Menaâ où ses descendants ont perpétué les doctrines dont il était l'apôtre et où sont encore enseignées les pratiques mystiques du patron de la confrérie mère.

La zaouïa de Menaâ est comme le souvenir vivant de ces « ribat » qu'édifiaient les apôtres musulmans du Maghreb en pays berbère, et montre combien était robuste la foi de ces missionnaires, qui parcouraient le monde islamique en semant, sur leur passage, le germe ineffaçable de leurs doctrines. La zaouïa de Menaâ a deux succursales dans la commune de Khenchela, elle comprend 1 cheikh à Menaâ, 26 mokaddim et 2,600 adeptes.

Lorsque nous sommes arrivés dans l'Aurès, l'autorité dans la vallée de l'oued Abdi appartenait, depuis près de trois siècles, à la famille des Bel Abbès ou Ben Abbès. Elle se disait originaire de la Seguiat-el-Hamra et, par sa piété, ses bonnes œuvres, son amour de la paix, justifiait suffisamment cette descendance maraboutique.

Pendant l'occupation turque, grâce à l'influence de cette famille, les soldats du bey de Constantine avaient pu obtenir de passer sans encombre par l'oued Taga, l'oued Abdi et les Beni-Ferah pour ravitailler leurs garnisons. Il est vrai qu'il leur était interdit de monter dans les villages et de demander quoi que ce soit aux habitants. Le rôle de cette famille fut à ce moment de rétablir un peu d'ordre et de faire respecter quelques lois chez des peuplades exaspérées par de longues guerres et redevenues presque sauvages.

Les Ben Abbès établis près de Menaâ, dans la plaine, tandis que le village était construit sur le mamelon qui portait l'antique citadelle romaine, ne se mêlaient pas aux laïques ; ils employaient leur influence à éviter des guerres de village à village, principalement entre Menaâ et Nara, et c'est grâce à leurs conseils, que les Ouled-Abdi avaient dû de s'assimiler les anciens habitants des vallées conquises, les Ouled-Moumen, les Ouled-Azzouz, etc...

Notre conquête survint. Le général Desvaux, embrassant de la terrasse de la guelaâ de Tiskifine, l'oued Abdi tout entier et la montagne qui le sépare de l'oued El-Ahmar, offrit au descendant de ces saints politiques, de convertir sa principauté spirituelle en gouvernement temporel et même de l'agrandir. Bien peu auraient refusé, et d'ailleurs un refus eût, sans nul doute, passé pour une velléité de résistance.

Mohamed ben Abbès reçut ainsi le titre de caïd de l'Aurès et devint seigneur, non seulement des Ouled-Abdi proprement dits, mais de Nara et de Menaâ, fort surprises de se trouver sous le même joug et de l'oued El-Ahmar, dont les deux principales cités, Bou-Zina et Tagoust, avaient vécu jusque-là indépendantes.

Il est vrai qu'il n'en abusa que pour dissiper en aumônes son traitement et la meilleure part de ses revenus personnels. Propriétaire à Sidi-Okba, il distribuait toutes les dattes qu'il récoltait aux pauvres et quand Napoléon III lui offrit la croix de la Légion d'honneur, il répondit qu'il préférerait une ferme dans l'oued Taga, pour continuer d'être le Moula Sebil (grand aumônier) de l'Oued-Abdi.

Il s'était marié plusieurs fois ; mais surtout, il aimait les livres qu'il faisait venir de fort loin et lisait dans sa solitude d'Oum-er-Reka. Il se plaisait à vivre là, au fond d'un petit bordj isolé, loin des villages de ses administrés, évitant le bruit et autant que possible les soucis du gouvernement.

Ses coreligionnaires se sont chargés de lui faire payer sa fidélité envers nous et son ambition de Tiskifine. Son fils Hacem, jeune homme de vingt ans, doué de qualités nobles et de cœur généreux, attaqué en 1879 par les Touaba (Ouled-Daoud), précisément dans la ferme de l'oued Taga, se fit tuer là pour nous avec une poignée de ses serviteurs.

Mohamed ben Abbès ne s'est démis complètement de sa charge que trois ans plus tard ; son frère, Si Ismaïl ben Abbès, lui succéda de 1883 à 1885 ; ses exactions nombreuses le rendirent tout à fait impopulaire.

Le directeur actuel de la zaouïa de Menaâ, Mohamed Seghir bel Abbès ben Djilani, ainsi qu'il s'appelle, est aussi un frère de l'ex-caïd des Ouled-Abdi. Il possède une influence assez grande à Menaâ et dans tout l'Oued-Abdi, mais cette influence, toute religieuse, s'appuyait autrefois sur celle plus considérable que donnait à sa famille le titre de caïd confié à l'un de ses membres. Aujourd'hui que Si Mohamed n'exerce plus ces fonctions et que la perte d'une partie de ses biens l'a réduit à une simple aisance, son influence a diminué ainsi que celle de son frère.

Le cheikh de la zaouïa est d'excellente moralité et se tient à l'écart de toute politique.

D. *Habbab*. — D'autres ordres locaux existent encore dans l'Aurès. Ce ne sont que des dérivés des ordres principaux. Nous citerons entre autres, d'après Rinn (marabouts et khouan), les Habbab ou Derdourya, ordres fondés en 1876, dans l'Aurès par Si el Hachemi ben Si Ali Derdour, né à Medrouna, village de l'oued Abdi.

Ce personnage était le fils d'un mokkadem des Rahmánya, relevant de la branche tunisienne, et il avait d'abord suivi les pratiques de cet ordre, sous la direction de son père, avec qui il avait longtemps habité Tunis et La Mecque. N'ayant pas été élu mokaddem à la mort de ce dernier, en 1871, il s'isola des autres Rahmánya et se mit à vivre en ascète. Autour de lui se groupèrent bientôt de nombreux disciples, qu'il organisa en une société religieuse où les biens étaient en commun, et où l'on s'efforçait d'observer la loi islamique dans toute sa pureté. Cette association se sépara presque complètement des autres musulmans du pays, évitant d'aller devant le cadî et se bornant à payer régulièrement l'impôt et à fournir les prestations ordonnées.

En 1869 (1296-1297 de l'Hégire), les Habbab furent un peu compromis dans les troubles de l'Aurès, non pas tant par leurs actes que par des correspondances avec le prétendu chérif, chef des rebelles.

L'insurrection réprimée, les Habbab, qui étaient au nombre de 500, répartis dans les villages de Medrouna, Hallaoua, Haydous, Nardi, refusèrent de s'acquitter des prestations sur les chemins vicinaux et d'obtempérer aux réquisitions et ordres des chefs investis. Si El Hachemi Ben Si Derdour fut alors arrêté avec six de ses principaux mokaddim. Plusieurs enquêtes administratives furent faites qui, en 1880, aboutirent à l'internement en Corse des chefs des Habbab et de plusieurs mokaddim.

Depuis lors tout est rentré dans le calme ; la société religieuse existe bien encore, des réunions ont toujours lieu dans des maisons notables ; mais les Habbab sont absolument dociles aux ordres de l'autorité. Ils sont du reste surveillés avec jalousie par les vrais Rahmánya fixés

dans le pays et surtout par la famille des Bel Abbès.

L'ordre des Habbab aurasiens paraît être une branche des Khelouatya, ou peut-être des Chadelia. Il n'a rien de commun avec les Habibiin du Maroc.

Cette tentative d'organisation théocratique a fait croire, un instant, qu'on avait à faire à des Senoussya, mais cela est peu probable ; l'imprudance et la légèreté qui ont présidé à cette constitution de société ne permettent pas d'admettre l'action d'une direction aussi intelligente et aussi habile que celle des Senoussya. S'il y a réellement eu des relations avec la Tripolitaine, elles ont dû plutôt avoir eu lieu avec les Madanya qui étaient alors et sont encore au service d'influences politiques musulmanes hostiles à la France.

Telles sont les familles sur lesquelles l'administration doit avoir les yeux au point de vue politique et au point de vue religieux.

Afin de faire mieux saisir les termes employés au cours de la partie de ce chapitre relatif aux zaouïas, nous avons donné (appendice n° 1) un petit lexique concernant les expressions et les définitions les plus répandues.

### CHAPITRE III

#### MŒURS, COUTUMES, USAGES, MANIÈRE DE VIVRE

##### DES HABITANTS DE L'AURÈS

Le cœur de l'Aurès, son centre, la partie la plus peuplée et la plus riche, est incontestablement formé par les territoires des Ouled-Abdi et des Ouled-Daoud. Ce sont de ces populations que nous parlerons principalement dans les chapitres qui vont suivre, nous contentant d'indiquer, pour les autres tribus, les signes caractéristiques de chacune d'elles et les différences qui les distinguent de leurs voisines.

##### *Type physique.*

Comme tous les montagnards, les indigènes de l'Aurès sont robustes ; ils supportent sans la moindre gêne les rigueurs excessives des saisons dans leur région si accidentée, où, sur un parcours de quelques myriamètres à peine, on passe des altitudes les plus élevées de l'Algérie au niveau Saharien.

Les Chaouïas ont tous sans exception la peau très blanche, bien que brûlée par le soleil, et leur peau même ainsi tannée, se rapproche plus de celle des hommes de race blanche que des hommes de race noire ou métissée. Ils sont beaucoup plus blancs que les Arabes et ont un type spécial qui permet de les distinguer autrement que par les manières ou le langage.

Les Chaouïas et les Kabyles sont évidemment de même race ; leur aspect le prouve au même titre que l'histoire.



Sous certains rapports, les Chaouïas sont plus intéressants comme ils sont aussi plus primitifs et plus simples.

Le Chaouïa présente une apparence européenne remarquable et beaucoup d'entre eux pourraient passer pour des Irlandais ou des Écossais. Les jeunes gens en particulier, vers 15 ou 16 ans, habillés à l'européenne, pourraient ne pas se distinguer de jeunes Anglais du même âge. (Lybian Notes by David Randall Maciver and Anthony Wilkin-London, Macmillan, 1901.)

En examinant un grand nombre d'entre eux, il apparaîtrait certainement à un observateur que les cheveux noirs sont plus abondants que dans beaucoup de régions anglaises ; mais on peut voir dans quelques villages des hommes à cheveux blonds, même aussi blonds que les Germains du Nord.

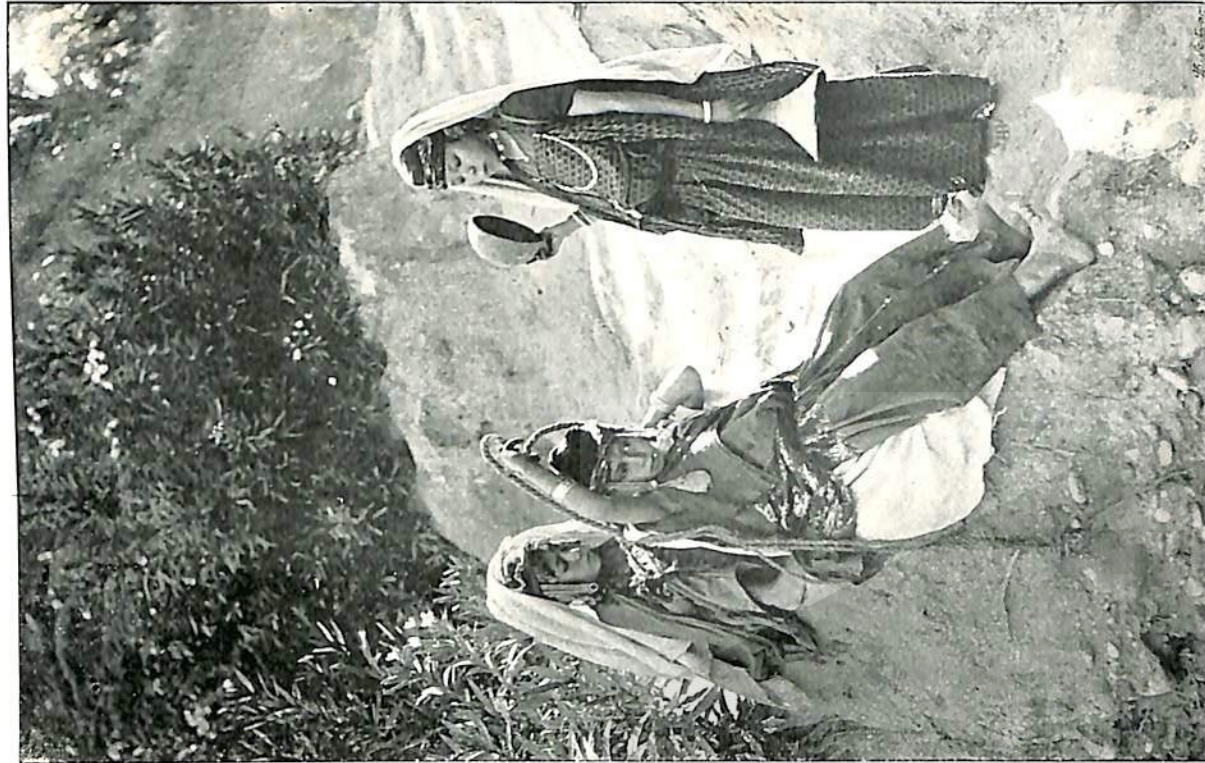
En fait, si les Chaouïas ont un type spécial, les auteurs qui ont écrit sur eux ont trop insisté sur la couleur blonde de leurs cheveux. La combinaison normale est : cheveux noirs et yeux gris ou bruns, peau très blanche, beaucoup plus blanche que celle d'un Toscan ou d'un Espagnol. Les cheveux blonds et les yeux bleus sont beaucoup plus rares.

La taille des hommes est d'environ 1<sup>m</sup>75. Ils sont maigres et vigoureux.

Les femmes très jeunes sont agréables à regarder, mais leur beauté a été trop vantée par les voyageurs. Leur type semble être la contre-partie du type masculin. Elles ont invariablement les cheveux noirs (sauf de très rares exceptions).

#### Mœurs.

Les mœurs des Chaouïas sont loin d'être austères. Bien que musulmans, ils sont d'une tolérance qu'il serait difficile de trouver ailleurs. Leurs femmes surtout n'ont aucune moralité. Les filles attendent avec impatience leur premier mariage, après lequel elles se hâtent de divorcer pour acquérir le droit de se livrer sans contrainte à la prostitution la plus effrénée. Et ce n'est pas là un cas particu-



JEUNES FILLETES DE MECHOUNECH A LA FONTAINE

Photographies de M. Fréchet, photographes à Blaker



JEUNE FILLE DE BANIANE

lier ; c'est une règle générale qui ne comporte qu'un très petit nombre d'exceptions, produites le plus souvent par la naissance d'un enfant au premier mariage. Dans ce cas, la famille se trouvant formée, les liens des époux se resserrent naturellement. Cependant, il arrive parfois qu'une femme, épouse et mère, sollicite le divorce, et après l'avoir obtenu, se prostitue, sans la moindre retenue, sous les yeux mêmes de ses enfants.

On se demande comment, avec de pareilles mœurs, il existe dans le pays des familles constituées, car il est incontestable que les ramifications des premières unités subsistent toujours avec quelques traditions et le nom primitif, tout comme cela se produit chez des peuplades plus soucieuses du respect familial. Seulement le type originel a disparu à peu près pour faire place à une infinie variété de physionomies dans lesquelles on retrouve un mélange confus des principaux caractères de toutes les races distinctes du nord de l'Afrique.

Ce dérèglement dans les mœurs remonte-t-il très haut dans l'histoire des gens de l'Oued-Abdi ? Ou bien est-il la conséquence de la domination des Arabes ? Cette deuxième hypothèse est plus admissible pour cette raison que les Arabes, très pudibonds dans leur milieu, sont très dévergondés chez les étrangers, où ils se montrent avides des plaisirs qu'ils s'interdisent parmi les leurs.

La beauté des femmes de l'Aurès est trop remarquable par rapport à celle des autres femmes arabes, pour qu'elle n'ait pas attiré leur attention. L'amour du lucre si développé chez les peuplades d'origine berbère, a été l'aide puissant qui a servi aux Arabes pour provoquer et entretenir chez les femmes de l'Aurès une dépravation que les hommes sont impuissants à combattre. Ils y trouvent d'ailleurs trop leur compte pour essayer de réagir.

Cet état de choses est d'autant plus regrettable que les hommes de l'Aurès sont très laborieux et très attachés à leur sol. Comme leurs congénères les Kabyles, ils demandent à la terre tout ce qu'elle peut leur donner ; plus

intelligents que les Arabes, ils sont aussi plus susceptibles de s'améliorer.

Leur réputation de guerriers farouches et belliqueux doit être aujourd'hui singulièrement amoindrie ; ces gens de l'Aurès ne sont même plus braves. Cela tient évidemment à la dissolution de leurs mœurs et à l'état de servilité dans lequel ils se trouvent vis-à-vis de leurs femmes.

Si nous reprenons les différentes tribus de l'Aurès, les unes après les autres, dans l'ordre où nous les avons examinées en parlant de leur histoire particulière, nous verrons que :

Les *Ouled-Fedahla*, les *Beni-Maâfa*, les *Beni-Ferah* sont doux, soumis, sobres, hospitaliers et respectueux vis à vis des gens de l'autorité. Les femmes ont chez eux une liberté plus grande que les femmes arabes. Non voilées, mais ayant d'énormes pendants aux lobes supérieurs des oreilles, elles jouissent de nombreuses prérogatives ; elles voyagent seules, moissonnent, travaillent au dehors avec les hommes ; elles étaient jadis tenues pour incapables et n'héritaient point. Cette coutume a disparu quand, à tort ou à raison, nous avons imposé à toutes les populations de l'Aurès, avec la juridiction des cadis, la stricte application des principes du droit musulman. Leurs mœurs sont d'une facilité presque révoltante. Chez eux, la veuve et la femme divorcée sont libres de leurs actions et l'on voit fréquemment un groupe d'individus s'associer pour profiter des faveurs d'une de ces femmes et se réunir, la nuit, dans une clairière ou dans les champs, à l'effet de tenir une de ces réunions où se passent de véritables scènes d'orgie.

L'amour de la débauche les a poussés à tout faire pour se procurer de l'argent. Ce sont des voleurs habiles, ils ne poussent pas cependant l'amour du crime jusqu'à l'assassinat ; mais ce sont les auteurs de presque tous les méfaits qui se produisent dans la banlieue de Lambèse. Intrigants, toujours prêts à porter plainte au moindre prétexte, il faut reconnaître qu'ils se sont toujours montrés très fidèles à la France,

Les *Ouled-Abdi* sont aussi d'un caractère très doux, bons travailleurs en général ; on ne peut leur reconnaître qu'un seul défaut, c'est que chez eux la prostitution la plus éhontée est en honneur. Il n'est pas rare de voir des notables, bien vus et bien considérés, épouser des femmes divorcées cinq ou six fois et qui, pendant les intervalles de leurs mariages, étaient des prostituées les plus achalandées. Chez eux, pas de fêtes possibles sans exhibition de ces femmes ; un père, un frère, ne rougit pas de vous répondre, lorsqu'on le questionne sur la situation de sa sœur ou de sa fille, qu'elle est : « azria ». Cette expression qui, littéralement, veut dire : « femme divorcée ou célibataire » est surtout employée pour définir la fille publique.

Il n'y a pas moins de 600 divorces par an dans la tribu de l'Oued-Abdi ; il est vrai de dire qu'une même femme, dans une seule année, divorce jusqu'à cinq et six fois. C'est, comme chez les *Ouled-Fedahla*, ce dévergondage qui est la cause de presque tous les crimes et des nombreux vols qui se commettent si fréquemment.

Dans cette région, les villages de Nara et de Tagoust font exception, au point de vue des mœurs, à la règle générale que nous venons de citer. La prostitution n'y est pas tolérée.

*Ouled-Daoud*. — La polygamie est rare chez eux. La moralité des femmes y est moins relâchée que dans l'Oued-Abdi, mais elle laisse cependant fort à désirer. Aussi, les divorces sont-ils fréquents et, dans bien des cas, ils sont provoqués par les femmes qui, déjà émancipées par le mariage, recouvrent par le divorce la libre disposition de leur personne dont elles ont été privée tant qu'elles sont restées filles. Ce que nous venons de dire des *Ouled-Daoud* s'applique aussi aux *Oudjana*, aux *Beni-bou-Slimane*, aux *Amamras*.

*Ahmar-Khaddou*. — Les gens de l'*Ahmar-Khaddou* n'ont rien qui les distingue des autres indigènes de l'Aurès. Le type blond, avec des yeux bleus, s'y rencontre fréquemment aussi bien chez les *Cheurfa* et les *Serhana* que dans les fractions de race chaouïa pure. Comme dans toutes les

populations montagnardes, la taille est moyenne, les membres trapus et vigoureux. Malgré les conditions déplorable d'hygiène où ils vivent, les Chaouïas sont généralement sains ; les infirmités et les épidémies sont rares.

Comme tous les Berbères, ils sont peu fanatiques et pratiquent assez négligemment, dans la vie ordinaire, les préceptes du Coran. Il n'en faudrait pas conclure que les influences religieuses n'ont pas d'action sur eux. C'est à la voix de marabouts, plus ou moins authentiques, qu'éclatèrent les insurrections de 1849, 1858 et 1879 ; et la famille des Ouled Sidi Saddok, bien que composée à l'heure actuelle d'individualités nulles ou même méprisables, a conservé un certain prestige, surtout chez les Ouled-Youb.

La polygamie est très rare ; les femmes jouissent d'une liberté relative. Les divorces sont beaucoup plus fréquents qu'en pays arabe, et il en résulte une grande facilité de mœurs.

Essentiellement sédentaires et attachés à leur sol, malgré sa pauvreté et sa rudesse, les indigènes de l'Ahamar-Khaddou ne quittent leurs tribus qu'individuellement et pour de courtes périodes. Encore faut-il pour cela que la misère les réduise à aller chercher du travail dans les tribus voisines.

Ce que nous venons de dire ici s'applique aussi aux tribus du Djebel-Cherchar.

Est-ce à dire que les Chaouïas tolèrent l'adultère chez les femmes mariées ? non certes. Jusque dans les fractions où règnent les mœurs les plus dissolues, où la femme divorcée, la femme et même la jeune fille, l'*Azria*, jouissent d'une liberté qui dépasse la licence, la femme mariée est tenue à une conduite irréprochable, sans quoi tout est permis contre elle ; et les exemples sont nombreux de femmes adultères tuées par leurs maris qui exerçaient sur elles tous les raffinements de leur cruauté.

#### *Religion et coutumes.*

Les gens de l'Aurès sont très peu fanatiques musulmans, bien qu'ils se soient soulevés plusieurs fois à la

HADJA BENT FIALA  
dite  
« La Reine de l'Aurès »  
Azeria  
(divorcée, femme galante)



DANSEUSE DE L'AURÈS

FEMME DE L'AURÈS  
en grand costume



FEMME DE L'AURÈS  
en grand costume

Phot. graphies communiquées par M. Arrépe, adm. princ. de l'Aurès.

voix de leurs marabouts. Il est même probable qu'ils auraient fini par abandonner complètement l'islamisme si, depuis que nous avons établi la paix dans cette région, nous n'y avons introduit presque par force le cadi musulman et le code de Sidi Khelil.

Nous avons vu, au cours de la deuxième partie, l'attitude des montagnards de l'Aurès vis-à-vis des religions si dissemblables de leurs différents envahisseurs. Tour à tour payens, catholiques, donatistes, aryens, ayant conservé de leur ancienne origine quelques traditions juives, ils reviennent au paganisme dans leurs luttes contre les Vandales et les Byzantins et enfin sont convertis à l'islamisme par Sidi Abdallah, le destructeur des derniers chrétiens de l'Aurès, celui qui marqua de son éperon les flancs du djebel Lazereg.

Toutes ces différentes religions ont laissé quelques traces dans les coutumes des habitants de l'Aurès.

D'après M. Masqueray, plusieurs fêtes d'origine chrétienne datent certainement de l'époque où les montagnards de la province d'Afrique envoyaient leurs évêques aux conciles.

*Noël.* — Ce jour-là, les femmes d'une des tribus Roumanya changent une des trois pierres qui forment le fourneau sur lequel elles font leur cuisine et renouvellent la terre qui l'entoure. Le lendemain et le jour suivant, elles remplacent les deux autres pierres. Cette cérémonie ne donne lieu ni à des chants, ni à des danses, ni à des visites, ni à des salutations.

*Jour de l'An.* — Huit jours après, commence la fête de Bou-Ini ou Boun-Ini qui a quelque analogie avec notre bonne année (?) Elle a d'abord lieu au jour dit « Ras Innar », commencement de janvier <sup>1</sup>. On célèbre l'année nouvelle, pendant la nuit qui la précède, par un repas dans lequel on sert de la viande et des œufs ; on lave tous les vête-

1. Il est à remarquer que les noms de mois du calendrier latin sont très bien conservés chez les populations de l'Aurès et parfois moins dénaturés de prononciation que chez nous.

ments ; on change tous les objets usés. On chante et on danse. Le jour est consacré aux salutations et aux visites ; on continue les réjouissances et les festins. (C'est à tort, à notre avis, que ces deux fêtes sont considérées comme reste du catholicisme. Bou-Ini est la « fête du piquet » et non la corruption du mot : « *bonus annus* ».)

*Rogations.* — Un mois et demi après Innar, au commencement du printemps, les gens de l'Oued-Abdi, principalement ceux de Menaâ, hommes, femmes et enfants, sortent tous, dès le matin, sans avoir pris de nourriture et vont à la montagne. Chacun en rapporte des branches avec des feuilles naissantes et des herbes vertes, et cette promenade a lieu au son des flûtes. Ils entrent dans le village et, après le déjeuner, les femmes, d'un côté, jouent à la balle, et les hommes, de l'autre, tirent des coups de fusil jusqu'au soir. Le lendemain et le surlendemain, ils restent dans la localité, mais ces deux jours sont également jours de fête. Depuis le matin jusqu'à 4 heures du soir, on chante et on danse. Ensuite, on rejoue à la balle. (Cette fête et la suivante auraient pour nous une origine israélite et non chrétienne.)

*Fête de l'Automne.* — Cette fête a lieu quand tous les grains sont battus et rentrés, au mois de septembre. Elle dure trois jours ; c'est l'époque des mariages. Pendant trois jours, on chante et on danse, on joue à la balle. On sert de la viande. Les plus pauvres en achètent pour en manger.

La croix, dont se tatouent un bon nombre d'habitants de l'Aurès, serait un reste de l'ancienne foi. C'est tout ce qui en subsiste.

L'Arabe conquérant faucha tous les dieux du tranchant de son cimeterre, abolit toutes les religions en même temps qu'il détruisait les villes et pillait les campagnes. Ce fut une conquête terrible, unique peut-être dans les annales historiques par les exemples de cruauté et de barbarie qui la caractérisent, mais admirable aussi par l'intrépidité des généraux qui la dirigèrent : Okba ben Nafi, tué à Tehouda par Kocéïla, El Hacem ben Noman (ou Naâ-

man) accomplirent en cinquante ans ce que les Romains n'avaient pu faire durant plusieurs siècles.

Semblables aux ouragans, qui, en un instant, déracent les arbres et renversent les édifices, ils traversaient les contrées, terrorisant les esprits, amoncelaient cadavres et ruines sur leur passage, et, tenant le Coran d'une main et l'épée de l'autre, ils ne s'arrêtaient que lorsque le butin dont ils étaient chargés gênait leur course.

Tant de revers et de calamités n'abattirent cependant pas l'esprit belliqueux des aborigènes. Quels nobles exemples que ceux de Kocéila et de la Kahena ! Mais, si durant des siècles, ils ne purent refouler le torrent dévastateur, le dieu des Arabes trouva de l'écho dans leur cœur sans pouvoir leur enlever une partie de leurs croyances et de leurs coutumes, toujours et partout plus fortes que la religion.

Nous venons de voir qu'ils célébraient chaque année leurs fêtes champêtres; ils sacrifient encore parfois aux endroits mêmes où ils adoraient leurs dieux fétiches; ils jurent et ils placent la main sur les anciens tombeaux mégalithiques si nombreux dans cette contrée.

L'Arabe conquérant ne put extirper ces mœurs et ces croyances. Impuissant à vaincre les résistances, il chercha à les dominer et à les diriger en s'appropriant ces coutumes. Et il le fit avec une habileté et une ténacité qui nous expliquent aujourd'hui l'extension si rapide, dont nous avons été témoin, des doctrines islamiques chez les peuples fétichistes du Soudan et du centre Africain.

En imposant sa langue et son dieu, l'Arabe débaptisa les cérémonies et tous ces coins de terre sanctifiés par les sacrifices de tant de générations furent des « Mzara », c'est-à-dire des lieux que l'on visitait, où l'on faisait des offrandes. Ne pouvant les supprimer, il les toléra.

« Il faut arriver, dit Coppolani, dans une de ces nombreuses tribus arabisées, s'y arrêter un jour de fête, à l'« Aïd-el-Kébir » ou à l'« Aïd-el-Seghir », au commencement de l'automne ou à la fin du printemps, y demeurer quelques jours, pour assister aux différentes cérémonies en usage aux premières lueurs du jour ou à la pâle et fugitive lu-



GUELAA (Château-Fort-Grenier) d'INERKEB



GUELAA D'ARRIS

Photographies de M. Arripe, administrateur-principal de l'Aurès.

mière qui suit le soleil couchant, jusqu'à la nuit close, et alors, la vie champêtre des Numides de Salluste, des autochtones de l'époque romaine, avec leurs croyances et les emprunts faits à leurs dominateurs, apparaît dans toute sa simplicité.

« A l'aube, quand les troupeaux vont chercher leur pâture dans les champs avoisinants, au moment où l'on entend les enfants grouiller dans le gourbi, le « Fellah » quitte le logis et se dirige vers le monticule dominant la tribu. Au milieu est un monument rustique, souvent un amas de pierres symboliquement arrangées, trois blocs superposés, formant un édifice semblable aux dolmens, quand ce n'est pas un de ces dolmens lui-même qui est choisi pour cela. C'est la « Mzara », l'endroit béni pour les prières, sépulture d'un être inconnu, le lieu des sacrifices. Les bergers des gens riches amènent la victime, un bélier soigneusement choisi, les plus pauvres apportent le plus beau volatile de leur basse-cour. Les hommes, assis jusqu'alors, se lèvent et coupent la gorge des malheureuses victimes dont le sang arrose la « Mzara », rappelant le culte touchant des dieux mânes et des dieux lares. Les femmes portent des poteries fabriquées par elles et remplies de farine ou de couscous et brûlent de l'encens sur la « Mzara. »

« Comment ne pas voir là comme un frappant souvenir de l'antique coutume indoue, d'apporter à manger sur les tertres qui couvraient les cendres des ancêtres et d'y brûler du parfum pour appeler leur ombre. »

Mais le plus curieux, et ce qui doit le plus attirer notre attention, c'est de reconstruire les mêmes objets de dévotion au pied ou à l'intérieur de ces monuments mégalithiques, de ces dolmens et de ces sépultures que l'on heurte à chaque pas dans l'Aurès, de trouver également les mêmes ustensiles, les mêmes poteries déposés comme un éternel hommage aux mânes de cette race blanche, aux yeux bleus, dont les descendants existent en si grand nombre, au milieu de ces populations de la montagne.

Les tatouages qui couvrent leur corps, ceux en forme

de croix que, dès leur jeune âge, on leur imprime sur le front et sur les mains, rappellent à s'y méprendre la croix byzantine qui orne aussi la poignée du sabre ou du poignard de ces autres Berbères, les Touaregs ; l'alpha et l'oméga qui sont admirablement imités également dans ces tatouages ; les cris stridents poussés par les femmes ; la coutume chez les Kabyles de porter la barbe et de se laisser pousser les cheveux en signe de deuil ; à ne pas se laver durant cette période ; les portes marquées d'une croix à plusieurs branches avec le sang des moutons tués à l'Aïd-el-Kebir ; les pratiques de consultation de l'avenir ; les augures tirés du vol des oiseaux ; les rencontres superstitieuses d'un borgne ou de tel ou tel animal, tout cela n'est que legs des ancêtres du peuple aborigène, reste des croyances et des superstitions des peuples conquérants que l'Islam a adoptés et patronés.

#### *Vie municipale.*

De même que les montagnards de l'Aurès ont été insensibles aux influences religieuses, ils se sont toujours montrés hostiles, sauf peut-être dans le Sud, aux familles qui cherchaient à acquérir chez eux une influence politique prépondérante. Chaque tribu avait, non son chef, mais ses chefs, chaque village sa djemaâ ; dans chaque fraction, dans chaque déchera, dans chaque famille régnaient des haines séculaires qui éclataient souvent après plusieurs années de paix et se terminaient par de sanglants combats ou des assassinats.

Chaque localité avait ses coutumes légales, chaque tribu, ses usages. Cela a disparu aujourd'hui par la force de notre administration, mais jadis on pouvait dire : la coutume de Tagoust, comme nous disions au moyen-âge la coutume de Bourges ; la coutume des Abdaoui ou des Ouled-Daoud, comme nous disions la coutume des Francs ou des Burgondes.

C'était l'organisation patriarcale dans toute sa simplicité ; point de caïd, point de cheikh, mais simplement des djemaâ ; pas d'impôts ; seulement, quelques rares tri-

buts payés aux maîtres de la plaine, lorsque ceux-ci se montraient en force pour les prélever.

Ces djemaâ, dont nous reparlerons tout à l'heure, étaient généralement composées des plus sages du village ; ceux-ci, pour la plupart, aussi peu lettrés que leurs administrés, faisaient leurs lois et leurs règlements et les appliquaient eux-mêmes. Ces lois consistaient en « kanoun » extrêmement courts, c'étaient une sorte de tarifs de pénalité comparables aux « indications canonicæ » de l'ancienne Rome <sup>1</sup>.

Les principales peines étaient : 1° la mort pour celui qui avait tué ; ses biens étaient confisqués ; ses maisons démolies ; les arbres de ses jardins étaient rasés. 2° pour les voleurs, la confiscation de leurs biens et le partage entre tous. 3° une amende de 250 francs pour coups de feu sans blessure. 4° une amende de 120 francs pour coups avec un sabre ou un instrument tranchant. 5° une amende à fixer par la djemaâ pour coups et blessures légères. 6° et, enfin, une amende de 25 francs pour une simple dispute. Ces sommes à payer sont généralement partagées entre la djemaâ et le plaignant : c'est la diya.

L'adultère paye la diya comme le meurtrier. Le délit de paroles ou gestes outrageants envers une femme donne lieu à compensation. Le mari peut refuser cette compensation et tuer le coupable, mais il doit s'exiler ensuite et payer la diya.

Les coutumes légales, ci-dessus décrites, variaient dans le détail suivant les tribus ; mais elles renfermaient toutes presque exclusivement ce qui constitue le code pénal de l'Aurès. Les simples contestations étaient réglées par des décisions de la djemaâ.

Chacune des tribus de l'Aurès se divise en décheras ou villages ; chacun de ceux-ci ayant pour l'administrer des djemaâ ou réunion des plus notables habitants, représentant, sous une autre forme, nos conseillers municipaux.

1. Voir appendice n° 2. Quelques kanoun de l'Aurès, d'après M. Masqueray.



Cette assemblée n'avait pas de président. Cette constitution diffère essentiellement des vieilles constitutions kabyloises, dans lesquelles nous trouvons l'amin président et l'assemblée partagée en deux ou trois çofs. La djemaâ aurésienne chargeait de l'exécution de ses ordres quelques hommes d'une force ou d'une bravoure reconnue, que l'on désignait par le nom de « kobdji ». Le pouvoir du kobdji semble avoir été très respecté. Le peuple entier, dans certains cas, s'associait au kobdji pour punir quelque grand criminel d'une manière éclatante. C'était la loi du « lynch » dans toute sa rigueur.

L'Aurésien, ainsi que nous l'avons déjà vu et ainsi que nous le dirons encore plus loin en parlant des cultures de la contrée qu'il habite, quelle que soit la tribu à laquelle il appartienne, est un demi-nomade. Dans de telles conditions, la vie municipale ne saurait être aussi active chez lui qu'en Kabylie. Il n'est plus question, dans l'Aurès, de séances régulières de la djemaâ, quand tous les hommes qui devraient y prendre part se dispersent pour de longs jours dans plusieurs directions; tel s'occupe de son labour, tel autre de son troupeau, tel de ses dattiers. Le soin de leurs affaires personnelles leur fait perdre de vue l'intérêt général toujours présent à la pensée des véritables sédentaires.

La djemaâ matérielle, c'est-à-dire la maison ouverte où se tient l'assemblée restreinte des villages kabyloises, ne se rencontre que très rarement dans l'Aurès. Dans les villages où la population paraît le mieux fixée, on ne trouve pas, si l'on excepte Menaâ, cette porte profonde sous laquelle siègent les anciens du Djurdjura. On se réunit simplement sur l'aire à battre le grain, sur la terrasse d'un kébir, sur la petite place que l'on met à la disposition des étrangers.

Là on fait les lois, on édicte des peines, on prononce des amendes, enfin, on compose et on applique le kanoun. On pourra remarquer, par la lecture de l'appendice n° 2, qui suit cette troisième partie de notre monographie, combien ces kanoun sont rudimentaires. La rareté des réu-

nions des djemaâ est la cause principale de cette pauvreté de la législation aurésienne. A des hommes qui n'ont pas toujours l'occasion de contrôler réciproquement leurs actes, il doit paraître suffisant de bien retenir une vingtaine d'articles destinés à protéger les personnes et les propriétés.

Chez les Ouled-Abdi et les Ouled-Daoud, l'organisation n'était pas tout à fait pareille et, jusqu'à ces derniers temps, elle était si embrouillée qu'on n'avait pu partager ces tribus en douars territoriaux.

Les fractions et sous-fractions de ces deux tribus étaient toujours en lutte et un jour vint ou quelque ordonnateur puissant imagina de les confondre en les répartissant toutes par parties égales, dans chaque village. Ainsi les Abdaoui comprenaient jadis quatre fractions, et tous les villages de cette tribu comprenaient quatre quartiers portant les noms des fractions qui les habitaient. Il en résulta pour les décheras le singulier gouvernement suivant :

Dans chaque village, un ancien (amokrâne, amghar, kébir)<sup>1</sup>, représentait une fraction; il jugeait suivant la coutume et ces décisions avaient force de loi. Par suite, le gouvernement de la déchera se composait de quatre personnages, qui, réunis en certaines occasions, formaient une sorte de Sénat dont l'autorité était incontestée.

Lorsqu'un litige se produisait entre deux ou trois hommes de fractions différentes du même village, le débat était porté devant les deux ou trois anciens, chefs de chacune d'elles. Chez les Ouled-Daoud, on pouvait faire appel des décisions prises à l'amghar ou imokar des Lehahla (leur principale tribu maraboutique). Celui-ci résidait soit à Medina, soit à Tighanimine, suivant l'époque de l'année; il avertissait, dès que plainte lui était adressée, les kebar de tous les villages et on décidait en

1. Le mot berbère « amokrâne » a le sens de « grand », le mot berbère « amghar » le sens de « ancien ». Le mot arabe « kébir », pluriel « kebar », a le sens des deux mots berbères.

assemblée générale. Chez les Abdaoui, ce rôle semble avoir été joué par le chef de la famille des Bel Abbès. Ces quatre anciens disposaient d'une force armée, les hommes la composant s'appelaient aussi « kobdji » ; ils étaient en nombre variable <sup>1</sup>, suivant l'importance des villages ; le quart d'entre eux dans chaque localité appartenait à l'une des fractions de la déchera. Ils n'étaient pas payés. « L'honneur vaut mieux que l'argent », dit le proverbe de l'Aurès. Ils n'avaient ni costume, ni insignes spéciaux ; ils travaillaient à leurs champs comme tous les autres, mais eux seuls allaient saisir les criminels et ils marchaient en tête quand les tribus se portaient en armes contre leurs ennemis.

Cet état de choses était si vivace, principalement chez les Abdaoui, que, l'orsqu'on forma la commune mixte de l'Aurès, il fut impossible de la diviser en douars. Les deux tribus qui la composaient avaient bien leurs limites respectives, mais les sections de chaque tribu représentaient une unité de population et non une unité de territoire. L'autorité du cheikh, adjoint indigène, devait s'exercer sur tous les individus qui en étaient originaires, quelles que fussent leur résidence et la situation de leurs biens. Cette division anormale dura quelque temps et, peu à peu, on en arriva, comme pour les tribus voisines, au partage en douars.

De tout ce qui précède, on peut juger que la vie municipale était moins intense dans l'Aurès que dans les villages kabyles. La djemaâ y a moins d'autorité. Les tribus aurasiques sont aussi moins compactes que les tribus kabyles ; enfin, elles ne sont pas unies comme celles-ci pour former des « quelibat » (fédérations).

Les Aurasiciens se servent du mot *çof* pour désigner les partis qui engendrent leurs luttes. L'Aurès était divisé en deux *çofs*. Les Ouled-Abdi combattaient jadis avec les Beni-bou-Slimane, les Beni-Imboul, les Oudjana, Menaâ,

1. A Chir, par exemple, il y avait 40 kobdji, 10 dans chaque fraction du village.

Larbaâ, la moitié des Beni-Maâfa, les Ouled-Idir, les Ouled-Abderrhamane, les Achèches, les gens d'Oulach, les Ouled-Embarek de Mechounech. Tandis que les Ouled-Daoud se liguèrent, au contraire, avec les Ouled-Ziane, Nara, Tagoust, Bou-Zina, les Ouled-Fedahla, presque tous les Beni-Ferah, la moitié des Beni-Maâfa, la moitié des Mechounech.

Les guerres entre tribus n'avaient point pour cause des luttes de races, mais plutôt des disputes au sujet de sources ou de terrains. Elles ont été si profondes que les haines entre ces tribus existent encore et que les gens de certaines fractions n'osent, pas même de nos jours, pénétrer seuls sur le territoire des tribus ennemies.

La conquête française modifia l'organisation de l'Aurès tout entier ; elle le fit malheureusement par secousses et sans s'astreindre à suivre des règles fixes. On réunit tantôt des groupes hostiles sous les ordres d'un même chef, tantôt on laissa subsister les anciens groupes hostiles sans rien changer à leur organisation. On donna une loi aux Aurésiens ; celle qu'on choisit fut justement la loi musulmane dont ils s'étaient défaits. Nous leur imposâmes des cadis en 1886. De même, on leur imposa la langue arabe au lieu de leur laisser parler leur langage propre.

*Villages.* — Les indigènes de l'Aurès habitent dans des villages dits « décheras », où ils se sont construits des maisons en pierres sèches, reliées entre elles par du mortier de boue ; ou en toub, sorte de briques d'argile séchées au soleil. Quelques-unes d'entre elles sont à étage. La partie supérieure est nivelée, de façon à former une terrasse où on dépose les produits agricoles récoltés avant leur complète maturité. Les murs sont solidifiés au moyen de branches d'arbres qui y sont intercalées par couches horizontales espacées d'un mètre au plus.

Ces habitations sont généralement fort sales.

Les villages sont construits sur des mamelons isolés, facilement défendables ; ils affectent la forme conique ;

les maisons ont une couleur grisâtre et s'appuient les unes sur les autres, autour d'une forteresse bâtie à la pointe du cône. On appelle ces forteresses « guelaâ » ou « thaquelet » (château). Cette construction joue surtout le rôle de magasin communal. La déchera ainsi construite offre de grandes analogies avec les petites villes mozabites.

A proprement parler, les maisons qui entourent une guelaâ ne sont, elles-mêmes parfois, que des magasins individuels. Les propriétaires les habitent à peine quelques mois de l'année, et c'est en cela que les villages « chaouïas » diffèrent de ceux des Kabyles. La destination propre d'un village est l'emmagasinement ; chacun y enferme d'abord dans sa maison privée une mince partie de ses provisions ; puis, comme les voleurs sont toujours à craindre, il dépose le principal dans la forteresse commune, la « guelaâ », sous la responsabilité d'un gardien. Une guelaâ contient donc, à peu de chose près, toute la richesse mobilière des habitants, des quantités considérables de blé, d'orge, de laine, de dattes pressées, de beurre, de viande séchée par lanières, etc... Des villages peuvent avoir deux ou trois guelaâs.

Une guelaâ peut être accidentellement et très rarement isolée ; tel est le cas de celle de Sanef (haute vallée de l'oued El-Abiod). Elle consiste en un gros château bâti sur le bord même de l'oued, tandis que le village s'élève très au-dessus. On trouve des guelaâs à trois et quatre étages, placées de telle façon sur des roches qu'il faut se hisser par des cordes pour y pénétrer<sup>1</sup>.

Dans les vallées de l'oued Abdi et de l'oued El-Abiod, les villages sont nombreux ; ils sont espacés de quelques kilomètres à peine et édifiés sur des proéminences isolées à mi-côte de la chaîne des montagnes. On y accède par des sentiers escarpés, s'embranchant sur le chemin principal qui côtoie la rivière, dont les eaux servent à l'irrigation des nombreux jardins plantés sur ses bords.

1. Des guelaâs de ce genre existent surtout dans les douars Rassira et Mechounech.

Cette disposition des villages, la superbe végétation du fond de la vallée et la ligne sinuose des crêtes des montagnes aux arêtes vives et presque inaccessibles qui bordent l'horizon, forment un ensemble pittoresque d'un charme pénétrant.

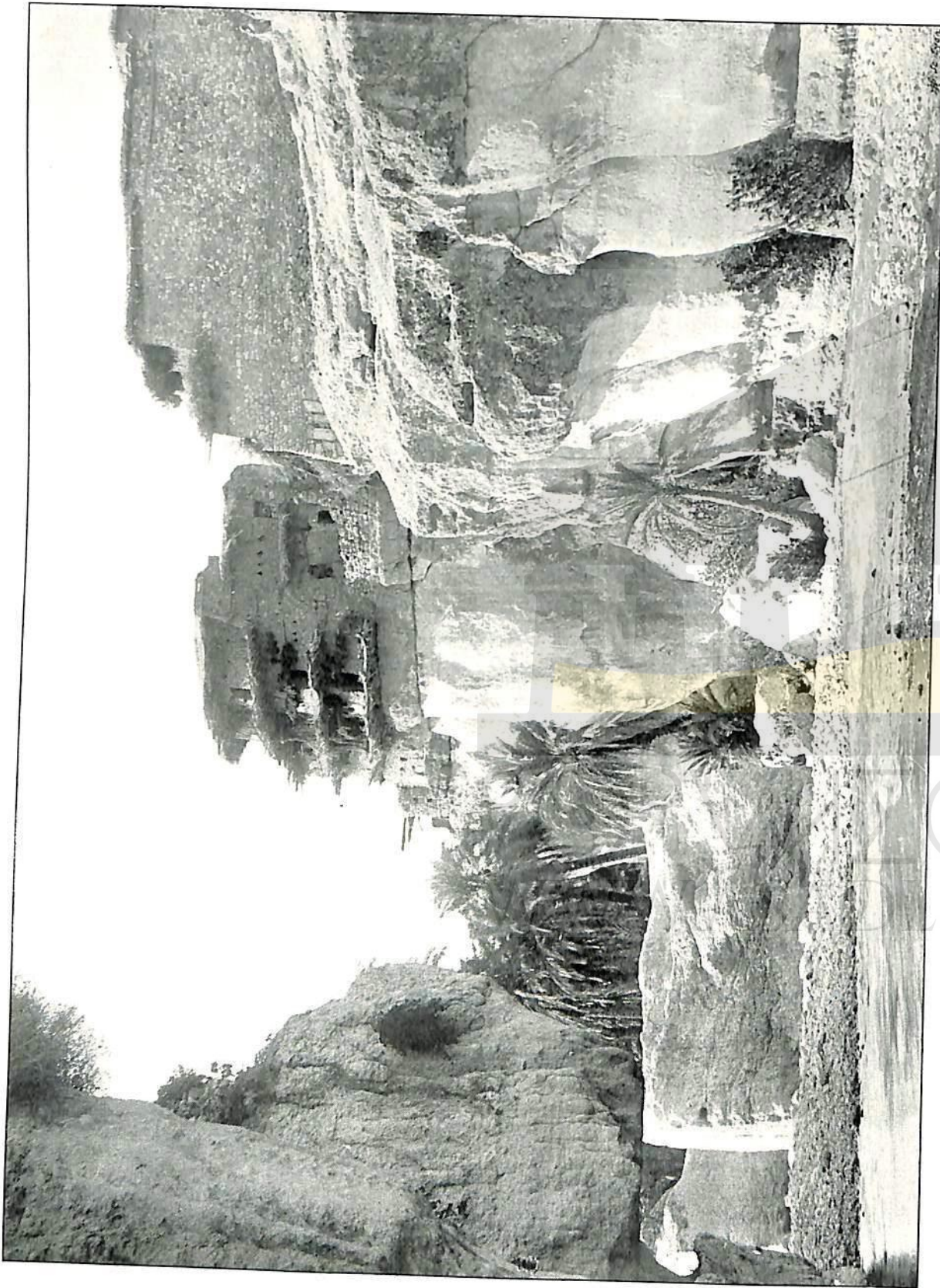
Les Beni-Ferah vivent tous réunis dans une seule belle déchera de 550 maisons. Les tribus de l'Ahmar-Khaddou n'ont au contraire que des petits hameaux ; la plupart de leurs habitations sont isolées les unes des autres.

Donc, en règle générale, les villages de l'Aurès sont particulièrement caractéristiques. Leur position et leur aspect montrent bien dans quelles circonstances ils furent construits et l'histoire de leurs habitants. Ce sont des bourgs fortifiés, avec cette particularité qu'ils ne sont pas entourés de remparts, il est vrai, mais placés et disposés de telle sorte, qu'ils conviennent admirablement aux nécessités d'une défense rapprochée.

Placés toujours dans les vallées, tantôt sur une petite hauteur au-dessus de l'oued, tantôt attachés aux flancs escarpés d'un rocher, tantôt perchés sur un mamelon isolé, ils ne sont dominés que par les hauteurs éloignées et à l'abri de toute arme moins formidable que l'artillerie moderne. A côté du village, des tours de veille sont construites ; elles surveillaient autrefois la contrée environnante.

Les maisons sont disposées dans la même idée de défense qui a amené le choix et l'emplacement du hameau. Elles sont construites sur des terrasses irrégulières l'une au-dessus de l'autre, chacune d'elles formant ainsi un nouveau mur pour faire face à une attaque en même temps que chaque rangée est dominée par celle qui vient immédiatement derrière elle. Leur aspect est très semblable à celui des villages que les Indiens Pueblos construisent pour se protéger contre les incursions des Apaches.

Et les Chaouïas ont eu fréquemment l'occasion d'utiliser leurs forteresses. Si tranquilles et si paisibles qu'ils paraissent actuellement, ils ont été autrefois de rudes combattants. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à se reporter à la deuxième partie de cette étude.



GUELA DE BANIANE  
Photographie de M. Fréchet, photographie à Biskra

*Habitations.* — Les maisons sont construites avec de petites pierres irrégulières, nullement taillées, simplement brisées au marteau pour les amener approximativement aux dimensions voulues. Les Chaouïas ne semblent que fort peu connaître le métier de maçon.

On trouve souvent de gros blocs taillés dans les murs des maisons de l'Aurès, ce sont des pierres romaines. Il est juste de dire que les Berbères ont dû bien peu éprouver le besoin de tailler les pierres, car ils trouvaient celles-ci tout naturellement placées par assises. La stratification naturelle du rocher (généralement pierre à chaux légèrement hydraulique) est telle que l'on peut trouver une infinité de carrières de pierres en forme de dalles. Et celles-ci ont seulement besoin d'être brisées à la dimension voulue pour être employées telles quelles à la construction de murs.

Les surfaces supérieures et inférieures de ces dalles sont relativement plates et unies ; si bien que, sans se donner la peine de les tailler, le constructeur a sous la main des matériaux très adaptés à leur objet.

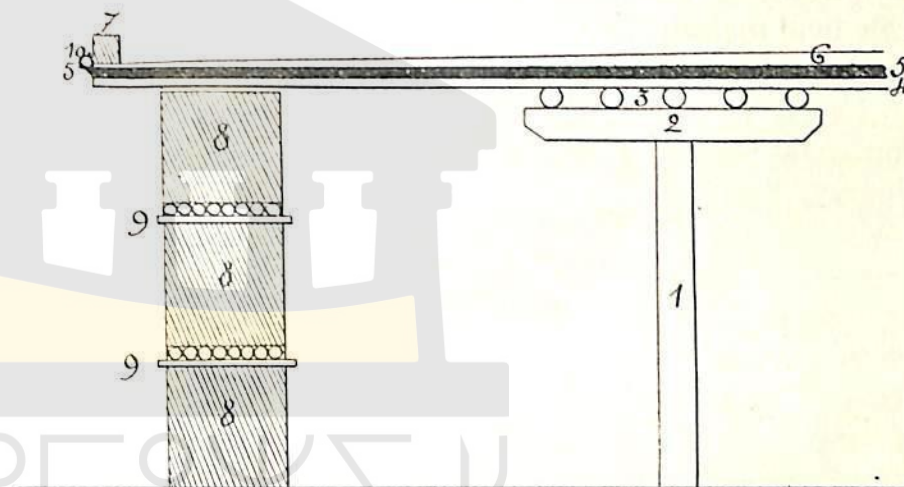
Les interstices entre les pierres du mur sont remplis avec de la boue et la muraille elle-même (8 *afseil*) est partagée en plusieurs couches par des assises horizontales de bois, plus ou moins régulièrement séparées par des intervalles de 2 à 3 pieds. Ces assises (9 *asuti*) peuvent servir, jusqu'à un certain point, à renforcer la construction ; mais en général elles semblent avoir simplement pour but d'égaliser le niveau des pierres posées à plat les unes sur les autres.

Le dessin ci-contre a pour but de montrer comment le Chaouïa construit sa demeure <sup>1</sup>.

Quand le mur atteint la hauteur voulue, qui dépasse rarement 3 mètres à 3<sup>m</sup> 25, sauf dans certains cas où, comme à Chir, Baâli, Menaâ, il y a deux étages, un dispositif spécial est construit dans le but de supporter la toiture (5).

1. D'après l'ouvrage « Lybian Notes », cité à l'index bibliographique.

Suivant les dimensions de la surface à couvrir un nombre plus ou moins grand de piliers (1, *arar* ou *aarsa*) en bois de genévrier généralement, sont élevés. Ce sont de simples troncs d'arbres écorcés, polis par l'usage. Il y en a généralement 6 pour un plafond de 22 à 25 mètres carrés. Une solide traverse (2, *mesbaâ*) d'environ un mètre de longueur est encastrée au sommet du pilier. Le sommet de cet assemblage, auquel on peut donner le nom de béquille, sert de support aux extrémités des poutres transversales (3, *kantas*) qui, étant rarement assez longues pour aller d'un bout à l'autre de la maison, sont disposées par groupes de 2, 3 au plus, une extrémité s'appuyant sur le mur solide, l'autre sur la béquille ou *mesbaâ*.

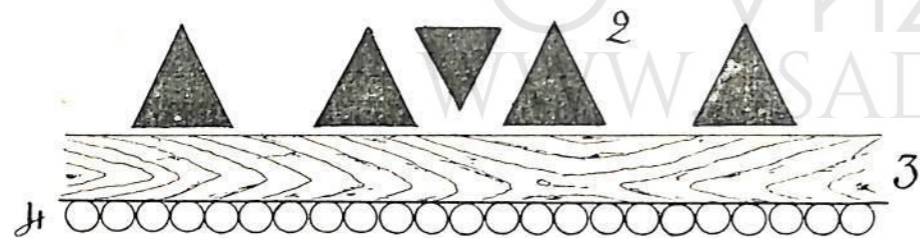
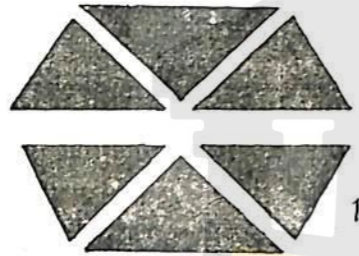


De plus, dans le même but, un entourage de lourdes pierres (7) maintient par son poids le toit pendant les tempêtes. Les cheminées sont généralement de simples trous dans la toiture, qui a toujours la forme d'une terrasse. Quelquefois un vieux pot dont le fond a été enlevé est introduit et fixé dans l'ouverture. Il a surtout pour but, par suite de son élévation au-dessus de la terrasse, d'empêcher l'eau de pénétrer dans l'intérieur de la maison.

A l'intérieur, la demeure chaouïa présente un arrangement des plus primitifs. On y trouve généralement un

bâti servant de lit, couvert de tapis et de peaux, un métier à tisser, un moulin à bras, un foyer marqué par trois ou quatre larges pierres taillées, de la vaisselle de terre et d'immenses coffres à blé ayant la forme d'une énorme amphore. Les animaux domestiques ont parfois une écurie spéciale, parfois ils sont relégués dans un coin de la chambre commune. La plupart des maisons ont en outre une sorte de divan élevé, ou banc de pierre, sur lequel des nattes sont étendues.

Dans les cafés, le coin de la cheminée est disposé de façon à permettre le tirage du feu de charbon de bois. Un tamtam et une flûte sont destinés à distraire les clients. Les portes sont montées sur des tourniquets au sommet et à la partie inférieure, elles sont très lourdes et généralement mal ajustées.



Dans les murs des plus belles maisons chaouïas, des tuyaux de ventilation ont été établis. Ces trous ont généralement une forme triangulaire et un diamètre maximum

de 30 centimètres. Ils sont le plus souvent disposés par rang et entourés de triangles<sup>1</sup> qui forment une sorte de rosace, servant à la fois d'ornement et de créneaux pour la défense.

Les maisons à étage ont de petites fenêtres carrées, parfois des balcons rudimentaires, parfois l'étage repose sur une arcade soutenue par des piliers en maçonnerie, placés à 1<sup>m</sup>50 ou 2 mètres en avant du mur de la maison.

En règle générale, les habitations sont très variables de construction, mais elles sont toujours adaptées, autant que possible, à la forme du sol sur lequel elles sont élevées. Ainsi, suivant sa position, la demeure berbère peut prendre l'aspect d'une grotte ou s'appuyer contre un rocher formant alors le quatrième mur, ou consister simplement en une toiture placée au-dessus d'une dépression du sol.

Les tribus qui possèdent des terrains de culture et de parcours sur le versant nord, dont les eaux s'écoulent dans la plaine des Sbakh, n'y ont généralement pas construit de village. A l'exception de l'assez forte déchera de Foum-et-Toub, on n'y rencontre que des gourbis isolés.

#### *Manière de vivre.*

L'Aurès est une région trop pauvre pour admettre la vie absolument sédentaire : brûlé sur une de ses faces par le soleil et le vent du sud-ouest, stérilisé lentement depuis la destruction des travaux d'irrigation des Romains, il exige de ceux qui l'habitent l'exploitation du bétail, outre la culture de la terre. Les montagnards ne sauraient se contenter des récoltes de leurs jardins qui leur donnent des abricots, des raisins, des pastèques et d'autres fruits, au pied de leurs villages. Il leur faut un champ plus fertile dans quelques contrées du nord, ou dans les quelques hauts plateaux du centre ; il leur faut, aussi, le produit de quelques troupeaux.

Pendant l'hiver, ils labourent dans les plaines de l'oued Meryem, de l'oued Taga, de l'oued Bou-el-Freiss, dans

1. D'après l'ouvrage « Lybian Notes » cité à l'index bibliographique.

celles de Nerdi, de Medina, de Tahamet, du Mellagou, du Moudji, du Sammer et du Meçara ; ils y reviennent pour moissonner pendant l'été. Entre temps, ils mènent leur maigre bétail sur les pentes des montagnes dont ils sont maîtres, dans les forêts où ils ont des droits de parcours et d'usage ; ils doivent, pendant l'automne, descendre dans le sud, de l'autre côté d'une ligne passant par Beni-Souïk et Mechounech, pour acheter des dattes, le seul aliment facilement transportable.

Il s'en suit que leur vie se compose de déplacements successifs et parfaitement réguliers ; que ces gens, qu'un voyageur superficiel croirait sédentaires, sont des demi-nomades, que la possession d'un troupeau est chez eux le signe de la richesse, que la tente, bien qu'ils aient des maisons, est pour beaucoup d'entre eux la demeure ordinaire et que, pendant les quatre cinquièmes de l'année, leurs villages, même les plus gros, sont presque abandonnés. Il n'y reste que les derniers des misérables et quelques « khammès » occupés à l'entretien et à l'irrigation des jardins.

*Alimentation.* — L'alimentation des Aurésiens ne diffère pas sensiblement de celle des autres tribus qui les avoisinent. Les plus fortunés se nourrissent à peu près convenablement, mais leurs mets sont, comme eux-mêmes, assez malpropres. Ils sont très sobres. Leurs galettes et leur couscous sont faits avec de la farine d'orge. Ils mangent peu de viande, mais beaucoup de dattes, dont la consommation augmente au fur et à mesure que l'on descend vers le Sud. La farine de blé est rare. Lorsque la récolte a été mauvaise, ils sont réduits à se nourrir de maïs grillé, de farine de glands doux, dont on trouve une assez grande quantité dans la région, et de baies de genévriers.

Le couscous porte le nom de « seksou ».

Lorsque le Chaouïa a un invité qu'il veut traiter convenablement, le menu se compose d'une soupe très pimentée, du « seksou » et soit d'un poulet, soit d'un morceau de mouton, puis, en dernier lieu, des noix avec du miel.

*Vêtements.* — Les vêtements qu'ils portent ressemblent à ceux des autres Arabes. Ils suppriment souvent le bur-nous, ne portant qu'une gandoura de laine. Ils n'ont aucune coquetterie, leurs effets sont sales et il n'est pas rare de voir, absolument couverts de haillons, des gens qui ont suffisamment de bien pour payer 2 à 300 francs d'impôts.

Ils se chaussent, tout au moins les plus malheureux, d'espèces de semelles en alfa, qu'ils fabriquent eux-mêmes, et qui sont retenues aux jambes par des cordes de même nature passant entre les orteils et venant se rejoindre sur le coup de pied, avec d'autres cordelettes partant du talon. Ces chaussures s'appellent dans le pays « fertala ». Les plus fortunés ont des semelles de cuir retenues également, comme il a été dit ci-dessus, par des lanières de cuir. Celles-ci sont dénommées « melkla ».

Les femmes portent, le long des tempes, d'énormes pendants fixés aux lobes supérieurs des oreilles et suspendus à des liens reposant sur le sommet de la tête.

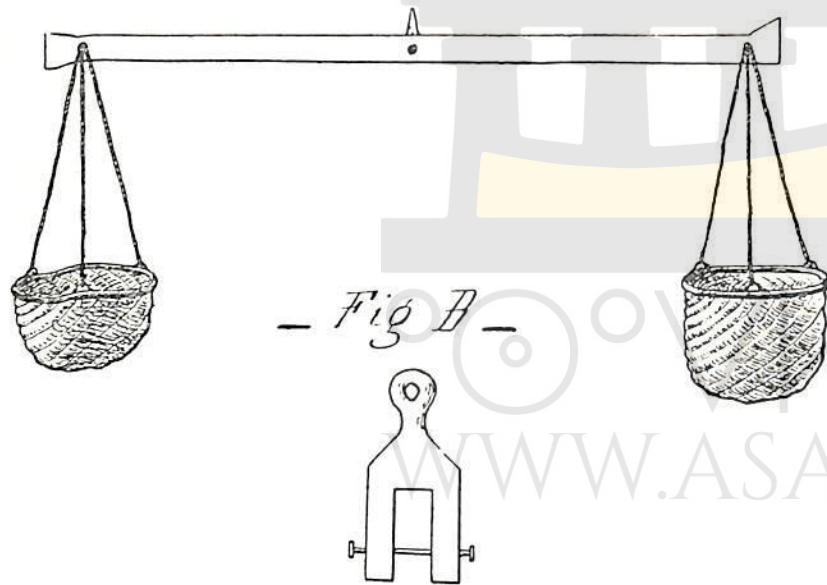
*Commerce et industrie.* — Bien que demi-nomades, les gens de l'Aurès ne s'éloignent généralement pas de leurs montagnes. Ils sont peu enclins aux longs voyages et la plupart d'entre eux connaissent tout juste les pays limitrophes du territoire de leur propre tribu. Le plus grand nombre n'a pas dépassé Biskra, Batna, Aïn-Touta ou Khenchela. Les transactions commerciales se font à Biskra, pour les dattes, et à Batna et Khenchela, pour les achats de céréales, dont la production est chez eux inférieure aux besoins de la consommation, pour les denrées alimentaires et autres objets d'approvisionnement, ainsi que pour la vente des produits de leurs troupeaux.

Le commerce consiste donc dans la vente des fruits frais, des fruits séchés (abricots, dits « fermès ») et des bestiaux. Il n'y a pas de marchés dans les tribus ; on peut signaler cependant un marché annuel vers la fin d'août à Tkout, chez les Beni-bou-Slimane, qui est assez fréquenté. Le cadi des Ouled-Abdi tient aussi une audience foraine à Arris, tous les mercredis. Ce jour-là, un indigène prépare

des tasses de café, un autre égorge une chèvre, pendant que deux ou trois colporteurs déballent des étoffes voyantes pour les femmes en instance de mariage ou de divorce, qui constituent la meilleure clientèle du juge.

Toutes les tentatives pour établir des marchés périodiques ont échoué jusqu'ici et elles échoueront tant qu'on n'aura pas doté ce malheureux pays d'un réseau de routes ou de sentiers praticables.

L'administration a rencontré également de nombreuses difficultés pour amener les populations du massif Aurésien à se servir des mesures et poids français. Ils emploient encore leurs anciens procédés. Ainsi, quand les Aurésiens veulent échanger des fruits frais, tels que figues, raisins, abricots, pommes, etc., ou des légumes, tels que des navets, contre de l'orge ou du blé, ils utilisent l'instrument dont nous donnons ci-dessous la figure et la description. Ce n'est, en somme, qu'une balance, dont le fléau en métal



est remplacé par un bâton ayant environ 1 mètre de longueur. Ce bâton est plus ou moins droit, plus ou moins bien raboté. Au centre, est percé un trou qui sert à fixer perpendiculairement, au moyen d'une cheville en bois ou

en fer, la pièce représentée par la figure B. Aux extrémités du bâton sont clouées ou simplement attachées trois cordes en alfa qui supportent deux paniers également en alfa. C'est dans ces récipients que les Chaouïas mettent d'un côté soit des fruits ou légumes et, de l'autre, des grains, soit d'un côté une pierre appartenant à la djemaâ du village et, de l'autre, des grains, soit enfin d'un côté une pierre, ou des grains, ou des « fermés » et, de l'autre, des dattes.

Les Chaouïas se servent aussi de ces balances pour échanger le beurre et le miel contre des céréales. Dans ce cas les principales mesures sont le « karouï » et l'« hadjra ».

Le « karouï » est un récipient généralement creusé dans un tronc d'arbre. Il affecte les formes les plus bizarres; ceux qui nous ont été présentés doivent servir depuis de très nombreuses années; ils sont munis d'un anneau en fer pour les accrocher.

La capacité des « kraoua » (pluriel de karouï) n'était pas la même autrefois dans toutes les décheras; aujourd'hui ils sont à peu près égaux et contiennent environ 4 litres.

Le poids de l'« hadjra » est représenté par 2 « kraoua » de blé dont l'un mesuré exactement et l'autre mesuré à la « chéchia ». D'une expérience, à laquelle M. Arripe, administrateur de l'Aurès, s'est livré, il résulte qu'un karouï de blé, mesuré exactement, pèse 3 k. 190 et qu'un karouï, mesuré à la chéchia, pèse 3 k. 790. Le poids de l'hadjra est donc de 6 k. 980 ou environ 7 kilos.

Les échanges de beurre et de miel se font surtout lorsque le froid est excessif, parce qu'alors ces deux substances sont dures et solides. L'hadjra de beurre vaut toujours 15 francs et celle de miel 10 francs. Un kilog de miel dans l'Aurès vaut donc à peu près 1 fr. 50.

Généralement les Aurésiens échangent un panier de fruits contre 2 d'orge ou un de blé. Un karouï de fruits se donne contre un karouï 1/2 de dattes.

L'industrie locale est nulle; les femmes tissent des



burnous, des gandouras, des félidj (bandes de toile avec lesquelles on fait les tentes), des tellys (sacs). Les hommes fabriquent en alfa des objets de sparterie : paniers, plats, nattes, cordes, chaussures. Chez les Ouled-Abdi on trouve des maçons assez adroits ; ils fabriquent eux-mêmes les turbines de leurs moulins, leurs charrues. On y trouve des forgerons et des bijoutiers.

Les bijoutiers ne sont pas maladroits. Chose curieuse il en existe un, du nom de Hadj Rabah à Bouzina, qui n'est autre qu'un nommé Guillaume, Jean-Louis, né à Philippeville, le 16 janvier 1861, fils de Romain et de Bagur Marie, décédés. Cet homme est venu se fixer dans l'Aurès, à la suite de chagrins domestiques et des troubles antisémitiques d'Alger.

Les bijoutiers aurésiens fabriquent surtout des anneaux de pied, des bracelets, des bagues, des épingles et des parures en argent avec incrustations de corail. Ils procèdent principalement par la refonte de vieux bijoux ou en se procurant des lingots d'argent dans les villes.

Les Israélites de Batna se plaignent sans cesse, à juste titre, de la concurrence déloyale que leur font les bijoutiers de l'Aurès, en livrant au commerce des bijoux généralement fabriqués à bas titre et non revêtus des poinçons de l'Etat, conformément aux dispositions de la loi du 19 Brumaire an VI.

Opérant dans des lieux escarpés et éloignés, il est facile aux bijoutiers aurésiens, malgré la surveillance dont ils sont l'objet, d'éluder le paiement des droits de garantie auxquels la loi précitée soumet la fabrication des objets d'or et d'argent. Il paraît difficile, pour ne pas dire impossible, de remédier à cette situation. Certaines personnes prétendent que la stricte application des règlements aurait pour effet de compromettre la restauration de l'art arabe.

Ce n'est point le lieu de discuter cette question qui a son importance ; nous devons dire que nous partageons cette manière de voir. Ne serait-il pas absolument impolitique par exemple, et peut-être même illégal, de songer à

empêcher les femmes de l'Aurès de s'exhiber les jours de fête avec tous les bijoux fabriqués à bas titre dont elles se parent et se revêtent avec tant d'orgueil ?

La poterie des Chaouïas est grossière. Elle est faite à la main comme celle des Kabyles, mais, comme les Aurésiens manquent d'esprit inventif, de sens esthétique et d'habileté, ils sont loin d'obtenir les mêmes résultats que les Kabyles.

Le type fondamental est un vase avec une anse et quelquefois un tuyau pour verser. Le vase devient parfois une coupe. C'est le summum de leur art. Pour eux les pots n'ont pas besoin d'ornements ; ils servent à la cuisine, pour contenir de l'eau, du lait ou du couscous.

Les Chaouïas façonnent la poterie comme devaient le faire leurs ancêtres. Chaque maison est une fabrique où les femmes sont les potières. Le système de fabrication est simple. La femme est assise sur le sol, ayant près d'elle de l'eau et de la terre glaise commune. Elle mouille et pétrit cette terre avec la paume et l'extrémité de la main, puis la dépose dans un vase brisé. Avec son pouce elle fait un creux au centre du bloc ainsi formé puis pétrit l'intérieur et l'extérieur pour l'amener à la forme voulue. Le pot sèche généralement pendant deux jours et peut alors être cuit.

Le four est aussi simple que le reste. Dans un espace libre, à l'extérieur de la maison, on élève une petite enceinte en pierres à l'intérieur de laquelle on place les pots. Ils sont alors couverts de bois ou de matériaux bons à brûler pris sous la main. (Nous avons vu à Chir remplir ce four de vieilles chaussures.) Le feu est allumé et les pots laissés à l'intérieur pendant vingt minutes environ. On les enlève et on les polit avec une résine rouge appelée « luk ».

A Menaâ existent quatre tanneries dont les propriétaires sont aussi cordonniers ; ils écoulent leurs produits à Batna, Khenchela et Biskra. La chaussure qu'ils fabriquent, espèces de pantoufles dites « celgha », est très recherchée.

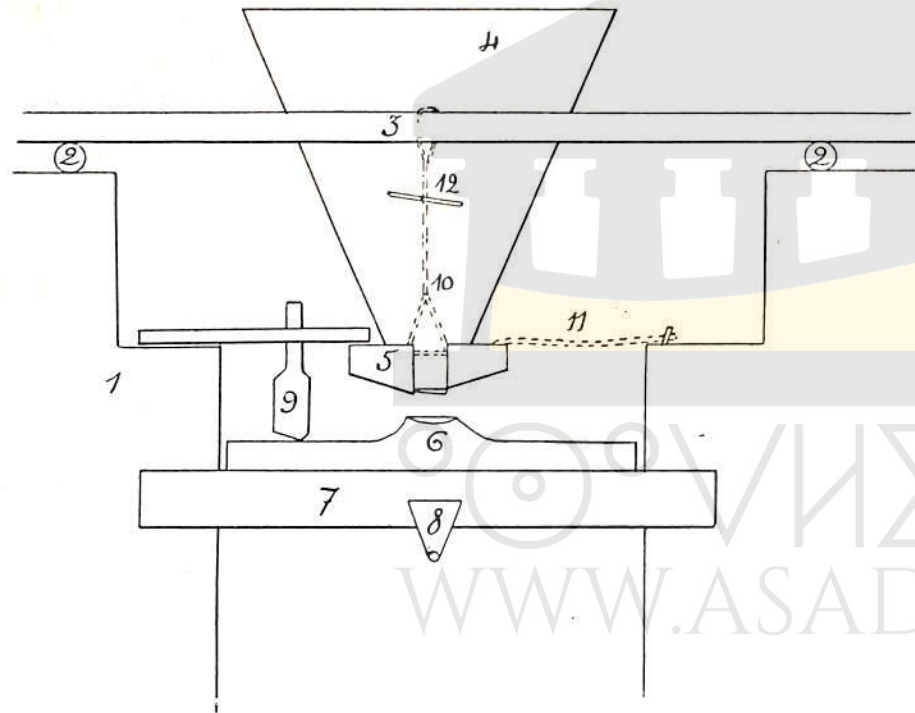
Les moulins de l'Aurès sont très primitifs. Chez les

Ouled-Daoud, où il y a dix de ces établissements, ils peuvent à peine transformer chacun, en travaillant de jour et de nuit, 5 hectolitres de grains en farine. Les femmes se contentent de broyer entre deux petites meules à mains la majeure partie des grains destinés à la consommation.

En outre de ces moulins à bras, des moulins à eau ont été employés de tout temps dans l'Aurès pour mouder le blé ; ils sont nommés « erraha »<sup>1</sup>.

L'indigène amène le principal ruisseau à une distance plus ou moins grande au-dessus du moulin (qui est lui-même sur une levée de terre), suivant la rapidité du courant et la puissance désirée.

L'eau tombe à chutes (mizab) directement sur une turbine (risch) montée sur un arbre ou tourillon (sâri) et se



déverse dans le ruisseau principal. La turbine et l'arbre sont en bois. A l'intérieur du moulin, on trouve une ou plusieurs machineries suivant le nombre des turbines.

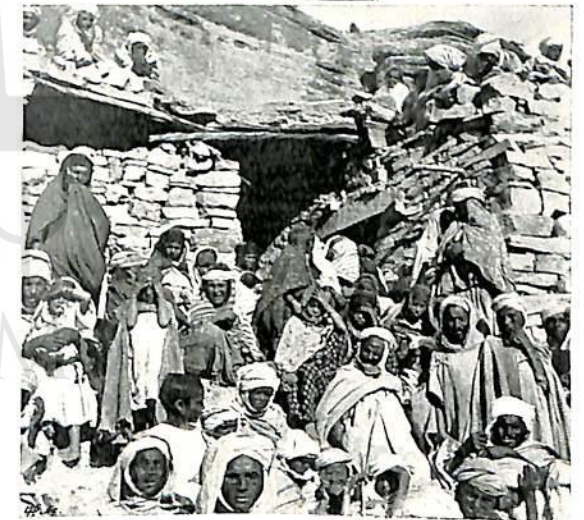
1. D'après l'ouvrage « Lybian Notes » cité à l'index bibliographique.



Bijoux  
PORTÉS PAR LES FEMMES  
DE L'AURÈS  
Photog. extraites de l'ouvrage  
*Lybian Notes*



DANSEUSES ET MUSICIENS CHAOUÏA



SPECTATEURS EXAMINANT LE SPECTACLE DONNÉ  
PAR LES DANSEUSES ET LES MUSICIENS CI-CONTRE

Photographies de M. le C<sup>t</sup> Guénin,  
ancien C<sup>t</sup> supérieur du cercle de Khenchela.

L'exemple que nous donnons vient de Bouzina, où il y avait deux machines. La plus petite était immobilisée lors de notre visite et a donné la photographie qui figure dans cet ouvrage. La plus grande en différait seulement comme dimensions et par la nature des supports. Pendant que les poutres 2 et 3 de la première reposaient sur des piliers spéciaux de maçonnerie, celles de la dernière étaient simplement supportées par les murs mêmes de la maison.

Une trémie (4, dlen) ouverte au sommet pour recevoir le grain de l'auge était rigidement attachée à ces poutres. Elle était percée en bas d'une petite ouverture par laquelle le contenu tombait dans une auge (5, mizab). Cette auge était fixée par les cordes 10 et 11; 10 étant serrée à la demande du meunier par une petite pièce de bois 12; 11 servant seulement à empêcher une oscillation latérale excessive.

La proportion de grain, allant de l'auge au trou du centre de la meule (6, thasirth), était ingénieusement régularisée par le système suivant (9, thazdouth) qu'on pourrait appeler un vibreur. Il consistait en une pièce de bois grossièrement équarrie ayant une de ses extrémités solidement reliée à l'auge (5) et l'autre disposée de telle sorte qu'elle reposait librement sur la maçonnerie. A travers son centre et à angle droit, passait un bloc en forme de bouteille dont l'extrémité la plus large reposait sur la surface de la meule supérieure et oscillait lorsque celle-ci tournait, transmettant ainsi ses mouvements à l'auge dans laquelle se trouvait le grain. Plus vite tournait la meule, plus vite allait le vibreur (9) et plus vite le grain tombait du mizab (5) dans l'orifice.

Aussitôt que par le jeu de l'écluse on cesse d'amener l'eau, la turbine cesse d'actionner les meules, le vibreur devient immobile et tout s'arrête automatiquement.

La surface des meules est cachée par une planche (7) dans laquelle est l'entonnoir (8, mizab) par où la farine tombe sur le plancher pour être, à intervalles fixes, enlevée par le meunier ou son aide. Pour empêcher le gaspillage et la perte des poussières de farine, le sommet des

meules (excepté l'orifice pour le grain) et le vibreur sont recouverts de toiles.

Les femmes tissent aussi des tapis. Le travail est assez bien exécuté avec des dessins de laines de couleurs variées. Tous les indigènes propriétaires, même les pauvres, ont au moins un tapis qu'ils apportent et étendent sur le plancher pour recevoir un visiteur de distinction. Les couleurs employées sont le vert, le bleu sombre, le rouge, le jaune orange et le blanc.

Le rouge et l'orange sont tirés de l'écorce du grenadier, le jaune de l'écorce du genévrier, quant à l'indigo il vient de Tunis ou des villes du littoral.

Il se fait quelques essais d'apiculture, principalement chez les Beni-Ferah et les Ouled-Fedahla.

Les bois tirés des forêts voisines sont employés presque à l'état brut.

Les hommes apprécient le plaisir de priser et de fumer; mais ils achètent rarement du tabac qu'ils trouvent trop cher; ils se contentent de priser et de fumer des feuilles de genévrier, réduites en poussière pour la pipe et en cendre pour la tabatière, dont tient lieu un tube de roseau.

Quand nous aurons parlé de la belle installation de la mine de mercure de Taghit-Sidi-Bel-Khreir, nous aurons tout dit sur l'industrie de l'Aurès. Ce pays renferme certainement d'autres centres miniers importants et un jour viendra, nous l'espérons, où il donnera matière à l'activité européenne; ses montagnes seront sillonnées de beaux chemins et ses vallées parcourues par des voies ferrées destinées à l'exploitation des forêts et des minerais encore enfouis dans le sol.

## CHAPITRE IV

### CULTURES

Les cultures sont de deux sortes : le jardinage et le labour.

Le jardinage constitue la plus grande source de revenus des gens de l'Aurès, surtout de ceux de la partie septentrionale. Les jardins sont généralement situés sur des terrains déclives, retenus par des murs en pierres sèches, et s'étageant les uns sur les autres, ce qui présente, au printemps et jusqu'à la récolte, l'aspect le plus pittoresque.

On trouve dans ces jardins à peu près tous les arbres fruitiers, depuis le magnifique noyer jusqu'au palmier. Celui dont les propriétaires retirent le plus grand profit est certainement l'abricotier dont ils font sécher les fruits qu'ils vendent sur tous les marchés environnants sous le nom de « fermés ».

Les raisins de l'Aurès sont très appréciés et trouvent un écoulement facile.

Les indigènes des vallées les plus riches, telles que l'oued Abdi et l'oued El-Abiod, font également beaucoup de légumes, notamment des oignons; ce sont les villages de Nara et de Tagoust qui alimentent toute la contrée de Batna à Biskra de plants d'oignons. Dans ces vallées, les Ouled-Abdi et les Ouled-Daoud se sont également mis à la culture des pommes de terre dont ils retirent un grand profit : c'est grâce à eux que l'on peut s'approvisionner de ce produit à très bon compte (7 à 10 francs les 100 kilos). Ils cultivent aussi la fève, le maïs et le sorgho.

Les cultures des jardins diffèrent généralement avec l'altitude de chaque village et la nature du sol des vallées. Aussi, passerons-nous en revue successivement les diverses tribus qui nous intéressent, en disant quelques mots de leur jardinage, de leurs oasis, de leurs terres de labour et de leurs pâturages.

Des amas de pierres sont souvent placés au-dessus d'un champ dans un but que nous n'avons pu déterminer ; il est probable que cette manière d'opérer est analogue à celle des Kabyles qui placent des tas de cailloux sur un champ pour indiquer qu'il est réservé au pâturage.

Le crâne d'un animal, généralement d'un mulet, est souvent suspendu aux arbres fruitiers. C'est un fétiche pour empêcher la chute des fruits ou plus simplement pour conjurer le mauvais sort.

On place de même un crâne au-dessus d'un groupe de ruches ou d'une maison nouvellement construite. Ce dernier fait est intéressant par ses analogies. Les Grecs se servaient de cet ornement (Βουζράντζ) pour orner leurs constructions. Le professeur « Flinders Petrie » a trouvé des têtes de bœufs peintes qui avaient probablement le même but dans les tombeaux d'un peuple qu'il considérait comme Lybien, à Hou, dans la Haute-Egypte, et, enfin, M. J.-E. Guibel a trouvé également la tête du bœuf ornant la maison dans les sculptures de la proto-dynastie des Égyptiens, à Hiérakonpolis.

*Ouled-Fedhala.* — Ces montagnards ont d'excellentes terres de culture dans l'Oued-Meryen ; ils n'y ensemencent que des céréales. On trouve aussi chez eux quelques cultures d'automne : maïs, sorgho, pastèques, pommes de terre, mais on peut les considérer comme exception.

Dans l'Oued-Fedhala, ils ont su tirer parti des nombreuses sources qui existent à proximité de leurs villages pour créer des jardins fruitiers et maraîchers soigneusement entretenus. Ces jardins ne sont pour eux qu'un supplément de ressources et la culture des céréales constitue leur principal produit ; ils utilisent, à cet effet, les allu-

vions des bords de l'oued Fedhala et une partie de la plaine d'El-Ksour.

*Beni-Maïfa.* — Par contre, chez ces derniers, la culture des céréales est insignifiante, à cause de l'élévation de leur terrain rocailleux et calcaire. Ils n'ensemencent qu'un peu d'orge. Leurs principales ressources consistent dans le produit de leurs jardins dont la création, l'entretien et l'irrigation représentent une somme de travail considérable. Accrochés aux flancs du ravin qui sépare leurs deux seuls villages (Meradsa et Fetatcha), soigneusement clos, soutenus par des terrasses en pierres sèches, ces jardins sont irrigués à l'aide des sources dites « Ras-Aïoun ». Les divers arbres fruitiers qui y sont complantés : figuiers, abricotiers, grenadiers, pêchers, noyers, vignes, n'empêchent pas les indigènes d'utiliser le sol pour toutes sortes de cultures maraîchères, dont les produits, joints à leurs fruits frais ou secs, non seulement suffisent à leurs besoins, mais encore leur servent d'éléments pour leur procurer ce qui leur manque par voie d'échange.

*Beni-Ferah.* — Les gens de cette tribu font preuve d'une extrême habileté pour capter les eaux et les diriger en rigoles d'irrigation ; leur système ne serait certainement pas renié par un ingénieur agronome. La stérilité du sol qu'ils occupent les a poussés dans cette voie et ils ont réalisé, dans la culture de leurs jardins, de véritables prodiges, étant donné la déclivité des pentes qu'ils ont complantées d'arbres fruitiers de toute nature, principalement d'oliviers. Le produit de leurs jardins constitue d'ailleurs leur principale ressource, car on ne saurait guère faire entrer en compte les récoltes très hypothétiques des 7 à 800 hectares de terres labourables qui forment la carcasse géologique de leur territoire.

La culture de l'olivier, chez les Beni-Ferah, mérite une mention spéciale, parce qu'elle vient à l'appui de la thèse que nous avons développée au sujet de l'origine des dits indigènes et prouve l'extension qu'avait, à l'époque romaine, cette culture dans tout le versant méridional de l'Aurès et dans les oasis du Sahara. On trouve aux Beni-

Ferah de nombreux pressoirs à huile remontant à l'époque romaine et même l'un d'eux, dont seuls les montants en bois ont été changés, est utilisé encore aujourd'hui au point même où il devait se trouver autrefois. Les indigènes n'emploient d'ailleurs pas pour la fabrication de leur huile, d'autre procédé que les anciens colons qui les ont précédés.

L'aisance n'en est pas moins bien loin d'exister dans la plupart des familles et bien souvent le Ferhaï doit s'expatrier et aller chercher dans les villes le complément des ressources que lui refuse le sol de sa tribu ; il s'est créé d'ailleurs une spécialité et alimente le personnel de tous les bains maures de Constantine.

*Ouled-Abdi.* — Tout ce que nous avons dit, au début de cet article, sur le jardinage s'applique plus spécialement aux Abdaoui. Les terrains irrigables qui ne sont ni jardins fruitiers, ni jardins potagers et qui se trouvent en assez grande quantité dans la vallée même de l'oued Abdi, sont ensemencés en céréales. Les habitants les fument d'une façon très intelligente ; aussi en obtiennent-ils des rendements très importants. Le dernier village sud de la tribu, Amentane, est une oasis de palmiers du plus riant aspect.

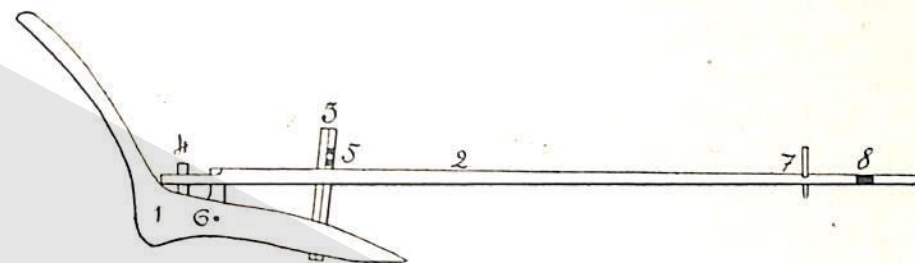
Les terres de culture non irrigables n'existent pour ainsi dire pas dans la partie de la tribu comprise dans le versant saharien, si ce n'est cependant dans la belle plaine de Nardi et aussi dans celle moins importante de Larbaâ.

Dans le versant tellien, la grande culture absorbe à peu près tout le terrain ; il y a peu de jardins, une grande partie de ces terres est irrigable.

Les Ouled-Abdi alternent leurs cultures. Leurs charrues sont généralement plus fortes et plus perfectionnées que celles des douars arabes, elles ont une espèce d'oreille ou versoir en bois.

Pour labourer, les Abdaoui, comme la plupart des Aurésiens d'ailleurs, se servent des bœufs de la petite race commune à la contrée ou quelquefois, mais plus rarement, de mulets.

La charrue (meuharrath)<sup>1</sup> est un instrument simple dont le dessin ci-joint donnera une idée. Elle comprend trois parties essentielles, savoir : le timon, le manche et le soc, ainsi que les pièces les réunissant. Elle est presque semblable à celle des Kabyles, mais ceux-ci, plus avancés que leurs frères chaouïas, y ont ajouté un court sabot de fer qui lui fait produire plus d'effet.



Le manche (1, sili) et le soc sont faits d'un seul morceau de bois, le tout mesurant environ 6 pieds de l'extrémité du manche à la pointe du soc.

Le timon (2, athmoun) est assujéti au « sili » par 2 barres jumelles croisées (3, thafrouth) et par des chevilles et des clefs (4 et 6, thazaouith et bouimzhan). Les clefs portant le n° 5 sont appelées âdras. — A l'extrémité du timon se trouvent une cheville (7, tamzikrith) et un trou carré auxquels le joug et le harnais sont attachés.

Ces charrues ne font que gratter la surface du sol. Elles sont si légères qu'elles pourraient être facilement transportées sur les épaules d'un homme ou le dos d'un petit âne du pays. L'absence d'un soc en fer leur enlève beaucoup d'efficacité.

La houe, qui est constamment employée dans les travaux agricoles, se compose de 2 parties essentielles, savoir : le manche en bois (tharzheukht) et la tige d'environ un pied qui est retenue dans le manche à son extrémité. La tige a une extrémité pointue (izoghzok) comme un pic et une branche coupante (thamscht) dans le même plan horizontal que le manche.

1. D'après l'ouvrage « Lybian Notes », cité à l'index bibliographique.

Les pâturages se trouvent surtout dans la forêt et les montagnes ; il y a néanmoins quelques prairies aménagées, notamment sur les différents contreforts du djebel Mahmel.

*Ouled-Daoud.* — Le blé est cultivé sur les hauteurs pourvues de terre végétale, principalement à Aïn-Guerza et à Merdj-el-Hameud, dans la plaine de Medina et sur les versants qui envoient leurs eaux dans la plaine des Sbakh, plaine de Reddam, vallée de Tibikaouine, vallée du Khan-guet-Oumagherat, plaine de Tahament.

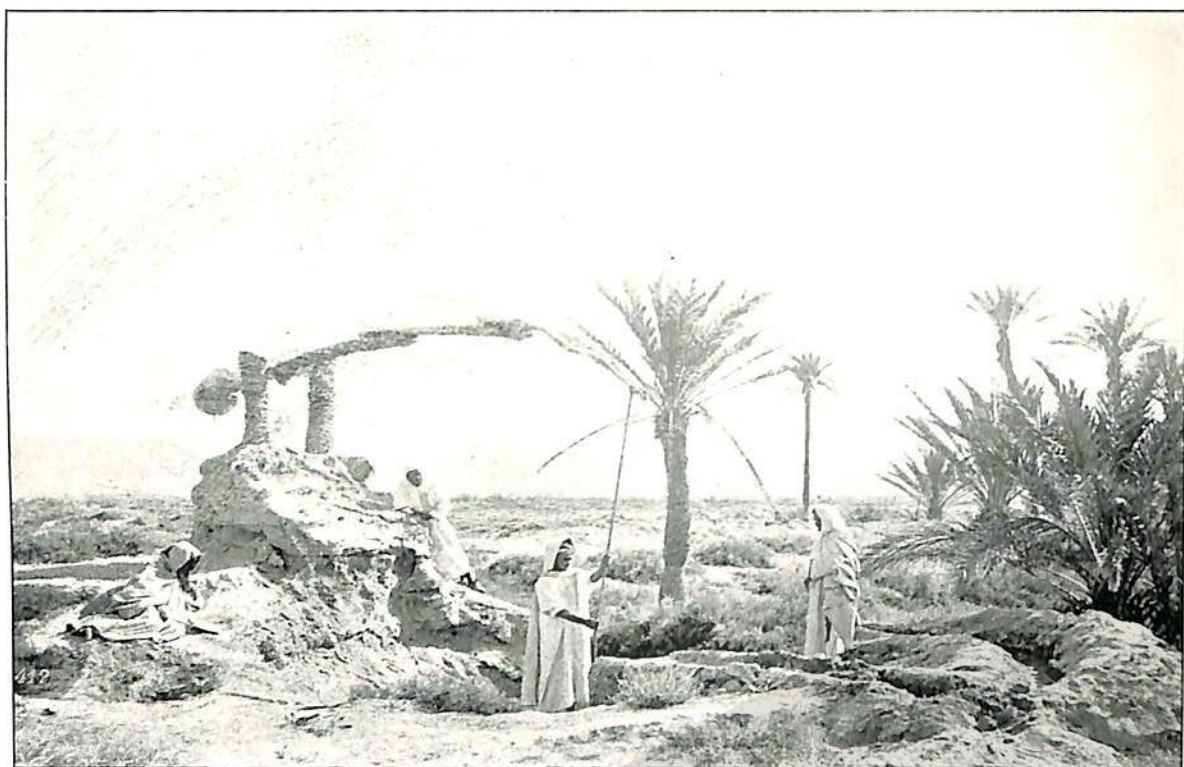
Le fond de la vallée de l'oued El-Abiod est aussi affecté en partie aux céréales, notamment à l'orge qui a moins à craindre que le blé de la chaleur et de la sécheresse à cause de sa précocité ; mais, on y fait surtout du maïs, des melons, des pastèques, des courges, des concombres, des poivrons, des fèves, des pois, des oignons, des tomates.

Là où il y a de l'eau et des irrigations faciles, il y a des jardins fruitiers, contenant des figuiers, des abricotiers, des grenadiers, des pommiers, des poiriers, des pêchers, des amandiers, des noyers et de la vigne.

Il n'y a pas de palmiers dans la partie nord-est de la tribu. Cet arbre ne commence à se montrer que vers le sud, au-delà de Tighanimine et du djebel Lazereg, à Iguel-fen, Ouranimine, Ouarka. Les Ouled-Daoud récoltent des dattes, en dehors de leur territoire, dans les oasis de Baniane et d'Edissa (distracts de leurs pays en 1859 après l'insurrection, pour former le douar Mechounech), qui leur appartenaient jadis, ainsi que dans les oasis où ils ont acheté des palmiers, telles que Mechounech, Branès, Djemorah, Amentane.

Entre les palmiers, on cultive d'autres arbres fruitiers, surtout le figuier et l'abricotier, et l'on réserve des plates-formes pour y faire venir soit des plantes maraichères, soit du blé et de l'orge, céréales qui ne peuvent réussir sans irrigations dans ces parages voisins des contrées sahariennes.

Les Ouled-Daoud se bornent à entretenir les ouvrages faits par les Romains pour l'irrigation des terres ; ceux-ci



PETITS D'IRRIGATION (sur le versant méridional de l'Aurès).



FEMME PRÉPARANT LE COUSCOUS ET FEMME PRÉPARANT LA LAINE

Photographies de M. Neurdein, photographie à Paris, 52, avenue de Breteuil.

avaient beaucoup plus d'importance du temps des Romains. L'olivier n'est plus cultivé dans la tribu, alors que les anciens colons avaient dû en garnir les pentes tournées du côté du midi (et qui sont aujourd'hui à peu près nues), comme le prouvent les nombreux pressoirs à huile que l'on rencontre dans les ruines des anciennes bourgades.

*Beni-bou-Slimane.* — (Douar Zelatou ou de Tkout.) — Les jardins des Beni-bou-Slimane sont tous dans le Chabet-el-Hara, sauf quelques-uns que l'on trouve dans la vallée de Noughissène. On y voit les mêmes arbres fruitiers que dans les tribus des Ouled-Abdi et des Ouled-Daoud. La vigne est plus rare. L'olivier et le noyer n'existent qu'à l'état d'exception. Il y a 200 palmiers à Taghit, à peu près improductifs. La culture maraîchère est pratiquée comme chez les voisins, mais en bien plus petite quantité.

Les terres de labour sont rares. Les Beni-bou-Slimane labourent en tout 220 à 250 hectares. Un hectare doit nourrir de 16 à 17 habitants. Les terres se divisent en « bled Mergui », terrains arrosés artificiellement au moyen de séguias, et « bled Djelf » appelé aussi « bled Bour »<sup>1</sup>, terrains arrosés seulement par la pluie. Cette seconde catégorie est la plus répandue. On ne trouve de terrains « Mergui » que près des villages et à Noughissène.

Les labours ont lieu à la fin d'octobre. La récolte de l'orge se fait en juin, celle du blé en juillet. A peine les récoltes sont-elles enlevées que les indigènes sèment le maïs, qu'ils récoltent à la fin de septembre. Dans le bled « Mergui », on laboure pendant deux ans les mêmes terrains, la troisième année on ne sème que du maïs. Dans les terrains « Djelf » la terre se repose complètement la troisième année.

Il n'y a pas de prairies dans la tribu, sauf quelques espaces restreints à Tafrent et à Tizougarine. Aussi, les

1. On appelle plus particulièrement « Bour » les terrains qui ne sont arrosés que par la pluie et « Djelf » ceux qui, situés dans le fond des ravins, sont arrosés par les crues.



terrains de parcours comprennent-ils non seulement les parties boisées dans toute leur étendue, mais encore les terres de culture, « Melk », lorsque celles-ci ne sont pas labourées.

Un des traits caractéristiques des terrains de culture des Beni-bou-Slimane est leur extrême morcellement. Les 220 hectares cultivés se divisent en plus de 7,000 parcelles. La superficie moyenne de ces parcelles n'est donc que d'environ 3 ou 4 ares.

*Beni-Oudjana.* — Nous savons que ceux-ci occupent au nord, toute la partie méridionale de la plaine de Remila, au pied des chaînes d'Asselef et de Dzellah. Cette plaine, tout entière irrigable, grâce aux importants cours d'eau qui descendent de l'énorme massif du Chélia et de ses contreforts, est très cultivée et très fertile, sauf quelques arêtes schisteuses et quelques bas-fonds marécageux (plaine de Yabous). Les habitants de la partie nord de la tribu établissent ainsi, tour à tour, dans la plaine, leurs résidences d'hiver, voisines de leurs labours, préservées des grands froids et des neiges, et dans la montagne leurs résidences d'été, à proximité des pâturages que conservent l'ombre des grands bois et le voisinage des sources fraîches et nombreuses.

Au delà, le territoire des Oudjana n'est qu'une suite de montagnes et de vallées, dominées par le massif du Chélia. Les indigènes n'ont dû se contenter que de quelques maigres plateaux au milieu des massifs forestiers et des lits de ravins. Comme dans le restant de l'Aurès, on rencontre chez les Oudjana des jardins d'arbres fruitiers que l'abondance des sources permet d'arroser toute l'année.

Les montagnes de la rive gauche de l'oued Mellagou ne présentent qu'une longue suite de mamelons rocheux où croissent quelques arbres rabougris (genévriers et pins). Il n'y a là aucune culture, pas de jardins, pas de plantations.

La situation matérielle des Oudjana, malgré l'altitude de leur territoire et la rigueur des hivers chez eux, est

généralement bonne; les récoltes ne manquent jamais complètement, car ils ensemencent chaque année en montagne et en plaine; les pâturages sont abondants, grâce à leur droit de parcours dans les forêts. Ainsi que dans tous les pays très boisés, les sources sont très nombreuses et abondantes; l'eau est d'une fraîcheur et d'une limpidité remarquables, sauf dans la région inférieure de l'oued Mellagou<sup>1</sup>.

*Amamras.* — Le pays occupé par cette tribu est formé de plusieurs chaînes de montagnes à peu près parallèles, séparées par de longues vallées où se trouvent groupés les territoires de culture. Un quart de la superficie totale est en forêts; comme conséquence, les sources et les puits sont très nombreux. Le sol cultivable est recouvert d'une couche de terre arable qui atteint, en certains points, une épaisseur de plusieurs mètres. Aussi, pour peu que les pluies soient favorables, les récoltes sont magnifiques.

Les Amamras sont malheureusement d'un naturel beaucoup plus indolent que les autres indigènes de l'Aurès; ils n'aiment pas le travail. Le « far niente » de la vie pastorale, la vie contemplative leur convient mieux que le rude labeur de la culture dans lequel ils se font remplacer par des « khammès » qui ne cultivent que juste ce qui est nécessaire à leur alimentation.

*Ouled-Ziane.* — Les cultures des Ouled-Ziane se font principalement dans la plaine de Dar-el-Arroussa. Les céréales de cette plaine, voisine de celle d'El-Outaya, alimentent, avec les récoltes de cette dernière, le marché de Biskra. Le climat y est tempéré et ne devient réellement chaud que pendant les mois de juin, juillet, août et septembre. Les céréales n'y poussent toutefois qu'à la condition d'être irriguées.

Mais les principales ressources des Ouled-Ziane sont celles qui leur sont procurées par les oasis de Beni-Souik, de Djemorah, de Branès et de Kédila ou Guédila.

1. Un des dangers les plus considérables pour les cultures des Oudjana est constitué par les pigeons sauvages qui habitent par bandes innombrables les flancs du Chélia.

C'est de l'oasis de Djemorah, où les Ouled-Ziane s'installèrent au début de leur arrivée dans l'Aurès, qu'ils rayonnèrent sur les autres tribus. Le sol de cette oasis, formé d'alluvions sur les bords de l'oued Abdi, est escarpé et composé de schistes à bancs successifs de carbonate de chaux dans les autres parties. Les calcaires dominent encore dans les rochers qui encaissent l'oasis. Le palmier forme la culture principale du pays, on en compte six qualités principales qui sont, par ordre de mérite : le deglat-nour, le kertiche-deglat, le kertiche, el-djaouzi, el-ghars et el-bou-zerrat. Le miel de Djemorah est très renommé et se vend bien. L'oasis de Djemorah comprend 80,000 palmiers ; elle s'étend sur plusieurs kilomètres de parcours ; elle est arrosée par 8 prises d'eau faites sur l'oued Abdi et par de nombreuses sources très importantes contenues dans l'oasis même. (Elles sont au nombre de 18.)

L'oasis de Guedila ou Kedila est située à 5 kilomètres de Djemorah, sur les flancs des coteaux situés à droite de la route de Djemorah à Biskra. Elle est arrosée, comme nous l'avons dit déjà, au moyen de sources abondantes et très poissonneuses.

L'oasis de Beni-Souik comprend 10,000 palmiers ; le sol est le même qu'à Djemorah, mais les poudingues rouges y sont plus fréquents, le long de la rivière. Le climat y est très sain et la situation sanitaire très satisfaisante. L'oasis n'est irriguée que par 7 prises faites sur l'oued El-Ahmer, un des affluents de l'oued Abdi.

L'oasis de Branès est à la fois la plus méridionale et la plus occidentale des Ouled-Ziane. Essentiellement calcaire et pierreux, coupé de ravins, le sol est impropre aux cultures. En dehors de la zone de l'oasis, on ne trouve que des steppes où paissent quelques troupeaux de chèvres maigres et petites. Le climat et la situation sanitaire sont très bons. Les habitants de cette oasis sont affables et laborieux. Ils ne quittent jamais leur déchera.

*Les Rassira.* — Le pays occupé par le douar Rassira peut se diviser en deux parties bien distinctes : celle de



CHAOÛIAS TRESSANT UNE NATTE

Photographie de M. Neurdein,  
photographe, 32, avenue de Breteuil, à Paris



FEMMES TISSANT LE FELIDJ (toile de tente) dans un campement de l'Aurès

Photographie de M. Bourgeois, photographie à Constantine. — Cliché appartenant à l'Administration des Eaux et Forêts.

l'est où l'oued El-Abiod coule librement, sans bords escarpés, mais en pentes très douces, depuis le village de l'Oued-Khedara jusqu'à celui des Ouled-Idir. Là, les terrains d'alluvions qui bordent l'oued se sont changés en jardins, d'autres sont complantés en arbres fruitiers. Le climat y est tempéré, plutôt froid que chaud, se rapprochant de celui de la Kabylie ou de l'est de la France ; aussi, les arbres que l'on y rencontre sont : le noyer, le poirier, le pommier et l'abricotier. Le palmier ne saurait y mûrir.

Dans l'autre partie, celle de l'ouest, à partir du village des Ouled-Idir, l'oued El-Abiod coule au fond de gorges profondes, les villages sont jetés sur des sommets et semblent suspendus au-dessus d'abîmes dont la profondeur varie entre 50 et 200 mètres. C'est au fond de ces gorges seulement que peut mûrir le dattier, grâce à l'énorme chaleur développée par la réflexion des murs qui les abritent. Aussi, dans cette partie, le climat est plutôt chaud que froid, tempéré sur les contreforts des escarpements de la rivière, brûlant au fond des gorges où mûrit le palmier.

Les Rassira forment une population aujourd'hui paisible et bien unie, adonnée aux travaux de l'agriculture. Leurs migrations sont fréquentes, elles s'expliquent d'ailleurs par la variété du climat et la nature de leurs cultures. Ils n'habitent leurs villages que pendant l'automne, (surtout ceux de l'ouest, occupés alors à récolter leurs dattes) ; ils vont passer l'hiver dans leurs « afri » (grottes naturelles qui ont souvent fait croire que, dans l'Aurès, avaient jadis existé des Troglodytes), pour faire paître leurs chèvres sur les rochers. Au printemps, ils se rendent dans leurs terres « bour », pour faire manger l'herbe à leurs troupeaux, ou sur celles qu'ils ont laissées en jachères. L'été, ils s'abritent dans leurs grottes ou dans des maisonnettes isolées, pour surveiller leurs récoltes de céréales ; puis ils rentrent dans leurs villages, jusqu'au moment des labours.

Les Rassira ne cultivent que l'orge et le blé dans la partie de la tribu qui s'étend au pied de la muraille du Sammer. Ils emploient les mêmes procédés que les gens

du douar Mechounech : rareté de la terre végétale, soin avec lequel les indigènes recueillent tous les fumiers pour les transporter à dos de mulet à des distances considérables ; construction de murs de soutènement en pierres sèches pour garantir ces champs artificiels.

Le produit de ces cultures sert uniquement à leur alimentation. Autour des villages se trouvent des jardins cultivés avec beaucoup de soin et produisant toute espèce de légumes. Quelques-uns de ces produits, en y ajoutant les abricots, font l'objet d'un petit trafic d'échange sur le marché de Biskra 1.

Les terrains cultivés par les Rassira embrassent annuellement 300 hectares dont 40 en blé et 260 en orge. Leurs jardins comprennent 4,000 arbres fruitiers, 2,300 palmiers ne produisant pas, 10,000 produisant et 300 palmiers mâles.

La propriété, comme dans toutes les tribus de l'Aurès, affecte ici particulièrement au plus haut degré le caractère « melk » 2. Nous insisterons plus spécialement, dans cet article sur les Rassira, au sujet de ce caractère de la propriété afin d'en faire bien comprendre le morcellement et la répartition entre les familles.

Non seulement les terres de culture, maisons, jardins, mais encore les pâturages, rochers dénudés, terrains vagues ont, chez les Rassira, leurs propriétaires. La propriété s'y transmet par titres authentiques ; beaucoup de ces immeubles sont possédés à titre « habous » et par conséquent immobilisés entre les mains de tous les descendants mâles d'une famille à l'exclusion des filles.

Les transactions par le système des constitutions « habous » portent généralement sur les terrains de peu de valeur, mais d'une grande étendue. Autour des villa-

1. Autrefois, le village de « Ali-Roufi », se livrait à un grand commerce de salpêtre et de poudres, dont les habitants trouvaient les matières premières sur le sol même qui entoure le village. Cette industrie a cessé depuis 1859, d'après les ordres de l'autorité.

2. C'est-à-dire le caractère de la propriété privée, le contraire du « arch » qui est la propriété collective.

ges, elles ont lieu au contraire sous la forme ordinaire, précisément parce que là, les immeubles, maisons, jardins, terres irrigables, ont beaucoup de valeur et que leur immobilisation serait contraire au développement des ressources du pays, dont les habitants sont des plus intelligents.

Il est curieux de rechercher comment ces espaces incultes ont pu devenir des « melk » ; à ce propos, les « kebar » ont invoqué un usage qui se rapproche d'un texte de Sidi Khelil où l'on attribue à celui qui défriche et unifie un terrain, le droit à une étendue considérable de terre morte. D'après le passage en question, cette étendue doit être calculée « sur le trajet que pourrait faire un bûcheron, par exemple, qui sortirait de chez lui au lever du soleil pour aller faire du bois et, une fois sa tâche terminée, pourrait rentrer chez lui avant le coucher du soleil ». On ne pouvait mieux encourager les tendances des indigènes à mettre en valeur le terrain sur lequel ils se trouvaient installés, qu'en leur assurant, pour prix de leurs efforts, la possession d'un espace aussi étendu.

Il est utile aussi de dire quelques mots du morcellement du terrain chez ces tribus. L'exemple de ce qui se passe chez les Rassira, près du Sammer, est frappant.

La grande muraille du Sammer (côté sud de la tribu) est constituée par une longue bande de rochers élevés et à pic de 40 à 150 mètres, et se trouve séparée des derniers contreforts venant aboutir dans le désert par une large bande de terrain, à pentes relativement douces, espèce de plateau dont la largeur varie de 100 à 2,000 mètres. Cette bande de terrain, qui prend chez les Rassira le nom de « bled Meçara », est d'une fertilité remarquable, attendu qu'elle est arrosée par un grand nombre de sources limpides et fraîches qui, faute d'écoulement, amènent la formation de quelques petits marécages. C'est dans cette partie des Rassira que l'agriculture berbère a entassé des merveilles de patience, pour y retenir les terres végétales que les pluies d'hiver entraînent si facilement.

Un hectare se trouve souvent divisé entre 20 et 30 pro-

priétaires, chaque champ est limité au moyen de bornes termes, appelées « guemir ». Là, la terre, bien que morcelée à l'infini, est cependant possédée par groupe appartenant à une même fraction. Les propriétaires faisant partie de cette fraction s'entendent pour en cultiver chaque année une certaine étendue, de façon à en laisser une autre pour le pacage de leurs moutons. Ce système d'assolement est nécessaire dans une contrée où le même terrain s'épuiserait bien vite sans cette précaution.

La majeure partie de ce que nous venons de dire s'applique aussi au douar Mechounech dont nous allons parler.

*Douar Mechounech.* — Le sol de ce dernier est d'une grande pauvreté. Partout il est recouvert de plaques de grès et de cailloux roulés. Les terrains marneux ou argileux et calcaires demandent beaucoup d'engrais et nous avons vu que les Mechounech, tout comme les Rassira, s'ingénient à leur en procurer.

Les neuf dixièmes du territoire sont impropres aux cultures. Les labours ne peuvent avoir une bien grande importance. Ils se réduisent à quinze ou vingt « saas »<sup>1</sup> ensemencés chaque année sous les palmiers et dans quelques terrains situés sur les bords de l'oued El-Abiod, au confluent de l'oued El-Atrous, sur le ras Sammer et dans le Sahara.

Les terrains se divisent en 3 catégories : Séguia (El-Haï), Djelf et Bour. On appelle terrains « séguia », ceux arrosés par l'eau courante ; « djelf » les terrains arrosés par les crues et « bour » ceux arrosés par les pluies seulement. Les terrains sur les bords de l'oued El-Abiod sont « séguia », ceux du Sahara « djelf » et ceux du ras Sammer « bour ».

Toutes les terres sont « melk » dans la montagne, les terrains du Sahara sont seuls « arch »<sup>2</sup>.

Les premières jouissent de la faculté d'être constituées

1. Une « saâ » équivaut à environ 2 hectares. Une charrue à 8 hectares.

2. On appelle « arch » la propriété collective appartenant à une seule tribu.

par leurs propriétaires en « habous », sur la tête de leurs enfants mâles, et c'est là le titre distinctif de la vraie propriété « melk ». Le « habous » ne peut être aliéné. Il doit toujours rester dans la famille et passer en héritage aux enfants mâles à l'exclusion des filles. Tous les terrains « melk » de la tribu sont constitués en « habous ». Les détenteurs ont entre les mains des titres qui le constatent.

Les terres « arch » sont partagées chaque fois qu'on veut les labourer. Voici comment on procède :

Quand on a décidé que tel terrain serait cultivé, tous ceux de la fraction à laquelle appartient ce terrain s'y réunissent. On divise par groupes de 8 mulets, chevaux ou juments, les bêtes de somme que les cultivateurs déclarent avoir disponibles pour les labours. Celui, par exemple, qui peut faire travailler 3 mulets se réunit à 5 autres qui n'ont chacun qu'une bête. Les groupes de 8 formés, on divise la totalité du terrain, à la corde, en autant de parties égales qu'il y a de groupes et chacun en reçoit une.

Tous les travaux de culture, labours, semences, moissons, dépiquage, etc., se font en commun et la récolte est ensuite partagée dans la mesure des bêtes de somme que chaque laboureur a fournies.

D'après ce que nous venons de dire, la production des céréales n'offre que bien peu de ressources aux habitants de ce pays. Mais ces ressources, ajoutées aux produits des jardins et à celui des troupeaux, constituent une somme de richesses que beaucoup de tribus envieraient.

Les troupeaux des petits villages d'Ed-Dyssa ou Edissa et d'El-Habel n'étant pas nombreux trouvent, pendant toute l'année, autour des villages, une nourriture suffisante, mais il n'en est pas de même de ceux de Mechounech et de Baniane qui sont bien plus considérables. L'insuffisance des pâturages à partir de ces villages a créé les habitudes de migrations suivantes :

Les habitants de Mechounech et de Baniane n'habitent leurs villages que pendant l'automne. Dès que la récolte des fruits est terminée, ils s'en vont entre le Guercherich

et le Zarzour où chacun possède un gourbi ou un « afri » (excavation dans le rocher) et où ils passent l'hiver.

Au printemps, ils descendent dans le Sahara, à Rassinini, Noulia, El-Halifia, Grar-Roumia, N'flidet-Metnam, Oued-el-Guezah, où ils se construisent de petits abris avec des branches de laurier rose ou de genévrier. L'été venu, ils gagnent les sommets du djebel Sammer et s'installent dans le voisinage de leurs cultures, les uns dans des gourbis, les autres dans des « afri », d'autres dans de simples abris en branchages.

Ces habitudes de migration ont imposé aux habitants, tout comme aux Rassiras leurs voisins, l'obligation d'imiter leurs congénères du nord et d'enfermer leurs récoltes, tout ce qu'ils ont de précieux, tout ce qu'ils n'emportent pas, dans des « guelaâs. » Celles-ci sont situées à proximité des villages, au sommet de rochers escarpés et placées sous la surveillance d'un ou deux gardiens. Une d'elle « guelaâ Toukribet », près Baniane, a trois étages et est très curieuse à voir, placée qu'elle est sur un rocher à pic au-dessus de la rive droite de l'oued.

L'absence des habitants de Mechounech et de Baniane, leurs villages, pendant neuf mois de l'année, ne leur fait pas négliger leurs jardins. Les khammès y consacrent chaque jour le temps voulu, et, l'arrosage terminé, rejoignent leurs familles, là où elles se trouvent.

Les oasis de la tribu sont au nombre de quatre :

Baniane, Ed-Dyssa (ou Edissa), Mechounech et El-Habel. Cette dernière ne contient que 2,000 palmiers.

*Tribus de l'Ahmar-Khaddou.* — Les cultures sont de deux sortes : des jardins et des terres de labour, comme dans toutes les autres tribus. Les jardins ne se trouvent que près des villages, dans la partie nord de leur territoire. Ils sont insignifiants et ne renferment que quelques arbres fruitiers et les cultures maraîchères les plus primitives : oignons, piments, courges, etc.

Dans la Dekhla, apparaît le palmier dont la limite septentrionale passe par la ligne Oulach. — El-Ksar. — Kebach. — Rommane. — El-Baâl. — Teghlissia. Toutes les

fractions, sauf les Cheurfa, possèdent quelques palmiers ; les Achach et les Ahl-Oulach à Grira, Mizab, El-Kheneg, Oulach, Afzil ; les Ouled-Youb à Sidi-Masmoudi, El-Ksar ; les Ouled-Abderrahman à Kebach ; les Beni-Melkem à Rommane ; les Serhana à Teghlissia et à El-Baâl. Mais de tous ces groupes, les seuls qui aient quelque importance, soient productifs et paient l'impôt, sont les palmiers des Ouled-Youb (6,000 environ), d'Oulach (1,500) et des Achach (1,500). Le nombre total des palmiers de la tribu est d'environ 10,000.

Les indigènes de l'Ahmar-Khaddou labourent environ chaque année 50 charrues, soit 400 hectares, à peine la trois centième partie de leur territoire et environ la dixième partie des terres labourables. Un hectare cultivé correspond à peu près à un groupe de 8 individus.

Les terres arables se trouvent surtout dans le Sammer, où les pluies sont fréquentes au printemps et où il y a de nombreuses sources. On trouve aussi quelques enclaves dans la zone forestière, surtout dans le fond des vallées ; ces dernières parcelles sont généralement arrosées, comme les jardins, par des séguias dérivées des rivières.

La Dekhla et le Sahara sont généralement improductifs ; il y existe cependant de vastes terrains qui donnent de très belles récoltes (surtout dans le Sahara) lorsque l'hiver et le printemps ont été pluvieux. Malheureusement, cela n'arrive guère que tous les dix ans.

Ces terres du Sahara <sup>1</sup>, qui sont « arch » tandis que celles de la montagne sont « melk », sont : pour les Serahna, El-Helib ; pour les Beni-Melkem, Bennakha et Deghila ; pour les Ouled-Abderrahman, Kebach et Mzira ; pour les Ouled-Youb et les Ouled-Slimane, Grabia et Mausef ; pour les Ahl-Oulach, Ouadja et Eulb-Tamer ; pour les Achach, Dzamoura ; pour les Ouled-Zerara, Ghanim.

Les labours ont lieu en octobre dans le Sahara, l'orge

1. Les Cheurfa sont la seule fraction de la tribu qui n'ait pas des terres de culture dans le Sahara. Les Beni-bou-Slimane ont, entre les Beni-Melkem et les Ouled-Abderrahmane, les terrains de Kharboucha et d'El-Haguina.

s'y récolte en avril et le blé en mai. Dans la montagne, les labours se font en novembre, la récolte de l'orge a lieu en juin et celle du blé en juillet. Dans cette dernière région, dès que les moissons ont été enlevées, les indigènes sèment du maïs, qu'ils récoltent à la fin de septembre.

Il n'y a pas de prairies dans l'Ahmar-Khaddou. Aussi tout ce qui n'est pas cultivé, est-il utilisé comme terrain de parcours pour les troupeaux qui passent l'hiver dans le Sahara et la Dekhla, l'été dans la zone forestière.

*Tribu du Djebel-Cherchar.* — La partie de l'Aurès habitée par la tribu du Djebel-Cherchar présente, comme l'Ahmar-Khaddou, avec lequel les habitants ont beaucoup d'analogie, plusieurs zones bien distinctes.

Au pied de la grande muraille du ras Zouak, s'étend une bande de terrains de culture, c'est le plateau du Meçara qui est le prolongement, comme nous le savons, de la zone naturelle dite du Sammer dans la tribu de l'Ahmar-Khaddou. Ce haut plateau, élevé de 1,500 mètres au-dessus du niveau de la mer, suffisamment arrosé par les belles sources de Tig-el-Zoukh et d'Aïn-Medenine et par les nombreuses rivières qui descendent du Chéla et du ras Zouak, constitue les meilleurs terrains de culture des Beni-Ymboul ; il a une longueur d'une dizaine de kilomètres de l'est à l'ouest, sur une largeur qui varie de quatre à cinq kilomètres.

Le plateau de Meçara est dominé au sud par les masses noires de la grande forêt des Beni-Ymboul. Cette zone forestière comprend la partie nord du douar d'Ouldja. Elle est principalement peuplée de pins et de genévriers, elle renferme aussi des tuyas, des frênes épineux et des chênes ; par son étendue, par le nombre et la taille de ses arbres, elle évoque le souvenir des belles forêts de France. Elle constitue pour les Beni-Ymboul et les Bradjas des pâturages très recherchés.

Mais cette sombre verdure fait, par contraste, paraître plus aride la région qui lui fait suite. Celle-ci, en effet, est formée d'un chaos de plateaux et d'escarpements pierreux et profondément ravinés que dominant des som-

ets nus. Elle n'offre aux regards attristés qu'une végétation rare et broussailleuse, croissant par touffes au milieu des rochers, tels que jujubiers sauvages, alfa, chich, romarin et autres plantes aromatiques particulières à la montagne. De ci, de là, quelques taches vertes constituées par de maigres champs d'orge dont la superficie n'atteint parfois pas un hectare.

Au sud de cette troisième zone, la proximité du Sahara se fait sentir, le caractère d'aridité s'accroît et les derniers contreforts de l'Aurès viennent brusquement finir en falaises d'argile au-dessus de l'immensité saharienne. C'est le Guerguit, au nord duquel s'étend la « Dekhla » dont nous avons déjà longuement parlé.

Les gens du Djebel-Cherchar sont sédentaires et cultivateurs dans les villages qui bordent les fleuves ; nomades et pasteurs partout ailleurs. Ces derniers ont également des terres de culture sur les plateaux et des jardins dans les oasis. Ils se livrent à l'élevage de la chèvre et du mouton. Ils n'ont que très peu de chevaux et n'emploient que le mulet comme monture et comme bête de somme.

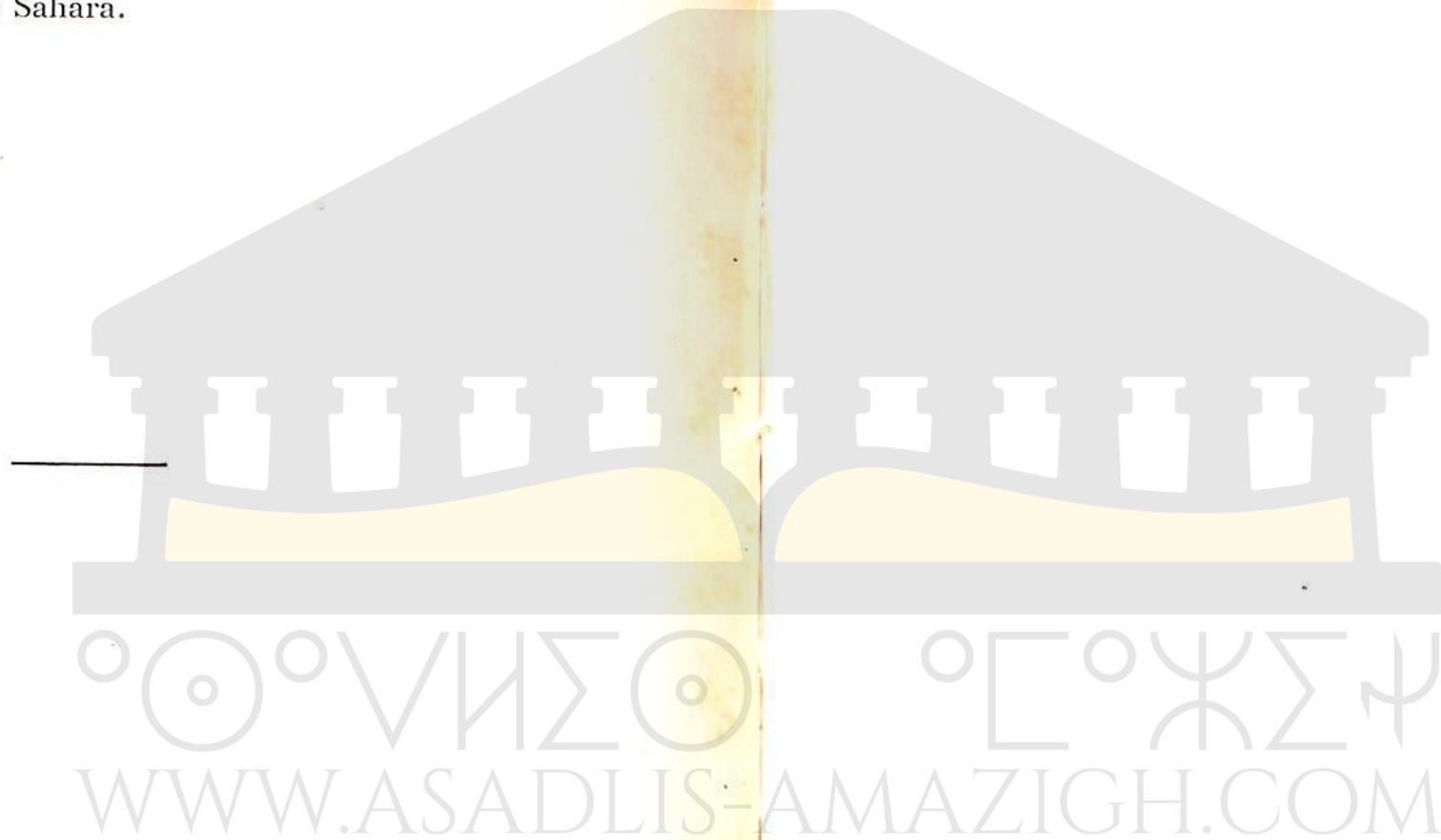
Pendant l'été, ils se tiennent dans les hautes vallées, sur les sommets, dans les forêts, qu'ils parcourent avec leurs troupeaux ; pendant l'hiver, ils descendent vers le Sahara, dans la Dekhla, qui avoisine le Guerguit, à la recherche de pâturages plus abondants et d'une température plus clémente. La population vit des produits du sol qui lui fournit les dattes, les céréales, l'huile, le bois, le goudron nécessaires à sa consommation.

Les principales oasis de la tribu sont : Khéirane, Chebla, Ouldja, Tiboui-Ahmed, Khanga-Sidi-Nadji. Le total des palmiers est d'environ 90,000.

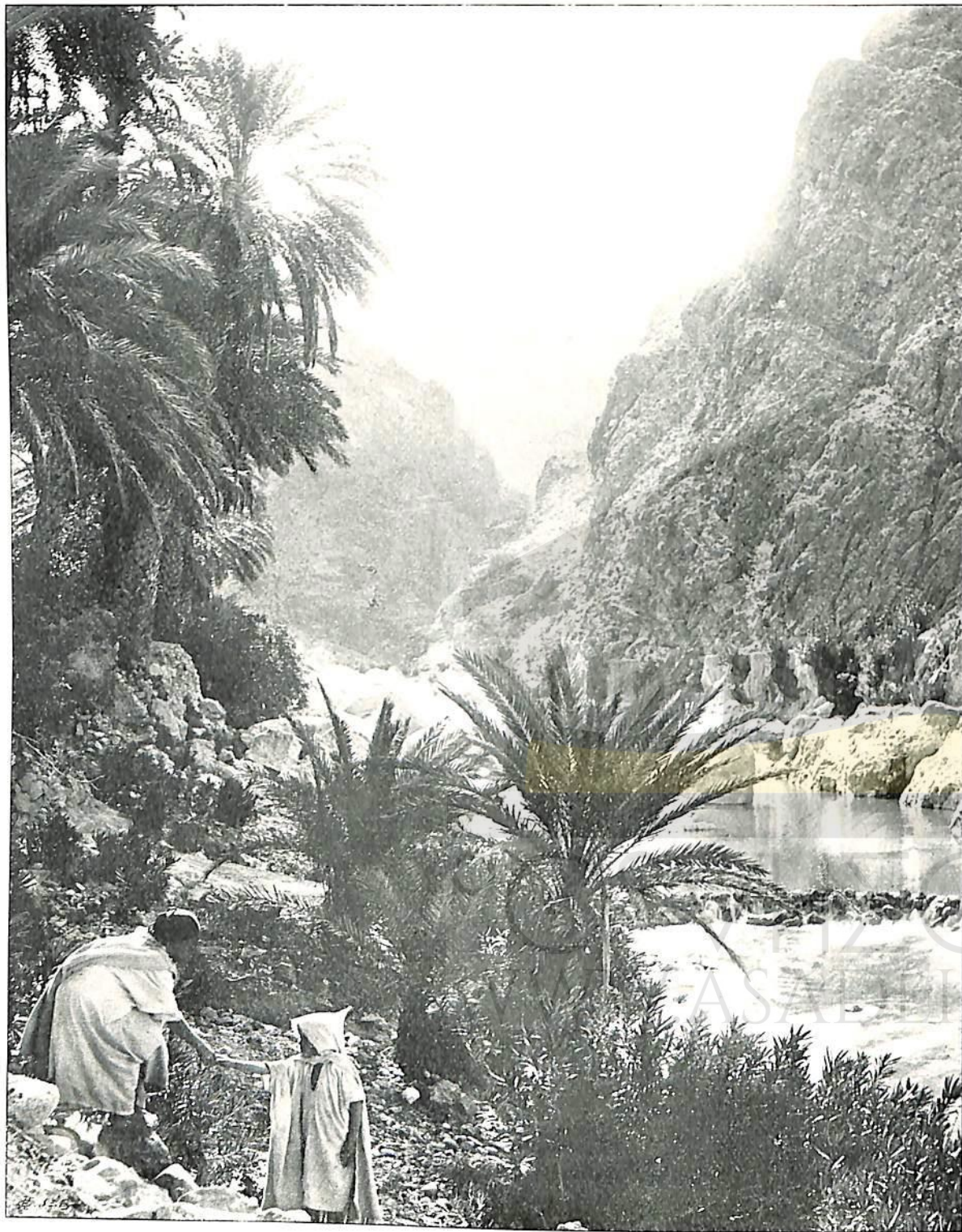
Comme dans les tribus voisines, la possession du sol y affecte au plus haut degré le caractère « melk », et il n'existe guère de famille qui n'ait une ou plusieurs propriétés parfaitement connues et délimitées. Malheureusement, en raison de sa constitution géologique, de sa configuration tourmentée, de la direction de ses vallées, toutes orientées vers le Sahara, la majeure partie du pays est vouée pour

longtemps, sinon pour toujours, à l'aridité et à la stérilité. Toutes les portions fertiles, celles sur lesquelles s'étaient jadis établis les colons de Rome, sont aux mains des indigènes.

Nous en avons fini avec la description des terrains, des procédés et des genres de culture divers employés par les indigènes de l'Aurès; il nous reste quelques mots à dire du régime des eaux, au point de vue irrigation, en usage dans le Tell et le Sahara.







GORGES DE MECHOUNECH  
BARRAGE INDIGÈNE POUR L'IRRIGATION DE L'OASIS  
Photographie de M. Fréchet, photographe à Biskra

## CHAPITRE V

### RÉGIME DES EAUX DANS LE TELL

#### ET DANS LE SAHARA<sup>1</sup>

Dans les tribus du sud, l'eau est la base de toute « richesse agricole et la condition essentielle de toute culture ». Sa possession domine celle de la terre et constitue la véritable propriété, contrairement à ce qui se passe dans le Tell, où elle n'est que l'accessoire de la terre, et celle-ci la base réelle de la propriété. Cette différence entre les deux régions tient aux causes ci-après :

— Dans le Tell, la terre a une valeur par elle-même ; les conditions climatériques du pays et la fréquence relative des pluies suffisent à rendre le sol susceptible de production. Les irrigations artificielles sont utiles, mais elles ne sont pas indispensables. D'un autre côté, la configuration du territoire, sa constitution orographique et la disposition naturelle des bassins limitent topographiquement les zones irrigables et les déterminent en quelque sorte à l'avance.

— Dans le Sahara, au contraire, la rareté des pluies et les influences d'un climat brûlant condamnent la terre à une stérilité perpétuelle si les irrigations artificielles ne viennent féconder le sol desséché. Les cours d'eau qui, débouchant des versants méridionaux des montagnes du Tell, pénètrent dans la vaste plaine saharienne et les sour-

1. Nous empruntons ce chapitre à la savante étude faite par la Commission administrative de Batna, à l'occasion des opérations du Sénatus-Consulte dans la tribu des Saharis, et à la brochure de M. Féliu, interprète judiciaire (Mauguin-Blida, 1896).

ces que celle-ci renferme sont en trop petit nombre et ont un volume d'eau trop réduit pour la vivifier dans son entier. Ils suffisent à peine à quelques zones très restreintes ; ces zones, loin d'être, comme dans le Tell, circonscrites par les vallées, n'ont, par suite de la disposition plane du sol, d'autres limites que celles que leur impose la quantité d'eau fournie par la rivière.

Cette dissemblance des conditions naturelles des deux régions a dû évidemment influencer sur les règles adoptées, de part et d'autre, pour la répartition des eaux entre les divers groupes de population.

Un principe qui domine dans le Tell, c'est celui qui accorde au propriétaire, installé en amont, le droit d'absorber à son profit toutes les eaux retenues par un barrage ; le propriétaire en aval recueille seulement l'excédent d'eau que le premier ne veut pas, ou ne peut pas, utiliser. Cette règle se complète par celle de priorité d'occupation qui interdit aux immigrants d'établir, en amont du propriétaire déjà installé, un nouveau barrage susceptible d'arrêter l'eau et de l'empêcher d'arriver en aval.

On pourrait croire, tout d'abord, que l'application de ces dispositions devrait avoir pour effet, dans le Tell, d'absorber, au profit d'un seul groupe d'indigènes, la rivière tout entière et d'en priver les régions inférieures. Il n'en est pas ainsi cependant. Le plus souvent, la disposition de la vallée restreint les étendues susceptibles d'irrigation et empêche les usagers d'un barrage d'utiliser toute l'eau ; mais, même dans le cas d'une absorption entière de l'eau par les usagers en amont, on voit ordinairement la rivière se reformer plus loin au moyen d'infiltrations, de crues, de sources ou de nouveaux affluents, et aussi par suite de l'imperfection du barrage arabe, impuissant à retenir toute l'eau.

La rivière reparaît donc en aval, plus considérable parfois qu'en amont, et s'y trouve grevée de droits d'occupation qui, à leur tour, sont assujettis à la règle en vigueur dans la région supérieure.

Les choses ne se passeraient pas ainsi dans le Sahara. Un seul groupe d'indigènes, en vertu de son droit de prio-

rité, pourrait absorber toute l'eau et en priver irrévocablement les régions inférieures, puisque, d'une part, la disposition du terrain n'oppose aucune limite à ses irrigations et que, de l'autre, la rivière, privée désormais d'affluents, ne saurait, une fois arrêtée, se reconstituer plus loin.

C'est pourquoi la répartition de l'eau entre les populations sahariennes a dû s'effectuer d'après d'autres errements.

La distribution naturelle que le système orographique du Tell détermine forcément entre les riverains successifs étant interdite dans la plaine du Sahara, le partage des eaux, entre les diverses oasis irriguées par une même rivière, s'est fait au moyen d'un barrage unique, au point même où les cours d'eau, après avoir quitté les montagnes du Tell, pénètrent dans la plaine et seraient dans le cas d'être absorbés par un seul groupe d'occupants.

Il importe donc de constater, tout d'abord, le principe qui régit l'usage des eaux entre les populations de la vallée tellienne et celles de la plaine saharienne, car les rivières, qui desservent cette dernière, viennent toutes des montagnes du Tell où elles ont déjà été utilisées pour de nombreuses irrigations.

La règle admise, règle absolue et sans aucune exception, c'est celle du Tell : les populations de la vallée ont le droit d'arrêter toute l'eau, au moyen de leurs barrages et de ne laisser au Sahara que leur excédent ; ce n'est, pour chaque cours d'eau, que l'excédent laissé par les oasis telliennes qui, arrivé dans le Sahara, est distribué, au moyen d'un barrage unique, entre les divers groupes de population.

Ceci posé, nous allons examiner les formes particulières qu'affecte la possession des eaux dans le Sahara.

Les terrains cultivés dans cette région sont de trois sortes : *haï*, *djelf* ou *bour*.

1° Les terrains *haï* sont ceux qui sont irrigués par des cours d'eau, sources ou puits ayant un débit permanent ;

Toutes les oasis entrent dans cette catégorie, car partout où les indigènes ont pu avoir à leur disposition la

faculté d'une irrigation continue, ils ont cherché à en tirer le meilleur parti par la création de jardins, où ils ont établi leurs installations permanentes, c'est-à-dire leurs villages.

L'eau, affectée à chaque oasis par le barrage distributeur de la rivière et amenée au village au moyen d'une séguia, a été divisée en un certain nombre de parts correspondant à un droit d'irrigation pendant un temps déterminé et absorbant, dans leur ensemble, le volume entier de la séguia. Chaque part, appelée *nouba*, est subdivisée elle-même en fractions plus petites, de façon à multiplier l'usage de l'eau entre les habitants.

C'est de cette manière que la propriété s'est constituée dans les oasis.

La possession individuelle de l'eau en a été la base et le point de départ, puisque sans elle le sol fut resté absolument improductif. Le droit à la part d'eau s'est transmis par héritage ; il a fait l'objet de transactions, ventes, constitutions « habous », etc. . . , enfin il a pris les caractères du « melk ».

Mais en même temps que se constituait la propriété de l'eau, s'est constituée aussi la propriété du sol que les irrigations avaient vivifié et converti en jardins ou terres de culture. La terre ayant pris, par suite des travaux effectués, une valeur intrinsèque, s'est divisée par parcelles ; elle est entrée dans le mouvement des transactions et elle a pris, à son tour, le caractère du « melk ».

La faculté de diriger les irrigations sur telle ou telle parcelle, d'en réduire la quantité sur un point pour la porter sur un autre, et l'intérêt exceptionnel que présentait la possession de l'eau ont empêché celle-ci de ne former avec la terre qu'une même propriété.

Le détenteur d'une nouba et d'un jardin, pour satisfaire à des besoins pressants d'argent, a pu souvent diminuer son irrigation et vendre une portion de sa part d'eau, tout en conservant son terrain. La part d'eau « melk » et la terre « melk » sont ainsi restées indépendantes l'une de l'autre et ont conservé ce caractère de division.

Cette situation de propriété distincte pour la terre et pour l'eau existe dans toutes les oasis du Sahara. Nous ajouterons que les palmiers eux-mêmes peuvent se vendre et s'acquérir séparément et distinctement du sol où ils sont plantés.

2° Les terrains *djelfs* sont ceux qui ne sont arrosés que par l'eau des crues.

On trouve les djelfs sur toutes les rivières à débit permanent, au-delà du point où les eaux sont détournées pour l'irrigation des oasis. En temps ordinaire, en effet, le lit de la rivière, au-dessous du barrage distributeur, reste complètement à sec ; mais à l'époque des crues, d'énormes quantités d'eau se précipitent des montagnes, franchissent les barrages, parcourent avec une rapidité sans égale le lit de la rivière et vont se jeter dans les chotts.

Une fois la grande masse écoulée, il reste pendant un certain temps de l'eau dans le lit de la rivière. Cette eau est arrêtée au moyen d'un barrage, détournée par une séguia sur les terrains avoisinants qui sont ensemencés et qui donnent de très bonnes récoltes si de nouvelles crues viennent, plus tard, procurer de nouvelles irrigations.

Ils sont habituellement divisés en longues bandes rectangulaires et contiguës, ayant leur extrémité supérieure appuyée sur la séguia, tandis que leur extrémité inférieure, se prolongeant dans l'espace, n'a d'autres limites que celles qu'impose la quantité d'eau à la disposition des cultivateurs.

Il peut se faire que plusieurs barrages soient ainsi établis sur le cours de la rivière, mais, alors, le principe de priorité en faveur du premier occupant reprend son empire comme dans le Tell, aucun barrage ne peut être construit en amont de ceux déjà existants ; — ceux-ci jouissent de la prérogative de retenir toute l'eau, sans égard pour les terrains en aval.

Telle est l'origine des djelfs. Cette nature de terrains est « arch » comme l'eau qui les fertilise. La propriété « melk » n'a pu s'y créer comme dans les oasis. L'intermittence des irrigations, la mobilité des cultures, le dan-

ger des agressions si fréquentes autrefois dans ces zones si découvertes, que l'absence d'établissements permanents prive de moyens de défense permis aux oasis, enfin les mœurs de la population de ces régions, généralement composée d'Arabes nomades, ont empêché, jusqu'ici, la possession individuelle de s'y affermir en s'y localisant. Depuis quelque temps, cependant, on remarque sur certains points, des tendances d'appropriations privées et des permanences d'occupation susceptibles de prendre, par la suite, les caractères de droits individuels.

Outre les terrains irrigués par les crues des rivières à débit permanent, il existe une seconde espèce de djelfs, ce sont ceux situés au commencement du Sahara, au pied des montagnes qui dominant la plaine. Ces montagnes sont généralement coupées par de grands ravins qui, à l'époque des pluies, deviennent des torrents. L'eau s'y précipite avec une violence extrême et, arrivée dans la plaine, se répand en nappe, déposant sur le sol des débris de terre végétale détachés des flancs des montagnes. Les terrains ainsi inondés sont d'une très grande fertilité. Ils sont couverts d'une couche d'humus qui chaque année ne fait qu'augmenter et qui, sur certains points, a atteint une épaisseur de plus de 70 mètres.

Ils fournissent des récoltes dont l'abondance touche au merveilleux.

Ces « djelfs » qui n'étaient pas cultivés autrefois, à cause de l'insécurité de la plaine, appartiennent aujourd'hui aux diverses tribus de la montagne qui les ont mis en culture, dès qu'elles ont pu le faire sans danger pour leurs récoltes, se constituant ainsi un supplément de territoire.

Le mode de procédé pour la mise en culture de ces djelfs de torrents, est à peu près le même que celui adopté pour les djelfs de rivière, avec cette différence seulement que les emplacements des premiers présentent moins de fixité. Chaque année, aussitôt après la crue et une fois la grande masse d'eau écoulée, un barrage est établi à l'entrée du torrent, dans la plaine, pour retenir l'eau restante qui est distribuée ensuite au moyen de séguias.

L'emplacement destiné aux ensemencements est déterminé et reparté par la djemaâ.

Dans plusieurs tribus, la répartition se fait entre les gens en âge d'observer le jeûne du Ramadan ; ailleurs, c'est entre les individus qui possèdent des moyens de culture. Vienne, avant la moisson, une nouvelle crue permettant une irrigation complémentaire et l'on est sûr d'une magnifique récolte.

Les Djelfs des torrents sont forcément « arch », la mobilité des cultures et le mode de leur répartition empêchant absolument toute appropriation privée. Les populations qui en jouissent ont leurs « melks » dans la montagne et leur territoire se divise en deux zones : la zone tellienne, où le sol cultivable est détenu à titre privatif, et la zone saharienne détenue à titre collectif.

3° On appelle terrains « Bour » les bas-fonds, dépressions ou plis de terrains fécondés par les eaux pluviales<sup>1</sup>. Ce sont ceux que dans le Tell on nomme « Djelfs ». Cette catégorie de terrains est sans valeur dans le Sahara et ne peut donner des récoltes que lorsque l'année est excessivement pluvieuse. A la disposition du premier venu de la tribu, qui y jette à l'aventure quelques poignées de grains, les parcelles « Bour », perdues par milliers dans l'espace, ne sauraient donner lieu à des droits privatifs. Leur nombre est trop grand, la possibilité de leur mise en culture est trop rare et trop incertaine pour que le melk s'y puisse constituer.

Examinons maintenant, successivement, ce qui se passe dans l'Aurès et dans la partie du Sahara, limitrophe de ce massif, au point de vue des eaux :

1° *Oued Kantara*. — Jusqu'à son confluent avec l'oued Guebli, l'oued Kantara voit ses eaux utilisées par les tribus qu'il traverse (Lakdar-Halfaouïa et Ouled-Fedhala), suivant le principe du Tell ; ces tribus ne sont tenues à aucune restriction de leurs droits d'usage vis-à-vis des populations en aval. Formé de ces deux rivières, l'oued

1. Daïa plutôt que Bour.

Kantara pénètre, par les gorges de ce nom, dans une région que les conditions climatiques et la nature du sol font considérer comme le commencement du Sahara, bien que, géographiquement parlant, celui-ci ne commence qu'à l'expiration des montagnes, c'est-à-dire au col de Sfa. La rivière irrigue successivement les oasis d'El-Kantara et d'El-Outaya, puis la plaine du même nom. Là, nous voyons encore l'application du principe du Tell. Les deux oasis ont le droit d'absorber successivement la rivière qui, en fait, ne contient au-dessous d'elle plus une goutte d'eau.

Au-delà du col de Sfa, s'opère la jonction avec l'oued Abdi. Ce cours d'eau qui a été absorbé successivement par les villages de son cours supérieur, par les oasis de Menaà, Beni-Souik, Djemorah et Branès et à son confluent avec l'oued Kantara, est, comme cet oued, complètement dépourvu d'eau.

Nous entrons alors dans le vrai Sahara; l'oued Kantara se reforme au moyen de sources qui sourdent dans son lit. Aussitôt cesse le principe du Tell. Les eaux sont arrêtées par un barrage pour être réparties entre les différentes oasis.

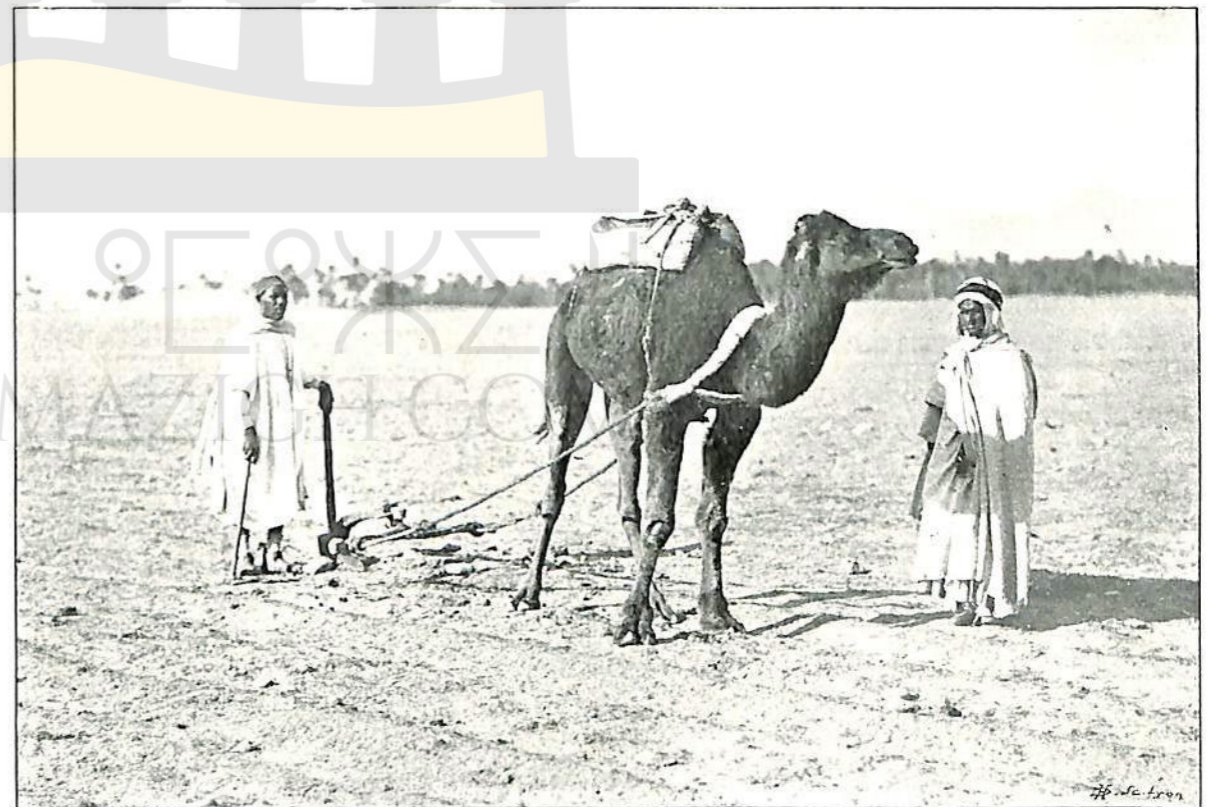
La quantité d'eau amenée à chacune de celles-ci est divisée en un certain nombre de parts qui se subdivisent elles-mêmes. L'eau tout entière se trouve ainsi répartie entre les habitants; chacune des parts est possédée au titre « melk » et peut être vendue, livrée, constituée « habous », avec ou sans la terre. Les palmiers eux-mêmes peuvent se vendre sans entraîner l'aliénation du sol où ils sont plantés.

2° *Oued Abdi*. — Nous avons déjà parlé ci-dessus (oued El-Kantara) de cette rivière. Elle reçoit le régime du Sahara à partir de l'oasis de Beni-Souik, bien que celle-ci soit encore dans la partie pouvant être considérée comme appartenant au Tell.

3° *Oued El-Abiod*. — Le débit de cette rivière est permanent pendant son cours aurasien; son eau est utilisée par les diverses tribus qu'elle traverse (Ouled-Daoud, Beni-



CHAOUÏA MOISSONNANT A LA FAUCILLE  
Photographie de M. Fréchet, photographe à Biskra.



ARABES CULTIVANT A LA CHARRUE TRAINÉE PAR UN CHAMEAU  
Photographie de M. Neurdein, photographe à Paris, 57, Avenue de Breteuil

bou-Slimane, Rassira). Les errements que nous avons indiqués pour l'oued Kantara se reproduisent pour l'oued El-Abiod, c'est-à-dire que les diverses tribus traversées par cet oued peuvent retenir un volume d'eau quelconque, sans se préoccuper du propriétaire installé en aval. C'est le principe du Tell.

Arrivé à Baniane, l'oued El-Abiod fait son entrée dans une région qui est considérée comme le commencement du Sahara, bien qu'orographiquement elle ne soit que la continuation du Tell. C'est donc à partir de Baniane que les eaux de cette rivière vont subir une répartition bien définie, non seulement de douar à douar ou de groupe à groupe, mais encore entre les populations de chacun de ces douars ou groupes.

C'est là une nouvelle manière d'opérer qui tient le milieu entre le principe du Tell et celui du Sahara. L'eau n'affecte pas le caractère « melk » ; elle ne peut faire l'objet d'aucune transaction. Toutefois, suivant l'expression arabe, « l'eau suit les palmiers », c'est-à-dire que les palmiers se vendent avec le droit d'usage de l'eau. L'oued El-Abiod arrose ainsi les oasis de Baniane, Mechounech et El-Habel.

L'oued El-Abiod, après El-Habel, quitte la région montagneuse en traversant les gorges de « Mzata », pour déboucher dans la plaine qui, cette fois, est le vrai Sahara. A partir de ce moment, l'eau de la rivière qui n'a pas été absorbée par les différents groupes que nous venons d'énumérer va subir le régime du Sahara.

4° *Oued El-Arab*. — Il traverse, en les irrigant et sans aucun partage, avec le principe du Tell, les oasis de Gueloua-el-Trab, Khéirane, Ouldja, Tiboui-Ahmed. En arrivant en amont de Khanga-Sidi-Nadji, un barrage est établi qui absorbe les deux tiers du volume total des eaux de la rivière. Ces deux tiers sont répartis en trois parties égales, une pour le caïd <sup>1</sup>, les deux autres se répartissent

1. Cette répartition a été faite ainsi, tout à l'avantage du caïd, parce que c'est celui-ci qui, de ses fonds personnels, a constitué le barrage et créé les séguias.

en portions égales entre tous les hommes en âge d'observer le jeûne du Ramadan.

L'oued El-Arab, avec la quantité d'eau qui lui reste, après son passage à Khanga-Sidi-Nadji, c'est-à-dire avec le tiers de son volume total, arrive à Liana où le principe du Sahara commence à lui être appliqué.

Il en est de même pour son affluent, l'oued Guechtane, auquel le principe du Tell est appliqué jusqu'à son passage à la petite oasis de Darmoun, où la rivière irrigue les terres de labours et les quelques palmiers qui s'y trouvent (100 environ) sans subir aucun partage.

## CHAPITRE VI

### DES MALADIES RÉGNANT PRINCIPALEMENT DANS L'AURÈS ET DU SERVICE MÉDICAL PRÈS DES INDIGÈNES

#### ORGANISATION MÉDICALE

Le service sanitaire de l'Aurès est ainsi constitué actuellement (mai 1904) :

1° Une formation sanitaire importante : l'hôpital indigène d'Arris, fondé en 1896, comprenant comme personnel dix sœurs missionnaires et un infirmier indigène. La plupart des malades qu'il reçoit sont des Chaouïas, les autres sont des Arabes nomades ou semi-nomades venus de Biskra ou des Ouled-Ziane, auxquels il faut ajouter un nombre respectable d'Européens, presque tous de nationalité italienne, employés aux routes de pénétration, aux mines de mercure de Taghit, ou travaillant dans les forêts. Ces derniers sont traités en vertu de conventions spéciales.

2° Dans les communes mixtes, des médecins de colonisation. Chacune des communes de Khenchela, d'Aïn-el-Ksar, d'Aïn-Touta et de l'Aurès, a son médecin astreint à certaines tournées dans les principaux centres de son territoire.

3° Dans le territoire militaire, le service médical n'existe

pour ainsi dire pas, de temps à autre un médecin est désigné qui parcourt tout le pays et s'occupe principalement de vaccination.

Le chiffre annuel des entrées à l'hôpital d'Arris varie, depuis sa fondation, entre 500 à 550, à peu près invariablement. Les maladies les plus fréquentes, sont :

1° *La syphilis*. — En général, elle est grave ; on y rencontre des mutilations étendues de la face, des membres, des autres parties du corps ; des déchéances pouvant, quoique très exceptionnellement, aboutir à la mort ; des lésions osseuses, articulaires, pseudo-rhumatismales.

Les Européens, séjournant dans l'Aurès, contractent assez souvent cette maladie au contact des indigènes et sont, comme eux, fortement atteints. Les médecins estiment, avec juste raison, que plus la pénétration de cette région sera en progrès, plus il y a lieu d'avertir les Européens de ce danger. C'est qu'en effet, l'hérédité, les déflorations précoces, la facilité du divorce, la liberté absolue pour « l'azria » ou divorcée, de se livrer à la prostitution, la licence des mœurs, sont les causes, impossibles à atténuer, de cette diffusion.

2° *La tuberculose*. — Elle est fréquente chez l'indigène, pulmonaire, péritonéale, osseuse et se combine volontiers avec la syphilis. Le climat, de la région, très dur en hiver, lui imprime souvent une allure rapide. Certains indigènes de Biskra le savent bien ; ils estivent, en cure d'altitude, à l'hôpital d'Arris et hivernent, en cure de soleil et de chaleur, à l'hôpital Lavigerie, à Biskra.

3° *La malaria ou paludisme*. — Le paludisme sévit en été, avec recrudescence à l'automne, surtout dans les villages de la plaine de l'oued El-Abiod ; le type quarte est le plus fréquent. Mais, quelle que soit la forme de la fièvre, on ne voit guère d'accidents pernicieux, ni de cachexie palustre, bien qu'on observe quelques grosses rates.

4° *Les affections oculaires*. — La conjonctivite, avec tous ses retentissements sur la cornée, est la plus fréquente. Les ophtalmies catarrhales, purulentes ou granuleuses, sont nombreuses, principalement dans la région

des oasis (Nara, Menaâ, Oughanime, Ouarka, Igoufien, Amentane, etc...). Beaucoup de ptérygions et de cataractes. Les médecins qui ont assuré le service d'Arris en ont opéré un certain nombre. A signaler, à ce sujet, le diabète sucré (6 cas dont 2 avec cataractes en 1902-1903).

5° *Maladies du cuir chevelu*. — Psoriasis, teigne favreuse (caractérisée par des croûtes d'un jaune pâle), teigne, pelade, etc...

On peut résumer comme suit la morbidité de l'hôpital d'Arris :

Sur 100 malades, 50 sont traités spécialement pour syphilis.			
—	15	—	pour maladies des yeux.
—	15	—	pour maladies du cuir chevelu.
—	10	—	pour tuberculose.
—	10	—	pour autres maladies.

Mais on peut dire, sans crainte de se tromper, que, sur 100 malades, 90 sont atteints de syphilis.

Les épidémies les plus fréquentes sont :

1° *Le typhus*. — Il a régné d'une façon assez sévère en 1900 et en 1901 et, auparavant, en 1896. L'envahissement progressif a suivi surtout la vallée de l'oued Abdi, après avoir atteint les douars situés au nord de la route de Batna à Khenchela qui dépendent de la commune mixte d'Aïn-el-Ksar. La marche de la maladie dans le département semble avoir été la suivante :

Bordj-bou-Arréridj, Barika, N'gaous, Batna (prison civile principalement), Menaâ, Nara, Tagoust, Chir, Beni-Souik, Beni-Maâfa, environs de Mac-Mahon, et un peu le territoire militaire de Tkout en 1902. Actuellement, le typhus semble avoir disparu.

2° *La variole*. — Il y a dans l'Aurès de nombreuses épidémies de variole, généralement très circonscrites. On a beaucoup vacciné et revacciné dans la région (missions du docteur Raynaud et de M<sup>me</sup> Chélier, docteur en médecine, et tournées des divers médecins civils et militaires). Actuellement, ces opérations sont tellement bien acceptées qu'en général elles se terminent au milieu de coups



de feu, à blanc bien entendu, et de réjouissances publiques dont le médecin est le héros.

La variole éclate le plus souvent d'une façon brusque, surtout quand les conditions climatériques et le mauvais état général des populations laissent à désirer. Ces épidémies entraînent des morts nombreuses et des accidents de cécité malheureusement trop fréquents. Un grand nombre de Chaouïas sont, en effet, aveugles ou borgnes du fait de la variole dont les pustules se sont localisées sur les cornées.

Les épidémies de variole se reproduisent là comme ailleurs avec une certaine périodicité, tous les dix ans environ. Cette périodicité s'explique par ce fait que, après une épidémie, les survivants, ou bien ont eu la maladie, ou se sont variolisés <sup>1</sup>, ou ont été vaccinés par les soins des communes mixtes et des bureaux arabes.

Les tournées de vaccination telles qu'elles ont lieu actuellement ne peuvent donner de très bons résultats. Elles sont faites trop vite et devraient durer trois mois au moins.

3° *Épidémies infantiles.* — Elles sont très fréquentes. Elles ont été surtout signalées en 1903 de la façon suivante :

— Oreillons à Menaâ.

— Rougeole aux environs de Lambèse.

— Coqueluche, avec 300 cas et 30 décès, à Chir, Teniet-el-Abed, Nouader, Taghit-Sidi-bel-Khreir, etc.

Les épidémies sont en général, dès qu'elles ont une certaine violence, signalées par les cheikhs et les adjoints indigènes. Il faut ajouter que, depuis peu, la coqueluche atteint les adultes qui, jusqu'alors, avaient été absolument indemnes.

Le contact avec les Européens, l'existence semi-nomade

1. La variolisation se pratique d'une façon courante chez les indigènes de l'Aurès. Elle se fait par inoculation du pus d'une pustule variolique en un point qui est généralement placé dans l'espace interdigital qui sépare le pouce de l'index de l'une ou l'autre main. Cette pratique de la variolisation tend à disparaître devant le procédé de la vaccination.

de certaines fractions, en relations du reste avec les nomades du Sud qui traversent leur territoire, expliquent assez facilement la vulnérabilité de la population chaouïa de l'Aurès aux agents épidémiques.

Il nous reste à parler des maladies des femmes et des enfants et nous emprunterons les passages qui suivent à la brochure de M<sup>me</sup> Dorothée Chélier, docteur en médecine, chargée de mission dans l'Aurès en 1895 <sup>1</sup>.

1° *Accouchement.* — Il se fait par les seules lois de la nature, aucune intervention intelligente et efficace n'a lieu, quand une complication survient ; par suite, la mortalité des femmes en couche est grande.

2° *Maladies utérines.* — Rares, parce que la blennorrhagie n'existe pour ainsi dire pas et que le gonocoque, grand facteur des affections ressortissant à la gynécologie, n'est pas importé dans les voies génitales de la femme.

3° *Les métrites à streptocoques,* reliquat d'une infection puerpérale, sont rares aussi, parce que les femmes atteintes par les accidents de la puerpéralité meurent presque fatalement.

4° *L'avortement.* — Il se pratique sans aucune retenue chez les femmes de l'Aurès, qui ne le considèrent pas comme un crime, quand il est provoqué dans les premiers mois de la grossesse. Il est la conséquence des mœurs dissolues de la région.

5° L'enfant, dans le premier âge, ne reçoit aucun soin, parce que l'ignorance de la mère et des matrones ne leur permet pas de lui apporter les secours nécessaires quand il est atteint par la maladie. Un grand nombre d'entre eux succombe et la sélection est terrible.

Au cours de sa mission, M<sup>me</sup> Chélier fit la connaissance d'une matrone chaouïa nommée Mekdour Hamama bent El Messaoud Amri, femme très intelligente qui lui donna de précieux renseignements sur la manière dont se pratiquent dans l'Aurès l'accouchement et l'avortement.

1. Notes d'un médecin en mission chez les femmes arabes. Chélier, Tizi-Ouzou, 1895.

Quand la femme est enceinte, elle ne prend aucuns soins particuliers à son état, ni pour le ventre, ni pour les organes génitaux, ni pour les mamelles. Elle continue à se livrer aux plus rudes travaux de sa vie ordinaire, et Dieu sait si ceux-ci sont durs et pénibles.

Au terme de la grossesse, quand le travail se déclare, la parturiente est placée dans une position mi-allongée, mi-assise ; elle est soutenue en arrière par la matrone qui enlace son thorax de ses bras, par dessous les aisselles. Avec les pieds, elle s'arc-boute contre le sol, et afin de faciliter l'effort et le produire plus considérable, elle tire sur une corde attachée à un des rondins de bois qui composent la partie supérieure du gourbi.

Quand la période d'expulsion arrive, la matrone, placée en arrière de la parturiente, la secoue, afin, prétend-elle, que « *l'expulsion se fasse plus rapidement* ».

Quand l'expulsion tarde à se produire, on fait avaler du beurre fondu à la femme en douleurs, afin, dit-on, de « *faciliter le glissement* ».

Si, pour quelque cause, l'expulsion spontanée ne se fait pas, aucune intervention n'a lieu, la femme est abandonnée et elle meurt.

L'expulsion du placenta se fait immédiatement après celle du fœtus ; le cordon est coupé à quatre travers de doigt de l'ombilic et lié avec un fil de laine ; on saupoudre ensuite la place avec de l'antimoine, il n'y a pas d'autre pansement,

Si l'expulsion spontanée du placenta ne se fait pas, aucune intervention manuelle n'a lieu ; on fait priser du piment rouge en poudre de façon à provoquer des étournements nombreux et par suite des contractions des muscles abdominaux ; parfois on introduit une corde de laine dans la gorge de la malheureuse pour la faire vomir ; ou bien encore on fait accroupir la femme sur les cuisses et on lui frictionne le ventre avec un bâton ; mais si, malgré ces procédés bizarres, le placenta n'est pas expulsé, on l'abandonne, la péritonite puerpérale ne tarde pas à se produire et la femme meurt.

Après l'accouchement, la matrone, sans procéder à aucun lavage, saisit une des jambes de l'accouchée, lui place son pied sur les parties génitales et tire jusqu'à ce qu'un craquement se fasse entendre, cela, paraît-il, pour « remettre en place les os qui se sont déplacés pendant la grossesse ». On fait ensuite du massage sur toutes les parties du corps, le ventre est serré par de larges bandes de laine. La primipare garde le repos pendant sept jours, la multipare pendant cinq jours seulement.

Les soins qui sont donnés au nouveau-né sont les suivants : enduit de beurre fondu avec du sel, il est mis au sein une heure environ après sa naissance ; si l'état de la mère ne lui permet pas de l'allaiter, ce sont les femmes de la déchera qui le nourrissent.

Vers deux mois, on commence à lui donner du lait et un peu de couscous ; à six mois, il peut manger de la viande ; mais, malgré ces aliments solides, l'allaitement se poursuit jusqu'à l'âge de deux ans et parfois même jusqu'à un âge beaucoup plus avancé.

Les entérites sont fréquentes. La mortalité est grande chez les enfants.

L'avortement se pratique très fréquemment, surtout dans les vallées où les mœurs sont les plus dissolues (Oued-Abdi). C'est dans le début de la grossesse que les femmes se font avorter ; elles disent qu'il n'y a pas crime à se débarrasser d'un enfant qui ne vit pas.

Pour provoquer l'avortement, les procédés suivants sont employés : on absorbe de la poudre à canon ou bien une substance appelée « zedje » qui n'est autre que du sous-chlorure de mercure que leur vendent les colporteurs kabyles. A la suite de cette absorption les femmes sont très malades, elles présentent tous les signes de l'empoisonnement par le mercure et l'avortement se produit.

Ou bien on établit un brasier sur lequel on jette des graines de piment. Ce brasier est ensuite recouvert d'une sorte d'entonnoir, la petite extrémité dirigée vers le haut, la femme se place au-dessus du petit orifice de l'entonnoir. Il se produit alors une forte congestion utérine, une



FEMMES PORTANT DE L'EAU ET MONTANT UNE RUELLE D'UN VILLAGE DE L'AURÈS



FEMME CARDANT LA LAINÉ

Photographies de M. Fr. Bon, photographie à Biskra

hémorragie a lieu qui provoque le décollement de l'œuf et son expulsion.

Des cas de mort sont assez souvent la conséquence de ces manœuvres.

Telle est la situation médicale de l'Aurès. Ne semble-t-il pas que la question d'humanité doit être posée ici plus que partout et qu'il y a un remède à porter à cette situation? Dans ce pays qui est nôtre, la population tout entière demeure ignorante, reste à l'écart des bienfaits les plus essentiels de la science médicale.

On dit que les Arabes ne veulent pas s'initier à nos mœurs, à nos usages, à nos coutumes parce que la religion met une barrière infranchissable entre eux et nous. Peut-être ! mais n'est-il pas possible d'écarter toute idée de prosélytisme et de respecter leur foi tout en leur apprenant à soulager leurs maux ? Apprenons-leur à se sauver de la maladie sans exiger d'eux une conversion en échange de médicaments. Et le jour où nous agirons ainsi, en leur démontrant que nous respectons la religion qu'ils pratiquent, nous aurons la presque certitude de les voir se rallier à nos idées civilisatrices.

Il est dans cet ordre d'idées un fait certain, c'est l'empressement des malades à venir solliciter les soins des médecins, la confiance complète qu'ils ont en eux. Certes, il reviendrait très cher au gouvernement de placer dans toutes les tribus un médecin européen, mais pourquoi ne pas prendre, dès leur jeune âge, quelques indigènes des classes aisées, leur faire suivre des cours dans des écoles spéciales, où, sans chercher à leur donner des notions complètes de médecine ou de chirurgie, on leur enseignerait, leurs premières études terminées, les questions élémentaires et pratiques de médecine, les traitements à employer pour les maladies régnant chez les indigènes en Algérie ainsi que pour les épidémies.

Leurs études achevées, ces médecins seraient désignés pour exercer dans une région déterminée. En dehors de cette région, l'exercice de la médecine leur serait interdit.

Leurs appointements seraient payés moitié par les tribus, moitié par le département.

Ce projet a été déjà présenté au Conseil supérieur d'hygiène par M. Cambon, ancien Gouverneur de l'Algérie ; sanctionné par ce Conseil, il n'a pas été mis en pratique sérieusement ; il répond cependant à une utilité trop immédiate pour que son application soit différée.

Ce qu'on veut faire pour l'homme, il faut surtout le faire pour la femme. Chez les peuples civilisés, et bien plus encore chez les peuples primitifs, c'est toujours en opérant sur l'esprit de la femme qu'on pénètre dans la famille.

Cela est surtout vrai chez les Arabes ; tant que la mère des enfants, celle qui donne à leur esprit les impressions si tenaces du premier âge, sera maintenue dans la condition d'ignorance où nous la trouvons aujourd'hui, on ne peut espérer, soit l'acclimatation de nos mœurs dans un milieu si réfractaire, soit leur greffe sur les sauvages de la barbarie.

Et quel moyen plus puissant y aurait-il pour aider à l'assimilation que les soins du médecin ; malheureusement, les Arabes ne permettront jamais à nos médecins de voir leurs femmes ; les y autoriseraient ils, qu'ils ne laisseraient jamais un homme visiter les parties génitales de leurs filles, de leurs compagnes. Et les docteurs-femmes sont bien trop rares pour être disséminées sur le sol algérien ; seraient-elles assez nombreuses même, ces dames n'accepteraient point de si pénibles corvées.

Le seul moyen, c'est de faire pour les femmes ce que nous avons proposé pour les hommes, c'est-à-dire de créer des sages-femmes indigènes, ayant des notions pratiques d'accouchement et connaissant d'une façon absolue les principes d'hygiène. Ces femmes, munies d'un brevet, seraient sous la direction de quelques doctresses, chargées de les inspecter et de faire dans les tribus de fréquentes tournées ; toute préoccupation de prosélytisme religieux leur serait formellement interdit.

Ainsi, peut-être, arriverons-nous à jouer un rôle vraiment civilisateur si, à côté du médecin, nous créons des

écoles françaises de garçons et de filles, celles-là dirigées par des Français et des Françaises assistés d'indigènes de l'un et de l'autre sexe ; mais ces écoles doivent surtout consister en écoles professionnelles et manuelles.

C'est vers ce but que devraient tendre, à notre modeste avis, tous les efforts des gouverneurs généraux de l'Algérie, des préfets de département et des administrateurs des communes mixtes.

## CHAPITRE VII

### RÉSULTATS A ATTENDRE

#### DU CONTACT DE LA CIVILISATION

Le capitaine Vayssière, parlant de l'application du Sénatus-Consulte chez les Ouled-Rechaïch, tribu voisine et à l'est de celle du Djebel-Cherchar, raconte que, à l'annonce de la mise en vigueur de ce régime, le caïd de cette tribu lui avait tenu le langage suivant :

« Les cheikhs et les kebars sont tous venus me trouver commentant et déplorant la nouvelle, la consternation peinte sur leurs visages, plusieurs versaient des larmes, ils m'ont dit : « Les Français nous ont battu ; ils ont tué nos « jeunes hommes et nous ont imposé des contributions « de guerre. Tout cela n'était rien, on guérit de ses blessures. Mais la constitution de la propriété individuelle et « l'autorisation donnée à chacun de vendre les terres qui « lui seraient échues en partage, c'est l'arrêt de mort de « la tribu. »

Une pareille perspicacité surprend de la part de ces esprits simples et ignorants. Le Sénatus-Consulte de 1863 est, en effet, la machine de guerre la plus efficace qu'on ait pu imaginer contre l'état social indigène et l'instrument le plus puissant et le plus fécond qui pût être mis aux mains de nos colons. Grâce à lui, nos idées et nos mœurs s'infiltreront peu à peu dans les mœurs indigènes réfractaires à notre civilisation, et l'immense domaine algérien, à peu près fermé jusqu'ici, en dépit des saisies domaniales et des séquestres prononcés à la suite d'insurrections, s'ouvrira devant nos pionniers.

La constitution de la propriété individuelle, en rendant plus faciles les transactions foncières entre indigènes et européens <sup>1</sup>, permettra à ceux-ci de s'établir dans la région, d'exploiter les forêts, d'utiliser l'alfa qui en couvre les pentes, de vivifier enfin, par des procédés perfectionnés, les terrains incultes ou insuffisamment aménagés.

Mais de longues années s'écouleront avant que la colonisation française puisse prendre pied dans la montagne, d'abord parce que les superficies disponibles y sont très restreintes et exigeraient, pour la mise en œuvre, des capitaux importants dont la rémunération aléatoire pourrait longtemps se faire attendre ; ensuite, parce que les Chaouïas, par instinct de race autant que par nécessité, sont très attachés à leur sol et ne l'aliènent que contraints.

Les propriétés, transmises de père en fils, demeurent dans les mêmes familles. Beaucoup, d'ailleurs, sont constituées en « habous ». Les transactions foncières sont relativement rares entre indigènes ; *à fortiori*, le seront-elles entre indigènes et étrangers, car ceux-ci auraient encore à vaincre l'influence religieuse puissante chez les populations ignorantes et dont le mot d'ordre peut s'énoncer : *résistance à l'étranger en n'aliénant pas la terre*.

Ce n'est donc pas vers la montagne que pourra se porter l'activité européenne ; est-ce une raison pour négliger de procurer aux indigènes les bienfaits qu'ils peuvent retirer de notre occupation, nous ne le croyons pas. C'est surtout dans l'Aurès, où la plupart des indigènes sont si travailleurs, qu'ils sont dignes de l'intérêt que nous devons leur porter. Ce sera faire œuvre d'humanité bien comprise que s'occuper de leur bien-être plus qu'ils ne s'en occupent eux-mêmes. Le reboisement, les barrages, l'aménagement des sources dont nous avons parlé, doivent être complétés par le forage de puits ordinaires ou artésiens, la recherche des anciens puits romains, la création de

1. Nous ne parlerons pas ici de l'achat de terres de labour ou des jardins, car, dans l'Aurès, le prix de ces terres atteint une valeur considérable et des jardins de quelques ares valent parfois plus d'un millier de francs.

canaux et d'aqueducs ; tout cela est essentiel, car il s'agit ici, en plus, dans le cas présent, d'un intérêt supérieur. Nous avons vu plus haut <sup>1</sup> qu'il importait de combattre par une industrie permanente les effets dévastateurs d'un changement de climat, qui continue à s'accomplir sous nos yeux ; plus on tardera à engager la lutte, plus celle-ci deviendra difficile et coûteuse.

Si on ne sait opposer à l'ennemi que la force d'inertie fataliste des indigènes, le pays, toujours plus sec et plus aride, ne tardera pas à s'appauvrir au point de nourrir difficilement la population qu'il suffit tout juste à faire vivre aujourd'hui et dont la prospérité relative, par rapport au temps des Turcs, doit être attribuée, non à une fertilité plus grande de la région, mais seulement à l'état de paix dont elle jouit depuis notre domination. Les rendements d'impôts se ressentiront forcément de cet appauvrissement ; il y a, au contraire, tout lieu de supposer qu'ils rendraient bientôt et au-delà, en excédent de recettes, tout l'argent consacré à l'amélioration du pays.

Il ne faut pas oublier pour cela la construction de routes et de chemins ; une bonne route muletière ou praticable aux voitures légères « arabas » dans chacune des quatre grandes vallées, deux ou trois bons chemins muletiers coupant ces vallées perpendiculairement à leur direction, la création de quelques marchés, suffiraient pour donner à ce pays une activité commerciale considérable.

En dehors donc de la question d'humanité, il est de notre intérêt bien entendu d'entreprendre, sans délai, des travaux hydrauliques, de reboisement et de construction de routes qui, seuls, peuvent attirer nos colons et nos commerçants et rendre à cette région la prospérité qu'elle avait atteinte sous la domination romaine.

Si l'activité européenne, au point de vue colonisation, ne peut se porter dans l'Aurès, c'est dans le Sahara qu'elle pourra s'occuper utilement. Là, en effet, au pied du Guerqit, s'étend une plaine d'alluvions illimitée, propre à toutes

1. Voir la première partie, le chapitre intitulé : « Climat. »

les cultures, coton, palmiers, arbres fruitiers, céréales, et dont la fertilité est sans exemple lorsqu'elle est suffisamment arrosée.

Pour utiliser ces terres actuellement stériles et leur assurer l'eau nécessaire, il suffirait d'établir des barrages réservoirs au débouché de tous les oueds dans le Sahara et de retenir les eaux qui, en temps de crues, descendent à torrent de la montagne et vont se perdre dans le chott Melghir. Les gorges de tous les oueds qui descendent particulièrement de l'Ahmar-Khaddou et des montagnes du djebel Cherchar, désignées sous le nom caractéristique de « foug », se prêtent admirablement à ce genre de travaux tant par l'étranglement de leur lit, que par la hauteur, l'escarpement et la nature rocheuse de leurs bords.

La science de l'ingénieur, aidée de capitaux suffisants, aurait vite fait de triompher des difficultés inhérentes à cette entreprise et créerait ainsi, concurremment avec la constitution de la propriété individuelle, une nouvelle source de bien-être et de richesse pour toutes les tribus des Ouled-Ziane, des Beni-bou-Slimane, de l'Ahmar-Khaddou et du Djebel-Cherchar, toutes si pauvres et si déshéritées.



HÔPITAL D'ARRIS, DIRIGÉ PAR LES PÈRES BLANCS  
Photographie de M. Moreau, administrateur-adjoint



SŒURS BLANCHES DE L'HÔPITAL D'ARRIS FAISANT UN PANSEMENT A UNE VIEILLE FEMME CHAOUÏA  
Photographie de M. Fréchet, photographie à Biskra.

## APPENDICE N° 1 .

### ORGANISATION DES CONFRÉRIES

#### PERSONNEL ACTIF

*Cheikh* (pluriel *chioukh*). — Au sommet de la hiérarchie est placé le cheikh (vieillard, vénérable, ancien, docteur), directeur spirituel et temporel de l'ordre, homme omnipotent et omniscient, favorisé de Dieu qui lui a délégué une « étincelle de sa toute puissance » (*la baraka*). C'est l'homme qui a la connaissance parfaite de la loi divine et est le seul continuateur de la tradition.

*Khalifa*. — Au deuxième rang se trouve le khalifa (celui qui vient immédiatement après), c'est le lieutenant du cheikh, son coadjuteur dans les pays éloignés, investi d'une partie de ses pouvoirs, son délégué auprès des fidèles. On le désigne parfois sous le nom de « naïb » (intérimaire) ; mais si le naïb exerce les pouvoirs du khalifa, il n'est pas revêtu de ce dernier titre honorifique.

*Mokaddem* (pluriel *Mokaddim*). — Sorte de vicaire cantonal, exécuter fidèle des instructions du cheikh, délégué de celui-ci près du vulgaire, le vrai propagateur des doctrines de la confrérie, tantôt missionnaire, tantôt directeur d'un couvent, tantôt professeur. Il est l'initiateur du commun qui sollicite son appui.

*Rakeb* (pluriel *Rokkab*). — Agent du mokaddem, émissaire monté, spécialement chargé d'avertir les adeptes du jour de l'arrivée du maître, de donner aux frères assemblés connaissance des instructions écrites ou verbales que



le mokaddem leur fait parvenir. Dans certaines confréries, ces auxiliaires portent le nom de « chaouch ».

*Khouan* (frères). — C'est le dernier échelon de la hiérarchie, la masse des adeptes. Les femmes peuvent aussi se faire affilier, on les désigne alors sous le nom de « khaouniat ».

*Idjeza* (diplôme). — Plus ou moins volumineux, suivant qu'il constitue le titre de cheikh, celui de khalifa ou celui de mokaddem. L'idjeza donne le droit de conférer l'« ouerd » à la masse des adeptes.

#### PERSONNEL SÉDENTAIRE

*Zaouïa*. — Ce mot signifie : angle, coin et, par extension : cellule d'un reclus, monastère, hospice. Il y a dans chaque zaouïa un lieu réservé à l'éducation scolaire des enfants où les tolba (étudiants) s'instruisent et où les eulama (savants) discutent. Tous les lieux de réunion des adeptes d'une confrérie, tous les endroits où le « derrer »<sup>1</sup> s'installe pour enseigner le Coran, où les sectaires musulmans font leurs prières et se livrent à leurs pratiques mystiques, que ce soit la demeure du cheikh ou celle du mokaddem, une maison, un gourbi, une tente, un arbre même, sont des zaouïas, par opposition aux mosquées et aux djemaâ consacrées et entretenues par le pouvoir temporel où tous les croyants trouvent accès.

*Oukil* (pluriel *oukla*). — C'est le gestionnaire des biens de la zaouïa, l'intendant du cheikh, l'homme d'affaires, le fondé de pouvoirs. C'est un homme considérable par ses fonctions, celui qui apparaît dans toutes les circonstances difficiles, l'intermédiaire du cheikh auprès des infidèles. Il est le gardien du tombeau du maître de l'ordre dans les zaouïa mères. Ailleurs, il est un agent en sous-ordre, parfois le domestique du cheikh.

1. Instituteur public.

*Chouach*. — Serviteurs en sous-ordre sous la direction de l'oukil, sont chargés des distributions des vivres et des rafraichissements lorsque le cheikh réunit en « hadra » (assemblée) les dignitaires de la confrérie.

*Nakib*. — Suppléant du cheikh pour la conduite des prières ; on l'appelle aussi cheikh el hadra (maître des cérémonies). Il remplit les fonctions d'iman et apprend aux néophytes à faire les « rakaâ », ou genuflexions, suivant le rituel en usage.

*Taleb* (pluriel *Tolba*), — (littéralement : qui demande la science). Ce sont les néophytes de tous les degrés. Ce nom de tolba leur est conservé, lorsque, devenus savants, ils quittent la zaouïa pour s'installer dans les tribus en qualité de « derrer », ou instituteurs publics, et enseignent à leur tour les notions du Coran.

#### TERMES RELIGIEUX

*Baraka*. — Bénédiction suprême, grâce incommensurable, puissance infinie, étincelle de la puissance divine déléguée par Dieu au cheikh et qui se transmet, de génération en génération, chez les héritiers spirituels de celui-ci.

*Ouerd*. — Initiation qui éclaire l'âme d'une lueur divine et, progressivement, dissipe la grossièreté originelle pour permettre à l'esprit de s'élever vers le monde invisible. Un moyen infailible d'arriver à s'identifier avec l'esprit de Dieu est ensuite donné aux initiés par le « Dikr ».

*Dikr* ou *Dzikr*. — C'est la prière, sorte de litanie qui amène continuellement sur les lèvres et dans le cœur, le nom de celui qu'on implore. Par ce moyen l'âme retrouve le calme. Il y a trois espèces de dikr :

— Le dikr vocal, sans participation du cœur, appelle le châtiment.

— Le dikr d'adoration, venant du fond du cœur, a pour fruit une récompense magnifique.

— Le dikr fait avec le concours de tous les organes est

spécial à ceux que Dieu choisit pour ses protégés ; le fruit n'en est connu que de Dieu.

— Le dikr diffère suivant le degré obtenu par le néophyte. Il est défendu à un affilié d'un ordre inférieur de faire usage du dikr réservé à un affilié d'un degré supérieur.

*Tarika* (le chemin). — C'est-à-dire, dans la règle de vie, le chemin particulier à ceux qui, marchant dans la voie de la loi révélée, veulent arriver, de degré en degré, à la perfection spirituelle.

*Ouacia*. — Documents, parfois volumineux, dans lesquels sont consignés tous les préceptes et les principes fondamentaux de la tarika.

## APPENDICE N° 2

### KANOUN DE L'AURÈS

M. Masqueray, dans son bel ouvrage sur la formation des cités, s'exprime ainsi au sujet des kanoun de l'Aurès :

Dans l'Aurès, les souvenirs des anciens tiennent lieu de « *recueil de conventions* » ; mais ils sont plus fidèles que si la loi était écrite... Les arrêtés qui composent ce registre naturel peuvent se diviser en plusieurs parties, car les uns sont, en effet, d'un usage beaucoup plus fréquent que les autres. Ce sont d'abord :

Les peines édictées contre les délits et les crimes, — puis, les prohibitions concernant les sources et les chemins publics, — les règlements de simple police, — les restrictions apportées aux droits excessifs des familles en matière de préemption, de vengeances et de représailles, etc.

Lorsqu'on demande à un des Imokranen de l'Aurès de réciter le kanoun, jamais il n'hésite. Il énumère d'abord les peines, il y ajoute ensuite les principales prohibitions, puis les amendes qui forment une liste toujours présente à son esprit. Voici quelques kanoun tels qu'ils ont été remis à M. Masqueray par les indigènes en 1878.

#### *Kanoun de Menaâ.*

1° Quiconque vole la nuit est frappé d'une amende de 10 douros par la djemaâ et paye 5 douros au maître de la maison.

2° Quiconque vole le jour subit la même peine, suivant la coutume ; voilà pour celui qui vole dans une maison.

3° Quiconque vole une chèvre est frappé par la djemaâ d'une amende de 15 douros et le propriétaire lui prend 2 chèvres, selon la coutume du pays.

Telle est la coutume concernant les adultes.

4° Quant aux enfants, si l'un vole dans un jardin pendant le jour, sa peine est une amende de 1 franc, plus la valeur de la chose volée.

5° Quiconque tue dans une querelle est puni par la djemaâ d'une amende de 50 douros; il paye en outre 560 francs de diya. Tout son bien est ravagé et pillé complètement par la djemaâ; il ne s'agit que des produits et non du fonds.

6° Quiconque tire un coup de fusil et blesse, paye une amende de 50 douros.

7° Quiconque tire un coup de fusil, sans blesser la personne qu'il a visée, paye 5 douros.

8° Quiconque poursuit une femme de propos grossiers paye 25 douros d'amende.

9° Quiconque a frappé un homme d'un bâton ou d'une pierre, si le sang est sorti, paye une amende de 12 douros et si le sang n'est pas sorti, une amende de 1 douro.

10° Quiconque donne un coup de poing paye un demi-douro d'amende.

#### *Coutume de Chir.*

Exposé de ce qu'était la coutume de l'Oued-Abdi dans le temps passé, avant l'établissement du Gouvernement français, en ce qui concerne le meurtre et les coups portés, ou les blessures faites avec un sabre, une pioche, une pierre, un couteau ou une arme à feu :

1° Quiconque avait tué était condamné à payer 4,000 francs; tout son bétail, chèvres ou moutons, était confisqué; tous ses arbres étaient coupés, et il ne restait rien de son bien.

2° Quiconque avait frappé avec un sabre payait 25 francs; de même avec une pioche, de même avec un couteau.

3° Quiconque, ayant frappé avec une pierre, avait causé une blessure qui exigeait les soins d'un médecin, payait 75 francs.

4° Quiconque s'était servi d'une arme à feu, mais sans blesser, payait 25 francs.

5° Quiconque avait arraché une dent à son adversaire, en lui portant un coup, payait 12 francs.

6° Quiconque avait déchiré l'oreille d'une femme payait 12 francs.

7° Quiconque s'était approché d'une femme en puissance de mari, était condamné à une amende de 75 francs et, s'il se refusait à la payer, tout son bien était ravagé.

8° Quiconque avait volé dans un jardin potager payait 12 francs.

9° Quiconque avait volé dans une maison payait 85 francs.

10° Quiconque s'était enfui avec une femme en puissance de mari, et avait cohabité avec elle, était laissé en possession de son bien, mais devait payer au mari la somme réclamée de ce dernier comme prix de son mariage.

11° Quiconque épousait une femme devait payer 50 francs et en outre 25 francs, s'il l'épousait pendant la Aïdda.

12° Quiconque, tenant un fusil, faisait partir le coup sans intention et tuait un homme, devait la moitié de la diya.

13° Si un mulet prêté venait à mourir, la perte était supportée par celui chez qui l'animal était mort.

14° Si un fusil prêté s'était perdu, la perte en devait être supportée par celui chez lequel il s'était perdu.

#### *Coutume de Tagoust.*

1° Kanoun de la diya : 750 francs. — La djemaâ prélevait sur les biens du meurtrier une somme de 100 francs; sa maison était démolie, ses arbres étaient coupés et il

devait s'exiler pendant une année entière ; ensuite, il revenait et donnait ce qui est porté ci-dessus.

2° Kanoun de la diya de la femme. — 375 francs.

3° Kanoun de la diya du meurtrier involontaire. — 375 francs.

4° Diya de l'enfant qui a tué quelqu'un. — 375 francs.

5° Talion de la tête. — 37 francs.

6° Si un homme a pris un fusil pour frapper 50 francs.

7° S'il a frappé avec ce fusil. — 100 francs.

8° S'il a frappé avec un sabre. — 20 francs.

9° S'il a dégainé sans frapper. — 12 francs.

10° Quiconque a frappé avec un bâton. — 12 francs.

11° Quiconque a frappé avec une pierre. — 12 francs.

12° Quiconque a menacé d'un bâton ou d'une pierre sans frapper. — 2 francs.

13° Quiconque a frappé avec le poing. — 2 francs.

14° Quiconque a volé, amende de 75 francs. La djemaâ lui impose en outre la restitution de l'objet volé, plus amende supplémentaire à son profit de 20 francs.

15° Quiconque a eu des relations avec la femme d'autrui, paye 25 francs.

16° Quiconque s'enfuit dans sa maison avec la femme d'autrui, 50 francs.

## APPENDICE N° 3

### LE MOUTON DE L'AURÈS

Il n'y a pas, à proprement parler, de race de mouton spéciale à l'Aurès. On y rencontre, en quantités variables, les 3 types suivants <sup>1</sup> :

— 1° Mouton de Biskra ou des Ziban.

— 2° Mouton de Négrine.

— 3° Mouton de Khenchela.

1° *Mouton de Biskra ou des Ziban.* — D'allure dégagée et vaillante, il est sans contredit un des bons types ovins de la province de Constantine. On le reconnaît à sa tête rouge, alerte, droite, munie de cornes légères, spiralées en dehors, et éclairée par un œil grand et saillant. Les membres nerveux sont rouges et dégarnis. Sa taille est de 0<sup>m</sup> 70 à 0<sup>m</sup> 80 ; l'ossature est douce, peu volumineuse ; la poitrine puissante ; le corps, cylindrique et allongé, se termine par une queue fine et longue. La toison pèse de 3 à 4 kilos ; elle est frisée, bien fournie, toujours blanche, mais elle renferme une grande quantité de sable qui la rend très lourde ; c'est là, du reste, une des principales causes de sa dépréciation.

La tonte se fait généralement à la faucille arabe. Bon nombre de ces moutons arrivent, dès la fin mars et en avril, sur les marchés des Hauts-Plateaux et du Tell, où ils sont l'objet, en raison de leur embonpoint, des premières opérations commerciales visant l'exportation immédiate.

1. Extrait du livre intitulé « le pays du mouton », Gouvernement général de l'Algérie. (Alger, 16, rampe Magenta, 1893.)

Comme valeur, le mouton des Ziban est coté parmi les meilleurs. La finesse et la saveur de sa viande lui donnent, en effet, une supériorité incontestable sur ceux qui sont élevés plus à l'est du Sahara. Les agneaux de 6 mois pèsent, dans les années favorables, jusqu'à 15 kilos de viande nette.

La rusticité de ce mouton est depuis longtemps établie ; son amélioration ne saurait porter sur sa résistance et sa conformation qui sont parfaitement adaptées à son mode d'élevage et aux longs parcours qu'il doit effectuer pour se procurer la nourriture dont il a besoin.

La facilité avec laquelle il engraisse, la précocité dont il a fait preuve, surtout lorsque les pluies hivernales activent la végétation dans le Sahara, placent au premier rang cette variété de moutons ; il est à désirer que son aire d'habitat vienne à s'étendre, ce qui serait facile d'ailleurs, si l'on pouvait arriver à disposer sur le versant sud de l'Aurès et dans les bas plateaux, des quantités d'eau d'irrigation et surtout de boisson nécessaires.

2° *Mouton de Négrine*. — Dans la région dite de Négrine existe un mouton à grosse queue, se différenciant, en outre, du mouton des Ziban par une conformation plus ramassée, une taille et des membres plus petits, une démarche moins alerte, le rein plus large, une poitrine profonde, un cou court, une tête busquée souvent dépourvue de cornes, une toison longue et ondulée, un peu jarreuse.

Toujours dans ces régions immenses et notamment dans le pays situé au sud-ouest et à l'ouest de Négrine, on trouve une sous-variété ovine qui marque la transition entre le type de Biskra à queue fine et celui à grosse queue qui vient d'être décrit. Cette sous-variété de mouton a la même conformation que celle de Khenchela, en compagnie de laquelle elle nomadise en hiver dans le Sahara, et se mêle, en été, dans les pacages de l'Aurès et de la pente ouest des montagnes des Nemencha,

3° *Mouton de Khenchela* — Une tête osseuse, busquée légèrement, des oreilles courtes, des cornes un peu lourdes, spiralées, par exception au nombre de plus de deux, un corps cylindrique allongé, un rein mal attaché, d'une largeur moyenne ; des jambes hautes, fortes ; la queue légèrement renflée à la naissance ; une toison ouverte, médiocrement fine et jarrée, tels sont les caractères extérieurs auxquels on reconnaît cette variété ovine.

Elle est répandue sur tout le versant nord de l'Aurès et sur toute la partie sud de la plaine des Sbakhs, qui se continue vers Batna pour descendre sur Aïn-M'lila.

Cette variété représente certainement le quart de la population ovine du département de Constantine.

Elle n'est pas la moins estimée, surtout dans les boucheries locales. Le gigot est charnu, la chair savoureuse et infiltrée d'éléments gras, dont la répartition se fait d'une façon remarquable dans toutes les parties de l'économie.

C'est un ovin mi-précoce. A deux ans, il pèse de 18 à 20 kilos de viande ; il reconnaît le moindre soin et engraisse avec la plus grande facilité. Il est recherché et souvent cité, dans les premières catégories, sur le marché de Marseille, parce qu'il constitue le mouton de réserve par excellence.

Quoique jarrée, la laine en est achetée par le commerce à un assez bon prix, à cause de l'absence de toute matière de déchet et des excellentes conditions d'emploi qu'elle réalise.

Depuis quelques années, une certaine amélioration s'est produite dans les formes de l'animal (diminution du renflement caudal). Elle est due, ce n'est pas douteux, à l'influence du bélier de Biskra avec lequel les brebis des troupeaux de l'Aurès se trouvent fréquemment en contact, pendant leur séjour dans le Sahara, en hiver. Pour accélérer la transformation commencée, il suffirait donc d'introduire dans les troupeaux un certain nombre de géniteurs de choix.

## TRAVAIL ET EMPLOI DES LAINES PAR LES INDIGÈNES

Dans la plupart des tribus qui se livrent à l'élevage du mouton, chaque famille fabrique elle-même les différentes étoffes de laine, notamment les vêtements qui lui sont nécessaires. Ces étoffes restent dans le ménage et ne sont que bien rarement mises en vente. Toute cette fabrication est effectuée par les femmes, ainsi que le lavage, le cardage et le filage des laines.

Cette dernière opération est faite au fuseau.

Pour le lavage, les eaux douces sont purifiées, surtout celles de rivières; à défaut, on emploie celles de puits; dans l'Aurès, le dégraissage s'obtient en mélangeant la laine dans un mélange d'eau et de gypse pilé; la laine, une fois mouillée, est frappée au moyen de bâtons; puis, quand elle est à peu près complètement débarrassée des impuretés qu'elle contenait, on achève le nettoyage, en la pressant dans l'eau avec les mains et les pieds.

## ÉTOFFES DE COULEUR UNIE

Les étoffes qui se confectionnent dans les ménages indigènes sont celles de couleur unie et principalement les blanches.

Celles en laine pure sont les burnous, les haïks, les gandouras.

Le « félidj », larges bandes d'étoffes avec lesquelles sont faites les tentes arabes, les « guerara » et les « tellis », sortes de sacs qui servent au transport des céréales, sont des tissus dans la composition desquels entrent les fils de laine et d'autres en poils de chameaux ou de chèvres.

L'appareil qui sert à tisser les étoffes de couleur unie est des plus simples. Il consiste en quatre tiges de bois :

Les deux plus longues sont placées horizontalement, à la distance, l'une de l'autre, qui représente la largeur à donner au tissu.

Quant aux deux autres, elles sont placées verticalement, de manière à maintenir les deux premières à l'écartement voulu.

Pour ce métier rudimentaire, l'outillage se compose de deux instruments :

— Un morceau de bois taillé en forme de navette.

— Et un peigne fabriqué au moyen de pointes de fer qui sont fixées à quatre millimètres environ les unes des autres sur un morceau de bois à poignée.

Le métier est presque toujours installé à l'intérieur de l'habitation, quelquefois, cependant, il est disposé en plein air.

Voici comment s'opère le tissage : Les fils de laine sont passés entre les deux tiges horizontales, sans discontinuité; les fils verticaux, ou chaîne, se trouvent ainsi en double; puis, au moyen de la navette, on fait glisser entre eux le fil qui constitue la trame et que l'on met ensuite en place en le tassant avec le peigne à dents.

## APPENDICE N° 4

## CARACTÈRES DE LA PROPRIÉTÉ INDIVIDUELLE

## DANS L'AURÈS

La propriété est exclusivement « melk » dans l'Aurès. Les melk ne comprennent pas seulement les terrains de culture, les jardins et les maisons, mais encore les terrains de parcours non boisés, les terrains vagues et jusqu'à des massifs rocheux à peu près inaccessibles. Les indigènes prétendent même qu'il existe, en dehors des enclaves, des parties de forêts qu'ils détiendraient à titre « melk » en vertu d'actes réguliers. Ces dernières prétentions ont fait, du reste, l'objet de nombreuses contestations, à peu près définitivement réglées lors de la mise en vigueur des dispositions du Sénatus-Consulte dans les tribus.

Il arrive fréquemment que les « melk » sont indivis entre les indigènes d'une même fraction. Mais, il ne faudrait pas en conclure que les terrains de cette catégorie doivent être classés comme terrains « arch ». Le fonds appartient à la collectivité, en vertu d'actes réguliers, et ces terrains ont toujours été soumis à la juridiction des cadis. On ne saurait donc les confondre avec des terrains « arch ».

La propriété se transmet de deux manières, soit d'après les prescriptions ordinaires de la loi musulmane, soit au moyen de la constitution des « habous ». C'est ce dernier mode qui est le plus employé.

Tout indigène peut, par acte régulier, devant le cadi, constituer en « habous » la totalité ou une partie de ses biens. Ces actes s'appliquent, non seulement à la terre,

mais encore à tous les objets mobiliers. Ils ne peuvent être constitués qu'au profit des héritiers mâles et sont, en principe, inaliénables.

La première de ces dispositions a pour effet de déshériter les filles ; elle est appliquée rigoureusement dans la pratique. La seconde, qui a pour but la conservation de la terre dans une même famille, est sujette à bien des compromis. Il y a le « habous meghelleg » et le « habous messerah. » Dans le premier cas, les biens énumérés dans l'acte ne peuvent être vendus que par les créanciers. Dans le second cas, ils peuvent être aliénés par le titulaire même du « habous » ; mais alors la vente de la plus petite parcelle fait cesser tous les effets du « habous » et les biens qu'il concernait rentrent sous la loi commune.

## INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

---

### ARCHIVES DES AFFAIRES INDIGÈNES DE LA DIVISION DE CONSTANTINE :

- Quelques notes sur le Cercle de Khenchela.
- Notice sur l'Ahmar-Khaddou.
- Quelques indications sur les grandes familles indigènes.
- Quelques notes sur le Cercle de Biskra.
- Notice sur les douars Mechounech et Rassira.
- Notice sur les Beni-bou-Slimane de Tkout.

### ARCHIVES DE LA DIVISION DE CONSTANTINE :

- Notes très sommaires sur les différentes colonnes expéditionnaires dans l'Aurès.
- Notes sur l'Aurès, par le colonel Herbillon.
- Différents cahiers d'itinéraires.

### ARCHIVES DE LA PRÉFECTURE DE CONSTANTINE :

- Sénatus-Consulte des différentes tribus de l'Aurès, savoir :
  - Beni-Ferah.
  - Ouled-Fedhala.
  - Ouled-Daoud.
  - Ouled-Abdi.
  - Lakdar-Halfaouïa.
  - Saharis.
  - Achèches.
  - Beni-Oudjana.
  - Amamras.
- Ouled-Rechaïch (par le capitaine Vayssière ; travail très remarquable).
- Djebel-Cherchar.
- Quelques notes sur les Ouled-Ziane.
- Considérations sur le régime des eaux dans le Tell et le Sahara.
- Notice historique sur la commune mixte de l'Aurès.

ARRIPE (Administrateur principal de la commune de l'Aurès).  
Différents documents manuscrits, tous fort intéressants, sur les Ouled-Daoud et les Ouled-Abdi.



- BALLU (Albert) — *Guide illustré de Timgad* (Neurdein, Paris, 52, avenue de Breteuil).
- BESNIER. — *La plaine d'Arris*. — *Annales de géographie*, tome VIII.
- BOCHER (Charles). — *La prise de Nara par le colonel Canrobert*. — *Revue des Deux Mondes* de juin 1857.
- BOISSIÈRE. — *L'Algérie Romaine*.
- CAGNAT. — *L'Armée Romaine d'Afrique*.
- CARETTE. — *Recherches sur l'origine des migrations*.
- CARTERON. — *Voyage en Algérie*. — Paris, Hetzel, 1866.
- CAT. — *Histoire de l'Algérie*. — Alger, Jourdan, 1889.
- CHÉLIER, (M<sup>me</sup> Dorothee, docteur en médecine). — *Voyages dans l'Aurès*. — *Notes d'un médecin*. — Tizi-Ouzou, Chélier, 1895.
- CIBOT (Achille). — *Souvenirs du Sahara*. — *Excursions dans l'Aurès*. — Challamel, 1870.
- *Excursions dans les monts Aurès*. — Alger, Galmech, 1870.
- CONTY. — Guide Conty sur l'Algérie et la Tunisie, page 233 et suivantes et principalement 243 à 249, chapitre intitulé : *Une excursion dans l'Aurès*.
- COPPOLANI ET DÉPONT. — *Les Confréries religieuses en Algérie*. — Jourdan, Alger.
- David RANDALL, MACIVER et Anthony WILKIN. — *Lybian Notes*. — London, Macmillan, 1901.
- DUREAU DE LA MALLE. — *Recherches sur l'histoire de la partie de l'Afrique septentrionale connue sous le nom de « Royaume d'Alger »*. — Chapitre v. — Campagnes de Salomon dans l'Aurès.
- DUVEYRIER. — *Les Monts Aouras*.
- FALLOT. — *Etude sur les monts Aurès*. — Bulletin de la Société de géographie de Marseille. — Tome X et XI, 1886.
- FÉLIU. — *Régime des eaux dans le Sahara*. — Blidah, Mauguin, 1896.
- FÉRAUD. — *Monuments dits celtiques de la province de Constantine*.
- FICHLAR. — *Les plissements de l'Aurès et les formations oligocènes dans le sud de Constantine*. — Académie des sciences, 20 juin 1898 (pages 1826-1828).
- GSELL. — *Les monuments antiques de l'Algérie*.
- GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE. — *Le pays du mouton*. — Alger, rampe Magenta, 1893.
- IBN KHALDOUN. — *Histoire des Berbères*. — Articles : Dje-raoua, Haouara, Aouadça, Zenata, Combat de Thouda, Kocéila et Sidi-Okba (volume I). Episode de la Kahéna (volume III)

- JOANNE. — *Guide Joanne*. — Algérie et Tunisie, Hachette, 1903.
- LATRUFFE. — *Les monts Aourès*. — Bulletin de la Société de géographie de Paris, 1880.
- LEMAIRE (Inspecteur des eaux et forêts à Batna). — *Quelques notes manuscrites sur les forêts de l'Aurès*.
- MARGON (capitaine de). — *Insurrections dans la province de Constantine de 1870 à 1880*. — Paris, Berger-Levrault, 1883.
- MASQUERAY. — *De la formation des cités*. — Leroux, 1886.
- *Voyage dans l'Aouras*. — Bulletin de la Société de géographie de Paris, juillet et novembre, 1876.
- *Ruines de Timgad*. — *Revue-Africaine*. — Tome XX, 1876.
- *Documents historiques sur l'Aurès*. — *Revue Africaine*. Tome XXI, 1877.
- *Le djebel Cherchar*. — *Revue Africaine*. — Tome XXII, 1878.
- *Ruines anciennes de Khenchela à Bessieriani* (petite brochure).
- *Notes concernant les Ouled-Daoud*. Alger, 1879.
- *L'Oued Abdi*. — *Bulletin de Correspondance africaine*. — 1883.
- *Traditions de l'Aurès oriental*. — *Bulletin de Correspondance africaine*. — 1885.
- *De Aurasio monte*. — Brochure de thèse.
- MERCIER (père). — *Episode de la conquête de l'Afrique par les Arabes*. — *Kocéila et la Kahéna*. — Constantine, Braham, 1883.
- *L'Algérie et les questions algériennes*. — 1 vol., Paris, Challamel, 1883.
- *Histoire de l'établissement des Arabes*. — 1 vol. Constantine, Louis Marle.
- *Histoire de l'Afrique septentrionale* (Berbérie). — 3 vol. Paris, Leroux, 1888.
- *Constantine avant la conquête française*. — 1 vol. Constantine, Braham.
- MERCIER (fils). — *Le Chaouïa de l'Aurès* (dialecte de l'Ammar-Khaddou). — Paris, Leroux, 1896.
- *Etude sur la toponymie berbère de la région de l'Aurès*. Paris, Imprimerie Nationale.
- *Cinq textes berbères en dialecte chaouïa*. — Paris, Imprimerie Nationale.
- MESNAGE (le Père). — *Etude sur l'influence du christianisme chez les Berbères*. — 1902, Maison-Carrée.
- NIOX (le général). — *Géographie militaire*. — Volume VI. Algérie et Tunisie. — Paris, Baudoin, 1890.
- NOELLAT (le colonel). — *L'Algérie en 1881*.
- ODRY (le capitaine). — *Conférence sur l'histoire de Batna faite en 1895 au Cercle des Officiers de Batna*.

- PAPIER. — *La guelaâ de Kebach et l'oasis de Mechounech*. — 27, rue Bonaparte, Paris, Joseph André, 1894.  
— *Description de Menaâ*. — Paris, André, 1895.
- PELLISSIER. — *Annales Algériennes*. — Volume III. — *Campagnes du général Bedeau*.
- PLAYFAIR. — *Travels in the footsteps of Bruce in Algeria and Tunis*. — Chapitre VI à XII.
- PONT. — *Etudes historiques sur les Amamras*. — (*Bulletin de la Société archéologique de Constantine*). — Volume XII.
- RAGOT. — *Le Sahara de la province de Constantine*.
- RECLUS (Elysée). — *Géographie universelle*.
- REVUE DE L'ORIENT, DE L'ALGÉRIE ET DES COLONIES. — Tome VII, 1858. — *Der südliche Höhenzug du djebel Aurès*.
- ROLLAND. — *Etude sur la commune mixte de l'Aurès*. — Batna, Beun.
- RINN. — *Les premiers royaumes berbères et la guerre de Jugurtha*. — (*Revue Africaine* 1885).  
— *Marabouts et Khouan*. — Alger, Jourdan, 1884.  
— *Les origines des Berbères*. — Alger, Jourdan.  
— *Histoire de l'insurrection de 1871 en Algérie*. — Alger, Jourdan. 1891.
- SAINTE-ARNAUD. — *Lettre du maréchal de Saint-Arnaud sur ses campagnes dans l'Aurès*. — Lévy, 1855.
- SALOMÉ (Elie). — *Une ascension dans l'Ahmar-Khaddou*. (*Annuaire du Club-Alpin français*). Tome XXIII, 1896.
- SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS. — *Voyage dans l'Aurès*. 2<sup>me</sup> semestre, 1876.
- TISSOT. — *Notice géologique et minéralogique du département de Constantine*. — Alger, Levaque, 1878.  
— Texte explicatif de la carte géologique provisoire au 800,000<sup>e</sup> du département de Constantine. — Jourdan, 1881.
- VIVIEN DE SAINT-MARTIN. — *Dictionnaire de géographie*. Hachette.
- WAHL (Maurice). — *Géographie de l'Algérie*.
- X... — *La mine de mercure de Taghit*. — Constantine, Paulette 1903.
- X... — *Une Jeanne d'Arc africaine*. — Paris, André.

## TABLE DES MATIÈRES

## TABLE DES MATIERES

---

	Pages
PRÉFACE.....	VII
INTRODUCTION .....	IX

### PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER. — <i>Géographie d'ensemble</i> .....	1
CHAPITRE II. — <i>Hydrographie</i> .....	7

A. Versant saharien. — 1° Oued El-Kantara, page 7. — Oued Fedhala, 13. — Oued Bou-Gatou, 14. — Oued Abdi, 14. — Oued Bou-Zina, 17. — Oued Taghit, 19. — 2° Oued El-Abiod, 20. — Oued Chenaoura, 28. — 3° Oued El-Arab, 29. — Oued Mellagou, 35. — Oued Guechtane ou oued El-Baâl, 38. — 4° Oueds descendants du versant méridional de l'Aurès, 40. — Oued Mestaoua, 40. — Oued El-Ksar, 41. — Oued Dzamoura, 42. — Oued Oulach, 42.

B. Versant de la plaine des Sbakhs, page 44. — Oued El-Mahder, 44. — Importance de Lambèse et de Batna, 45. — Oued Chemora, 48. — Oued Bou-el-Freïss, 49. — Oued Foum-el-Gueïss, 50. — Oued Menzel, 51. — Oued El-Hamma, 51. — Oued Bou-Roughal, 51. — Légende du roi Baghaï, 52. — Importance de Khenchela, 53.

CHAPITRE III. — <i>Orographie</i> .....	55
---	----

A. Chaîne de partage des eaux entre le versant saharien et la plaine des Sbakhs, page 55. — Chélia, 56.

B. Versant saharien, page 58. — a. Chaîne du Ti-

	Pages
touguelt, 59. — <i>b.</i> Monts des Ouled-Fedhala, 60. — <i>c.</i> Djebel El-Malou, 60. — <i>d.</i> Massif du Mahmel, 61. — <i>e.</i> Chaîne séparative entre l'oued Abdi et l'oued El-Abiod, 62. — <i>f.</i> Ras Zouak, Djebel Zelatou, Djebel Krouma, 63. — <i>g.</i> Massif de l'Ahmar-Khaddou, 66. — <i>h.</i> Contreforts du ras Zouak et de l'Ahmar-Khaddou, 68. — <i>i.</i> Chaîne bordière d'El-Guerquit sur le Sahara, 72. — <i>j.</i> Montagne sud des Amamras, 72.	
c. Versant de la plaine des Sbakhs, page 72. — 1 <sup>o</sup> Chaîne du djebel Dzellah, 73. — 2 <sup>o</sup> Chaîne des Azlef, 74. — 3 <sup>o</sup> Montagnes nord des Amamras, 74.	
CHAPITRE IV. — <i>Climat</i> .....	76
CHAPITRE V. — <i>Notice géologique sur la région de l'Aurès</i> .	81
1 <sup>o</sup> Coup d'œil d'ensemble sur la région, page 81. — 2 <sup>o</sup> tude et énumération de chaque étage ou terrain, 83. — 3 <sup>o</sup> Particularités géologiques de la région, 86. — 4 <sup>o</sup> Quelques notes sur les gisements miniers, 86. — 5 <sup>o</sup> Mines de Taghit, 87.	
CHAPITRE VI. — <i>Les forêts</i> .....	89
Les arbres, page 89. — Les forêts en territoire civil, soumises au régime forestier, 90. — Les forêts non soumises au régime forestier, 95. — Les forêts du territoire militaire, 97. — Considérations sur l'arboriculture de l'Aurès, 98.	
APPENDICE N <sup>o</sup> I. — <i>Mines de mercure de Taghit-Sidi-bel-Kreir</i> .....	102
Les travaux, page 103. — La richesse des filons, 104. — Galeries et puits, 106. — L'usine métallurgique, 107. — Moyens de communication, 109.	

## DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER. — <i>Origines des premiers habitants</i> ...	113
Lybiens, page 113. — Gétules, 114. — Berbères,	

	Pages
114. — Juifs, 116. — Babares et Quinquégentiens, 118. — Mazyques, 119. — Marmarides, 120. — Louata et Zenata, 120. — Chaouïas, 123.	
CHAPITRE II. — <i>L'Aurès sous les Carthaginois et au début de la conquête romaine</i> .....	126
Jugurtha, page 126. Juba II, 127. Tacfarinas, 128.	
CHAPITRE III. — <i>Notes historiques sur la Légion III<sup>me</sup> Augusta</i> .....	130
Fondation de Lambèse, page 132. — La Légion détache des postes et entoure l'Aurès d'une ceinture de routes et de forteresses, 133. — La Légion III <sup>me</sup> Augusta est dissoute par Gordien III, 134. — Elle est rétablie par Valérien, 135. — La III <sup>me</sup> Légion quitte Lambèse, 136.	
CHAPITRE IV. — <i>Postes et routes créés autour de l'Aurès par la Légion III<sup>me</sup> Augusta</i> .....	137
Trajan fait construire la route de Théveste à Mascula et la prolonge jusqu'à Lambèse, page 138. — Un détachement de la Légion VI <sup>e</sup> Ferrata construit une route aux gorges de Tighanimine, 139. — Un détachement de la Légion III <sup>e</sup> Augusta est installé à Menaà, 140. — Routes et postes frontières de l'Aurès : 1 <sup>o</sup> postes frontières du sud, 142; 2 <sup>o</sup> limite ouest de l'Aurès; route d'El-Outaya à Lambèse, 143; 3 <sup>o</sup> limite nord; route de Lambèse à Théveste, 144; 4 <sup>o</sup> route de Théveste à Ad Majores, 145; 5 <sup>o</sup> voies de pénétration à travers l'Aurès, 145.	
CHAPITRE V. — <i>Révoltes successives des montagnards de l'Aurès jusqu'au moment de l'invasion vandale</i> .....	148
Babares et Quinquégentiens (Farax), page 148. — Aradion, 150. — Les habitants de l'Aurès se convertissent au catholicisme, puis prennent fait et cause pour toutes les hérésies, 150. — Tertullien, 151. — Constantin, 151. — Les Donatistes, 152. — Les Circoncillions, 153. — Firmus, 154. — Gildon, 157. — Mascizel, 159.	

	Pages
CHAPITRE VI. — <i>Les Vandales et les Byzantins</i> .....	162

Genséric et le comte Boniface, page 162. — Huméric, 164. — Condamond, 165. — Trasemond, 165. — Hildéric, 165. — Gélimer, 165. — Bélisaire, 166. — Salomon, 167. — Première campagne contre Iabdas, 167. — Campagne contre Stozas, 169. — Bélisaire revient en Afrique, — gouvernement de Germanus, — deuxième gouvernement de Salomon, 169. — Deuxième campagne contre Iabdas, 170. — Révolte d'Antalas et mort de Salomon, 171. — Jean Troglita, 171. — Jean Boghatas, 173. — Gasmul, 173. — Héraclius, 174. — Le patrice Grégoire, 174.

CHAPITRE VII. — <i>Première invasion des Arabes</i> .....	176
---	-----

Défaite du patrice Grégoire, page 177. — Okba, gouverneur de l'Ifrikia, 177. — Okba bat les Berbères et les Byzantins réunis, commandés par Kocéila, près de Khenchela et à Lambèse, 178. — Kocéila, fait prisonnier par Okba, s'évade et organise la résistance. Okba est tué à Theouda, près Biskra, 179. — Kocéila est battu et tué à Mems, 182. — La Kahéna, reine des Berbères et de l'Aurès, 182. — La Kahéna défait les Arabes, commandés par Haçane, à l'Oued-Nini, 184. — La Kahéna fait ravager tout le pays pour empêcher le retour des Arabes, 185. — Les Berbères abandonnent la Kahéna, 185. — Haçane envahit de nouveau l'Aurès, 186. — La Kahéna, battue, est tuée dans un dernier combat, 187. — 12,000 Aurésiens sont incorporés de force dans l'armée arabe, 188.

CHAPITRE VIII. — <i>L'Aurès depuis la défaite de la Kahéna jusqu'à la deuxième invasion arabe (invasion hilalienne)</i> .....	189
---	-----

Les Berbères contribuent à la conquête de l'Espagne, page 189. — Le kharédjisme, 191. — Kairouan tombe entre les mains des Berbères, puis retombe entre les mains des Arabes, 194. — Les Fatémides, 194. — Abou Abd Allah tue les derniers chrétiens à Menaâ, dans l'Aurès, 195. — Révolte de Abou Yezid, l'homme à l'âne, 196. — Les Fatémides s'emparent de l'Égypte et s'y installent, 197.

	Pages
CHAPITRE IX. — <i>Deuxième invasion arabe. L'invasion hilalienne et les royaumes berbères</i> .....	198

Origine des Ouled-Hilal et des Ouled-Soléïm, page 198. — Les Ouled-Hilal et les Ouled-Soléïm sont envoyés en Ifrikia, 199. — Les Almoravides, 200. — Les Almohades, 201. — Royaumes berbères merinides, zianites, hafsidés, 202. — Lutttes intestines dans l'Aurès, 203.

CHAPITRE X. — <i>Domination turque</i> .....	205
--	-----

Les frères Barberousse, page 205. — Khaïr Ed Diné se place sous la suzeraineté du sultan de Constantinople, 206. — Administration des Turcs, 207. — L'Aurès sous les Turcs, 208.

CHAPITRE XI. — <i>Période d'occupation française</i> .....	211
--	-----

— 1<sup>o</sup> Prise de Mechounech par le duc d'Aumale en 1844, page 211.

— 2<sup>o</sup> Colonne Bedeau, 1845, page 212. — Premières opérations de Batna à Médina, page 213. — Opérations autour du Chélia, 215. — Opérations contre les Ouled-Abdi, 217. — Opérations dans la région est, 220.

— 3<sup>o</sup> Colonne Canrobert, 1848, page 221. — Composition de la colonne, 222. — Premières opérations de Batna à Taoubent, 222. — Pointe sur l'oued Tamagra, 222. — Opérations au nord de la région du Chélia, 223. — Marche chez les Ouled-Abdi, 223. — Colonne légère sur l'Ahmar-Khaddou, prise de l'ex-bey de Constantine, 223. Retour de la colonne à Batna, 225.

— 4<sup>o</sup> Colonne Carbuccia, 1849, page 225.

— 5<sup>o</sup> Colonne Canrobert, septembre 1849 à janvier 1850, page 226. — Combat de Sérïana et mort du commandant de Saint-Germain, 226. — Les montagnards prêtent leur concours à Bou Ziane : lors du siège de Zaâtcha, 226. — Siège de Nara, 228. — Nara est détruite de fond en comble, 230.

— 6<sup>o</sup> Colonne Saint-Arnaud, mai-juin 1850. — Passage des gorges de Tighanimine, page 230.

— 7<sup>o</sup> Colonne Desveaux, janvier 1859, page 231.

— 8<sup>o</sup> Insurrection de 1871, page 232. — Ses causes, 232. — Révolte des smalas de spahis, 234. — Ahmed ben Rhamoun organise le soulèvement dans le Belezma, 235. — Colonne Adeler, de Batna sur Biskra, 235. — Massacres d'Européens autour de Batna, 235. — Affaire du Ravin des Ruines, 237. — Jonction des colonnes Adeler et Marié, 238. — Affaire du djebel Mestaoua, 239. — La colonne Adeler est obligée de rétrograder sur Batna, 240. — Des renforts sont envoyés en Algérie, 240. — Les rebelles menacés par le général Saussier et le colonel Flogny, entament avec ce dernier de fausses négociations pendant lesquelles ils évacuent la Mestaoua, 241. — Les chefs du soulèvement du Belezma se réfugient dans l'Aurès et le Belezma se soumet, 241.

— 9<sup>o</sup> Insurrection de l'Aurès en 1879, page 243. — Les marabouts cause de l'insurrection, 243. — Mohamed Amziane, se faisant appeler Mohamed ben Abd Allah, est le chef de l'insurrection, 244. — Deux déïras du caïd Bou Diaf sont assassinés à El-Hammam, 247. — Les grands chefs de l'Aurès en 1879 (note des pages 247, 248 et 249). — Assassinat du caïd Bachtarzi des Beni-bou-Slimane, 248. — Le caïd Si Bou Diaf se porte à El Anasser contre les révoltés; il est surpris, battu et tué par ces derniers, 251. — Le fils du caïd Bel Abbès est assassiné, 251. — Mohamed Amziane est proclamé chérif et organise ses partisans, 252. — Les troupes françaises se concentrent à Batna, Biskra et Khenchela, 253. — Composition des colonnes, 255. — Plan du général commandant l'expédition, 256. — Événements qui se sont déroulés pendant la concentration des colonnes du 2 au 13 juin, 256. — Le chérif se porte à l'attaque de R'baâ occupé par le commandant Le Noble et y est complètement défait, 257. — Le chérif donne le signal de la fuite vers le désert, 258. — Il est abandonné de toutes les tribus, sauf des Lehala, 259. — Opérations des colonnes expéditionnaires, 260. — Les Beni-Imboul, les Beni-bou-Slimane et les gens de l'Ahmar-Khaddou razzient les troupeaux des fuyards, 261. — Le chérif et les Lehala sont attaqués par les goums du djebel Cherchar, puis par les spahis de Zeribet-el-Oued, 263. — Le chérif est battu à Taberdja et rejeté dans le Sahara, 263. — Une dizaine de rebelles arrivent à Négrine, le reste meurt de soif dans le Sahara, 263. — Le chérif peut se sauver seul en Tunisie d'où il est extradé et livré à la justice militaire, 264.

— 10<sup>o</sup> Quelques réflexions sur l'insurrection de 1879, page 264.

APPENDICE N<sup>o</sup> 1. — *Troupes auxiliaires faisant partie de la Légion III<sup>e</sup> Augusta*, page..... 268

Troupes romaines de renfort, page 270.

APPENDICE N<sup>o</sup> 2. — *Renseignements archéologiques sur l'Aurès aux époques berbères et romaines. — Quel fut le degré de civilisation de ce pays à ces deux époques..* 273

Tombeaux mégalithiques, page 273. — Forteresses berbères, 279. — Ruines romaines de l'Oued-Abdi, 280. — Ruines romaines de l'Oued-el-Abiod, 283. — Ruines romaines de l'Oued-el-Arab et du Djebel-Cherchar, 284. — Ruines romaines du pays limitant l'Aurès au sud, 287. — Mode d'administration employé par les Romains, 288. — Évêchés de l'Aurès, 289.

APPENDICE N<sup>o</sup> 3. — *Cycle héroïque des Ouled-Hilal*..... 291

Episode de la Djazia et de Diab, 292. — Ahmed le Hilali, 303.

APPENDICE N<sup>o</sup> 4. — *Rapport du commandant Dirksen sur les opérations nécessitées par le passage du col de Tighanimine en 1879..* ..... 306

### TROISIÈME PARTIE

INTRODUCTION..... 311

CHAPITRE I<sup>er</sup>. — *Histoire particulière des diverses tribus de l'Aurès.* ..... 313

1<sup>o</sup> Lakdar Halfaouïa, page 313. — 2<sup>o</sup> A. Ouled-Fedalah, 315. — B. Beni-Maâfa, 316. — 3<sup>o</sup> Beni-Ferah, 318. — 4<sup>o</sup> Saharis, 319. — 5<sup>o</sup> Ouled-Ziane, 322. — 6<sup>o</sup>

Ouled-Abdi, 324. — Légende de Bouch, 325. — Descendance de Bouch, 327. — 7° Ouled-Daoud, 333. — 8° Beni-Oudjana, 338. — 9° Beni-bou-Slimane, 341. — 10° Douar Rassira, 345. — 11° Douar Mechounech, 348. — 12° Tribu de l'Ahmar-Kaddou, 349. — 13° Amamras, 356. — 14° Tribu du Djebel-Cherchar, 358. — Tableau statistique des tribus de l'Aurès, 365.

CHAPITRE II. — *Familles influentes au point de vue politique et au point de vue religieux* ..... 366

A. *Influences politiques.* — a. Famille des Ben-Gana, page 367. — b. Famille des Ben Chenouf, 368. — c. Famille des Bou Okkaz, 369. — d. Famille des Ben Naceur ben Sidi Nadji, 370.

B. *Influences religieuses et sectes ayant des ramifications dans l'Aurès.* — a. Rahmanyas, page 371. — b. Chadelias, 378. — c. Kadryas, 380. — d. Les Habbab, 384.

CHAPITRE III. — *Mœurs, coutumes, usages, manière de vivre des habitants de l'Aurès* ..... 386

Type physique, page 386. — Mœurs, 387. — Religion et coutume, 391. — Vie municipale, 396. — Villages, 401. — Habitations, 404. — Manière de vivre, 407. — Alimentation, 408. — Vêtements, 409. — Commerce et industrie, 409.

CHAPITRE IV. — *Cultures* ..... 417

Ouled-Fedhala, page 418. — Beni-Maâfa, 419. — Beni-Ferah, 419. — Ouled-Abdi, 420. — Ouled-Daoud, 422. — Beni-bou-Slimane, 423. — Beni-Oudjana, 424. — Amamras, 425. — Ouled-Ziane, 425. — Rassira, 426. — Mechounech, 430. — Ahmar-Khadou, 432. — Djebel-Cherchar, 434.

CHAPITRE V. — *Régime des eaux dans le Tell et dans le Sahara* ..... 437

Terrains Haï, page 439. — Terrains Djelfs, 441. — Terrains Bour, 443. — Oued Kantara, 443. — Oued Abdi, 444. — Oued El-Abiod, 444. — Oued El Arab, 445.

CHAPITRE VI. — *Des maladies et du service médical* ..... 447

Organisation médicale, page 447. — Maladies principales, 448. — Epidémies les plus fréquentes, 449. — Maladies des femmes, 451. — Modifications à apporter au service médical chez les indigènes, 454.

CHAPITRE VII. — *Résultats à attendre du contact de la civilisation* ..... 457

Le Sénatus-Consulte de 1863, page 457. — Améliorations à apporter dans la contrée, 458.

APPENDICE N° 1. — *Organisation des confréries musulmanes* ..... 461

A. Personnel actif, page 461. — B. Personnel sédentaire, 462. — C. Terminologie, 463.

APPENDICE N° 2. — *Kanoun de l'Aurès* ..... 465

Kanoun de Menaâ, page 465 — Coutume de Chir, 466. — Coutume de Tagoust, 467.

APPENDICE N° 3. — *Le mouton de l'Aurès* ..... 469

1° Mouton de Biskra ou des Ziban, page 469. — 2° Mouton de Négrine, 470. — 3° Mouton de Khenchela, 471. — Travail et emploi des laines par les indigènes, 472.

APPENDICE N° 4. — *Caractères de la propriété individuelle dans l'Aurès* ..... 474

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE ..... 477

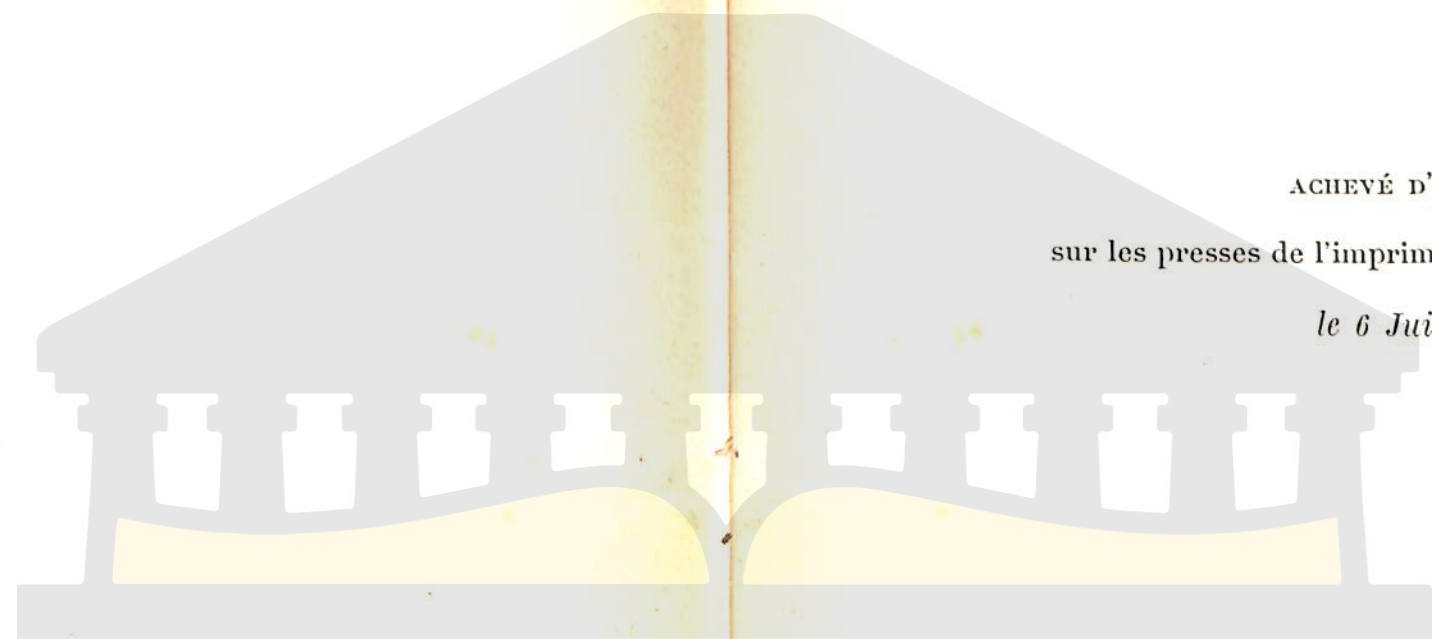
TABLE DES MATIÈRES ..... 481



ACHEVÉ D'IMPRIMER

sur les presses de l'imprimerie MARLE-AUDRINO

*le 6 Juin 1904*



⊙°∇∩Σ⊙      °⊔°∫Σ∩

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM